Le Père Lacombe



Albert Lacombe o.m.i.

Né à Saint-Sulpice, P. Q. le 28 février 1827

Un apôtre du Nord-Ouest Canadien

Le Père Lacombe

"L'HOMME AU BON CŒUR"

D'APRÈS SES

MÉMOIRES

— ET —

SOUVENIRS

Recueillis par une soeur
de la Providence

Bonum certamen certavi
fidem servavi



IMPRIMÉ AU *DEVOIR*
43, rue Saint-Vincent
MONTRÉAL
1916

Nihil obstat

CAROLUS LECOQ,

censor deputatus

Montréal, 24 septembre 1916

Permis d'imprimer

Montréal, 1er octobre 1916

† PAUL, arch. de Montréal

3325

ARCHEVÊCHÉ
DE
MONTRÉAL

Montréal, 11 janvier 1917

Ma révérende sœur,

Au moment où va paraître, à Montréal, "Le Père Lacombe, d'après ses mémoires et ses souvenirs," *ce livre à la rédaction duquel vous avez travaillé, en grande partie, sous la dictée du père Lacombe lui-même, vous me demandez, en outre de mon "imprimatur" quelques mots d'encouragement. Je vous les donne avec bonheur*

Le douze décembre dernier, en apprenant la mort du vénérable missionnaire, j'adressais à Midnapore une dépêche qui résumait ce que je pense de sa longue et fructueuse carrière. "Avec le père Lacombe disparaît un admirable apôtre de l'ouest et une gloire de l'Eglise du Canada."

Ce sont, ma révérende sœur, les labeurs et les œuvres de cet illustre oblat, né à Saint-Sulpice, dans notre diocèse, que votre livre raconte. Vous avez su faire, de ses soixante-dix ans de si fécond apostolat, d'après les renseignements que vous teniez de la bouche de votre héros, et d'après ceux que vous avez puisés à des sources très sûres, un récit simple, bien ordonné, attachant, et qui, à cause des événements importants qu'il rapporte, sera, pour vos lecteurs, tout à la fois intéressant, instructif et édifiant.

Je vous félicite sincèrement, ma révérende sœur, et je souhaite de tout mon cœur, pour l'honneur de notre sainte religion et pour le bien de tous, que cet ouvrage ait une large diffusion.

Votre bien dévoué en Notre Seigneur,

+ Paul, arch. de Montréal

A sa Grandeur

Monseigneur Emile-J. Legal, o.m.i.

Archevêque d'Edmonton

à ses frères

les oblats de Marie Immaculée

compagnons et continuateurs de son apostolat

le vieux pionnier du Nord-Ouest Canadien

dédie humblement ces souvenirs

en gage de filial respect et de fraternelle affection

Avant - Propos

C'est au reflet du soleil couchant de mon existence que, me conformant aux désirs de mes supérieurs, je viens accomplir un dernier devoir; car les désirs de mes supérieurs impliquent pour moi un devoir à remplir: il s'agit de présenter au public les Mémoires de soixante-six années de mon apostolat dans le Nord-Ouest.

Tout ardue que peut paraître la tâche, pour les facultés physiques et morales d'un nonagénaire, je me mets courageusement à l'œuvre, sachant, par expérience, qu'avec l'aide de Dieu et la protection de la Vierge Immaculée, ma mère et ma patronne, rien n'est impossible à l'homme.

Depuis la fondation de l'Ordre des révérendes sœurs de la Providence, ces dignes filles de la vénérée mère Gamelin, j'ai entretenu avec leurs diverses communautés et leur maison-mère, à Montréal, des rapports fréquents et précieux.

Aujourd'hui, les ramifications croissantes et florissantes de cet Ordre s'étendent dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, et jusqu'aux parties les plus reculées du Nord-Ouest; on les trouve sur la rivière la Paix, l'Athabaska et le Mackenzie, où j'eus autrefois le bonheur de jeter la semence de l'évangélisation aux tribus sauvages et aux métis.

Quelle ne fut donc pas ma joie lorsque la très révérende Mère Générale [1] de cette belle et grande communauté, prenant en considération mon âge avancé, acquiesça à mon désir en m'accordant une secrétaire pour accélérer les travaux de

---

[1] *Mère M. Julien.*

cette publication dont le produit sera destiné à ce cher "Home", hospice bien-aimé dont l'établissement aura marqué l'exécution du plus doux et dernier rêve de ma longue vie!

Ah! puisse le Saint-Esprit darder les rayons puissants de sa lumière sur mon pauvre cerveau qui s'affaiblit! Puisse-t-il inspirer mes pensées et rafraîchir ma mémoire, me permettant ainsi de fournir à la main qui reproduira mes récits, tous les renseignements susceptibles d'intéresser et d'édifier nos lecteurs. Mon unique désir est qu'après ma mort, la lecture des expériences du vétéran missionnaire soit appelée à faire quelque bien aux âmes.

Je prie nos bienfaiteurs, nos communautés et notre clergé, archevêques, évêques et prélats d'Amérique et d'outre-mer, d'agréer dans ces Mémoires comme un dernier tribut de ma reconnaissance envers Dieu pour tous ses bienfaits, et de ma gratitude à leur endroit pour tous les témoignages de charité et de bienveillance qu'ils n'ont jamais manqué de me prodiguer en tous temps et en tous lieux.

Cet ouvrage me rappellera avec émotion les différentes phases de ma vie de missionnaire; j'en place le succès sous l'égide du Sacré-Cœur de Jésus, et sous la sauvegarde de Notre-Dame du bon Conseil, je le recommande à la protection de saint Joseph et à celle de mon bienheureux patron, Albert le Grand. Puissent-ils aussi bénir le travail de mes chères collaboratrices, dont la vie de sacrifice, de dévouement, d'abnégation et de prière est proverbiale!

Enfin, le vieux pionnier canadien, se rappelant qu'il est l'obligé de tous, prie le Dieu rémunérateur de tous biens, de bénir et de récompenser au centuple, sur cette terre, ses amis et ses frères en Jésus-Christ, en attendant le jour des récompenses éternelles.

Et si le Tout-Puissant daigne, dans sa bonté infinie, m'admettre au bonheur des élus, je continuerai, là-haut, à

veiller sur les intérêts de la mission que j'ai commencée sur la terre, dans ce Nord-Ouest canadien, si souvent arrosé de mes sueurs et de mes larmes, mais où j'ai goûté tant de joies, de bonheur et de consolation, en travaillant dans la vigne du Seigneur.

ALBERT LACOMBE, O.M.I.

"LACOMBE HOME,"
Midnapore, Alberta
13 juin 1914

* * *

Une lettre du révérend père Thomas Ortolan, o. m. i, au père Lacombe, après un séjour à Midnapore.

Midnapore, 13 octobre 1912.

Mon révérend Père,

Avant de quitter votre cher *Home*, où j'ai goûté pendant près d'une semaine les charmes d'une si douce et si aimable hospitalité, je tiens à vous dire avec quelle émotion, et aussi avec quel bonheur, j'ai lu plusieurs des manuscrits que vous vous proposez de publier bientôt. Moi-même je venais de parcourir en tous sens cet immense Nord-Ouest pour lequel vous fûtes un messager de l'Évangile, et un pionnier de la civilisation. Votre récit mettait sous mes yeux les scènes étonnantes, parfois étranges, parfois tragiques, dont ces lieux furent le théâtre. Que de fatigues pour vous! que d'obstacles amoncelés sous vos pas! que d'erreurs à combattre! que de préjugés à déraciner!... Mais qu'ils sont merveilleux les résultats obtenus!...

Merci de m'avoir fait savourer les prémices d'un livre attendu depuis longtemps. Je ne doute point du réel intérêt qu'il suscitera dans tout le Canada et jusque dans notre lointaine France.

Daigne le Seigneur accorder à votre verte vieillesse la santé physique nécessaire pour mener à bonne fin un travail de cette importance! Malgré vos quatre-vingt-six ans, votre cœur est toujours jeune, votre imagination vive, votre intelligence pénétrante, et votre mémoire pleine de fraîcheur. Cet ensemble de qualités rares, et le talent qui distingue votre dévouée secrétaire, nous donnent la ferme espérance que dans le courant de l'année prochaine, l'ouvrage sera terminé. Ne croyez pas cependant que vous pourrez alors chanter votre *Nunc dimittis*... Non. Il vous faut rester plus longtemps encore ici-bas. Votre présence sera pour les nouvelles générations d'apôtres une lumière et un encouragement.

Et lorsque le souverain Maître jugera à propos de décerner à votre vaillance la couronne d'immortelle gloire méritée par tant d'héroïques labeurs, vous continuerez à vivre sur cette terre par ce volume qui réconfortera les âmes, perpétuera, en le développant, le bien que vous avez si heureusement commencé, et inspirera, j'en suis sûr, à d'autres, la généreuse pensée de marcher sur vos traces.

Avec mes souhaits les plus ardents pour le succès du livre dont je salue à l'avance l'apparition, agréez, cher et vénéré père, l'expression de mon admiration respectueuse et de mon attachement profond.

TH ORTOLAN, O. M. I.

INTRODUCTION

LE PÈRE LACOMBE *a dépassé maintenant sa quatre-vingt-neuvième année. C'est une figure à part et d'une originalité puissante. Il y a quatre ans, sa remarquable carrière a été présentée au public par une femme douée d'un grand talent. Cet ouvrage s'adressait surtout au public de langue anglaise.*

Le présent travail, dû à la plume d'une canadienne-française, humble sœur de la Providence, digne fille de la révérende Mère Gamelin, est destiné au public de langue française, surtout aux Canadiens-français qui retrouveront ici le père Lacombe tel qu'ils l'ont connu et admiré dans ses beaux jours. Bien des détails, omis dans l'édition anglaise, trouveront ici leur place.

La vie du révérend père Lacombe est celle d'un simple missionnaire, oblat de Marie-Immaculée, dans ces vastes régions connues jusque dans ces derniers temps sous le nom de territoires du Nord-Ouest. On n'y trouvera aucune action d'éclat passionnante. C'est la vie d'un prêtre qui se livre avec toute l'ardeur d'une foi vive et d'un zèle ardent à son ministère apostolique.

Au début de sa carrière, il croit bien que sa vie se passera tout entière au milieu de ces tribus errantes, qui semblent destinées à posséder à jamais ces vastes solitudes de l'Ouest, et à s'en partager le domaine avec l'animal remarquable que Dieu leur a donné comme une providence visible: le

"buffalo" ou bison. Cet animal fournit à ces enfants de la nature habitation, nourriture et vêtement. Cela, et le culte inné du Grand-Esprit qui domine le monde, suffirait à l'indien. Mais le missionnaire sait que l'enfant des bois a, lui aussi, une âme à sauver; et il vient lui apporter une foi plus noble et des espérances plus hautes. Son grand cœur ne peut se faire à la pensée que tant d'âmes demeureront toujours privées des bienfaits du christianisme; voilà pourquoi il a tout quitté pour venir leur inculquer les vérités de la foi et les rendre participants de la vie divine.

Pour atteindre ce but, il faudra se résigner à de pénibles voyages, se soumettre à des privations de tous genres, s'exposer à d'innombrables dangers, s'appliquer à des études sérieuses et difficiles, s'assimiler des idiomes étrangers. Rien ne le rebute. Il est partout, dans l'immense prairie, dans les bois profonds. En même temps, il étudie ces langues au prime abord si abstraites. Par un travail opiniâtre, il en découvre le mécanisme, et bientôt il les possède assez pour composer des livres de prières, même des grammaires et des dictionnaires. Un tel exploit approche certainement du prodige, et paraîtra merveilleux aux générations futures!

Mais voilà que la scène a soudainement changé. Les vastes solitudes réservées aux indiens sont envahies de toutes parts; d'autres populations arrivent; les visages-pâles supplantent peu à peu les peaux-rouges. C'est une civilisation nouvelle qui s'avance et que rien n'arrêtera désormais.

Alors, que faire?... Il faut préparer les indiens dépaysés à adopter un nouveau genre de vie; et, puisqu'il n'est plus possible de les laisser jouir en paix de leur domaine de chasse, les faire profiter de cette civilisation nouvelle, faire en sorte qu'elle soit une civilisation chrétienne!

Pour cela, il faut créer des missions permanentes, des pensionnats pour les enfants indiens, des écoles industrielles

pour jeunes gens et jeunes filles. C'est Mgr Grandin, dont la grande âme est connue, qui, le premier, conçoit l'idée de ces écoles industrielles; mais c'est le révérend père Lacombe qui est choisi pour les fonder.

C'est le père Lacombe qui va assiéger le gouvernement, à Ottawa. Il sait intéresser à ses projets les représentants de Sa Majesté, les gouverneurs généraux au Canada et vient à bout d'établir pensionnats pour indiens, écoles industrielles pour indiens, hôpitaux pour indiens.

Mais il y a là une classe à part, ayant aussi du sang indien dans les veines: c'est la nation métisse. Les métis, eux non plus, ne sont pas prêts à passer brusquement de l'ancien mode de vie au mode nouveau de la civilisation. Il faut les protéger. Le vaillant missionnaire entreprend une campagne pour leur rédemption.

Ce n'est pas tout. Des émigrants affluent des différents pays de l'Europe: Galicie, Autriche, Pologne, Allemagne et Russie. Pour eux aussi, le besoin de protection se fait sentir. Ils sont catholiques pour beaucoup; ne vont-ils pas se trouver noyés au milieu des populations protestantes, et, par là même, perdre la foi? A l'exemple du grand saint Paul, le père Lacombe se dit: "Je me dois à tous, aux Grecs et aux étrangers:—Omnibus debitor sum.—*Il est nécessaire de procurer à ces pauvres colons des prêtres de leur rite, qui, comme on sait, diffère du rite latin. De nouveaux voyages s'imposent: il faut aller en Galicie et ailleurs solliciter les autorités religieuses de ces pays. Il faut se rendre à Rome, auprès de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Le vénérable missionnaire va jusqu'au trône de l'empereur d'Autriche, pour y plaider la cause des populations venues de son empire. Et le père Lacombe, toujours favori du succès, réussit dans toutes ses démarches.*

A quoi attribuer ces heureux résultats?... Aux qualités éminentes du missionnaire. Il ne se propose que de nobles

buts, ne visant jamais à des intérêts personnels, mais seulement au bien spirituel et moral de ceux pour qui il se dévoue. Une fois le but déterminé, rien ne saurait arrêter le zèle à toute épreuve qu'il met en jeu pour l'atteindre. Doué d'une activité dévorante, il irait jusqu'au bout du monde pour faire réussir son entreprise. Sa puissante et inébranlable volonté se concentre sur l'objet en vue; il semble, pour lui, qu'il n'y ait rien autre chose au monde, et toutes les occasions sont bonnes pour avancer l'exécution de ses plans.

Faut-il faire des démarches? Est-il nécessaire de s'adresser à des personnages influents? Le missionnaire dispose d'une qualité essentielle. Il est doué d'un magnétisme personnel des plus remarquables. Il charme ses auditeurs par le don qu'il possède de dramatiser ses récits. Il emploie l'expression pittoresque pour peindre les situations et dispose d'une sensibilité communicative. Bref, on est contraint de se laisser convaincre et de se rendre à ses instances.

C'est ainsi qu'il a su se concilier les faveurs des hauts personnages, des membres du gouvernement, des présidents des compagnies de chemins de fer, et des gouverneurs généraux qui se sont succédé au Canada depuis trente ans.

Il n'a pas seulement été le favori des grands, il a aussi été l'ami des humbles, des déshérités du monde, des pauvres indiens. Il semble que c'est au milieu des plus grands et parmi les plus petits, aux deux extrémités de l'échelle sociale, qu'il s'est trouvé le plus à l'aise, et qu'il s'est montré sous son jour le plus favorable.

Lorsque, suivant la coutume parmi les tribus indiennes, il s'est agi de lui donner un nom, ces enfants des bois ne se sont pas trompés. Les Cris l'ont appelé: "La belle âme" —Kamiyo-Atchakwêt—, et les Pieds-Noirs: "Le bon cœur" —Arsous-Kitsi-Parpi.

Le vénérable pionnier est encore de ce monde; les épaules se voûtent, l'œil est moins vif, les pieds traînent sur le sol; mais le missionnaire est encore plein de vie, et ne demeure pas inactif. Il vit retiré, avec "ses vieillards" et "ses orphelins" qu'il a recueillis dans cette belle institution, le "Lacombe Home", sa dernière œuvre, dit-il; mais lorsque les dettes de l'établissement auront été payées, si le bon Dieu lui accordait encore quelques années de vie, personne ne pourrait dire quelle serait sa prochaine entreprise.

Le "Lacombe Home" est une magnifique propriété, sise à Midnapore, dans l'Alberta, sur les bords d'un ruisseau charmant. C'est le don princier d'un des nombreux amis et admirateurs du père Lacombe, M. Patrick Burns. C'est là que vous trouverez le vénérable missionnaire, au milieu de sa famille de déshérités du sort, à qui il consacre les derniers efforts de sa vie d'apôtre. Son grand âge l'a sans doute affaibli, mais son magnétisme personnel ne l'a point abandonné; le vieux pionnier canadien saura encore vous fasciner par le charme de ses récits et par la puissance de son éloquence persuasive.

ÉMILE-J. LEGAL,

Archevêque d'Edmonton.

Saint-Albert, 8 décembre 1914.

Note—Le texte recueilli auprès du Père Lacombe par une sœur de la Providence a été revu et accommodé au goût du grand public par M. A. Goua, rédacteur au *Devoir*, l'auteur apprécié de la "Vie qui passe", revisé par M. l'abbé Gouin, prêtre de Saint-Sulpice.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

UN ENLÈVEMENT PAR LES ALGONQUINS AU XVIIÈME SIÈCLE.

C'était aux environs de 1695, à vingt-cinq milles de Ville-Marie; quelques colons français, séduits par la beauté du site et par la richesse du sol encore vierge, s'étaient établis sur la rive gauche du Saint-Laurent, et menaient là l'existence âpre et pénible que connurent les premiers colonisateurs de notre beau Canada. Non seulement ils devaient pourvoir eux-mêmes à tous leurs besoins, défricher la forêt au prix de mille labeurs, mais ils étaient à tout moment mis en alerte par de fâcheux voisinages. D'un côté les Iroquois, ennemis nés des Français, déterraient à toute occasion la hache de guerre; de l'autre, les Algonquins, quoique alliés, ne se gênaient guère, avec leur cauteleuse fourberie, pour se livrer à toutes sortes de rapines et de déprédations. Cependant ni l'énergie, ni la foi ne manquaient aux premiers colons, et, peu à peu, l'avenir se faisait plus souriant.

Mais ils devaient être prêts à tout, s'attendre à tout!...

C'est ainsi que certain jour, les époux Duhamel, dits "Sans-Façon", trouvèrent en revenant des champs, leur maison saccagée. Les enfants, qu'ils avaient laissés le matin à la garde de leur fille aînée, à peine âgée de seize ans, étaient seuls, fous de terreur, et sanglotaient autour du foyer désert... Les Sauvages avaient passé par là,

entraînant, malgré ses pleurs et ses supplications, la jeune fille impuissante.

On organise une battue: les rives du fleuve, la plaine, la forêt, les coins les plus ignorés sont vainement explorés, et les parents éperdus contraints d'accepter la poignante réalité. Heureusement, ils sont chrétiens, et dans un sublime élan de foi ils s'écrient, comme le saint homme Job: "Le Seigneur nous l'avait donnée, le Seigneur nous l'a enlevée, que son saint Nom soit béni!"

Malgré tout, l'espoir ne s'éteint pas dans leurs cœurs. Durant cinq années, les recherches se poursuivent avec la même constance et la même inutilité.

Or, c'était l'âge d'or de la traite des pelleteries; et, de temps à autre, des compagnies de marchands visitaient les bourgades sauvages du Sault-Sainte-Marie pour y trafiquer avec les Algonquins. Il fallait essayer toutes les chances; l'oncle de la jeune fille, esprit fin et délié, voulut profiter de l'occasion pour tenter, sous couleur de commerce, de retrouver sa nièce.

Le voilà chez les Sauvages!... Il feint de ne pas entendre leur langage et demande si personne ne pourrait lui servir d'interprète. Effectivement, il y a là une *squaw* [1] qui comprend le français. Indifférent en apparence, mais le cœur palpitant, il la voit venir... C'est bien une Visage-Pâle!... Si ce pouvait être?...

C'est elle! Du premier regard, l'oncle et la nièce se sont reconnus. Mais il faut se contraindre, se garder d'éveiller des défiances toujours sur le qui-vive... Quelle joie et quel supplice que cette première entrevue!

Cependant, les opérations commerciales s'achèvent, et l'agent de la Compagnie va retourner vers les établissements français. Profitant de l'absence du ravisseur

---

[1] Nom de la femme chez les Peaux-Rouges.

Objibway parti pour la chasse, protégée par les ténèbres de la nuit, la captive court se blottir dans le canot de son oncle, confiante dans la divine Providence qui ne peut l'abandonner.

Le départ a lieu sans encombre. Elle est sauvée; et quelques jours plus tard, elle aperçoit avec ravissement le clocher de son village natal. Avec ravissement sans doute, mais aussi avec inquiétude, car elle n'est pas seule. Le sauvage ravisseur lui a imposé son alliance et l'a rendue mère de deux enfants.

Cette maternité, la malheureuse qui ne l'a pas voulue, l'accepte pourtant de la main de Dieu. D'autres, moins héroïques, moins chrétiennes, eussent pu abandonner les pauvres petits êtres à leur triste sort; elle, les aime, non seulement comme une mère courageuse aime ses enfants, mais comme une sainte aime ses épreuves. De ces enfants, elle fera des hommes de cœur, des Canadiens sans reproche, de futurs élus du royaume éternel.

Telle est l'émouvante narration que nous avons entendu répéter bien souvent et sur laquelle le bon père Lacombe aimait à revenir. Car cette demoiselle Duhamel, dite "Sans-Façon", captive des Algonquins, mère héroïque et douloureuse, fut son aïeule maternelle. Cette maison de Saint-Sulpice,[1] témoin de l'attentat, fut sa maison natale; c'est là qu'il fit ses premiers pas dans la vie, qu'il vécut les joyeuses années de sa jeunesse, souvent bercé par le tragique récit qui se passait de bouche en bouche, à chaque génération, comme une tradition de famille.

N'y a-t-il pas là plus qu'une coïncidence, et ne peut-on admirer le plan de la Providence, qui voulait

---

[1] Cette maison de pierre, habitée en 1825 par M. Albert Lacombe père, existe encore à Saint-Sulpice. Elle est aujourd'hui la propriété de M. Ambroise Hétu.

qu'un peu de leur sang coulant dans ses veines attirât davantage vers les Sauvages celui qui devait être le grand missionnaire du Nord-Ouest ?

LE PÈRE LACOMBE

"ARSOUS-KITSI-PARPI"

L'HOMME AU BON CŒUR

CHAPITRE PREMIER

1829—1849

La naissance.—La famille Lacombe.—Un compliment de nouvel an.—Enfance laborieuse.—L'appel de Dieu.—Le Collège de l'Assomption.—À l'Évêché de Montréal.—Un sermon de circonstance.—Le curé Viau et "son petit Sauvage."

C'est maintenant le 28 février 1827.

Les cloches de la petite église de Saint-Sulpice lancent, à toute volée, leurs joyeux carillons. Sous le nom d'Albert Lacombe, l'Église compte un enfant de plus, un enfant qui deviendra, plus tard, un homme énergique et doux, un religieux soumis et dévoué, un apôtre infatigable des infidèles.

Nous n'avons que peu de choses à dire de la famille Lacombe: sinon qu'elle fut, à l'époque, un admirable type de famille canadienne. Les jeunes époux étaient moins riches d'écus que de courage; et si leur modeste maison de Saint-Sulpice ne pouvait guère offrir les superfluités du luxe, du moins était-on sûr d'y trouver le plus agréable confort et le bonheur chrétien heureux partage des familles nombreuses [1] où l'accomplissement du devoir demeure l'immuable règle de conduite.

---

[1] Par suite de la mort en bas âge d'un fils premier-né, Albert Lacombe devint l'aîné de six enfants.

Monsieur Lacombe ne possédait guère la science que l'on acquiert dans les écoles; mais son jugement était sain, son intelligence ouverte et droite, son caractère bienveillant et serviable... Aussi les amis ne lui manquaient-ils pas.

Il voulut faire de son fils *un homme* et l'âme du petit Albert, protégée par la sollicitude d'une mère pieuse et douce, était merveilleusement préparée pour recevoir la bonne semence qu'on lui confiait.

Dès l'âge de sept ans, il fréquente l'école de Lavaltrie, la paroisse voisine, et montre un attrait particulier pour l'étude du catéchisme. Sa vie d'enfant se partage entre les labeurs intellectuels et les travaux de la maison. Car Albert, suivant l'exemple de l'enfant Jésus, à Nazareth, sait se rendre utile à ses parents et met ses petites forces au service du papa chéri qu'il quitte le moins possible.

A cette époque il faut rattacher l'anecdote suivante: nous nous en voudrions de la passer sous silence, car elle montre quels trésors de tendresse renfermait déjà le cœur de celui que les Pieds-Noirs devaient appeler plus tard: "Arsous-Kitsi-Parpi", l'homme au bon cœur; et les Cris: "Kamiyo-Atchakwê", l'homme à la belle âme.

L'année tire à sa fin, et madame Lacombe, suivant une tradition chère à toutes les familles françaises, veut ménager, pour le premier jour de l'année, une surprise à son mari. Elle se met donc en devoir de faire apprendre au petit Albert le compliment qu'il devra réciter au père pour lui souhaiter la bonne année. Enthousiasmé, l'enfant ne pouvait contenir son impatience et trouvait que le temps passait bien lentement. On arriva pourtant au 31 décembre.

"Eh bien ! mon chéri, dit la mère souriante, c'est "demain le premier de l'an. Te souviens-tu, au moins, de "ton compliment ?"

"Oh! oui, petite mère, écoute..."

Et il commence d'un ton solennel:

"Mon papa chéri, voici ton petit Albert à tes "genoux; tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas? Mais lui "t'aime bien gros aussi, de tout son petit cœur de six ans! "Veux-tu me bénir, pour que cette bénédiction dure "toute ma vie, même quand je serai vieux, bien plus vieux "que toi? Pour me prouver que tu exauces ma requête, "donne-moi un baiser... et des étrennes, pour que je "t'aime encore davantage."

L'enfant récita son compliment avec une telle dignité, une conviction si sincère, que la mère en versait des larmes de joie: "C'est parfait, mon Albert, lui "dit-elle,...Dors bien cette nuit; fais une place sur ton "oreiller pour ton bon ange, et invite aussi le petit Jésus à "venir reposer près de toi. Demain matin, je t'appellerai "de bonne heure."

Faut-il ajouter que le sommeil ne vint guère cette nuit-là? Trop de visions radieuses illuminaient la petite imagination enfiévrée: le bon Jésus, l'ange gardien, papa, maman, et aussi... les étrennes!

Le moment solennel vient enfin; le jeune orateur fait merveille, et, palpitant d'émotion, en même temps que de fierté heureuse, il se jette dans les bras maternels avec ces seuls mots: "Maman, je me suis souvenu!"

Cependant que le vieux curé, spectateur attendri de la scène, se plaisait à assurer qu'Albert deviendrait un grand homme: *Tu Marcellus eris!* Il ne savait pas si bien dire!

En attendant, l'écolier grandissait, un peu espiègle parfois, réfléchi pourtant et surtout loyal; jamais on ne put trouver en lui la moindre trace, je ne dirai pas de duplicité, mais de cachotterie. Dieu, qui se le réservait pour le service des âmes, en faisait la joie de ses parents.

C'est à l'époque de sa première communion qu'Albert Lacombe entendit pour la première fois l'appel d'en haut: "Je serai missionnaire, se dit-il, et missionnaire chez les Sauvages!"

Dès lors, cette pensée ne le quitte plus et toute sa conduite s'en ressent à tel point que M. Viau, alors curé de Saint-Sulpice, secondant le travail de la grâce, l'admet au chœur de la paroisse, puis en fait son servant de messe attitré.

Ce n'était que le premier pas dans la voie entrevue dans la marche vers le bonheur rêvé, et il sembla, un moment, qu'il faudrait en rester là. Les difficultés matérielles,—il ne fallait pas, avec les modestes ressources dont on disposait, songer à entreprendre des études coûteuses—rendaient tout espoir chimérique. L'enfant, de peur d'attrister ses parents, qui ont grand besoin de son aide, renferme ses aspirations au dedans de lui-même, sans se résigner pourtant à les voir mourir tout à fait. Il tâche de se faire à la vie qui doit être la sienne.

Frêle en apparence, Albert est actif et adroit. Le lever régulièrement matinal, le pain noir et la frugale nourriture de la maison, lui font une constitution saine et vigoureuse, insoucieuse de délicatesse et de raffinement. Son corps s'endurcit peu à peu aux rudes travaux des champs; déjà il manie la hache en bûcheron expérimenté, et il sait tracer son sillon droit comme un vieux laboureur. A l'exemple de son père, il fera un robuste cultivateur, si Dieu ne s'en mêle.—Dieu va s'en mêler.

C'est en août 1840, par une belle fin d'après-midi dominicale. Le soleil, avant de disparaître tout à fait au bout de l'horizon, caresse amoureusement la verte prairie de ses feux adoucis. Ses derniers rayons s'attardent; ils accrochent des reflets d'or aux boucles de cheveux des enfants qui s'ébattent dans l'herbe, et font



Agathe Duhamel Sans-Façon, ou Madame Lacombe,
mère du Père Lacombe.

passer des lueurs attendries dans les yeux des parents songeurs. C'est la paix des cœurs simples et purs qui s'harmonise si bien avec la paix de la nature.

Qui donc pourrait troubler la sérénité de cette paix? Serait-ce le cavalier qui vient dans le chemin et dont le trot rapide se fait de plus en plus distinct? Non, car les yeux intrigués ont bientôt reconnu le bon curé Viau en tournée chez ses paroissiens. —"Mes enfants, s'écrie-t-il "au saut de l'étrier, je vous apporte une grande et bonne "nouvelle. Allons, ne nous alarmons pas; c'est de "mon "petit sauvage [1] que je m'en viens vous entretenir."

C'en est fait; la paix s'est enfuie. Le père, qui devine trop bien de quoi il s'agit, baisse la tête en silence; la mère se sent ballottée entre la douleur et la joie, elle attend sans mot dire. Quant au "petit sauvage", son cœur tressaille à la fois de crainte et d'espoir.

"Ah! çà, père Lacombe, continue le curé, je veux "aller droit au but, sans battre les buissons, comme on dit "par chez nous. Voyons, que comptez-vous faire de "votre petit Albert? Vous savez que l'enfant désire "entrer au collège. Qui sait? Il est peut-être appelé à "me remplacer un jour!"

"Mais, monsieur le curé, répond le pauvre père tout "troublé, vous savez... nous ne sommes pas riches... "Albert est mon bras droit. Que ferai-je sans lui?"

"Allons, allons, le père, faites-moi généreusement "votre sacrifice, et vous verrez que le bon Dieu vous bénira "et vous rendra tout au centúple. Voyons, est-ce dit? "Oui?... Merci! Tout ce que vous aurez à faire, "ce sera de lui fournir un bon trousseau. Je me charge du "reste, et nous l'enverrons au collège de l'Assomption..."

[1] M. Viau faisait par là allusion à l'enlèvement de mademoiselle Duhamel que nous avons relaté au chapitre préliminaire.

—Eh bien! monsieur le curé, j'accepte!

—Bon, bon ! Merci !... Et vous, la mère, qu'en pensez-vous ?

—Oh ! moi,... si c'est la volonté de Dieu et le bonheur de notre enfant..."

Elle n'en peut dire davantage; les sanglots l'étouffent, elle presse tendrement sur son cœur le fils chéri auquel elle vient de renoncer par devoir et par amour.

—Et toi, mon petit sauvage, qu'as-tu à dire pour ta défense ?... Allons, c'est bien!... Qui ne dit mot consent... Voilà une affaire entendue: je vous disais bien que j'apportais une bonne nouvelle... Du courage, et surtout priez bien; vous verrez que tout ira pour le mieux. Au revoir!...

Et le bon curé s'en fut.

Longtemps, la famille resta silencieuse. Le triple sacrifice était consommé: le passé s'enfuyait sans retour, comme s'éteignait dans le lointain le trot du cheval, comme se mouraient à l'horizon les dernières lueurs du couchant. Un frisson bruissait à travers les feuilles des arbres, la nuit descendait sur la prairie.

Mais une à une, les étoiles parurent, et comme la terre se faisait plus noire, le ciel ne fut plus qu'une lumière.

De nouveau, la paix revint dans les cœurs illuminés de la grâce divine.

Un mois plus tard, Albert Lacombe entrait au collège de l'Assomption, l'*Alma Mater* de tant d'hommes d'élite, où il ne tarda pas à se faire remarquer par son assiduité et son ardeur au travail. La tâche était rude pourtant, et les difficultés sérieuses. Écoutez plutôt: "Pendant mes "études, il me fallut beaucoup travailler pour tenir "tête aux élèves de mon cours. Si j'atteignis le premier "rang dans ma classe, je dus mon succès plus à mon "travail qu'à mes capacités, car mes talents étaient bien

"inférieurs à ceux de plusieurs de mes condisciples. Mes "professeurs m'estimaient parce que j'étais docile et dili- "gent; ma ligne de conduite m'était tracée par mon désir "ardent de devenir un jour soldat du Christ."

A quoi ne peut prétendre une ferme volonté constamment tendue vers un but précis ? Aspirations généreuses, travail soutenu, obéissance parfaite, conduite irréprochable, telles étaient les notes d'Albert Lacombe au collège de l'Assomption, notes qui lui valurent d'être choisi comme professeur suppléant avec la faveur de porter la soutane. Sa réputation parvint jusqu'à Mgr Bourget, l'évêque de Montréal, qui le fit venir à l'évêché, le prit sous sa protection, et le plaça pour l'étude de la théologie sous la direction de Mgr J.-Ch. Prince, son coadjuteur [1]. Entre temps, Albert faisait fonctions de secrétaire près de M. J. Paré dont les sages conseils et les recommandations avisées lui furent un secours précieux.

Mais laissons-le parler lui-même de son séjour près de Mgr Bourget:

"Durant mon séjour à l'évêché, j'appris à connaître "les vertus et les hautes qualités du saint évêque. Ainsi "j'eus le bonheur de l'accompagner dans ses visites pas- "torales; combien de fois ai-je été témoin de sa part "d'actes merveilleux dont seuls des saints peuvent être "capables! Je n'oublierai jamais les instructions pré- "cieuses qu'il me prodiguait pendant ces voyages, et je "remercie Dieu de m'avoir accordé le rare bonheur de "cette vénérable compagnie. Dans mes vieux jours, je "respire encore le parfum des suaves exemples et des "vertus du saint prélat, et ce souvenir me réconforte."

De cette époque, également, date le commencement de l'amitié fraternelle qui lia toute leur vie Albert Lacombe

---

[1] Plus tard évêque de Saint-Hyacinthe.

et l'un de ses compagnons de théologie, Édouard Charles Fabre.[1] Ils étaient du même âge; ils avaient été baptisés le même jour, le 28 février. Aussi madame Fabre ne manquait-elle jamais d'inviter l'ami de son fils pour fêter l'heureux anniversaire, et elle les traitait tous deux sur un pied de parfaite égalité.[2]

Bref, le jeune clerc savait se faire aimer de tous, de ses supérieurs et de ses maîtres comme de ses compagnons; c'est une habitude qu'on avait prise à l'évêché de dire, en parlant de lui, "notre bon petit Albert".

Dans ce milieu exclusivement consacré au service de Dieu et des âmes, les exemples de zèle et de dévouement ne manquaient pas, mais c'était encore trop peu pour calmer la soif d'abnégation qui consumait le cœur du jeune séminariste. Il lui semblait qu'une voix intérieure lui criait constamment: "Tu peux davantage: plus de "sacrifices encore! plus de renoncement! Il y a, là-bas, "de pauvres êtres qui n'ont jamais entendu la parole de "Dieu; un peu de leur sang coule dans tes veines... Va "vers eux, et sois leur missionnaire."

Vint l'hiver de 1848, où M. Georges Belcourt parcourut le diocèse de Montréal en vue d'obtenir des secours pour les missions des Pays d'En-Haut. De haute taille, avec une de ces voix chaudes et convaincues qui savent trouver le chemin des cœurs, le vaillant missionnaire de la rivière-Rouge était bien fait pour subjuguer son auditoire.

Du haut de la chaire de la cathédrale, il entraîne les fidèles à sa suite à travers les aventures des forêts et de la grande prairie. Il évoque la barbarie des tribus nomades,

---

[1] Plus tard archevêque de Montréal.

[2] Le père Lacombe n'eut garde d'oublier dans la suite, chaque fois qu'il vint à Montréal, de porter à madame Fabre le tribut de ses respectueux hommages et de sa profonde reconnaissance.

la cruauté des Sioux, la fourberie des Sauteux, la défiance des Métis. Toute la vie combative de l'apôtre passe dans ses récits de la lutte quotidienne pour faire un chrétien de plus, pour envoyer une âme au ciel, pour établir le règne de Dieu sur la terre.

"La tâche est grande, ajoute tristement le prédicateur, mais les moyens manquent: la moisson est belle, mais il y a peu d'ouvriers!... Qui viendra nous secourir?..."

Albert Lacombe est là; il écoute, il entend. Il reconnaît la voix qui le tourmente depuis si longtemps; "*Quem mittam?*" Il voudrait répondre: "*Ecce venio!*" Mais il n'est pas encore prêtre et il doit obéissance à son évêque... Avant de tenter la démarche qui doit décider de son sort, il s'en va prendre courage près de son divin Conseiller; il supplie le Jésus de la croix de lui venir en aide et d'aplanir les voies. Puis, résolument, il ouvre son cœur à Mgr Bourget.

Le vénérable prélat, avec toute l'autorité de sa prudente sagesse, ne pouvait approuver d'emblée une si grave résolution. Que le jeune clerc prenne d'abord le temps de réfléchir; qu'il attende que la volonté divine se fasse expressément connaître. Qu'il continue de prier avec confiance, et la grâce fera son œuvre...

Le temps de la probation fut prolongé. L'ardeur du désir enflammait de plus en plus le cœur d'Albert Lacombe; mais il savait que l'obéissance est la première vertu de celui qui veut se faire tout à tous, et l'épreuve ne put qu'affirmer définitivement les qualités de sacrifice et d'abnégation qui allaient diriger sa vie entière.

Tant et si bien que Mgr Bourget n'hésita plus. Lui-même annonça au jeune homme son ordination prochaine et lui promit de l'envoyer à la conquête des âmes païennes. Dans le transport de sa joie, le futur prêtre pense à son premier bienfaiteur. Il court chez les Sœurs de la

Providence, à l'hospice Saint-Joseph, où le bon curé Viau achève dans la souffrance une vie usée par les soucis et les fatigues.

"Albert, mon Albert, dit le saint vieillard, j'ai "toujours trouvé en toi une vocation bien marquée... "Dieu soit béni! Tu ne m'avais pas trompé; je vais "mourir en paix! Mais sais-tu bien toutes les difficultés "que tu vas rencontrer sur ton chemin: l'ennui, l'exil, la "faim, les privations de toutes sortes, les souffrances, les "tortures peut-être?... Toi! si jeune encore, habitué "aux douceurs de la vie de famille, as-tu songé à l'isolement "dans lequel tu vas te trouver? Tes aspirations sont "nobles et généreuses, il est vrai, mais elles réclament "un long martyre... Je ne veux pas te détourner de ta "voie, mon enfant; mais, comme un père qui t'a toujours "aimé, je dois te mettre ces vérités sous les yeux. Va, "mon fils, va, maintenant, sauver les pauvres âmes endor-"mies à l'ombre de la mort!... Va porter les lumières de "l'Évangile à ces nations infidèles, à ces peuples farou-"ches et barbares qui, comme nous, doivent avoir part à "la rédemption du Christ sur le Calvaire!

"Malgré le chagrin que j'éprouve en te voyant "partir, mon âme se réjouit à la pensée que tu t'en vas "pour faire le bien! Mon cher Albert, ce sont peut-être "mes dernières recommandations, car ma course ici-bas "se termine; j'ai déjà un pied dans la tombe... En te "préparant aux grâces si précieuses du sacerdoce, prie "pour moi!... Va, mon fils, je te bénis de tout mon "cœur!..."

CHAPITRE SECOND

1849

LES ORDRES MAJEURS.—ALLOCUTION DE MGR BOURGET. —LE "NUNC DIMITTIS" DE M. VIAU: SA MORT.— LE CHOLÉRA A MONTRÉAL.—LA CÉRÉMONIE DU DÉPART DES MISSIONNAIRES.—LES ADIEUX.

Albert Lacombe reçut les trois ordres sacrés à quelques jours seulement d'intervalle: d'abord le sous-diaconat, le premier juin 1849.

C'est à Montréal, dans la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, patronne des pèlerins, que le grand voyageur du Nord-Ouest canadien fit le pas qui le séparait à tout jamais du monde, et se consacra définitivement au service de Dieu. L'émotion des assistants fut intense quand Mgr Bourget adressa la parole au nouveau sous-diacre:

"Mon fils, vous venez de faire votre premier pas dans "les saints Ordres; bientôt, lorsque vous recevrez la prê-"trise, vous aurez le bonheur ineffable, vous cachant "derrière l'hostie, d'immoler la victime entière. Vous "vous êtes consacré à l'auguste Reine du ciel, afin de "vous préparer à votre double mission de prêtre et de "missionnaire. Vous n'avez pas hésité, en présence de la "foule assemblée, à sacrifier vos affections les plus chères, "à renoncer à tout ce que le monde peut avoir de plus "attrayant, et à vouer à Dieu, par Marie, vos espérances

"et votre vie tout entière, pour aller implanter la foi dans "les régions dangereuses des Pays d'En-Haut. Cette "généreuse oblation, vous ne l'avez sans doute pas faite "sans qu'il vous en coûtât, et vous avez marché d'un pas "ferme vers l'autel du sacrifice. Je n'hésite pas à dire "que vous avez sincèrement obéi aux aspirations de votre "cœur, en répondant pleinement à la volonté de Dieu "qui vous a appelé.

"Ne craignez pas, mon fils; Celui qui vous a inspiré "ces sentiments ne se laissera pas vaincre en générosité. "Il saura vous combler de sa grâce et vous fortifier au "moment de l'épreuve. Dans tous vos besoins, vous "invoquerez Marie; pourrait-elle oublier que vous êtes "son enfant?...

"Et vous, parents et amis du jeune missionnaire, ne "l'oubliez pas dans vos prières. Si son noble sacrifice "vous arrache des larmes, soyez assurés que sa sublime "vocation attirera sur vous, sur vos familles et sur le "pays entier, les plus précieuses grâces. La vigne du "Seigneur est déserte; dans les régions où ce jeune prêtre "ira exercer son zèle, il lui faudra des imitateurs. Je prie "Dieu de nous les donner!

"Je vous bénis, mon fils, ainsi que vos parents et vos "amis. Puisse cette bénédiction de votre premier pasteur "s'étendre sur les générations présentes et futures, ainsi "que sur leurs possessions tout entières, et sur l'immense "territoire où vous irez bientôt porter les lumières de "l'Évangile!

"Mes chers frères, soyez bénis dans vos personnes, "dans vos enfants, dans vos travaux... Soyez bénis dans "vos joies et vos succès, dans vos épreuves et dans vos "sacrifices, et cela jusqu'à l'éternité!"

Quelques jours après, dans la cathédrale de Montréal, Albert Lacombe était ordonné diacre par l'évêque de

Saint-Hyacinthe, Mgr Prince, qui avait dirigé ses études théologiques.

Puis ce fut la prêtrise. Mais avant de partir pour Saint-Hyacinthe où l'ordination devait être faite par Mgr Bourget, le jeune diacre voulut encore une fois recevoir la bénédiction du Grand-Vicaire, M. Viau. Le bon vieillard se mourait; à la vue de son enfant de prédilection, il sembla se ranimer:

"Mon Albert, mon cher Albert, c'est donc enfin "demain que tu seras prêtre! Te souviens-tu du beau "dimanche où j'allai obtenir le consentement de tes bons "parents? Il me semble encore te voir, la tête reposant "sur l'épaule de ta mère, mêlant aux siennes tes larmes de "joie et de bonheur. Accablé par l'émotion, tu ne pus "alors me répondre. Oh! oui, je m'en souviens bien, "moi aussi, mon petit sauvage... Enfin le fait va "s'accomplir! J'ai toujours bien prié pour toi, mon cher "enfant; et, au moment de l'onction sainte, je serai près "de toi par la pensée et je prierai encore d'une façon toute "spéciale. Je demanderai au bon Dieu d'ouvrir pour "toi, bien grands, les trésors de sa grâce, afin que tu puisses "toucher les cœurs et convertir les âmes que tu es appelé "à éclairer. Je lui demanderai surtout que tu restes "toujours digne du caractère sacré dont tu portes déjà "l'empreinte... Adieu! Je te bénis!..."

Tous ceux qui, une fois dans leur vie, ont pu être témoins d'une ordination sacerdotale, en gardent pour toujours un souvenir ineffaçable. Nous n'essaierons pas de faire revivre les scènes grandioses qui se déroulèrent dans la cathédrale de Saint-Hyacinthe, le 13 juin 1849: la foule se pressant sous les saints portiques, la procession imposante que formaient une légion d'enfants de chœur, soixante prêtres et trois évêques, la consécration, la célébration du Saint-Sacrifice. Il nous faut avouer

notre impuissance à rendre dignement la sublime grandeur de cette première bénédiction du jeune prêtre. Il y avait là les parents chéris auxquels il devait la vie, les camarades aimés dont il avait partagé les jeux et les travaux, les maîtres dévoués qui avaient formé son intelligence et son cœur, le grand évêque qui avait été son père spirituel; tous, le front courbé vers la terre, dans l'attitude de l'humilité et du respect. Le fils, l'ami, le disciple n'existait plus; c'était un prêtre, un nouveau Jésus-Christ, qui levait la main pour bénir.

La cérémonie terminée, Albert Lacombe eût voulu se dérober aux félicitations, aux fêtes, aux témoignages d'affection qui le sollicitaient de toutes parts. Un impérieux devoir l'appelait à Montréal; il avait hâte de visiter son vieux curé, cloué sur son lit d'hôpital. Hélas! il était trop tard; le moment de l'imposition des mains sur le nouveau prêtre avait été celui de la délivrance du vieillard. Le "petit sauvage" ne put que prier près d'un cadavre; et le lendemain, à la cathédrale, [1] la première messe qu'il célébra fut une messe de *Requiem* pour le repos de l'âme de son bienfaiteur.

Cette année 1849, le choléra fit son apparition à Montréal. Succédant au typhus qui, l'année précédente, avait décimé la population, il prit tout de suite la forme épidémique. Il est inutile de rappeler avec quel dévouement Mgr Bourget et son clergé se multiplièrent pour porter, de tous côtés, les secours de leur ministère. La ville de Montréal garde le souvenir des actes héroïques accomplis par ses prêtres en ces jours de malheur. L'abbé Lacombe ne fut pas le dernier à courir où l'appelait son devoir, et ses débuts dans le ministère sacerdotal, dans des temps où l'héroïsme semblait naturel à chacun,

---

[1] A l'emplacement même de l'église actuelle de Saint-Jacques.

furent tellement empreints d'audacieuse ardeur, d'amour du sacrifice, de dédain pour la mort, que Mgr Bourget craignit de voir disparaître de si belles espérances d'avenir. Il manda le jeune prêtre:

"Mon fils, lui dit-il, il importe que vous partiez au "plus tôt; vous êtes jeune, et le choléra pourrait vous "atteindre. Dieu vous appelle à vous sacrifier ailleurs. "Il ne manque pas de bons soldats du Christ, à Montréal, "mais les missionnaires ne se rencontrent pas tous les "jours, et vous, vous êtes né pour cela..."

L'abbé Lacombe se prépara donc au départ. Voici ce que publiait, à cette occasion, une revue de Montréal, [1] sous le titre: "Départ d'un missionnaire":

"Mardi soir, 31 juillet, se passait à l'évêché une de "ces scènes touchantes que le cœur peut difficilement "oublier. Monsieur Albert Lacombe, jeune prêtre, devait "partir le lendemain pour les missions de l'Iowa, dans le "diocèse de Dubuque. Leurs Grandeurs, les évêques de "Montréal et de Martyropolis, [2] et les prêtres de l'évêché "se réunirent dans leur chapelle, pour solenniser les "adieux. Après la prière, on lut l'Itinéraire du voyageur. "Puis, Mgr de Montréal se leva et dit que, selon un pieux "usage établi au Séminaire des Missions Étrangères à "Paris, on allait baiser les pieds du nouveau missionnaire, "pour commémorer ces paroles de l'Écriture: *Quam* "*speciosi super montes, pedes evangelizantium pacem,* "*evangelizantium bona!* — Qu'ils sont beaux les pieds de "ces hommes qui viennent annoncer la paix, apporter les "vrais biens! (Isaïe, 52-7; Rom. 10-15).

"A ce moment, l'évêque adressa la parole au jeune "prêtre ; il lui rappela la grandeur du sacrifice qu'il s'im-

---

[1] Les "Mélanges Religieux", 3 août 1849.

[2] Mgr Ignace Bourget et Mgr J.-Charles Prince.

"posait, les dangers qu'il allait courir, mais en même temps, "les consolations qui ne manqueraient pas de réjouir son "cœur, au milieu des fatigues et des travaux qui seraient "son partage:

"Mon cher ami, mon frère, lui dit-il, avec l'accent "d'une affection cordiale et paternelle, nous ne pouvons "vous accompagner par notre présence, mais nos vœux et "nos prières seront avec vous; vous y joindrez les vôtres, "pour demander au Seigneur d'envoyer des ouvriers dans "sa vigne, car, hélas! il en manque. Le diocèse, en "vous perdant, fait un véritable sacrifice; c'est un vide "que vous laissez. Priez Dieu qu'Il le comble, et qu'Il le "comble à sa gloire, à l'honneur de l'Église et au bien des "âmes. Demain, nous célébrerons la fête de Saint-Pierre-"aux-Liens; puissent ces liens qui ont retenu captif le "Prince des Apôtres, être le symbole de ceux qui vous en-"chaîneront toujours au service de Jésus-Christ et de sa "religion divine et sainte! Puisse saint Jacques, sous les "auspices de qui vous êtes demeuré quelques années, vous "prêter son bourdon de voyageur, pour quevous accomplis-"siez saintement et courageusement le pélerinage de cette "vie au milieu de vos travaux apostoliques! Partez, cher "enfant, partez; allez ensemencer ces champs incultes et "délaissés! Allez où l'esprit de Dieu vous appelle! Allez "vers ces nations encore assises dans les ténèbres de "l'ignorance! Allez les consoler et en faire des enfants de "Dieu! Que les saints anges vous accompagnent et vous "consolent!... Allez enfin, avec tous nos vœux, repré-"senter là-bas le diocèse de Montréal. N'oubliez jamais "votre sainte vocation. Si Dieu est pour vous, qui sera "contre vous?"

Pendant que le vénérable évêque parlait ainsi, le jeune prêtre se tenait là comme une statue. Le cœur suffoqué, il s'offrait au Seigneur comme une victime, et

se trouvait indigne de ces touchantes manifestations. Les yeux baignés de larmes et tournés vers la terre, il écoutait attentivement les tendres paroles qui sortaient de la bouche de son saint évêque, quand tout à coup, Mgr Bourget l'appela à l'autel, et s'inclinant devant lui jusqu'à terre, lui baisa les pieds. Son coadjuteur, Mgr Prince, et les autres prêtres de l'évêché suivirent son exemple... Il serait difficile de rappeler cette scène sublime sans se sentir ému jusqu'au fond de l'âme. Qu'elle est belle, la religion qui inspire tant d'héroïsme et procure tant de gloire à Dieu!...

Le souvenir de cet événement solennel demeurera toujours dans la mémoire du missionnaire. Quand plus tard, environné de dangers et de périls, il se rappellera cette scène du 31 juillet 1849, il se sentira réconforté et prêt à tous les sacrifices.

"Bien souvent, a-t-il répété dans ses Mémoires, "lorsque, au milieu des soucis et des tracas, je me rappelais "ce fait remarquable de mon existence, où, tout jeu-"ne prêtre, à peine âgé de 22 ans, je me voyais entouré "de ces hommes mus par la foi la plus sublime qui me "baisaient les pieds, je sentais renaître mon courage et "toutes les énergies de ma jeunesse."

Le jour fixé pour le départ arriva; c'était le premier août 1849. Laissons la parole au Père Lacombe:

"Quiconque n'a jamais quitté sa famille ne peut se "rendre compte des sensations que l'on éprouve au moment "de la séparation,—lorsque le terme en est inconnu—. "J'étais dans ce cas. Je m'arrachai, cependant, aux "étreintes de ma famille et de mes amis, fortifié par la "présence de Mgr Bourget qui, rendant ainsi la séparation "moins cruelle, eut la bienveillance de m'accompagner "jusqu'à Lachine, où je devais prendre le bateau pour "Buffalo, N.-Y.

"Après avoir reçu la bénédiction de mon bien-aimé "supérieur et protecteur, je me retirai à l'écart, le cœur "ému, et donnai libre cours à mes larmes. Je priai "fortement, en me recommandant à la divine Providence, "et je renouvelai devant Dieu mes serments de constance "et de fidélité. Pourtant je dois avouer que je me ren- "dais plus vivement compte de ma situation: jeune, "inexpérimenté, parlant peu l'anglais, j'allais traverser "un pays hostile, pour ainsi dire, aux catholiques. Seul! "Et pas un ami pour me comprendre... seul avec mes "tristes pensées!... Mais je me relevai aussitôt, et "j'eus honte de ce moment de faiblesse. Non, je me "trompais, je n'étais pas seul: j'avais Dieu de mon côté, "et j'étais du côté de Dieu!... En avant!"

CHAPITRE TROISIÈME

1849

EN ROUTE. — L'"HOMME AU JUPON". — PREMIER SERMON.—SAINT-PAUL.—UN LIT PEU BANAL.—LE RENÉGAT.—LA CARAVANE: UN VOYAGE QUI DURE DEUX MOIS.—LES SAUTEUX: VOLEURS DE GRANDS CHEMINS. —ARRIVÉE À PEMBINA.

L'abbé Lacombe partait résolu à tout braver pour l'amour de Dieu; les souffrances, la mort même ne l'auraient pas effrayé. Pourtant, dès le début du voyage, il fut soumis à une épreuve à laquelle il ne s'attendait guère: une blessure d'amour-propre. Ayant toujours vécu dans un pays profondément catholique où le respect du prêtre est universel, il ne songeait pas que l'enfer pût avoir contre les ministres de Dieu une arme plus dangereuse peut-être que la persécution violente, les tortures et les supplices. Il est moins difficile parfois de subir le martyre et d'abandonner son corps au bourreau que de supporter la dérision et la moquerie. L'homme préfère la haine au mépris; le jeune missionnaire en fit la cuisante expérience.

"Sur le bateau qui me conduisait à Buffalo, raconte-t-"il, j'eus affaire à un capitaine grossier et à un équipage de "brutes qui m'accablèrent de sarcasmes et de quolibets. "Parce que je portais la soutane, ils m'appelaient "l'hom-

"me au jupon, *The man with a petticoat.* Je plai-"gnais de tout mon cœur ces hommes sans foi, et je "demandai au Seigneur de dissiper leur ignorance et de "leur pardonner..."

De Buffalo, où la sympathique réception qu'il trouve au presbytère lui fait oublier les ennuis de la traversée, l'abbé Lacombe se rend à Dubuque, tantôt en bateau et tantôt en diligence. Mgr Loras et son vicaire général, tout surpris de sa jeunesse, lui font un accueil bienveillant.

"Pauvre jeune homme, lui disent-ils, nous craignons "fort que les misères de toutes sortes qui vous attendent "là-bas, dans les pays ingrats que vous devez évangéliser, "vous fassent vieillir en peu de temps!"

On était au 15 août, et la ville de Dubuque célébrait le souvenir de son fondateur par l'érection d'un monument commémoratif. Le missionnaire de passage dut, à cette occasion, prononcer son premier sermon devant un auditoire de Canadiens-français.

Il y a loin de Dubuque à Pembina où Albert Lacombe doit aller rejoindre M. Belcourt, le même dont le vibrant appel à Montréal avait remué si fort le jeune séminariste d'alors. Plein de courage cependant, et muni des lettres d'introduction de Mgr Loras, il s'embarque sur le Mississipi; douze jours après, le voilà à Saint-Paul.

Ce n'était pas alors la grande ville sœur de Minnéapolis que nous admirons aujourd'hui, mais un petit hameau composé d'une trentaine d'habitations, de cabanes plutôt, où vivaient des Français, des Métis et deux commerçants américains. Déjà cependant, il s'y trouvait une petite église de 14 pieds carrés, construite en 1841 par M. l'abbé Galtier; de loin en loin, dans les bois d'alentour, de petites huttes décorées du nom de chapelles ou de missions permettaient de célébrer le saint Sacrifice; le tout sous la juridiction d'un brave homme de Français,

le père Ravoux. Il faut croire qu'il avait été prévenu de l'arrivée du missionnaire, car il était sur la berge avec ses paroissiens et semblait chercher quelqu'un parmi les passagers. Dès qu'il aperçut le jeune prêtre, qui déjà se dirigeait vers l'église, il le rejoignit.

"Vous êtes le père Lacombe, n'est-ce pas? Moi, je 'suis le père Ravoux... Vous êtes le bienvenu, mon cher "frère; donnez-vous la peine de me suivre, je vais vous "conduire à ma modeste demeure et vous y serez seigneur "et maître, car je dois aller visiter mes missions. Malgré "mon désir de vous entretenir, je dois vous fausser com- "pagnie ce soir même. Demain dimanche, vous voudrez "bien officier ici, n'est-ce pas?..."

La bonhomie du père Ravoux mit tout de suite l'abbé Lacombe à l'aise et il s'empressa de répondre:

— Votre désir est un ordre; comptez sur moi, je suis à votre disposition.

De fait, il avait grand besoin de repos.

Sans répondre, avec un sourire malicieux au coin de la lèvre, le bon prêtre désigne une boîte allongée de forme assez caractéristique, et comme son compagnon demeure tout ébahi : — Cette boîte vous étonne: c'est un peu primitif comme fabrication, mais bien commode, je vous assure, pour renfermer la literie que vous y trouverez.

—Mais, c'est un cercueil!

—Mon Dieu, oui ! c'était la première destination de cette boîte. On y avait déjà renfermé le corps d'un métis, mort dans les bois. Mais comme elle se trouvait trop grande pour la fosse que j'avais creusée, j'ai préféré refaire un nouveau cercueil, plutôt qu'une nouvelle fosse, et j'ai gardé celui-ci qui m'est bien utile... [1]

---

[1] De tous les hommes éminents, acteurs de cette scène inoubliable, le missionnaire vétéran, héros de notre récit, est le seul vivant aujourd'hui.

Malgré sa bonne volonté, et la fatigue, l'abbé Lacombe ne put imiter le père Ravoux; et s'arrangea pour dormir hors du cercueil.

Pendant que le père Ravoux parcourait ses missions, son jeune remplaçant débutait, à Saint-Paul, dans le ministère apostolique, employant à l'étude de l'anglais tous ses moments de loisir.

Un jour, assis sur la berge, au bord du fleuve, tout absorbé dans la traduction d'un texte particulièrement ardu, il s'entendit héler à plusieurs reprises. Un jeune inconnu faisait force rames vers la rive et lui criait: "Vite, vite, père; il se meurt!"

Sans en demander plus long, le missionnaire allait sauter dans le canot qui abordait quand un Canadien s'approcha: "Mon père, je ne pense pas qu'on désire "beaucoup votre présence là-bas. Le mourant est un "renégat qui ne voudra pas vous entendre..."

—Un renégat ?... Raison de plus pour que j'y aille !

Et il saute dans le canot.

On ne l'a pas trompé. Dans une misérable hutte que semblent garder deux sauvagesse effrontées, un homme se tord dans les affres de l'agonie. Sans se laisser rebuter par l'horrible spectacle de ce vieillard blasphémant et grinçant des dents, sans prendre garde aux hurlements des mégères qu'il met résolument à la porte, le prêtre s'approche du moribond; il essaie de lui parler, de l'exhorter au repentir; il pose le crucifix sur ses lèvres crispées dans un rictus démoniaque... Il est trop tard: tous les efforts restent vains, et la mort arrive sans que le malade ait manifesté le moindre signe d'intelligence. Poignante douleur pour le cœur de l'apôtre à qui le démon peut-être vient de ravir une âme! Qui sait pourtant?... Il reste l'espérance: la miséricorde de

Dieu est grande et au dernier moment, sa grâce a pu descendre sur le mourant pour le sauver. Cette mort, sans consolation, l'abbé Lacombe ne l'oubliera jamais, et souvent, dans ses prédications, il la rappellera comme un exemple des risques terribles de l'abus des grâces.

Un grand mois s'est écoulé. Enfin, la caravane arrive, conduite par deux Canadiens et un Métis. La vue de ces hommes pourtant robustes et vigoureux, habitués aux privations et aux travaux pénibles, est d'un sombre présage pour l'abbé Lacombe. Ils sont à bout de forces, à demi morts de fatigue et de misère; les bœufs d'attelage, en aussi piteux état, peuvent à peine avancer et demeurent insensibles aux excitations de l'aiguillon. Le voyage qui les a mis dans cette pitoyable posture, alors que leur charge était pour ainsi dire nulle, il va falloir le refaire en sens inverse, dans des conditions plus défavorables encore, avec un bagage considérable, par des chemins que les pluies torrentielles de la saison avancée auront rendus impraticables. La prudence humaine s'effraie, mais la force divine soutient le courage du missionnaire : "Qu'as-tu à craindre? N'est-ce pas la réalisation de tes "plus chères espérances, le commencement de la vie de "renoncement que tu as tant souhaitée? Tu es le messa-"ger de Dieu, le porte-parole du Christ. Il y a là-bas des "âmes à sauver, et tu n'as pas le droit d'hésiter... En "avant!"

Et il part très ému malgré lui de quitter le bon père Ravoux et les habitants du petit village qui s'étaient déjà pris d'affection pour lui. Deux chemins s'offraient aux voyageurs: le chemin des bois et celui des prairies. Ce dernier était plus court et moins pénible, mais aussi plus dangereux, car à cette époque, les sauvages de la prairie rançonnaient fortement, et souvent pillaient les caravanes. On prend donc le chemin des bois.

Les premiers jours, cela va à peu près, mais bientôt la route se fait plus difficile et les ornières plus profondes. Les flaques d'eau deviennent des bourbiers semés de fondrières où les chariots enfoncent jusqu'au moyeu. Que de fois il faut les décharger complètement pour permettre aux bœufs de se dégager! De toutes parts, les rivières débordées sont des torrents rapides où les gués deviennent impraticables. N'importe! Il faut passer ; et l'on perd un temps précieux à construire des radeaux que l'on abandonne ensuite. Ailleurs, c'est à dos d'homme que l'on doit porter les bagages pour que les chariots puissent avancer... Bien souvent, quand vient la nuit, les voyageurs, couverts de boue, trempés de sueur et tombant de fatigue, peuvent apercevoir encore la fumée du campement qu'ils ont quitté le matin!

Toutes ces difficultés restent sans prise sur le missionnaire dont la parfaite égalité d'âme ne se dément pas un instant. D'ailleurs, la communauté de vie et de situation rapproche les voyageurs qui savent unir leurs efforts pour le bien de tous et se rendre réciproquement tous les services dont ils ont besoin les uns ou les autres. C'est ainsi qu'une étroite sympathie naît entre le prêtre et un métis anglais de religion protestante, Willie Fleth: "Je n'ai jamais oublié ce bon ami, dit le père "Lacombe; c'est dans des voyages comme celui-là que l'on "est à même d'apprécier le charme et l'utilité d'un brave "compagnon."

A mi-chemin, aux abords du lac de la rivière Rouge, la caravane entre dans le pays des Sauteux, communément appelés "Pilleurs", et non sans cause. Ils viennent exiger le tribut requis de tous ceux qui traversent la Prairie. Ils n'auraient certes pas voulu faire la guerre à la "Robe-Noire" ni aux Métis, mais ils prétendaient exercer un droit que leur extrême misère pouvait, jusqu'à

un certain point, faire paraître légitime. Il fallut bien en passer par là et leur laisser prendre les provisions destinées aux missionnaires de la rivière Rouge et à la caravane elle-même.

Les conséquences de ce prélèvement aussi désagréable qu'inopportun ne tardent pas à se faire sentir; les Sauteux sont repartis satisfaits, promettant de ne plus inquiéter les voyageurs; mais ceux-ci, à bout de provisions, n'en peuvent plus de fatigue et de besoin. Pour soulager les bêtes de somme, il a déjà fallu se résoudre à cacher une partie du bagage, quitte à venir le reprendre plus tard, si jamais on parvient au terme du voyage, ce qui paraît de plus en plus douteux. Au milieu du découragement de tous, l'abbé Lacombe conserve l'espérance; il a confiance en la Providence et, renouvelant son sacrifice, il demande à Dieu de prendre pitié de lui et de ses compagnons.

Et Dieu ne reste pas sourd à la voix de son serviteur. Au plus fort de la désolation, alors que chacun n'ose plus espérer, une troupe apparaît dans le lointain: ce sont des secours envoyés par M. Belcourt. La caravane est sauvée!...

Quelques jours après, on arrive à Pembina, après un voyage de deux mois, deux mois de souffrances et de fatigues indicibles. "Me voilà au terme de mon voyage", disent les Mémoires. Mais, à proprement parler, c'est plutôt ici qu'il commence, car c'est précisément le moment où le missionnaire va réellement commencer sa mission apostolique, sous la conduite de M. Belcourt qui est venu au-devant de son jeune compagnon.

"Quel bonheur, dit le père Lacombe, d'embrasser ce "cher confrère qui m'avait autrefois électrisé par la "puissance et la sincérité de sa parole. Il sera désormais "mon *mentor*, mon père,... mon directeur!..."

CHAPITRE QUATRIÈME

1850

MONSIEUR BELCOURT.—LA MISSION DE PEMBINA.—DÉPART POUR LA CHASSE AU "BUFFALO".—LE "ROI DES PRAIRIES".—LE CODE DE LA CHASSE.—SES PROCÉDÉS.—LA DISPARITION DU "BUFFALO".

Monsieur Belcourt était véritablement l'homme de la situation; robuste et d'un courage à toute épreuve, plein d'initiative et d'énergie, fécond en ressources et en trouvailles ingénieuses, maniant avec habileté la hache et le rabot, il s'était parfaitement adapté au genre de vie qu'il lui fallait mener. Connaissant à fond le langage, l'esprit, le caractère des Indiens et des Métis de la rivière Rouge, il était considéré comme un dieu par les populations de son district de Pembina.

Cette mission de Pembina avait été fondée, en 1818, par les RR. PP. Sévère Dumoulin et Joseph Norbert Provencher [1] à la demande de lord Selkirk. Au début de la colonisation, la population se composait de familles de Canadiens et de Métis qui avaient quitté l'emploi de la Compagnie du Nord-Ouest. Mais en 1824, la plupart d'entre elles avaient passé la frontière pour s'établir dans les plaines du Cheval-Blanc, *White Horse Plains,* de sorte qu'à l'arrivée de M. Lacombe, en 1850, Pembina

---

[1] Plus tard premier évêque de Saint-Boniface.

était surtout peuplée d'Américains, de Métis et d'Indiens. C'est au milieu de cette population que notre missionnaire allait vraiment commencer sa vie de sacrifices et d'abnégation.

Il comprend tout d'abord la nécessité de se familiariser avec les idiômes des Indiens, et, grâce à une faculté naturelle d'assimilation, grâce à une grammaire et à un dictionnaire composés par M. Belcourt lui-même, il parle bientôt couramment la langue des Sauteux. Entre temps, il accompagne son chef à Saint-Boniface où Mgr Provencher reçoit le jeune prêtre avec une bienveillance toute paternelle et le réconforte de ses conseils et de ses encouragements.

Puis on revient à Pembina où M. Lacombe reste seul, M. Belcourt devant partir en tournée d'hiver dans les différents campements de son ressort. [1]

Après l'époque des "petites semailles", tous les Métis se disposèrent à partir pour la grande prairie pour chasser le *buffalo* dans les plaines situées entre la rivière Rouge et la Saskatchewan.

Pour les nomades des prairies, le *buffalo* est un don inappréciable du Grand-Esprit, don essentiel à leur prospérité et à leur existence. N'est-ce pas lui qui leur fournit l'habitation, la nourriture et le vêtement? La viande de bison est une nourriture saine, sinon recherchée, que le sauvage peut manger fraîche ou séchée, sous la forme de "pimikkân"; [2] ce qui lui permet de la conserver longtemps et de la transporter facilement en voyage. La peau lui fournit l'ameublement de sa demeure, les

---

[1] Au cours de ces visites, le vaillant missionnaire, déjà très affaibli par les fatigues et les privations, faillit disparaître dans une tempête de neige et fut sauvé d'une façon quasi-miraculeuse.

[2] On verra plus loin ce qu'est le "pimikkan" et comment on le prépare.

principales pièces de son vêtement et de sa chaussure. Dans les tendons, il trouve un fil souple et fort pour coudre ses vêtements et sa tente. De son cuir, il façonne d'autres ustensiles encore, des selles, des boucliers, des tambours. Des cornes même, il tire des cuillers et des coupes, et les sabots de l'animal, dissous et convertis en colle, entrent dans la fabrication des arcs et d'autres armes. En poursuivant le *buffalo* à travers la prairie sans limite, les Indiens respirent à pleins poumons cet air pur de la liberté sauvage pour laquelle ils sont nés. Plusieurs d'entre eux gardent soigneusement dans leur tente un crâne ou une partie quelconque d'un squelette de buffle comme un souvenir de leurs exploits et un porte-chance pour l'avenir. Les plus célèbres chasseurs dans leur tribu s'enorgueillissent de surnoms caractéristiques: "Stamik-Otoken", Tête-de-Buffle; "Stamik-Opi", Bœuf-assis; "Newoskiskè-Stamik", les Trois-Bœufs, etc. ; le *buffalo* est bien nommé, le "Roi de la Prairie".

Chaque année donc, vers le milieu de mai, les Métis de Pembina et des pays environnants se réunissaient autour de la mission et organisaient la grande expédition, abandonnant loges et maisonnettes pour un temps plus ou moins long. Des milliers de charrettes chargées de provisions formaient la caravane et servaient d'abri aux femmes et aux enfants. Le missionnaire était toujours de ces randonnées et cumulait suivant les circonstances son devoir de pasteur des âmes avec les fonctions d'avocat, de juge de paix, de secrétaire, aussi de médecin et même de chirurgien à l'occasion.

C'est ainsi que M. Lacombe est choisi comme chapelain de la compagnie. Mais voilà qu'au moment de partir, il se blesse grièvement d'un coup de hache au pied droit en équarrissant une poutre. Malgré la douleur, malgré l'impossibilité absolue de marcher, il veut accom-

pagner ses Métis: il se fera transporter en charrette tant qu'il sera nécessaire. La caravane se met en marche, chacun à son poste, sous la direction de chefs de groupes; tous ceux qui peuvent marcher forment le gros de la colonne. Les charrettes viennent ensuite avec les vieillards et quelques femmes impotentes, et le long défilé s'achemine à travers la prairie vers le prochain campement.

On arrive, et chacun se met en devoir de dresser sa tente à l'endroit qui lui convient; ce n'est pas trop de toute l'autorité du missionnaire pour établir un peu d'ordre. Tout s'arrange enfin: les enfants ramassent des herbes sèches et des branchages, les hommes s'occupent des chevaux et des bagages, tandis que les femmes apprêtent le repas du soir auquel chacun fait honneur du meilleur appétit.

Dès que la faim est apaisée et que la fatigue commence à se faire moins lourde, le ministre de Dieu prend la parole: "Maintenant, mes amis, si nous voulons que Dieu nous "bénisse, nous allons commencer par la prière; nous "procéderons ensuite aux élections qui doivent assurer "le bon ordre dans la chasse que nous entreprenons. "Pour être "chanceux" dans notre expédition, vous le "savez, il nous faut un gouvernement et des lois, mais "il nous faut, par-dessus tout, le secours du Grand-Esprit, "pour nous protéger aussi contre les attaques de nos "ennemis".

Tout le monde écoute avec une attention respectueuse les paroles de la "Robe-Noire"; ces hardis chasseurs comprennent que, pour avoir le succès, il faut une soumission parfaite à la même discipline et une obéissance passive aux ordres donnés. La clochette groupe toute la caravane autour du missionnaire, et dans le grand silence de la prairie, le chant du soir monte solennellement rythmé par des voix gutturales: "Qu'ils étaient beaux et

"touchants, ces chants et ces exercices de dévotion en "plein air! Qu'elles étaient sincères et pleines de foi, ces "prières en commun adressées au grand Maître pour le "succès de l'entreprise!"

La prière terminée, les femmes et les enfants sont congédiés; seuls les hommes et les jeunes gens demeurent pour prendre part au conseil du camp que doit présider un vieillard, le plus influent par sa parole et le plus considéré par sa sagesse. Il annonce solennellement que l'assemblée est ouverte. A la majorité des voix, on procède alors à l'élection d'un président et de dix capitaines, lesquels se choisissent quinze soldats policiers. Tous délibèrent ensemble sur le choix très important des éclaireurs et des guides qui auront, chaque matin, à donner le signal du départ, à diriger la marche pendant la journée et à indiquer, le soir, l'emplacement du camp. Les guides marchent en tête de la caravane; un grand pavillon marque leurs charrettes et nul n'a le droit de les distancer. Rien de plus gracieux que ces étendards flottant gaiement sous la brise des grandes plaines. Pour compléter la série des officiers chargés d'un service public, il faut encore un crieur, sorte de héraut qui s'en va par toutes les parties du camp, transmettre les ordres et les dispositions nouvelles qu'on a dû prendre en cours de route.

Les élections terminées, on passe à la revision des lois anciennes réglementant la chasse au *buffalo;* on ajoute, on retranche, on modifie, suivant l'opportunité présente. Enfin, toutes choses étant mûrement réfléchies et discutées, le président se lève et fait lire devant l'assemblée les résolutions adoptées à la majorité des suffrages; puis s'adressant directement à la multitude, à voix haute et solennelle: "Que tous ceux, dit-il, qui sont opposés à ces "règlements s'éloignent de nous... Qu'il soit compris "qu'une fois ces lois acceptées, il ne sera permis à quiconque

"de laisser le camp, ou de *fourcher* en faisant sa propre "volonté. Si quelqu'un désobéit au commandement, il "encourra les châtiments les plus sévères..." Étendant alors la main vers les quatre coins de l'assemblée, il proclame que tout est réglé, qu'il ne reste plus qu'à s'exécuter en braves et honnêtes gens.

Le code de chasse ainsi édicté est consigné sur un registre et c'est le missionnaire qui fait fonctions de greffier. Tous paraissent satisfaits; il se rencontre parfois, dans une pareille multitude, des esprits indépendants, des caractères intraitables qui, à l'occasion, refusent de se soumettre.

"J'ai été témoin, dit le père Lacombe, d'un acte d'insubordination, pendant la chasse, suivi de punition. Un jour, le commandant avait donné certain ordre : une vingtaine d'hommes, au lieu de suivre leurs compagnons, se dirigent d'un autre côté. On leur crie de faire halte, mais ils n'en continuent pas moins leur chemin. Alors les soldats du camp cernent les délinquants et déchargent leurs fusils sur leurs *poneys*. Ils auraient de même tiré sur les cavaliers, si ceux-ci n'avaient immédiatement rebroussé chemin pour rentrer dans le devoir. Une amende s'ensuivit et chacun fut condamné à céder une certaine quantité de "pimikkân" proportionnée à la gravité de l'offense."

Dès le matin, au réveil, la messe est dite en plein air et le premier déjeuner lestement absorbé. Les guides déploient leurs pavillons, et en un tour de main, loges et tentes sont roulées et pliées, les *poneys* harnachés et attelés; les femmes et les enfants reprennent leur place sur les charrettes à côté des bagages. Un dernier signal, et la longue théorie s'ébranle à travers la prairie, guides en tête, et les cavaliers chevauchant le long de la colonne.

Les éclaireurs aperçoivent-ils au loin les troupeaux de buffles espérés, aussitôt ils se postent sur des points culminants et, par des signaux convenus, annoncent la bonne nouvelle. Toute la troupe est en liesse et manifeste sa joie par des cris et des chants; les chiens eux-mêmes prennent part à l'enthousiasme général et leurs hurlements font chorus avec les voix humaines.

Cependant il faut établir le campement. C'est l'affaire des officiers qui sont souvent très embarrassés, car ils ne trouvent pas d'eau, et sans eau, on ne peut songer à camper. On se décide pourtant; on se contentera, s'il le faut, de l'eau bourbeuse des marais dont la forte saveur de "viande de vache" [1] ne parviendra pas à corriger le goût détestable. Toutes choses étant organisées pour la halte, les coureurs se lancent à bride-abattue vers les hauteurs où les éclaireurs demeurent postés. De là on découvre l'immense étendue de la prairie comme la mer du haut d'un rocher perdu; à quelques milles une grande tache noire contraste avec l'uniformité jaunâtre de l'herbe. C'est le troupeau de buffles qui paît en sécurité et ne s'attend guère à la surprise que lui préparent les sauvages chasseurs. Ceux-ci ne peuvent plus contenir leur impatience, et leur nervosité se communique même aux chevaux qui renâclent et piaffent à qui mieux mieux. Les chiens aussi s'agitent et il faut les museler pour les empêcher de donner de la voix. Car si le buffle a la vue courte, les sens de l'ouïe et du flair sont chez lui très développés et il faut se garder de les mettre en éveil.

Les dernières dispositions de combat sont prises dans un profond silence; le missionnaire récite l'acte de contrition auquel tous répondent: *âmen*, et la ruée commence. Les chevaux luttent de vitesse et leur galop furieux s'étouf-

---

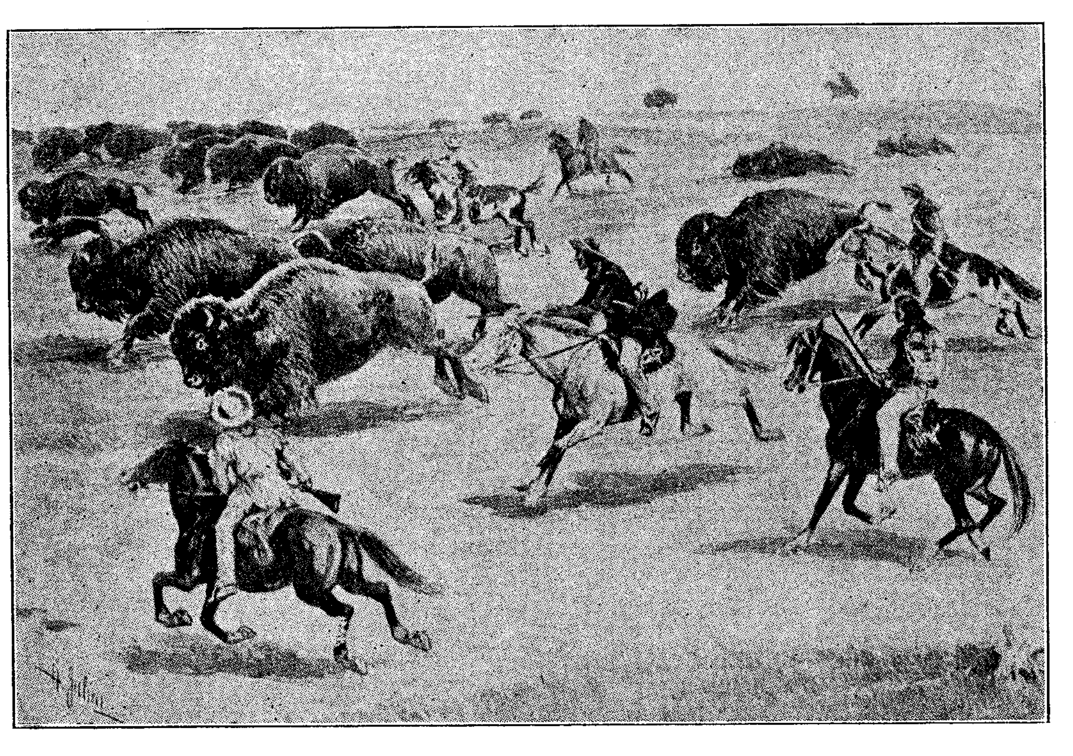
[1] Expression propre aux chasseurs de buffalos.

fe dans l'herbe épaisse. Quand les buffles surpris devinent le danger, il est déjà trop tard. En vain, essaient-ils de fuir: les adroits chasseurs les cernent de tous côtés, ils les poursuivent avec acharnement et les abattent à coups de carabine. Malheur au cavalier maladroit qui se laisse désarçonner! Le buffle, paisible et tranquille quand on le laisse en repos, devient terrible et sanguinaire devant le danger. Sa force est telle, que d'un coup de corne, il renverse une voiture du poids de mille livres.

Le combat continue; les décharges sont de plus en plus fréquentes, et de plus en plus nombreux les cadavres jonchent la plaine. C'est une horrible scène de carnage et de meurtre qui retentit des beuglements éperdus des bisons en fureur, des aboiements des chiens et des cris de guerre des chasseurs enivrés. Sans prudence maintenant, les rênes flottantes sur le cou des chevaux, ils tourbillonnent en tous sens à la poursuite des dernières victimes.

"Spectacle saisissant! mêlée épouvantable! dit le père "Lacombe; j'étais réellement fier de mes sauvages, et ne "pouvais en croire mes yeux. Il est difficile d'imaginer "une pareille intrépidité. Les combats des toréadors "dans les arènes espagnoles offrent certainement moins "de dangers, et ne sauraient être comparés à la boucherie "dont je venais d'être le témoin!"

Outre le danger auquel est exposé le chasseur de la part des animaux furieux, il doit craindre sans cesse d'être atteint d'une balle dans cette sanglante bagarre, dans cette chevauchée hasardeuse où des tourbillons de poussière enveloppent constamment les combattants et les empêchent de se voir à quelques pas. Mais personne n'y pense et les coups de feu ne cessent qu'avec la vie du dernier *buffalo*. Quand un accident se produit, ce qui n'est pas rare, la chasse n'en continue pas moins et c'est le



Grande chasse au buffle dans les plaines du Nord-Ouest.

missionnaire qui doit tout à la fois remplir l'office de prêtre, de médecin et même de chirurgien.

Quand il ne reste plus rien à tuer, que le dernier bison est couché dans l'herbe sanglante, les femmes et les enfants arrivent sur le lieu du carnage, avec leurs charrettes pour transporter les dépouilles au camp. Les cadavres sont "déparés" (dépecés): tout le monde, hommes, femmes et enfants s'attelle à la besogne et travaille avec une dextérité remarquable.

"J'ai vu jusqu'à 700 ou 800 bisons abattus dans une "seule course, et toute cette masse de viande divisée entre "les chasseurs les plus heureux. Celui qui n'a pas "eu de chance aujourd'hui, pour une cause ou pour une "autre, en retrouvera demain dans une nouvelle course. "J'ai vu encore un seul homme aidé de sa femme et de ses "enfants, dépecer dans l'espace de dix heures les huit ou dix "buffles qu'il avait tués."

On ne conserve que les parties charnues de l'animal: la tête, les pattes et les entrailles sont abandonnées aux loups qui, par centaines, guettent le départ des chasseurs pour se jeter sur ces informes débris et se les disputer férocement. Il reste à préparer la viande, et c'est l'ouvrage des femmes. Découpée en tranches très minces, elle est étendue sur des espèces de claires-voies que l'on expose au soleil; au bout de deux ou trois jours, cette viande, déjà assez sèche, est pressée par couches; on en fait des ballots de 70 à 80 livres, attachés soigneusement au moyen de lanières de cuir taillées dans la peau de l'animal. Les matières grasses sont soumises à une autre préparation et traitées à part. Quand l'époque est venue, au moyen d'un battage au fléau, on réduit la viande sèche en poudre, et on la mélange à une certaine quantité de graisse. Cette pâte, d'une grande richesse nutritive, est enfermée dans des sacs de 100 livres, faits de peaux cousues le poil en

dehors. Les Indiens appellent ces sacs "taureaux", et la matière qu'ils renferment "pimikkân". Cette préparation peut se conserver des années sans se gâter. Si le goût en est assez désagréable, elle fournit du moins une nourriture très substantielle et un moyen facile d'approvisionnement pour les longs voyages, surtout en hiver.

Nous nous en voudrions de ne pas reproduire ici le passage où M. le juge Routhier décrit les procédés des Indiens dans leurs chasses au bison, d'autant que la plupart des renseignements qu'il donne lui ont été fournis par le père Lacombe lui-même:

"On inventa divers moyens de s'emparer d'un grand "nombre de têtes à la fois, soit en les attirant au bord "d'abîmes où les pauvres bêtes étaient précipitées, soit "en les rassemblant dans une espèce d'enceinte nommée "parc, où on les massacrait sans pitié.

"On choisissait d'abord une rivière profondément "encaissée dans la plaine et un endroit où la prairie abou-"tissait à une falaise escarpée, formant un véritable "précipice, une fosse profonde coupée à pic. Au bord "de cette falaise, on construisait deux haies, dont les lignes "s'éloignaient obliquement de manière à former une "espèce de V, dont la pointe était ouverte sur l'abîme. "Quand le bois manquait pour construire ces haies, on les "remplaçait par deux lignes de jalons, consistant en petits "amas de terre, de tourbe, de pierres ou de fumier de "buffle, dans lesquels on plantait des bâtons pour simuler "des chasseurs couchés dans le foin et armés de fusils.

"Les malheureux bisons, qui s'effrayaient de tout, "étaient pris à cette ruse grossière, et croyaient avoir sur "leurs flancs deux rangées de guerriers.

"Mais comment pouvait-on les amener ainsi entre "les deux lignes du V fatal? Voici le stratagème auquel "on avait recours.

"Deux cavaliers allaient à la découverte, et quand ils "avaient aperçu un troupeau de buffles, ils s'embusquaient "dans un endroit convenu, de chaque côté, de manière à "pouvoir lui imprimer la direction voulue quand il "prendrait la fuite. Puis ils poussaient tout à coup deux "cris formidables qui faisaient tressaillir les échos de la "solitude. Alors la bande affolée des buffles s'élançait en "bondissant vers la rivière, escortée de chaque côté par "un ennemi qu'elle s'efforçait de dépasser, et qui calculait "savamment sa course pour la diriger. Quand il s'appro- "chait d'eux, les fuyards reculaient, et quand il reculait "lui-même, c'étaient les fuyards qui s'avançaient vers lui "et tentaient toujours de le dépasser sans y réussir.

"Et c'est ainsi que les buffles farouches, battant la "prairie de leur galop furieux, la tête hérissée, la gueule "fumante, les prunelles rouges, s'engageaient entre les "deux cornes de la fourche fatale.

"Les deux cavaliers traîtres se laissaient alors distan- "cer, et s'élançaient sur les derrières des fuyards. Oh! la "course dramatique! Oh! la cavalcade monstrueuse, "dont la liberté était le but, et dont la mort était le terme "fatal!

"De plus en plus resserrés entre les deux lignes d'épou- "vantails qu'ils prenaient pour des guerriers couchés dans "la plaine, haletants, convulsifs, emportés par un vent "d'épouvante, comme par un ouragan irrésistible, ils se "croisaient, se heurtaient, se bousculaient et se cabraient "tout à coup au bord de l'escarpement.

"Mais alors se dressaient, dans les foins, de chaque "côté de la bande affolée, deux rangées de démons, criant, "hurlant, et dirigeant une fusillade meurtrière sur tous "les fuyards qui voulaient prendre la tangente. Et les "malheureuses bêtes, à demi mortes de terreur, écumantes, "tragiques, impuissantes à repousser le flot formidable et

"aveugle des fuyards, étaient précipitées, pêle-mêle, dans "l'abîme.

"Des centaines de cadavres s'amoncelaient au fond "du précipice, roulant jusqu'au lit de la rivière; et pendant "plusieurs jours, les chasseurs impitoyables faisaient la "noce autour de la sanglante hécatombe, écorchant les "morts, préparant les peaux pour le trafic, faisant sécher "la meilleure partie des chairs pour en faire du pimikkân, "et abandonnant le reste aux loups et aux vautours.

"Mais dans la saison d'hiver, ce mode de chasse "n'était guère praticable. La neige s'entassait dans les "cavées creusées par les rivières, et en cessant d'être des "précipices, elles ne pouvaient plus servir de lieux d'exécu- "tions pour les bisons.

"Alors, on choisissait, dans le voisinage d'un bois, une "colline ayant deux versants opposés. Sur l'un de ces "versants, on construisait une enceinte circulaire, mesurant "environ 150 pieds de diamètre, et dont la clôture, haute "et solide, formée de pieux et de branches entrelacées, "avait 5 à 6 pieds d'épaisseur. Cette espèce de cirque "n'avait qu'une porte au sommet de la colline à laquelle "venait aboutir une spacieuse avenue formée, sur le "versant opposé, par deux haies comme celles que nous "avons décrites, et qui divergeaient graduellement en "descendant la colline.

"On sait par quelles ruses les bisons étaient amenés "par troupeaux dans cette large avenue bordée de clôtures "ou d'épouvantails, et comment ils se groupaient et se "resserraient à mesure qu'ils avançaient vers la pointe "de l'angle où s'ouvrait la porte de l'amphithéâtre. "Jusque là, la crête de la colline dérobait à leurs regards "l'enceinte traîtresse qui allait les emprisonner; et quand ils "s'élançaient en bondissant, dans la porte, ils croyaient "trouver, au-delà, l'espace et la liberté.

"Hélas! l'horrible réalité leur apparaissait bientôt, "et comme des chevaux de cirque haletants, écumants, "ils longeaient au galop les murs circulaires de leur "prison. Mais alors, ces murs se couvraient de chasseurs "et l'épouvantable tuerie commençait. Criblés de balles, "percés de lances ou de flèches, les buffles tombaient et "poussaient des mugissements effroyables; les chasseurs "répondaient par des cris de triomphe, et quand un fer de "lance, bien dirigé, avait transpercé la gorge de quelque "bison énorme, ils poussaient des acclamations.

"Le sang coulait à flots, les cadavres jonchaient le "sol, une buée chaude imprégnée d'odeurs nauséabondes "montait dans l'air, et ce cirque, qui aurait fait les délices "des empereurs romains, prenait l'aspect d'un immense "abattoir."

Le père Lacombe, comme tous les autres missionnaires, blâmait, mais ne pouvait empêcher ces lugubres boucheries. Quand beaucoup de bisons étaient tombés, il demandait grâce pour les survivants, mais les sauvages lui répondaient: "Non, non, il faut les tuer tous, car ceux que nous laisserions échapper iraient tout raconter aux autres, et nous ne pourrions plus les attirer dans nos embûches.

N'est-ce pas là toute l'astuce et l'esprit si naïvement malin de ces êtres tout près de la nature? Pendant les trois mois que dura l'expédition, le missionnaire fut constamment témoin de scènes semblables. Quel que soit le mode de tuerie adopté, le résultat est le même: les buffles tombent par centaines à chaque attaque.

Ces grandes hécatombes ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir; peu à peu le "Roi de la prairie" a disparu en même temps que la prairie elle-même. Comme la race des Indiens qui lui faisait la guerre, la race du *buffalo* est appelée à disparaître; en vain le gouvernement canadien

a-t-il créé d'immenses réserves où il ne serait plus traqué, où il pourrait vivre désormais et se perpétuer en sécurité, le buffle ne veut pas vivre en esclavage. Le Peau-Rouge et lui sont faits pour la liberté et les espaces sans limites; sous la contrainte de la civilisation, ils s'étiolent et meurent.

"Pauvre race détruite, dit M. Routhier, ses ossements "blanchissent aujourd'hui la prairie, et partout, à chaque "pas,ses têtes colossales dominant les foins jaunis semblent, "par leur blancheur immaculée, protester de son inno- "cence!"[1]

[1] Voir Routhier, De Québec à Victoria.

CHAPITRE CINQUIÈME

1851—1855

Saint-Paul des Cris.—Le guide Alexis.—Première leçon d'agriculture.—Retour à Montréal.—Berthier, Saint-Boniface.—Mgr Taché et Mgr Provencher.—Un pénible sacrifice.—L'"Honorable compagnie".—Histoire d'une peau de loutre.—En remontant la Saskatchewan.—Notre-Dame-des-Victoires.—La fête de Pâques au lac Sainte-Anne.

La séparation vint trop tôt dénouer les liens de solide affection qui unissaient de plus en plus M. Belcourt et son jeune collaborateur. M. Lacombe dut quitter Pembina pour aller dépenser plus loin, dans le Nord-Ouest inexploré, les ardeurs de son zèle et de son dévouement. C'est à cette occasion qu'il s'adjoignit comme compagnon de voyage un métis du nom d'Alexis, que nous retrouverons maintes fois dans le cours de ce récit. Pendant vingt ans, en effet, ce jeune homme fut le guide fidèle, le serviteur dévoué du prêtre voyageur. A travers forêts, grands lacs et prairies, il conduisit le missionnaire, écartant les difficultés, évitant les embûches et souvent même le défendant au péril de sa propre vie.

Nous ne recommencerons pas le récit du voyage à travers la prairie. Tous ces voyages se ressemblent par les difficultés et les obstacles sans nombre qu'il faut sur-

monter: toujours, ce sont les hautes herbes où les bœufs disparaissent presque entièrement, les ornières fétides où les charrettes s'embourbent soudain, les eaux stagnantes et alcalisées dont il faut bien se contenter dans les grandes plaines salées, les nuits sans sommeil sous la tente, dans une atmosphère enfumée qui n'arrive pas à mettre en fuite les moustiques et les maringouins...

Edmonton apparaît enfin comme un port de salut; mais M. Lacombe ne fait qu'y passer. Il doit aller à cent milles plus avant, en plein centre sauvage, sur la rivière Saskatchewan, pour y fonder la mission de Saint-Paul des Cris. Il emmène avec lui plusieurs paires de bœufs, une charrue, quelques instruments de culture et soixante minots de pommes de terre, car sa première œuvre sera une leçon de défrichement, de labour et de semailles.

"Mes enfants, dit-il aux sauvages qui l'attendent pour la chasse, nous n'avons pas de temps à perdre; avant de partir, nous allons retourner la terre, et y jeter nos semences qui pousseront pendant notre absence. A notre retour, nous trouverons ainsi des provisions qui nous seront de la plus grande utilité. Vous verrez, vous ne le regretterez pas..."

Habitués à la confiance vis-à-vis des missionnaires qui jamais ne les trompent, les Cris ne demandent qu'à se mettre au travail; ils n'ont malheureusement que leur bonne volonté; les plus élémentaires notions d'agriculture leur font défaut, et la tâche de M. Lacombe est des plus ardues. Ses bœufs n'ont jamais porté le joug, et doivent eux aussi, se faire au nouveau travail qu'on leur impose. Deux métis se placent à leur tête et les conduisent par les naseaux, tandis que le prêtre laboureur, les mains aux mancherons de la charrue, s'efforce de régler le travail du soc. On devine ce que purent être les résultats en pareilles conditions : le plus novice et le plus maladroit des

laboureurs eut répudié cette œuvre. Mais les Indiens sont dans l'enthousiasme: hommes, femmes, enfants, rivalisent de zèle, enlèvent les souches déterrées, écrasent les mottes de terre, nettoient la charrue... La semence est bientôt en terre.

Ce premier travail achevé, le terrain est divisé et un lot assigné à chaque famille; quelques sauvages sont commis à la garde de la propriété commune, et tout le monde part pour la chasse, laissant faire la nature.

Quand on revient, la récolte est prête, bien mince, il est vrai,lorsque chacun des ayants droit a reçu sa part. Mais l'exemple est donné, l'expérience faite; Indiens et Métis savent maintenant ce que l'on peut tirer de richesse du sol fécond qu'ils n'avaient jamais songé à faire fructifier. Le but du missionnaire est atteint: une fois de plus, il s'est attiré la confiante reconnaissance de son troupeau; et déjà il peut prévoir le temps où la prairie n'existera plus et où de riches moissons mûriront leurs épis d'or au grand soleil canadien.

Encore une fois, le rude hiver s'annonce et la nature ardente de M. Lacombe ne peut se faire à l'inaction forcée à laquelle il se voit contraint. Il souffre de sa solitude, et songeant à la famille qu'il a quittée, il éprouve l'impérieux besoin de s'en faire une autre. Durant ses courses apostoliques, maintes fois il a rencontré les Oblats de Marie Immaculée; il leur reconnaît une plus grande facilité pour faire le bien dans la règle qui les gouverne, dans le précieux réconfort qu'ils reçoivent de leurs frères et de leurs supérieurs. N'est-ce pas la famille que Dieu lui a destinée? Etre oblat, n'est-ce pas aussi le dernier sacrifice, la suprême immolation vers laquelle tendent ses aspirations généreuses?

Après mûres réflexions, le jeune prêtre se décide à revenir à Montréal pour consulter Mgr Bourget, sous la

juridiction duquel il est toujours et près de qui il compte bien trouver appui et protection. Il ne s'est pas trompé; l'évêque ouvre tout grands les bras à son ancien séminariste, et en attendant l'heure de Dieu, le confie comme vicaire à M. Gagnon, curé de Berthier. Là, en se livrant avec zèle aux soins du ministère, l'abbé Lacombe ne cesse de penser à ses sauvages; sans relâche, il prie pour eux et demande à Dieu d'envoyer l'occasion favorable.

Cette occasion se fit attendre jusqu'en mars 1852. A cette époque, Mgr Taché revint de France où Mgr de Mazenod, supérieur général et fondateur des Oblats, venait de le sacrer. L'évêque de Saint-Boniface, Mgr Provencher, se faisait bien vieux; il avait désigné lui-même le R. P. Taché pour son coadjuteur et plus tard son successeur.

C'est à Sorel que le nouvel évêque et l'abbé Lacombe se rencontrèrent. Quoique bien différents par la naissance, l'éducation et l'intelligence, tous deux se comprirent: ils étaient du même âge et les mêmes généreuses aspirations les menaient au même but. Tout fut bientôt réglé, et le 27 juin 1852, le futur oblat partait avec le coadjuteur de Saint-Boniface et le R. P. Grollier, dans l'espoir de commencer au plus tôt son noviciat.

Hélas! Ils trouvent la ville dans la désolation; de terribles inondations ont accumulé les ruines de tous côtés; les habitations ont été emportées, les troupeaux noyés; la cathédrale et le palais épiscopal se transforment tour à tour en magasin, en hôtel, en marché public. Il n'y a pas de temps à perdre; les trois missionnaires se mettent tout de suite à l'œuvre. Avec un courage indomptable, ils raniment les espoirs abattus, réconfortent les cœurs désespérés; sous leur énergique impulsion, la ville renaît de ses ruines, il ne reste bientôt plus trace des

malheurs passés. L'abbé Lacombe peut songer à son noviciat.

Non, pas encore. Deux missionnaires, en effet, les abbés Thibault et Bourassa, vont être contraints d'abandonner leur troupeau pour de graves raisons de santé. Il n'y a personne pour les remplacer, et, d'accord avec son coadjuteur, Mgr Provencher a jeté les yeux sur le jeune postulant.

—Mon fils, lui dit-il, soyez fort; je connais votre vif désir de commencer immédiatement votre noviciat; mais je me vois obligé de vous demander un grand sacrifice: celui de retarder l'exécution de votre bon dessein et de vous remettre immédiatement à l'œuvre des missions.

— Mes expériences de Pembina, reprend l'abbé Lacombe, me pressent de me faire religieux avant de retourner sur le champ de bataille.

— Mais que vont devenir mes pauvres brebis sans pasteur, dit tristement Mgr Provencher. Auriez-vous le courage de les abandonner aux loups ravisseurs ? Je vous en prie, mon jeune ami, oubliez-vous vous-même, pour penser aux âmes qui se perdent!

— Monseigneur, laissez-moi la nuit pour réfléchir.

— Soit, mon fils!... Et que l'ange de lumière vous inspire ce qui est pour la plus grande gloire de Dieu !...

Ému jusqu'aux larmes, le jeune prêtre rentre dans sa chambre et se jette au pied du crucifix:

— Mon Sauveur crucifié, s'écrie-t-il, prenez pitié de moi, et inspirez-moi!...

Alors il s'interroge en toute humilité devant Dieu, et pour chasser tout motif d'intérêt personnel, il passe en revue l'existence toute de sacrifice de Mgr Provencher; comment il répondit à la demande de missionnaires formulée par Lord Selkirk en 1818; ce qu'était le Nord-

Ouest à cette époque: une vigne inculte, des âmes vouées à la perdition dans l'ignorance absolue; ce qu'il est maintenant grâce au dévouement du saint prélat... Il n'en faut pas davantage pour orienter les résolutions du jeune prêtre.

— C'est décidé. J'ai été lâche, mais dès demain, je me rendrai au désir de mon évêque!

Il veut ensuite dormir, mais le sommeil a déserté ses paupières; les heures sont trop longues au gré de ses désirs. Il lui tarde d'aller confesser son manque de générosité, lui, l'intrépide qui n'avait jusque-là jamais hésité devant un obstacle! Le lendemain matin, aussitôt après la messe, il se jette aux genoux de Mgr Provencher:

— Monseigneur, je me rends; je me mets entre vos mains; faites de moi ce qu'il vous plaira.

— Dieu vous bénisse, mon fils!...

Et un reflet de bonheur passa sur les traits du saint évêque.

Le 12 juillet 1852, Mgr Taché, le père Grollier et l'abbé Lacombe faisaient leurs adieux à Mgr Provencher. Ce fut un moment solennel; les deux évêques, et près d'eux, les deux missionnaires étaient debout sur le bord de la rivière-Rouge. Tout alentour, comme une couronne vivante de sympathies et de regrets, le clergé, les sœurs de la Charité avec leurs élèves, la population de Saint-Boniface. La voix des cloches de la cathédrale troublait seule le silence qui planait sur la foule muette. Au moment de partir, les trois missionnaires, d'un même mouvement, tombent aux pieds de Mgr Provencher et réclament sa bénédiction. Le vénérable prélat étend la main sur les deux prêtres, mais il se défend de bénir un évêque... Mgr Taché insiste.

— Eh bien! mon fils, puisque c'est notre dernière

entrevue et que je ne vous reverrai plus ici-bas, je vous bénis, en attendant que je vous rencontre au ciel![1]

Mgr Taché et le père Grollier s'en allaient à l'île à la Crosse, l'abbé Lacombe à Edmonton; tous trois devaient prendre passage à bord d'une des barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Profitons de cette circonstance pour dire, en quelques mots, ce qu'était cette fameuse compagnie avec laquelle les missionnaires se trouvaient continuellement en rapport.

En 1670, le roi Charles II, l'avant-dernier des Stuarts, avait octroyé à son cousin, le prince Rupert, et aux aventuriers d'Angleterre, ses associés, le privilège de la traite des fourrures sur les côtes de la grande baie. Cette association prétendait surtout, au début, trouver un passage au Nord-Ouest, vers les mers occidentales. Elle n'en fut pas moins l'origine de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson qui établit son pouvoir d'abord sur toutes les terres arrosées par les eaux qui se jettent dans la fameuse baie, et peu à peu, chercha à pénétrer plus avant dans les terres, prétendant bien accaparer le monopole des pelleteries de l'Ouest.

Grâce à sa charte dont elle savait merveilleusement tirer parti, la Compagnie était omnipotente et ne reconnaissait d'autorité que la sienne. Il n'était pas rare d'entendre certains officiers (bourgeois) dire avec orgueil:

—Dans le monde, il n'y a que deux grandes compa-
"gnies, l'Église et l'"Honorable!..."

Ou encore: — Il n'y a que deux maîtres, Dieu et la Compagnie!...

Les officiers subalternes, commis, étaient pénétrés

---

[1] Les deux missionnaires ne devaient plus se revoir en effet. Onze mois plus tard, Mgr Provencher mourait à Saint-Boniface.

des mêmes sentiments. Quand on avait prononcé ce mot: la "Compagnie"!..., tout était dit; la question était réglée. On peut juger des excès de pouvoir et des abus d'autorité où pouvait conduire cette mentalité.

Dès qu'il s'agissait de la traite des pelleteries, un mot, une allusion suffisait pour mettre les agents de la Compagnie sur le qui-vive. D'après eux, personne autre qu'eux n'avait le droit d'acheter des fourrures. C'était un crime pour le trappeur que de s'approprier ce qu'il avait pris lui-même ou qu'il recevait de son voisin; tout devait être apporté aux magasins de l'"ineffable Compagnie". Ce qui arriva à l'abbé Lacombe lui-même montrera jusqu'où allait l'étroitesse d'esprit en cette matière.

"Un jour, c'était au lac Sainte-Anne, je trouve dans "un coin de ma maison une peau de loutre dont le poil "n'était pas de saison, et qui, par conséquent, ne valait "rien comme pelleterie. Je fais coudre cette peau par "une femme métisse au col et aux manches de mon man-"teau pour me préserver du froid. Ainsi paré, je me rends "à Edmonton, et suivant mon habitude, je m'empresse "d'aller rendre visite à M. Rowan, le grand chef du poste, "qui m'avait, une fois déjà, donné l'hospitalité. Dès "qu'il m'aperçoit, sans même prendre le temps de répondre "à mes salutations, il m'apostrophe d'un air courroucé: "Comment? Vous, un prêtre!... vous venez ici " enseigner la justice, et vous manquez de probi-"té! Est-ce ainsi que vous donnez l'exemple?... " Qui vous a donné le droit de porter cette fourrure?

"Voyant qu'il n'y avait pas moyen de m'expliquer au "milieu de cette avalanche de reproches, j'arrache aussitôt "les malheureux poils, cause de l'algarade,et les lui jetant "à la figure, je sors sans mot dire..."

Cet incident peut donner une idée des rapports des missionnaires avec les bourgeois. Il faut dire cepen-

dant que, tant que la question de la traite et du commerce des pelleteries n'était pas en jeu, tout allait bien et l'entente était cordiale. Mais il fallait au missionnaire beaucoup de prudence et de circonspection pour ne pas compromettre les intérêts des missions. Souffrir avec patience ce que l'on ne pouvait empêcher, tel était le principe. N'eût été leur ministère religieux, les bourgeois auraient vu les missionnaires d'un assez mauvais œil parce qu'ils frayaient la route à la civilisation, que la Compagnie redoutait par dessus tout.

"Nous étions reçus et acceptés, dit le père Lacombe, "parce que l'on ne pouvait pas décemment faire autrement,—*ad duritiam cordis*,—à contre-cœur.

"A mon point de vue, cependant, continue le mission-"naire, étant donnée notre situation, [1] celle du pays et "l'état d'esprit qui régnait alors dans la Compagnie, je "crois de mon devoir de déclarer que nous avons été "honorablement et charitablement traités,... sauf en " certaines occasions particulières."

Ces quelques réserves faites, le père Lacombe ne manque pas de reconnaître les bons offices de l'honorable Compagnie et de ses agents à l'endroit des missionnaires en toute occasion.

"Si nous n'avions pas eu l'aide de la Compagnie dès les débuts, nous n'aurions pu, de longtemps, fonder ces missions qui font aujourd'hui la gloire et la joie de la jeune Église du Nord-Ouest."

Et encore: "Mes rapports avec les bourgeois, avec M. William Christie en particulier, ont toujours été des plus amicaux et des plus intimes; tous m'ont traité avec

---

[1] Les missionnaires étaient dans l'obligation absolue d'avoir recours aux barges et aux canots de la Compagnie pour le transport de leurs bagages, et le prix qu'on leur faisait payer était très élevé. Encore la Compagnie prétendait faire cela par gracieuseté.

beaucoup d'amabilité; et autant de bourgeois il y eut, dans les forts de traite de ce pays, autant d'amis et de bienfaiteurs je me réjouis d'avoir comptés. Je conserve de la reconnaissance pour tous, et je demande à l'auteur de tous biens de ne pas oublier ce que ces hommes ont fait pour aider et favoriser les apôtres de la vérité."

Les trois missionnaires s'embarquèrent donc sur une des barges de la Compagnie, pour peu de temps car à la rivière au Brochets Mgr Taché et le père Grollier poursuivirent leur route vers l'extrême nord, tandis que l'abbé Lacombe remontait la Saskatchewan vers Edmonton.

Les barges de la Compagnie, dont le nombre était de dix à douze par caravane, quelquefois plus, étaient construites dans les forts et mesuraient de 40 à 50 pieds de long sur 10 de large. Elles étaient bâties solidement pour remonter le courant et sauter les rapides et les chutes les plus dangereuses. L'équipage de chaque barge se composait de neuf hommes, d'ordinaire des Canadiens-français de la province de Québec, des Écossais venus d'Europe et des Métis. Quelques Indiens avaient aussi le courage d'entreprendre ces voyages qui duraient de cinq à six mois. Pour prix de leur travail, ces hommes de peine, je dirais ces bêtes de somme (il fallait à tout moment "faire portage", c'est-à-dire transporter les marchandises à dos d'homme et ensuite remorquer les embarcations à l'aide de câbles), recevaient un salaire de cent piastres en marchandises, ce qui revenait à bien peu de chose, car les marchandises étaient cotées à des prix exorbitants.

"Ces pauvres mercenaires, dit l'abbé Lacombe, "n'étaient pas mieux partagés que les esclaves de l'Afrique. "Les malheureux campaient, ou plutôt bivouaquaient sur "le bord du rivage, où ils étaient dévorés par les terribles

"maringouins. Pour réparer leurs forces épuisées, qu'a-"vaient-ils? Un misérable repas de pimikkân, et "pour étancher leur soif, l'eau souvent chaude du torrent... "Pauvres gens! Je leur donnais toute ma sympathie; ne "possédant rien moi-même, je ne pouvais leur donner "plus!..."

"Je m'employais à apaiser les querelles et à maintenir "la paix; c'était un bon moyen de m'attacher ces hommes "et de les gagner au bon Dieu. Le dimanche, je disais la "messe sous une tente, entouré de l'équipage. Chaque "soir, les hommes qui n'étaient pas trop accablés par la "fatigue se réunissaient pour la prière, la récitation du "chapelet, et le chant d'un cantique, en français et en cris. "Cet exercice contribuait pour une large part à remonter "le moral de ces malheureux qui ne pouvaient jamais se "coucher avant neuf ou dix heures. Encore n'avaient-ils "que bien peu de temps à consacrer au repos. Dès la "première heure, le branle-bas commençait: Réveil!... "Réveil!... Levez-vous!... Debout!... Ils n'étaient "pas toujours dispos, et leurs membres endoloris récla-"maient... Qu'importe! Il fallait obéir et marcher... "Ils s'attelaient au câble pour remonter la barge. Dans "les sables, les roches ou les bourbiers, quelquefois dans "l'eau jusqu'au cou, sous un soleil brûlant ou sous une "pluie torrentielle, dévorés par les insectes, ils allaient, "allaient toujours...

"Il est impossible de se faire une idée de la misère et "des cruelles fatigues de ces voyages que l'on appelait— "aller à la mer.—Pour ma part, j'étais parmi les privilé-"giés: j'avais du moins une tente pour me protéger, la nuit, "et me préserver des intempéries de la saison. En outre, "je jouissais de la compagnie des bourgeois et des "commis".

Au cours de ce long et pénible voyage, l'abbé Lacombe

trouve encore moyen de se livrer à l'étude et de se familiariser avec la langue des Cris. Il parvient à recueillir assez de notes pour composer un petit vocabulaire qui, plus tard, lui servira à la rédaction de son dictionnaire et de sa grammaire. Malgré sa sollicitude pour les hommes de l'équipage, malgré ses études, il trouve enfin le temps de se livrer à la réflexion et aux méditations sur la grandeur de Dieu dans ses créatures.

Avec ses dispositions aventureuses et son attrait pour le beau, il jouit de tout ce qu'il voit, ou plutôt il voit Dieu dans toute la création.

"Que de méditations sérieuses n'ai-je pas faites pen-"dant ce voyage! Je considérais la rapidité vertigineuse "du courant, contre lequel nos embarcations luttaient "tout le jour; je regardais ces côtes majestueuses, tantôt "hérissées de roches, tantôt couvertes d'arbres qui déro-"baient au voyageur la vue de la plaine. Comme je me "sentais petit devant ces spectacles si variés et si gran-"dioses!"

Enfin, le soir du 19 septembre 1852, la fameuse brigade fait son apparition au fort Edmonton, où métis et sauvages l'attendent avec impatience. Le pavillon anglais de la Compagnie — *propelle autem* — flotte sur les magasins de l'"Honorable"; le canon et les coups de fusil annoncent au loin la bonne nouvelle: du tabac, des munitions et des provisions pour un an!

Métis et sauvages se pressent autour de la Robe-Noire pour lui serrer la main et lui manifester à leur manière leur grand contentement. Le missionnaire, de son côté, sera leur père, un père d'autant meilleur qu'ils seront de bons enfants.

Encore cette fois, l'abbé Lacombe est accueilli par le chef de brigade de la Compagnie, tout comme à son premier voyage à Edmonton. La maison du chef de brigade

était d'ailleurs toujours ouverte aux missionnaires. Faut-il ajouter que ce chef n'était autre que M. John Rowan, dont les sentiments s'identifiaient tellement avec l'honorable Compagnie, qu'ils provoquèrent quelques jours plus tard le fâcheux incident de la peau de loutre, que nous avons relaté plus haut. [1]

L'abbé Lacombe ne s'arrête que quelques jours à Edmonton; il en repart pour donner une mission au lac Sainte-Anne, à 50 milles de là. Mais M. l'abbé Bourassa, compagnon de M. Thibault, qui devait quitter le pays pour retourner dans la province de Québec, constatant une amélioration dans l'état de sa santé, remet son départ au printemps suivant.

La mission du lac Sainte-Anne terminée, l'abbé Lacombe se met en route pour le lac Labiche, distant de 160 milles; cette fois, le vaillant missionnaire a la direction de l'équipe qui se compose de la famille Cardinal, de quelques métis, et du fameux Alexis, dont nous avons déjà parlé et dont nous connaîtrons bientôt toute l'habileté et la bravoure comme chasseur et trappeur. Trois chevaux portent le bagage du missionnaire; nous sommes aux derniers jours de septembre 1852.

Laissons parler les Mémoires:

"Je fais mes adieux au cher M. Bourassa, et je quitte "le lac Sainte-Anne par une température idéale. Les "grandes chaleurs ont disparu et avec elles les marin-"gouins; nous cheminons heureusement par collines et "vallées, campant, le soir, au bord d'un ruisseau limpide,

---

[1] Né à Montréal d'un père écossais et d'une mère canadienne-française, M. Rowan avait fait ses études au collège Saint-Sulpice de Montréal. Il parlait toutes les langues du pays, était excellent catholique et d'une bravoure à toute épreuve. Les sauvages et les métis le redoutaient comme un "Manitou". Sa femme, une métisse d'Edmonton, éleva très chrétiennement une nombreuse famille.

"sans crainte et sans préoccupation. Aussitôt installés, "nous faisons bouillir la "chaudière" garnie de pièces de "gibier dodues que nos chasseurs ont abattues pendant "l'étape, et nous soupons de bon appétit. Notre fringale "apaisée, nous fumons la pipe à longues bouffées, savourant "avec délices l'arôme du tabac canadien. Nous faisons "ensuite tous ensemble notre prière du soir, et chacun se "cherche un lit sur le gazon verdoyant, pour reposer en "paix, à la faveur de la lune et des étoiles: *In pace, in "indipsum, dormiam et requiescam...*

"Nous arrivons enfin au lac Labiche; c'était un same-"di. Un grand nombre de sauvages Cris et Métis, "campés là depuis plusieurs jours, nous attendaient. Le "bon M. Thibault leur avait déjà fait connaître le prêtre "qu'ils devraient aimer et respecter. Mais que va faire "celui-ci?... Les *Hommes de la Prière* sont-ils tous "pareils?... Va-t-il nous aimer lui aussi?... Telles "étaient les réflexions que se faisaient les Indiens en "chuchotant. Le missionnaire voyant leurs alarmes, "leur dit avec bonté: "Mes amis, ne craignez rien; je "suis sûr que nous nous entendrons bien; je le sens déjà. "Mais, y a-t-il parmi vous quelqu'un qui pourrait traduire "mes paroles, car je ne possède pas encore très bien votre "langue?"

Un vieillard hirsute, sauvage d'allures et de mine, se lève et répond en français:

—Moi, père, j'suis bien capable; j'suis canadien!—

C'était un ancien voyageur de la Compagnie de la Baie d'Hudson; établi depuis 40 ans dans le pays, il avait toujours vécu au milieu des sauvages. Il parlait très bien le Cris, et se souvenait, en effet, de sa langue maternelle, en ce qui concernait du moins la conversation courante. Mais hélas! en matière religieuse, tout semblait du grec à cette nature ignorante et terre à terre,

complètement identifiée avec la vie sauvage qu'il menait depuis si longtemps.

— Ce pauvre Cardinal, dit le père Lacombe, que les Cris appellent dans leur langue *Matchipagous, la Vilaine Feuille,* ne paraît pas tout à fait méchant; il semble disposé à faire ce que le prêtre exige de lui: il se convertira.

En effet, le vieillard, laissant derrière lui une nombreuse postérité, se convertit avant de mourir.

"Pendant les deux semaines de mon séjour au milieu "de ce groupe, je tirai tout ce que je pus de mon interprète. "Mais quelque instruit que soit un interprète, il lui est "impossible, à moins d'être catéchiste, de rendre les paro-"les du missionnaire quand il traite des grands mystères "de la foi, des sacrements, etc... Cette expérience me "convainquit que pour faire le bien, il faut savoir à fond "la langue de ceux à qui l'on s'adresse.Je résolus donc de "consacrer l'hiver à me perfectionner dans cette science, "afin de n'avoir plus à compter que sur moi-même au "printemps suivant. C'est avec une grande peine que je "quittai ces chers chrétiens qui assistaient en foule à "mon départ.

"Avant de monter à cheval, suivant les instructions "de Mgr Taché, je revêtis le surplis et l'étole, et, bénissant "le lac, je donnai officiellement à la nouvelle mission le "nom de Notre-Dame-des-Victoires. Cette mission su-"bira, sans doute, bien des assauts, mais la Reine du Ciel, "sa protectrice, est là pour la défendre et la protéger."

De retour à Edmonton, l'abbé Lacombe trouva ample matière à exercer son zèle. La population se composait en grande partie de Canadiens-français, de quelques Écossais et Anglais, tous au service de la Compagnie et généralement mariés avec des métisses ou des sauvagesses. Durant l'hiver, les hommes étaient occupés au ravitaille-

ment des forts en combustible et en provisions de bouche: viande, poisson et gibier.

L'abbé Lacombe n'avait pas encore choisi son domicile; ne sachant trop où aller, il errait un peu à l'aventure lorsque la Providence lui fit rencontrer un écossais protestant M. Colin Fraser, commis de la Compagnie. Le missionnaire accepta avec reconnaissance la gracieuse invitation que lui fit M. Fraser de se retirer chez lui. Bien lui en prit: son hôte possédait une bonne instruction anglaise et d'amples connaissances dans la langue des Cris. C'est avec cet ami dévoué que l'abbé Lacombe passa les longues soirées d'hiver à étudier l'idiôme cris et à se rendre compte de ses lois de formation.

"On ne saurait se faire une idée de la difficulté des "verbes et de certaines propositions. Très souvent un "monosyllabe exprime une pensée tout entière. En "possession d'un essai de M. Thibault, j'entrepris de "compiler une grammaire et un dictionnaire. La tâche "était difficile, mais le ciel aidant, j'y pris goût et... je "réussis. Avant de prendre mon repos, je classifiais "avec le plus d'ordre possible tous les mots et toutes les "règles grammaticales que j'avais pu recueillir dans la "journée. Je m'aperçus bientôt que mon ouvrage me "rendrait de grands services, et peut-être aussi à ceux qui "viendraient après moi. Telle fut ma principale et "très agréable occupation durant les jours et les longues "soirées de l'hiver 1852-1853."

Cependant, le zèle du missionnaire était loin de se contenter de ce labeur d'érudition. Il catéchisait, enseignait la prière aux jeunes et aux vieux, et surtout s'efforçait de donner le plus de solennité possible au jour du Seigneur. Un certain nombre de Canadiens-français pouvaient chanter le *Kyrie* et les Répons de la Messe, ce qui ne manquait pas de donner du relief aux cérémonies; aussi

la jeune génération aimait à y assister. C'était le grain de sénevé jeté en terre qui produirait plus tard une abondante récolte.

A certaines époques de l'année, le fort Edmonton était fréquenté par les Assiniboines et les Pieds-Noirs qui venaient faire des affaires avec la Compagnie. L'abbé Lacombe profitait de leur passage pour lier connaissance et se faire des amis pour l'avenir.

Le missionnaire préparait aussi des adultes pour le baptême; ils reçurent l'eau sainte tous ensemble, le jour de Pâques. Parmi les nouveaux chrétiens se trouvait un métis de 45 ans, Paul Poulette. D'une vigueur physique redoutable, cet homme s'occupait de médications et de jongleries. Sa conversion fit grand bruit; elle fut si pleine et si sincère, qu'il passa toute la Semaine-Sainte sans boire, manger, ni fumer: c'est du moins le témoignage qu'en ont rendu M. Rowan et sa fille Adélaïde, parrain et marraine du nouveau converti.

—Je n'oublierai jamais ce premier jour de Pâques à Edmonton, dit le père Lacombe; je n'ai jamais chanté avec plus d'enthousiasme l'hymne de joie que l'Église met sur les lèvres en ce jour: *Haec dies quam fecit Dominus*...

M. l'abbé Bourassa, cependant, venait de quitter sa mission du lac Sainte-Anne pour la rivière Assiniboine; l'abbé Lacombe dut aller le remplacer. C'est là qu'il apprend que le père Rémas, son futur maître des novices, venait de quitter Saint-Boniface pour le lac Labiche où ils devaient se rencontrer. L'abbé Lacombe attendait ce moment que l'obéissance seule avait retardé pour lui, depuis trop longtemps, pour hésiter un seul instant. Plein de joie à la pensée que ses plus chers désirs vont enfin être comblés, il consent à abandonner quelque temps son troupeau pour se rendre au lac Labiche. La route sera

longue et pénible, ce n'est pas de nature à l'effrayer: les difficultés n'existent plus quand il considère le but à atteindre. Trop heureux de pouvoir assurer dès l'abord le père Rémas de son ardeur et de son dévouement, il vole vers lui et s'empresse de se mettre à sa disposition. Il trouve son futur Directeur dans un état de santé précaire et dans le plus complet dénûment; il lui propose de venir au lac Sainte-Anne pour y attendre le passage de Mgr Taché. Le père Rémas consent et les deux missionnaires reprennent le chemin de Sainte-Anne où les métis les reçoivent avec la plus évidente satisfaction.

Mgr Taché arriva au commencement de la Semaine Sainte. Quel bonheur pour le père Rémas de retrouver son évêque qu'il n'avait pas revu depuis sa consécration! La visite pastorale opéra tout le bien qu'on en attendait; la mission de Sainte-Anne semblait un lieu d'élection par les consolations qu'y trouvaient les missionnaires. Voici d'ailleurs ce qu'en dit Mgr Taché lui-même:

"Si notre âme fût affligée au fort Pitt, par l'ivrognerie "et les désordres des sauvages que nous avons rencontrés, "au lac Sainte-Anne, elle est bien consolée par les vertus "chrétiennes et la grande piété de vos chers chrétiens qui "paraissent si bons et si attachés à leurs devoirs. Notre "cœur de pasteur, heureux de contempler un spectacle si "consolant, boit à longs traits à la coupe des saintes délices "dont Dieu veut bien, quelquefois, enivrer l'âme de ses "missionnaires. C'est ainsi qu'Il veut, bien souvent, "récompenser les faibles efforts de ses enfants."

La fête de Pâques réunissait à la mission tous les chrétiens, anciens et nouveaux. L'évêque confirma 98 personnes arrachées depuis peu à l'idolâtrie. Dans son allocution de circonstance, il leur parla en ces termes:

"Nous célébrons en ce moment le triomphe de la "résurrection du divin Rédempteur; notre cœur est rempli

"de joie, de consolation et d'espérance!... Vous êtes "heureux, et vous le serez toujours, tant que vous accom- "plirez vos devoirs de bons chrétiens. Je voudrais rester "plus longtemps auprès de vous, mais mon ministère m'ap- "pelle ailleurs. Je vous laisse le bon père Lacombe, et je "compte sur votre bonne volonté pour l'aider dans son "travail, par votre docilité à vous rendre à ses enseigne- "ments et à suivre ses bons conseils."

De tous côtés, malheureusement, le besoin de prêtres se faisait de plus en plus impérieusement sentir, et Mgr Taché se voyait dans l'impossibilité de permettre à l'abbé Lacombe de commencer immédiatement son noviciat. Une fois de plus, il fallut se résigner et se soumettre à la volonté divine. Le père Rémas repartit pour le lac Labiche, tandis que son novice se remettait à courir la prairie et conquérait de nouvelles âmes au Christ.

Au printemps 1855, il se décidait à faire le voyage du Petit lac-des-Esclaves et de la rivière la Paix. Ces parages, à environ 500 milles d'Edmonton, avaient été visités, dix ans auparavant, par l'intrépide abbé Joseph Bourassa, de qui il est dit "qu'il a fait peu de bruit, mais beaucoup de bien". M. l'abbé Lacombe y parvint au matin du jour de la Pentecôte; lui-même a raconté la scène.

"En un instant, mon canot est entouré par une foule "d'indiens tout joyeux de revoir l'"Homme de la Prière". "Ces pauvres gens, qui m'attendaient depuis plusieurs "jours, commençaient à désespérer et se préparaient à "lever le camp pour leur tournée de chasse. Dans leur "joie délirante, ils me prodiguent mille démonstrations "d'amitié, les chers métis surtout, dont plusieurs se sont "conservés très bons:

"Mon Père, disaient-ils, tu vas nous mettre en "règle avec le bon Dieu... Les mariages de beaucoup

"d'entre nous n'ont pas été bénits, faute de prêtre. Nous "avons enseigné à nos femmes et à nos enfants les prières "que nous connaissons, leur recommandant aussi le "respect pour *l'Homme de la prière;* nous leur avons "répété bien souvent que sa religion est celle que nous "devons embrasser, et pas d'autre..."

Voyant de si bonnes dispositions chez ses nouveaux néophytes, l'abbé Lacombe se met immédiatement à l'œuvre. M. McGilvray, un bourgeois de la Compagnie chargé du fort, se met à sa disposition pour faciliter ses travaux. Grâce à lui, un hangar est décoré de branches d'arbres et d'étoffes aux couleurs éclatantes pour frapper l'imagination un peu enfantine des sauvages. C'est là que, tous les matins, le missionnaire célèbre le Saint-Sacrifice en présence des métis et des sauvages du camp.

"Mes fatigues et mon dénûment sont bien compensés, "dit le père Lacombe; jamais je n'avais vu plus d'em-"pressement pour écouter la parole du prêtre; c'était "comme un "feu roulant"; aussi je m'en donnais à cœur "joie et je passais les jours et les nuits dans l'exercice de "mon saint ministère."

Dans ses moments de loisirs, aidé des métis et des sauvages, il prépare des pièces de bois pour la construction d'une église. Après deux semaines pendant lesquelles les exercices de la mission s'étaient poursuivis avec le même enthousiasme, le missionnaire annonce qu'il doit aller à 125 milles en remontant la rivière la Paix, porter la bonne nouvelle à des frères qui ne la connaissent pas encore.

—Mes enfants, vous vous êtes montrés si bons et si dociles qu'il m'est bien pénible de vous faire mes adieux, mais ne faut-il pas aussi que vos frères de là-bas apprennent à leur tour à connaître Dieu et à l'aimer?...

Malgré leur grand désir de le retenir, les sauvages lui répondent:

—Père, il est raisonnable que tu ailles faire d'autres chrétiens...

—Monsieur McGilvray veut bien me confier son fils et des chevaux, mais qui de vous me servira de guide pour me conduire et me ramener? Cela demandera probablement un mois...

Un jeune catéchumène se lève et dit:

—Moi, Père.

—Quel paiement me demandes-tu pour ce voyage?

—Mon père, je demande que tous les jours, matin et soir, tu m'enseignes ta religion, pour que je puisse être baptisé bientôt...

Cette magnifique réponse d'un jeune homme qui n'avait qu'une bien faible notion de la religion et de sa nécessité, impressionne vivement le missionnaire qui s'empresse de répondre:

—Mon fils, je te promets ce que tu me demandes, et plus encore; car je vois que la grâce divine est entrée dans ton cœur, et avec elle, il sera facile de faire du bon travail.

Les voyageurs partent le lendemain pour le fort Dunvegan, et pendant plus d'une semaine que dure l'expédition, le courage et l'habileté du guide ne se démentent pas un seul instant, non plus que son ardeur à suivre les instructions du missionnaire. On arrive enfin à la mission du père Tissier qui n'a pas eu de visite depuis bien longtemps. Quelle joie pour lui et comme il redit joyeusement avec le psalmiste! Qu'il est bon pour des frères d'habiter ensemble! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

De retour au Petit lac des Esclaves, l'abbé Lacombe baptisa son jeune compagnon qui s'était dépensé sans compter pour mériter cette faveur. Fidèle aux leçons reçues, jamais cœur ne fut mieux préparé à recevoir l'eau

sainte qui fait enfant de Dieu. Outre ce don du ciel, le missionnaire récompensa avec générosité les immenses services rendus de si bonne grâce et avec un tel désintéressement matériel.

Après cette série de pérégrinations, l'abbé Lacombe rentrait enfin, vers la mi-septembre 1855, dans sa chère mission du lac Sainte-Anne.

CHAPITRE SIXIÈME

TROIS ANECDOTES: LE RACHAT D'UNE CAPTIVE; LE VAINCU VICTORIEUX; VENGEANCE DE FEMME.

Il nous faut relater ici quelques anecdotes qui nous ont été rapportées par le père Lacombe lui-même. Outre l'intérêt spécial que le lecteur pourra trouver dans ces aventures étranges et quasi incroyables, elles présentent la peinture fidèle et caractéristique des sentiments et des mœurs des populations sauvages du Nord-Ouest il y a seulement un demi-siècle.

Le premier de ces récits se rapporte au séjour que fit M. l'abbé Lacombe chez les Cris dans les parages du lac Sainte-Anne. Il causait un soir avec quelques néophytes et fumait avec eux l'indispensable calumet. Le ciel était pur et chargé d'étoiles; la lune brillait dans toute sa splendeur; les femmes et les enfants reposaient sous leur tente... Tout à coup un chant sinistre quoique éloigné s'en vient lugubrement troubler la paix sereine des êtres et des choses.

— Qu'est-ce donc ? s'écrie le missionnaire au comble de la surprise.

— C'est un chant de guerre, répond l'un des néophytes.

Alors, dans le lointain obscur, on commence à deviner un groupe qui approche et que l'on reconnaît plus tard

pour un parti de guerriers... Ils poussent des cris féroces et entonnent leur sinistre chant de la chevelure...

— Ils sont victorieux!... Ils ont fait un grand coup de guerre!... Ils ont tué leurs ennemis!... disent les vieillards.

A mesure qu'ils approchent, on distingue mieux leurs allées et venues rythmées; leurs chants de victoire deviennent plus distincts: ce sont des Cris! Ils dansent leur ronde de démons autour d'une malheureuse créature qui peut à peine se soutenir et qu'ils entraînent brutalement. Celle-ci tout à coup pousse un cri perçant; elle vient de reconnaître la Robe Noire et l'implore de tout ce qui lui reste de forces:

—Kimotit minna!... Kimotit minai!

—Sauve-moi, Père, prends pitié... Sauve-moi!...

D'un effort désespéré, la pauvre femme parvient à s'arracher des mains qui veulent la retenir et se jette aux pieds du missionnaire. C'est une jeune femme de la tribu des Pieds-Noirs: son mari vient d'être écorché vif sous ses propres yeux. Spectacle d'une tragique grandeur, sous la clarté lunaire, cette belle créature couverte d'une peau de chèvre, les cheveux épars, épuisée de fatigue et brisée par la douleur, tend vainement ses mains suppliantes, tandis que la hideuse bande s'agite autour d'elle avec des gestes et des bonds furieux.

Soudain la sarabande s'arrête et les hurlements cessent; la Robe-Noire s'est approchée du groupe:

— A qui appartient cette femme?

Un jeune guerrier Cris s'avance, et avec une hautaine fierté:

—A moi, dit-il; j'ai tué son mari... Elle m'appartient; je veux en faire ma femme!

— Puisqu'elle t'appartient, veux-tu me la vendre?

— Non, car je sais que les Robes-Noires ne prennent point de femme...

— Aussi, n'est-ce pas pour moi que je te la demande; je veux la rendre à sa famille qui la pleure. Toi, tu pourras te choisir une femme dans ta propre nation.

— Non, c'est ma femme... Je l'ai gagnée, personne n'a le droit de me la disputer...

Les chrétiens et les vieillards témoins de cette scène, unissent leurs efforts pour vaincre l'obstination du jeune homme; ils le supplient de faire plaisir à la Robe-Noire... Mais lui ne veut rien entendre. La captive lui appartient, et il entend la garder.

Le missionnaire ne se tient pas pour battu; après un instant de silence, il élève la voix de nouveau:

—C'est très bien, mes chers Cris, et vous, jeune guerrier imprudent qui refusez d'accéder à ma demande, je me souviendrai de cela. Quand vous serez dans la peine, quand on viendra voler vos femmes et vos chevaux, quand on emmènera vos filles et qu'on attachera vos fils au poteau de torture, et que vous ne pourrez plus vous défendre, alors vous viendrez chercher la Robe-Noire, et vous la supplierez de vous protéger... Mais la Robe-Noire sera forcée de répondre: "Que puis-je faire? Les Cris n'ont pas voulu m'écouter; les Cris n'ont pas eu pitié des autres... Maintenant je ne puis plus rien pour eux. Qu'ils subissent le sort qu'ils ont voulu!" Cette pensée m'attriste et je pleure sur votre entêtement... Mais vous n'aurez que ce que vous méritez, le Grand-Esprit n'a pas de pitié pour ceux qui veulent du mal aux autres... J'ai dit.

Ce petit discours est d'un merveilleux effet: les Sauvages sont consternés, et le jeune guerrier redoutant la malédiction de l'homme de la Prière s'empresse de lui remettre sa captive.

— Puisque tu y tiens tant, je te la cède, mais je veux qu'en retour tu me donnes trois chevaux, un fusil et des munitions!...

—Soit, dit le missionnaire, mais ne sois plus cruel, et promets, devant tous les vieillards de ta nation, que tu ne feras jamais de mal à cette femme, si plus tard il t'arrive de la rencontrer...

Tous les témoins de la scène, redevenus joyeux, s'en viennent serrer les mains de la Robe-Noire et du jeune guerrier. C'est leur manière de féliciter, celui-là d'avoir gagné sa cause, celui-ci de s'être laissé convaincre. Et ils prédisent au jeune homme que la protection du Grand Esprit le rendra plus heureux à la chasse et à la pêche...

Tout le temps qu'avait duré la discussion d'où dépendait son sort, la pauvre "Pieds-Noirs" était restée là, craintive et tremblante. Ne comprenant pas la langue des Cris, elle cherchait en vain à deviner ce que l'on disait. Quand elle vit que tout le monde semblait d'accord et que la joie rayonnait sur tous les visages, elle se crut perdue et se remit à crier lamentablement:

"Père, Père, sauve-moi, prends pitié de moi!... Si tu "ne viens à mon secours, je mourrai ici! Je ne veux pas "m'en aller avec ces hommes cruels qui ont torturé mon "mari devant moi et m'ont moi-même insultée!..."

Le missionnaire la prend par la main et l'attire vers lui en disant:

"Ne crains plus, ma fille, viens, tu es à moi; je t'ai "achetée. Bientôt je te rendrai aux gens de ta nation qui "seront d'autant plus heureux de te revoir qu'ils te "croient perdue pour toujours."

Outre la joie d'une bonne action, le père Lacombe attendait de l'aventure, un motif de reconnaissance qui lui concilierait la faveur des "Pieds-Noirs" où il devait bientôt se rendre. En attendant, de retour au lac Sainte-Anne, il

plaça sa protégée dans une bonne famille métisse et commença son éducation religieuse. Intelligente et bien douée, désireuse aussi de contenter son sauveur, la jeune femme ne tarda pas à devenir une parfaite chrétienne.

"Mon Père, lui disait-elle souvent, ce sont tous mes "malheurs qui sont cause du bonheur que je goûte mainte-"nant. Je remercie le Grand Chef de la Prière de m'avoir "fait passer par cette voie qui m'a conduite à la vérité! "Lorsque je serai au milieu des miens, je te promets de "faire tout mon possible pour les instruire comme tu m'as "instruite toi-même. Je désire vivement que nous "allions tous, après notre mort, dans ce lieu de bonheur, "où sont placés les bons et dont tu nous as dit tant de "belles choses!"

Au commencement du printemps de 1854, l'abbé Lacombe se décide à tenter une mission parmi les Pieds-Noirs, regardés comme les plus pervers et les plus superstitieux de tous les indiens de ces régions. Il comptait sur la captive qu'il avait arrachée aux Cris pour lui préparer les voies. Il l'emmène donc avec lui, mais en arrivant au campement des sauvages, il lui recommande de se tenir cachée jusqu'à ce qu'on l'appelle. Puis il s'avance vers les tentes en déployant le drapeau blanc à croix rouge qui le fait reconnaître. En quelques minutes, hommes, femmes, enfants et vieillards sont groupés autour de lui et lui prodiguent les salutations accoutumées. Mais voici que deux vieux s'approchent en sanglotant:

—Homme de la Prière, nous ne pouvons pas nous réjouir comme les autres, car nous pleurons notre fille et notre gendre massacrés par les Cris... Notre pauvre fille!... c'était tout ce que nous avions!...

Et ils éclatent en lamentations.

Alors le missionnaire appelle d'une voix vibrante:

"Marguerite!...."

Et Marguerite sort de sa cachette et vient se jeter dans les bras de ses parents qui ne peuvent en croire leurs yeux.

"Mon père, ma mère, s'écrie-t-elle, je suis vivante, "et heureuse de vous revoir!... Remerciez l'homme de "la prière; c'est lui qui m'a arrachée aux Cris, ces cruels "barbares qui ont torturé mon mari sous mes yeux. "J'étais prisonnière, captive pour toujours, et lui m'a "rachetée au prix d'une forte rançon... Depuis, j'ai "vécu des jours heureux à la pensée que je vous reverrais "et que je vous apprendrais la religion que la Robe-Noire "m'a enseignée. Sachez tous que je suis chrétienne. "J'ai reçu dans mon cœur Celui qui nous donne à manger "quand nous avons faim, qui nous donne du courage "quand nous sommes dans la misère, et qui nous promet "de nous rendre heureux dans la vie qui vient après notre "mort... Vous le recevrez vous aussi, mais pour cela, "il ne faut plus ni voler, ni faire la guerre aux autres "nations..."

Celle qui parlait revenait de trop loin pour n'être pas écoutée, et, avant de partir, l'abbé Lacombe put jeter parmi les Pieds-Noirs le germe d'une précieuse récolte.

La seconde anecdote que nous voulons relater ici eut également pour héros ces ennemis irréconciliables des plaines du Nord-Ouest, Cris et Pieds-Noirs.

Il n'est pas de trophée plus glorieux pour un Peau-Rouge que les chevelures ravies à l'ennemi vaincu dans le combat: les scalps qu'il pend à sa ceinture sont pour le sauvage autant de preuves de sa vaillance et des victoires qu'il a remportées. Bien plus, nul ne peut prétendre au titre de brave, et ne peut jouir, par conséquent, de l'estime de sa tribu, s'il n'est décoré de quelques-unes de ces sanglantes dépouilles. Aussi les Indiens ne reculent-ils devant aucune entreprise hasardeuse, devant aucune

invraisemblable expédition, s'ils espèrent en rapporter quelques chevelures.

Certain jour, à l'insu l'un de l'autre, un Cris et un Pieds-Noirs partirent pour une expédition de ce genre. Jeunes tous deux, brûlants de se distinguer, ils ne rêvaient que scalps et batailles... Pendant plusieurs jours, avec toutes les précautions usitées en pareil cas et devenues légendaires, ils marchèrent sans rencontrer l'occasion.

La grande prairie semblait déserte; pas d'autre mouvement que celui des hautes herbes ondulant sous la brise; nul autre bruit que celui du vent dans les grands arbres... Tout à coup, au sommet d'une colline que chacun escaladait de son côté, les deux sauvages se trouvent face à face. D'un regard, ils se devinent, mais se gardent bien d'en rien laisser paraître: le combat, ils le veulent bien, mais par surprise, et non à fortunes égales. D'un commun accord, ils mettent bas les armes et se prodiguent les marques d'amitié. Après les salutations d'usage, on tire le calumet et l'on jase; puis l'on joue au "Jeu des mains"...

Les préparatifs de la partie sont vite faits, et les enjeux: pipes, armes, vêtements, trophées, représentés par de petits bâtonnets fichés en terre devant chaque partenaire. On commence: le joueur désigné par le sort prend deux cailloux et les fait passer d'une main dans l'autre avec une extrême vélocité. En même temps, il accompagne ses simagrées d'un chant bizarrement modulé pour détourner l'attention de son adversaire: Hou, Hou!... Hi!... Ho!... Hû!...

Soudain, les deux mains s'immobilisent; il s'agit de deviner dans laquelle se trouvent les deux cailloux. Le perdant arrache alors de son terrain le bâtonnet représentant l'enjeu et le donne au gagnant qui s'empresse de le transplanter chez lui. La main passe et l'opération re-

commence. Comme on le voit, le jeu est très simple et ne diffère guère de celui auquel se livrent nos enfants avec les billes. Mais ici l'enjeu est plus sérieux; la partie se prolonge et les joueurs se passionnent. Avec des alternatives de bonheur et de malchance qu'ils ne sont pas toujours capables de dissimuler, les deux guerriers voient durant plusieurs heures les bâtonnets passer successivement d'un camp dans l'autre... Finalement, la fortune se décide et le malheureux Cris se dépouille au profit du Pieds-Noirs: il a tout perdu!

—Je vais boire au ruisseau, dit le Pieds-Noirs avec une feinte insouciance.

Alors le Cris, honteux de sa défaite:

— Brave, je ne suis pas satisfait; veux-tu jouer encore?

— Mais il ne te reste rien! Que veux-tu jouer?"

— Il me reste une chose de plus de valeur que tout ce que nous avons joué jusqu'ici...

—Quoi donc?

—Mon scalp!...

Le Pieds-Noirs pousse un rugissement de joie féroce: jamais il n'aurait osé proposer cela. Il se sent en force et se croit sûr de gagner la victoire; et quelle victoire, celle qui ornera sa ceinture d'un scalp frais! Le vaincu de son côté ne peut croire au malheur persistant: il faudra bien cette fois que la chance tourne en sa faveur!

Le jeu--est-ce encore un jeu?--recommence avec plus de passion. La fortune reste fidèle à son favori, et dans un dernier coup, le Cris désespéré voit s'envoler sa dernière chance de conserver sa chevelure. Sans rien laisser voir des sentiments qui l'agitent, car toute marque de sensibilité serait indigne d'un guerrier Peau-Rouge, le Cris s'incline devant son vainqueur. Celui-ci, avec un sang-froid féroce, saisit la chevelure à pleine main, et, d'un geste

sûr, trace un cercle sanglant sur le crâne de la victime. L'ignoble trophée est violemment arraché; et sans un gémissement, sans une plainte, le Cris mutilé va panser sa plaie au ruisseau. Le Pieds-Noirs le suit et se laisse aller à lui abandonner son mouchoir pour s'envelopper la tête; puis tous deux reviennent à l'endroit où ils ont joué, et silencieux, commencent à fumer le calumet de paix.

Si étranges ont été les circonstances de sa victoire, que le Pieds-Noirs, malgré son fatalisme et son insensibilité, ne se sent pas à l'aise...

—Cris, dit-il, j'ai pitié de toi; je ne te laisserai pas partir ainsi nu et dépouillé!... Reprends ton fusil et tes munitions... Accepte ces provisions qui t'empêcheront de mourir en chemin... Remets sur tes épaules ce vêtement que je te rends... Ta chevelure me suffit pour attester ma gloire; je la porterai à ma ceinture comme le trophée de ma victoire!...

Un éclair de joie farouche passe dans les yeux du Cris; un espoir insensé s'empare de son être:

— Tu m'as rendu tout ce que j'avais perdu, sauf ma chevelure... Je te l'abandonne sans arrière-pensée, puisque tu l'as gagnée et qu'elle doit te faire un nom dans ta nation... Mais, puisque maintenant je possède encore quelque chose, je veux jouer encore...

Cette audace inouïe déconcerte le Pieds-Noirs, mais il ne peut se dérober, et d'un ton dédaigneux il répond: puisque tu n'es pas encore satisfait de ton malheur, j'accèpte.

Et le jeu recommence avec plus de passion... Qui l'emportera?... La fortune continuera-t-elle d'accabler le vaincu de tout à l'heure?... Non, cette fois elle a changé de favori, et le Pieds-Noirs est à son tour dépouillé de tout ce qu'il possède. Le vainqueur devient le vaincu; et comme son adversaire, bientôt il ne garde plus que sa chevelure.

Comme lui aussi, il la met en jeu et se pique du même courage... Il perd... et sans sourciller, se prête à l'horrible opération...

—Tu es un brave, lui dit le Cris, je ne veux pas être en reste avec toi!... Prends tes armes et tes vêtements et retourne dans le camp de tes pères avec ma chevelure. Et moi, je reviendrai chez les miens en brandissant ton scalp. L'un comme l'autre nous rentrerons couverts de gloire dans notre tribu, et nul ne pourra mettre en doute notre courage et notre vaillance!...

Ainsi se termine cette scène d'horreur. Les deux guerriers, satisfaits de l'issue de leur expédition, fument de nouveau le calumet de paix et reprennent le chemin de leur campement, mutilés, mais fiers... Gloire chèrement acquise!

Une troisième anecdote extraite elle aussi des Mémoires du père Lacombe relate la vengeance d'une indienne de la tribu des Corbeaux. Si invraisemblable et si atroce qu'elle soit, elle est, paraît-il, absolument authentique; nous la livrons telle quelle au lecteur.

Chez tous les sauvages des forêts et des grandes prairies de l'Amérique, bien qu'esclave, la femme sait prendre une influence parfois considérable. Elle ne fait pas la guerre, mais elle sait au besoin la susciter et l'envenimer. Elle sait se servir à merveille du pouvoir que lui donne sur son mari son admiration ou son mépris, et les dose habilement pour enflammer sa vaillance et l'exciter à la rapine et aux exploits aventureux.

Il y avait autrefois dans la vallée du Missouri, non loin de la rivière à l'Arc, deux nations indiennes ennemies: les "Corbeaux" et les "Pieds-Noirs". La raison de leurs querelles n'était pas le besoin, car à cette époque, le gibier de toute nature, et principalement le bison ne manquait pas. "C'était l'abondance", dit le père Lacombe. L'am-

bition de ces sauvages était de se procurer le plus grand nombre de chevaux possible pour s'en prévaloir et parader à travers la grande prairie. Le trafic étant nul, et les moyens manquant pour payer les bêtes qu'on aurait achetées, il n'y avait qu'une ressource: les prendre chez le voisin, et on ne s'en faisait pas faute. De là ces luttes atroces entre nations et tribus, ces guets-à-pens, ces attaques nocturnes, ces traitrises qui n'épargnaient même pas les Blancs, les "Longs-Couteaux", comme disaient les Indiens.

C'était en juillet, par une belle journée ensoleillée; tout invitait à la promenade champêtre et à la cueillette des fruits sauvages dont les Peaux-Rouges sont très friands. Les Corbeaux avaient organisé une excursion de cinquante cavaliers avec leurs *Squaws* parées de leurs plus riches atours. Toute la caravane se mit joyeusement en route. On arriva bientôt au pied d'une colline couverte d'alises et de framboises...

On descend de cheval, et, tandis que toutes les femmes et jeunes filles s'en vont à la cueillette, les hommes fument et se livrent à leurs jeux. La récolte est abondante et la partie bat son plein, quand voici venir dans le lointain une troupe de guerriers ennemis armés jusqu'aux dents. Ce sont les terribles Pieds-Noirs qui accourent à bride abattue pour massacrer la petite bande de Corbeaux surpris sans armes. En un instant ces derniers, à cheval, s'enfuient vers leur camp, luttant de vitesse pour échapper à leurs agresseurs... Leurs chevaux sont frais et reposés: ils arriveront, sauf un d'entre eux pourtant qui peu à peu se laisse distancer, malgré sa vigueur, car une double charge lui fait la partie difficile; pressé de fuir, le Corbeau dût prendre en croupe sa femme dont la monture trop éloignée n'a pu être rattrapée à temps. Tous deux vont être perdus si le

cheval n'est allégé; le guerrier conjure sa femme de descendre:

"Si tu ne le fais pas, dit-il, nous sommes tous deux "voués à une mort certaine, au lieu que s'ils te prennent "seule, ils ne te feront pas mourir, et je viendrai te délivrer "ensuite..."

Mais la jeune femme ne veut rien entendre: elle se cramponne, au contraire, aux vêtements de son mari. Alors celui-ci la repousse violemment et la jette à terre. Quelques instants plus tard, il a rejoint ses compagnons et tous sont en sûreté.

La malheureuse femme, dans une rage indicible, est faite prisonnière; elle voue une haine éternelle à son mari et jure tôt ou tard de se venger. Belle,intelligente et rusée, elle a bien vite gagné la confiance des Pieds-Noirs dont elle exploite l'enfantine naïveté par ses tours et ses jongleries. Ils la considèrent comme une puissante sorcière, et nul n'oserait la molester ou lui déplaire en quelque façon.

Pendant ce temps le mari, honteux de son acte de lâcheté, a fait croire aux parents de sa femme que celle-ci lui a été ravie et qu'il fera tout le possible pour la retrouver. Comme il n'a pas l'air cependant de se hâter, ils l'accablent de reproches et l'accusent du crime qu'il ne veut pas avouer. Enfin, après trois étés, il se décide à réunir une troupe de quarante guerriers composée des parents, des amis, des frères de la prisonnière.

La caravane, après avoir parcouru la prairie pendant trois ou quatre jours, arrive à la rivière à l'Arc; au sommet d'une côte, on aperçoit un camp de Pieds-Noirs. Les braves jouissent déjà du bonheur de retrouver celle qu'ils cherchent; mais comme la nuit est proche, ils se dérobent dans un petit bois pour attendre, en sécurité, le jour suivant. Ils décident en conseil que le mari de la femme perdue ira, durant la nuit, reconnaître le camp ennemi,

et faire le tour des tentes, pour essayer de découvrir sa femme. C'est un grand danger à courir, mais qu'importe ! S'il a, dans un moment de faiblesse, sacrifié la malheureuse à sa propre conservation, il doit tout faire pour la sauver et se réhabiliter ainsi aux yeux des siens! Il traverse donc la rivière, et, rampant comme un reptile, s'introduit dans le camp ennemi. A la faveur des ténèbres, il fait le tour des tentes, et glissant de prudents regards sous les peaux des huttes, il cherche à apercevoir celle qu'il est venu délivrer. Il la découvre enfin au milieu d'une grande tente où plusieurs sauvages sont assemblés; son cœur bondit dans sa poitrine!

—C'est bien elle!

Alors il revient sur ses pas et retourne vers ses gens pour leur faire part de la bonne nouvelle et d'un plan qu'il vient de concevoir. Il repart aussitôt pour mettre ce plan à exécution et se dirige vers la rivière; là il creuse une espèce de terrier pour s'y cacher et attendre le lever du soleil, l'heure où les *squaws* viendront s'approvisionner d'eau.

Au matin, les femmes se présentent les unes après les autres; celle qu'il cherche vient aussi, mais la dernière, et seule... Il s'élance vers elle, l'accable de tendres démonstrations et lui demande de saisir la première occasion pour traverser la rivière et se rendre au camp des Corbeaux; il y a là ses frères, ses parents et ses amis qui l'attendent avec impatience.

Cette femme sent renaître toute son ancienne rage: elle se pâme de joie à l'idée que peut-être enfin elle tient cette vengeance qu'elle médite depuis trois ans tout au-dedans d'elle-même. Mais elle sait cacher son jeu, et feignant le bonheur de revoir son mari, elle lui dit: — Je ne puis sans danger partir tout de suite, mais retourne à ton camp; je t'y rejoindrai la nuit pro-

chaine avec des chevaux que j'enlèverai aux Pieds-Noirs. Fier de son succès, le Corbeau revient vers les siens et leur apprend triomphalement le résultat de sa mission.

Nul n'appréhende la moindre traîtrise, et ils attendent avec impatience la sœur et l'amie pour la ramener en triomphe vers sa nation. Celle-ci, qui n'a jamais eu l'intention de tenir la promesse faite à son mari, est allée trouver les chefs des Pieds-Noirs; elle les tient sous l'influence de ses maléfices et leur dit:

"A tel endroit, de l'autre côté de la rivière, il y a un "camp ennemi en embuscade...Ne perdez pas de temps "pour aller les exterminer. Le Grand Esprit me les a "fait voir; ce sont des traîtres prêts à fondre sur vous et à "vous enlever vos chevaux... Voici ce que je vous or- "donne: allez vite scalper ces fourbes, tous, à l'exception "d'un seul que je vais vous dépeindre... Ne vous trompez "pas, surtout! Allez, vous m'apporterez 39 chevelures, "mais je veux vivant celui que vous savez!... J'ai dit."

A l'instant, des centaines de guerriers sont sur le pied de guerre, et, comme une troupe de forcenés, s'abattent sur l'ennemi qu'on vient de leur livrer.

Les quarante jeunes Corbeaux, à la vue de cette armée, sont plongés dans la stupeur. Ils comprennent qu'une misérable les a trahis... Mais comment fuir?... Cernés de tous côtés, ils n'ont plus qu'à mourir. En vain essaient-ils de vendre chèrement leur vie, les Pieds-Noirs se jettent sur eux et les égorgent tous, à l'exception de celui que la sorcière a désigné; ils le lui amènent vivant, mais ligoté...

—Misérable, s'écrie-t-elle, comme je vais me venger!

En vain le prisonnier lui demande pardon et miséricorde; elle se rit de ses supplications et l'insulte de la manière la plus honteuse. Les Pieds-Noirs, qui ne com-

prennent pas le langage du Corbeau s'informent, et la perverse leur répond:

—Il dit qu'il veut se venger de vous et qu'il réussira, dût-il lui en coûter la vie!

Ces explications mensongères les mettent en fureur et ils commencent à torturer le malheureux; la mégère est là qui se repaît du spectacle et les excite davantage:

—Versez-lui de l'eau bouillante sur la tête, et appliquez-lui sur la poitrine des calumets rougis au feu!...

Une fois lancés, les Pieds-Noirs n'ont pas besoin qu'on les excite; ils inventent les tortures les plus effroyables et, avec un art diabolique, ils multiplient les souffrances jusqu'à l'extrême sans risquer de donner la mort... Quand, après des heures, ils en ont assez, ils lèvent le camp et abandonnent leur victime pour qu'elle meure lentement, sous la morsure du soleil et des insectes...

Il y avait parmi les Pieds-Noirs une vieille *squaw* qui vivait seule, retirée dans sa tente, en compagnie d'un chien qu'elle appelait *pikwashow* Ce chien ne quittait jamais sa maîtresse, et, doué d'un merveilleux instinct, il semblait comprendre ses paroles et lui rendait tous les services dont elle avait besoin.

Cette bonne vieille, toujours lente à suivre ses compagnons quand ils se mettaient en marche, est ce jour-là, plus lente encore que de coutume et regarde avec pitié le Corbeau agonisant qui semble implorer du secours. Dès que ses gens sont assez loin pour ne plus remarquer ce qui se passe derrière eux, elle appelle son fidèle *pikwashow*, lui montre le prisonnier, et mettant dans sa gueule un petit paquet, lui dit: — Va lui porter cela... coupe ses liens, et reviens de suite.

Le paquet contenait du *pimikkân* des mocassins et quelques haillons pour se couvrir... L'intelligente bête obéit aussitôt; elle a bientôt, à coups de dents, coupé

les cordes qui lient le supplicié au poteau de torture, et, après avoir léché ses plaies, revient vers sa vieille maîtresse qui, tout heureuse de son acte, se hâte de rejoindre la caravane des Pieds-Noirs.

Comment le Corbeau ne mourut-il pas de faiblesse et de fatigue, comment parvint-il à regagner les tentes de ses compatriotes, c'est le secret de la prairie. Mais il revint... et toute la tribu au courant des événements jura de se venger.

Quelques mois après, les Corbeaux entrent en masse dans le sentier de la guerre. Par une nuit très obscure, ils fondent sur un camp de Pieds-Noirs, justement celui qu'ils cherchent, celui où se terre la criminelle qu'ils doivent châtier. Ils en ont tout de suite la certitude, car le chien *pikwashow* avec son flair admirable a reconnu celui que sa maîtresse lui a dit de délivrer et vient lui lécher les mains.

—Voici l'ami à qui je dois ma délivrance, dit le Corbeau à ses compagnons; sauvons-le ainsi que sa maîtresse, mais que tous les autres soient massacrés sans pitié.

Les vengeurs se mettent à l'œuvre avec une froide résolution et la tuerie commence. On met enfin la main sur l'infâme créature, cause de tout le mal.

— Laissons partir les autres, disent les Corbeaux, et délivrons la terre de ce monstre!

Alors ils préparent un bûcher pour la brûler vive; son mari l'y attache lui-même et va y mettre le feu... Mais la démoniaque créature n'a pas encore dit son dernier mot. Quand tout le monde la croit résignée à son sort et prête à mourir, elle brise ses liens dans un effort surhumain et, brandissant un coutelas caché dans son sein, l'enfonce d'un seul coup dans la poitrine de son mari. Puis, sa force décuplée par le paroxysme de

sa fureur, elle saisit le cadavre et le jette sur le bûcher préparé pour elle-même en hurlant dans un cri de fauve: "Deux fois vengée!..."

Les spectateurs de cette scène,habitués pourtant aux spectacles les plus barbares et les plus hideux,sont atterrés et la forcenée peut s'enfuir sans que personne ne cherche à l'inquiéter. Elle va se terrer dans quelque caverne de la montagne et nul n'en entend plus jamais parler.

Telle est l'histoire d'épouvantable férocité que nous relatons à la suite du père Lacombe. Elle dépasse l'imagination, et pourtant aucun de ceux qui ont connu le caractère et les mœurs des sauvages avant l'évangélisation n'osera la dire invraisemblable.

CHAPITRE SEPTIÈME

1855—1860

LE NOVICIAT.—UN CAMPEMENT DANS LA NEIGE.—LA PROFESSION.—AU MILIEU DE LA PRAIRIE EN FEU.—LA FIÈVRE.—LE FORT JASPER.—UNE RETRAITE EN COMMUN. — L'ÉPIDÉMIE DE SCARLATINE. — JEAN L'HEUREUX.—MENUISIER ET MAÇON. — HERBE ODORIFÉRANTE ET PIE IX.

Pendant que l'abbé Lacombe se dévoue par obéissance dans sa mission du lac Sainte-Anne, le courrier lui apporte un grand bonheur et une insigne faveur. Les circonstances l'exigeant, le supérieur général des Oblats l'autorise enfin à faire son noviciat à Sainte-Anne sous la direction du père Rémas. [1]

Il s'agit maintenant d'aller chercher au lac Labiche celui qui doit être son maître de noviciat. La distance est de 160 milles et l'on est en plein mois de février; une épaisse couche de neige recouvre la terre et le froid est intense: il faut non seulement du courage, mais encore une résistance peu ordinaire pour oser entreprendre et mener à bien pareil voyage.

Le jeune prêtre, à qui la raquette ne pèse guère au pied, n'hésite pas un instant. Il part, accompagné d'un métis qui lui sert de guide; quatre chiens, attelés à un traîneau,

---

[1] La même faveur fut accordée dans la suite à plusieurs prêtres séculiers pour entrer dans la congrégation des Oblats.

portent les bagages et les provisions. La plaine fuit sous les pas des coureurs.

— Ho! mon fidèle... Vole mon papillon... Courage, mon léger... Et toi aussi, mon petit prince!...

Les éclats de voix du métis qui encourage ses bêtes sont le seul bruit qui retentisse dans ce silence particulier des solitudes enneigées et que répercutent, cinq jours durant, les échos glacés des bois et des monts. Que de poésie dans cette course sans trêve à travers la plaine infiniment blanche! Deux hommes chaussés de raquettes, l'un battant la voie pour les quatre chiens qui courent de front, l'autre, en arrière, stimulant leur courage...

La journée se passe sans que rien vienne en troubler la sereine monotonie, et la nuit arrive: il faut camper. On s'arrête donc, et l'attelage est dételé. Le missionnaire et son guide choisissent une clairière; ils font un trou dans la neige, et y jettent des branches d'épinette qu'ils recouvrent d'une peau de bison; c'est le lit bien dur et bien froid sur lequel ils vont reposer leurs membres brisés par le froid et la fatigue. Au pied de ce lit, un grand feu est allumé, il sert à préparer le repas du soir, c'est-à-dire du *pimikkân* et un peu de thé. Pendant ces préparatifs, les pauvres chiens harassés surveillent du coin de l'œil les mouvements de leurs maîtres, de cet air qui veut dire: —Et nous?... Allez-vous nous oublier? Nous avons rempli notre tâche, pourtant...— Oui, pauvres bêtes, vous avez gagné votre pitance, et l'on va vous la donner.

Ces chiens de service ne mangent qu'une fois par jour, aussi sont-ils d'une avidité extraordinaire; on les sert toujours les premiers; ce n'est d'ailleurs pas long: un gros poisson gelé qu'ils ont vite englouti, et c'est tout. Bientôt repus, ils tournent deux ou trois fois sur eux-mêmes et se laissent choir sur des lambeaux de couvertures

jetés là pour eux. Leur chenil est contigu au grabat de leurs maîtres et n'en diffère guère.

Les voyageurs mangent à leur tour, et, le repas terminé, se roulent dans leurs couvertures et s'étendent sur les peaux de buffle pour y passer la nuit. Aussitôt les chiens s'approchent furtivement et viennent se coucher sur leurs pieds. On se garde bien de les chasser, on les laisse faire, au contraire; bêtes et gens se réchauffent ainsi réciproquement, et chacun y trouve son compte. Au matin, les voyageurs se réveillent quelque peu engourdis: la température est de 45 à 60 degrés au-dessous de zéro, mais qu'importe? Ils se lèvent, prennent à la hâte un frugal déjeuner et se mettent en route comme la veille.

Cinq jours passent ainsi; la fatigue commence à se faire bien lourde: nos voyageurs sont au bout de leurs peines; un matin, ils aperçoivent le lac Labiche: un dernier effort, et ils sont arrivés...

Le père Rémas les reçoit avec joie et s'empresse de mettre à leur disposition sa pauvre petite cabane; il ne peut leur offrir que le menu des sauvages. Mais ils y sont habitués et trouvent dans l'accueil tout fraternel qui leur est fait une compensation à leurs fatigues.

En prévision d'un départ prochain, le père Rémas avait mis ordre à ses affaires: il est donc prêt à se mettre en route de suite; mais il faut bien aux voyageurs un peu de repos, et ce n'est que plus tard qu'on reprend le chemin de Sainte-Anne.

Le vieux missionnaire n'avait pas l'habitude de la raquette, et il se demandait:

—Comment pourrai-je les suivre?

Par bonheur, le vieux routier qu'est déjà l'abbé Lacombe a tout prévu: il a préparé pour son maître, sans le lui dire, une espèce de petit traîneau nouveau genre. Au moment du départ, il y installe son supérieur qui est

fort surpris et se plaint de tant d'attentions, mais le jeune novice s'insurge aussitôt:

— Pour le moment, c'est moi qui commande; je suis le chef de l'expédition, je veux de la discipline. Dans quelques jours, nous intervertirons les rôles...

Le retour à Sainte-Anne s'accomplit sans accident et le noviciat commence. L'entrain, l'ardeur qu'y apportent le maître et l'élève suppléent aux formalités d'usage, inapplicables d'ailleurs dans les circonstances présentes. Ces deux cœurs d'apôtres se comprennent et s'élèvent de concert vers les sommets de la perfection religieuse tout en continuant à se dévouer au salut des âmes.

Pendant son noviciat, l'abbé Lacombe trouve même moyen de se livrer à l'étude des idiômes sauvages. Il se les assimile au point de pouvoir prêcher avec facilité aux diverses tribus avec lesquelles il se trouvera plus tard en contact. Il compose un certain nombre de cantiques, en traduit d'autres, les mettant à la portée des métis et des sauvages.

— Tout le monde aimait ces sortes de prières rythmées par le chant, et si celui-ci n'était pas des plus harmonieux, il n'en était pas moins agréable à Dieu.

L'année de probation terminée, le missionnaire prononça ses vœux perpétuels. La cérémonie, très simple évidemment, eut lieu le 17 septembre 1854, le jour de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dans la modeste petite chapelle de Sainte-Anne; et le père Lacombe put enfin se dire:

— Tous mes vœux sont accomplis; j'ai trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps!... Oui! je suis heureux de dire dans toute l'ardeur de mon âme: enfin, me voilà Oblat de Marie Immaculée, fils de Mgr de Mazenod, si admirable dans sa vie et dans ses œuvres... Me

voilà le frère de ces dévoués missionnaires dont la piété égale le zèle, dans ces régions où je suis moi-même si heureux de travailler. C'est maintenant, Seigneur, que je puis vraiment m'écrier: *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus!* [1]

Par la profession religieuse du père Lacombe, la mission de Sainte-Anne passait aux mains des Oblats, qui, bien que peu nombreux, étendaient chaque jour leur champ d'action. Malheureusement, ils ne pouvaient pas toujours recevoir de France les secours dont ils avaient besoin pour répondre aux nécessités les plus urgentes. A certain moment même, le supérieur général, apprenant les souffrances et les misères de ses enfants abandonnés dans le grand Nord-Ouest, s'était décidé à les rappeler tous. Mais eux répondirent:

—Très Révérend Père, la triste nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas. Nous savons que nos missions vous tiennent à cœur, et nous ne pouvons nous faire à l'idée d'abandonner nos chers néophytes et nos nombreux catéchumènes. Il vous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin de messe. Avec l'oblation quotidienne du Saint Sacrifice, nous n'avons pas besoin d'autre chose que la permission de rester dans nos missions. Les poissons des lacs et des rivières suffiront pour nous nourrir, et les peaux de bêtes pour nous vêtir.

Mgr de Mazenod, touché de la générosité de ses missionnaires, ne put que les encourager et leur promit de les assister autant qu'il le pourrait.

Juste un mois après la profession du père Lacombe, un nouveau confrère breton, le père Lestanc, arrivait à Saint-Boniface. On reçut à bras ouverts cet excellent religieux

---

[1] Ps. 121, —1.

destiné par la Providence à faire tant de bien, principalement chez les Métis. Il devint l'ami et le compagnon préféré du père Lacombe: pendant 40 ans, ils garderont les meilleures relations d'amitié.

Devenu religieux, le père Lacombe sentit se renouveler son énergie et son courage. Comme ses devanciers, MM. Thibault et Bourassa, il étendit l'action de son zèle jusqu'aux extrémités du Nouveau-Monde pour y prêcher le royaume de Jésus-Christ et proclamer la miséricorde du Dieu d'amour. Il se fait gloire de montrer son crucifix d'oblat, et d'amener les âmes au bercail de celui qui a dit:

Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi... Je suis le bon Pasteur, et le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Il y avait une autre bergerie que le père Lacombe n'avait pas encore visitée, et qui plus que bien d'autres avait besoin de son ministère. Au pied du mont Millet, dans les montagnes Rocheuses, se trouvait un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, appelé le fort Jasper, du nom de l'officier anglais qui le fonda au commencement du XIXème siècle. Il était situé sur la rivière Athabaska, qui sur un parcours de 60 milles, est parallèle à la rivière la Paix. Ce poste de traite était le rendez-vous de quelques métis, d'une quarantaine de familles iroquoises, et de sauvages appelés Porteurs les Chicanés. Ces populations vivaient à l'aise du fruit des chasses fructueuses qu'elles faisaient dans ces solitudes où abondaient l'orignal, le cerf, le castor, la martre et le mouton. [1]

---

[1] Vers 1830, alors que John Rowan commandait le fort des Prairies, il avait engagé, pour le suivre à Edmonton, une quarantaine de jeunes Iroquois, forts, robustes, pleins de santé et de courage, bons catholiques, capables d'affronter la misère et les dangers de toute sorte. Ils firent pendant quatre ans pour la compagnie la chasse au castor dans les grandes prairies et aux rivières Bataille, Labiche et à l'Arc. Leur engagement fini,

C'est cette population que le père Lacombe a résolu d'aller visiter. Le 3 juin 1856, après avoir recommandé son voyage à la bonne sainte Anne, il fait ses adieux au père Rémas et se met en route, accompagné d'un guide métis du nom de Michel Nipissing. Quatre chevaux portent les bagages.

Les deux voyageurs s'aventurent à travers les forêts, les savanes défoncées, les ruisseaux et les torrents. De temps en temps, ils suivent un petit sentier battu par les buffles et les chasseurs; le plus souvent, le soleil est leur guide. Quand la forêt devient trop épaisse pour l'apercevoir encore, Michel grimpe à la cime d'un arbre pour s'orienter. Après deux jours d'une marche pénible, les voyageurs se trouvent en face de difficultés plus grandes encore. Leurs chevaux s'embourbent dans un marais et manquent de périr. L'un d'eux particulièrement est tellement enfoncé qu'à peine lui voit-on encore la tête. Faut-il donc le tuer sur place et l'abandonner? Le père se recommande encore à sainte Anne et prie saint-Joseph, en qui il a une dévotion toute particulière, de ne pas les délaisser dans cette extrémité. Enfin, après

---

ils retournèrent au fort Jasper. Pendant leurs excursions, ils s'étaient liés d'amitié avec de petites bandes de Porteurs les Chicanés. Ils prirent femme parmi ces indiens et adoptèrent la même manière de vivre. En peu de temps, ces familles devinrent nombreuses et formèrent les Métis Iroquois de la Montagne; elles adoptèrent la langue iroquoise en y mêlant un peu de Cris; c'est cette langue qui a été généralement conservée chez leurs descendants. Les quarante iroquois avaient toujours conservé leur foi et leurs pratiques religieuses; en s'unissant à des femmes infidèles, leur intention était de faire bénir ces mariages dès qu'ils verraient un prêtre. En 1846, le R. P. de Smet, s.j., venu des bords du Missouri à Edmonton, se rendit dans la Colombie pour y choisir des emplacements convenables à l'établissement de nouvelles missions. Partout, sur son passage, il instruisit, baptisa et administra les sacrements. Cédant aux pressantes sollicitations des iroquois, il s'arrêta trois jours à Jasper; mais son arrivée n'ayant pas été annoncée, il ne put y trouver tous les indiens alors en excursion de chasse. C'est dix ans plus tard que le père Lacombe vint à son tour.

plusieurs heures de travail, ils réussissent à tirer les pauvres bêtes de leur dangereuse position. Mais trop fatigués désormais pour reprendre leur route, ils plantent la tente non loin de là et se laissent aller à quelques heures d'un repos bien gagné.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils se remettent en marche par une chaleur accablante. Les moustiques et les maringouins les dévorent; néanmoins ils avancent sans prévoir la terrible épreuve qui les attend.

Un vent violent s'est élevé et apporte avec lui des senteurs suspectes, comme une odeur de résine brûlée; l'air devient lourd et brûlant; une sorte de voile d'un jaune grisâtre s'est répandu par toute l'atmosphère. Il n'y a plus moyen de douter, c'est un feu dans la prairie. La fumée s'épaissit de plus en plus et déjà l'on entend comme un sinistre ronflement auquel se mêle bientôt le crépitement des hautes épinettes. Une grande vague de flamme, comme une sorte de muraille mouvante s'avance avec une telle vitesse que le cheval le plus rapide ne pourrait la dépasser. Michel Nipissing qui n'a pas la bravoure du fameux Alexis est éperdu de terreur.

— Mon père, qu'allons-nous devenir? Nous allons être brûlés vifs!...

Heureusement, le courage imperturbable du père Lacombe ne se dément pas un instant.

— La rivière Athabaska est proche, dit-il; allons nous y jeter.

Mais les chevaux épouvantés ne veulent plus se laisser conduire; il faut vaincre leur résistance, et quand on arrive à la rivière, il n'est que temps. A l'abri du talus, on entend l'incendie qui fait rage et la chaleur est suffocante; le plus fort du danger est passé et quoique un peu roussis, on se félicite d'avoir échappé à une mort horrible.

La position pourtant n'est pas riante: il va falloir sortir de là et voilà que le jour baisse. Que faire?

Tantôt dans l'eau, tantôt sur la grève, le missionnaire et son compagnon avancent péniblement; ils parviennent enfin à remonter le talus encore fumant qui leur brûle les pieds. La Providence veille sur eux véritablement, car ils aperçoivent tout près un petit coin de gazon que les flammes ont respecté: l'oasis au milieu d'un désert de cendres chaudes et de tisons fumants! C'est là que l'on va camper pour la nuit et tâcher de se reposer un peu.

Hélas! le repos ne vient pas: le père Lacombe est pris soudain de fièvre; il croit sa fin prochaine et les lamentations de Michel recommencent de plus belle.

— Bon père, vas-tu mourir ici? Et moi, grand Dieu, que vais-je devenir? Ils vont peut-être dire que c'est moi qui t'ai fait mourir! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous!...

Il va, vient, ne sait où donner de la tête et se décide à faire prendre au malade une sorte de tisane qu'il a composée de racines à moitié consumées... Le père Lacombe, absolument résigné à la volonté de Dieu, dit à son guide:

— Si je meurs, tu placeras mon corps sous cette butte de sable, et tu retourneras à Sainte-Anne porter la nouvelle.

Cependant le mal diminue graduellement; la fièvre s'en va et le père peut prendre un peu de nourriture; il s'endort pendant que Michel rassuré le veille avec sollicitude en priant de tout son cœur. "Ne crains plus maintenant, dit le père Lacombe à son réveil avec un bon sourire, c'est fini. Vous avez été exaucés, toi et les bonnes âmes qui ont prié pour moi... Remercions le bon Dieu qui a eu pitié de nous et des pauvres sauvages de la Montagne; il y a si longtemps qu'ils attendent le prêtre!"

Après une halte de deux jours, les voyageurs se re-

mettent en route et atteignent heureusement le fort Jasper. Il est impossible de décrire l'enthousiasme qui accueille leur arrivée et les marques de respect dont on entoure le missionnaire. —Les plus fervents catholiques de nos grandes villes civilisées n'auraient pu faire mieux, dit le père Lacombe.

La mission dure deux semaines et donne beaucoup de consolation au prêtre qui régularise les unions, administre les sacrements, dirige les consciences et ramène ces bons Iroquois et leurs alliés à leur ferveur primitive. Il remet aussi dans le bon chemin les brebis égarées et montre la voie à ceux qui marchaient dans les ténèbres.

Quelques semaines plus tard, le père Lacombe est de retour au lac Sainte-Anne, auprès du père Rémas, dont la présence et les exemples lui sont un puissant réconfort et lui font vite oublier les fatigues et les souffrances passées.

A cette période se rattache un autre voyage que le père Lacombe fit en compagnie du père Rémas au lac Labiche; mais ce fut, si l'on peut dire, un voyage d'agrément; il s'agissait d'aller rejoindre Mgr Taché qui invitait les missionnaires de la région à prendre part à une retraite en commun. Cette retraite fut pour les vaillants soldats un repos du corps et de l'âme, une sorte d'oasis où ils vinrent retremper leurs énergies physiques et morales, pour se remettre avec plus d'ardeur que jamais aux pénibles labeurs qui les attendaient.

Vers le commencement de mars 1857, quelques cas de fièvre scarlatine se déclarent et dégénèrent bientôt en une violente épidémie : la terreur règne et la désolation dans les camps des Pieds-Noirs, des gens du Sang, des Piégans et des Sarcis. Cette maladie était à peu près inconnue au pays; on l'avait rencontrée quelquefois, mais jamais avec cette virulence et cette rapidité de propagation. Dans leur détresse, les sauvages ont recours à la Robe-Noire...

Jamais encore le missionnaire n'est allé chez eux, mais ils l'ont rencontré maintes fois aux magasins de la Compagnie et dans leurs courses à travers la prairie.

Le père Lacombe, à peine remis des fatigues de son dernier voyage, se prépare donc à partir pour le lac du Bœuf, à 100 milles de distance environ; c'est là que sont campés les Pieds-Noirs et leurs alliés. Le froid est dur et la neige abondante; en vain cherche-t-il un guide; tous craignent la contagion. Heureusement le fidèle Alexis est là, toujours décidé à le suivre et à braver en sa compagnie tous les dangers.

Ils parviennent jusqu'à Edmonton et y passent la nuit. Le lendemain, de bonne heure, ils chaussent leurs raquettes, et se dirigent à bonne allure vers les hauteurs qu'occupe aujourd'hui le centre commercial de Strathcona. Mais leur voyage est interrompu par une lugubre trouvaille: trois cadavres mutilés gisent dans la neige; non seulement les chevelures, mais les mains et les pieds ont été coupés et suspendus plus loin aux branches d'un arbre. Il faut recueillir les débris et retourner à Edmonton pour leur faire donner une sépulture décente.

Ce devoir accompli, ils reprennent leur course et arrivent à la montagne Castor où ils rencontrent un campement de Cris. Il y a là plusieurs catéchumènes instruits par le missionnaire. Quand ils apprennent le but de l'expédition, ils essaient par tous les moyens de l'en détourner, mais lui secoue la tête et répond avec calme:

"Tout ce que vous me dites est très bien, mais rappe-
"lez-vous que je suis le père de tous les sauvages, et en
"supposant même qu'ils me maltraitent après m'avoir
"appelé, il faut que j'aille. Ne sont-ils pas dans le
"chagrin et la misère? Vous autres, ne seriez-vous pas
"contents que je vous soigne si vous étiez malades? Eh

"bien! les Pieds-Noirs sont malades, nous devons soulager "même nos ennemis."

Au bout de deux jours, malgré une affreuse tourmente de neige qui leur fait perdre plusieurs fois leur route, les deux voyageurs aperçoivent les camps des Pieds-Noirs; alors le Père déploie son pavillon blanc à croix rouge. En quelques instants, il est entouré d'une foule d'indiens gesticulant, criant, se lamentant, qui le pressent de les suivre; c'est à qui aura sa première visite. Les uns le tiennent par les mains, les autres par les plis de sa soutane, d'autres s'accrochent à sa ceinture. On le soulève de terre en criant:

—Grand Maître de la vie, prends pitié de nous à cause de cet homme que tu aimes!... Et toi, homme de la Prière, viens sauver nos enfants, car ils vont mourir!...

Le père Lacombe parvient enfin à les écarter et commence sa visite aux malades. Le camp se compose de 60 loges. La scène qui se présente aux yeux du missionnaire est indescriptible: il y a là des femmes et des enfants à demi nus, le corps tout couvert d'éruptions, torturés par la fièvre. Quelques-uns se tordent de douleur dans des convulsions horribles; d'autres, le visage tuméfié, la langue pendante, demeurent comme privés de sentiment; d'autres enfin, et ceux-là sont peut-être les moins pitoyables, ont trouvé le repos dans la mort...

Le prêtre se sent pénétré d'horreur, mais il se ressaisit et continue sa visite. Il passe dans une tente voisine: c'est le même spectacle de désolation. Il voit un père au paroxysme du désespoir, tenant dans ses bras et serrant contre son cœur le cadavre de sa fille morte depuis deux jours. Le pauvre sauvage lui parle, il lui soulève les paupières et lui ouvre la bouche, comme s'il espérait encore surprendre quelque signe de vie. C'est avec peine que l'on

parvient à lui arracher le cadavre pour l'ensevelir avec les autres.[1]

Partout où le missionnaire porte ses pas, ce ne sont que plaintes, gémissements, sanglots. Il faudrait des remèdes et il n'en a pas; son cœur se brise d'impuissante compassion. Comment donc faire, ô mon Dieu?... La charité est ingénieuse à trouver des ressources imprévues: il se sent inspiré soudain. Il va bénir de l'eau et en administrer à chaque malade. Il se fait donc apporter tous les vases et les récipients qu'on peut réunir, les fait remplir d'eau qu'il bénit et distribue dans chaque famille; puis il enseigne à ces malheureux à faire le signe de la croix avant d'en boire. Il prescrit aux mères d'en donner à tous leurs enfants, même à ceux qui ne sont pas atteints du fléau ainsi qu'aux bébés les plus jeunes.

—J'attribue la cessation du fléau à l'eau bénite a-t-il dit lui-même très souvent.

Il y a ainsi dix camps à quelques milles de distance les uns des autres; tous sont atteints de la même façon. Il les visite tous. Aidé de son compagnon, il administre le baptême aux enfants et aux mourants; il prodigue les mots d'encouragement, et à ceux qui sont capables de le comprendre, il donne l'assurance du bonheur futur.

Et voilà qu'après vingt jours de travaux et de fatigues, sans relâche et sans repos, le père Lacombe se voit lui-même frappé de la maladie. Que va-t-il devenir? Sans soins, sans remèdes, torturé par le froid et brûlant des ardeurs de la fièvre, il n'a devant lui qu'une vision: la mort.

"Dans cette misère profonde cependant, dit-il, il me

---

[1] On se demandera peut-être ce que les Sauvages faisaient de leurs morts en cette saison de l'hiver? Oh! c'était bien simple: on les entassait par dix ou quinze sous une tente fermée que l'on recouvrait de roches et de neige, et l'on allait plus loin. Les loups et les corbeaux venaient par derrière et se repaissaient des cadavres abandonnés.

"restait ma confiance en Dieu. Je lui disais de toute mon "âme: Seigneur, vous savez pourquoi je suis venu ici; "si vous m'ôtez la vie, beaucoup de ces pauvres sauvages "mourront sans baptême et ne verront jamais votre Face "adorable. Ma tâche est loin d'être terminée; daignez me "conserver la vie, je veux encore me dévouer de toutes "mes forces pour faire connaître et aimer votre saint "Nom..."

Dieu eut pitié de son serviteur; il envoya à son secours un homme des camps qui se fit son médecin, son garde-malade,... et son sauveur. Abandonné dans sa tente, entouré de morts et de mourants, le père Lacombe se préparait déjà à aller rendre ses comptes au souverain Juge, quand un inconnu se présente et lui demande en bon français s'il veut bien accepter ses services. Cet homme à la physionomie franche, à la robuste carrure n'est certainement pas un sauvage...

— Qui êtes-vous? demande le père Lacombe à son visiteur.

— Je suis Jean l'Heureux! répond celui-ci.

— Vous êtes canadien! Comment vous trouvez-vous ici?

— Il y a bien des années que je dépense ma vie chez les Pieds-Noirs; en l'absence du prêtre, j'essaie de leur faire un peu de bien en leur enseignant la religion...

— Qui vous a dit ma présence ici?

— Je viens d'un camp éloigné et je n'en savais rien quand j'ai appris d'un sauvage que vous étiez venu pour les soigner, et que vous étiez dangereusement malade à votre tour. A cette nouvelle, je me suis hâté de venir vous porter secours, sachant bien que vous deviez manquer de tout.

— Soyez le bienvenu, mon cher ami, j'ai grand besoin d'assistance, en effet.

"Il est impossible de dire, ajoute le père Lacombe, toute la charité et le dévouement de cet homme à mon endroit. Il commença par aller à la chasse pour me procurer un peu de nourriture fraîche, puis il me garda du froid en entretenant un bon feu dans ma tente. Il se tenait jour et nuit près de moi, attendant que le danger fut passé... Je n'hésite pas à le dire, il m'a sauvé la vie... [1]"

Suffisamment remis de cette alerte, le père Lacombe reprend ses travaux avec une ardeur nouvelle; il instruit, il baptise et encourage ces pauvres idolâtres en proie à tant de souffrances et de misères. Le zèle et le dévouement de la Robe-Noire frappent les indiens et impriment dans leurs cœurs cette confiance dans le prêtre qu'ils n'ont jamais perdue depuis.

Cependant les beaux jours approchent; la neige a déjà disparu; la maladie perd peu à peu de sa virulence; on ne rencontre plus que quelques fiévreux isolés bientôt en pleine convalescence. Le père Lacombe quitte ses chers Pieds-Noirs dont les terribles épreuves lui ont fourni le moyen de commencer parmi eux l'œuvre si difficile de l'évangélisation.

De retour au lac Sainte-Anne, près de son vieil ami le père Rémas, le père Lacombe se repose... en continuant

---

[1] Cet homme, dont la vie ne fut qu'une longue suite d'exploits et d'aventures de toutes sortes, appartenait à une très bonne famille de Québec. Il fit un brillant cours classique, et à diverses reprises, essaya d'entrer dans les Ordres ou de se faire religieux. Pour une cause ou pour une autre, il n'y réussit pas et se livra à la vie la plus aventureuse qu'on puisse imaginer. Il était lié d'amitié avec les Sauvages, surtout les Pieds-Noirs et les Métis, avec qui il vécut de nombreuses années. Bien des fois il se fit mendiant pour eux afin de leur venir en aide. M. Jean l'Heureux, devenu octogénaire, vint se mettre sous la direction spirituelle de son vieil ami qui fut très heureux de payer la dette de reconnaissance contractée 56 ans auparavant, durant cette terrible épidémie chez les Pieds-Noirs.

sa vie mouvementée. Il va, vient, s'occupe de tout, entreprend constamment de nouveaux travaux et de nouveaux voyages dans l'intérêt de sa mission. Tantôt il devient chaufournier et maçon[1]; tantôt il scie du bardeau, il équarrit des pièces de bois et s'adonne à la charpente. Pour outil, il a sa hache et le couteau recourbé des sauvages. C'est lui qui construit la première chapelle au lac Sainte-Anne. Cette chapelle est couverte en bardeaux employés pour la première fois dans ces contrées. Les indiens contemplent, émerveillés, ce nouveau genre de toiture, ainsi que les matériaux employés dans la construction de la chapelle; ils s'initient peu à peu aux merveilles de la civilisation! Le lac Sainte-Anne possède bientôt une cinquantaine de maisonnettes toutes dues à l'entreprenante activité du père Lacombe.

Les prêtres séculiers, et avec eux les oblats qui fondèrent les missions du Nord-Ouest, avaient reçu du ciel les qualités qui font les grands explorateurs et les fondateurs d'empires. A ces dons, ils ajoutaient une volonté indomptable, une foi intrépide qui leur firent mener à bien les entreprises les plus hasardeuses et les plus difficiles. Aujourd'hui, le père Lacombe et ceux qui, comme lui et avec lui, ont vécu ce qu'on peut appeler sans crainte d'exagération, les temps héroïques, ont le droit assurément de jeter un regard d'orgueil sur ce lointain passé et de se dire que ce sont vraiment eux qui ont préparé le radieux présent: *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent!*...

Un jeune religieux français, le père Frain, venait

---

[1] Les premiers fours à chaux construits dans le Nord-Ouest le furent par des prêtres catholiques. Le R. Père Tissot fut le premier à en bâtir un au lac Labiche; cet essai lui donna pleine satisfaction, ce qui l'engagea à se rendre au lac Sainte-Anne, en 1856, pour aider le père Lacombe à en construire un autre. Le père Tissot construisit également la première maison de pierre au lac Labiche.

d'arriver à la mission du lac Sainte-Anne et se trouvait dans un état de santé inquiétant. Le père Lacombe lui prodiguait les soins les plus assidus. Mais il eût fallu les prescriptions d'un médecin, personnage quasi inconnu dans ces régions reculées... La Providence intervint une fois de plus.

Vers la fin de janvier, pendant le repas du soir, un métis, torche en main, vient frapper à la fenêtre de la cabane. Le père Lacombe s'empresse d'ouvrir la porte:

— Quelle nouvelle nous apportes-tu à cette heure tardive?

— Je viens vous informer, dit le métis, qu'un homme blanc qui se dit docteur, est arrivé au fort Edmonton. Il se dit envoyé par la grande reine de l'autre côté de l'océan, pour lui faire un récit sur le pays et sur ceux qui l'habitent. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de venir vous prévenir... Ai-je bien fait, mon Père?...

— Tu as bien fait de venir, et j'en suis très heureux. Demain matin, je me mettrai en route et j'irai voir cet homme. Il sera la providence de mon jeune confrère qui a grand besoin de ses soins...

Le lendemain donc, le père Lacombe prépare le traîneau et les chiens, il enveloppe soigneusement son malade de couvertures et de peaux de buffle, et l'on part pour une étape de 50 milles.

— Mes chiens sont de bonne humeur, ce ne sera pas long.

A huit heures du soir, en effet, ils étaient devant la grande barrière du fort déjà fermée. De son poing résolu le père Lacombe frappe à coups redoublés jusqu'à ce qu'une voix demande de l'intérieur:

— Qui êtes-vous? Que demandez-vous?

— J'amène un malade au docteur, permettez-moi d'entrer.

Au son de cette voix connue, M. Swanston se hâte d'ouvrir la barrière, et fait aux voyageurs un accueil très cordial, leur offrant en même temps une gracieuse hospitalité. Le Dr James Hector se présente aussitôt et prodigue au malade ses soins éclairés. Mais le soulagement ne peut être que temporaire, tant que le jeune religieux restera dans les pays froids. Pour lui, il se déclare impuissant. Avant de se retirer, [1] le docteur demande au père Lacombe la permission d'aller lui faire visite au lac Sainte-Anne afin de prendre contact avec les métis et d'organiser une expédition de chasse pour l'été suivant.

— Rien ne me sera plus agréable, répond le père Lacombe.

Le docteur tint parole et vint plus tard passer quelques jours à la mission. [2]

Des impressions de cette visite, il nous reste ce que le docteur Hector, dans un communiqué officiel à son gouvernement, écrivait plus tard en caractères soulignés,— que le père Lacombe était un homme de génie, très hospitalier, que son zèle était admirable, et que les sauvages et les métis n'avaient pas de meilleur ami. Il écrivait encore, dans un des rapports qui suivirent:

"M. Lacombe, prêtre catholique romain, fait de "fréquents voyages du lac Sainte-Anne à Edmonton avec "sa traîne à chiens (50 milles). Son compagnon, un "certain Alexis, charge le traîneau de 400 livres de viande, "et tous deux retournent à la mission le lendemain avant "le matin."

---

[1] Le père Frain dut retourner à la rivière Rouge, d'où il fut envoyé dans la Louisiane. Là, il recouvra la santé et put se donner tout entier aux travaux apostoliques.

[2] Devenu quelques temps après sir John Hector, de la Nouvelle Zélande, le docteur, ainsi que son ami, le botaniste Bourgeau, ne cessa d'entretenir avec le père Lacombe, des relations de sincère amitié.

Sir John Hector n'est pas le seul personnage officiel qui se soit fait l'admirateur du missionnaire catholique. Un jour, le gouverneur Colville faisait un discours de circonstance à Edmonton en présence de plusieurs bourgeois et commis au sujet de leur puissante compagnie. Apercevant soudain à quelques pas d'eux le père Lacombe qui se promenait en disant son chapelet, le bréviaire sous le bras, il s'arrête au milieu d'une phrase et dit à son auditoire:

"Voyez, messieurs, ce religieux avec son livre sous le "bras; il est pauvre et sans argent; il fait des œuvres ad"mirables et accomplit un bien immense. Il n'a pas les "soucis que nous avons, nous autres qui travaillons pour "de l'argent. Voyez tous ces prêtres catholiques qui n'ont "rien... Nous, avec toutes nos richesses, nos forts "tombent en ruines!..."

De son côté, Mgr Taché, tenant le supérieur général de sa congrégation au courant de la situation des missions du Nord-Ouest, écrivait:

"...Au lac Sainte-Anne, les RR. PP. Rémas et "Lacombe se multiplient pour avancer le règne de Jésus"Christ. Outre les visites des camps sauvages, à de "grandes distances, le soin de la mission Saint-Joachim "les oblige à des voyages aussi nombreux que pénibles. "Nous avons compté que dans une seule année, ces deux "généreux pasteurs ont fait plus de deux mille kilo"mètres pour desservir cette mission que dans le pays on "considère comme faisant partie du lac Sainte-Anne. "Ces chers pères ont besoin de secours pour faire face aux "exigences du ministère parmi les chrétiens, sans parler "des infidèles, dont le chiffre est porté à une vingtaine de "mille dans cette partie du diocèse."

Les travaux et les fatigues ne faisaient guère peur aux missionnaires; ce qu'ils redoutaient, c'était l'isolement

dans lequel ils se trouvaient si souvent perdus. Le père Lacombe commente en termes énergiques la situation du prêtre qui passe des mois, parfois plus d'une année, sans rencontrer un autre prêtre.

"Il faut avoir éprouvé ce terrible isolement pour "comprendre les souffrances et les agonies morales aux-"quelles il soumet l'âme en proie à la tristesse et à l'ennui. "Vous n'avez toujours en face de vous que des sauvages "et des métis qui sont loin de se rendre compte de votre "situation et de vos embarras. La seule chose à faire est "de s'armer de courage et de s'abandonner à Dieu..."

Aujourd'hui que les convois de voyageurs sont si multipliés et que le service des postes est si bien organisé, on a peine à se figurer le temps où n'arrivait qu'une seule malle par année. C'était pourtant le cas pour les premiers missionnaires dans les débuts de leur apostolat. Le père Lacombe usait d'un ingénieux stratagème pour se donner le change à lui-même et supporter joyeusement le sacrifice. Lorsqu'il recevait les quotidiens de l'année écoulée, il les lisait, jour par jour, à leur date, l'année suivante, se berçant de l'illusion qu'il suivait les nouvelles de l'année.

Après tout, se disait-il, quelle différence y a-t-il quand on se fait un monde à soi-même?

Les missionnaires perdus dans la prairie, dans les montagnes ou les forêts se souciaient évidemment fort peu des potins et des mondanités qui remplissent souvent les journaux.

"Il ne faut pas croire, cependant, ajoute le père La-"combe, que nous étions indifférents à la grande voix de "la presse. Par elle, en effet, nous apprenions quelquefois "la mort d'un parent, d'un ami, ou quelque autre "nouvelle qui nous jetait tantôt dans la joie, tantôt dans "le deuil. Souvent c'était un événement qui mettait "un regain de courage dans notre vie d'abnégation..."

A propos de ces relations avec le monde civilisé, il arriva au père Lacombe une aventure qui vaut la peine d'être relatée. Au cours d'un de ses voyages dans les missions du nord, il se trouvait un soir au milieu d'un grand rassemblement de sauvages cris encore catéchumènes. Vient un métis qui lui apporte un grand nombre de lettres et de journaux. Le bon père, au comble de la joie, se met à dépouiller son courrier...

L'heure est déjà avancée.

— Continuez, dit-il aux sauvages, à fumer le calumet pendant que je lis ces lettres.

Tous se pressent autour de lui comme des enfants... Hélas! la première lettre lui apprend la mort de son père; ses larmes coulent. Les Indiens, surpris de cette faiblesse, se regardent étonnés et échangent des signes de désapprobation. Le grand chef, *Herbe-Odoriférante*, encore païen, se lève et lui demande la cause de ses larmes.

— C'est cette lettre, répond le missionnaire en la lui montrant; elle m'annonce la mort de mon père.

— Comment? Toi, le grand homme de la prière, tu pleures! Ne nous as-tu pas dit, à nous autres, que quand nous avions du chagrin, nous ne devions pas pleurer, mais nous soumettre généreusement à la volonté du Grand-Esprit? — Tiens, Père, pour nous donner l'exemple, prends ce calumet et tire quelques bouffées, afin que nous sachions que tu te résignes...

Le père Lacombe, surpris et embarrassé, leur demande de lui pardonner cette faiblesse et dit à son catéchumène qu'il lui a fait plaisir en lui donnant cette leçon. Tout en fumant le calumet, il continue à parcourir ses lettres; et le grand chef, qui ne le quitte pas des yeux, remarque que tout à coup la figure du père devient rayonnante de joie. Le père lève les yeux au ciel, et malgré lui pleure de nouveau, mais cette fois de bonheur. La lettre vient de Pie IX...

c'est une bulle de convocation au prochain concile œcuménique, et la bénédiction apostolique pour tous les fidèles.

— Qu'y a-t-il donc dans celle-ci? reprend *Herbe-Odoriférante.* Ce doit être de bonnes nouvelles, puisque tu parais si content?...

— En effet, ce sont de très bonnes nouvelles, répond le missionnaire. Cette lettre vient du grand Maître de la prière; il appelle auprès de lui tous les autres maîtres de la prière...

— Comment se nomme-t-il, ce grand Maître de la prière?

— Il se nomme Pie IX.

—Veux-tu me montrer ce papier du grand Maître de la prière?

— Volontiers, dit le père en lui présentant l'encyclique.

En la recevant, le grand chef se redresse, et l'élevant avec respect au-dessus de sa tête pour que tous ses compagnons la voient il demande d'une voix grave:

— Père, où le grand chef de la prière a-t-il mis sa main sur ce papier, pour signer son nom et nous bénir?

— Ici, dit le père Lacombe en indiquant de la main l'endroit.

Le chef s'inclinant alors fait le signe de la croix, baise le seing du Saint-Père avec respect et invite les autres Indiens à faire de même. En portant les lèvres sur cette signature, ils disent tous, les uns après les autres:

— Cela nous portera bonheur.

— Oui, maintenant vous n'êtes que catéchumènes, mais bientôt vous serez les enfants de notre très Saint-Père Pie IX.

— Répète donc encore son nom, dit le chef, pour que nous l'apprenions...

Le missionnaire, ému, redit plusieurs fois de suite le

nom béni, et le leur fait répéter ensemble. Herbe-Odoriférante se lève de nouveau, et à ce moment, son mâle visage parait comme transfiguré. Alors, d'une voix profonde, et avec une expression touchante de vénération et d'amour, il répète deux fois : Pie IX!... Pie IX!... Et il invite ses guerriers à redire avec lui le nom béni. Et tous ensemble de répéter à l'envi: Pie IX... Pie IX... Vive Pie IX qui sera bientôt notre père!...

"Je pleurais, dit le père Lacombe, en voyant l'auguste "nom de notre père commun toucher si profondément le "cœur et l'esprit de nos sauvages, et je ne pouvais m'em-"pêcher de songer que c'était peut-être un dédommage-"ment aux blasphèmes dont ce nom vénéré est l'objet "parmi les nations soi-disant civilisées."

Après cette scène inoubliable au milieu d'un campement de sauvages cris, le père Lacombe écrivit à Mgr Bourget pour lui donner tous les détails de cette émouvante manifestation. Comme le prélat se préparait à partir pour Rome, il lui demanda de vouloir bien la communiquer à Sa Sainteté.

Le Souverain Pontife fut très ému au récit des merveilles de la grâce opérées par le zèle et le dévouement des missionnaires. Il remit à Mgr Bourget un message précieux et une bénédiction apostolique signée de sa main pour les sauvages du Nord-Ouest, en particulier pour ceux qui s'étaient donné tant de mal afin d'apprendre son nom.

CHAPITRE HUITIÈME

"MON FIDÈLE ALEXIS".—MICHEL NORMAND ET SA FEMME, ROSE PLANTE.—"HERBE-ODORIFÉRANTE", COMMENT ON SE FAIT UN NOM.

Puisqu'il vient d'être question d'Herbe-Odoriférante, qu'on nous permette de suspendre un instant le cours des événements pour faire plus ample connaissance avec quelques types particulièrement intéressants rencontrés plusieurs fois déjà sur notre route.

D'abord le métis Alexis, que le père Lacombe n'appelle jamais autrement que "mon fidèle Alexis". Il naquit vers 1830, aux environs du lac Labiche, d'un père métis et d'une mère crise, tous deux chrétiens. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea à Edmonton au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson; c'est là qu'il rencontra le père Lacombe et qu'il prit comme épouse une sauvagesse chrétienne de nation crise. Son ménage ne fut pas heureux; l'épouse infidèle déserta le foyer pour suivre un étranger. Alexis, miné par la tristesse et le découragement, s'en vint trouver le missionnaire, et sans engagement ni conditions lui offrit ses services. Son ambition était de devenir frère convers, mais sa piété peu éclairée et ses manières étranges ne permirent jamais à la congrégation des Oblats de le recevoir parmi les siens. Le père Lacombe l'attacha pourtant à sa personne comme serviteur et compagnon de voyage; il avait étudié ce caractère bizarre et, sans peine, était parvenu à en pénétrer toutes les

nuances. Sans aucun goût pour les distractions et les amusements, Alexis était plein de cœur et d'ardeur au travail. Très adroit d'ailleurs, il réussissait dans les entreprises les plus hasardeuses.

"Je lui ai vu faire des tours de force et d'adresse in-"croyables, dit le père Lacombe. Sa bravoure allait "jusqu'à la témérité: rien ne lui résistait. Cependant "il n'était ni rude ni dur; ses services étaient toujours "remplis avec charité et délicatesse."

Dans tous ses voyages, par n'importe quel temps et en n'importe quelle saison, à pied, à cheval et en canot, à travers bois et prairies, le bon père Lacombe trouva toujours dans Alexis un guide intelligent et dévoué. Comme tous les métis, il avait le don de l'orientation et se trompait rarement. Pendant dix-sept ans, il rendit au missionnaire des services inappréciables.

Après ce temps, il commença à laisser paraître des marques de dérangement cérébral; il se croyait inspiré d'en haut pour une mission de choix. Le père Lacombe en eut un véritable chagrin et essaya vainement de ramener le malheureux au calme et à la raison. Tous les moyens échouèrent, et, un beau jour, Alexis disparut. Il s'en alla errant de place en place et on le perdit de vue. Plusieurs années après, son cadavre fut trouvé à quelques milles de la mission des RR. PP. Oblats du lac Froid. Dieu, sans doute, n'a pas oublié les grands services rendus par cet homme aux apôtres de son Église... Quant au père Lacombe, très affecté par cette triste mort, il se fit pendant longtemps un devoir de recommander cette pauvre âme à la miséricorde divine.

Avec le fidèle Alexis, Michel Normand et sa femme, Rose Plante, sont restés dans le souvenir des premiers missionnaires du Nord-Ouest pour leur fidélité et les services insignes qu'ils rendirent aux missions naissantes.

Nés de parents chrétiens établis à la rivière Rouge depuis 1782, les deux braves métis possédaient là une petite ferme qu'ils cûltivaient à la manière de leurs compatriotes, suivant pendant l'été les expéditions de chasse alors que le buffle n'avait pas encore fui les bords de la rivière Rouge. Sans postérité, ils avaient adopté quelques orphelines qu'ils élevaient comme leurs propres enfants dans l'observance des lois de l'Église. Lorsque les missionnaires Thibault et Bourassa partirent pour la vallée de la Saskatchewan, ils emmenèrent les époux Normand comme serviteurs. Ceux-ci demeurèrent plusieurs années au lac Sainte-Anne et furent une vraie providence pour les missionnaires. Quand M.Bourassa quitta la mission, les deux métis revinrent avec lui à la rivière Rouge. Il faut croire qu'ils regrettaient le lac Sainte-Anne, car ils y retournèrent en septembre 1859 avec le père Rémas et les Sœurs de la Charité. Le père Lacombe ne put cacher sa joie quand il revit sur les bords du lac le couple dévoué.

"Quoi! notre cher Michel et notre bonne Rose nous "reviennent... comme je suis heureux de les revoir! "C'en est fait, mes bons amis, vous ne nous quitterez plus "désormais; vous ferez partie de la famille, et nous tâche-"rons de vous rendre heureux!..."

Depuis ce temps, en effet, Michel et Rose sont toujours restés avec les missionnaires. Lors de la fondation de Saint-Albert, ils allèrent tenir la maison du père Lacombe, et rendirent des services marqués, non seulement à lui, mais à toute la colonie. Leur fidélité et leur honnêteté étaient connues par tout le pays; leur piété était un encouragement et un exemple pour les autres, et leur attachement à la religion capable de résister à toute épreuve; c'étaient des chrétiens vraiment dignes de ce nom.

Au moment de l'établissement du siège épiscopal de Saint-Albert, Mgr Grandin voulut récompenser leur

dévouement en leur réservant un logement dans l'évêché. Ils continuèrent ainsi de nombreuses années encore, à se faire les serviteurs des missionnaires. Tous deux moururent dans un âge avancé, riches des mérites de leurs bonnes œuvres. Leurs dépouilles mortelles reposent maintenant dans le cimetière de Saint-Albert.

Il nous reste maintenant à retracer les principaux traits de la vie d'Herbe-Odoriférante, le grand chef dont nous avons vu au chapître précédent la vénération pour le nom de Pie IX.

C'était au cours d'un des nombreux voyages du père Lacombe parmi les Cris, alors campés dans la plaine qui s'étend entre la rivière Labiche et la rivière Bataille. La saison était à sa plus grande rigueur et partout la neige couvrait la terre. Dès qu'il fut installé dans la vaste tente qu'on lui avait ménagée, les grands de la nation, qui, bien qu'infidèles encore, étaient de ses amis ,vinrent lui souhaiter la bienvenue. Tous étaient assis à terre autour du feu, le chef seul se tenait debout. C'était un homme de taille moyenne, mais bien proportionnée, qui ne manquait pas d'une certaine élégance. Avec cela une belle figure aux yeux vifs et à l'expression douce et sympathique. Il se nommait en langage cris *Wikaskokiseyin, Herbe-Odoriférante.*

— As-tu tes médecines avec toi? demanda-t-il tout à coup au père Lacombe.

— Oui, quelques-unes, répondit le missionnaire.

— Veux-tu soigner mon gendre, qui est très malade?

— Certainement, mais quel mal a-t-il?

— Je vais le faire venir, et tu verras par toi-même.

— Quel âge a ton gendre?

— Trente-cinq ans, et il est très fort; mais les souffrances qu'il endure l'ont mis dans un état de faiblesse excessive. Le cœur me manque de le voir ainsi souffrir.

Pendant qu'on va chercher le malade, le chef raconte l'accident dont son gendre a été victime deux mois auparavant.

— Pendant un combat, son fusil fit explosion et il eut une main affreusement mutilée. Alors il s'attacha le bras, fortement serré, au-dessus du poignet et se coupa lui-même la main avec son couteau de chasse. Mais par suite du froid et du manque de soins, le mal s'est mis dans tout son bras et s'est étendu jusqu'au coude... Le voici, vois par toi-même...

La gangrène, en effet, s'était emparée du membre malade; à la vue de la plaie hideuse, le père ne put réprimer un mouvement d'horreur.

— C'est trop difficile pour moi, dit-il au chef, les plus grands médecins de mon pays seraient embarrassés devant un cas semblable. Que veux-tu que je fasse, moi qui n'ai ni leur science, ni leur habileté?...

Herbe-Odoriférante ne se rend pas à cette excuse; se tournant vers les siens il leur dit à mi-voix:

—Si nous étions chrétiens, il le soignerait bien; mais pour nous, il ne fera rien...

Pourtant il insiste en suppliant.

— Soigne-le, Père, et fais ce que tu pourras. Quand tu auras fait ce que je te demande, je ferai ensuite pour ton Dieu ce que tu demanderas de moi!

La situation était embarrassante... Sans instruments de chirurgie, sans produits pharmaceutiques, et surtout sans connaissances suffisantes, qui eût osé entreprendre pareille cure? Le père Lacombe se débattait dans un dilemme, soigner le malade ou l'abandonner. Dans les deux cas, c'était renoncer à l'espoir de convertir ces sauvages, car il n'avait pas la présomption de penser le guérir. Pourtant, si Dieu voulait... Et pourquoi ne voudrait-il pas?... Perdre pour perdre, autant valait-il risquer de

gagner. Résolu, le missionnaire implore d'abord le secours d'en-haut:

— O mon Dieu, vous qui êtes le maître de la vie et de la mort, aidez-moi à sauver cet homme!... Une opération est nécessaire; guidez ma main inexpérimentée, et donnez-moi la force de surmonter mes incertitudes et mes répugnances. Mon Dieu, je vous confie ce pauvre malade, et, avec lui toute sa nation qui se fera chrétienne si vous donnez le succès à mon entreprise!

Puis il se tourne vers le chef:

—Puisque tel est ton désir, je vais tenter l'impossible; mais si ton gendre meurt, ne pense pas mal de moi... Et d'abord, dis-moi, est-il prêt à souffrir? Car pour guérir, il faut souffrir.

— La souffrance ne lui a jamais fait peur, ne t'inquiète pas de cela. Et, s'il meurt, je ne te voudrai pas de mal.

Tout ému, le père Lacombe se met à l'œuvre. La courroie de peau de buffle était restée autour du bras; c'est elle qui en empêchant la circulation était la cause de tout le mal. Mais à présent, il était bien difficile de l'enlever; les chairs tuméfiées s'étaient gonflées tout autour et l'entouraient d'un bourrelet purulent. Le père examine minutieusement son propre bras pour ne pas risquer de toucher une artère et joue résolument du rasoir. Un flot de pus s'échappe par l'incision et le blessé pousse immédiatement un soupir de soulagement. Tout alentour, les sauvages attentifs prodiguent des marques d'approbation, et le père Lacombe, encouragé par ce premier succès se hâte à la besogne. La malheureuse courroie est enlevée, les plaies sont nettoyées, cautérisées au nitrate d'argent et bandées. Poursuivant son œuvre de médecin, le missionnaire prescrit à son client le repos et une diète absolue: lui-même surveille l'observation de ses prescriptions en

même temps que l'effet de la cure. Cet effet est merveilleux; tous les jours le mieux se précise davantage, et au bout de trois semaines, le sauvage était parfaitement guéri.

Il est facile de s'imaginer la joie et l'enthousiasme de toute la tribu devant ce résultat surprenant. Tous s'ingéniaient pour prouver au père combien ils l'admiraient et l'aimaient. Et lui, songeant toujours à sa mission divine, attendait l'occasion de rappeler au chef la promesse solennelle qu'il avait faite.

Or, un soir que la petite cloche appelait les sauvages chrétiens à la prière, quelle ne fut pas la surprise de la Robe-Noire de voir arriver Herbe-Odoriférante avec une quarantaine des siens!... La prière se poursuivit comme de coutume; quand tout fut fini, le chef cris demanda la permission de parler:

---Vous tous qui êtes ici présents et qui m'écoutez, vous êtes sans doute bien étonnés de me voir mêlé aux chrétiens ce soir. De tout temps vous m'avez connu le fidèle défenseur de la religion de nos pères, et comme chef, vous m'avez toujours vu présider nos grandes médecines"[1]... "Aujourd'hui, en présence du maître de la vie et de notre ami, l'Homme de la prière, je publie hautement, devant vous tous assemblés, que je renonce à toutes nos croyances et à toutes nos superstitions, pour embrasser la religion de la Robe-Noire.

En disant ces mots, Herbe-Odoriférante tombe aux pieds du prêtre et lui demande de le marquer du signe des chrétiens. Tout ému, le missionnaire guide la main du chef et lui apprend à faire le signe de la croix, lui disant, comme autrefois saint Remi au roi Clovis: "Brave chef, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré!" Le

[1] Solennité religieuse chez les sauvages.

gendre d'Herbe-Odoriférante, que le père Lacombe avait si heureusement guéri, et toute sa suite voulurent suivre l'exemple du chef.

Plusieurs mois durant, le père s'occupa de les instruire et de les préparer au baptême. Or, il arriva qu'avant le temps fixé pour la cérémonie, ils firent tous une expédition de chasse où ils furent plus heureux qu'ils n'avaient jamais été auparavant. Ils ne manquèrent pas d'attribuer ce résultat extraordinaire à l'influence de la religion qu'ils se disposaient à embrasser. Tout pleins d'une joie débordante, ils revinrent au lac Labiche remercier le missionnaire et organisèrent un plantureux festin dans la prairie.

Le père Lacombe, profitant alors de leur enthousiasme, les rassemble autour de sa tente pour réciter en commun la prière du soir. Il donne de salutaires avis que tout le monde écoute avec le plus grand respect. Après quoi, suivant l'usage, les femmes et les enfants se retirent sous leurs tentes et les anciens de la tribu restent à fumer et à deviser gravement. A un certain moment, Herbe-Odoriférante s'adresse au père Lacombe:

— *Mon associé*, tu t'apprêtes à me baptiser, mais sais-tu bien tout le mal que j'ai fait autrefois?... Si tu le savais, tu ne le voudrais plus...

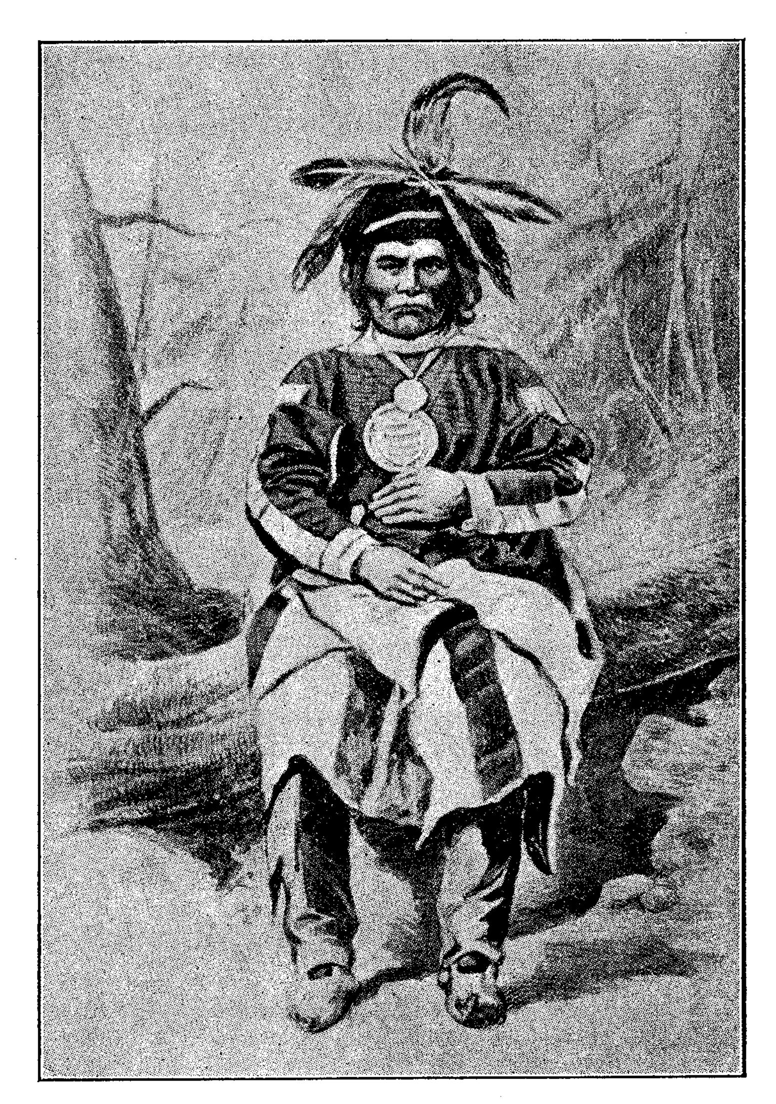
Plus ému par cette humble sincérité qu'il ne veut le laisser paraître, le prêtre montre son crucifix d'oblat.

— Vois-tu, dit-il, celui qui est cloué sur cette croix? C'est pour sauver tous les pécheurs qu'il est venu sur la terre et qu'il s'est laissé crucifier... Il ne demande qu'une chose, mais cette chose, il l'exige...

— Laquelle? reprend vivement Herbe-Odoriférante.

— Regretter ses péchés... Regrettes-tu le mal que tu as fait?

— Si je le regrette?... Oui, il y a longtemps que je



Chef cris

pleure tous ces crimes, car je sais bien que j'ai fait de la peine au Grand-Esprit... Tiens, écoute, je veux maintenant te raconter ma vie passée, et ceux qui sont ici diront si je parle la vérité.

Je n'ai jamais connu mon père ni ma mère. Orphelin dès ma toute petite enfance, une vieille femme m'adopta pour son fils. Elle m'aimait beaucoup et je la regardais comme ma mère; bien souvent je l'ai vue pleurer parce que j'étais abandonné et tenu à l'écart par tout le monde. Dans notre nation, c'est la coutume de mépriser les orphelins et de les considérer moins que les chiens. C'est ainsi que j'ai grandi dans l'abandon et le mépris.

Par tout le camp, on ne me désignait que sous le nom de *Ekaka-Owivowinit* — celui qui n'a pas de *nom.* Combien je souffrais de cette situation, nul ne pouvait s'en douter, pas même la brave vieille qui m'avait adopté; je rongeais mon frein, et sans en rien dire à personne, j'attendais le moment de me faire *un nom.* J'aurais bien voulu prendre part aux expéditions guerrières, mais toujours on me repoussait avec dédain... Il me fallait voir partir les autres, ceux qui avaient un nom, magnifiquement équipés par les soins d'une femme ou d'une fiancée, d'une mère ou d'une sœur: des souhaits et des encouragements les accompagnaient le long du chemin... Et moi, toujours je restais de côté; qui aurait pu s'intéresser à celui qui n'avait pas de nom?

Lorsque j'eus compté mes dix-sept hivers, je crus le temps venu de devenir quelqu'un ou de disparaître. Seule ma bonne vieille protectrice fut dans le secret; dans le plus grand mystère, je parvins à me procurer un vieux fusil; tant bien que mal, je fabriquai un lasso, un arc et un carquois que je garnis de flèches empoisonnées. Ainsi équipé, j'embrassai une dernière fois

celle que je considérais comme ma mère, et je partis seul, à la dérobée, par une nuit très obscure, persuadé que personne ne s'inquièterait de mon absence.

Pendant cinq jours et cinq nuits, je marchai à l'aventure, mais avec toute la prudence possible, à la recherche d'un camp ennemi. Toujours sur le qui-vive, c'est à peine si j'osais dormir et je me terrais comme une bête fauve. Un soir, j'aperçus au loin sur le bord d'une rivière, un grand camp de Pieds-Noirs; le but était tout près, mais il me fallait encore redoubler de précautions. Je m'embusquai dans un ravin, et toute la nuit je demeurai tapi dans les broussailles. Quand vint le jour, je m'aperçus avec joie que, de ma cachette, je pouvais aisément voir tout ce qui se passait dans le camp des Pieds-Noirs et compter les nombreux chevaux qui paissaient en liberté dans la plaine. Bientôt, un homme de haute taille sortit du camp et s'en vint vers le lieu où je me cachais. Malheureux vieillard, il se préparait à escalader la colline pour rendre hommage à Natous (le soleil) au nom de sa nation, ne se doutant pas du sort qui l'attendait... J'avoue pourtant que j'hésitai à le frapper ainsi par traîtrise, mais le souvenir de ma vie misérable m'incitait à refouler toute pitié; il me semblait entendre une voix qui me criait: "Tue-le!... Tue-le!... Fais-toi un nom!..." J'obéis. Dès qu'il fut à portée, je l'abattis d'une flèche, et voyant qu'il respirait encore, je me précipitai sur lui et lui plongeai mon couteau dans le cœur!

Avec un terrible sang-froid, d'un seul geste, je traçai sur le crâne du mort le cercle sanglant : je tenais mon premier scalp; jamais chevelure ne m'avait paru plus belle que celle-là. Dans ma joie, j'arrachai près de là, je ne sais pourquoi, une touffe d'herbes de senteur que je cachai dans mes habits...

Mais ce n'était pas tout: il me fallait quelque chose

de mieux. Je me mis en tête de m'emparer du troupeau de chevaux qui paissait auprès du camp. Il fallait me hâter, car bientôt tout le monde serait dehors et il ne serait plus temps. Sans plus réfléchir, je me précipitai vers les chevaux, mon lasso à la main. La plupart s'enfuirent effrayés. L'un d'eux cependant se laissa approcher d'assez près et je pus m'en emparer, le monter, et m'enfuir en poussant devant moi le troupeau affolé. Si rapide qu'avait été mon action, j'avais été aperçu du camp, et l'alarme était donnée. Des centaines de guerriers se lancèrent à ma poursuite. Bien en vain d'ailleurs, car ils avaient dû courir après les chevaux échappés et mon avance était grande; je fus bientôt hors de toute atteinte. Je n'en continuai pas moins ma course effrénée, m'arrêtant à peine pour me reposer et faire boire mes chevaux.

A l'aube du jour suivant, j'aperçus enfin les tentes de ma nation; toutes encore étaient fermées. Je traversai la rivière Labiche à la nage et j'entrai dans le camp en conquérant, poussant devant moi un troupeau de quarante chevaux et chantant à pleins poumons le chant de la chevelure: "Levez-vous!... levez-vous!... criai-je; celui qui n'a pas de nom est revenu vainqueur!... Vieillards et guerriers, réjouissez-vous!... Que les orphelins, que tous ceux qui n'ont pas de chevaux s'approchent: j'en possède assez pour satisfaire tout le monde!"

Ils ne pouvaient en croire leurs yeux, et l'émoi était à son comble; les guerriers, les femmes et les enfants se pressaient autour de moi en poussant des acclamations. Les vieillards s'approchèrent à leur tour et commencèrent à me féliciter: "Tu es un brave" disaient-ils. Le chef me dit: "Viens, mon fils que je t'embrasse, tu es un héros!"

Je me souvins alors de l'herbe de senteur que j'avais ramassée à l'endroit même ou j'avais tué ma victime; je la présentai au vieillard. Celui-ci l'accepta; et se tour-

nant vers la foule, il dit bien haut: *Herbe-Odoriférante* sera ton nom désormais... et sois, à partir de cette heure, l'un des grands chefs de la nation!

Puis ce fut le tour de ma mère adoptive qui m'enlaça de ses bras en pleurant: "Mon fils, tu n'es plus un orphelin, tu pourras désormais lever la tête et marcher de pair avec les braves. Je mourrai contente, parce que celui qui n'avait pas de nom s'en est fait un."

Ainsi le grand chef des Cris termina sa narration, disant au père Lacombe: "Homme de la prière, mainte- "nant que je t'ai dit combien j'ai été méchant, pourras-tu "me baptiser? Ne suis-je pas indigne de la compagnie "des chrétiens?

Le missionnaire, dominant son émotion, s'adresse à l'assemblée tout entière:

"Mes enfants et mes amis, dit-il, le Dieu des chré- "tiens, le grand chef de la prière, qui a créé toutes choses "et à qui tout appartient, aime tous ses enfants, même les "pécheurs. Il veut le bonheur de tous, oui, de tous ceux "qui regrettent de lui avoir fait de la peine et qui promet- "tent de ne plus lui en faire par mauvaise volonté. Il aime "à pardonner aux méchants qui viennent se jeter dans ses "bras en disant: Mon Dieu, j'ai péché, pardonnez à "votre enfant coupable.—Comme vous autres, par exemple "qui lui demandez pardon et qui voulez l'aimer, il vous "pardonne, et il veut vous donner une belle place dans son "royaume."

Peu de jours après, sous le nom d'Abraham, Herbe-Odoriférante recevait le baptême en même temps que sa femme Sara. Cette conversion fut une des plus sérieuses; elle fut le prélude de beaucoup d'autres. Herbe-Odoriférante fut toujours en grande vénération parmi son peuple, et celui qui n'avait pas de nom devint le plus célèbre d'entre les siens. Il prit une part importante dans les

traités conclus entre le gouvernement du Canada, les Cris, les Chippewayans, les Assiniboines et les Chippways. Son nom et ses discours figurent en plusieurs endroits des rapports publiés par le gouverneur Morris au sujet de ses négociations avec les différents chefs. Dans tous ses entretiens avec les siens, Herbe-Odoriférante ne cessait de prêcher la conciliation, la paix et la concorde. Nous nous en voudrions de ne pas citer quelques extraits de ses harangues:

"Mes enfants et amis, je vous dis ces choses en présen-"ce de l'être divin. Tout ce qui nous arrive est pour "notre bien, et je ne vois rien qui puisse nous alarmer. "J'accepte avec joie les offres qui nous sont faites, et je "tiens votre main sur mon cœur, en témoignage de mon "désir de voir notre union subsister autant que la terre "durera et que la rivière coulera.

"......Le grand roi, notre père,a les yeux fixés sur "nous en ce jour; il nous considère comme des égaux; il "étend sa miséricorde à toute la terre, et il a ouvert un "monde nouveau pour nous...

"......Je plains ceux qui n'ont pas autre chose que "le buffle pour vivre.....

"......Puisse cette terre ne jamais boire le sang des "Blancs! Je remercie Dieu, aujourd'hui, de pouvoir lever "la tête et de voir l'homme blanc et l'homme rouge se "tenir ensemble dans la paix. Je souhaite que cette union "dure aussi longtemps que le soleil nous éclairera!...."

Plusieurs années après son baptême, Herbe-Odoriférante accompagna le père Lacombe à Saint-Boniface et y fut confirmé par Mgr Taché. La cérémonie fut des plus solennelles. Les mémoires du temps disent que les fidèles se pressaient autour du chef qui, au milieu de tant de splendeur, gardait une attitude remarquable de dignité simple. L'archevêque prononça un magnifique sermon en

cris, langage que comprenaient tous les métis et un grand nombre de Blancs. Le père Lacombe, à son tour, félicita Herbe-Odoriférante de sa fidélité à correspondre aux grâces du Seigneur. Il l'encouragea à demeurer constant dans ses dispositions jusqu'à la mort.

Le vieux chef, au comble de la joie, répondit avec un à-propos remarquable à tous les témoignages de sympathie qu'on lui prodiguait; il sut remercier tous les assistants et exprima sa grande satisfaction de tout ce qui avait été fait pour lui et sa nation. Le gouverneur Morris, en témoignage de sa haute estime, lui fit présent d'un très beau revolver. Herbe-Odoriférante fut tellement heureux de ce cadeau qu'il ne s'en séparait jamais et le faisait admirer à tout venant... Hélas! il ignorait combien dangereuses sont ces armes modernes, lui qui n'avait jamais eu que ses flèches et son vieux fusil!...

Un jour qu'il montrait le revolver à son beau-frère, celui-ci, sans s'en apercevoir, pressa la détente, et le noble chef tomba, frappé d'une balle en plein front. On ne saurait s'imaginer la consternation des indiens à la nouvelle de cette mort inopinée. Ce fut un deuil général, non seulement chez les tribus sauvages, mais même parmi les gens civilisés, et principalement parmi les missionnaires, qui considéraient Herbe-Odoriférante comme un précieux secours dans leurs rapports avec les populations sauvages. Le père Lacombe le pleura comme un frère et adressa d'ardentes supplications à Dieu pour le repos de son âme. Aujourd'hui encore, dans sa vieillesse, il ne peut parler de cet ami, dont la conversion fut si sincère, sans que les larmes lui viennent aux yeux.

"J'ai confiance, dit-il, que le bon Dieu, à qui il fut toujours fidèle depuis sa conversion, lui aura donné une belle place en son beau paradis."

CHAPITRE NEUVIÈME

1859—1863

VISITE DE LORD SOUTHEST.—LES SŒURS GRISES AU LAC SAINTE-ANNE.—LA CROSSE DE MGR TACHÉ.—LA FUTURE MISSION DE SAINT-ALBERT.—LE PÈRE LACOMBE INGÉNIEUR: IL JETTE UN PONT SUR LA RIVIÈRE ESTURGEON.—SAINT-ALBERT EN 1863.—UN BAPTÊME "IN EXTREMIS".— LES TÉMOINS DE LA ROBE-NOIRE.

Sous l'effort continu des missionnaires, la moisson devenait de plus en plus abondante; une ère de prospérité s'ouvrait pour le lac Sainte-Anne et les missions environnantes. Mais en même temps, les charges devenaient de plus en plus lourdes, et malgré tout leur zèle, les deux religieux durent s'avouer qu'ils ne pouvaient plus suffire à la besogne. Il leur fallait de l'aide. Le père Rémas partit pour Saint-Boniface dans l'espoir d'en ramener quelques religieuses.

Pendant son absence, le père Lacombe s'occupa de leur préparer un logement et une maison d'école. A ce moment, il reçut une visite inopinée: celle de lord Southest, "bel homme, haute stature, physionomie avenante, allures distinguées, plein d'amabilité". [1] Le grand seigneur anglais visitait le pays et n'avait pas voulu quitter Edmonton sans faire la connaissance du missionnaire dont

[1] Mémoires du père Lacombe.

il avait tant entendu vanter l'activité et le dévouement. Au cours de sa visite, le noble lord se montra très intéressé par tout ce qu'il voyait.

"Je suis heureux, dit-il, de constater la prospérité et la bonne "tenue de toutes choses; c'est une oasis dans le désert; les "chevaux, les vaches, les chiens sont gras, les chats "même ont bonne mine. Les jardins sont bien entretenus "et, ornés de toutes sortes de fleurs empruntées aux "bois et à la prairie, ils n'en sont pas moins du plus "charmant effet. On se croirait dans une ferme des pays "civilisés."

Dans la chambre des missionnaires, à la vue des images pieuses et des livres de choix qui en faisaient tout l'ornement, il laissa échapper ce témoignage à la louange de l'Église catholique et de ses prêtres:

"Rome a un grand avantage sur nous, protestants, "dans la classe d'hommes qu'elle se choisit comme mis-"sionnaires. Ce sont des hommes cultivés, parfaitement "instruits, et pourvus des connaissances nécessaires pour "mener toutes choses à bonne fin. Il est loin d'en être "ainsi chez nous."

Il aurait voulu faire l'acquisition d'un magnifique cheval noir qu'il avait remarqué à la mission; mais à son grand regret, le père Lacombe se vit obligé de lui refuser ce plaisir. C'était un cadeau que lui-même tenait personnellement des indiens. Comme compensation, il en offrit deux autres non moins beaux que Lord Southest voulut payer 19 louis chacun. C'était une grosse somme, mais le père Lacombe trouva le moyen de la dépenser bien vite et fort à propos: sa mission avait tant de besoins! Lord Southest partit enchanté de sa visite.

" J'éprouve un vrai chagrin, dit-il, de quitter le lac "Sainte-Anne où j'ai rencontré une si généreuse hospitalité; "vous m'avez comblé d'attentions et chargé de provisions.

"Que Dieu vous récompense et fasse prospérer vos mis-
"sions!"

Sur le point de s'embarquer pour l'Angleterre, il écrivit encore de New-York une longue lettre de remerciements au père Lacombe, et lui envoya une mignonne serrure de cuivre pour un coffre que le père achevait lors de son passage.

Les Sœurs de la Charité arrivèrent à la mission le 24 septembre 1859. Elles n'étaient que trois: Sœur Émery, Sœur Lamy et Sœur Alphonse. Le père Lacombe les reçut avec joie et s'institua leur professeur de cris. Une école fut immédiatement ouverte, elle compta dès le début une trentaine d'élèves.

"Comme on les aime, dit le père Lacombe, et comme
"on s'attache à elles! Cette communauté des Sœurs
"Grises est admirable d'abnégation et de générosité,
"non seulement en envoyant ses religieuses dans des
"missions si éloignées et si difficiles, mais en les donnant, à
"la seule condition de leur procurer les secours spirituels et
"la facilité de remplir leurs obligations et de suivre leur
"règle... Nous étions bien pauvres, mais ces bonnes
"religieuses partageaient joyeusement notre pauvreté et
"les rigueurs du temps. Toujours à la veille de manquer
"de tout, nous avons toujours trouvé le strict nécessaire;
"métis et sauvages étaient heureux de nous faire partager
"leur pauvre repas de pimikkân et les produits de leur
"chasse".

Cependant, le père Lacombe se préparait à recevoir la visite de Mgr Taché. Le vénéré prélat avait quitté Saint-Boniface au mois d'octobre 1860; après avoir visité l'île à la Crosse, la mission Saint-Jean-Baptiste, la mission de Notre-Dame-des-Victoires du lac Labiche, il entreprenait, le 13 décembre, le voyage du lac Sainte-Anne en compagnie du métis Alexis.

Le temps était superbe, mais très froid et la neige encore peu abondante; on ne pouvait utiliser les raquettes ni la traîne à chiens. Vers midi, les voyageurs harassés durent faire halte. Pendant qu'Alexis réunissait à grand peine assez de bois pour faire bouillir le thé, Mgr Taché était tombé dans une mélancolique rêverie.

—Etes-vous malade, monseigneur? demande Alexis.

—Non, mon brave; mais j'ai froid, j'ai faim, je suis fatigué, et... je me sens triste...

—Si vous voulez, monseigneur, je vais dresser la tente, et vous pourrez vous y reposer; je crains que Votre Grandeur ne puisse faire le long trajet qu'il nous reste à parcourir.

— Non, mon Alexis, répond l'évêque, c'est inutile; mais je dois t'avouer qu'il me vient dans l'idée en ce moment, je ne sais pourquoi, que je devrais être dans ma maison...

Était-ce un pressentiment? On peut le croire; car à la même heure, à trois cents lieues de là, l'évêché et la cathédrale de Saint-Boniface étaient la proie des flammes.

Le 20 décembre, après avoir accepté au fort Edmonton la généreuse hospitalité de M. William Christie, Mgr Taché attaquait la dernière étape qui devait l'amener au lac Sainte-Anne. De son côté, le père Lacombe se hâtait à la rencontre de son bien-aimé pasteur qu'il pensait trouver à Edmonton. A vingt milles du fort, il aperçoit un cavalier qu'il ne peut reconnaître, emmitouflé qu'il est d'épaisses fourrures; le père va passer son chemin.

—Vous êtes bien fier, père Lacombe; vous ne daignez même pas me regarder!

Un cri de surprise s'échappe de la poitrine du père Lacombe:

—Eh quoi! Monseigneur? Est-ce bien Votre Grandeur?...

—Eh! oui! c'est bien moi, et pas un autre, reprend l'évêque en descendant de cheval et lui sautant au cou. Ah! c'est ainsi, père Lacombe, que vous reconnaissez vos amis?...

Hors de lui, le jeune Oblat ne sait que bredouiller:

—Monseigneur Taché ici!...Est-ce possible?...est-ce possible?

Alexis, heureux de la surprise faite au père Lacombe, ajoute malicieusement:

—Ah! ah! nous vous avons devancé cette fois!...

Au lac Sainte-Anne, on ne s'attendait pas à recevoir l'évêque ce soir-là; le père Lacombe avait dit en partant, qu'il tâcherait d'être de retour le lendemain... Les religieuses entendent soudain le bruit d'une caravane qui approche. Tremblantes de peur, elles se demandent qui peut se présenter à cette heure, quand la voix du père Lacombe vient les rassurer et les affoler en même temps:

—Ouvrez, ouvrez à Monseigneur!...

On se précipite, on bat le rappel, la porte de la chapelle s'ouvre, et, comme à Béthanie, on suit le maître qui sourit et bénit. Le missionnaire, sur son passage, a donné le signal aux chrétiens d'alentour, qui se sont hâtés d'accourir, et l'humble petite chapelle est remplie quand les Sœurs entonnent d'une voix émue le *Magnificat* et l'*Ecce quam bonum.* Monseigneur dit ensuite quelques mots et entonne le *Te Deum*... Le père Rémas, qui était allé voir un malade, arrive juste à ce moment.

"Tout essoufflé, lui qui n'a pas de voix, poussa "cependant, pour marquer sa joie, tous les sons auxquels "son gosier put livrer passage", dit malicieusement le père Lacombe.

La présence d'un évêque à Sainte-Anne excite la curiosité des métis et des sauvages qui n'ont jamais vu si

grand personnage. Deux métis attachés au service du missionnaire, Michel Normand et sa femme, les "piliers de la mission", font valoir leur importance en se multipliant pour servir le chef de la prière et lui préparer son repas.

La fête de Noël approchait, et Monseigneur Taché désirait officier pontificalement. Par malheur, il n'avait pas apporté sa crosse. Mais le père Lacombe n'est jamais à court: à l'aide de son couteau, il a vite fait d'en confectionner une de bois vert. Il la peint avec de l'ocre jaune et l'offre au prélat pour l'office de Noël. C'était bien misérable! Mais les sauvages n'avaient jamais rien vu d'aussi beau que ce pasteur en habits sacerdotaux, mitre en tête et crosse à la main; jamais ils n'avaient entendu des chants aussi majestueux, un sermon aussi touchant prononcé dans leur langue.

"Pour nous, dit le père Lacombe, nous nous croyions "au temps de la première Noël, alors que les bergers ve- "naient adorer l'Enfant-Dieu dans la pauvre crèche de "Bethléem..."[1]

Pendant son séjour au lac Sainte-Anne, Mgr Taché reçut en audience le grand chef des Pieds-Noirs *Crowfoot* (Pied de corbeau). L'indien avait revêtu ses plus somptueux vêtements qui, vraisemblablement, étaient plutôt des haillons.

—Homme de la prière, j'ai une faveur à te demander, au nom de toute ma tribu... Donne-nous une "Robe-Noire" pour nous instruire. Je te promets, au nom de toute ma nation, que personne ne le molestera, et que nous nous abstiendrons, pendant qu'il sera au milieu de nous, de faire la guerre à nos ennemis, les Cris...

---

[1] Mgr Taché laissa cette fameuse crosse comme souvenir dans la petite chapelle où elle fut accrochée à l'un des chevrons.

Que ton missionnaire apporte une bannière blanche avec une croix rouge: par ce signe, il sera respecté de tous nos enfants.

Le vénérable prélat fut tout heureux de pouvoir accéder à la pressante requête du chef des Pieds-Noirs. Il lui recommanda surtout d'avoir bien soin de son missionnaire, d'autant que ce serait leur ami, celui qui les avait si bien soignés pendant l'épidémie de fièvre. Crowfoot et sa troupe s'en retournèrent satisfaits porter la nouvelle à leur nation.

Profitant de la présence de son évêque, le père Lacombe fit remarquer que les métis de Sainte-Anne commençaient à tirer parti des bienfaits de la civilisation: ils abandonnaient en grand nombre la vie nomade pour se livrer à la culture. Malheureusement, au lac Sainte-Anne, la terre est avare de ses richesses; il faudrait aller plus loin, aux environs du lac Esturgeon, pour trouver un terrain propice à la colonisation.

Un matin donc, chaussant les raquettes, les deux intrépides missionnaires partent avec leur traîne à chiens et s'en vont examiner les lieux déjà explorés avec soin par le père Lacombe au cours de nombreuses excursions. Tout en devisant des intérêts spirituels et matériels de leurs missions, ils arrivent sur la colline qui domine la vallée de l'Esturgeon, à huit milles d'Edmonton, en face d'une délicieuse rivière dont les replis capricieux serpentent dans la vallée avant d'aller se perdre dans le grand lac qui miroite à l'horizon. Mgr Taché s'arrête, et mettant la main sur l'épaule de son compagnon:

—Père, faisons halte ici...

—C'est justement là que j'ai coutume de m'attarder, répond le père Lacombe.

—Mangeons donc un bon morceau de pimikkân, ajoute gaiement l'évêque.

Le soleil était, ce matin-là, des plus radieux, la

température clémente. Tout en faisant honneur à leur frugal menu, les missionnaires s'absorbaient dans la contemplation des merveilleuses beautés de la nature... Bien des fois déjà, le père Lacombe était venu là et s'était dit que le site conviendrait parfaitement à l'établissement d'une mission. Mais il se gardait bien de faire des remarques et d'intervenir dans les projets de son évêque.

Tout à coup, Mgr Taché se lève, jette un long regard autour de lui et dit:

—Mon père, ce lieu est charmant; je le choisis pour y fonder la nouvelle mission que vous appellerez Saint-Albert, en l'honneur de votre saint patron...

Et dans le même temps, il plante bien avant dans la neige le bâton qu'il tient en sa main:

Vous bâtirez ici la chapelle : ce sera désormais la chapelle de Saint-Albert...

Plein de reconnaissance, le père Lacombe s'incline devant l'ordre de son évêque.

—Monseigneur, vous me faites un grand honneur et un vrai plaisir..... J'avoue que Votre Grandeur est allée plus loin que mes espérances. J'ai bien des fois admiré cette colline, mais jamais je n'aurais cru qu'elle dût s'appeler un jour la mission de Saint-Albert.

Le 14 janvier 1861, Mgr Taché prenait congé des missionnaires et des chrétiens du lac Sainte-Anne. La visite du saint évêque fut comme le point de départ d'une ère nouvelle dans ces parages, et un développement incroyable suivit de près les bénédictions qu'il avait appelées sur ces lieux.

Après le départ de son chef, le père Lacombe jette un coup d'œil sur la nouvelle tâche qu'il doit accomplir: la fondation de Saint-Albert et l'évangélisation des Pieds-Noirs. Son esprit aventureux va trouver là un aliment au zèle qui le dévore. Maintenant que la mission du lac

Sainte-Anne est organisée, la vie qu'il y mène lui semble trop tranquille pour satisfaire son impérieux désir de pousser toujours plus avant les progrès du christianisme.

Son premier soin est d'ériger une chapelle au lieu désigné par Mgr Taché: le temps est venu de commencer les travaux. La neige, l'éternelle neige qui couvre tout durant les longs mois d'hiver disparaît rapidement:

—Nous allons donc revoir notre bonne vieille mère la terre, disent les sauvages.

—. . .Et puis nous allons nous mettre à l'œuvre, ajoute le père Lacombe.

Dès les premiers jours d'avril 1861, accompagné de Michel Normand, de sa femme Rose, de leur fille adoptive Nancy, et de deux autres métis, le père Lacombe part pour le grand lac qui, dès ce moment, prend officiellement le nom de Saint-Albert. Le petit groupe de voyageurs se rend sur la colline prédestinée, et là, dans une cérémonie très simple, le missionnaire plante une croix de bois à côté du bâton laissé par Mgr Taché, en attendant qu'il puisse y élever une chapelle, ce qu'il compte faire au plus tôt.

C'est dimanche; le père vient de dire la messe dans sa tente. Tout autour, la charrue, les bœufs, les chevaux et les chiens semblent se recueillir avant le grand travail. Tout le monde a hâte de se mettre à l'ouvrage, et la Rose, en servant le repas se hasarde à dire:

— Prenez des forces; vous en aurez besoin demain, au pied des grands arbres de la forêt.

Le lendemain, le soleil paraît radieux; radieuses aussi, les âmes des travailleurs qui se lèvent à la pointe du jour et, après un déjeuner frugal, se dirigent vers les hautes futaies qui couvrent les bords du lac et les rives de la rivière Esturgeon. Le père Lacombe s'adresse à ses compagnons:

"Mes amis, il nous faut abattre ces beaux arbres "qui nous fourniront des matériaux pour construire la

"maison de Dieu et celle de ses prêtres, les vôtres aussi. "Mais avant de commencer notre besogne, mettons-nous "à genoux, et prions que le grand maître nous bénisse et "bénisse nos travaux."

Appuyés sur le manche de leur cognée, tous s'agenouillent, font le signe de la croix et récitent à haute voix le "Notre Père" et le "Je vous salue, Marie" qu'ils font suivre de l'invocation : Saint Albert, priez pour nous et aidez-nous à faire la volonté du bon Dieu... Après cette prière, le jeune religieux se relève et attaque lui-même un des pins majestueux de la forêt. Ses compagnons l'imitent et, en peu de temps, trois arbres géants sont à terre. De son côté, Rose prépare le dîner des travailleurs; le fracas des arbres dans leur chute la fait tressaillir:

—Mon Dieu, dit-elle souvent en attisant son feu, préservez-les de tout accident!

Le travail se poursuit pendant dix jours; alors on se met à charroyer la coupe, et c'est une opération plus rude que la première. La saison s'avance et il faut abandonner le chantier pour cultiver la terre. Un champ assez vaste est réservé pour la mission; afin d'éviter la perte de temps, deux équipes se relaient, une de jour avec les chevaux, l'autre de nuit avec les bœufs. Chacun travaille courageusement et sans murmure; aussi tout marche à merveille, les travaux de culture avec ceux de la construction... Déjà la petite colonie entrevoit le jour où il lui sera permis de jouir du fruit de ses labeurs. Les collines et les vallées sont recouvertes d'un blé qui se dore au soleil; les légumes verts et les pommes de terre garnissent les tables des colons; la maison du prêtre, qui doit servir de chapelle, se bâtit comme par enchantement et va bientôt recevoir son hôte... Dieu, désormais, ne quittera plus cette colline où il a établi son temple et où monteront dans la suite des temps les actions de grâces de ses créatures

fidèles. *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam!* "Non pas à nous Seigneur, non pas à nous; mais à votre nom donnez l'honneur et la gloire!"

Après l'hiver, temps des résolutions et des projets d'avenir, le printemps a passé et a vu germer les espérances; l'été pareillement a vu le travail multiplier les promesses... Voici maintenant l'automne, le temps précieux de la vendange! Gens de Saint-Albert, ouvrez vos greniers, car la moisson est abondante: tout ce que vous aviez confié à la terre a fructifié au centuple.

Dans leurs moments de loisir, le soir surtout, après la journée terminée, les métis s'en vont à la chasse et à la pêche: toujours ils reviennent chargés. C'est de tous côtés l'abondance. Aussi la mission du lac Sainte-Anne; où est resté le père Rémas, se dépeuple de jour en jour et les métis renonçant de plus en plus à leur vie nomade accourent à Saint-Albert pour devenir colons. C'est le missionnaire qui les reçoit et comme un grand seigneur d'autrefois, concède les territoires.

A mesure que la colonie de Saint-Albert prenait davantage d'extension, la traversée de la rivière Esturgeon devait se répéter plus fréquemment pour rapporter de l'autre rive des matériaux de construction. Or il n'y avait pour l'effectuer qu'un misérable bac construit autrefois par le père Lacombe; d'où, perte de temps considérable et dangers continuels.

"Aux grands maux les grands remèdes, se dit le missionnaire; il me faut un pont."

Chez lui, de la décision à l'exécution, il n'y a qu'un pas.

Le dimanche suivant, il convoque, après la messe, en assemblée, ses paroissiens et leur dit:

"Mes amis, notre population augmente, ce qui rend "la traversée de la rivière de plus en plus fréquente,

"embarrassante et périlleuse pour chacun. Il n'y a "qu'un moyen d'obvier à cette difficulté: construire un "pont; je viens vous demander votre aide. Ceux qui tra-"vailleront auront la traversée libre, ceux qui refuseront "leur concours n'auront pas le droit de passage et je poste-"rai un gardien pour faire observer ce règlement ; j'espère "que vous suivrez les conseils de la raison: nous commen-"cerons les travaux demain matin."

A l'heure dite, pas un homme ne manquait à l'appel; et quand, à la fin de sa messe, le prêtre arriva, il ne trouva que des figures souriantes de bonne volonté. On se mit aussitôt à la besogne, et dans un temps relativement court, un pont solide fut construit. Tant que dura le travail,le père Lacombe trouva le moyen de nourrir tout son monde.

"Tant de bouches auraient vite épuisé mes provi-"sions, dit-il lui-même, mais la Providence voulut me "prouver qu'elle agréait ce travail: toujours à court de "vivres, nous n'en avons jamais manqué."

Ce pont était une merveille pour les métis et les sauvages: ils le passaient et le repassaient rien que pour le plaisir. Unique en son genre dans toute la vallée de la Saskatchewan, il était connu au loin et appelé *The Bridge*, c'était suffisant pour le désigner, puisqu'il n'y en avait pas d'autre dans le vaste territoire de la Baie d'Hudson, comme l'ont fait remarquer Lord Milton et Lord Cheadle. Voici d'ailleurs, d'après le compte rendu de leur voyage, les impressions que ces deux seigneurs anglais rapportèrent de leur visite à Saint-Albert, vers la fin de l'été 1863:

"...... Peu après notre arrivée à Edmonton, M. "Hardisty, qui remplaçait provisoirement M. Christie, "nous informa que cinq ours gris avaient attaqué une "bande de chevaux appartenant au prêtre de Saint-Albert,

"et avaient ensuite poursuivi deux hommes à cheval qui "avaient failli être dévorés. L'un d'eux, le père Lacombe, "leur jeta son paletot et son chapeau qu'ils mirent en "pièces, et le prêtre eut le temps de s'enfuir. Le lende- "main matin, celui-ci organisait une expédition de chasse, "et nous décidâmes de nous joindre à lui.

"A 9 milles environ du fort, dans un lieu nommé "Saint-Albert, nous trouvâmes une colonie de citoyens "métis, qui avaient quitté le service de la Compagnie et "formé un petit arrondissement que gouvernait le prêtre "catholique. Il y avait à peine vingt maisons, bâties sur "un lieu élevé, près d'un petit lac et d'une rivière traversée "par un pont de bois, le seul dans tout le territoire de la "Baie d'Hudson.

"La maison du prêtre était une jolie bâtisse blanche, "entourée d'un jardin et attenante à une chapelle, à une "école et à un couvent. Le digne prêtre, M. Lacombe, se "tenait debout devant sa résidence. Nous le saluâmes "et nous nous présentâmes à lui comme désirant prendre "part à son expédition de chasse. Il nous souhaita la "plus cordiale bienvenue,en nous disant que le jour n'était "pas encore fixé, mais qu'il avait l'intention de prêcher "une croisade contre les maraudeurs, le dimanche suivant, "et de fixer avec les métis le jour où ils pourraient se "réunir pour cette partie de chasse.

"Le père Lacombe est un homme fort intelligent, et "nous avons trouvé sa compagnie très agréable. Bien "que Canadien-français, il parle très bien l'anglais, et "les métis ont assuré que son parler cris est supérieur au "leur.

"Nous acceptâmes avec plaisir son invitation de "dîner avec lui. Il nous fit visiter sa maison: une simple "chambre avec un grenier au-dessus lui servant de dortoir.

"Le mobilier se composait uniquement d'une table très "rustique et de deux chaises. Les murs étaient garnis de "quelques gravures en couleurs : nous avons remarqué "entre autres, un portrait du pape Pie IX, celui de l'évêque "de la rivière Rouge, Mgr Taché, et enfin une image repré- "sentant un groupe d'anges retirant de joyeux saints des "flammes du purgatoire.

"Après un abondant dîner servi de soupe, poisson, "viande sèche et légumes délicieux, nous fîmes avec notre "hôte le tour de la mission. Il nous montra plusieurs "belles fermes avec de riches moissons et des troupeaux "nombreux de chevaux et de bœufs. Il s'était procuré, à "grands frais, des charrues et les instruments nécessaires "à la culture. Au moment de notre visite, il s'occupait "justement de terminer un moulin à farine mû par des "chevaux.

"Il avait bâti une chapelle et établi des écoles pour "les enfants métis. Le solide pont que nous avions tra- "versé était le fruit de son travail. Cette petite localité, "dans son ensemble, était la plus florissante que nous "eussions vue depuis que nous avions quitté la rivière "Rouge. Il faut avouer ici que les prêtres catholiques "surpassent de beaucoup leurs frères protestants par leurs "entreprises autant que par leur influence.

"Ils ont établi des missions à l'Ile à la Crosse, Saint- "Albert, Sainte-Anne, et à plusieurs autres endroits très "éloignés, bravant les dangers et les difficultés. Rassem- "blant autour d'eux les métis et les sauvages, ils leur ont "inculqué avec succès les notions indispensables de civili- "sation et de religion. Pendant ce temps, les ministres "protestants restent oisifs à la rivière Rouge, se contentant "de jouir sans scrupule du confort et des aises qu'on

"trouve déjà dans ces parages: tout au plus font-ils, pen-"dant l'été, une visite aux postes les plus rapprochés." [1]

Telle était la mission de Saint-Albert en 1863. A cette époque, le père Lacombe et son collaborateur, le père Caër, étaient puissamment aidés par les sœurs et les frères convers. Les Sœurs Grises dont le nombre s'était accru depuis peu s'occupaient de l'école, de l'hôpital et de l'asile Youville où déjà sept orphelines métisses avaient été recueillies. Quant aux bons frères convers, c'est à eux qu'on devait la plupart des améliorations matérielles, en particulier la construction de ce fameux moulin à farine, le premier du genre dans ces contrées, dont parle le rapport que nous venons de citer.

"Ces dévoués collaborateurs, dit le père Lacombe, "dont le zèle était infatigable, se faisaient tout à tous... "Hommes de tous métiers, toujours disposés à se prêter "à toutes sortes de travaux, ils ont eu leur large part dans "les difficultés des "commencements".

Toutes choses marchant à souhait à Saint-Albert, le père Lacombe, qui n'en fait jamais assez, à son gré, se décide à aller passer quelque temps parmi les infidèles du lac Labiche et des contrées environnantes. Il prend naturellement pour guide son "fidèle Alexis", auquel il adjoint un autre métis de la tribu des Kootenays nommé François, merveilleux interprète qui connaissait à fond tous les dialectes sauvages. Tous trois se mettent en route, le premier juillet 1863, par une température idéale et la journée se passe dans une joyeuse chevauchée. Le

[1] Nous devons à la vérité de faire remarquer la trop grande sévérité de ce jugement. Le champ d'action des ministres protestants ne comportait pas seulement la rivière Rouge: nous les trouvons en 1859 dans le district du Mackenzie contrecarrant l'action des missionnaires catholiques et dans le haut de la Saskatchewan, au lac Pigeon, sous la direction du rév. Woolsey, successeur de M. Rundle.

lendemain, le soleil se lève aussi radieux que la veille, et le père se laisse aller à la contemplation de ce beau matin d'été: les foins commencent à peine à jaunir, et la rosée accroche une perle resplendissante à chaque brin d'herbe; tout pâle au-dessus de la tête des voyageurs, le ciel flamboie du côté du levant avec des reflets d'or et de pourpre. La grande prairie s'étend sans fin de tous côtés et semble morte... Non, voici comme une vapeur qui monte dans le lointain et vient ternir le pur azur...

"C'est peut-être un campement, dit le père Lacombe; allons voir."

Mais les guides s'y opposent: cela les détourne du chemin. Après un moment d'hésitation, le missionnaire se résigne et reprend la lecture de son bréviaire; ses regards tombent sur ces lignes; *Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui?... Qu'est-ce que l'enfant des hommes, pour que tu daignes le visiter? ... C'est que tu l'as fait presque l'égal des anges! C'est que tu l'as couronné de gloire et d'honneur, plus que les autres œuvres de tes mains!*

Ces paroles du roi-prophète frappent le missionnaire; il se tourne vers ses compagnons:

—Quelque chose me pousse vers cet endroit.

—Eh bien! répondent les guides, vas-y si tu le veux absolument, mais nous ne pouvons te suivre, car si c'est un camp de Pieds-Noirs, notre mort est certaine, puisque notre nation est en guerre avec eux.

—Je réponds de votre vie, et je ferai en sorte qu'ils prennent la mienne avant de toucher à la vôtre...

—Père, nous avons confiance en toi; marchons!...

C'était en effet un camp de Pieds-Noirs; ils venaient des solitudes lointaines et n'avaient jamais rencontré le prêtre, mais ils en avaient souvent entendu parler par ceux de leur nation et le désignaient sous le nom de

Natoya-Pikowan — *L'Homme divin.* Tous, hommes, femmes et enfants, lui font un accueil enthousiaste; ils le considèrent comme un être surnaturel et lui touchent le visage, la poitrine, le dos, les bras, reportant ensuite les mains sur leur propre personne, comme si, par cet attouchement, quelque chose de la vertu magique émanée du prêtre eût dû leur être communiquée.

Après le repas, composé de larges tranches de buffle rôties, les hommes se mettent à fumer le calumet de paix, et le père Lacombe profite du recueillement qui accompagne toujours cette cérémonie pour leur parler de Dieu, de la vie future, du bonheur d'être chrétien et des avantages de travailler pour celui qui a fait toutes choses.

—Les sauvages l'écoutent avec la plus grande attention, mais l'heure vient bientôt de partir.

— Je reviendrai vous voir, dit le père Lacombe, pour le moment, je dois aller ailleurs.

Comme il va remonter à cheval, un jeune homme s'approche et lui dit:

—Veux-tu voir mon vieux père qui est malade?

—Sans doute, répond le missionnaire, mais pourquoi ne m'as-tu pas averti plus tôt?

Et il le suit jusqu'à la loge du malade. C'est un grand vieillard pâle, décharné, le teint livide et les yeux étincelants.

—Je suis content de te voir, dit-il; il y a longtemps que je demande au maître de la vie de me faire connaître l'*Homme divin.* J'avais entendu dire que tu passerais dans nos prairies; mais j'avais peur de mourir avant de te voir... Peux-tu rester un peu avec moi, car je n'ai pas longtemps à vivre?...

—Oui, certainement; et si j'avais cru qu'il y eut un malade dans cette tente, je serais venu te saluer tout d'abord.

— Je suis bien malade, reprend le vieillard; mes hivers sont finis, et je m'en vais vers mes pères... Tu es le premier Homme de la prière que je vois... J'aurais été heureux de te connaître plus tôt pour recevoir tes instructions... maintenant il est trop tard.

— Non, non, il n'est pas trop tard. Tu vas voir "comme le Grand-Esprit qui m'a envoyé vers toi est "prompt à faire comprendre sa loi à ceux qui veulent le "recevoir... C'est lui, le grand maître de la vie, qui "a exaucé ta prière, parce qu'il veut te voir heureux dans "l'autre monde. Veux-tu apprendre comment tu peux "aller vers Lui à ton tour?

— Oui, oui... mais je n'ai plus le temps... je te l'ai déjà dit.

— Oh ! mon cher vieux, tu as le temps... Dieu est bon! Il ne demande pas grand'chose, va.. As-tu bien le désir de le connaître et de l'aimer? Si tu reviens à la santé, es-tu disposé à ne plus lui faire de peine en commettant le péché?... Serais-tu prêt à aider ceux de tes frères qui auraient besoin de tes services?... Serais-tu assez fort pour leur donner le bon exemple? Tout ce que le Grand-Esprit demande de toi en ce moment, c'est le désir et la volonté de te donner à lui...

— Je désire tout cela, depuis longtemps; mais il me manque beaucoup encore... J'ai entendu dire que les chrétiens avaient bien des choses à faire. Vois, Père, je ne suis plus bon à rien; cependant je suis prêt à tout. Fais de moi ce que tu veux !

Alors le père Lacombe s'adressant à ses compagnons:
—Vous pouvez descendre de cheval, car je vais passer la nuit à instruire ce mourant. Qu'on me laisse seul avec lui.

Ce vieillard qui comptait au nombre des sages de sa tribu n'avait jamais été malade et avait mené la vie la plus

régulière, n'ayant pas connu d'autre nourriture que la viande de buffle et d'autre breuvage que l'eau claire des torrents. Quoique idolâtre, il s'était toujours montré, comme put le constater le missionnaire, docile à la voix de sa conscience. D'un courage éprouvé, il avait vaillamment combattu pour sa nation, en ce qu'il croyait être le droit, la justice et l'équité; et, dans les guerres acharnées que se livraient continuellement les différentes tribus, il s'était fait la réputation d'un chef conciliant et pacifique.

—Quelles sont tes croyances—lui demande le père Lacombe.

— Je crois qu'il y a un grand maître unique, et deux esprits, un bon et un mauvais...

— Tes idées sont justes. Oui, il y a deux esprits, comme tu le penses, et un seul Dieu, un Dieu unique, en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'Esprit bon est la troisième personne de la sainte Trinité tandis que l'esprit mauvais, nommé Lucifer, n'est qu'une créature révoltée contre Dieu qui a été condamnée aux supplices éternels. Cet esprit mauvais, jaloux du bonheur que Dieu promet aux hommes, cherche constamment à les tenter pour les faire tomber en enfer avec lui. Le Fils de Dieu, seconde personne de la sainte Trinité, est venu sur la terre, il y a plus de dix huit cents ans, pour racheter tous les hommes, toi aussi bien que moi. Il s'est fait victime pour nos péchés, et pour obtenir de son père le pardon de tous les hommes; Il a passé 33 ans sur la terre à instruire ses enfants et à leur donner le bon exemple. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre à sa doctrine l'ont fait mourir sur une croix: c'étaient les hommes méchants qui n'écoutaient que le mauvais esprit.

Tirant ensuite son crucifix de sa ceinture, le père le montre au vieillard en disant: — Tiens, regarde cette image; vois comme il nous a aimés.

Le moribond tenant le crucifix dans ses mains le contemple longtemps.

— Dis-moi donc quelque chose de l'Homme-Dieu, avant qu'il ne meure sur la croix comme le représente cette image ?

Le missionnaire commence à raconter la naissance de Jésus, sa vie, ses prédications, ses miracles, sa mort, enfin sa résurrection et son ascension au ciel. Il parle des apôtres de l'Évangile, de l'Église catholique fondée par Jésus-Christ... Pendant tout ce temps, les yeux du vieux chef restent attachés sur le crucifix et des larmes coulent sur son visage.

— Dis moi encore son nom.

— Son nom est Jésus-Christ : c'est Lui, Dieu comme son Père, la seconde personne de la sainte Trinité, qui nous a rachetés de la mort éternelle, par ses souffrances et par sa mort, comme tu le vois là sur cette croix !...

— *Bon Jésus-Christ,* prononce alors le mourant, *comme je t'aurais aimé, si je t'avais connu plus tôt... Il est bien tard maintenant, pour commencer à te connaître et à t'aimer !... Vois comme je suis misérable ; mais si tu veux bien encore avoir pitié de moi, je te demande ton amour pour ce qui me reste encore de vie ! Si tu vois ce qu'il y a dans mon coeur, tu sais ce que je veux...*

Toute la nuit se passe ainsi en pieux colloques, cependant qu'autour de la tente, les enfants et les proches du vieux chef ne cessent de pleurer et de gémir. Au petit jour, le père Lacombe fait prévenir les chefs et convoque tout le camp pour la cérémonie qui se prépare : tous les sauvages se hâtent à son appel. Comme il n'avait ni cierge, ni bougie, il demande à une vieille sauvagesse de tremper un morceau de coton dans la graisse fondue pour s'en faire une chandelle. Celle-ci qui ne connaît pas le sens symbolique de cette lumière, et se figure que le

missionnaire craint de n'y pas voir assez, lui montre du doigt le soleil qui monte à l'horizon en disant:

— Avec une semblable lumière, tu n'as pas besoin de mèche...

Le père sourit:

— Elle a bien raison: voilà le flambeau qui convient pour éclairer cette scène. Au moment où le soleil de justice et de vérité va se lever sur cette âme, il est juste que le grand astre qui en est l'image devienne son témoin.

Et pendant que le disque du soleil monte lentement au-dessus des collines qui ferment l'horizon, les rayons de la grâce divine descendent avec le baptême dans l'âme du vieux chef mourant: il ne sait comment exprimer son bonheur.

— Maintenant tu peux t'en aller en paix: le ciel est ouvert pour te recevoir! Dans quelques heures, tu verras face à face ce Jésus que tu as été si heureux de connaître et qui est venu à toi avec tant de bonté... Je vais te quitter, car là-bas, il y a un grand nombre de frères qui m'attendent. Adieu!... Nous nous reverrons là-haut!

Le vieux chef mourut le jour même, pendant que le père et ses deux compagnons continuaient leur chevauchée à travers la prairie, devisant gravement et disant le chapelet pour le nouveau chrétien qui rendait là-bas son âme à Dieu.

Tout à coup, un nouveau camp de sauvages profile ses tentes à l'horizon.

"Hâtons la marche, dit le père Lacombe, là aussi, "il doit y voir du bien à faire."

Le soleil est déjà sur son déclin quand les voyageurs arrivent au campement. Tout de suite le père Lacombe s'en va trouver le chef *Wabistikwâyân Tête-Blanche.*

— Veux-tu que je pose ici ma tente?

— Loge où tu voudras, et fais comme tu pourras...

L'accueil est plutôt froid et le missionnaire sait tout de suite à quoi s'en tenir sur les dispositions du chef à son égard. Mais il est trop tard pour reculer et il en a vu bien d'autres: aussi se prépare-t-il à passer la nuit de son mieux.

Le camp si peu hospitalier se composait de 300 sauvages qui, pour la plupart, avaient entendu parler de la Robe-Noire et n'auraient pas demandé mieux que d'écouter ses instructions. Mais ils craignaient d'encourir la colère de leur vieux chef, païen haineux et superstitieux qui se plaisait à entretenir parmi les siens toutes sortes de préventions contre les missionnaires. Dès son arrivée, le père Lacombe a pu le voir réunir tout son monde et leur tenir un discours de circonstance:

"Vous savez que la Robe-Noire est au milieu de "nous; prenez garde de vous laisser séduire comme "quelques-uns qui s'en sont repentis plus tard. Il faut "absolument nous en tenir aux croyances de nos pères, et "ne pas écouter ce chef de la prière qui trompe les indiens "en leur faisant croire que pour être heureux après la mort, "il faut embrasser la croyance des Blancs. Ne croyez pas "un mot de tous ces mensonges, et pour vous convaincre, "écoutez plutôt cette histoire:

"Un jour, mourut un indien; il avait quitté les "chrétiens après s'être donné à eux. Le Grand-Esprit ne "voulut pas l'admettre à ses grands territoires de chasse "parce qu'il avait été infidèle à la croyance de ses ancêtres. "Il alla donc frapper à la porte du paradis des Blancs, "mais là non plus on ne voulut pas le recevoir parce qu'il "avait abandonné les idées chrétiennes avant de mourir... "Il dut revenir sur la terre et revivre sa vie dans les "croyances de sa nation pour ne pas errer éternellement "sans repos..."

Il n'en fallait pas davantage pour frapper les imaginations naïvement crédules des pauvres païens, qui ne se souciaient pas du tout d'errer éternellement après leur mort ou de recommencer une autre vie ici-bas. Quelque chose leur disait cependant que leur vieux chef n'avait pas raison et qu'eux-mêmes avaient tort de se défier de la Robe-Noire. Aussi quelques-uns, malgré la défense, s'enhardirent-ils jusqu'à la tente du père et vinrent lui rapporter les propos de Tête-Blanche à son endroit. Ils l'interrogent et s'efforcent de l'embarrasser de toutes manières:

—Est-il vrai, lui demandent-ils, que la tribu des Kootenays [1] qui s'était faite chrétienne, est revenue à ses anciennes croyances et qu'il ne reste plus un seul chrétien dans toute la nation ?

— Prenez patience, dit le père, dans quelques jours je répondrai à votre question ; mais faites attention à la vérité, et n'oubliez pas que le Grand-Esprit déteste ce qui n'est pas selon la vérité... Comment pouvez-vous croire aux mensonges de votre chef ?... Qui vous assure qu'il vous dit la vérité ?... Où sont ses preuves ?...

— Mais toi, répond un des sauvages, où sont les tiennes ?... D'où vient ton autorité ? Qui te l'a donnée ?...

— Patience, vous ai-je dit; vous le saurez bientôt...

Le père Lacombe attendait en effet la venue du chef des Kootenays, *Wabikiyou* — *Aigle-Blanc.* Il lui avait dépêché ses deux guides, Alexis et François, pour le prier de venir rendre témoignage de la foi de ses guerriers et démasquer les mensonges de Tête-Blanche.

Celui-ci cependant continuait son œuvre d'hypocrisie et inventait tous les jours de nouvelles histoires pour

[1] Evangélisée pour la première fois par les RR. PP. Jésuites.

ruiner le crédit de la Robe-Noire. C'est ainsi qu'il avait reçu la visite de revenants qui lui avaient appris le sort malheureux des Blancs dans l'autre monde: "Ils "ne sont pas admis aux grands territoires de chasse. Le "Grand-Esprit les abandonne, et ils souffrent continuelle-"ment de la faim, tandis que les sauvages qui sont restés "fidèles ont tout en abondance..."

Il y avait déjà plusieurs jours que les deux guides étaient partis dans un tel mystère que pas un des sauvages ne s'était aperçu de leur disparition. Ils revinrent de même; ils amenaient avec eux, non pas le chef "Aigle-Blanc" retenu par la maladie, mais son beau-frère et son fils qui devaient rendre tous deux témoignage à sa place.

"Je vous ai fait venir, leur dit le missionnaire, "pour que vous parliez le langage de la vérité devant cette "tribu où l'on vous a calomniés, parce que vous étiez "loin et que vous ne pouviez vous défendre. Maintenant, "montrez que vous êtes des braves et n'ayez pas peur "de déclarer devant tous que votre tribu est chré-"tienne et que les paroles de "Tête-Blanche" ne sont "qu'un tissu de mensonges. Le Grand-Esprit inspirera "votre langage et moi je serai là comme témoin de la "vérité... Demain, j'assemblerai tout le camp; seule-"ment quand je vous appellerai vous vous montrerez, et "le Maître de la vérité fera triompher votre cause..."

Le père Lacombe s'était jusque-là tenu dans sa tente, ne conversant qu'avec ceux qui le venaient trouver; mais le lendemain matin, à la grande surprise des sauvages, il fait le tour du camp en donnant à la porte de chaque loge le signal ordinaire du rassemblement:

—"Hô... ô... ô...! Hê!.. Hou.. Hou!.. Hô!.. "Venez, oui venez tous, que je vous parle de la vérité!... "C'est moi, la Robe-Noire, le chef de la Prière, qui vous "demande... Je veux aujourd'hui vous donner la répon-



Le P. Lacombe évangélisant les tribus sauvages.

"se à la question que vous m'avez posée quand je suis "arrivé au milieu de vous... Que personne ne manque "au rendez-vous!"

Vers le soir en effet, personne ne manquait: toute la tribu était entassée devant la tente fermée, et le plus profond silence se fit dès que parut la Robe-Noire. Le missionnaire tient d'une main sa bannière à croix rouge et de l'autre montre son grand crucifix d'oblat:

"Mes amis, et mes chers enfants, dit-il, écoutez-"moi!... moi, votre père qui vous parle?... Voyez celui "qui est sur cette croix: eh bien! Il m'est témoin que je "vais vous parler la vérité. Le prêtre n'est pas un impos-"teur comme le prétend votre chef... Il est l'*Homme de "la prière,* toujours prêt à vous faire du bien. Il veut "votre bonheur, et il travaille de toutes ses forces pour le "procurer. On vous a dit des choses méchantes de lui et "de tous les chrétiens: c'est l'esprit malin qui a inspiré "tous ces mensonges et ces histoires fabuleuses que des "sauvages intelligents comme vous ont trop d'esprit pour "croire.

"Mais, où donc est-il celui qui a fait tous ces men-"songes?... Qu'il paraisse; qu'il se montre!... Ah! "il se cache aujourd'hui; il a honte de paraître au milieu "de vous... La grosse bête noire le tient entre ses "griffes, elle se rit de lui!... Mais viens donc, "Tête-"Blanche", chef incrédule, viens écouter la vérité!... "Puisque tu as eu l'audace de tromper ta nation par tes "mensonges, il te faut maintenant reconnaître tes erreurs "et réparer le mal que tu as fait!... Voyez, mes chers "sauvages, comme celui qui a la langue *fourchue* est "lâche!... Il se cache comme une bête fauve; il a peur de "se mêler aux bons... de paraître devant ses frères!..."

En disant ces mots, le père Lacombe soulève la peau de buffle qui ferme la tente, et les deux Kootenays appa-

raissent, dans le costume de leur nation, aux Cris étonnés. Comment ceux-là se trouvent-ils ici ? Personne ne les a vus venir! Pourtant ce sont bien des Kootenays... Mais la Robe-Noire s'adresse aux deux étrangers:

"Parlez, mes amis, rendez témoignage pour votre nation!

Et l'un des Kootenays prend la parole:

"Nous protestons contre l'injustice de ceux qui "nous ont calomniés! Nous sommes chrétiens et nous "sommes heureux de le publier à la face des braves Cris... "Nous attestons que nous voulons vivre et mourir dans la "religion du Christ qui nous a été enseignée par les "Robes-Noires ! Depuis que nous avons renoncé à nos "fausses croyances, il n'y a pas de sauvages plus heureux "que nous! Nous aimons les Blancs et nous aimons sur- "tout les chrétiens, parce qu'ils sont bons et qu'ils disent "la vérité. Nous aimons beaucoup les *Chefs de la prière* "parce qu'ils nous font du bien et qu'ils instruisent nos "enfants. Le chef Tête-Blanche a essayé de nous faire "perdre notre réputation parmi les guerriers de sa nation, "en disant que nous avions apostasié: nous protestons "devant la Robe-Noire que nous sommes chrétiens et "que les paroles de votre chef sont fausses... Pour une "offense aussi grave, nous exigeons des Cris une réparation, "et nous ne vous tiendrons quittes de l'insulte, que lorsque "vous aurez promis à l'Homme de la prière de faire ce "qu'il vous demandera..."

Le second des Kootenays parle de même, et le père Lacombe qui n'a pas dit un mot jusque-là, prononce d'une voix solennelle:

"Mes chers sauvages, qu'ai-je besoin d'ajouter "à ce que vous venez d'entendre?... Vous voyez que "vous vous êtes trompés en ajoutant foi à des paroles "mensongères. Je vous en supplie, n'endurcissez pas vos

"cœurs!... Le Grand-Esprit vous offre aujourd'hui de "vous recevoir pour ses enfants en vous faisant chrétiens: "rendez-vous à sa voix!... Et moi, voyez comme je "vous aime, comme je suis venu de loin pour vous visiter "et vous aider! Je n'ai pas d'autre désir que celui de vous "rendre heureux en vous enseignant la vérité. Que ceux "qui veulent la recevoir le disent, et s'il y en a qui refusent, "qu'ils aillent se cacher, comme *Wabislikweyân*, là où "les rayons du soleil ne peuvent pénétrer, car ceux-là ne "sont pas dignes des bienfaits du maître de la vie!"

Les sauvages sont remués par ces paroles du missionnaire; tous lèvent les mains en criant:

"Nous voulons être chrétiens! Nous voulons être "chrétiens! Nous reconnaissons bien que tu dis la vérité "et que ces deux Kootenays nous disent aussi la vérité. "Demande-nous ce que tu voudras et nous t'obéirons."

Les deux jeunes indiens retournèrent dans leur pays comblés d'honneurs, et le père Lacombe, profitant des bonnes dispositions des Cris, se mit immédiatement à les instruire. Tous se convertirent à l'exception du vieux chef qui mourut misérablement quelques jours après.

CHAPITRE DIXIÈME

1865

EN ROUTE : DES GÉMISSEMENTS DANS LA NUIT.—ABANDONNÉE AVEC SON ENFANT.—LE COMBAT DES CRIS ET DES PIEDS-NOIRS.—LE PÈRE LACOMBE BLESSÉ.—RETOUR A SAINT-PAUL DES CRIS.—LE PÈRE LACOMBE ET SON FRÈRE GASPARD.

La mission de Saint-Albert est en pleine voie de prospérité: la vie du missionnaire se poursuit relativement calme et tranquille dans le train-train coutumier de tous les jours. Cela ne fait pas le compte du père Lacombe qui, comme autrefois au lac Sainte-Anne, se sent envahir par l'ennui. Vers la fin de l'année 1864, il profite du passage de Mgr Taché et du R. P. Vanderberghe, visiteur général des Oblats, pour obtenir la permission de reprendre ses courses à travers la prairie.

Toujours accompagné de son fidèle Alexis, il s'éloigne donc de Saint-Albert en février 1865 pour courir après les nombreuses brebis errantes des forêts et des plaines; c'est vers les Cris, qu'il a déjà visités à maintes reprises, qu'il dirige ses premiers pas. On est au plus mauvais moment de l'année; la neige couvre partout les solitudes glacées, et le Fahrenheit marque 40 degrés au-dessous de zéro. Les voyageurs jouent des raquettes et ne rompent le silence que par quelques mots laconiques... A la fin de la

journée, ils atteignent la rivière Labiche et découvrent un sentier fraîchement battu qui les mène à un maigre taillis de broussailles: ils vont pouvoir dresser la tente.

— Mon père, dit Alexis, je suis content de faire la chaudière!

— Et moi, je t'avoue que je commençais à traîner les raquettes.

Le temps pour le père de dételer les chiens et de préparer les lits de branchages, Alexis a récolté du bois à peu près sec et le feu pétille sous la marmite. Le repas est vite expédié, et les coureurs de la prairie s'étendent sur les peaux de buffle pour reposer leurs membres fatigués. Peu à peu, le sommeil appesantit leurs paupières, ils vont s'endormir, quand Alexis tressaille tout à coup: il lui semble entendre un gémissement dans la nuit obscure.... Se dressant sur sa couche, il prête l'oreille, mais n'entend plus rien:

— Père, entendez-vous quelque chose?

— Mais oui... Qu'est-ce donc?... cela ressemble à une voix humaine: écoutons encore...

A ce moment, la plainte se fait plus forte et plus prolongée.

— Ce n'est ni un lièvre, ni un hibou, c'est un revenant...

— Mon brave Alexis, réplique le missionnaire, je t'assure que messieurs les revenants restent chez eux par des froids pareils...

Le pauvre métis qui n'est pas encore complètement affranchi des superstitions païennes, prétend qu'un cadavre est là quelque part.

— Vous verrez demain matin, dit-il, que je ne me trompe pas...

Cependant, les gémissements recommencent de plus belle: le père Lacombe se sent lui-même frémir. Il ne croit

certes pas aux fantômes, mais il devine un être vivant, quelque bête peut-être prise dans un piège... Il se lève donc et dit à Alexis:

— Allons voir!

Mais Alexis, courageux devant une créature ordinaire, n'est pas du tout disposé à courir le risque de rencontrer un revenant: — Je ne me sens pas la force d'aller voir, répond-il.

— Puisque tu n'es pas capable de m'accompagner, j'irai seul; mais tiens ton fusil prêt; s'il y a du danger, je t'appellerai.

Lentement, à tâtons à travers les arbres et les broussailles, le père part à la découverte, guidé par les plaintes qui ne s'arrêtent que pour reprendre plus lugubres. Malgré sa bravoure, malgré sa détermination d'aller jusqu'au bout, le prêtre sent l'effroi le gagner... L'obscurité la plus profonde l'entoure de toutes parts. Il ne peut avancer qu'à la façon des aveugles; il sonde avec précaution le terrain de son bâton, et ne peut éviter les faux-pas et les heurts... Et toujours la même plainte angoissante retentit, toute proche maintenant. Il se penche et cherche de la main autour de lui... Quelle n'est pas sa surprise de rencontrer une peau de buffle sous laquelle s'agite faiblement un être vivant, ... A côté, quelques tisons finissent de s'éteindre: il a tôt fait de les ranimer; la flamme pétille et le père aperçoit une femme misérablement vêtue pressant contre son sein un enfant qui semble ne plus avoir qu'un reste de vie...

— Que fais-tu ici, et qui es-tu? interroge le missionnaire.

— J'ai été abandonnée répond la malheureuse; j'ai les pieds gelés, il m'est impossible de marcher... Ah! mon histoire est bien triste!

Le père Lacombe lance un appel. Alexis, comprenant qu'il ne s'agit plus de revenants, recouvre à l'instant toute son énergie et accourt. Tous deux placent la femme et l'enfant sur une couverture et les transportent à leur campement. Pendant qu'Alexis prépare un bouillon de pimikkân pour la femme qui n'a rien pris depuis plus de 24 heures, la *Robe-Noire* lui fait une couche aussi confortable que possible près du bon feu qui réchauffe: il tente de ramener le sang dans les extrémités glacées, mais il est trop tard : la décomposition a déjà commencé son œuvre... Les deux voyageurs sentent leur cœur se fondre de pitié devant cette infortune. Comme le bon Samaritain, ils oublient leurs propres souffrances et se désolent de leur impuissance. Le bouillon d'Alexis pourtant fait merveille et la jeune femme semble se ranimer peu à peu; le père la presse de raconter son histoire:

"Je n'ai que vingt ans, et il n'y en a pas en-"core deux que je suis mariée. Mon mari est devenu "un méchant homme; il ne m'aime plus, et il me maltraite "continuellement: hier encore il m'a battue. Comme les "autres femmes, je l'accompagnai dans une excursion de "chasse; mais voyant qu'il voulait se débarrasser de moi, "je cédai à mon découragement et résolus de me laisser "mourir. Je me levai donc de bon matin, et je m'éloignai "du camp avec mon enfant, en disant à mon mari qu'il ne "me reverrait plus. Le misérable parut insensible à mes "paroles, ce qui acheva de me désespérer..."

"Tandis que je marchais à l'aventure, on leva le "camp, et mon mari partit avec les autres sans s'inquiéter "de ce que j'étais devenue. Bien seule désormais, il ne "me restait plus qu'à laisser le froid faire son œuvre; "mes pieds devenaient de plus en plus insensibles... "Soudain les vagissements plaintifs de mon enfant qui,

"lui, voulait vivre, et qui réclamait une goutte de lait de "mon sein tari, me rappelèrent à mon devoir. Alors une "grande terreur s'empara de moi: le sentiment maternel "se réveillait et me faisait honte de ma lâcheté. Je com-"pris que je n'avais pas le droit de disposer de ma propre "vie, et encore moins de celle de mon enfant...

"Rebroussant chemin, j'usai mes dernières forces à "revenir au campement que les miens avaient déjà quitté. "Comme je ne pouvais aller plus loin, je me traînai près "des cendres chaudes pour y mourir... Dans mes "angoisses, n'ayant plus aucun espoir et sentant déjà les "transes de la mort, je fis au Grand-Esprit cette prière: "Maître de la vie, si tu veux sauver mon enfant, envoie "quelqu'un à mon secours avant que je meure!... Il "m'a exaucée, puisque tu es venu; maintenant, je puis "mourir!"

Devant cet événement imprévu, le père se trouve embarrassé. — Comment allons-nous faire, avec notre double fardeau, pour rejoindre les chasseurs?

— Ne vous inquiétez pas, père, dit Alexis, dormez bien, je vais entretenir le feu, et tout préparer, cette nuit, pour notre course de demain. Je vous demande seulement de me laisser faire.

— Mon bon Alexis, que Dieu te bénisse et t'aide dans ton sublime dévouement!

Transi de froid, épuisé de fatigues et d'émotions, le père Lacombe tombe dans le plus profond sommeil et ne se réveille que le lendemain au grand jour. Le pauvre Alexis, lui, n'a pas le loisir de fermer l'œil: il attise le feu, s'occupe de la malade et de son enfant et transforme le traîneau en une espèce de carriole pour les y installer. Toute la nuit, il fait bouillir la chaudière pour servir du bouillon à la malheureuse...

En s'éveillant, le père trouve Alexis de fort joyeuse humeur et tout fier de la bonne œuvre qu'il vient d'accomplir.

— Mais tu n'as pas fermé l'œil, mon pauvre Alexis ?

— Non, père, et je ne me sens pas fatigué le moins du monde...

Après le déjeûner, on installe la sauvagesse et son enfant dans la carriole improvisée, et l'on se met en route. Comme les chiens ne peuvent traîner seuls leur pesante charge, Alexis se met à tirer avec eux, tandis que le père Lacombe, par derrière, pousse et maintient un équilibre quelque peu instable.

Le soir même, ils réussissent à atteindre la caravane des chasseurs. Les chefs de l'expédition, surpris de la rapidité du missionnaire, le sont bien davantage lorsqu'ils aperçoivent la malheureuse qu'ils avaient laissée derrière eux; ils se confondent en excuses et rejettent la faute sur le mari coupable.

— Tu n'es qu'un monstre, dit la *Robe-Noire* à celui-ci, d'avoir ainsi abandonné ta femme et ton enfant!

— Pourquoi, répond le misérable, ne l'as-tu pas laissée où elle était ? Je ne veux plus de cette femme; tu peux en faire ce que tu voudras...

— Ah ! méchant homme, tu es pire qu'un vil animal: les animaux ont plus de pitié pour leurs semblables que tu n'en as pour ta femme et ton propre enfant!... Va-t'en, malheureux, éloigne-toi de ce camp, tu es indigne de rester avec tes frères; va-t'en bien loin cacher ton inhumanité et ton déshonneur. Je trouverai parmi les tiens une âme charitable qui aura plus de cœur que toi et qui prendra soin de ceux que tu as rejetés ! Tous, nous sommes témoins que tu vas vers le démon en te faisant son esclave... Prends garde, malheureux, de devenir aussi sa victime! Quand

tu seras revenu à de meilleurs sentiments, tu me trouveras disposé à t'obtenir ton pardon du grand Maître de la vie. Mais si tu demeures dans ton entêtement, ne me montre jamais ta face, et ne viens plus te mêler à tes compatriotes: ils ont honte de toi!... [1]

Après cette charitable intervention, le père Lacombe revint à Edmonton où il eut la très agréable surprise de trouver, dans l'intérieur même du fort, une petite chapelle et un vaste logement bâtis pour lui par M. William Christie. Le gouverneur avait voulu par là faire plaisir à son ami et le remercier de ses bons offices à l'égard de la Compagnie. La compagnie, en effet, s'était souvent trouvée bien heureuse de profiter de l'ascendant du père sur l'esprit des sauvages pour calmer des discussions et des malentendus qu'un rien pouvait soulever et aigrir. En voici un exemple typique.

Une bande de sept cents Sarcis environ, figure bariolée, cheveux emplumés, étaient venus poser leur tente sur la colline qui domine le fort. Leurs femmes et leurs enfants étaient avec eux, et ils n'avaient d'autre but que de faire la traite avec les marchands de la Compagnie. Tout alla pour le mieux, dès l'abord, et les Sarcis, toutes affaires terminées, se retiraient au delà de la rivière, lorsqu'un blanc se met en tête de troquer une bouteille d'alcool contre un *poney*... Le sauvage, auquel il s'adresse, commence par sentir le liquide, puis il le goûte et finit par boire à longs traits. Mais alors, passablement

---

[1] La malheureuse femme subit un peu plus tard l'amputation des deux pieds et endura d'affreuses tortures sans se plaindre. Après sa guérison, Dieu lui réservait de meilleurs jours: il l'amena à la mission de Saint-Albert, où elle fut instruite et baptisée. Elle vécut longtemps en fervente chrétienne et rendit beaucoup de services aux dévouées religieuses de Saint-Albert. Sa petite fille mourut à l'âge de quinze ans, emportant avec elle les regrets de sa mère et ceux de toutes les regligieuses qui en avaient fait un modèle de piété.

échauffé déjà, il veut une autre bouteille, son *poney*, disait-il, valant beaucoup plus: une altercation s'ensuivit.... Juste à ce moment arrivait une petite bande de guerriers Cris. L'un d'eux, sans qu'on n'ait jamais su pourquoi, épaule son fusil et tire. Le pauvre Sarci tombe mortellement blessé, et ses compagnons, qui n'étaient pas encore très éloignés, se hâtent de revenir au bruit de la détonation. Ils entrent dans une rage indicible à la vue de leur camarade baignant dans son sang, et la femme de la victime remplit l'air de ses clameurs. Dans son désespoir, elle songe à la Robe-Noire.

— Lacombe!... Lacombe!... crie-t-elle à tue-tête.

Justement, le père venait d'arriver au fort. Mis au courant des événements, il accourt en toute hâte... Déjà la révolte gronde et les Sarcis vont faire un mauvais parti aux blancs. Non sans peine, il parvient à persuader les sauvages que les blancs ne sont pour rien dans l'affaire, et qu'il ne s'agit que d'un malentendu de la part des Cris. Son ascendant est tel que les Sarcis retournent en paix chez eux, emmenant la femme du mort chargée de présents.

Ils revinrent pourtant quelque temps après, entretenant des projets de vengeance, mais encore une fois, le père Lacombe sut les calmer en leur faisant honte de leur mauvais dessein.

Ses exemples et ses œuvres beaucoup plus que ses paroles avaient donné au bon père tout son prestige sur les sauvages. Il était toujours en course de la rivière à l'Arc à la rivière la Paix, et des montagnes Rocheuses à la Saskatchewan, on le trouvait partout où sa présence devenait nécessaire...

Vers la fin de l'hiver 1865, nous le voyons chez les Cris puis dans les montagnes Rocheuses, chez les Pieds-Noirs, atteints de la typhoïde, au fort Pitt, à Carlton où il ren-

contre Mgr Grandin, à Saint-Paul des Cris où la dysenterie fait des centaines de victimes. Frappé lui-même du fléau, il voit la mort de près.

"Si le bon Dieu veut mettre fin à mes jours ici, "disait-il, je mourrai heureux et content au milieu de mes "chers néophytes, en leur administrant les sacrements "aussi longtemps que j'en aurai la force."

Mais la Providence avait d'autres vues sur son serviteur. A peine rétabli, il se met à la culture, et puis il accompagne ses sauvages à la chasse:

"Pour moi, dit-il, j'étais dans mon élément... Ma "charrette, mes trois chevaux, mon bon Alexis, mon chef "de cuisine pied-noir, ma tente, ma chapelle portative, "mon catéchisme et mes objets de piété, c'était tout ce dont "j'avais besoin, et c'était d'ailleurs toute ma richesse. "J'emportais avec moi mon église, mon presbytère, ma "bibliothèque, en un mot tout mon avoir de missionnaire."

"Quand je cours les prairies, avec mes chers sauvages "je me sens le plus heureux du monde... Mon peuple, "dont la moitié est catholique, est composé d'individus "d'un réel prestige, comme chasseurs. Ils me respec-"tent, m'aiment, et sont toujours disposés à me rendre "service. Quand je suis au milieu d'eux, je me crois un "nouveau Moïse dans le camp d'Israël. Il est vrai, "que nous ne sommes pas nourris de la manne qui tombe "du ciel, mais les animaux des forêts et de la prairie, les "poissons des rivières nous suffisent amplement. Le "créateur n'a-t-il pas tout disposé avec magnificence en "faveur de ses enfants nomades?

"Quand on avait voyagé trois ou quatre jours sur cet "immense océan des prairies, on faisait halte pour le cam-"pement final et l'on se hâtait de dresser les tentes. Pen-"dant que les femmes et les vieillards s'occupaient du "confort de tous, les chasseurs se disposaient pour la "chasse..."

Le père Lacombe, dont l'état de santé encore précaire exigeait des ménagements, s'abstint pour cette fois de suivre les chasseurs. Il resta au camp, partageant son temps entre la prière et l'instruction des femmes et des enfants. Le soir, lorsque les hommes étaient revenus de leurs courses, le missionnaire rassemblait son monde, et allant de l'un à l'autre, adressait à chacun, avec cet accent que les sauvages aimaient tant à entendre, quelques paroles de sympathie et d'encouragement. Puis, s'adressant à tous:

"Maintenant, mes chers sauvages, il est juste que "nous fassions une part au Grand-Esprit qui nous a donné "tout ce que nous possédons. Si vous voulez réussir "demain, il est nécessaire que vous lui offriez ce soir vos "remerciements."

Et la prière commençait, toujours accompagnée de chants pieux auxquels les sauvages mêlaient leur voix tant bien que mal. La prière se terminait par une courte exhortation et la bénédiction solennelle du camp.

"Mes enfants, que le Grand-Esprit vous bénisse tous "et qu'il vous accorde un sommeil tranquille afin que vous "puissiez mieux le servir demain!"

"Il faut avoir vu ces rendez-vous, dit le père Lacombe, "pour savoir ce qu'ils renfermaient de charmes et de déli-"cieuse piété."

Cependant, conme la chaleur était intense et continue, les chasseurs durent abréger leur séjour et reprendre plus tôt qu'ils ne l'auraient souhaité le chemin de leurs camps respectifs. Le père Lacombe rentra à Edmonton, mais il ne fit qu'y toucher barre. Le mois d'octobre 1865 le retrouve en route pour le fort de la montagne des Roches où il espère rencontrer les Pieds-Noirs au moment de l'échange des pelleteries. Son voyage est retardé par une violente tempête de neige qui dure trois longues

journées; et quand, après quatorze jours de misères et de privations, la caravane atteint le fort, les sauvages, fatigués d'attendre, sont partis. Le père Lacombe n'hésite pas: il se met à leur recherche. Durant 6 jours, il court inutilement la prairie; les vivres se font de plus en plus rares. Il rencontre enfin un camp de Piégans, et peu après de Gens du Sang: les uns comme les autres souffrent de la disette et sont dans l'impossibilité de lui venir en aide... Il lui faut pourtant trouver les Pieds-Noirs à tout prix; son devoir l'appelle et rien ne pourra le faire reculer. Il marche, marche toujours par le froid et la faim jusqu'à la rivière Bataille où enfin les Pieds-Noirs se montrent.

Il y a là trois camps différents de 50 à 60 loges chacun. Tous reçoivent la Robe-Noire avec les démonstrations de la joie la plus enthousiaste, et le grand chef *Natous* — le Soleil — invite le missionnaire à partager sa tente. Le pauvre père va pouvoir enfin se reposer et refaire un peu ses forces épuisées. Cependant, il a comme un pressentiment: il trouve que les camps des Pieds-Noirs sont trop éloignés les uns des autres:

"Si vos ennemis, les Cris ou leurs alliés, venaient vous "surprendre, que feriez-vous?"

Les événements devaient lui donner raison...

"Dans la soirée du 3 décembre, raconte le père Lacom-"be, j'avais réuni les hommes: nous avions récité la prière, "chanté des cantiques, et chacun était rentré content dans "sa loge. Demeuré seul avec le chef et sa famille, je me "jetai sur ma couchette dans un coin de la tente. J'étais "loin de penser qu'un millier d'ennemis, comprenant des "Cris, des Assiniboines et des Sauteux, venus des rives du "lac Castor, étaient là, cachés dans l'ombre, prêts à fon-"dre sur nous, dès que toute lumière aurait disparu dans "les loges...

"J'allais tout juste fermer l'œil, quand un chant "sinistre retentit soudain:

"Qu'est-ce que cela?

"Natous s'est levé précipitamment, et saisissant son "fusil, hurle d'un ton lugubre, pour être entendu de tout le "camp:

—*Assinaw!... Assinaw!...* Les Cris!... Les Cris!...

"Il n'a pas achevé, qu'une terrible détonation vient "appuyer son appel. Une autre... Une autre encore, et "c'est une fusillade générale... De toutes parts, les "balles percent nos tentes: celle du chef, où je me tiens, "semble le point de mire de ces démons en furie...

"Si les Cris avaient su que je me trouvais au milieu "des Pieds-Noirs, je suis convaincu qu'ils n'auraient "jamais voulu les attaquer; car tous sans exception, même "les infidèles, respectaient l'Homme de la prière. A leur "insu donc, je me trouvais exposé à tout moment à être tué "par eux.

"Au premier cri d'alarme, Natous et sa femme étaient "sortis. Je fis de même, en revêtant ma soutane et sus- "pendant à mon côté le sac aux Saintes Huiles. Devant "la scène d'horreur qui se présentait à mes yeux, au milieu "des cris et des vociférations, je demeurai un moment "interdit et saisi d'effroi. Je ne tardai pas cependant à "reprendre mes sens: je baisai mon crucifix, et je fis le "sacrifice de ma vie.

"Dès les premières décharges, notre loge avait été "renversée et mise en lambeaux. A tout instant, des "bourres enflammées tombaient à mes pieds, et les sombres "éclairs des coups de feu illuminaient la scène de lueurs "sinistres. J'essayai de faire quelques pas vers les "ennemis pour arrêter la fusillade: impossible de me faire "entendre. La confusion était au comble: tout était "clameurs et hurlements...

"Le combat se continue avec acharnement. J'en-
"courage les Pieds-Noirs à se défendre jusqu'au sacrifice "de leur vie, s'il le faut, pour sauver leur tribu et je cours "vers les blessés et les mourants... Quel tableau na-"vrant!... Les femmes et les vieillards se pressent autour "de moi; les enfants se cramponnent à mes habits; les "pauvres blessés me serrent les mains; les mourants me ré-"clament dans leur agonie; tous, d'une voix suppliante, "me crient:

—*Kimo kinnam, djimo kikkat...* —Père, prends pitié de nous, prie pour nous, sauve-nous!...

"Me dégageant, je fais un pas; une jeune femme gît à "terre, à la porte de sa tente, et le sang s'échappe d'une "blessure mortelle.

— Veux-tu mourir chrétienne?

— Oui!... répond-elle d'une voix défaillante.

"Je lui administre le sacrement de baptême au bruit "de la fusillade... Hélas! je n'aperçus pas son petit enfant "couché dans le fond de la loge; plus tard, le pauvre petit "fut égorgé lorsque les ennemis vinrent et dépouillèrent la "mère de sa chevelure...

"Les ennemis s'emparent d'une vingtaine de loges "qu'ils pillent et mettent en pièces: mon petit bagage "tombe entre les mains de ces forcenés. Un assiniboine "qui s'était emparé de mon bréviaire, tombe mortellement "blessé près du lit où je reposais quelques instants aupa-"ravant. Alors un des Pieds-Noirs s'élance, scalpe le mourant "et reprend le livre qu'il me remet ensuite. C'était tout "ce qui me restait avec les vêtements que je portais sur "moi...

"Cependant les Pieds-Noirs des autres camps ne tar-"dent pas à venir au secours de leurs frères. Ils ont à leur "tête le fameux *Crowfoot*, jeune encore, mais déjà

"célèbre par sa bravoure et ses hauts faits. En l'aperce-
"vant, le vieux chef Natous le serre dans ses bras et lui dit:

"Mon fils, il faut sauver notre nation, mais sauvons "avant tout, notre ami, la Robe-Noire!...

"Hélas! le combat continue toujours; trois fois déjà, "les ennemis ont essayé d'enlever notre camp, et trois "fois ils ont été repoussés! Les femmes et les enfants, au "comble de l'effroi, essaient de se mettre à l'abri derrière "des tas de neige et de broussailles élevés de leurs mains... "Oh! la terrible nuit!... Elle semble interminable; ja-"mais de ma vie, je n'avais tant soupiré après la lumière "du jour!

"Elle paraît enfin, cette aurore tant désirée!... "Dès que les ombres commencent à se dissiper, je saisis ma "bannière blanche, mon crucifix d'oblat et je m'avance "au-devant des assaillants en criant de toutes mes forces:

"Mes enfants cris, votre père, l'Homme de la "prière, est ici avec les Pieds-Noirs!... Ne tirez plus! "Cessez le carnage!

"Surpris de mon audace et pleins de confiance, les "Pieds-Noirs espèrent que cette intervention les sauvera "du massacre, mais la brume et la fumée me dérobent à "la vue des Cris: ils n'aperçoivent ni mon crucifix, ni ma "bannière; leurs vociférations haineuses couvrent ma voix "et leur feu continue. Les Pieds-Noirs avaient cessé de "tirer, mais effrayés du danger que court leur chère Robe-"Noire, ils me pressent de m'éloigner. Je dois leur obéir, "et le combat recommence: les balles sifflent à mes oreil-"les et des blessés tombent à mes côtés...

—Père, sauve-toi !... Pars au plus tôt, car ils vont te tuer! ...

"Je me hâte de revenir sur mes pas; à ce moment, "une balle ricoche à terre, effleure mon épaule et vient me "frapper au front. Terrassé par la violence du choc, je

"constate cependant, malgré le sang qui coule en abon-
"dance, que ma blessure n'est qu'une simple égratignure....
"Mais les sauvages du camp me croient atteint mortelle-
"ment et leur fureur s'exaspère. CrowFoot, le brave
"entre les braves, pousse un cri de guerre formidable qui va
"jeter la terreur parmi les Cris et les Assiniboines:

—Vous êtes des chiens!... Vous avez tiré sur Arsous-Kitsi-Parpi!... Vous avez tué l'Homme de la Prière, l'ami de Rowan et de Christie!...

"A cette nouvelle, les Cris effrayés et plus encore
"stupéfaits répondent:

—Nous ne savions pas que notre ami la Robe-Noire était avec vous! Nous ne voulons plus nous battre!...

"Tout honteux, ils prennent la fuite et disparaissent
"dans la plaine, par les fourrés et les ravins pour échap-
"per à la fureur des Pieds-Noirs...

"Ainsi se termina cette terrible bataille au cours de
"laquelle je faillis perdre la vie: le feu n'avait cessé de dix
"heures du soir à onze heures du matin. Imaginez mainte-
"nant une nuit très sombre, une température de glace, une
"brume épaisse enveloppant le camp, une fusillade in-
"tense, l'incendie, l'odeur de la poudre, les chants de
"guerre, les vociférations des combattants et les hurlements
"des chefs, les lamentations des femmes et les pleurs des
"enfants, les gémissements des blessés et les râles des
"mourants, les hennissements des chevaux et les aboie-
"ments ininterrompus des chiens, et vous n'aurez qu'une
"faible idée du drame infernal qui se joua en cette nuit
"fatale du 3 au 4 décembre 1865!...

"Après la bataille, les vieillards viennent m'embrasser
"et me remercient à l'envi:

—Tu es divin, puisque les balles auxquelles tu étais constamment exposé n'ont rien pu sur toi... Si tu n'avais pas été avec nous, nous aurions tous péri; c'est

toi qui nous as sauvés !... Tu as parlé au Grand-Esprit, et il a eu pitié de nous, comme quand tu es venu nous secourir durant la grande épidémie!... Jamais nous n'oublierons tes bienfaits. Sois béni à jamais, et que les Pieds-Noirs te regardent toujours comme un libérateur et un père; toujours nous serons heureux de te recevoir et de t'obéir!...

"Je n'ai jamais, continue le père Lacombe, redouté "moins la mort que pendant ce combat infernal... "Certes, je m'attendais continuellement à être frappé, "mais je n'en ressentais pas d'effroi... Le bon Dieu "n'a pas voulu de moi, sans doute par pitié pour mes "pauvres infidèles. Il voulait leur montrer sa puissance et "sa bonté à l'égard de ceux qui mettent leur confiance en "lui... *Scuto circumdabit te veritas ejus; non timebis "a timore nocturno, a sagitta volante in die, a negotio per-"ambulante in tenebris...* (Ps. 90-V, VI.). Sa vérité "t'abritera comme un bouclier; tu ne redouteras ni les "terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour, "ni la trahison qui se glisse dans les ténèbres!...

"Natous et les autres chefs pieds-noirs se distinguè-"rent durant tout le combat par un sang-froid et un cou-"rage héroïques. Ils encourageaient leurs soldats en leur "disant:

—Ayez confiance, l'Homme de la prière est avec nous, il nous sauvera!

"Le lendemain, malgré l'âpreté du froid et l'épuise-"ment de mes pauvres sauvages, nous levâmes le camp "pour aller, à 20 milles plus loin, rejoindre un autre camp "de Pieds-Noirs qui n'avait pas eu vent du combat: on "dut me prêter quelques couvertures pour me mettre à "l'abri du froid. Je restai encore une dizaine de jours en "compagnie des Pieds-Noirs pour les instruire et leur re-"monter le moral, puis je me dirigeai vers le fort de la

"Montagne, voyage particulièrement difficile dans la "situation où je me trouvais...

"J'avais promis de me trouver à la mission pour "Noël, mais, tous mes plans ayant été bouleversés, je "craignais fort de ne pouvoir arriver à temps. J'acceptai "donc les services de trois sauvages qui s'offraient pour "m'accompagner. Le voyage dura six jours: il serait "difficile d'imaginer le supplice que nous endurâmes "durant le trajet. Mais grâce à Dieu, si mon pauvre "corps était faible et épuisé je me sentais le cœur fort et "courageux.

"A cette époque les nouvelles ne circulaient pas aussi "rapidement qu'aujourd'hui; les vagues rumeurs reçues au "fort me disaient mort... Aussi mon apparition fut-"elle une surprise pour tout le monde. Je fus reçu chez "le bon M. Richard Hardisty, père de lady Strathcona. "Le piteux accoutrement dans lequel je me présentai, "soutane déchirée et trouée, un châle de sauvagesse sur la "tête, le visage et les mains noirs de poudre, donna lieu "à une explosion joyeuse mêlée de larmes:

—Eh quoi! bon père, l'on vous croyait mort, et vous "nous revenez?... Mais, mon Dieu, dans quel état!... "Est-il possible que vous ayez passé à travers la bataille "sans vous faire tuer!... Ah! Dieu soit béni! Vous "voilà avec nous. Vous ne retournerez désormais à "Saint-Albert que lorsque vous aurez repris des forces et "que nous vous aurons donné tout ce qu'il vous faut."

—Ne vous apitoyez pas davantage sur mon sort, leur dis-je...

"Au souvenir des terribles moments écoulés, je "ne pus m'empêcher de verser quelques larmes, larmes "de reconnaissance envers Celui qui venait de me préserver "de façon si visible... Pendant les deux jours que je

"passai dans cette charitable famille, je fus l'objet de "mille soins et de charitables prévenances...

"Comme j'insistaits pour célébrer les fêtes de Noël et "du jour de l'An à Edmonton, mon ami tint à m'accom-"pagner. Malgré mes protestations, il fit préparer son "meilleur traîneau et ses quatre chiens, les plus robustes "de la contrée. Après cinq jours d'une marche continue, "nous arrivions au fort des prairies, aujourd'hui Edmon-"ton. Jamais peut-être, de ma vie, je n'eus plus cordiale "et plus enthousiaste bienvenue... Pensez donc! un "revenant! J'étais mort, et l'on me voyait ressuscité!..."

Au retour du père Lacombe à Saint-Albert, le R. P. André, son compagnon d'apostolat, écrivait à quelques pères de la congrégation:

"Grâce à Dieu! Le père Lacombe vit encore. Mais "je vous avoue que nous avons bien failli perdre cet intré-"pide et courageux missionnaire dans la guerre entre les "Cris et les Pieds-Noirs. Ce n'est rien moins qu'un mira-"cle qu'il ait échappé aux balles meurtrières des ennemis... "Enfin, le voilà au milieu de nous, et prêt à recommencer "ses courses apostoliques..."

Quelques semaines plus tard, le père Lacombe écrivait ces lignes à son supérieur général:

"...J'espère que le bon Dieu se servira, pour sa gloire, "des tristes événements qui viennent de se dérouler. Il "s'en trouvera peut-être qui jugeront que la lutte des Cris "et des Pieds-Noirs nuira aux progrès de la religion et "paralysera les efforts des missionnaires en renouvelant la "haine héréditaire qui sépare ces deux nations. Pour "moi, qui ai vécu au milieu des sauvages des prairies, telles "ne sont pas mes craintes. Il me semble plutôt que ces "nomades trouveront dans la catastrophe qui vient de se "produire, une foule d'enseignements propres à leur faire

"comprendre la beauté de la religion et le courage du prê-"tre qui ne recule pas en face du danger.

"Les Pieds-Noirs montrent une espèce d'orgueil "quand on leur parle de la protection visible de Dieu, et "de la destruction probable de leur camp si le prêtre n'eût "pas été avec eux. Ils reconnaissent la vérité de cette "assertion et s'en montrent très reconnaissants envers "l'homme de la prière. D'un autre côté, leurs ennemis, "cris et alliés, chrétiens en grande partie, sont consternés "d'avoir livré cette attaque pendant que leur père et ami "était avec les Pieds-Noirs. Ils m'ont demandé pardon et "fait beaucoup de promesses... qu'ils tiendront, j'espère. "J'ai profité de l'occasion pour leur donner tous les conseils "que je croyais utiles. En m'interposant ainsi entre les "deux nations, j'espère obtenir une paix salutaire qui "durera au moins pendant l'affreuse disette que nous "traversons. Tous les sauvages comprennent qu'ils doi-"vent oublier, et que de semblables carnages n'aboutissent "qu'à la haine et à la destruction de leur race..."

Après la tempête, le calme... C'est bien ce qui arriva à notre héros qui venait de passer sain et sauf à travers les balles et les flèches des indiens. Le voilà maintenant au milieu de son petit peuple d'Edmonton pour y célébrer la naissance de l'Enfant-Dieu. La dévotion avec laquelle on assista aux divins mystères fut pour lui une véritable consolation. Le père Lacombe passa le reste de l'hiver à voyager et à instruire les métis et les cris. Sa nouvelle mission de Saint-Paul-des-Cris devint bientôt le port de relâche des missionnaires parcourant les différentes missions.

Vers le printemps de 1866, le jeune Gaspard Lacombe, frère du missionnaire, parti à la recherche de l'or dans la Saskatchewan, passa par Saint-Paul-des-Cris avant de rentrer à Saint-Boniface.

"N'aimerais-tu pas, lui dit son frère, te consacrer "comme moi au service des missions ? Sois certain que tu "aurais tout à y gagner..."

Le jeune homme lui répond d'un ton narquois: "Penses-tu, cher frère, que j'aie la vocation ?... "Comment peut-on avoir de l'attrait pour une vie comme "la tienne?... Vivre au jour le jour, continuellement "infesté de la vermine que tes sauvages te communiquent "sans aucun scrupule; se nourrir pendant des semaines, "des mois et des années de viande sèche, sans assaisonne-"ment, sans même une tasse de thé pour en faire oublier le "goût!... Ta vie, mon cher frère, est plus admirable "qu'imitable, et il faudrait un grand prodige de la grâce "pour me décider à te suivre... Pour le moment, "je ne sens de ta vocation aucun attrait. Je te souhaite "courage et succès et je m'en vais sous des cieux plus "riants..."

Le jeune homme partit à la poursuite d'une vie facile, allant de la rivière Rouge au Mississipi, du Mississipi au Mexique et du Mexique au Manitoba. Force lui fut d'avouer un jour, à son frère, qu'il n'avait jamais trouvé ce qu'il cherchait.

CHAPITRE ONZIÈME

1866—1867

A LA RECHERCHE DE MGR GRANDIN. — LES RÔLES RENVERSÉS. — AVENTURE. — UN CAMP EN DÉTRESSE. — A BOUT DE VIVRES. — LE CALUMET DE PAIX.

Par un de ces jours froids et secs d'hiver comme l'on n'en voit que dans les régions arctiques, un courrier indien du Nord arriva à Saint-Albert. Il était porteur d'un message de Mgr Grandin pour le père Lacombe: le prélat devait passer à Carleton et invitait le missionnaire à l'y rencontrer.

Le père Lacombe laisse donc son troupeau des plaines, et, pourvu d'un bon guide indien, il se met en route pour le rendez-vous. Dieu seul savait les difficultés qui lui étaient réservées dans ce voyage!... Au bout de quatre jours, il arrive au fort Pierre, où il doit laisser son guide épuisé pour en prendre un autre. En outre, les sauvages du fort doivent partir sous peu pour la chasse, et ils prient instamment le missionnaire de rester quelques jours avec eux. Le père Lacombe ne crut pas devoir les refuser, et ce retard eut des conséquences désastreuses. Il s'éleva un vent très chaud qui précipita la fonte des neiges. Les raquettes enfonçaient et la marche devenait des plus pénibles. Ajoutez à cela la réverbération d'un soleil brillant qui faisait de l'immense prairie un vaste champ diamanté d'étincelles.

"J'avais les paupières tellement enflammées, dit le missionnaire, qu'il m'était impossible de prendre un instant de repos."

Pour comble de malheur, quand il arriva, Mgr Grandin, las d'attendre, venait de quitter Carleton le matin même. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le pauvre missionnaire qui ne savait plus s'il devait rebrousser chemin ou chercher à atteindre son évêque. Il s'adressa au bourgeois du fort:

—A quelle distance, d'après vous, sera ce soir Mgr Grandin?

—A vingt milles à peu près, lui dit-on, pour ne pas le décourager.

—Pourriez-vous me prêter un nouvel attelage de chiens?

—Je le regrette vivement, mais les chasseurs ont emmené tous nos chiens.

—Eh bien! à la grâce de Dieu! Il doit nous rester assez de forces pour faire ces vingt milles... Nous allons continuer.

Il se remit donc en route avec un nouveau guide. Il serait difficile de peindre leurs souffrances. Vingt milles, trente milles sont parcourus et pas la moindre trace de Monseigneur Grandin...

"Mes pauvres pieds, trempés par le dégel pendant "la journée, gelaient la nuit et se couvraient de gerçures "qui ne me faisaient pas toujours rire, disait plus tard le "père Lacombe. Mes yeux malades n'étaient pas moins "endoloris... Mais, en pareille circonstance, je n'avais "guère le temps de me rendre à leurs réclamations, et je "les laissais se lamenter à loisir. Nous ne pouvions nous "arrêter avant d'avoir rejoint notre évêque..."

Les deux voyageurs approchaient enfin de la rivière: c'était leur dernière chance de succès. Hélas! Pas la

moindre trace de celui qu'ils cherchaient! Cette nouvelle et terrible déception faillit décourager complètement l'âme si vaillante du père Lacombe: il se sentit défaillir de fatigue et de chagrin. A ce moment, la joie de faire une surprise à son évêque était bien oubliée. Les chiens, harassés, s'étaient couchés dans la neige pour chercher un peu de repos et, comme leur maître, semblaient ne plus vouloir bouger. Le jeune guide métis réveilla les dernières énergies du missionnaire:

—Mon père, lui dit-il, faisons un dernier effort; il me semble que le grand chef de la prière ne peut pas être loin d'ici; nous avons fait trop de chemin pour retourner sans le voir.

—Tu as mille fois raison, mon brave; ton courage ranime le mien... Marchons: la persévérance arrive à bout de tout...

Pauvres voyageurs! les voilà de nouveau sur pieds, errant à l'aventure au milieu de la plaine; ils font encore plusieurs milles... Mais cette fois c'est bien fini, ils n'en peuvent plus. Ils s'approchent d'une maigre broussaille au bord de la rivière et se disposent à y camper vaille que vaille, quand un aboiement de chiens se fait entendre...

—Merci, mon Dieu, s'écrie le père Lacombe; le voici! le voici! Ce ne peuvent être que les chiens de Mgr Grandin!...

Le missionnaire et son guide se précipitent vers le camp où la voix des chiens les appelle. Ils ne se sont pas trompés cette fois: Mgr Grandin est là se dressant sur son lit de peaux de bêtes... Le cadran marque trois heures du matin!

—Est-ce possible? d'où me vient ce bonheur, en cette nuit glaciale! *Te Deum laudamus!...*

Ouvrant bien grands ses bras, Mgr Grandin presse

sur son cœur son fils exténué : celui-ci répond par des sanglots... Après cette fraternelle accolade, le feu se ranime sous la main de l'évêque et la chaudière bout. Tout le camp, c'est-à-dire les deux missionnaires et leurs guides, réveillonnent joyeusement. Les chiens ont bientôt dévoré leur maigre pitance et s'enfoncent le nez dans les pattes; les guides s'endorment bientôt, mais les deux mis-missionnaires, avant de clore la paupière, s'entretiennent longuement près du feu. Pressé par le prélat de l'accompagner jusqu'à Saint-Boniface, le père Lacombe, alléguant son grand état de faiblesse et celui de ses chiens, se défend vivement de le suivre.

—Allons, dit l'évêque, dormons pour l'instant, et demain, nous réglerons tout cela...

Le père Lacombe obéit et dormit si bien que le soleil était déjà haut quand il s'éveilla.

Pendant ce temps, le charitable évêque avait tout préparé pour le départ; il avait dit aux métis:

"Vous allez retourner au fort Pitt avec les chiens et l'équipement du père, et vous annoncerez, à Saint-Paul-des-Cris, que j'ai emmené la robe-noire à Saint-Boniface.

—Quelle heure est-il donc? dit le père Lacombe à son réveil.

—Neuf heures, répond Monseigneur, juste le moment de partir pour la rivière Rouge.

Le père Lacombe feint de ne pas entendre. On prend un léger repas et les métis se disposent au départ.

—Attendez-moi, dit le prêtre, j'ai encore quelques communications à faire à Sa Grandeur.

—Vous, père Lacombe, asseyez-vous dans ma carriole; ce sont mes chiens qui vont vous mener où vous devez aller.

—Avez-vous vraiment l'intention de m'emmener à Saint-Boniface?

—Mais certainement, et en carriole, encore!...

—Pour cela, Monseigneur, jamais... Si j'y vais, mes jambes et mes raquettes m'y conduiront.

—C'est moi qui suis l'évêque et vous me devez l'obéissance.

—Eh bien! Monseigneur, puisque vous l'ordonnez, j'obéis: contre la force, pas de résistance. Je me soumets à votre bon plaisir.

Il en fut comme Mgr Grandin l'avait décidé: l'évêque courut à côté du traîneau qui portait le meilleur coureur des prairies, mais coureur épuisé par les fatigues d'un long et pénible voyage. Le père Lacombe dormit bientôt, si profondément qu'il n'eut pas conscience de ce qui se passa le reste de la journée, même lorsque son évêque fit halte pour le dîner. L'heure vint de camper pour la nuit. Monseigneur Grandin s'en fut chercher du bois, et tout était prêt pour le souper quand le père Lacombe s'éveilla.

—Où sommes-nous? demanda-t-il. N'avons-nous pas encore quitté notre campement?

—Nous avons toute une journée derrière nous, répondit l'évêque en souriant, mais pour vous, vous l'avez passée avec les anges; c'est pourquoi vous ne vous êtes aperçu de rien.

Cette aventure les amusa fort. Le père Lacombe, quelque peu vexé du triomphe de son évêque, se promit de lui rendre la pareille le lendemain. En effet, frais et dispos, grâce au sommeil réparateur qu'il venait de prendre, il réussit à son tour à installer Mgr Grandin dans la carriole, pendant que lui-même battait de la raquette. Cependant, la neige disparaissait rapidement et les deux missionnaires se virent bientôt dans l'impossibilité de continuer leur voyage en traîneau. A quelque cent milles de Saint-Boniface, ils demandèrent l'hospitalité à un riche bourgeois, M. Deschambault, dont la femme

avait été l'élève des sœurs grises de la rivière Rouge. Heureux de recevoir de tels hôtes, les deux époux leur prodiguèrent, avec cet esprit de foi légué par les ancêtres, toutes les prévenances et les attentions possibles. Ils réussirent à les retenir pendant deux jours et leur fournirent chevaux et provisions pour le reste de leur voyage. A Saint-Boniface, Mgr Taché, heureux de revoir deux amis et deux frères, les reçut avec toutes les marques d'une tendresse paternelle.

Trois jours plus tard, l'évêque du nord s'embarquait pour la France où il allait chercher des ressources et des ouvriers, tandis que le père Lacombe, après un séjour de quelques semaines, reprenait le chemin de ses missions. Il emmenait avec lui, pour le district de Mackenzie, cinq religieuses, sœurs grises, ces *perles du monde,* comme il les appelait.

Depuis quelque temps, le missionnaire projetait, suivant ses propres termes, "un coup d'état chez les Pieds-Noirs", c'est-à-dire une campagne d'évangélisation pour les amener à la connaissance de l'Evangile; cependant, en face des nécessités pressantes des Cris, il dut attendre encore quelque temps.

Le 4 décembre, après avoir préparé son bagage de prêtre et de coureur des prairies, il quitte Saint-Paul, accompagné d'Alexis et d'une vieille sauvagesse des Pied-Noirs, qui avait été abandonnée par les siens et recueillie à la mission. A cette époque, la disette était très grande par suite de la disparition presque complète du buffle et les voyageurs n'avaient emporté de Saint-Paul, que ce qu'il leur fallait pour une étape de deux ou trois jours au plus. C'était le temps nécessaire, pensaient-ils, pour atteindre un camp de Cris établi près de la rivière Bataille. Il n'y avait pas de chemin tracé; la neige était épaisse et la marche très lente; aussi, la seconde nuit, se trou-

vaient-ils encore assez éloignés de leur but. Ils aperçurent, pourtant, la fumée d'un autre camp volant et s'empressèrent de s'y rendre. Un pitoyable spectacle les attendait: ils se trouvèrent en présence d'un petit groupe d'indiens, hommes, femmes et enfants dans le plus grand dénûment et mourant littéralement de faim.

"Pauvres gens, dit le père Lacombe, ils n'avaient que la peau et les os. C'étaient de vrais spectres ambulants; ils faisaient pitié à voir! Mon Dieu! qu'ils étaient donc misérables! Les enfants n'avaient plus la force de jouer ni de pleurer! Ils avaient mangé les derniers de leurs chevaux et de leurs chiens. Il ne leur restait plus qu'à attendre la mort!"

—Pourquoi êtes-vous seuls ici? demande la robe-noire.

—Nous étions partis pour la chasse, et n'ayant pas trouvé de buffles, nous nous sommes mis à la recherche de nos gens sans pouvoir les atteindre. Et maintenant que nous n'avons plus rien à manger, nous sommes incapables de marcher...

Les pauvres nomades jetaient sur le missionnaire des regards suppliants comme pour attirer sa compassion.

—Mais je n'ai rien, mes pauvres enfants, et j'ai trop grand besoin de mes chevaux pour me résigner à les tuer.

Puis se tournant vers Alexis et Suzanne: —Auriez-vous le courage de supporter un jeûne de deux ou trois jours? Pour ma part, je ferai volontiers ce sacrifice.

Les deux braves cœurs répondirent sans hésiter. La bande affamée comptait dix-huit bouches; Alexis donna toutes les provisions qui lui restaient: du thé, un peu de pimikkân et cinq ou six poissons gelés. Le tout disparut en un clin d'œil, et les bons samaritains se couchèrent sans souper après deux jours d'une marche pénible.

Le lendemain, ils se remettaient en route, suivis de la petite bande des indiens, dont quelques-uns, rendus au dernier degré d'épuisement, avaient peine à suivre la colonne; seule, la généreuse sympathie du prêtre pouvait ranimer leur courage. Ce jour-là, Alexis, fameux tireur devant l'éternel, tua un lapin et une perdrix, bien petite bouchée, qui fut la part des enfants.

La troupe se traînait avec difficulté à travers l'immense prairie, cherchant un camp où l'on pourrait trouver quelque chose à manger; mais rien, absolument rien. Il fallut camper, l'estomac creux, par une affreuse tourmente de neige. En cette heure d'angoisse et de détresse, le père Lacombe ne pouvait s'empêcher de songer.

"J'ai souvent eu des nausées devant la malpropreté des campements pourris de vermine, à l'atmosphère suffocante de fumée, où les chiens et les bêtes sauvages rôdaient continuellement. Pourtant, mes pauvres sauvages s'y trouvaient heureux parce qu'ils avaient quelque chose à se mettre sous la dent. Mon Dieu! si vous permettez que je me tire de cette épreuve, jamais je n'oserai plus faire le dégoûté."

Pendant cinq jours, la troupe exténuée marcha ne se nourrissant plus que du produit des chasses d'Alexis, quand elles étaient heureuses. Lorsqu'enfin elle atteignit le camp qu'elle cherchait, elle n'y trouva que déception: quelques tentes désertes, abandonnées depuis peu. L'inquiétude du prêtre devint si grande qu'elle ressemblait au désespoir.

"O douce Providence de mon Dieu! allez-vous nous abandonner à notre malheureux sort?..."

Ce jour-là, Alexis n'avait pu trouver de gibier, et personne n'avait mangé. La neige tombait en abondance et ils ne pouvaient plus retrouver les traces des Cris: tout

semblait conspirer contre eux. Dans cette extrémité, le père Lacombe dit à Alexis:

"Prends encore ton fusil, mon vieux, et va nous chercher quelque chose à manger. Je crois, cette fois, que tu réussiras... Va! Que la Providence te conduise!"

Le père, lui-même, chaussa ses raquettes et se dirigea vers une colline pour voir s'il n'apercevrait rien qui pût les guider. En chemin, il eut une défaillance: il lui sembla que son cou ne pouvait plus supporter le poids de sa tête et que ses pieds restaient cloués au sol. Se sentant mourir de faiblesse, il ne souffrait plus de la faim. La veille, les voyageurs n'avaient eu, pour nourriture, qu'un sac de peau de buffle qu'ils avaient fait bouillir avec des cordes de tendons et des morceaux de mocassins, mais à présent, il ne leur restait plus rien. On avait préparé le campement dans la neige épaisse et l'on épiait anxieusement le retour d'Alexis. Il revint, enfin, rapportant plusieurs quartiers d'un buffle malade qu'il avait dépecé. Malgré l'odeur infecte que répand cette viande corrompue, on la fait bouillir et tout le monde se trouve heureux d'en manger. Seul, le père Lacombe, malgré sa bonne volonté, ne peut arriver à vaincre les légitimes répugnances de son estomac.

Le lendemain, une radieuse aurore donnait à la plaine un air de fête; la malheureuse petite troupe se sentait consolée, comme si ses maux eussent dû finir avec le mauvais temps. Le missionnaire, émerveillé lui-même, ne se lassait pas d'admirer la belle nature, l'immense nappe immaculée qui recouvrait la prairie. "Voyez, le beau temps nous arrive. Les animaux vont sortir de leurs gîtes et nous ferons une chasse abondante. Réjouissez-vous!"

La terrible épreuve, cependant, n'était pas encore au terme: Alexis continua sa chasse active, mais infructueuse: quelques maigres pièces de petit gibier, et c'est tout. Les

chevaux eux-mêmes, grattant de leur sabot la neige épaisse, trouvaient à peine de quoi ne pas tomber d'inanition. A bout de forces et d'endurance, le missionnaire résolut de tuer les pauvres animaux. Le sacrifice devait se consommer le lendemain, dimanche; le père fit part de son intention à tous ses gens. "Je suis décidé à tuer mes chevaux l'un après l'autre, car nous ne pouvons guère aller plus loin, sans nourriture.

Mais le soir, il se ravisa et dit à Alexis: "Attendons encore un jour. Il me semble que Dieu est satisfait de notre jeûne, et que son secours est près de nous."

Vers trois heures du matin, en effet, un petit groupe de Cris venait vers eux et les conduisait à leur camp, amplement garni de provisions. La vue de la robe-noire causa chez les Cris une stupeur mêlée de joie: ils le croyaient mort au camp des Pieds-Noirs.

"Quand j'ai appris ta mort, disait l'un, j'ai pleuré plus que si j'avais perdu mon frère."

"A l'annonce de cette triste nouvelle, reprenait l'autre, nous nous sommes dit entre nous: Fuyons bien loin, car si notre père a été tué chez les Pieds-Noirs, il n'y a plus de vie possible pour nous."

Un troisième disait: "Moi, je ne fuirai pas, s'il est vrai que nous l'ayons tué. J'irai pleurer sur les champs qu'il a labourés pour nous, et j'y resterai jusqu'à ce qu'une autre robe-noire vienne le remplacer."

Le père Lacombe continua de poursuivre les Cris et de leur prodiguer les secours de son ministère. Mais au prix de quelles fatigues! A chaque instant ils changeaient de campement dans leurs chasses infructueuses où le buffle se faisait de plus en plus rare et la famine toujours plus pressante. Le cœur du missionnaire saignait et lui dictait ces paroles vibrantes de compassion et de

miséricorde, dans une lettre qu'il adressait à des personnes riches:

. . . .

Mes amis,

"Vous qui avez les pieds sous une table somptueuse-"ment garnie, chargée de mets succulents et délicats, "vous ne pourriez vous faire une idée exacte des tortures "de la faim!... Ah! pour l'amour de Dieu, donnez à "ceux qui en sont tourmentés. Déliez les cordons de "votre bourse et faites une large part aux affamés qui "frappent à votre porte... Donnez, donnez, donnez!... "Depuis les terribles épreuves par lesquelles il a plu à "Dieu me faire passer, je comprends mieux les paroles du "divin Maître: *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à man-"ger!...*"

Au commencement de mars 1868, le père Lacombe, sentant la nécessité d'un peu de repos, revint à Saint-Paul pour faire une retraite. Il lui semblait entendre comme autrefois la voix de Jésus-Christ à ses apôtres:

"Venez dans la solitude et reposez-vous un peu."

"Comme j'aurais été heureux, écrivait le vaillant missionnaire, de rencontrer un confrère, un ami, pour épancher dans son cœur le trop plein du mien. Mais j'étais seul, seul avec Dieu, qui sut néanmoins donner des consolations à son serviteur. Pendant que je jouissais dans la solitude, de la présence du Maître, voilà qu'un courrier m'arrive. Les Cris, craignant la vengeance des Pieds-Noirs dont le camp était à proximité du leur, me priaient de venir rétablir la paix. Abandonner ma douce retraite et me rejeter dans la tourmente, tel était mon devoir. *Mon Dieu, votre sainte volonté, et non la mienne.*"

Accompagné de jeunes indiens, le père Lacombe se met en route pour régler cette affaire épineuse. Il se rend d'abord au camp des Cris, où il est reçu avec de grandes démonstrations de joie. Les plus éloquents d'entre eux lui adressent des discours dans lesquels ils prient leur cher *Kamiyo-Atchaket*[1] d'assurer les Pieds-Noirs des sentiments d'amitié et de bonne entente que les Cris nourrissent pour eux, et de leur grand désir de signer la paix.

La robe-noire se rend ensuite au camp des ennemis et les exhorte, durant plusieurs jours, à accepter la paix; il y parvient à force d'instances. Bref, les tabacs des deux nations furent hachés ensemble, et les grands calumets de paix fumés en signe d'amitié.

---

[1] L'homme à la grande âme. Nom donné par les Cris au père Lacombe.

CHAPITRE DOUZIÈME

1867–1868

Rôle du calumet chez les sauvages. — La Bible des indiens. — Nenabo ju. — Le déluge. — La chute. — La confusion des langues. — L'homme dans la baleine. — La manne de viande. — La fête du soleil. — Le sommeil de la Vestale.

Souvent déjà, nous avons parlé du fameux calumet de paix, dont le rôle est le même chez les différentes tribus indiennes. Les sauvages préfèrent se priver de nourriture plutôt que de la fumée du tabac: c'est le plus goûté de leurs passe-temps. Si la maladie contraint l'un d'eux à laisser le calumet, on peut le dire condamné et personne ne s'attend plus à sa guérison. Si le tabac manque, à son défaut, on se sert de certaines écorces et de racines broyées.

Dans toutes les cérémonies des sauvages infidèles, le calumet joue un rôle important, et dans le calumet, c'est le tuyau qui possède la vertu supérieure. Ce tuyau est un tube de deux à trois pieds de long que l'on a soin d'orner de plumes d'oiseaux et qui s'adapte à un grand vase de pierre rouge ou noire. Lorsque le calumet n'est pas en service, on l'enveloppe d'une étoffe précieuse et il est porté dans les processions par les chefs les plus anciens. On ne l'exhibe que dans les grandes circonstances et lors-

qu'il s'agit de conclure la paix. Quand, dans une grande assemblée, on présente le calumet, on l'encense d'abord de la fumée d'herbes odoriférantes et après l'avoir tourné vers les quatre points cardinaux, on en fait hommage au soleil, puis on le tourne vers la terre qui a la vénération seconde du peuple. Viennent ensuite les discours pompeux relatifs au calumet et aux dieux. Enfin, chacun des assistants tire à son tour quelques bouffées du précieux talisman.

A ce propos, nous rapporterons quelques légendes traditionnelles qui sont le fond des croyances indiennes au sujet des premiers temps de l'humanité. Les titres en sont déjà caractéristiques: *Nenaboju,* ou le premier homme; *le déluge,* et ses variantes; les diverses personnifications de Noé; la chute de l'homme; la tour de Babel; Jonas; la *manne de viande; l'homme-nature*...

Chez tous les peuples on trouve ainsi des poèmes, des légendes, des traditions, restes évidents d'une croyance primitive découlant de celle que la Bible nous a transmise dans son intégrité. Comme on va le voir, les indiens ne diffèrent point des autres peuples infidèles.

Selon la Bible, le monde a commencé une première fois avec Adam, puis une seconde fois avec Noé après le déluge universel. Or, les sauvages ont des légendes typiques de ce double fait. La première création est enveloppée d'obscurité et se fond avec la seconde qui est une reproduction à peine défigurée de l'histoire de Noé, s'il faut en croire les récits de Mgr Laflèche et du père Lacombe, reproduits dans l'excellent ouvrage de M. le juge Routhier: "De Québec à Victoria". Les deux grands apôtres des indiens tenaient ces récits de la bouche même des conteurs sauvages.

Voici d'ailleurs le texte même de M. Routhier:

"Le premier homme, qui se nommait *Nenaboju*, était dans une loge, sur les eaux. Il n'y avait pas de terre; il avait avec lui, dans sa loge, tous les animaux.

"Mais il s'ennuyait fort dans cette maison flottante et il aurait bien voulu voir la terre. Il fit donc venir le rat musqué et lui dit: Tu vas plonger jusqu'au fond de la mer, et tu vas me rapporter un peu de terre.

"Le rat musqué plongea, mais il fut suffoqué avant d'arriver au fond. Revenu à la surface, et ravivé par Nenaboju, il lui raconta qu'il n'avait pu atteindre le fond de la mer.

"Alors Nenaboju demanda au castor de plonger à son tour et quand l'industrieux amphibie revint sur l'eau, il avait perdu connaissance, comme le rat musqué, mais il tenait un peu de terre dans ses pattes.

"Nenaboju prit cette terre et souffla dessus. Alors cette poignée de terre se mit à grandir et devint une île très étendue; et le souffle mystérieux continua de la dilater jusqu'à ce qu'elle fût aussi vaste qu'un continent.

"Alors Nenaboju mit un loup hors de la loge, et lui dit de faire le tour de la terre, et de constater si elle était assez grande.

"Après une absence plus ou moins prolongée, le loup fit rapport que la terre était encore trop petite. Nenaboju continua donc à souffler sur elle, et quand le loup fut renvoyé en observation, il ne revint pas.

"Alors Nenaboju ouvrit la loge et fit sortir tous les animaux.

"Il y a là, continue M. Routhier, une histoire à peine altérée du déluge; mais en même temps, le souffle de Nenaboju semble être une simple variante du souffle de Dieu créant l'homme, ou de l'Esprit de Dieu flottant sur les eaux dans les jours de la création."

"Le père Petitot, ancien missionnaire du Nord-Ouest, a raconté la même histoire dans son livre des "Traditions anciennes du Canada-Nord-Ouest". Les variantes sont légères.

"L'homme s'appelle *Kunian* le Sensé et c'est un grand radeau qu'il a construit pour sauver de l'inondation sa femme, son fils, et des couples de tous les animaux. Les plongeurs, envoyés pour ramasser un peu de terre au fond de la mer, sont le rat musqué et le castor; mais c'est un renard et non un loup que Kunian envoie explorer la terre.

"Cet actif quadrupède fait sept fois le tour de la terre, et ce n'est qu'au septième tour qu'il fait rapport que la terre est complète.

"Les sauvages du Grand-Lac-des-Ours ont une autre version dont le début est plus original:

"C'est un vieillard qui a chassé ses deux enfants de sa présence, et qui habite un détroit unissant deux mers, vers le nord — évidemment le détroit de Behring — L'abîme gronde, une pluie torrentielle tombe et l'eau des mers envahit la terre.

"Le vieillard se tient debout sur le détroit, chacune une de ses jambes posée sur l'une et sur l'autre rive; il repêche les animaux qu'il replace sur la terre ferme. Mais l'eau montant toujours, il fait faire un radeau, et y place un couple de chaque espèce d'animaux. Après des plongeons infructueux de la loutre et du castor, c'est le rat musqué qui rapporte un peu de terre. Sous le souffle du vieillard, la poignée de terre grandit et devient un monde dont le corbeau va mesurer l'étendue.

"Chez quelques tribus, l'histoire du déluge est plus ou moins mêlée à d'autres faits consignés dans la Bible, et plus ou moins dénaturés par les légendes. Au début de l'une d'elles, le conteur décrit un île au milieu de la-

quelle s'élève un grand arbre où sont suspendus les biens et les maux. C'est évidemment l'arbre de la science du bien et du mal. Puis vient la description du déluge à la fin duquel *Etsié.* — le grand-père — envoie la tourterelle à la recherche de la terre. Après une première course infructueuse, elle s'envole de nouveau, et revient portant dans ses pattes un bourgeon de sapin vert.

"Une autre légende du déluge commence par l'histoire de Jonas:

"Un jeune homme a été avalé par une baleine, et sa sœur, restée sur le rivage, se lamente et pleure. Au bout de trois jours, le monstre reparaît, et du fond de ses entrailles, une voix lui crie: O ma sœur, jette au gros poisson un de tes souliers; retiens-en les cordons dans tes mains et tire moi d'ici...

"La jeune fille lance un de ses souliers que le monstre avale, et, en tirant les cordons à elle, sauve son frère qui s'y était accroché. Mais la baleine courroucée, frappe la mer de si formidables coups, que des vagues immenses se soulèvent et submergent toute la terre.

"Le merveilleux événement de la Tour de Babel est consigné dans un autre récit des sauvages montagnards:

"Après que le vieillard eut refait la terre, les hommes, dit la légende, se réfugièrent sur une montagne, et ils y construisirent quelque chose de rond et de tubulaire, semblable au tuyau d'un poêle, mais très vaste et très haut.

"Si l'inondation arrive encore et envahit la terre, nous nous réfugierons dans ce fort élevé, se dirent-ils. Mais des voix terribles, qui sortaient de la montagne, se moquaient d'eux et disaient: Voilà que votre langage n'est plus le même! Puis la montagne s'entr'ouvrit, s'affaissa, et il n'y eut plus qu'une plaine vaste et morne.

"Nous retrouvons encore dans ces légendes recueillies par le père Petitot des récits plus ou moins incohérents

de la chute de nos premiers parents, du meurtre d'Abel, de la manne tombée du ciel.

Voici comment est décrite la douleur qui suit la chûte:

"L'homme et la femme jouent au bord du ciel; ils sont joyeux. Tout à coup, ils se prennent à gémir: Nos enfants! Hélas!... Nos enfants! Hélas! Hélas!...

"Depuis lors, on meurt sur la terre, et c'est parce qu'ils surent que l'homme allait mourir, que l'homme et la femme se mirent à pleurer.

"Quant à la manne tombée du ciel, ce n'est pas une farine dont on puisse faire du pain: les sauvages n'ont connu le pain et la farine que par leurs relations avec les blancs. Ce sont de petits morceaux de viande dont une mesure pleine tombait chaque matin et que la tribu ramassait pour se nourrir.

La chute de l'homme est racontée de bien des manières plus ou moins absurdes. Celle qui se rapproche le plus du récit biblique raconte "qu'au commencement, le vieillard *Tchapervi* avait deux enfants mâles auxquels il avait dit: Voici devant vous une quantité prodigieuse de fruits, dans ce pays, que je vous donne. Vivez heureux et croissez, multipliez-vous, chassez où bon vous semblera. Mais prenez bien garde d'observer ceci: Ne mangez jamais de fruits blancs *–verts–*. Or le frère cadet porta la main aux fruits blancs, et ils en mangèrent tous les deux.

"Alors le vieillard les chassa loin de lui et les relégua dans cette petite île qu'on appelle *Nau*, – la Terre, – pour qu'ils y vécussent malheureux.

"Suivant une vieille tradition indienne, recueillie par Mgr Taché, la faute originelle aurait été commise par la première femme, et aurait consisté dans le vol d'une vessie pleine de graisse de moëlle. Cette graisse de moëlle est très appréciée par les sauvages et sert à plusieurs usages.

"A cause de ce larcin commis par la première femme, les sauvages se croient justifiables de maltraiter leurs femmes et de les condamner aux travaux les plus durs.

"Un jour, dans une fête religieuse, Mgr Taché, s'adressant à un auditoire sauvage, leur parla de la sainte Vierge et de la grande part qu'elle a prise dans l'œuvre de la rédemption du genre humain. Après le sermon, un vieux chef vint le trouver et lui dit: Ainsi donc, tu veux que nous traitions mieux nos femmes?

—Je ne vous ai pas parlé de vos femmes du tout, dit l'évêque un peu étonné.

—Mais oui, reprit le chef, si la seconde femme a réparé la faute de la première, il n'y a plus de raison pour nous de traiter durement l'autre sexe.

"Il y a encore dans l'œuvre du père Petitot d'autres légendes qui rappellent, plus ou moins vaguement, au milieu de beaucoup de fables absurdes, la création, le serpent séducteur de la femme, la circoncision, la Trinité divine, diverses incarnations bizarres et ridicules, quelques mythes de l'ancien polythéisme asiatique et d'étrange métempsycoses.

"Comme on le voit, il y a en tout cela d'importants témoignages de l'origine commune et unique des hommes, ainsi que des croyances et des traditions primitives.

"Comment seraient venus d'Asie en Amérique leurs premiers ancêtres?... les indiens de l'ouest ne répondent à cette question que par des fables et des légendes. D'après l'une d'elles, la première mère de leurs pères aurait passé à gué le détroit de Behring; suivant une autre, ce serait une femme-castor qui aurait traversé la mer à la nage.

"Une coïncidence assez curieuse. Le long du fleuve Mackenzie, certaines tribus du nord se nomment les *hommes-chiens*; et il y a dans une île du Japon une race

qu'on appelle les Aïnos et qui racontent avoir un chien pour premier ancêtre.

"Mais ce qui est un problème difficile pour les indiens n'en est pas un pour nous; et, dès les âges les plus reculés, la navigation était assez développée pour que les mers n'aient pas été un obstacle infranchissable à la diffusion des races."

Tout le monde sait que les indiens se figurent le ciel comme un beau pays de chasse où abondent le buffle et les autres animaux. L'enfer, ils le voient comme une région froide, inculte, sans gibier, où l'on a toujours faim sans pouvoir jamais se rassasier, toujours soif, sans pouvoir se désaltérer, et où l'on ne peut mourir.

Ceci dit assez qu'ils croient à l'immortalité de l'âme comme ils croient à deux principes ou esprits: l'un bon, l'autre mauvais. S'ils souffrent, c'est à l'esprit mauvais qu'ils s'en prennent et s'efforcent de le mieux disposer par des sacrifices quelquefois sanglants. S'ils sont heureux, c'est à l'esprit bon qu'ils le doivent, et ils guident leurs sacrifices selon l'action du bon ou du mauvais esprit. Leur morale est fort simple et ne contient guère que trois préceptes fondamentaux: ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mettre en colère.

Ces pauvres enfants des bois et des plaines ne sont pas dépourvus de qualités physiques et intellectuelles; on trouve parmi eux des hommes superbes, pleins de noblesse et de fierté, aux yeux brillants d'intelligence, aux membres musclés d'athlètes.

Puisqu'aussi bien nous avons été entraîné à parler des coutumes des sauvages, terminons ce chapitre par le récit de leur fête du soleil, tel que nous l'a fait le père Lacombe qui la vit plusieurs fois célébrée chez les Pieds-Noirs.

Chaque année, durant la belle saison, toute la tribu s'assemble dans un lieu solitaire, désigné à l'avance par le chef, pour y exécuter la danse du soleil: cette danse n'est qu'une suite de cérémonies symboliques et superstitieuses que nous passerons sous silence pour leur peu d'intérêt. Seule, au temps du père Lacombe, la tribu des Pieds-Noirs ávait conservé, dans leur intégrité, ces cérémonies aux rites étranges considérées chez eux comme obligatoires.

A l'époque fixée, les sept ordres de la hiérarchie militaire et sacerdotale prennent en main le gouvernement du camp sous l'autorité du grand-prêtre du soleil. Dès lors, nul ne peut abandonner le camp avant que la fête soit terminée. Cette fête dure plusieurs jours, et un temps considérable est employé aux préparatifs de la grande solennité, pendant lequel tout le monde est mis à contribution pour l'apprêt des nombreux festins qui vont se succéder.

Quatre jours avant la nouvelle lune de juillet, la tribu suspend sa marche et l'on campe dans un endroit propice; pendant ces jours toute chasse est interdite. Des détachements de soldats veillent jour et nuit pour faire observer les ordres du grand-prêtre qui va jusqu'à prescrire force jeûnes et bains de vapeur. Pendant ce temps de pénitence, lui-même, avec son conseil, désigne la vestale qui doit représenter la lune à la fête du soleil.

Cette vestale est choisie parmi les vierges, ou parmi les femmes qui n'ont eu qu'un mari, et dans ce cas, celle qui est nommée a dû s'abstenir de cohabiter avec son époux depuis un certain temps. Si, après la fête, on venait à s'apercevoir qu'elle a rempli les fonctions de vestale sans être dans les conditions requises, elle serait mise à mort, et toute sa famille exposée aux justes représailles de la nation.

Le troisième jour des préparatifs, après la dernière purification terminée, on construit le temple du soleil, pendant que le grand-prêtre lie le fagot sacré, *Ekestokisim.* C'est un faisceau composé d'une centaine de petites branches de bois sacré recouvert d'une peau de buffle. Le temple est une hutte circulaire de branchages de 150 à 200 pieds carrés. Au centre le poteau sacré qui soutient le toit et tout au haut de ce poteau, le fagot sacré. L'entrée du temple est à l'orient et la sortie au couchant. Au fond, est le sanctuaire appelé *terre sainte.* C'est là qu'on élève l'autel, d'un pied carré environ, tout entouré de plantes odoriférantes. Sur cet autel, et tout près de la place réservée à la vestale, on dispose une tête de buffle peinte en rouge et en noir.

Le moment venu de la fête, le grand-prêtre, la vestale, et toute la nation se rendent processionnellement au temple au son des instruments de musique en usage chez les indiens. On plante le poteau sacré à grand renfort de cérémonies burlesques, et on allume le feu sacré. Dès que le soleil se montre à l'horizon, tout le monde se jette à terre en poussant de grands cris. Alors la vestale allume au feu sacré le calumet, et le grand prêtre offre ses hommages d'adoration au soleil auquel il demande protection pour tout son peuple. Il impose ensuite les mains sur les mets qui doivent servir au repas de l'assemblée et présente au soleil une des langues de buffle qui doivent être servies à ce festin. Il la dépose sur l'autel, pendant que la vestale sort du temple et distribue à chaque sauvage sa part de victuailles. Cette tâche accomplie, elle quitte ses mocassins, se jette sur le lit préparé et dort le sommeil de guerre, *Okân,* ou du moins fait semblant de dormir. Dès ce moment, un vacarme épouvantable se fait entendre: Ce sont des chants, des cris, des hurlements qui augmentent d'intensité jusqu'à ce que tous aient pris place dans le

temple. Les *génies, sorciers* ou *hommes de médecine,* s'avancent à tour de rôle et commencent solennellement les harangues disant les hauts faits d'armes de la nation. Chacun vient ensuite faire au soleil l'offrande de ce qu'il a de plus précieux. Les sept ordres de soldats exécutent leurs danses et racontent leurs exploits. On les applaudit à outrance, cela va de soi. Lorsque le dernier a rempli son office, les musiciens entonnent le chant du départ, battant la mesure à coups redoublés sur les tambours de combat.

Alors apparaît le chef, monté sur son coursier de guerre, le visage horriblement tatoué, la tête couverte d'un diadème fait de plumes d'aigle, la taille ceinte de trophées de chevelures enlevées aux ennemis. Il frappe le poteau sacré et fait quatre fois le tour du temple, en exécutant son chant de triomphe. Ses guerriers redisent sa bravoure. On l'applaudit, on lui offre des présents. D'autres chefs viennent à leur tour recevoir les mêmes hommages.

Ces sortes de cérémonies durent plusieurs jours pendant lesquels les offrandes faites au soleil sont exposées en *ex-votos.* Les tortures et les supplices que s'infligent ces pauvres sauvages en l'honneur du *dieu-soleil* surpassent tout ce que l'on peut imaginer. Ils vont jusqu'à se couper un doigt de la main. Ils se font sur le corps des incisions larges et profondes dans lesquelles ils passent des courroies liées au poteau sacré. Ils se suspendent ainsi ou dansent jusqu'à ce que les lambeaux de chair se déchirent. Malgré les plaies affreuses et le sang qui ruisselle, ils semblent ravis de joie et adressent au soleil cette prière:

"Mon père et mon ami, tu vois que je ne suis pas avare de mon corps; mais de ton côté, fais que je sois heureux et fortuné dans le chemin de la vie! Je te demande de m'accorder de longs jours et de me conduire à la

vieillesse!... Daigne aussi penser à mes enfants: ne les fais pas mourir jeunes!... Accorde-nous à tous de gros troupeaux de chevaux et de buffles, afin que nous puissions faire la chasse et nous nourrir de tes dons."

Le sommeil de la vestale, qui a duré tout le temps des sacrifices, cesse au temps fixé. Elle active le feu sacré au moyen d'herbes odoriférantes, en présentant de temps en temps le calumet au soleil, son époux, car elle, *la lune*, est considérée comme l'épouse du soleil. Le grand-prêtre quitte sa place et vient trouver la vestale qui lui communique le rêve qu'elle est censée avoir fait pendant son sommeil. Ce rêve est considéré comme un oracle et solennellement rendu public au son du tambour.

Sur le soir du quatrième jour des fêtes, lorsque le soleil est sur le point de disparaître à l'horizon, le tout se termine par de longues prières et des chants variés...

"En étudiant les usages et la religion des indiens, deux choses m'ont toujours frappé, dit le père Lacombe. La première est de voir comment le démon, qui domine et règne en maître sur eux, prend soin de leur laisser ignorer les peines de l'autre vie. En second lieu, c'est de voir qu'une sorte de malédiction semble peser sur eux, surtout sur les Pieds-Noirs, qui conservent, en dépit de tous les efforts des missionnaires, une manière de vivre et des mœurs si grossières."

"Malgré tout, ajoute-t-il, on les aime, ces pauvres Pieds-Noirs; ils sont si dignes de pitié, avec leurs absurdes superstitions et leurs pratiques idolâtriques! Le grand obstacle qui semble s'opposer le plus à leur conversion, est leur attachement frénétique au culte de leur grande divinité, *le soleil*, lequel donne lieu à des fêtes païennes qu'ils ne veulent pas sacrifier."

CHAPITRE TREIZIÈME

1869-1870

La fête de Pâques à Saint-Paul. — La femme indienne. — Exploit d'une squaw. — Massacrés par les Cris. — Les Pieds-Noirs assiègent Edmonton. — Visite au père Tissier. — Le père Lacombe et sa sœur. — La petite vérole: prière du vieux sorcier.

Il y avait déjà vingt ans que le père Lacombe était venu remplacer dans le Nord-Ouest MM. Thibault et Bourassa. Plein de zèle et d'ardeur apostolique, il avait fait de la bonne besogne et grandement réalisé la prophétie de Mgr Bourget pressentant tout le bien que le jeune prêtre ferait parmi les sauvages.

La mission de Saint-Albert, son œuvre maîtresse, grandissait chaque jour et était à la veille de devenir siège épiscopal. Des centaines de métis et d'indiens suivaient ponctuellement les offices de l'église, et les dévouées sœurs grises prêtaient une aide active aux missionnaires oblats dont le nombre, quoique bien accru, devenait de plus en plus insuffisant, tant leurs œuvres prenaient d'extension en même temps qu'augmentait la prospérité.

Cependant le père Lacombe ne s'endormait pas sur ses succès. En janvier 1869, il écrivait au père André:

"Depuis mon départ de Saint-Paul, j'ai visité 220 loges de sauvages; que de misères et de maladies j'y ai

trouvées! Ces malheureux rendent certainement des points, par leur patience, à nombre de chrétiens qui n'acceptent pas avec autant de soumission les épreuves que leur envoie le Seigneur."

En revenant d'une excursion, il ramena à Saint-Albert des malades, des orphelins et deux vieilles sauvagesses qu'il confia aux soins des regligieuses. De retour à Saint-Paul, il y rencontra Mgr Grandin et le père Végreville venu du lac Labiche pour assister à la prise de possession du nouveau siège de Saint-Albert.

Le 28 mars, jour de la résurrection du Christ, le père Lacombe chanta le joyeux *alleluia* avec ses confrères de Saint-Paul. Un grand nombre de sauvages et de métis étaient arrivés la veille pour prendre part à la grande solennité. Au lever du soleil, par une température idéale, les habitants saluèrent d'une fusillade bien nourrie le triomphe glorieux du Sauveur. Tous les chrétiens s'approchèrent des sacrements avec beaucoup de dévotion et de piété. Pour compléter la fête, le père Lacombe fit servir un copieux dîner à tous ceux qui étaient venus de loin. Ces pauvres sauvages repartirent le cœur joyeux, promettant à la robe-noire qu'ils ne manqueraient pas de revenir à la prochaine grande fête.

Le zèle de l'apôtre ne lui permettant jamais un repos très prolongé, il repartit bientôt pour de nouvelles conquêtes. Un extrait de Mgr Grandin donnera une idée de son zèle brûlant et de son inlassable énergie.

"Le père Lacombe est avant tout un pionnier, un conquérant à qui les batailles coûtent moins que le repos. Il est l'apôtre aimé des métis, des Cris et des Pieds-Noirs. De même que le Christ, il ne fallait pas dire qu'il était ici, ou qu'il était là... on le croyait au midi, il était au nord, *sicut fulgur*. Cet impulsif a cependant trouvé le moyen d'écrire des livres sur la langue crise. Aussi hardi que



Première chapelle des Oblats chez les Piégans.

bon, il sait fasciner les tribus des prairies, qui le chantent encore sous la tente.''

Chaque fois que le père Lacombe revenait de ses voyages, il avait de nouvelles histoires à raconter, tantôt amusantes et tantôt lamentables. Qu'on nous permette d'en rapporter une qui est caractéristique de la situation de la femme indienne dans sa tribu.

Chez les sauvages du nord, la femme a peu de prestige; son seul rôle est d'être mère, d'élever les jeunes enfants et de se faire la servante de la famille. C'est à elle qu'incombent tous les travaux pénibles, toutes les grosses besognes, sans qu'elle puisse se débarrasser, pendant ce temps dur, des enfants qu'elle porte sur les bras ou sur le dos. Pour toute récompense, le mari, toujours brutal à son endroit, ne se fait pas faute bien souvent, de l'accabler de mauvais traitements. Pas de pitié pour elle; on ne tient aucun compte de ses souffrances: la malheureuse y est tellement habituée qu'elle supporte tout en silence. Lorsque les enfants grandissent, ils l'oublient, la méprisent et ne s'occupent plus d'elle. Que voulez-vous? c'est une femme, *Iskew,* — ce qui vient en dernier —! Lorsque les missionnaires catholiques commencèrent à prêcher la loi divine, et à proclamer les droits et la dignité de la femme, les indiens demeurèrent stupéfaits. Ils ne pouvaient en croire leurs oreilles, tant ils voyaient en elle un être méprisable, indigne de paraître et surtout de prendre part aux assemblées et aux cérémonies de la nation.

C'est le christianisme, en réhabilitant la femme, qui lui a donné la liberté et mis fin à l'esclavage qui en faisait un être inférieur. Mais arrivons tout de suite à l'histoire du père Lacombe.

C'était à l'époque où les premiers missionnaires commençaient l'évangélisation des tribus du Nord-Ouest,

dans ces temps de guerres continuelles de tribu à tribu, où il n'était pas de plus grande gloire que d'arracher la chevelure d'un ennemi; temps où les jeunes gens entonnaient avec enthousiasme le chant de la chevelure et s'en allaient à l'improviste attaquer leurs voisins et où ils se faisaient, près de leurs femmes, un titre d'honneur de leur cruauté.

Il arriva dans un camp de Pieds-Noirs qu'une cinquantaine de jeunes braves s'en furent pour une expédition de ce genre. Au moment de partir, la femme de l'un d'eux vint supplier son mari de l'emmener: elle saurait bien, disait-elle, se rendre utile durant l'expédition. Ces prétentions n'amenèrent qu'un sourire de dédain sur les lèvres du jeune époux qui, prétextant des lois de la guerre, refusa catégoriquement de traîner une *squaw* derrière lui.

La petite troupe s'éloigna, laissant la jeune indienne profondément blessée dans sa fierté, mais non résignée à supporter la situation humiliante que lui imposait son sexe. Un projet bizarre germe dans sa cervelle, et elle ne tarde pas à le mettre à exécution.

Quelques heures après le départ des guerriers, elle saute à cheval, se met à leur poursuite et parvient à les rejoindre. Une fois encore, les Pieds-Noirs, surpris d'une obstination à laquelle ils ne sont pas accoutumés, essaient de se débarrasser d'elle. C'est peine perdue, et de guerre lasse, ils consentent avec un haussement d'épaules, à se laisser accompagner.

On arrive bientôt en vue d'un camp ennemi. Malheureusement, en dépit de toutes les précautions, les Pieds-Noirs avaient été aperçus, alors qu'ils ne s'en doutaient pas. Inopinément, ils sont attaqués par des forces supérieures et réduits à l'impuissance. La plupart sont tués et scalpés. Quelques-uns, parmi lesquels le mari

de la femme désobéissante, parviennent à s'échapper et reprennent tête basse le chemin du retour.

La jeune femme, cependant, est restée prisonnière, et, tremblante de rage, contrainte de monter en croupe derrière le chef victorieux. Il lui faut entendre les chants de victoire qui célèbrent la mort des siens, le récit des exploits de guerriers qu'elle exècre. N'y tenant plus, elle saisit tout à coup un long coutelas qui pend à la ceinture du chef, et, avant qu'il ait eu le temps de se mettre sur la défensive, elle le lui enfonce dans la poitrine.

En un instant, sous les yeux des sauvages stupéfaits de tant d'audace, elle a jeté le cadavre à bas du cheval après lui avoir enlevé tous ses trophées de guerre. Elle tourne bride sans que personne songe à l'arrêter, et s'en revient triomphante vers les siens, chantant à son tour le chant de la chevelure. Elle a bientôt rejoint les fuyards, et, s'approchant de son mari, à qui elle lance une des chevelures enlevées à l'ennemi, elle lui dit d'un ton railleur:

—Ai-je eu raison de t'accompagner malgré toi? Le regrettes-tu toujours? Tiens! tu n'as pas été chanceux, prends ce trophée, et tu seras regardé comme un brave.

Elle distribue de même les scalps aux autres Pieds-Noirs:

—Vous aussi, parez-vous de ces dépouilles que j'ai prises pour vous; elles vous porteront honneur et bonheur! Pour moi, j'ai ce qu'il me faut: le cheval, le bonnet et la chevelure du chef que j'ai tué. Je les garde en souvenir de ma victoire et de nos cinquante braves qui sont morts là-bas.

Elle était toute fière en racontant elle-même, longtemps plus tard, son histoire au père Lacombe:

—Voilà, ajouta-t-elle, le secret de ma noblesse et de celle de mon époux. C'est ma victoire qui l'a fait chef,

comme c'est elle aussi qui m'a valu le privilège de porter le bonnet que tu me vois aujourd'hui sur la tête. Ce bonnet et ce titre, je suis la seule femme de ma nation qui puisse s'en parer: cette décoration me donne le droit d'assister à toutes les assemblées des chefs de la tribu.

Eh bien! homme de la prière, tu as entendu mon récit... Je te l'ai fait afin que tu saches que chez les Pieds-Noirs, il y a des femmes aussi braves que les vrais guerriers. Tout ce que j'ai dit est la simple vérité: j'en prends à témoin mon mari qui nous écoute ici. Si je me suis trompée, qu'il le dise.

"Ma femme, ajouta celui-ci d'un ton doctoral, t'a fait un récit fidèle de la vérité, et moi j'ajoute ceci: Après sa glorieuse victoire, elle s'est montrée la plus généreuse et la plus libérale des femmes à l'égard des guerriers vaincus et humiliés, en leur distribuant toutes les dépouilles de guerre que lui avait données son brillant courage. Pour moi, j'étais confus devant une bravoure si extraordinaire, et au souvenir surtout de mon opposition à son projet. Elle m'a accordé généreusement le pardon que je lui demandais... Depuis cette époque, qui est bien loin, nous avons toujours été heureux ensemble, et je l'ai toujours considérée comme bien supérieure à moi, puisque c'est à elle que je dois mon titre de chef."

"La femme-chef qui me raconta elle-même cette histoire authentique, dans un camp de Pieds-Noirs, était alors très âgée, dit le père Lacombe; mais elle possédait toute sa vigueur, toute sa mémoire, et... toutes ses dents. Je remarquai en elle une franchise et une intelligence extraordinaires. Elle et son mari embrassèrent la foi catholique et moururent chrétiennement en priant pour le salut de leur malheureuse nation."

Dans les premiers jours de janvier 1870, le père Lacombe, inquiet au sujet d'un camp de Pieds-Noirs où

l on désirait depuis longtemps le voir, se dirigea vers les montagnes des Roches. Les Pieds-Noirs en étaient déjà partis. En dépit de cette déception, le missionnaire prit avec lui un jeune Piégan pour continuer le voyage. Comme d'habitude, ils eurent beaucoup à souffrir du froid, des tempêtes de neige et de la pénurie de comestible et de combustible. En chemin, ils rencontrèrent un petit camp de Pieds-Noirs isolé. Les sauvages se montrèrent très dociles aux conseils et aux encouragements du missionnaire, et même très avides d'entendre ses instructions et ses leçons de catéchisme; mais ils ne voulurent jamais se rendre aux instances qu'il leur fit de rejoindre la masse de leur nation. Une quinzaine de familles seulement consentirent à le suivre au fort de la Montagne où elles s'établirent dans la suite.

Après un bref séjour au fort, le père Lacombe songea au retour et se mit en route pour Saint-Albert. Comme il longeait la rivière Saskatchewan, il vit venir à lui un petit groupe de sauvages: quatre hommes, dont deux grièvement blessés et des femmes pleurant et hurlant de façon pitoyable. C'était tout ce qui restait du petit camp de Pieds-Noirs qui n'avait pas voulu se rendre à ses conseils. Une bande de Cris-Assiniboines, en embuscade sur la rive sud de la rivière, en face du fort Edmonton, les avait surpris et massacrés sans pitié. Depuis trois jours, les survivants se traînaient péniblement sur la neige, pieds nus, à moitié vêtus et sans nourriture.

Les larmes du bon samaritain coulèrent en abondance, mais comment venir en aide à ces malheureux? Il pansa les plaies des blessés, leur distribua ce qui lui restait de provisions, partagea ses vêtements et leur prêta ses chevaux.

"Pour moi, disait-il, je pouvais aller à pied, car il ne me restait que peu de chemin à faire."

La nation des Pieds-Noirs, cependant, avait juré de se venger. Elle conçut le projet d'attaquer les habitants du fort Edmonton qu'elle croyait de connivence avec les Cris. Le père Lacombe n'avait pas encore quitté Saint-Albert pour retourner à Saint-Paul, qu'un courrier venait lui annoncer la marche sur Edmonton de plusieurs centaines de Pieds-Noirs. Il était tard, et le père crut pouvoir remettre son départ au lendemain. A minuit, nouveau messager: le péril était imminent. Le missionnaire n'hésita plus et partit sur le champ.

Il trouva la petite population d'Edmonton en grand émoi de l'attente d'une ruée prochaine de tous les sauvages. Déjà de grands préparatifs de défense avaient été faits; dès la première menace du danger, M. Christie avait placé en embuscade une bande de Cris occupés aux coupes de bois dans les environs. Les hommes faisaient le guet de tous côtés: canons, fusils, munitions, tout était prêt. Il ne manquait plus que le missionnaire dont les paroles apaisantes détourneraient peut-être l'ennemi de ses méchants desseins.

M. Christie avait ordonné que chacun restât dans sa tente et que toutes les barrières fussent fermées; un groupe de Cris et de blancs tatoués attendaient anxieusement dans l'enceinte du fort.

A minuit, les Pieds-Noirs arrivèrent et se cachèrent dans les fourrées de la rive sud, signalant leur présence et leurs intentions belliqueuses par des fusillades répétées. Les balles sifflaient au-dessus des tentes et venaient s'abattre dans la cour sans toutefois atteindre personne. Les munitions des assiégeants furent vite épuisées et le feu cessa.

Peu après, le père Lacombe arrivait avec un détachement de trente bons chasseurs métis. On se hâta de mettre sans bruit les chevaux à l'abri, et les métis s'en

furent sur les galeries et les bastions se joindre aux marchands et aux serviteurs.

Les attaques nocturnes des sauvages sont toujours redoutables. Malgré la surveillance continuelle, il pouvait se faire que les Pieds-Noirs, traversant la Saskatchewan à la nage, vinssent à l'improviste surprendre le fort. C'était la tactique des sauvages au milieu de la nuit, et c'est ainsi qu'ils avaient déjà détruit le fort de l'Arc.

Le père Lacombe, qui ne portait jamais d'armes à feu, avait foi en un autre moyen de défense, celui de *la bonne entente*. C'est aussi là-dessus que comptaient surtout les gens du fort; ils savaient que la robe-noire était l'ami, le protecteur et le père aimé des cruels Pieds-Noirs, qu'il les avait souvent aidés dans leurs épreuves et sauvés de bien des maux. Tout dernièrement encore, ne s'était-il pas dépouillé d'une partie de ses vêtements pour venir en aide au petit camp ravagé par les Cris?

En dépit des ordres donnés par M. Christie, le père Lacombe s'en va donc, dans la nuit, trouver les Pieds-Noirs et, faisant appel au chef et à tous ses soldats, il leur demande de ne plus tirer sur le fort, puisque lui et tous les autres blancs sont leurs amis, et qu'ils n'ont, en aucune façon, pris part à l'attaque des Cris.

L'obscurité était complète: le père ne pouvait voir ce qui se passait du côté des Pieds-Noirs, et l'éloignement l'empêchait d'entendre ce qu'ils disaient.

Les sauvages ne sont jamais prodigues de paroles. Le chef répondit au père Lacombe qu'il allait prendre en considération ses propositions de paix. Il retourna ensuite vers les siens et le missionnaire reprit le chemin du fort à peu près convaincu qu'il avait obtenu ce qu'il désirait. "Mais, dit-il, l'on n'est jamais assuré avec les sauvages; s'ils demeurent insensibles à ce premier appel, demain, j'essaierai de les désarmer d'une autre manière."

Dans le fort, cependant, l'on ignorait la démarche du missionnaire. Au bastion sud-ouest, à côté de celui que gardait le métis Malcolm Groat, était posté en sentinelle, un jeune commis, Donald MacDonald, qui avait échappé avec sa femme, peu de temps auparavant, au massacre du fort Carleton. Entendant, sans le comprendre, l'entretien du père avec le chef, il croit avoir affaire à un espion, et le vise soigneusement pour ne pas le manquer. Par bonheur, Groat et un autre métis qui se trouvent près de lui, le préviennent et relèvent son arme au moment où il va tirer. "Etes-vous donc le seul dans Edmonton qui ne connaissiez pas la voix du père Lacombe? Ne voyez-vous pas qu'il vient de traiter de paix avec les sauvages, et que si nous sommes sauvés, c'est encore à lui que nous le devrons? Donc, sentinelle, bas les armes!"

Le prêtre, ignorant le danger auquel il vient d'échapper, continue sa ronde autour du fort afin de s'assurer que tout est tranquille.

La nuit se passe dans l'attente, et lorsque vient le jour, les Pieds-Noirs ont levé le camp. Edmonton est sauvé!

Après ce glorieux exploit, le père Lacombe partit en compagnie de Mgr Faraud pour donner des missions au petit lac des Esclaves. En passant par le fort Dunvegan, il rencontra le père Tissier, isolé depuis deux ans, et dont l'état de souffrance et d'affaiblissement l'émurent profondément. Pendant six semaines, le courageux missionnaire avait supporté avec ses sauvages toutes les tortures de la faim. En allant d'un campement à l'autre porter les secours de son ministère, il avait eu les pieds gelés et s'était vu contraint de s'arrêter et de giter sous une tente sauvage. Qui connaît ces demeures peut facilement comprendre les souffrances du bon père Tissier.

—Mon père, dit-il au père Lacombe, le bon Dieu ne ne m'a pas abandonné. Dans cette terrible extrémité, je sentais que ses anges écrivaient tout, et qu'un jour mes peines se changeraient en joie. Cette pensée me consolait et me fortifiait.

Le père Lacombe resta peu de temps auprès de son confrère: des devoirs impérieux l'obligeaient à continuer son voyage. Il descendit le petit lac des Esclaves, la rivière Athabaska, la rivière Labiche jusqu'au lac du même nom, où sa jeune sœur Christine faisait l'école aux enfants sauvages et métis. Cette intrépide jeune fille était venue, à la demande de son frère, pour l'aider dans son œuvre. Courageuse comme lui, elle s'efforçait de s'habituer aux rigueurs du climat, et plus encore au goût désagréable de la viande sèche et du poisson, seule nourriture qu'elle pût se procurer. Le frère et la sœur se donnaient l'illusion des joies de la vie de famille, quand parvint un message annonçant que les sauvages étaient atteints d'une maladie étrange.

—Père Lacombe, hâtez-vous de revenir; vos sauvages meurent comme des mouches, et ceux qui veulent fuir tombent en chemin.

Force fut donc au missionnaire de repartir immédiatement. En arrivant à Saint-Paul, il apprit que l'épidémie n'était autre que la petite vérole ou picotte noire qui avait éclaté chez les Pieds-Noirs et que les métis, par leurs communications avec ces derniers et des marchands du Missouri avaient propagée. Bien des sauvages ignoraient le nom et la nature de la maladie; mais leurs anciens prétendaient que soixante ans auparavant, la même épidémie avait dépeuplé les camps.

Le père Lacombe ne perdit pas de temps, il se rendit à Saint-Albert, et se vit en face du spectacle le plus lamentable. Pendant que ses frères exerçaient leur ministère

aux alentours, il se dirigea immédiatement vers les camps des prairies où la maladie faisait le plus de ravages.

Le fléau s'était déjà répandu dans le Manitoba et dans la vallée de la Saskatchewan, surtout parmi les Cris et les Pieds-Noirs. Sans médecins, sans notion d'hygiène, les infortunés étaient facilement atteints par la contagion. Le père Lacombe dont nous tenons ces récits, demeura plusieurs mois parmi les malades où il se fit leur médecin et leur consolateur. Dieu seul sait comment il ne succomba pas à tant de fatigues et de surmenage.

Si la petite vérole est affreuse et redoutable pour les peuples civilisés, qui ont les secours des médecins et les soins empressés de leurs parents et de leurs amis, combien n'est-elle pas plus terrible chez de pauvres sauvages abandonnés à eux-mêmes, couchant pêle-mêle sous leurs misérables tentes! Tout le temps que sévit l'épidémie, le père Lacombe fut seul chez les Pieds-Noirs, comme d'ailleurs la plupart de ses confrères dans les autres missions. Il était à la fois prêtre, médecin et même... fossoyeur. Sans outils, il était obligé de creuser la terre à la hache; on pense bien que le travail était long et les fosses peu profondes, juste assez pour recouvrir les corps de terre et de cailloux et les préserver de la dent des chiens et des loups.

En même temps, la disette était extrême: bêtes et gens en souffraient. Une nuit, une jeune fille mourut. Il était très tard, et le missionnaire à bout de forces se contenta de recouvrir le corps de broutilles, de vieilles couvertures et s'en fut se reposer. Le lendemain, quand les fosses furent ouvertes, et qu'on voulut procéder à l'inhumation, le cadavre avait disparu. Des traces de sang, des lambeaux de chair, des ossements à demi rongés indiquaient assez ce qu'il était devenu. Et les pauvres sauvages se mirent à crier et à se lamenter:

"Maître de la vie, qu'allons-nous devenir? Voilà que les chiens vont manger nos corps! Écoute-nous, prends pitié de nous!"

"Une chose m'a surpris, dit le missionnaire, lorsque les sauvages commençaient à se sentir brûlés par la fièvre, plusieurs se dérobaient à ma surveillance, et allaient se rafraîchir à la rivière. Je m'efforçais vainement de leur faire comprendre les dangers auxquels les exposait cette imprudence. Mais chose étrange, presque tous les réfractaires revinrent à la santé." Depuis, les bains entrent dans le traitement des fièvres.

Le vaillant apôtre passait d'un camp à l'autre, et partout on l'attendait avec la même anxiété. Partout se renouvelaient les mêmes scènes de désolation, et l'intrépide missionnaire semblait redoubler de zèle et d'énergie. Un soir, il eut une rude alerte. Après avoir visité toutes les loges, il se sentit abattu; sa répugnance pour toute nourriture était telle, qu'il craignit d'être atteint à son tour de la contagion. Il se jeta sur sa couverture en s'écriant: "Mon Dieu! secourez-moi, car vous savez que j'ai encore beaucoup à faire."

Il avait toujours la précaution de conserver un peu de camphre dans sa bouche et dans ses vêtements. Ce soir-là, il prit une forte infusion d'herbes sauvages, et comme une sueur froide le glaçait, il se mit à courir autour de sa tente en battant les bras pour se réchauffer. Au bout de deux heures, la réaction se fit; tombant de lassitude sur sa couche, il s'endormit, et le lendemain matin, il se réveilla frais et dispos.

Le même jour, il écrivait à Mgr Grandin: "Monseigneur, je suis au milieu des morts et des mourants, et cependant, je dois courir à Saint-Albert où les nôtres sont pris par le mal; je crains qu'il n'y ait pas là un seul prêtre pour prendre soin des mourants."

En effet, les quatre pères Oblats de la mission étaient frappés de la maladie: les RR. PP. Leduc, Bourgine, Doucet et Blanchet. Ils furent bien près de la mort, mais après une longue convalescence, ils reprirent leur ministère. Le père Lacombe se dépensa quelque temps auprès d'eux, puis, dès que sa présence ne fut plus indispensable, il retourna dans les camps des Pieds-Noirs.

Durant ces jours néfastes, les métis et les sauvages ne furent pas les seuls atteints de la contagion, les blancs eurent aussi leur part du fléau. Dans la colonie anglaise, le révérend Georges MacDougal, ministre méthodiste, se dépensait auprès des indiens de sa mission, mais deux de ses enfants succombèrent à la maladie et il abandonna son ministère.

Nous empruntons au livre de M. Routhier le fait suivant:

"Pendant que le terrible fléau sévissait sur les bords de la Saskatchewan, la fille unique du grand sorcier *Papabkinès* — la Sauterelle — , un des chefs Cris, fut un jour atteinte par la maladie. Son père l'adorait, et quand il la vit dans les transes de la mort, il perdit confiance dans ses jongleries et ses médecines. Il vint donc demander des prières au missionnaire.

"Le père Lacombe alla voir la jeune fille, et il constata qu'elle était arrivée à la dernière période de la maladie, et qu'il n'y avait plus d'espoir. Il l'exhorta à la mort et lui administra les derniers sacrements, car la jeune fille était chrétienne, quoique le père fût demeuré païen. Le père André, qui partageait avec le père Lacombe son pénible ministère, alla aussi voir la malade et avertit le chef indien d'avoir à faire son sacrifice.

"Mais, à peine les missionnaires furent-ils de retour à leur tente, que le malheureux père arriva sur leurs talons, les suppliant de revenir voir sa fille, espérant tou-

jours que l'homme de la prière serait plus heureux que lui auprès du Grand-Esprit.

—Mais mon pauvre ami, disait le père Lacombe, il est absolument inutile que je retourne voir ta fille, je vais prier pour elle ici. Il faut d'ailleurs te résigner, car ton enfant va mourir, et Dieu va la recevoir dans son paradis. Tu n'as pas voulu te faire chrétien, bien que tu nous connaisses depuis longtemps, et tu continues de mêler tes superstitions païennes et tes jongleries à quelques-unes de nos croyances que tu as fini par accepter. Le bon Dieu n'est pas satisfait de cette conduite, et c'est pour te convertir, sans doute, qu'il t'inflige cette grande douleur.

"La tête basse, les yeux fixés vers la terre, le sorcier écoutait tout sans répondre. Quand le missionnaire se taisait, il relevait la tête et disait: Viens voir ma fille encore une fois, avant qu'elle meure. Le père Lacombe se laissa toucher. Tout accablé qu'il fût par les rudes labeurs de la journée, il marcha vers la loge du sorcier, qui était à deux milles de distance. Il trouva la malade au paroxysme de la fièvre. Toutes les éruptions qu'il avait observées le matin étaient rentrées, et selon toute apparence, la mort était inévitable et prochaine. Le prêtre lui adressa quelques paroles, récita des prières et s'en revint.

"Il était tard et il avait grand besoin de repos. Mais à peine était-il couché, qu'il entendit gratter à la porte de sa tente. "Je parie, dit le père Lacombe au père André, que c'est encore cet ennuyeux sorcier!"

"Il se leva et alla ouvrir. C'était en effet *Papabkinès* qui entra sans mot dire. Une partie de la tente servait de chapelle; le vieux sorcier se dirigea de ce côté, puis il se jeta à genoux. Après un moment de silence, il se mit à prier à haute voix:

"O Grand Esprit, toi qui écoutes les buffles quand ils

ont besoin d'eau, toi qui donnes aux oiseaux la graine qui les nourrit, pourquoi donc ne m'écouterais-tu pas? Est-ce que tu aimes mieux les bêtes que les hommes? On dit que tu as un Fils et que tu l'aimes comme toi-même: eh bien! moi, j'ai une fille, et je l'aime plus que moi-même; toi qui peux la guérir, pourquoi veux-tu qu'elle meure? Qu'est-ce que cela te fait à toi, de me prendre ma fille? Tu n'en as pas besoin, et elle m'est nécessaire à moi. Si tu m'entends, et si tu es réellement le Maître de la vie, laisse vivre ma fille, et je croirai alors que tu es bon et que tu nous aimes!"

"Vous allez voir, dit le père André au père Lacombe, que ce vieux sorcier va obtenir un miracle!"

En racontant cette scène, le père Lacombe pleure encore d'émotion au souvenir de la prière ardente du vieillard.

"Il me semblait, dit-il, voir le Père éternel sourire à ce pauvre sauvage et lui dire: — *Je le veux que ta fille soit guérie!"*

Comme le père Lacombe était obligé de partir pour un autre camp, le vieux chef, après avoir prié toute la nuit, s'en alla sans lui demander à retourner voir sa fille. Que se passait-il dans le cœur de ce païen? Que se passait-il chez la malade?... Rien moins qu'un double miracle: sa conversion et la guérison de sa fille.

Après quelques jours d'absence, le missionnaire revenait au camp de Papabkinès pour le consoler, croyant sa fille morte. Quelle ne fut pas sa surprise de voir venir à sa rencontre le vieux chef et sa fille bien-aimée parfaitement guérie!

Quelques mois plus tard, cette excellente chrétienne épousait un fameux chef cris, *Osikkusiweyân* — *Peau d'Hermine*— l'un des plus beaux types de sa nation. Il se fit chrétien et exerça une grande influence sur les siens.

nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard. Quant au vieux chef, il abandonna toutes ses superstitions pour embrasser la religion du Christ. Il fut fidèle à ses promesses et regarda toujours le père Lacombe comme son sauveur et celui de sa fille.

Enfin, vers la fin de l'été, peut-être un peu plus tard, la petite vérole disparut après avoir fait plus de 2500 victimes parmi les Cris et les Pieds-Noirs. A ces mois de désolation succédèrent des jours meilleurs qui furent le début d'une ère de prospérité pour les missions du Nord-Ouest. "Il est vraiment étonnant, dit le père Lacombe, que pas un seul prêtre n'ait succombé, pendant ces jours néfastes, à une mort qui paraissait inévitable. Plusieurs des nôtres, il est vrai, ont été sérieusement atteints, mais ils en sont sortis indemnes, ne gardant que quelques traces légères de variole."

Parmi les dévouées religieuses de Saint-Albert, occupées nuit et jour à prodiguer leurs soins aux varioleux, il n'y eut, non plus, aucun décès à enregistrer.

CHAPITRE QUATORZIÈME

1871-1872

LE PÈRE LACOMBE GUÉRI PAR UN CHEF PIEDS-NOIRS. — RÉPERCUSSION DES ÉVÉNEMENTS D'EUROPE SUR LES MISSIONS DU NORD-OUEST. — L'INDISSOLUBILITÉ DU MARIAGE. — L'ÉCHELLE DE LA BIBLE. — UNE LETTRE DE MGR GRANDIN. — LE PÈRE LACOMBE MENDIANT. SUBVENTIONNÉ PAR LE GOUVERNEMENT. — DÉPART POUR L'EUROPE.

Après la terrible épreuve qui venait de semer la désolation et la ruine parmi ses chers sauvages, le père Lacombe sentit le besoin de réparer ses forces épuisées. Il fut donc décidé qu'il irait au fort de la Montagne et qu'il y profiterait de ses loisirs pour préparer des sermons, composer des cantiques et des livres de prières dans l'idiome des Cris et des Pieds-Noirs. Il avait surtout à cœur de compléter son dictionnaire et sa grammaire de langue crise. Pour l'aider à compiler les nombreuses notes qu'il avait prises, il résolut de s'adjoindre, comme compagnon d'étude, le frère Scollen qui avait été le premier instituteur à Edmonton.

Mais la vie sédentaire se montra contraire à la nature énergique et active de notre héros: il tomba malade. Depuis un mois déjà, il ne pouvait plus s'occuper d'aucun travail, quand on lui annonça l'arrivée d'une petite bande de Pieds-Noirs.

—Nous avons appris que tu étais malade, dit le chef, et nous venons t'apporter des médecines qui te guériront.

Habitué aux remèdes des sauvages, dont il avait maintes fois constaté les effets surprenants, le père Lacombe eut confiance et les accepta. Quelques jours plus tard, il était parfaitement rétabli. Cette marque de sympathie contribua à lui faire aimer davantage ses chers enfants des prairies.

Durant son séjour au fort de la Montagne, il reçut également l'intéressante visite d'un officier des armées anglaises, le capitaine William Butler, qui devint plus tard général dans les campagnes d'Afrique et des Indes. Ce jeune capitaine, d'origine irlandaise, était le type du parfait gentilhomme et du vrai chrétien. Il se montra heureux et fier de servir la messe du père Lacombe. Nommé dans la suite secrétaire du gouvernement canadien, il écrivit plusieurs ouvrages intéressants sur le Nord-Ouest. Dans le dernier, *The light of the West*, il donne en termes élogieux, ses impressions sur le père Lacombe.

Pendant que l'apôtre des sauvages s'occupait de ses travaux de linguistique, de graves événements survenaient en Europe. La France était aux prises avec l'Allemagne et subissait l'humilitation de la défaite. Sa Sainteté Pie IX se voyait en même temps dépouillée de son royaume temporel. Ces événements eurent une répercussion désastreuse sur les missions pauvres du Nord-Ouest. La générosité du public de France fut momentanément tarie. Les secours reçus jusque-là de la Propagation de la foi étaient supprimés, et le Saint-Père devait faire face à de plus graves préoccupations. Les éternels ennemis de la vérité essayaient d'autre part à ruiner la confiance des indiens dans leurs missionnaires, en disant que le pape, emprisonné, avait perdu tout son pouvoir, que les robes-noires seraient contraints sous peu de disparaître, et que

la religion catholique était assez humiliée pour ne plus chercher de longtemps à tromper les sauvages par ses fausses doctrines.

Cette rumeur absurde, bientôt répandue dans les camps indiens, fit sur eux une impression pénible que les missionnaires catholiques eurent grand'peine à faire disparaître: il n'en fallait pas davantage pour surprendre la bonne foi des nomades. Quelques-uns injuriaient les missionnaires, les accusant de les avoir trompés, et leur disant qu'ils ne pouvaient plus croire en leur doctrine puisque le grand chef de la prière était en prison. Ajoutons cependant que ces insinuations malveillantes n'eurent que peu ou pas d'effet sur les sauvages de l'*Homme au bon cœur*. Ils l'avaient vu trop souvent à l'œuvre pour que la calomnie le perdit dans leur estime.

A ce moment critique, il fut question de conférer au père Lacombe un poste plus en rapport avec son influence et son activité. Consulté sur la question, il déclina l'honneur de l'épiscopat, préférant les prairies et les huttes sauvages.

Et pourtant, il faut en convenir, la position des missionnaires présentait alors un tableau bien sombre. A la date du 21 mai 1871, le père Lacombe écrivait à un confrère de Montréal une lettre dans laquelle il parlait d'un appel au gouvernement canadien en faveur des missionnaires. En même temps, il faisait savoir en haut lieu les infamies que les ennemis de la religion essayaient de répandre et les railleries qu'ils ne ménageaient pas au chef de l'Église. Voici un fragment de cette lettre:

"........Pour ma part, je puis dire comme mes "confrères de la Saskatchewan et du nord: Nous mour- "rons de misère et de privations plutôt que d'abandonner "nos chrétiens et nos pauvres catéchumènes. Il y a long- "temps que je vis de la vie des sauvages, et la plus grande

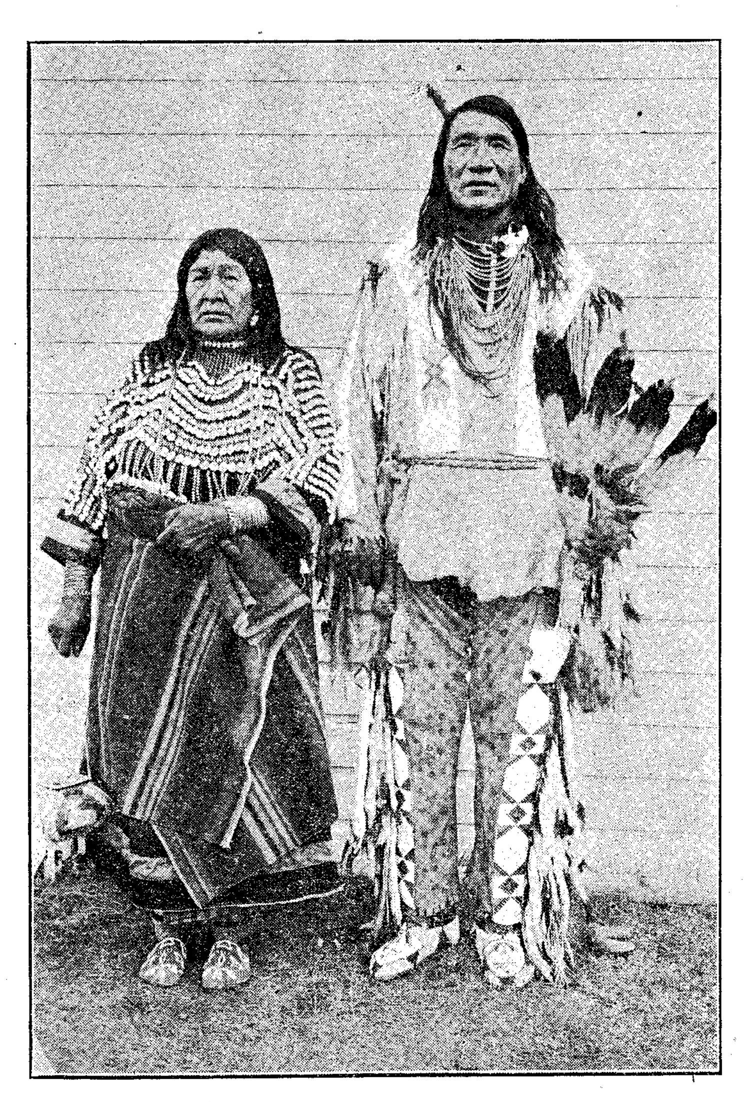
"part de mon temps leur est consacrée, de sorte que les "souffrances que l'on endure à se rendre semblable à eux "n'auront rien de nouveau pour moi. Pourvu que je "puisse offrir le Saint-Sacrifice de la messe, je ne demande "rien de plus."

Dans une autre lettre, il disait:

"......Depuis l'automne dernier, les tentatives de "démoralisation ont, hélas! fait des progrès considérables; "les désordres de tout genre qui ont eu lieu parmi les "sauvages sont le fait de ces misérables trafiquants de "*rhum*. Nous avons tout fait pour prévenir le gouverne- "ment américain de ces infractions aux lois si préjudicia- "bles aux pauvres sauvages et si contraires aux règles très "sévères du gouvernement de la rivière Rouge, défendant "l'usage des liqueurs enivrantes sur toute l'étendue de son "territoire. Pendant que, durant tout le mois d'octobre, "des camps de Piégans et de Gens du Sang s'amusaient à "boire avec des Américains, le long de la rivière du Ventre, "une armée de deux cent cinquante guerriers cris est "venue les attaquer de nuit. Les assaillants furent pres- "que tous tués ou blessés. Cette victoire des Piégans et "des Gens du Sang fut attribuée aux armes à feu et aux "munitions que leur avaient procurées les Américains...."

Afin de remédier à ces désordres, le gouvernement canadien eut, par la suite, recours à la police montée qui s'est toujours montrée digne de sa mission. Le père Lacombe, admirateur de cette organisation du gouvernement, en fait un grand éloge. Le jugement favorable qu'il en fait, laissera à la postérité le souvenir du bien que cette troupe canadienne a fait et les services qu'elle continue à rendre au pays par sa garde vigilante.

Ayant terminé ses travaux sur les langues sauvages, le père Lacombe quitta le fort de la Montagne; il voulait faire une visite générale aux camps des Cris et des Pieds-



Un chef Pieds-noirs et sa femme.
"Onistarse Stamik".

Noirs dans l'espoir d'y faire de nouveaux chrétiens. Cette fois encore, le fameux Alexis l'accompagna.

Plusieurs païens voulaient embrasser le christianisme, mais la plupart regimbaient contre l'indissolubilité du mariage, qui oblige les conjoints à rester unis jusqu'à la mort.

—Si nous nous marions, disaient-ils au prêtre, et que nous ne puissions nous accorder avec nos femmes, que ferons-nous alors? Ce n'est pas toi qui en souffriras.

C'était la plus grande objection qu'ils opposaient à cette belle religion qu'ils aimaient et admiraient, mais dont ils ne comprenaient pas encore toute la sagesse et la grandeur.

Pendant que le missionnaire prêchait dans un camp, un païen et sa femme lui demandèrent de les baptiser et de bénir leur union. Leurs enfants, déjà instruits, reçurent le baptême. Quand on arriva aux promesses solennelles du sacrement de mariage, le sauvage ne voulut rien entendre parce qu'il avait eu déjà quelques petits démêlés avec sa femme. Quand elle saura, dit-il au père, que je ne suis plus libre de la quitter, qui sait ce qu'elle fera?"

Guillaume et Marguerite — tels étaient leurs noms — étaient bons et voulaient bien se soumettre à la loi, mais Guillaume hésitait à en accepter toutes les obligations.

—Pourquoi, dit-il au missionnaire, veux-tu me pousser à faire ces promesses pour toujours? Tu ne sais pas combien ces paroles sonnent mal à mes oreilles!

—Marguerite a promis de ne jamais te créer d'embarras, et tu sais qu'elle a toujours été fidèle à ses promesses. Allons, Guillaume, il faut que tu te décides, sans quoi je ne puis te laisser entrer dans la maison de la prière.

Le lendemain matin, en ouvrant la porte de sa tente, pour permettre aux chrétiens d'assister à la messe, la

robe-noire aperçut Guillaume et Marguerite avec leurs deux témoins. Leurs obligations leur furent rappelées; mais Guillaume se troubla encore et fit un pas en arrière.

—Dis-moi, Guillaume, veux-tu, oui ou non, prendre Marguerite pour ta femme et lui promettre fidélité jusqu'à la mort?

Guillaume ne bougeait pas et gardait le silence.

—Eh bien! dit le père Lacombe en se tournant vers Marguerite, puisque Guillaume ne veut pas se soumettre aux lois, il faut que tu le quittes. Il fera lui-même ses mocassins et préparera son pimikkân. Oui, Marguerite, va-t'en, laisse-le.

—Non, reprend vivement Guillaume, je ne veux pas qu'elle me quitte; j'ai dit que je l'épouserais, et je l'épouserai! Ne vois-tu pas, robe-noire, que j'ai fait ces objections à dessein, et seulement pour prévenir les ennuis qui pourraient survenir plus tard? Je comprends bien que pour être heureux, il faut le bon accord, et c'est ce que je voulais faire comprendre à Marguerite par mon hésitation. Du reste, elle est une bien digne femme.

Et le mariage fut béni solennellement.

Le père Lacombe passa chez les Pieds-Noirs, où le souvenir de l'épidémie lui faisait espérer le meilleur succès de son "coup d'état".

Jusque-là, il avait été seul leur apôtre, et avait dû maintes fois interrompre son ministère parmi eux. Aussi avait-il formé le projet de se donner d'une manière plus absolue à ce pauvre peuple, et d'établir pour lui unc entre de ralliement à la rivière à l'Arc sous le patronage de Notre-Dame de la Paix. Il comptait obtenir, par l'intermédiaire de cette puissante reine, la fin des horribles massacres auxquels se livraient entre eux les Cris et les Pieds-Noirs. Mais ses nombreux travaux ne lui avaient pas encore permis d'exécuter ce projet. Hélas! malgré

son infatigable dévouement, il ne trouva pas chez les Pieds-Noirs, la docilité qu'il rencontrait dans les autres tribus!

Un jour, las et découragé, il marchait le long de la rivière en lisant son bréviaire.

—Mon Dieu! s'écria-t-il, que pourrait-on faire pour éclairer et convertir ce peuple rebelle?

Il s'assit sur un rocher et se prit à méditer. Comme ses yeux erraient à l'aventure, il aperçut, sur un monticule, deux sauvages qui l'observaient attentivement.

—Que voulez-vous, leur demanda-t-il?

—Nous te regardons... Pries-tu pour nous?

—Oui, dit le prêtre, je prie pour vous et pour toute votre nation.

Satisfaits de cette réponse, les sauvages s'approchèrent timidement et commencèrent à le questionner sur le créateur et sur les choses de la création. Le missionnaire remarqua que le côté historique les intéressait plus que le côté doctrinal. Il finit par les convaincre et retourna, plein de courage, poursuivre l'apostolat qu'il venait si heureusement de commencer. Les deux hommes qu'il avait rencontrés assistaient régulièrement aux réunions et étaient toujours les premiers à lui poser des questions.

Encouragé par ces premiers succès, le catéchiste aborda l'explication difficile des mystères de la foi, et pour se faire plus aisément comprendre, il eut recours aux symboles: un cercle tracé à terre, qui n'a ni commencement ni fin, représentait l'éternité; un triangle équilatéral, figure formée de trois côtés égaux, disait la sainte Trinité. Il s'aperçut que les indiens suivaient avec plus d'intérêt et comprenaient mieux ses leçons illustrées par l'image. C'est alors, qu'il conçut l'idée de sa fameuse *Echelle de la Bible* dont nous aurons occasion de reparler.

Pendant deux semaines, le père Lacombe rassembla

les sauvages autour de sa tente et continua à leur expliquer les mystères de la religion à l'aide d'illustrations faites au charbon sur le revers de peaux de buffle. Il exposait ses leçons aux yeux de tous, et tous les étudiaient avec un intérêt marqué. Il eut le bonheur de baptiser plusieurs enfants et quelques adultes avant son départ.

Les missions terminées, le père Lacombe se rendit à Saint-Albert pour y perfectionner le travail que lui avait inspiré son ingénieuse charité. Il vint même jusqu'à Montréal où il fit mettre en couleur son *Echelle catholique* par les religieuses de la Congrégation Notre-Dame; il en fit imprimer un millier au journal *l'Opinion publique* pour distribuer dans les missions du Nord-Ouest. Cette œuvre eut alors un grand retentissement. Le Souverain Pontife, en ayant eu un exemplaire sous les yeux, ordonna d'en imprimer plusieurs milliers, pour être distribués dans les tribus sauvages du monde entier, comme un moyen très facile de les instruire et de leur faire comprendre les mystères de notre sainte religion.

Notons rapidement ici les ouvrages destinés aux indiens et à leurs pasteurs que le père Lacombe fit imprimer, fruits d'études persistantes, de labeurs continus et de longues veilles. C'est d'abord son *Echelle de la Bible* et son excellent *Catéchisme illustré* à l'usage des indiens. Puis, en langue crise, un *Dictionnaire,* une *Grammaire,* un *Syllabaire,* un *Livre de Prières,* un *Recueil de Cantiques notés,* un *Sermonnaire* et un *Nouveau Testament.* Tous ces ouvrages furent imprimés chez Beauchemin et Valois à Montréal. Plus tard, avec le concours des Sœurs de la Providence, il fit imprimer quelques ouvrages dans la langue des Sauteux, en particulier un *Abrégé du Catéchisme* et un *Livre de Prières* en caractères syllabiques.

Ce travailleur infatigable avait aussi entrepris de doter les missionnaires de la tribu des Pieds-Noirs de livres

analogues, mais les ressources pécuniaires lui manquant, il dut laisser son travail à l'état de manuscrit, travail qui a rendu de grands services aux missionnaires.

Le 22 septembre 1871, les bulles érigeant Saint-Boniface en province ecclésiastique étaient signées à Rome. Saint-Boniface devenait par ce fait le centre métropolitain du Nord-Ouest. Cependant la nouvelle n'en fut communiquée à Mgr Grandin que le 22 avril de l'année suivante. Voici un extrait de la lettre que Mgr Taché lui adressait à cette ocacsion:

"Voilà enfin vos incertitudes fixées. Vous n'êtes plus évêque de Satala et coadjuteur de Saint-Boniface, mais bien évêque de Saint-Albert."

Vers cette époque, Mgr Grandin, qui avait fondé par tout son diocèse des écoles pour les métis et les indiens, s'adjoignit le père Lacombe pour promouvoir et développer cette œuvre capitale. L'évêque voyant continuellement augmenter ses charges et ses responsabilités, se déchargea complètement sur son dévoué collaborateur, dont il connaissait le zèle et l'esprit d'initiative. En l'informant de ses intentions, Mgr Grandin lui écrivait:

Sur les bords de la rivière Castor, 21 avril 1872.

Mon révérend et bien cher père Lacombe.

Je passe le dimanche ici, sur la rive gauche de la grande rivière Castor. Hier soir, après avoir été dans l'eau jusqu'aux genoux pendant deux heures, pour traverser la rivière, nous sommes arrivés trop tard pour entreprendre une autre traversée. Demain sans doute, nous serons plus disposés, et dans quelques jours, je vous rejoindrai, non pas pour rester quelque temps avec vous, mais pour vous donner une autre mission.

Expliquons-nous. Le nouveau diocèse de Saint-Albert est érigé, vous le savez, par un pape prisonnier, mais dont le pouvoir spirituel, si solennellement reconnu se montre plus grand et plus puissant que jamais. Que vont dire les ennemis de la religion, eux qui depuis si longtemps chantent l'enterrement du pape et de l'Église, et surtout la destruction complète de nos missions? C'est précisément quand ils nous croient à l'agonie que Saint-

Boniface est élevé à la dignité d'archidiocèse, et que nos pauvres missions forment le diocèse de Saint-Albert.

Il y a en tout cela quelque chose de beau, de grand et de consolant. Cependant, il faut l'avouer; je ne me sens nullement capable de porter le fardeau que le Saint Père m'a imposé. Je n'ai, vous le savez, d'autre titre au choix qu'il a daigné faire de ma personne que mon impuissance. Mon *infirma mundi elegit Deus* fait aujourd'hui toute ma force et ma confiance.

Je ne suis donc pas absolument découragé de mes faiblesses; *omnia possum in eo qui me confortat.* Puis enfin, je compte plus que jamais sur toutes les vertus religieuses et apostoliques de nos chers Pères et Frères, et surtout sur les vôtres, bien cher Père. Comme religieux, vous êtes mon admoniteur et premier conseiller. Devenu moi-même titulaire, il faut que vous ayez un nouveau titre, une nouvelle obligation pour m'aider à porter le fardeau que Dieu m'a imposé.

Je vous nomme, par les présentes, mon grand vicaire.

Ce n'est pas un titre d'honneur que je vous donne, c'est une charge que je vous impose, charge dont vous éprouverez de suite les difficultés; mais avec la grâce de Dieu, vous les surmonterez.

Dans le moment présent, vous savez aussi bien que moi ce que nous pouvons faire avec les maigres ressources que nous avons entre les mains.

Nous pouvons, il est vrai, vivoter; mais nous ne pouvons rien entreprendre. Vous me sollicitez pour commencer la mission de Notre-Dame de la Paix parmi les Pieds-Noirs, aussi un autre établissement parmi les Cris.

Combien d'autres places où les missionnaires sont à la gêne et demandent des secours à grands cris! J'en vois comme vous la nécessité. Vous connaissez tous les besoins de la Saskatchewan; ceux de la rivière aux Anglais sont au moins aussi grands, et nous n'avons encore pu nous occuper des autres districts qui forment le diocèse de Saint-Albert.

Il faut donc nous procurer des ressources; notre zèle va se trouver paralysé, faute de moyens suffisants.

Malgré tant de missions qu'il nous faudrait fonder, nous en sommes réduits à employer plusieurs Pères comme simples maîtres d'école, n'est-ce pas désolant? Qu'allons-nous donc faire? Il faut, mon cher Père, abandonner vos sauvages pour cette année: j'irai moi-même, autant que je pourrai, leur distribuer en votre place, le pain de la parole divine.

Et vous, allez, je vous prie, tendre la main dans votre patrie, auprès de vos amis et des miens. Il m'en coûte singulièrement de vous confier une si pénible mission. C'est, je le conçois, une indiscrétion envers le Canada, qui nous porte tant d'intérêt; mais il me semble qu'on ne doit pas tenir compte des convenances quand il s'agit de ne pas laisser mourir la jeune Église de Saint-Albert aussitôt après sa naissance. Il nous faudrait, à tout prix, de puissants secours; je vois dans certains pays des fondations considérables, œuvres de simples particuliers; j'espère que le bon Dieu nous fera trouver un jour de pareils bienfaiteurs. Je ne me serai pas vainement adressé à sa sainte Mère; le bon Dieu se servira sans doute de vous pour cette grande mission.

Lorsque, au dernier concile de Québec, il a été question de demander à

Rome l'érection de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, je m'y suis opposé alors, craignant qu'une fois séparés de la province-mère, nous ne fussions un peu négligés par elle. Les RRmes PP. du concile me rassurèrent sur ce point; je suis convaincu qu'ils daigneront tous vous être favorables.

Je vous conseille et vous prie instamment de prendre avec vous vos ouvrages en langue sauvage. Qui sait si certaines bonnes âmes, comprenant notre position, ne vous procureront pas les moyens de les faire imprimer; car vous savez que nous ne pouvons employer le produit de nos aumônes pour faire cette impression. Je demanderai encore une autre chose: les besoins de nos écoles. C'est une œuvre importante, le seul moyen de civiliser nos sauvages

J'ai remarqué, en France, l'œuvre des Écoles d'Orient. C'est une association qui opère un grand bien dans ce pays. Il nous faudrait une œuvre de ce genre en faveur des Écoles du Nord-Ouest. Avec l'approbation des évêques, il me semble que dans votre voyage, vous pourriez la faire naître, trouver au moins quelques bons amis, qui voulussent se charger de patronner semblable entreprise, qui deviendrait une œuvre canadienne en faveur des écoles de notre immense territoire.

Cette œuvre bénie par NN. SS. les évêques, par notre Saint Père le pape, serait aussi bénie de Dieu et pourrait être un des plus puissants moyens de civilisation en s'emparant, au moyen des écoles, de la génération qui commence. Avec la permission de l'Ordinaire, tâchez aussi de nous trouver quelques bons missionnaires et quelques jeunes gens qui aimeraient à venir à notre secours, en entrant dans notre congrégation. Enfin, faites beaucoup prier pour nous; si Dieu est avec nous, nous réussirons malgré d'innombrables obstacles.

Je ne vous donne pas de *celebret,* cette lettre prouvera à ceux qui auront la patience de la lire, que vous n'êtes ni interdit ni en suspens et que vous avez toute la confiance de votre supérieur et de votre évêque.

Allez, bien cher père, Dieu sera avec vous. Ne regardez pas l'œuvre de Dieu, dans le diocèse de Saint-Albert, comme mon œuvre exclusive, c'est aussi la vôtre. Enfin, c'est l'œuvre du Seigneur, et nous sommes ses serviteurs dévoués.

Bon voyage ! cher Père, je vous embrasse et vous bénis bien affectueusement.

Votre frère tout dévoué, etc.,

† VITAL-J.
évêque de Saint-Albert.

Le saint prélat écrivait en même temps aux évêques du Bas-Canada pour leur faire connaître l'indigence extrême dans laquelle il se trouvait, et leur recommander celui à qui il confiait la délicate mission d'aller leur tendre la main.

Que d'œuvres pénibles, mais nécessaires au triomphe de la vérité, n'avait pas accomplies le père Lacombe dans ses relations avec les sauvages! Là, il est vrai, il n'avait qu'à se sacrifier et à se donner. Et cela répondait parfaitement aux aspirations de *l'homme au bon cœur*. La tâche nouvelle qu'il assumait, conformément aux désirs de son évêque, allait lui sembler plus pénible: il fallait quêter, demander. Mais, n'était-ce pas pour le triomphe de la foi et de la religion? Il fut donc heureux d'obéir à son supérieur et fit ses adieux à ses sauvages. Quelques années passeront avant qu'il puisse revenir demeurer au milieu d'eux.

Le missionnaire quêteur se rendit d'abord à Saint-Paul-des-Cris au commencement de mai 1872 pour y fermer les missions jusqu'à son retour; de là il prit, à dos de cheval, le chemin des prairies pour Saint-Boniface, où il arriva juste à point pour assister à la cérémonie de la remise du *pallium* à Mgr Taché, le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Il y fut invité à prêcher en Cris. Ses anciens amis de Pembina vinrent lui serrer la main, après l'office, et l'inviter à visiter ses anciennes missions.

"Nous sommes restés chrétiens, dirent-ils, et nous n'avons jamais été si heureux que depuis les jours mémorables où nous avons connu la robe-noire; depuis ce temps, nous avons fidèlement suivi ses enseignements."

Le missionnaire, qui n'avait pas revu la rivière Rouge depuis deux ans, trouva des changements considérables à Winnipeg et à Saint-Boniface. Une élégante cathédrale avait remplacé l'église détruite par le feu, de nombreuses constructions s'élevaient de toutes parts, tout annonçait la prospérité. Cette constatation enflamma son courage. Il se mit allègrement en route pour Montréal, et partout, sur son passage, il remarquait la même métamorphose. Quels changements s'étaient produits depuis 1849, alors



Mgr Ignace Bourget, second évêque de Montréal.

qu'à 22 ans, il débutait dans sa carrière apostolique! Ces pays qu'il traversait n'étaient, en ces temps reculés, que de vastes déserts et d'immenses plaines, la libre patrie des sauvages et des bisons!

"Dieu est bon, se disait-il, Il a béni le travail de ses ouvriers. Ce pays est encore à son berceau, mais l'enfant grandira, se développera et se fortifiera, et, à côté de ses frères, les autres pays d'Amérique, il formera un jour une grande nation."

Dès le début de sa tournée, le père Lacombe rencontra des amis riches et accueillants qui lui ouvrirent une bourse généreuse. L'accent courtois avec lequel on le recevait partout l'enhardissait et il appréhendait moins ses relations avec les *gros bonnets* des villes.

"Bah! se disait-il, ces gens-là ne doivent pas être, après tout, plus difficiles que mes vieux amis *Natous*, *Crowfoot* et *Herbe-Odoriférante*! Donc, en avant! courage et confiance!..."

En se dirigeant vers Montréal, le père Lacombe hâtait le moment d'aller se jeter dans les bras de Mgr Bourget, son bienfaiteur et son père.

"Soyez le bienvenu, mon cher fils, lui dit le saint évêque. Vous venez remplir une tâche qui, tout en rendant des services à l'Église, va réjouir le ciel par les actes héroïques que vous aurez à accomplir. Ne craignez pas, le bon Dieu donnera le succès à vos démarches, et votre cher évêque de Saint-Albert n'aura qu'à se réjouir de la bonne idée qu'il a eue de vous envoyer faire la tournée dans notre chère province de Québec. Certes, vous ne rencontrerez pas partout des fortunes, mais vous y trouverez des cœurs disposés à vous aider autant qu'il sera en leur pouvoir.

"Je vous bénis et je bénis votre quête, afin qu'elle soit aussi abondante et aussi fructueuse que la pêche des

apôtres sur le lac de Tibériade. Ce sera pour vous, votre digne évêque et son clergé, le moyen de pêcher plus d'âmes pour l'empire de Jésus-Christ."

Ces paroles du pieux évêque de Montréal furent un puissant stimulant au zèle du missionnaire.

Avant de prendre le bateau pour Québec, le père Lacombe visita la ville en compagnie d'un cônfrère. Il fut émerveillé de l'accroissement rapide de la cité de Marie, dépuis l'époque où, jeune séminariste, il avait gravi les degrés de l'autel pour recevoir l'onction sainte. Il se réjouissait à l'idée que, là-bas aussi, chez les nomades du Nord-Ouest, l'intrépidité des missionnaires avait opéré des merveilles de conversion et d'évangélisation. L'heure venait, en effet, où les immenses *pays d'en haut* allaient être divisés en vicariats, diocèses et archidiocèses. Quels progrès étonnants!

Fier, à juste titre, de faire ressortir cet état de chose auprès de ses compatriotes, le missionnaire leur disait:

"Maintenant que les fondations sont posées et que le terrain est préparé, il ne nous faut plus que des matériaux et des semences, et pour les obtenir, nous nous voyons obligés d'avoir recours à la charité publique, certains que Dieu nous l'accordera."

En effet, ses compatriotes ne laisseront pas partir le père Lacombe les mains vides. Tous, riches et pauvres, gouvernement, institutions laïques et religieuses, clergé et prélats, tous disons-nous, apporteront leur obole, assurant ainsi de façon permanente, l'existence d'un diocèse qui fait aujourd'hui l'honneur et la gloire du pays.

Mgr Taschereau, archevêque de Québec, fit au missionnaire un accueil paternel; il autorisa sur-le-champ les quêtes dans son diocèse, mais ne put donner une réponse favorable au sujet des écoles du Nord-Ouest. Il ne manqua pas cependant de recommander à son clergé la chari-

table entreprise du père Lacombe. Celui-ci écrivait la veille de Noël à l'un de ses confrères, une lettre intime:

"Vous vous intéressez tant à moi et à mon œuvre que je ne puis m'empêcher de venir vous saluer avant la célébration de la grande fête de l'Enfant Jésus. Sachez que dans ce moment, je ne me sens pas tout à fait à l'aise. Imaginez-vous que je dois prêcher demain sous les voûtes de la cathédrale de Québec! *Les os m'en craquent d'avance.* Pauvre orgueil! Misérable respect humain! N'est-ce pas ridicule de voir tant d'amour-propre dans un vieux sauvage? Enfin, j'espère que vous me pardonnerez et que vous prierez un peu pour moi."

Ce début qui lui coûta tant d'efforts fut pour le père Lacombe le commencement d'une série de succès. Déjà, il avait expédié à son évêque des sommes assez fortes. Cependant, rien ne s'annonçait encore pour l'impression de ses ouvrages indiens. Il ne se déconcerta pas. Aussi, sa charité ingénieuse lui fit-elle promptement trouver le moyen d'atteindre son but.

"Pourquoi ne m'adresserais-je pas au gouvernement? Ne doit-il pas son aide à une œuvre qui intéresse le bien-être de ses sujets et l'avenir du pays?" Il fit part de son dessein aux autorités religieuses du Canada qui l'encouragèrent en lui envoyant des lettres d'approbation dont voici quelques extraits.

De Mgr Taschereau, archevêque de Québec:

J'ai appris avec bonheur qu'après de longs travaux et une étude approfondie de la langue crise, vous aviez réussi à composer une grammaire et un dictionnaire de cette langue parlée par une foule de tribus dans le centre de l'Amérique du Nord.

Il me semble tout à fait juste que le gouvernement fédéral du Canada encourage par un subside la publication d'un pareil travail. La facilité qu'il procurera aux missionnaires et aux Canadiens en général, pour communiquer avec les sauvages, ne contribuera pas peu à répandre parmi ces tribus errantes les lumières de la civilisation.

D'ailleurs, il me semble que l'on a trop négligé jusqu'ici de conserver les monuments des langues parlées par les nombreux peuples qui habitaient autrefois l'Amérique. La science se joint à la religion pour réclamer, de la part du gouvernement, un secours pécuniaire qu'il a déjà, je crois, accordé pour des œuvres moins importantes.

Je forme les meilleurs vœux pour le succès de vos démarches auprès du gouvernement.

De Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal:

Je ne puis que souscrire de grand cœur aux touchantes lettres d'encouragement que vous avez reçues de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec et des laïcs de cette province. J'aime à vous déclarer que je partage parfaitement leurs vues, et que, comme eux, j'ai l'intime conviction que vous recevrez un puissant encouragement de notre gouvernement fédéral qui, sans aucun doute, est vivement intéressé au succès de votre belle entreprise. Je forme dans l'intérieur de mon âme des vœux ardents pour que le dictionnaire et la grammaire que vous vous proposez de publier, pour faciliter l'étude du cris, aient partout l'accueil le plus bienveillant.

Je vous félicite de nouveau pour les services importants que vous rendez à la province de Manitoba.

De Mgr Guigues, évêque d'Ottawa.

C'est une heureuse idée que vous avez de publier votre dictionnaire et votre grammaire de la langue des Cris. Vous méritez, pour cette œuvre éminemment utile, non seulement l'encouragement de l'épiscopat et du clergé, mais encore et surtout celui du gouvernement fédéral. Nos ministres, pleins d'intelligence et de sagesse, reconnaîtront certainement dans votre travail une œuvre civilisatrice et un moyen d'étendre l'influence fédérale chez les peuples du nord.

Je fais des vœux pour le succès de vos démarches auprès du gouvernement, et je ne doute pas que vous obteniez les subsides nécessaires à l'impression de votre ouvrage.

De Mgr Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe:

J'ai la conviction que le gouvernement fédéral se fera un devoir d'aider à la publication de votre dictionnaire et de votre grammaire de la langue des Cris, dans l'intérêt de la science et même dans l'intérêt de la Confédération, vu les immenses avantages que devra retirer de cette publication la province du Manitoba, au sein de laquelle habitent les nombreuses tribus qui parlent cette langue. Je crois donc n'avoir aucun besoin de recommander votre œuvre à la bienveillance du ministère, lequel ne manquera pas de s'empresser, de son propre mouvement, de vous venir en aide, afin de contribuer à faire bénéficier le public de vos travaux et de vos veilles.

Le gouvernement fédéral entendit la légitime suppli-

que de l'apôtre des indiens. Le 9 octobre 1872, le père Lacombe recevait du ministère de l'agriculture d'Ottawa la lettre suivante:

Mon révérend père,

J'ai l'honneur de vous informer qu'il a plu au gouvernement de prendre en considération votre demande d'un octroi pour vous aider dans les frais d'impression d'une grammaire et d'un dictionnaire de la angue des Cris, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que l'allocation demandée vous a été accordée dans les termes suivants:

"Sur la recommandation des honorables: le Ministre des Travaux Publics, le Secrétaire d'État et le Ministre de l'Agriculture, le comité avise le gouvernement à donner au Rév. père Lacombe la somme de $1000,00 —mille dollars— pour l'aider dans l'impression d'une grammaire et d'un dictionnaire dans la langue des Cris, avec traduction anglaise et française. Un nombre de copies équivalant cette somme, devra être donné au gouvernement pour être distribué, à parties égales, aux trois départements."

J'ai l'honneur d'être, mon révérend père, votre obéissant serviteur.

Des circonstances imprévues forcèrent le père Lacombe d'interrompre, pour quelque temps, la poursuite de son entreprise. Il dut se rendre aux désirs de Mgr Taché qui le priait d'employer toute son énergie à recruter des colons pour le Nord-Ouest. Là encore, les efforts du missionnaire furent couronnés de succès.

Puis, au moment où il se préparait à faire une visite dans ses missions et à revoir ses chers sauvages — c'était vers la fin de l'hiver,— Mgr Taché, cloué sur un lit de douleurs, ne pouvant aller lui-même au chapître général de sa congrégation, informait le père Lacombe qu'il le déléguait comme représentant de la province de Saint-Albert. L'obéissance parut cette fois plus facile au missionnaire et il partit pour l'Europe.

CHAPITRE QUINZIÈME

1873

LE PÈRE LACOMBE EN EUROPE. — LE CARDINAL MANNING. — LOUIS VEUILLOT. — LONDRES. — PARIS. — L'ALSACE-LORRAINE. — LA BRETAGNE. — L'ENTRÉE DU SHAH DE PERSE A PARIS. — VICHY. — LE CHAPITRE GÉNÉRAL. — AVENTURE.

Nous nous bornerons, dans ce chapitre, à reproduire quelques-unes des lettres écrites par le père Lacombe pendant son séjour en Europe. L'on y trouvera les impressions les plus authentiques du *sauvage des prairies* dans son premier contact avec les *vieux pays*, et le témoignage fidèle de la sensibilité et de la bonté extrêmes de celui que les indiens du Nord-Ouest, dans leur langage expressif, appelaient *l'Homme au bon cœur*. Qu'on nous permette de rapporter auparavant deux traits qui ne sont que mentionnés dans ces lettres et que nous nous en voudrions de passer sous silence: la double entrevue du père Lacombe, à Londres, avec le cardinal Manning, et à Paris avec Louis Veuillot.

Durant son séjour dans la capitale britannique, le père Lacombe fit à l'archevêque de Londres hommage d'un exemplaire de son *Echelle de la Bible*. Son Éminence fut enchantée de cette nouvelle méthode d'enseigner le catéchisme.

Au cours de la conversation, le sujet tomba sur les

frères séparés, pour lesquels Mgr Manning montrait une sympathie et une tendresse vraiment paternelles.

"Aimez-les, disait-il au père Lacombe; oui, aimez-les autant que vous aimez vos enfants des prairies, et priez pour eux... Moi aussi, j ai été un jour ce qu'ils sont et je croyais comme eux. Ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre s'ils ne sont pas dans la vérité; et nous ne devons pas les blâmer. Mais prions le Père de famille, le Dieu bon et miséricordieux de rassembler bientôt dans la même croyance tous ses enfants afin qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur..."

Touché jusqu'aux larmes, le père Lacombe répondit naïvement:

"Monseigneur, j'ai toujours aimé nos frères séparés, et j'ai prié pour eux; mais votre charitable appréciation me les fera aimer davantage."

A Paris, le père Lacombe eut la bonne fortune de dîner chez Louis Veuillot, en compagnie de Mgr Freppel et de la sœur du publiciste français, Mlle Élise Veuillot.

"C'était, certes, trop d'honneur pour moi. Imaginez-vous un *sauvage* au milieu de tous ces hauts personnages de Paris... Ce qui m'a le plus intéressé, fut le récit des diverses apparitions de la sainte Vierge... Quelle terre privilégiée que cette belle France!

"A la fin du repas on nous apporta des petits vases remplis d'eau. Moi, pauvre sauvage, qui ne connaissais pas cette nouvelle étiquette, je me penchai, dans mon embarras, vers mademoiselle Veuillot pour lui demander ce que cela signifiait. —C'est pour vous laver les doigts, mon révérend père.—Je dis à mon tour à mes hôtes: Mes amis, je vous permets bien de rire à mes dépens. Dans les camps sauvages, les cérémonies comme celle-ci sont peu connues. Ah! vivent mes sauvages, qui n'ont pas besoin de se purifier si souvent!"

Le père Lacombe profita de son passage à Paris pour faire imprimer son *Echelle de la Bible.* L'imprimeur Charles Letaille se chargea de la commande et au lieu de 10,000 exemplaires, il en livra 16,000 pour le même prix.

Mais venons-en à la correspondance du missionnaire.

Le père Lacombe à M. l'abbé Poulin, Montréal.

Liverpool, 10 avril 1873.

Bien cher confrère et ami,

Je débarque ce matin sur la vieille terre d'Angleterre. Le télégraphe vous a sans doute annoncé déjà que le *Peruvian* est arrivé heureusement au port, tandis que ces jours derniers, l'*Atlantic* s'en allait faire naufrage au large d'Halifax. Inutile de vous parler de cette terrible catastrophe qui a fait tant de victimes; les journaux vous l'ont certainement narrée tout au long. Je vous dirai seulement, qu'au moment où tant de malheureux se débattaient dans les affres d'une mort inévitable, nous n'étions qu'à 60 milles du désastre, ne nous doutant nullement du terrible malheur des passagers de ce navire.

Mais laissons ce navrant spectacle pour nous embrasser. Je ne suis pas plus mal que lorsque je vous ai quitté, mais je constate que j'avais grand besoin de repos.

Malgré le mal de mer, j'ai bien joui durant la traversée. Rien ne manquait: équipage modèle, aimables compagnons de voyage, gardes-malades expérimentées, etc... Enfin, la bonne Providence a fait de moi jusqu'ici son enfant gâté.

Ce matin, Jeudi Saint, je suis allé à l'église Sainte-Croix, d'où je vous écris, pour y dire le *Te Deum* pendant l'office du jour.

Dans cette lettre, comme dans toutes les autres, je ne vous parlerai guère des endroits où je passerai, car ce serait gâter le tableau que vous vous en êtes fait en vrai artiste, tandis que moi je voyage comme un vrai sauvage.

Quelle belle et heureuse rencontre! En arrivant ici, je trouve M. Laflèche, M. Désautels et M. le curé de Notre-Dame de Grâces qui s'embarquent ce soir pour l'Amérique.

Que vous dirai-je encore, bien cher ami? Je crois que Notre-Dame de Lourdes va m'obtenir bien des grâces pour moi, pour nos missions, et pour la guérison de vos pauvres yeux malades.[1]

Mes saluts et respects à ma vieille mère; mes respectueux hommages à Mgr de Birtha. Dites à Sa Grandeur que sa bénédiction m'a porté chance et bonheur.

Salut donc, cher confrère, continuez à prier pour votre indigne mais dévoué ami.

---

[1] M. l'abbé Poulin était menacé de cécité.

Du même au même:

Londres, 16 avril 1873

Bien cher ami,

C'est de la fameuse ville de Londres que je vous adresse ces lignes. Toutes les splendeurs du vieux monde ne peuvent me faire oublier mon cher Canada et mes amis. Voilà deux jours que je suis ici. J'en ai passé quatre à Leeds, sous le toit hospitalier de nos Pères. L'un d'eux me conduisit à York, vieille cité qui se souvient encore du temps des Romains. J'ai visité la belle et ancienne cathédrale, les murs de la ville, etc. S'il est vrai, comme on se plaît à le dire, que sainte Hélène a foulé ce sol et que c'est là qu'elle donna le jour au grand Constantin, les Bretons ont droit d'être fiers. Inutile de vous en dire davantage, vous avez passé par là en observateur intelligent.

Revenu à Leeds, j'en repartais avec le père supérieur, qui voulut m'accompagner jusqu'ici. Le bon père Cook s'est chargé de me faire visiter Londres où je passerai au moins deux jours, d'après l'ordre du supérieur général. Les Oblats ont dans cette ville deux maisons très importantes, surtout celle de Kilburn, à l'extrémité de la cité. Hier matin, je commençais à parcourir cette grande capitale britannique, sous terre, sur terre, au-dessus de la terre et sur la Tamise. Je rendis d'abord visite à M. le marquis et à Mme la marquise de Bassano [1] ensuite à l'Exposition annuelle et internationale, puis aux Chambres des lords et des communes, enfin à la fameuse cathédrale de Westminster, auprès du tombeau de saint Édouard le Confesseur, où j'ai prié pour vous.

—Que pensez-vous de tout cela ? me demanderez-vous.

—Je ne sais qu'en penser... C'est sans doute bien beau pour vous, hommes civilisés, qui aimez ces statues mutilées et ces murs rongés par le temps, qui s'élèvent dans les airs, entourés de pics plus ou moins bien taillés, selon le nombre de leurs ouvertures et de leurs bosses... Oui, c'est joli, certainement; mais tout cela n'est rien, comparé à nos bois à nos prairies et à nos pauvres petites chapelles.

Vous me traitez sans doute de profane et de sauvage, mais comment voulez-vous que je pense autrement, moi, pauvre missionnaire, qui n'ai connu jusqu'ici que les interminables plaines du Nord-Ouest ?

D'ailleurs, mon cher ami, quand je vois l'intérieur de ces grandioses monuments religieux profané par des gens civilisés, qui n'ont pas honte de prononcer les noms des saints qu'ils foulent aux pieds dans ces églises, la compassion et la douleur m'étreignent, et je ne puis que me sentir ému jusqu'aux larmes. En voilà assez pour cette première journée.

Ce matin, après ma messe, je me rendis avec mon compagnon chez l'archevêque Manning qui nous a reçus très cordialement. Il m'a invité à le venir voir de nouveau; il paraît admirablement disposé envers nos Pères...

De là, je fis une visite à sir Georges-Étienne Cartier, qui fut enchanté de voir un ami du Canada. En sortant de chez ce cher compatriote, l'on

---

[1] Mlle Clara Symes de Montréal.

me conduisit au musée britannique: hier j'en avais vu un autre presque aussi considérable.

Enfin je rentrai dans Saint-Paul de Londres, pendant que les gros prébendiers chantaient l'office. Je pense que tout ce que j'y ai vu ne m'a pas plus frappé que vous. C'est beau, mais ce n'est pas catholique et cela n'approche pas de la majesté du York-Minster.

Je pars demain pour Paris, par Douvres et Calais.

Au revoir donc, votre toujours dévoué.

A. LACOMBE, O.M.I.

Du même au même:

Paris, 19 avril 1873

Mon bien cher ami,

Je viens de recevoir votre bonne et aimable lettre du 4 courant; je vous en remercie de tout cœur. Il vous faudrait être à ma place pour connaître l'impression que vos lettres produisent sur l'esprit d'un être comme moi. Je suis tout d'un coup transporté dans un monde si étrange et si contraire à mes habitudes! Enfin me voilà à Paris. N'est-ce pas une épreuve pour un incivilisé d'entrer dans la Ville-Lumière, métropole des arts et du bon goût?

Ma lettre de Londres vous est sans doute parvenue; vous voyez que je continue à être un correspondant fidèle. J'ai passé par Douvres: malgré le brouillard, j'ai pu contempler les rochers et les côtes escarpées de ce promontoire qui s'avance majestueusement dans le détroit.

Laissez-moi vous dire, pour votre satisfaction et la mienne, que j'ai été enchanté, en Angleterre, des bonnes manières et de la politesse des Anglais. A votre grande surprise, je vous dirai que de Portland à Douvres, l'on ne m'a pas fait la plus petite misère. C'est un grand aveu dans ma bouche, n'est-ce pas? J'ai traversé la Manche sur un bateau français pour toucher à Calais, et là mettre le pied sur le sol de nos pères. Je partis de suite par le train de Paris *via* Amiens. Muni d'un bon indicateur, j'eus le loisir d'étudier l'histoire de la contrée que je traversais.

Hier soir enfin, j'arrivai en gare où le bon père Antoine m'attendait avec une voiture. Deux minutes plus tard, je tombais aux pieds de notre bien aimé supérieur général, et je rencontrais les principaux religieux de la congrégation. Ils passèrent avec moi la récréation, m'examinant sur tous les points et coutures; pourtant ce père Lacombe qu'on attendait paraît-il avec impatience, ne diffère pas du commun des mortels.

Aujourd'hui, je me repose en vous écrivant, ainsi qu'à plusieurs autres de mes amis du Canada. Je ne veux pas vous quitter sans vous dire que je me sens tout à fait chez moi au milieu de mes frères en religion qui ne tarissent pas de bontés à mon endroit.

Je vous dis au revoir en vous faisant un salut à la parisienne.

Votre ami dévoué.

Du même au même:

Paris, 9 mai 1873

Bien cher ami,

Je viens de recevoir votre intéressante lettre du 18 avril dernier et me mets immédiatement en devoir d'y répondre. Je pars demain pour Autun. J'y passerai quelques jours avec nos scolastiques. J'arrive de Laval où j'ai assisté au sacre de Mgr Sébaux, évêque d'Angoulême. C'est un homme très aimable et vous savez qu'il s'intéresse beaucoup à nos missions.

La fête a été magnifique; la ville si catholique de Laval a fait les choses en grande pompe Les murs étaient gracieusement décorés, et toute la population était sur le passage de la procession. Le prélat consécrateur, Mgr Vicart, évêque de Laval, était assisté des évêques de Poitiers et du Mans. Le prédicateur, Mgr Freppel, sait manier la parole et profiter de son heureuse mémoire comme vous le prouvera son discours qui paraît aujourd'hui même dans l'Univers. J'ai causé avec Mgr Pie et l'ai trouvé des plus aimables.

Maintenant, je vous demanderai si, par une toute petite lettre de quatre pages, de temps en temps, vous pensez acquitter votre conscience envers moi Vous me paierez cela plus tard...

Je commence à connaître Paris, et je pense pouvoir me diriger seul dans presque tous les quartiers. Un *sauvage* qui sait s'orienter dans les plaines du Nord-Ouest canadien, n'a pas de misère à le faire dans les grandes cités: qu'en pensez-vous?

A l'ouverture des Chambres, l'on s'attend à une grande commotion, et probablement à une nouvelle révolution qui régénèrera la France, ou en fera une nouvelle Pologne sous le fer du Prussien.

Je ne sais encore quand je pourrai faire mon pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, mais veuillez croire que votre souvenir me suivra dans le pieux sanctuaire et à la grotte des apparitions. Je transmettrai vos salutations au bon père Antoine; il est en ce moment à Autun.

Mes saluts affectueux à ma chère mère,[1] et à tout le monde si bon dans votre maison.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Du même au même:

Paris, 16 mai 1873

Mon bien cher ami.

J'ai reçu hier votre dernière lettre du 2 courant, dans laquelle vous me donnez les détails de la consécration de Mgr E. C. Fabre, lesquels sont loin de me satisfaire. Y pensez-vous, vraiment? Moi qui attache tant d'intérêt au moindre fait, au moindre épisode de cette belle cérémonie! et vous, du fond de votre solitude, venez m'assommer de deux mots: ce qui aurait dû coûter à votre secrétaire au moins deux jours de copie. Vous me

---

[1] La mère du père Lacombe était alors en pension chez les Sœurs Grises à Montréal, dans le voisinage de l'évêché

renvoyez aux journaux! Et qu'ai-je à faire, moi, avec ces sortes de visages qui ne disent rien?

J'étais bien planté, hier soir, quand le père général, en présence de la communauté, me demanda la description de la fête! Et jusqu'au père Vanderberghe qui me renvoie aux journaux, s'occupant beaucoup plus de me scruter pour savoir quelle impression Paris a produite sur mon esprit! Que le bon Dieu vous bénisse tous, et qu'on sache que Paris a fait en moi une très bonne impression. Quoique *sauvage*, je ne puis m'empêcher d'admirer les beautés et surtout les splendides églises de cette superbe capitale de la France.

Je suis étonné de voir comme le prêtre est respecté dans une ville où il y a tant de mauvais génies qui renient et déshonorent la religion.

Voyons, je ne suis pas fâché; embrassons-nous! Je vous écris aujourd'hui, quoique la malle ne parte que dans six jours. C'est parce que je pars moi-même à l'instant pour Nancy, afin d'y commencer la mission dont m'a chargé mon général, aux fins de recruter des sujets pour notre congrégation. C'est une mission très délicate et très difficile pour moi, étranger et parlant assez mal, d'aller me présenter dans les séminaires et dans les chaires de vérité! J'obéis et me soumets volontiers à l'autorité qui a le droit de me commander. L'obéissance n'a-t-elle pas fait de tout temps des prodiges? Je pars plein de confiance en la Providence.

De Nancy, je me rendrai à Metz, à Strasbourg, etc., etc. Si ma mission ne réussit pas, je me fais Prussien, où je déclame contre Bismarck pour me faire emprisonner, ce qui me vaudra, bien sûr, de me faire un nom.

J'irai bientôt à Épinal pour faire exécuter un nouveau plan de mon *Echelle*. Mais avant de conclure le marché, j'attendrai la réponse de M. Desbarrats. Cependant, M. Letaille m'avise à pousser activement la chose. L'intérêt que me porte ce véritable chrétien est admirable. Si, comme je le crois, le travail se fait à Paris, il sera de beaucoup perfectionné, quant au plan et au genre de figures.

Je n'oublierai pas de sitôt la mort de notre bon ami, M. Villeneuve, et la perte que nous faisons en lui. Veuillez dire aux bonnes religieuses et aux messieurs du Séminaire, quoique j'aie déjà rempli ce devoir, la part que je prends à leur juste douleur. C'est une grande perte pour les pauvres, et surtout pour nos missions.

Je savais que vous aviez visité Leeds; que vous l'aviez visitée en véritable artiste, et que moi, je ne la voyais qu'à la façon des sauvages.

Je vous ai rappelé au souvenir du père Pinet qui n'a pas manqué de vous témoigner sa reconnaissance. Quant à mes oublis, il faut me les pardonner comme le reste. Veuillez demander une bénédiction spéciale à Mgr Fabre pour son ancien ami, et lui rappeler que je lui ai écrit à l'occasion de son heureuse promotion.

Mes salutations respectueuses à toute la sainte communauté. Je vous baise sur les deux joues et je baise aussi vos mains en me souscrivant comme toujours, votre ami tout dévoué.

Du même au même:

Metz, Grand Séminaire, 26 mai 1873

Bien cher ami,

Quoiqu'il soit tard et que je me sente bien fatigué, puisque j'ai parlé deux fois, cet après-midi, au séminaire de cette ville, je ne peux pas aller à mon repos sans vous écrire ces lignes, ma douce tâche ordinaire. Si je remets à demain, il sera trop tard pour la malle d'Amérique. Excusez donc mes phrases: elles ne sont pas plus élégantes que par le passé.

Le père Vanderberghe vous a sans doute communiqué la lettre que je lui ai adressée de Strasbourg, puisqu'elle vous était commune. J'ai été enchanté de cette ville où j'ai passé cinq jours au grand séminaire. Je suis revenu hier à Nancy pour y prêcher dimanche. Puis ici, ce matin, pour me faire encore une fois *Prussien;* cela me répugne pourtant... Les messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice me reçoivent avec beaucoup de charité. Comme les élèves sont avides de m'entendre! Quand je leur dis: —Messieurs, vous avez devant vous un prêtre canadien et un missionnaire des sauvages de l'Amérique du Nord..., vous pouvez penser s'ils prêtent une oreille attentive!

Après mon premier discours, M. le supérieur vint me dire: "Mon père, si les Prussiens vous avaient entendu, vous coucheriez ce soir à la prison et vous seriez chassé de la ville!..." Et cela, parce que j'avais fait allusion aux malheurs de la France! Que ne puis-je vous dire la façon dont la religion est traquée par ces misérables descendants d'Attila. Pauvre peuple de Metz, que c'est triste de voir l'aspect de la population!

On vient de me raconter que lorsque les Prussiens sont rentrés en vainqueurs et en maîtres dans la ville, le gros bourdon de la cathédrale sonna lentement et tristement pendant douze heures le glas de la France... Et maintenant on ne le sonnera plus jusqu'à ce que la ville de Metz ne ressuscite de nouveau à son ancien drapeau...

Après demain, je retournerai à Nancy, et de là au grand séminaire de Saint-Dié et de Besançon.

Thiers a perdu son poste, sa présidence, et c'est le brave et honnête MacMahon qui va relever et soutenir le bon parti.

Mais il y a une chose dont je tiens à vous parler. Vous m'avez chapitré dans votre dernière lettre, de ce que je ne m'étais pas montré grand admirateur de votre *boucanée* Manchester et de ses sœurs. Et vous me fîtes presque un crime de ce que je n'avais pas visité Cantorbery. Mais, est-ce qu'il existe un Cantorbery en Angleterre? C'est pour moi la première nouvelle. Ah! ah! vous voilà vexé! et je vous entends me traiter de gros bêta. . . ou plutôt de gros sauvage!

Tenez, je finis en faisant la paix et en vous disant que c'est merveilleux de voir les fortifications de Metz!

Mes saluts respectueux à maman, et à tous ceux qui s'intéressent à ma pauvre personne. A vous, salut dans le saint Cœur de Marie.

Votre ami toujours dévoué.

Le père Lacombe au père Vanderberghe:

Strasbourg, jour de l'Ascension 1873

Mon bien cher père Vanderberghe,

Me voilà donc Prussien pour quelques jours, et en face de cet orgueilleux vainqueur dont le joug pèse si durement sur l'Alsace et la Lorraine! Mon Dieu, que c'est triste et humiliant! Impossible de concevoir la situation quand on n'est pas sur les lieux. Je ne m'étonne pas à présent de voir les pauvres habitants de ce pays s'expatrier et s'éloigner en foule du théâtre de leurs malheurs. Bismarck a dit à Berlin:— Nous avons conquis le territoire, à présent il nous reste à conquérir les cœurs.— Et voilà que ces populations lui répondent tous les jours par ce refrain de chanson si bien inspiré:

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et malgré vous, nous resterons Français;
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais!

Et le vainqueur, entendant ce cri de cœurs patriotes, a dit:—Eh bien! puisque nous ne pouvons pas nous faire aimer, nous nous ferons craindre!

Assez sur ce sujet, car le sang me bout dans les veines. Si je ne me retenais... *Sed motos proestat componere fluctus...*

J'ai reçu votre bonne lettre à Paris: grand merci! Je partais alors pour commencer en Alsace-Lorraine les missions dont notre supérieur général m'avait chargé, avec une foule de lettres de recommandation pour les évêques et les séminaires. J'étais très malade à ce moment, et n'osai le dire à notre bien-aimé père: j'avais déjà perdu tant de temps à me reposer!

A Nancy, je trouvai des frères et des amis. J'étais souffrant; tout de même, je dus accepter de prêcher dans la magnifique chapelle sans trop de fatigue. Le lendemain, fête — pour nous — de Notre-Dame de la Miséricorde, j'étais guéri et ne ressentais plus aucune douleur. Je n'osais le croire; quoique ce bien-être continue, je crains de m'abuser. Toujours est-il que je ne cesse de remercier ma bonne Mère. Je ferai mon pèlerinage à Lourdes en reconnaissance de ce bienfait et pour plusieurs autres intentions, y compris celles de mon fidèle correspondant de Montréal.

Le bon père Marchand m'accompagne à Strasbourg. Nous recevons la plus cordiale hospitalité des messieurs du grand séminaire: pensez-y, j'occupe la chambre épiscopale.

J'ai déjà parlé deux fois à une assemblée de deux cents séminaristes; je le ferai de nouveau cet après-midi, et, chose surprenante, je ne me sens aucune fatigue.

J'ai eu le plaisir d'avoir plusieurs entretiens avec les directeurs. J'ai tâché de leur faire connaître notre congrégation et les besoins de nos missions. Quel beau séminaire que celui de Strasbourg! Et sa cathédrale avec sa flèche admirable, ses tours, son horloge astronomique: bref, c'est

un monument extraordinaire. Et les remparts de la ville! Et le Rhin! Tout l'ensemble est d'une merveilleuse beauté.

L'on ne s'aperçoit des dégats causés par le siège, surtout à la cathédrale, qu'en y regardant de près. L'on me dit que les réparations coûteront deux millions de francs.

Maintenant je vous quitte pour me rendre à la grand'messe solennelle à la cathédrale et aussi préparer mon discours de cet après-midi. Mes saluts et amitiés à tout notre monde de Montréal, surtout à mon cher ami M. Poulin. Demandez une bénédiction à Mgr Bourget pour son missionnaire sauvage, et n'oubliez pas nos bonnes amies les sœurs grises.

Salut de tout cœur, continuez à prier pour moi.

Votre tout dévoué frère.

Extraits d'une lettre du révérend père Antoine à M. l'abbé Poulin, Montréal:

Saint-Dié, 2 juin 1873

Mon cher monsieur Poulin,

Le père Lacombe me dit que vous recevriez avec plaisir quelques lignes de votre ancien voisin qui se croit toujours votre vieil ami................

Je m'ennuie un peu de Saint-Pierre, comme du Canada que j'aime tant, comme de tous les bons amis que j'y ai laissés........................

Notre cher *missionnaire sauvage* pourra vous donner des détails sur l'état de ma pauvre Lorraine depuis la guerre, surtout s'il vous parle de Saint-Dié, d'où je vous griffonne ces quelques mots. Mais savez-vous que rien ne résiste à ce garçon-là. A peine l'avais-je introduit ici, qu'il n'y eut plus d'yeux, de cœurs et d'oreilles que pour lui. Je ne sais vraiment ce que je deviendrais si je ne méditais un peu l'*ama nesciri*... Badinage à part, je suis content de l'accueil qui lui est fait, de cet empressement à entendre le missionnaire, de ce frisson salutaire que sa parole fait passer sur ces jeunes cœurs! Que n'avons-nous pas à espérer d'une mission remplie avec tant de dévouement et d'esprit de foi!....................

Votre serviteur et ami bien dévoué.

Le père Lacombe à M. l'abbé Poulin, Montréal.

Nancy en Lorraine, 5 juin 1873

Bien cher ami,

Je suis si absorbé et si préoccupé dans ce moment que c'est à peine si je me souviens d'où je vous ai adressé ma dernière lettre; il me semble cependant que c'est de Metz. Depuis mon excursion dans cette ville en deuil, j'ai établi mon centre d'opérations à Nancy. J'arrive du grand séminaire de Saint-Dié où j'ai été reçu comme une sorte de prophète en Israël. J'y ai parlé quatre fois aux séminaristes et tout porte à croire qu'il y aura des recrues pour notre Congrégation peu connue dans certaines parties de la France. En revenant de Saint-Dié je me suis arrêté à deux

grands collèges ou séminaires que j'ai cru devoir *évangéliser*. En arrivant ici, j'ai parlé devant un bel auditoire au grand séminaire.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous communiquer la bonne et heureuse impression que j'ai éprouvée à la vue de tous ces jeunes lévites qui paraissent si bien disciplinés, ayant un extérieur qui parle tant en leur faveur. Je dois rendre ce témoignage général à tous les séminaires où j'ai passé. Ici, le supérieur m'a demandé si le vénérable évêque Bourget vivait encore. Vous ne sauriez croire combien l'on conserve de vénération pour ce saint évêque qui, il y a quelques années, a passé plusieurs semaines dans cette maison, travaillant alors à son *Cérémonial des évêques*. On montre encore le petit coin de la chapelle où Sa Grandeur allait se cacher pour y méditer et prier dans le secret de son noble cœur.

Il n'y a pas longtemps, je fus invité à dîner avec le père Antoine chez l'évêque de Nancy où nous avons fait grande "chaudière".

Nancy est une bien jolie ville de 50,000 habitants. La place Stanislas-le-Bon est certainement, dit-on, un des plus beaux points des villes de France. La cathédrale n'a de remarquable que son ancienneté, mais l'on vient de terminer, à quelques pas de la grande place, une des plus élégantes églises que j'aie vues jusqu'ici : un vrai bijou, peut-être un peu surchargée d'ornementations, c'est l'église de Saint-Epvre. Un curé l'a fait construire au moyen de quêtes et de contributions volontaires.

Demain je partirai pour le grand séminaire de Besançon avec un des nos Pères qui sera porteur d'une lettre de l'évêque de Nancy, pour son confrère, l'invitant à venir à 18 kilomètres d'ici, couronner le pèlerinage de Notre-Dame de Sion desservi par nos Pères. L'église qu'on y a élevée, a une tour gigantesque surmontée de la statue de la Sainte Vierge et située dans l'un des plus beaux sites des Vosges.

Je continue à me porter de mieux en mieux, quoiqu'un peu fatigué de la tâche. Je m'ennuie de nos missions.

Tâchez de faire savoir au bon curé de Saint-Sulpice, à nos chers amis de l'Assomption, et à tant de braves gens dans notre Canada, que je ne les oublie pas; je consens à ce qu'on m'appelle sauvage, archibarbare, et tout ce que l'on voudra, mais jamais je ne voudrais être appelé ingrat.

A la première occasion, baisez les mains de Mgr Bourget pour moi; parlez-lui du séminaire de Nancy. Mes profonds respects à tous les habitants de l'évêché et du séminaire. N'oubliez pas ma vieille maman, et puis tant d'autres...

Je vous salue et vous embrasse à la façon de Paris.

Votre toujours dévoué.

Du même au même:

Nancy, 9 juin 1873

Bien cher ami,

Me voilà donc encore une fois à mon poste pour vous dire que je suis presque civilisé. Oui, mon cher, pour le coup, je suis presque au niveau de ces fiers Francs qui m'ont d'abord pris pour un sauvage.

Je suis arrivé hier de Besançon, à 40 lieues d'ici. En revenant, je me suis arrêté à Épinal pour mes illustrations de catéchismes sauvages. Ayant visité le clergé de cette jolie petite ville, j'ai été retenu pour y prêcher, hier dimanche, dans la vieille et belle église abbatiale. Il y a quelques jours, j'étais au petit séminaire de Pont-à-Mousson, près de la frontière allemande. Quel bel établissement que cette institution! c'est un ancien couvent de Prémontrés. Aujourd'hui quelques prêtres séculiers et deux cents élèves occupent les cellules des anciens religieux.

Demain je partirai pour Paris d'où je me dirigerai vers la Bretagne. Mais avant, je tâcherai d'aller faire mon pèlerinage au Sacré-Cœur de Paray-le-Monial, vers lequel des milliers de pèlerins se dirigent tous les jours. On dit qu'au moins deux cents députés de l'Assemblée Nationale sont sur le point d'aller porter les vœux de la France au Sacré-Cœur, en faisant, eux aussi, leur pèlerinage comme un grand nombre de leurs collègues viennent de le faire à Notre-Dame de Chartres. Ici, en France, l'on remercie le bon Dieu de l'élection de MacMahon, et tous les bons esprits font des vœux pour lui.

Tout est tranquille pour le moment et la confiance de la nation se relève. Quoique j'aie été accueilli avec la plus grande bienveillance et la plus vive sympathie partout où j'ai passé en Alsace et en Lorraine, je suis content de m'éloigner de ces contrées infortunées pour ne plus avoir sous les yeux ces fiers et insolents soldats prussiens. Je ne puis plus supporter leur présence, surtout celle de leurs officiers.

Quelle humiliation pour un peuple patriote comme les Alsaciens et les Lorrains! L'autre jour, un officier prussien aborda quelques enfants qui jouaient dans la rue; il voulut se joindre à eux. Immédiatement le jeu cessa et les enfants s'éloignèrent. L'officier leur dit: —Je ne suis pas Prussien; je suis Bavarois et catholique. Mais un des gamins lui répondit: —C'est égal, puisque vous vous êtes joint à eux pour tuer nos pères et nos frères, l'on vous déteste autant que les Prussiens!

Dans une école, un inspecteur allemand demanda à un élève: —Sais-tu comment s'appelle notre roi ? — Oui, il s'appelle Hérode! Mais je m'arrête; je ne devrais pas vous entretenir de ces choses.

Ma santé est toujours assez bonne et je travaille comme un nègre, quand je ne suis pas en chemin de fer.

Dans mes discours et mes entretiens, je parle beaucoup du Canada: l'on aime à entendre parler de la Nouvelle-France. On m'accable de questions plus ou moins drolatiques. Je ne me gêne pas pour dire à ces gens qu'ils feraient bien d'étudier un peu plus leur géographie, afin d'apprendre ce qu'est le Canada, *le plus beau pays du monde.*

Il est probable que je m'arrêterai au grand séminaire du Mans en me rendant en Bretagne...

Du même au même:

Paris, 15 juin 1873

Mon cher ami,

Je pars demain pour Le Mans, et de là pour la Bretagne. Du Mans, je me rendrai d'abord au fameux pèlerinage de Pontmain, d'où je vous écrirai. Je viens de recevoir une de vos lettres qui a été retardée quelque part. Mais c'est admirable comme vous m'écrivez long et large. Il paraît que votre conscience vous reproche à présent d'avoir été si laconique dans les débuts. C'est bien comme cela. Je remercie pareillement ces bons secrétaires qui veulent bien me faire le plaisir de reproduire vos paroles. Plaise au ciel que vos pauvres yeux vous permettent de le faire vous-même bientôt!

Pour tout ce que vous me dites concernant votre Angleterre, je n'en crois rien. Cependant, avant de retourner en Amérique, j'irai encore probablement jeter un coup d'œil sur ces belles places de Londres que vous admirez tant.

On commence à Paris à relever la colonne Vendôme qui, à elle seule, vaut toutes les *Tours de Londres*.

Mais pourquoi toujours vous taquiner, vous si patient et disposé à faire plaisir à votre sauvage? Je me sens pris de scrupule en confiant tous ces bavardages à la malle, mais je me console en pensant qu'elle en transporte sans doute de plus stupides que les miens.

Votre dévoué.

Du même au même:

Rennes, 21 juin 1873

Mon bien cher ami,

Pardonnez-moi si je ne vous ai pas écrit du Mans comme je vous l'avais promis. Mes occupations au grand séminaire ne m'ont pas laissé un moment de répit, quoique j'y sois resté deux jours.

Après avoir parlé aux élèves durant la soirée, je me sentais trop accablé de fatigue pour me mettre à l'œuvre: le repos s'imposait.

Au Mans, j'ai eu l'honneur de rencontrer Mgr Filion qui m'invita à dîner avec lui. Va sans dire que j'ai eu toute latitude au séminaire.

Dans ce pays, je me trouvais chez moi, puisque c'est de ces contrées que sont partis Mgr Grandin et plusieurs de nos missionnaires. Du Mans, je me suis rendu au fameux pèlerinage de Pontmain, où la sainte Vierge apparut à des enfants, il y a trois ou quatre ans. On y bâtit une magnifique église; ce sont nos Pères qui sont chargés de ce nouveau pèlerinage, ainsi que de la paroisse où eut lieu l'apparition. J'ai vu les enfants en question; ils me paraissent dignes, en effet, de cette faveur de la Sainte Vierge. J'ai communié les deux petites filles à la messe. Du diocèse de Laval et de plusieurs parties de la Bretagne, on se rend en foule à ce sanctuaire.

Hier matin, après avoir dit adieu à la Bonne Mère, comme disent

les Bretons, j'arrivai ici un peu embarrassé pour me présenter à l'archevêque de Rennes; mais la Providence m'a aidé. Mgr l'archevêque et son secrétaire m'ont reçu avec beaucoup d'amabilité; j'eus champ libre au séminaire et l'on m'a fait toutes sortes de politesses.

Sa Grandeur, ordinairement si austère, a poussé la condescendance jusqu'à m'offrir sa photographie, en demandant en retour de faire prier nos chrétiens pour son diocèse. Bref, j'étais satisfait et bien à l'aise. Après une sympathique et cordiale réception, j'adressai la parole aux 215 séminaristes présents.

Le soir, je soupai avec ces messieurs; après quoi, je continuai mon entretien jusqu'à la prière conventuelle. Une dizaine de ces séminaristes viennent de partir pour Port-au-Prince, dans l'île Haïti. J'ai couché à l'évêché, et aujourd'hui je me promène dans la ville de Rennes avec mon ami, l'aimable secrétaire de l'archevêque, qui va encore flatter mon orgueil bien plus que tout ce que je viens de raconter.

Ce matin, dans une communauté de femmes où j'ai dit la messe, on assembla toutes les religieuses après le déjeuner, et je fus exhibé comme missionnaire de l'Amérique du Nord. Très bien. On me questionne. A peine une réponse est-elle donnée qu'une nouvelle demande attend. Enfin on veut bien me dire: —Mais, mon père, combien y a-t-il d'années que vous avez quitté la France? —Madame, je ne l'ai jamais quittée, car je n'ai pas l'honneur d'être français; je suis né au Canada. Grande exclamation! —Mais, mon père, c'est prodigieux que vous parliez si bien le français!—Je n'en pouvais plus et je craignais d'éclater. Je pensais à vous et j'aurais bien voulu vous voir là pour partager le compliment. Grand Dieu! Me voilà déjà au bout de mon papier, et je ne vous ai encore rien dit! A une autre fois donc. Je pars pour Vannes, de là à Sainte-Anne d'Auray, Quimper, etc.

Mes saluts aux bonnes sœurs grises, à ma mère et à tous.

Votre ami qui vous embrasse.

Du même au même:

Sainte-Anne-d'Auray, 25 juin 1873

Vive la Bonne sainte Anne!

Mon bien cher ami,

Aujourd'hui, abrité sous le toit de la bonne sainte Anne, j'ai l'honneur de déposer aux pieds de la patronne des Bretons — et des Canadiens — mes vœux et mes prières pour le bonheur de nos missions et de mon pays. Il ne vous sera sans doute pas indifférent de recevoir cette missive, vous annonçant que votre sauvage est en train de fatiguer la bonne sainte Anne pour ses divers besoins; j'ajouterai que cette lettre va partir de ce beau et célèbre sanctuaire même.

Après l'envoi de ma dernière, partie de Rennes, où je me trouvais presque chez moi, je me rendis à Vannes, dans le Morbihan — en breton, petite mer.— Vannes est une ville très ancienne et d'aspect assez triste. Cependant j'étais heureux de fouler ce sol où saint Vincent Ferrier a marché en évangélisant le pays.

Introduit auprès de l'évêque de Vannes, aussitôt que je lui eus déclaré que j'étais prêtre canadien et missionnaire chez les sauvages, il insista pour que je fisse venir immédiatement à l'évêché mes bagages que j'avais déposés ailleurs, car je m'étais déjà procuré un logement.—Je veux que vous logiez chez moi, me dit-il; car nous, Bretons, nous aimons beaucoup les Canadiens qui sont nos frères.

Ainsi installé à l'évêché, inutile de dire que j'eus encore accès et champ libre auprès des séminaristes.

Dans ce beau pays de Bretagne,l'on me parle constamment du Canada Le passage en France de nos zouaves canadiens se dirigeant vers Rome a produit la plus heureuse impression; on se plaît à rapporter le moindre trait se rapportant à ces nouveaux croisés. L'on me montrait à Vannes une chanson composée en l'honneur de ces jeunes braves du Canada, dont le refrain commençait par leur devise *Aime Dieu et va ton chemin.*

Hier, avant de m'éloigner de Vannes, j'eus le privilège de dire ma messe dans la petite chambre où est mort saint Vincent Ferrier, et où se trouve aujourd'hui son tombeau. Mon pèlerinage terminé, je remplirai ma mission au petit séminaire de Sainte-Anne qui compte près de 400 jeunes gens. Hier soir, je leur ai adressé mon premier discours dans leur belle chapelle intérieure, et ce soir, à la même heure, je dois continuer ma tâche afin de remuer l'ardeur et le zèle de ces jeunes cœurs.

Demain, j'irai à distance de 13 kilomètres, sur les bords de la mer, visiter quelques parents de nos pères missionnaires qui habitent en face de Belle-Ile. Après cette petite excursion, je me rendrai à Quimper et de là à Brest.

J'oubliais de vous dire qu'hier, toute la journée, il y eut un grand *Deo gratias* en l'honneur de la fête de saint Jean-Baptiste; jugez si cette attention m'a été sensible!

Maintenant, un mot de la belle église de Sainte-Anne que l'on achève de construire sur l'emplacement de l'ancienne chapelle. Ce magnifique temple témoignera hautement de la foi et de la libéralité des Bretons. Par une heureuse coïncidence, un monument non moins élogieux de la piété et de la générosité des braves Canadiens surgira sur les bords de notre Saint-Laurent, à Sainte-Anne de Beaupré. N'est-ce pas là un joli rapprochement avec nos ancêtres?

Hier et aujourd'hui, j'ai parlé de la bonne Sainte-Anne de la nouvelle France: c'était faire un grand plaisir aux Bretons.

L'église de Sainte-Anne d'Auray, très spacieuse, est construite en belle pierre de granit. Plus de soixante grandes verrières en décorent l'enceinte et la façade. Une grande partie des dessins qu'elles représentent rappellent la vie de sainte Anne et les épisodes les plus caractéristiques des pèlerinages, en particulier la découverte, dans un champ,de la statue miraculeuse. Les autres représentent les principaux saints de Bretagne. La voûte et les parois du temple sont à demi couvertes par des bannières de dévots pèlerins. Le trésor de Sainte Anne renferme des objets de la plus grande richesse: couronnes en or ornées de pierres précieuses,bannières de prix, l'une surtout, don de Napoléon III lors de son pèlerinage. Il donna aussi l'une des ver-

rières, où Sa Majesté est représentée avec l'Impératrice, tous deux humblement agenouillés au pied de la statue de la vieille *maman*, comme disent les Bretons.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire le touchant spectacle qu'offrent aux regards étonnés les *ex-votos* qui encombrent les environs de la chapelle dédiée à sainte Anne.

Je termine cette minuscule description en vous disant qu'une tour de 250 pieds, surmontée d'une immense statue de la sainte, couronne l'édifice.

En ce moment, l'on entend parler, par toute la France, que de pèlerinages pour la patrie; il est vraiment édifiant d'entendre un grand nombre de gens tenir des propos en ce sens:—Nous avons été bien coupables; le bon Dieu nous a châtiés!... Peut-être aura-t-il pitié de nous! Et notre chère Vierge de Lourdes, peut-elle nous oublier? Ne sera-t-elle pas miséricordieuse, elle aussi, pour son peuple franc!...

Je suis vraiment inquiet de la santé de notre vénérable archevêque, Mgr Taché, sa maladie affecte beaucoup notre supérieur général. Ce remarquable missionnaire est certainement, avec l'archevêque de Paris, l'un des membres les plus marquants de notre congrégation.

Pensez à moi dans vos pèlerinages à Montréal. Quant à moi, si je mérite d'être exaucé *gros comme la tête d'une épingle*, je vous assure que la lumière se fera dans vos beaux yeux noirs! Cette préoccupation, avec tant d'autres, fait blanchir mes cheveux: vous verrez cela à mon retour.

En voilà par exemple des phrases de toutes les sortes et de toutes les couleurs. Bien que je passe pour avoir de l'audace, j'ai presque honte de vous avoir prié de faire voir cette lettre à d'autres amis. Mais laissons passer... Toujours est-il que je ne vous en aime pas moins tout en me souscrivant dans le Sacré-Cœur de Jésus et aux pieds de la *grand'mère* du bon Dieu.

Votre ami toujours sincère.

Du même au même:

Brest, fête de saint Pierre, 1873

Mon bien cher ami,

Ma dernière datée de Sainte-Anne-d'Auray, vous annonçait une lettre de Brest; je viens tenir ma promesse Je suis toujours bien, Dieu merci, et vous autorise à le dire à ceux qui pourraient vous demander comment va le père Lacombe.

En arrivant ici hier, par une heureuse coïncidence, je fus conduit à quelques kilomètres de la ville, au château de madame de Trémaudan, la bienfaitrice de nos évêques missionnaires.

C'est donc de ce beau château de campagne que je vous écris aujourd'hui, en grand seigneur!

Demain matin, après deux nuits de repos dans cette maison hospitalière, l'on me conduira en ville prendre des renseignements sur le départ des paquebots.

En retournant à Paris, je passerai par Nantes et Angers, je m'y arrêterai pour visiter les grands séminaires. A présent il me vient à l'idée de répondre à une question que je devine:—Combien de sujets as-tu recrutés dans toutes tes visites aux grands séminaires?—Je vous répondrai que plusieurs ont manifesté le désir de se joindre à nous, et cela, partout où je suis passé. Mais je n'ai voulu accepter personne sous l'impression du moment, puisque j'avais ordre de mon supérieur de laisser mûrir les vocations, tant pour l'intérêt de notre congrégation, que pour ne pas froisser les bonnes dispositions des évêques à notre endroit.

J'espère qu'après les vacances les semences jetées ça et là porteront leurs fruits.

De Paris, je vous expédierai le dernier numéro des *Missions catholiques*. C'est un très bon journal pour les associés de la Propagation de la foi: il supplée très bien aux *Annales*. Il me semble qu'on connaît peu cette feuille religieuse au Canada.

Ne vous fâchez pas; j'oubliais de vous dire que j'ai vu la belle rade de Brest et que j'ai contemplé son pont et son arsenal. Cette rade m'a fait l'effet de quelques-uns de nos lacs de là-bas encadrés par les rochers et les montagnes. Je crois avoir raison de dire que toutes les choses que j'ai vues en Angleterre et en France ne surpassent guère celles que j'ai vues dans la vallée de la Saskatchewan et sur nos beaux lacs. Dites tout ce que vous voudrez, vous ne m'ôterez pas cela de la tête. Je vous écris aujourd'hui d'un château de nobles, mais cela ne vaut pas ma tente poétique du désert, où j'écrivais sur mes genoux mes livres de Cris et de Pieds-Noirs.

Au revoir à Paris! Mes saluts respectueux à toute la sainte famille.

Votre tout dévoué.

Du même au même:

Paris, le 7 juillet 1873

Mon bien cher ami,

En arrivant de mon long voyage de Bretagne, j'ai trouvé ici vos deux lettres des 17 et 19 juin. Elles m'ont causé la plus grande joie, et en quelque sorte, délassé de cette excursion si fatigante pour votre pauvre sauvage, qui est obligé de s'imposer plus d'une contrainte pour satisfaire le monde civilisé, qui, d'après moi, n'entend rien à la manière de vivre. Je vous remercie pour toutes les bonnes nouvelles que vous me donnez sur les personnes et sur les choses de notre pays auquel je m'intéresse tant. Mais ce qui m'a fait le plus de plaisir *et superabundo gaudio*, c'est de savoir que dans votre prochaine lettre, il y aura quelques lignes écrites de votre propre main. Merci, mon Dieu!.. Mille fois merci! Et à vous, notre bonne Mère du ciel, j'envoie le plus gros merci de mon cœur!... Mon ami va donc recouvrer la vue! J'en pleure de joie et de reconnaissance! Vous avez dit,

Seigneur: *C'est assez.* Vous êtes satisfait de son sacrifice et surtout de son héroïque résignation; achevez, mon Dieu, ce que vous avez commencé, et, avec bonheur j'accomplirai mes promesses!

Mon bien cher frère, pardonnez-moi, mon cœur ne peut retenir ses transports de reconnaissance envers notre divin Maître et sa bonne mère. Oui, vous serez guéri, et, sans être prophète, ni fils de prophète, j'ai la douce confiance de ce que j'avance....

Mais où m'emporte mon amitié pour votre personne! J'oubliais même que j'avais à vous parler du Shah de Perse. Habitant aujourd'hui la même ville que le grand roi d'Orient, je serais presque tenté de ne pas m'en occuper auprès de vous si je ne craignais une réprimande de votre part, à cause de mon indifférence pour Sa Majesté persane. Mais que vous dire de son entrée triomphale dans la plus belle ville du monde? Que ne vous ont pas déjà raconté les dépêches et les journaux? Certes, ma narration pâlirait en face des détails poétiques décrivant ce défilé monstre formé de milliers de personnes qui encombraient en tous sens les rues et les avenues. Je vous dirai seulement que j'ai vu le grand roi; il m'a paru un homme comme les autres hommes, ne valant peut-être pas plusieurs de mes chefs sauvages.

Enfin la ville de Paris hier soir était dans toute sa parure. Pour moi, j'étais sur la magnifique esplanade, en face des Invalides, immense place où l'on ne voyait que des têtes. A l'Arc de Triomphe, le Shah fut complimenté par le conseil municipal. Après quoi, Sa Majesté prit place auprès du président de la République dans une voiture magnifique suivie de plusieurs autres où se trouvaient les familles du roi et les membres de l'Assemblée française. Le distingué amiral Ladmirault,[1] entouré de son état-major, ouvrait la marche. Les escadrons de cuirassiers suivaient. Deux haies de soldats bordaient la voie jusqu'à la place de la Concorde; de là, en traversant la Seine sur le beau pont en face du palais législatif jusqu'au palais préparé pour le noble visiteur.

Le canon tonnait, tandis que les clairons, la musique et toutes sortes de fanfares remplissaient les airs de leurs plus harmonieux accords. C'était un beau spectacle, et cela par un temps splendide. Ce qui m'a le plus étonné dans cette démonstration géante, c'est le calme qui a régné parmi cette immense multitude: l'ordre était parfait. Le président MacMahon paraissait regarder avec complaisance ce peuple de Paris tranquille sous sa main de soldat. Tiens, mais je ne voulais pourtant pas vous faire de description, et je m'aperçois que je m'y suis engagé. Pardon! ce n'est pas tous les jours que l'on voit des *shahs!*

Je suis heureux d'apprendre que Mgr Fabre réussit à merveille. Ce doit être une grande consolation pour Mgr Brouget: il la mérite bien!

Je partirai demain pour Autun, où je passerai quelques jours, puis j'irai à Lyon pour revenir à Vichy, afin d'y prendre les eaux jusqu'au temps du chapitre qui commencera le 31 juillet à Autun.

---

[1] Probablement le général de Ladmirault, alors gouverneur de Paris.

Laissez-moi terminer en vous racontant une petite aventure. L'autre jour, en plein midi du soleil français, une jeune dame me demanda dans quelle partie du Canada se trouvait Buénos-Ayres.... Cela ne vaut pas cependant la remarque d'une Lyonnaise: —Mais, monsieur l'abbé, pour un créole, vous parlez passablement le français!

N'est-ce pas que c'était flatteur? Pauvre fille, il ne faut pas demander si elle paya cher sa remarque, car tout le temps du diner, je me suis passablent amusé à faire adroitement revenir son mot "créole".

Ces jours derniers, le maire de certaine ville tenait beaucoup à ce que je lui dise quelle était la forme de notre gouvernement chez les sauvages. Ennuyé de ses questions, je lui dis: —C'est nous, monsieur, qui avons la vraie république; et c'est le bon Dieu qui en est le président: il ne donne jamais sa démission, lui... Nous autres, missionnaires, sommes les membres de la Chambre, — à vie — et cela par le droit divin. Il n'y a que chez nous où l'on puisse écrire à la face de tout le monde: *Liberté, Egalité, Fraternité*... Vive la République sauvage!"

A présent, lisez vous-même ce qui suit:[1]

Je vous salue... Je vous embrasse sur vos beaux yeux noirs dans le Sacré-Cœur de Jésus!...

Votre ami dévoué.

Du même au même:

Paris, 8 juillet 1873

Mon cher ami,

Ma dernière lettre datée de la Bretagne vous a déjà dit combien j'avais été enchanté de cette contrée. Partout dans les campagnes j'ai retrouvé les vieilles mœurs de nos populations canadiennes. On me faisait l'honneur de me dire que j'avais l'accent breton, et j'ajouterai, pour votre consolation et mon honneur, que tous ne m'ont pas pris pour un créole.[2]

Votre ami toujours sincère.

Du même au même:

Vichy, le 20 juillet 1873

Mon cher ami,

J'arrive du bain, et encore tout frais, avec les muscles tendus sous l'effet sans pareil des eaux de Vichy. Avez-vous reçu la lettre que je vous ai adressée il y a huit jours, en arrivant? Pour moi il y a un siècle que je

---

[1] Les dernières lignes de la lettre sont écrites en gros caractères pour permettre aux yeux malades du correspondant de les lire.

[2] Évidemment, le père Lacombe fait une confusion sur la signification du mot créole, qui n'a rien de déshonorant et désigne seulement l'individu né aux colonies de parents français sans qu'il y ait aucun mélange de sang.

n'ai rien reçu de vous, c'est-à-dire depuis mon départ de Paris, il y a bien au moins quinze jours. Car ici, bien cher ami, les jours sont des semaines, et les heures des jours. Je me suis ennuyé depuis que j'habite Vichy plus que depuis mon arrivée sur le sol d'Adam. Si jamais vous venez prendre les eaux, je vous conseille d'emmener vos amis, votre pays et tout ce que vous pourrez pour vous égayer, et de ne pas compter sur ceux qui promettaient de vous écrire. Quand on se baigne, on finit par avoir le diable bleu Le repos qu'on exige de nous n'est pas de nature à nous distraire, excepté peut-être les mondains qui vont au théâtre, au concert et à toutes les autres folies offertes aux baigneurs pour les aider à tuer le temps. Pour vous, prêtre, vous n'avez que vos églises et votre chambre, et puis le plaisir de vous entretenir sur un petit bout de papier avec ceux de vos amis qui sont là-bas, au delà des mers. Il est vrai que je vois un grand nombre de prêtres venus de tous les coins de la France, mais ces messieurs ont leurs distractions qui ne sont pas les miennes. Car, voyez-vous, la grande école de Vichy ne me va pas du tout; elle a pour principe, et elle l'enseigne en grosses lettres, dont une seule vous remplit l'œil, que *lorsqu'on est à Vichy pour prendre les eaux, on ne doit s'occuper à rien de sérieux*... Il faut aller, à la minute précise, à la source qui vous a été désignée, y entrer avec foi et dévotion; vous promener ensuite de long en large, dans des parterres de fées, saluer à droite et à gauche ceux que vous rencontrez, etc. Et puis, quand vous avez promené vos regards découragés sur toutes ces imbécillités, alors, pour vous remonter le moral, vous allez vous jeter dans le bain qui, je l'avoue, est plus qu'un bain ordinaire.

Il faut voir les travaux gigantesques qu'a fait exécuter Napoléon III, pour faire de Vichy une des plus belles stations du monde, en son genre; les magnifiques chalets qu'habitait l'empereur, au temps de sa gloire, quand il venait passer quelques jours à ces eaux, ont passé aujourd'hui aux mains de l'État. Le 4 septembre 1871, en donnant congé à Sa Majesté Impériale, on a écrit sur toutes ces splendeurs d'une puissance tombée les mots: *Propriété de l'Etat*, suivis de la formule tratidionnelle: *Liberté, Egalité, Fraternité. — Vanitas Vanitatum!*

Dans cinq ou six jours, je retournerai à Autun pour y rejoindre les membres du chapître et prendre part aux travaux de préparation de cette réunion qui, cette année, sera bien importante pour notre famille religieuse. Autun est un lieu bien choisi pour cette assemblée: les membres du chapître ne seront ni distraits, ni dérangés. L'archevêque de Paris arrivera la veille de l'ouverture; il est le représentant du vicaire apostolique de Ceylan qui ne peut venir.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'attends avec hâte les lignes que vous devez m'écrire de votre propre main. Je les conserverai comme un précieux souvenir de la bonté de Dieu et de la faveur accordée à mon ami.

Tout à vous dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Du même au même:

Autun, 28 juillet 1873

Mon bien cher ami,

Allons, quelques lignes à la hâte avant d'entrer au *conclave* où je n'aurai ni le temps ni le plaisir de vous écrire. J'ai reçu hier vos deux lettres: celle du 5 mai en renfermait une de Mgr Fabre qui daignait me répondre.

J'ai vu sur un journal canadien la belle fête de l'Assomption; c'est magnifique! C'est vraiment consolant pour des cœurs comme les nôtres, toujours si attachés à ce collège, notre chère *Alma Mater*.

Avant hier, j'arrivais de Vichy, où j'ai bu et me suis baigné tant et plus. En repassant à Paray-le-Monial, j'eus la bonne fortune de rencontrer deux de nos pères qui se rendaient au chapître. En leur agréable compagnie, je me suis arrêté au Creusot où se trouve la fameuse fabrique d'armes. Dans les forges de la vaste usine, la plus vaste du monde, dix mille ouvriers travaillent constamment. Les mines de fer et de charbon qui environnent cette petite ville en font une des plus précieuses de la France. Pendant plusieurs heures nous avons visité ce labyrinthe d'ateliers, dont chacun a sa spécialité. Ici, c'est la houille qui se fond et bouillonne dans d'énormes cratères, là c'est l'acier épuré par un puissant et gigantesque ventilateur qui va se jeter dans les machines pour la fabrication des locomotives, des bateaux à vapeur, des canons, des armes de toutes sortes, etc. C'est tout un monde, ou plutôt, c'est un enfer terrestre où le pauvre métal passe par tous les genres de tourments possibles. J'ai été enchanté de la visite de cet établissement.

Aujourd'hui, les membres du chapître arrivent de tous côtés. Mgr Grandin est attendu ce soir. La salle capitulaire est l'ancien chœur des filles de sainte Chantal, alors que les Visitandines occupaient cette maison devenue la propriété de notre Congrégation. L'on a fait de cette pièce une magnifique salle pour les scolastiques et pour les grandes réunions de la communauté. Les plans de l'établissement auraient été donnés, dit-on, par la sainte elle-même. Après la Révolution, le cloître avait passé aux mains des Dames du Sacré-Cœur qui plus tard l'ont vendu aux Oblats. Il est probable qu'aussitôt après ce chapître, le père Antoine retournera au Canada comme provincial. Plusieurs changements importants doivent avoir lieu Je ne vous dis rien sur mon compte pour éviter des suppositions inutiles. Je ne sais encore quand je quitterai la France, car je dois aller à Lourdes. Je viens de recevoir une aimable lettre de M. l'abbé Darras, qui me donne des renseignements sur la question du *Liber Pontificalis*, en m'invitant à aller le voir pour plus informé. Voilà une belle occasion pour moi de mendier une histoire de l'Église pour ma mission: le dix-neuvième volume vient de paraître.

Avant de fermer ma lettre, j'apprends avec regret la mort de notre cher ami, M. Cassidy, le maire de Montréal. C'est vraiment une grande perte pour la ville et ses nombreux amis; mais il est consolant de savoir les sentiments religieux et chrétiens qui l'ont accompagné jusqu'au dernier moment.

Saluts à tous! Il n'y a rien de tel que son pays.

Votre tout dévoué dans le Sacré-Cœur.

Du même au même:

Autun, 10 août 1873

Mon bien cher ami,

Notre chapître général est terminé et je suis heureux de reprendre ma correspondance avec vous. Je puis vous dire que j'ai été bien consolé et encouragé par cette réunion qui avait de quoi satisfaire et réjouir tous ceux qui appartiennent à notre petite famille religieuse. J'ai pu faire connaissance avec tous les principaux membres de la congrégation des Oblats.

Il est probable que NN. SS. Grandin et Faraud passeront l'hiver en France. Mgr d'Anemour est toujours malade. Sa Grandeur doit aller dans quelques jours se faire soigner à Lyon.

Si mon vénéré ami, Mgr Taché, est à Montréal, veuillez lui offrir mes respectueux hommages et lui donner de mes nouvelles.

Dites à maman que je l'embrasse et lui souhaite bien du bonheur dans ses excursions chez les parents. Veuillez faire connaître à nos amis que me voilà passablement civilisé; quand je retournerai chez vous, je me flatte d'avoir des manières un peu moins maussades. Déjà je parle en "termes" de Paris, et je plains ceux de mes compatriotes qui tomberont plus tard sous le coup de mes observations.

Je vous salue en ce beau jour de la fête de saint Laurent, auquel je demande pour vous et pour moi une part des divines flammes qui embrasaient son cœur.

Mes respectueuses amitiés à l'évêché et à tous nos bons amis.

Votre tout dévoué dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Du même au même:

Vichy, 17 août 1873

Mon cher ami,

De Vichy, encore une fois, vous allez recevoir de mes nouvelles qui vous diront plus que jamais que je ne vous ai pas oublié. Sauvage comme je suis, il est probable que vous ne m'auriez jamais cru aussi fidèle à mes amis. Mais voyez-vous, on ne vient pas en France pour rien, surtout à Vichy, où tout en prenant de la santé, j'ai bien le temps de gagner de l'esprit et du génie. Ma dernière lettre vous parlait de la clôture de notre chapitre général à Autun. Pour moi, peut-être par pénitence, l'on m'a de nouveau ordonné les bains de Vichy. C'est égal, cette fois, je ne m'y trouve pas mal puisque j'y rencontre mon excellent docteur qui me donne des soins gratis. Encore quatre jours et d'après l'avis de ce monsieur j'irai à quelque distance d'ici à Bourbon l'Archambault pour des

eaux encore. Là, je serai présenté à bien des personnes qui peut-être s'intéresseront à mes œuvres.

Après cela je retournerai à Paris. Malgré mon grand désir et mes sollicitations je n'ai pu obtenir de retourner immédiatement en Amérique. On veut absolument que je reste en Europe encore quelque temps pour visiter les séminaires du midi de la France. Mais ce quelque temps se prolongera certainement jusqu'au commencement de l'hiver puisque la rentrée des élèves n'a lieu qu'à la mi-octobre.

En attendant, je devrai faire une tournée en Irlande et en Angleterre pour prêcher l'Évangile à vos Saxons. Je serai dans ces îles probablement au commencement de septembre. Ah! oui c'est alors que je vous promets une avalanche de lettres pleines de détails sur les *ineffabilités* de votre Angleterre!

Badinage à part, je vous avoue que je suis content de faire ce voyage, tant pour recruter des frères convers que pour avoir la satisfaction de voir de près ces pays vraiment beaux et sur le compte desquels je ne voudrais dire que du bien.

Je m'ennuie de nos missions et continuellement mon imagination est au milieu de mes chers sauvages du Nord-Ouest; cependant l'espoir de retourner vers ces terres d'adoption me fait supporter mon éloignement avec patience.

Mon *Echelle catholique* et le *Rosaire* seront prêts bientôt à Épinal: tous les exemplaires, au nombre de 10,000, sont coloriés. Le bon M. Letaille continue à s'intéresser de tout cœur à cette œuvre de votre sauvage. Recevant gratis les *Missions catholiques*, j'aimerais à vous les envoyer: mais pour éviter les frais de poste, je vous apporterai à mon retour toute la collection de l'été.

Maintenant redressez-vous; j'ai une grosse nouvelle à vous annoncer. L'on me dit qu'avant mon départ de la France j'assisterai à l'entrée triomphale de Henri V... Toujours est-il que les choses vont grand train depuis l'entrevue des deux familles royales. Partout l'on n'entend parler que de cet événement...

Mes saluts et meilleurs compliments à maman et à toutes les bonnes religieuses du Mont-Sainte-Croix.

Au revoir dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Votre tout dévoué ami.

Du même au même:

en France, 24 août 1873

Mon bien cher ami,

C'est aujourd'hui dimanche. Dans deux jours cette lettre partira pour aller vous saluer et vous dire que votre sauvage de la Saskatchewan ne vous oublie pas.

Ici, en France, toutes les choses vont leur train ordinaire. On prie pour Henri V et on l'appelle à toute force; mais d'autres le repoussent et n'en veulent pas. Mieux vaut retourner au *surnaturel du radicalisme*,

disent-ils, que de retomber dans la monarchie. Malgré la préoccupation des esprits, le peuple est tranquille et attend. Pour ma part, d'après tout ce que je vois, et tout ce que j'entends dire, à moins d'un miracle de la divine Providence, le comte de Chanbord est encore véritablement bien loin du jour où il s'appellera Henri V.

Dans ce moment, je me trouve en rapports avec plusieurs officiers et soldats portant les marques de la dernière guerre. Leur aumônier, homme instruit et fort jovial, me raconte des choses très intéressantes sur différents combats auxquels il a assisté, ainsi que sur le séjour de l'amée française en Suisse.

C'est ainsi que nous passons de bien agréables moments. J'oublie par moments que je suis à des mille lieues de mes amis du Nord-Ouest.

De mon côté, je leur raconte mes histoires sauvages qui les amusent et les intéressent beaucoup. Je vous dirai pour votre édification, que l'autre jour un médecin consultant me faisait un magnifique compliment en me disant qu'il était heureux de rencontrer un compatriote qui avait conservé le beau langage de Louis XIV: il me prenait pour un français! Que pensez-vous de votre *Pieds-Noirs?*. .

Vous devez avoir hâte de me revoir, et moi encore plus que vous, pour vous prouver que je suis bien encore aussi sauvage qu'autrefois, et que je ne crois pas à tous ces compliments naïfs. Vivent mes sauvages! Vive l'égalité!...

Le père Antoine est parti pour Montréal sans que j'aie pu lui confier mes commissions; mais je lui écris aujourd'hui et renferme cette lettre dans la sienne, le priant d'aller lui-même vous la remettre.

Ces jours derniers, je recevais de Paris une invitation de l'un des membres de l'Académie des Sciences, me demandant de vouloir bien aller entretenir ces messieurs sur les langues indiennes. Ouf!... Voilà une belle occasion de me faire *un nom!* Le père général tient à ce que je me rende à cette invitation; ne riez pas: la chose est sérieuse. Me voilà encore au bout de ce malheureux papier, et à peine si j'ai la place de saluer ma bonne vieille mère. Un respectueux souvenir à Mgr de Montréal.

En attendant que je vous fasse un bien gentil salut, je me dis votre confrère et ami dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Du même au même:

en France, 1 septembre 1873

Mon bien cher ami,

Qu'y a-t-il donc! je ne reçois plus de vos nouvelles depuis longtemps? Peut-être les lettres s'égarent-elles, ou bien oublie-t-on de me les envoyer de Paris?...

Je suis bien et je puis vous dire que je vous arriverai au milieu de l'hiver, fort comme un lion, et qui sait?... peut-être avant. J'apprends aujourd'hui que Mgr Taché est bien mal, et que Mgr Guigues n'ira pas loin. Dites-moi donc un peu ce qui en est, vous qui êtes sur les lieux. Quand vous recevrez cette lettre, le père Antoine aura déjà été vous saluer, et

vous donner des nouvelles de son pays et de ma personne. Partout où il a passé en France il a produit la meilleure impression.

Comment êtes-vous donc, mon cher M. Poulin? Vous ne m'en dites pas un mot. Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi me faire des mystères? Ne suis-je pas votre ami? Et, quoique sauvage,me suis-je jamais montré infidèle à l'amitié que je vous porte?

Il m'est arrivé dernièrement une petite aventure que je tiens à vous raconter. Un dimanche, après avoir prêché, je prenais le train pour revenir à Nancy. Par mégarde, je montai dans un compartiment réservé au beau sexe. Bientôt,plusieurs dames vinrent se placer dans mon wagon sans qu'aucune prît la liberté de me faire remarquer ma méprise. A la première station, ces dames descendirent, et moi je continuai seul, sans penser à mal. A la deuxième station, un *petit gros* monsieur, accompagné d'une dame, ouvre la portière. En m'apercevant, il me fit de gros yeux, et dit en colère à sa femme de ne pas monter avant que je fusse descendu. Je vis alors mon erreur, et, sans attendre, je me disposai à changer de compartiment. Mais mon faquin, devant la foule, se mit à appeler le conducteur en disant: —Employé! voyez... Un curé dans le compartiment des dames! Cet excellent philosophe voulait sans doute créer un petit scandale; il en fut pour ses frais. Car l'employé, homme réservé et poli, me dit, comme je mettais le pied à terre, de vouloir bien monter dans une autre voiture qu'il m'indiqua. C'est peu, mon cher ami, cependant c'est le seul désagrément que j'aie eu dans ce beau pays de France, où je n'ai eu qu'à me louer de la politesse française.

Votre ami dévoué.

Du même au même:

Paris, 10 septembre 1873

Mon bien cher ami,

En arrivant ici hier d'une tournée au centre de la France, j'eus le plaisir de recevoir votre lettre, dans laquelle vous me parlez de bien des choses, mais surtout de l'insuccès de votre voyage aux bains de mer.

Hier, j'ai fait visite à M. l'abbé Darras, qui m'y avait invité par une charmante lettre; il me semble vous en avoir déjà parlé. Si je ne l'en avais pas empêché, il m'aurait embrassé les pieds, ne cessant de m'appeler *vénérable missionnaire*. Il m'a expliqué tout ce qui regarde le *Liber Pontificalis*, sur ce que m'avait écrit Mgr Pinsonneault. J'ai causé deux heures avec ce célèbre historien de l'Église, et il m'a fait promettre de revenir le voir. Son histoire est adoptée dans un grand nombre de séminaires de France. Je me suis permis de lui dire qu'elle était appréciée au Canada, et qu'elle le serait davantage s'il voulait prendre la peine de s'étendre un peu plus sur les Églises de l'Amérique du Nord, vu que les autres historiens ecclésiastiques n'en disent presque rien. Il m'a promis de le faire... Mais pour cela, je lui fournirai des matériaux sur lesquels il pourra travailler. Vous comprenez que j'escompte la bonne volonté de tous mes amis, et de vous le premier. Mettez-vous donc en campagne pour faire connaître le

projet à qui vous jugerez à propos, et envoyez-moi ici, *gratis pro Deo*, les livres publiés au Canada ou ailleurs, qui fournissent des renseignements sur les Églises de notre pays.

Si j'obtiens de retourner bientôt dans mes missions, je me rendrai immédiatement à Lourdes... Savez-vous ce que j'ai appris, ces jours-ci? Deux pèlerins, enfants de M. Olier, arrivaient du Canada. Ils apportaient à Notre-Dame de Lourdes un très beau et grand cœur de vermeil, vrai symbole du cœur canadien, toujours si dévoué à l'Église et à la France chrétienne, puis une splendide bannière qu'on admirera désormais dans la chapelle saint Jean-Baptiste, le patron du Canada.

Comme toujours, mes meilleurs souvenirs à ma chère maman et à tous nos amis. Je vous salue et vous embrasse.

Votre tout dévoué dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Du même au même:

Paris, 14 septembre 1873

Mon bien cher ami,

Aujourd'hui, je suppose que vous faites *chaudières hautes* au Mont-Sainte-Croix. Quant à moi, je saisis ma plume et viens vous donner signe de vie. Me voilà sur le point de partir pour Lourdes; de là à Marseille et à Lyon; puis, vous le dirai-je?... Je reviendrai vite ici faire mes malles pour retourner en Amérique en passant par l'Angleterre. Ainsi vous voyez que j'ai gagné ma cause auprès du révérend père général et de son conseil, c'est-à-dire que l'on ne me retiendra pas tout l'hiver comme il avait d'abord été décidé. L'on a compris et apprécié mes raisons, et on me laisse achever mes travaux au Canada. *Deo gratias!* Mgr Grandin continuera mieux que moi l'œuvre dont on m'avait chargé.

Je reçois mes tableaux de catéchisme et le rosaire illustré. Tout le monde s'accorde à dire que l'ouvrage a été bien exécuté pour un prix si minime. Il y en a déjà 3400 de vendus; j'en apporterai 5000 avec moi.

Je m'attends à du mauvais temps sur mer où je vais me trouver durant la plus mauvaise période de l'hiver. Dans cinq ou six jours je serai à Lourdes; alors attention!. . Gare à Mgr Taché pour ses jambes, et à vous pour vos yeux!.

Je vais faire l'impossible pour être à Montréal avant le départ de Mgr Taché. Faites-lui tant d'amabilités chez vous, que Sa Grandeur ne soit pas pressée de partir, d'autant plus qu'à l'instar du jeune Tobie, j'apporte pour elle et pour vous, un remède infaillible...

Je vous écrirai encore une fois avant de m'embarquer. Au revoir! et puis maintenant, mettez-vous à genoux devant Mgr Taché, et dites-lui: *bénissez votre sauvage*, ce drôle, ce farceur qui est toujours votre dévoué ami.

A bientôt; tout à vous dans le Sacré-Cœur de Jésus et dans celui de la Vierge de Lourdes, votre mère et la mienne.

ALBERT LACOMBE, prêtre, O.M.I.

Ici s'arrête la correspondance du père Lacombe avec son ami, M. l'abbé Poulin. Nous regrettons que les circonstances qui ont précipité son retour au Canada, privent le lecteur des impressions du vaillant missionnaire pendant son séjour à Lourdes. Nous savons, cependant, —d'après son témoignage— qu'il en a reçu des faveurs qu'il n'oubliera jamais: "Qui a visité Rome, Lourdes et la Terre-Sainte, aimait-il à répéter souvent à ses amis, a vu tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre!"

CHAPITRE SEIZIÈME

1873–1877

LOUIS RIEL: SON RÔLE DANS LE SOULÈVEMENT DES MÉTIS. — MGR TACHÉ NE VEUT PAS SE LAISSER JOUER. — LE PÈRE LACOMBE REFUSE D'INTERVENIR. — LA CURE DE SAINTE-MARIE DE WINNIPEG. — LA PREMIÈRE LOCOMOTIVE. — LES AMIS DU PÈRE LACOMBE: M. HILL, LORD STRATHCONA, M. LUXTON. — UNE EXÉCUTION CAPITALE.

Après de longs mois passés en Europe, le père Lacombe, dont la santé un peu compromise lors de son départ donnait quelques inquiétudes, reparaissait à Montréal plein de vigueur, de force, et encouragé par les grâces que Dieu s'était plu à répandre sur les œuvres confiées à sa sollicitude.

Cependant, il ne pouvait cacher sa joie en remettant le pied sur la terre natale, et il lui tardait de revoir ses amis et ses "chers sauvages" du Nord-Ouest.

En arrivant à Montréal, il eut le plaisir d'y rencontrer son vénérable et vieil ami, Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, venu pour conférer avec le gouvernement au sujet de l'amnistie promise aux agitateurs de 1869-70; et plus particulièrement pour traiter de l'affaire de Riel, chef du gouvernement métis, qui s'était porté candidat au siège vacant au Parlement fédéral pour le comté de Provencher.

Cette affaire est connue de tous. Néanmoins nos lecteurs nous permettront de la rappeler brièvement en nous servant de l'ouvrage du révérend père A. G. Morice, o.m.i. *Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest.*

"Le chef des métis de la rivière Rouge et du Nord-Ouest est l'homme le plus remarquable de sa race. Il naquit à Saint-Boniface, le 22 octobre 1844 de J. L. Riel et de Julie Lagimodière, fille de la première canadienne de l'Ouest. Mgr Taché remarqua de bonne heure les qualités d'esprit et de cœur du jeune métis; et, grâce à la protection de madame Masson, mère de l'honorable L. R. Masson, plus tard gouverneur de la province de Québec, il l'envoya, en 1858, au collège de Montréal, où il fit ses humanités. Louis eut le malheur de perdre son père en 1864, au moment où il commençait son cours de philosophie. Comme il était l'aîné de onze enfants, dont neuf vivaient encore, il dut rentrer dans ses foyers l'automne de cette même année, après avoir passé quelques mois à Saint-Paul et à Saint-Joseph (États-Unis). Il s'établit à Saint-Vital, sur la ferme de son père qu'il remplaça comme chef de la famille jusqu'en 1869.

"C'est alors que commença sa carrière publique qui fut mouvementée et eut un dénouement si tragique. Les anciennes provinces du Canada venaient de s'unir sous un gouvernement central, et elles ne cachaient pas leurs intentions de s'adjoindre tous les territoires adjacents de l'Amérique anglaise. La nouvelle confédération avait même acheté de la compagnie de la Baie d'Hudson les districts de la rivière Rouge et du Nord-Ouest, sur lesquels celle-ci avait jusque-là exercé sa juridiction, et cela, sans prendre la peine de consulter les habitants. Elle y avait déjà envoyé des agents qui arpentaient pour les colons qu'on se proposait d'y amener d'Ontario, les terres

des métis que l'on devait, disait-on, chasser du pays, ou réduire au rôle de charretiers pour les émigrants anglais. Un gouverneur avait même été nommé, dans la personne de M. William MacDougall, ancien ministre du gouvernement fédéral, lequel ne devait pourtant entrer en fonctions qu'au transfert du pays au Canada qui se fit en juillet 1870.

"Il fut donc résolu de mettre un terme aux opérations de ses représentants, et d'empêcher MacDougall lui-même de se rendre à son poste avant d'avoir reçu des garanties sérieuses de justice et de bon vouloir de la part des autorités d'Ottawa. Le premier acte de protestation contre les empiètements du Canada eut lieu le 11 octobre 1869; et, dès l'origine, ce fut Riel qui en assuma la responsabilité. A la tête d'un parti de 18 métis non armés, il intima à M. Webb l'ordre de discontinuer l'arpentage des terres appartenant aux métis. Le 17 du même mois, il éleva près de la rivière Sale, dans la paroisse de Saint-Norbert, une barrière sur le chemin public; il la fit garder par des hommes armés qu'il chargea d'arrêter tout représentant d'Ottawa qui voudrait la franchir. Puis, comme on savait que MacDougall s'était fait accompagner par une quantité d'armes et de munitions pour ses partisans, qui l'avaient devancé dans l'Assiniboia, on lui fit défendre, quatre jours après, de pénétrer dans la colonie. Celui-ci envoya alors son secrétaire, M. J.-A.-N. Provencher dont le nom, pensait-il, devait lui servir de passeport. Mais il fut arrêté à la barrière de Saint-Norbert le 1er novembre 1869, ainsi que le fougueux capitaine Cameron, qui avait tenté vainement de franchir l'obstacle, et dut retourner à Pembina, où se trouvait son maître.

"Le lendemain, Riel s'empara du fort Garry, d'où il lança une proclamation invitant la population de langue anglaise à élire une convention de 12 membres pour aviser,

avec un nombre égal de représentants français, à ce qu'il y avait à faire dans les circonstances. Cette assemblée se réunit au fort Garry le 16 novembre; et, comme le 22, le délégué d'une paroisse anglaise proposait de laisser venir MacDougall, quitte à lui poser ensuite les conditions qu'on jugerait équitables, Riel s'opposa vivement à cette proposition qui cachait un piège, en sorte que, par suite de la différence des intérêts en jeu, le résultat des délibérations fut médiocre.

"Pourtant, Riel fit constamment son possible pour amener l'union de la population des deux langues dans une même protestation digne et ferme, contre les agissements des envoyés du Canada. Malheureusement, d'autres influences étaient à l'œuvre, qui travaillaient la colonie dans un sens contraire. Se laissant guider par l'antique adage *diviser pour régner*, le soi-disant gouverneur des nouveaux territoires s'efforçait, par ses agents, d'empêcher les deux races d'en venir à un accord parfait en ce qui concernait sa mission. Un parti d'étrangers, ou de nouveaux colons anglais, de connivence avec MacDougall, resté à la frontière, s'était même fortifié dans la demeure du Dr Schultz, en attendant de pouvoir coopérer avec les recrues que le colonel Dennis levait au nom du pseudo-gouverneur qui venait d'usurper l'autorité royale dans une proclamation publiée au nom de la souveraine, alors que rien ne l'autorisait à pareille mesure. Le 7 décembre, Riel les fit prisonniers au nombre de 45.

"D'un autre côté, comme MacDougall s'était proclamé gouverneur du Nord-Ouest, M. William MacTavish, ci-devant gouverneur de l'Assiniboia, admit lui-même sa propre déchéance, en sorte que, la première autorité étant nulle par le fait de la prématurité, Riel se trouva le seul dépositaire du pouvoir légitime.

"Il en profita pour proclamer son gouvernement provisoire dans un document au ton grave et tout à fait approprié à la circonstance. Puis il songea à grouper et à formuler les réclamations de la population. Il fit une liste des droits dont il exigeait la reconnaissance par Ottawa, comme condition d'entrée dans la confédération canadienne. Ce fut seulement alors, le 25 décembre, qu'il assuma ostensiblement l'autorité suprême qu'il avait en réalité exercée depuis le commencement des troubles. Jusque là, il n'avait voulu agir qu'en qualité de secrétaire général sous un nommé John Bruce, président nominal du gouvernement provisoire.

"Deux jours après, M. Donald A. Smith, membre influent de la compagnie de la Baie d'Hudson, arrivait en qualité de représentant du pouvoir fédéral, avec mission de s'assurer des aspirations réelles de la population de la rivière Rouge et de la tranquiliser sur les intentions d'Ottawa. Son séjour dans le pays donna lieu à une assemblée générale du peuple, les 19 et 20 janvier 1870. Elle fut aussi l'occasion d'une nouvelle convention composée cette fois de 40 membres, élus en nombre égal par les Français et les Anglais de la colonie. Inaugurée le 25 janvier, elle siégea jusqu'au 11 février suivant. Craignant un piège, Riel se tint toujours sur la plus grande réserve à l'égard de M. Smith. Par moments, sa patience fut aussi mise à une rude épreuve par des députés qui n'avaient pas sa pénétration d'esprit, et il dut parfois se montrer assez autoritaire, ce qui indisposa quelque peu les Anglais contre lui.

"Le résultat des séances quotidiennes de l'assemblée fut l'envoi de trois délégués à Ottawa, où se trouvaient les autorités qui pouvaient seules tout régler. Disons de suite que la presque totalité des demandes formulées par le jeune président et son parti furent accordées, circons-

tance qui devait, à elle seule, lui assurer la reconnaissance du peuple manitobain. Le lendemain de la clôture des sessions, 12 février 1870, Riel fit relâcher 16 prisonniers. Schultz et quelques autres s'étaient évadés auparavant.

"Cependant, bien qu'il n'y eût plus dès lors, d'autre autorité régulière à la rivière Rouge que celle du gouvernement provisoire, des Canadiens anglais, pour la plupart nouveaux venus au pays, ne cessaient de comploter contre son existence. On apprit bientôt qu'une centaine d'entre eux venaient du Portage-de-la-Prairie, sous la conduite du major Boulton, pour se joindre aux Anglais du bas de la rivière, qu'on avait fini par suborner, et attaquer le fort Garry, où se trouvait Riel. Le 15 février, la troupe improvisée passait au travers de Winnipeg, pendant que l'un de ses membres, Thomas Scott, prisonnier qui s'était échappé et s'était fait remarquer par son insubordination dans la captivité, autant que par la violence de ses conseils quand il était libre, cherchait Riel pour le tuer ou en faire un otage. Il le cherchait là où celui-ci avait coutume de se rendre journellement.

"De peur d'être pris au dépourvu, le président installa une garnison dans l'évêché de Saint-Boniface, et augmenta le nombre des défenseurs du fort Garry. Ce que voyant, les Anglais se dispersèrent sans bruit, et les métis, se mettant à leur poursuite, en firent 48 prisonniers, entre autres Thomas Scott.

"Exaspéré par ces menées hostiles, qui étaient le fait d'étrangers venus pour tout bouleverser, Riel voulut en finir en frappant un grand coup. Il avait déjà grâcié 4 prisonniers condamnés à mort pour trahison par un conseil de guerre; il laissa semblable sentence s'exécuter sur la personne de Scott, qui était connu comme un perturbateur invétéré de l'ordre public, 4 mars 1870. Si ce fut

une faute de la part de Riel, personne ne soutiendra qu'elle eût été sans provocation.

"Cette exécution eut pour effet de désarmer les adversaires, et les choses reprirent alors leur cours normal, d'autant plus que cinq jours après, Mgr Taché, revenu tout exprès du Concile du Vatican, apportait des conseils de paix et assurait la population des bonnes intentions du gouvernement fédéral. Puis, le 20 juillet, le capitaine Butler arrivait à la rivière Rouge, avec le texte d'une proclamation du colonel Wolseley, commandant des troupes, envoyées pour l'installation du nouveau gouverneur, M. Archibald, qui remplaçait M. MacDougall, devenu impossible. Riel fit lui-même imprimer ce document; puis, peu après, comme on lui faisait remarquer que les volontaires d'Ontario en voulaient à sa vie, il quitta le fort Garry un quart d'heure avant leur arrivée et se retira aux États-Unis.

"Sur cette première action politique de Louis Riel, il ne peut y avoir qu'une seule opinion parmi les gens non prévenus. A part la malheureuse exécution de Scott, les résultats en furent pleinement satisfaisants. On peut même s'étonner, à bon droit, qu'un jeune homme de 25 à 26 ans, d'une nature ardente et un peu autoritaire, ait pu guider le pays sans plus de fautes, à travers une crise de laquelle ceux-là seuls étaient responsables qui en avaient voulu vendre les habitants comme un vil troupeau.

"Aussi, ses compatriotes se montrèrent-ils reconnaissants de son intervention. Bien qu'il fût proscrit par suite des menées des Ontariens, et malgré les services qu'il avait rendus en levant une troupe de deux à trois cents métis, pour s'opposer aux féniens des États-Unis, en octobre 1871, service dont le nouveau gouverneur lui sut gré, dans une circonstance publique, il fut plusieurs fois élu pour les représenter à Ottawa. Par déférence pour

les conseils de Mgr Taché, il se désista généralement en faveur de quelque Canadien influent. Une fois même, il procura de cette façon l'élection de Sir Georges-Étienne Cartier,qui avait été battu dans son propre district électoral.

"Si, au lieu de se prononcer en 1871 en faveur de l'autorité établie au Manitoba, Louis Riel avait pris parti pour les Féniens qui voulaient annexer le pays aux États-Unis, il est moralement certain que tout l'ouest canadien, que cette puissance convoitait secrètement, eût passé aux mains des Américains. Agissant de concert avec les étrangers, dont près de deux mille devaient prochainement être congédiés par les entrepreneurs de chemins de fer, à la construction desquels ils travaillaient, et qui auraient été heureux de se mêler à pareille aventure, les métis français n'eussent rencontré qu'une résistance absolument ineffective. C'est ainsi que l'on peut dire que, sous l'nfluence de Mgr Taché qui l'avait sondé à ce sujet, Riel sauva près des deux tiers du Canàda actuel à la couronne britannique.

"Mais les sectaires en voulaient à sa vie. Dès le 31 décembre 1870, un juge de paix de la nouvelle province, n'avait pas eu honte de signer un mandat d'arrêt où il était enjoint de lui amener le corps de Riel "mort ou vivant". Puis le gouvernement d'Ontario avait offert une prime de $5000.00 à quiconque procurerait son arrestation et celle d'Ambroise Lépine, pour la part qu'ils avaient prise à l'exécution de Scott. Le 17 septembre 1873, il dut donc de nouveau s'enfuir pour éviter d'être arrêté avec son ex-adjudant, ce qui ne l'empêcha pas d'être élu en janvier de l'année suivante par la circonscription de Provencher. Bien que sa tête eût été mise à prix, il eut alors le courage de se rendre à Ottawa et de signer son nom comme député sur les registres des Communes du Canada. Il en fut officiellement expulsé le 15 avril

1874 et le 24 février 1875, il fut même déclaré "Hors la loi".

C'est un peu avant ces derniers événements que Mgr Taché, accompagné du père Lacombe, se rendit aux bureaux du gouvernement. Le pouvoir redoutait la présence de Riel à la Chambre des Communes à cause de l'agitation qui en résultait dans la province d'Ontario.

Pour prévenir de nouveaux conflits, sir John MacDonald et sir Hector Langevin sollicitèrent une entrevue avec l'archevêque de Saint-Boniface, dans l'espoir d'obtenir par son influence que Riel abandonnât la lutte électorale. Ils savaient fort bien l'autorité de l'homme de Dieu sur les métis, et ils ne doutaient pas que Mgr Taché, qui était regardé par Riel et les métis du Manitoba comme leur meilleur ami parmi les blancs, n'eût le pouvoir de les détourner de leur entreprise.

Cependant le zèle et la prévoyance de l'archevêque ne lui firent pas voir les choses sous le même jour, et il crut devoir informer les deux ministres qu'il ne pourrait pas les aider attendu qu'on l'avait trop souvent trompé. Il déclara néanmoins que si le gouvernement lui accordait définitivement l'amnistie pour les métis, au lieu de toujours la différer sur de belles promesses, il se ferait un devoir de tenter ce qu'on lui demandait mais à cette condition seulement.

Cette réponse prit sir John de court: —"Eh! mais les prochaines élections!..."

Mgr Taché, peu intimidé par l'épouvantail à politique lui dit nettement:

"Je ne ferai rien pour vous jusqu'à ce que sir John MacDonald m'ait signé une garantie de ce qu'il avance."

Y eut-il jamais requête plus explicite et plus nettement formulée? Le ministre essaie pourtant de tergiverser encore et de gagner sa cause au prix de promesses

dont il ne peut garantir l'accomplissement. Mgr Taché redoute un piège et se montre inébranlable dans sa résolution. Sir John n'osa pousser plus loin. Il se retira confus, se promenant de long en large par les vastes corridors du palais du Parlement, et ne pouvant s'empêcher d'admirer la fermeté de l'archevêque, il se rapprocha de son collègue pour lui faire part de sa déconvenue.

Sir Langevin à son tour aborda le vénérable prélat, multipliant les promesses et l'assurant pour le cas où sir John ne tiendrait pas sa parole, que lui, sir Langevin, quitterait le cabinet et entraînerait Québec à sa suite pour atteindre son but. Mgr Taché, ferme comme un roc, fit cette seule réponse: "Je ne veux pas votre démission, mais je veux l'amnistie."

Les deux ministres se retirèrent pendant que Mgr Taché et le père Lacombe, le cœur plein de tristesse, reprenaient le chemin de Saint-Boniface avec l'appréhension de nouveaux malheurs, conséquence inévitable de la politique gouvernementale.

Le gouvernement qui succéda sur ces entrefaites à celui de sir John fit les mêmes ouvertures à Mgr Taché, qui répondit encore une fois:

"Donnez-moi l'amnistie promise en 1870 en faveur des métis agitateurs."

Mêmes tergiversations de la part du gouvernement, même persistance de la part du prélat.

Plus tard, l'honorable A. Dorion vint à son tour en appeler au père Lacombe dont il connaissait l'influence sur les métis et les sauvages. Le missionnaire, alors à Montréal, ne voulut pas se mêler de cette grave affaire. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet à un ami:

"J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit hier de la part de l'honorable Dorion, sollicitant mon intervention près de Riel pour l'engager à ne pas se présenter aux pro-

chaines élections générales, attendu que ses agissements et son influence seraient très nuisibles au nouveau gouvernement, et que cela lui ferait perdre 25 circonscriptions électorales dans le Haut-Canada, et que d'un autre côté, l'élection de Riel, dans le comté de Provencher, compromettrait de plus en plus sa propre cause et celle de ses compatriotes. Étranger à toutes les révolutions politiques, et ne m'occupant que des intérêts de mes pauvres indiens du Nord-Ouest, je ne m'attendais guère à ce que l'on jetât les yeux sur moi pour accomplir semblable mission. Malgré tout l'intérêt que je vous porte, j'ai pensé que le parti le plus sage pour moi, comme prêtre et missionnaire de ces pays du Manitoba, était de m'abstenir de toute intervention dans les élections. Pour sauvegarder les droits d'une juste cause et les intérêts qui sont en jeu à l'heure qu'il est, j'ai cru que je ne pouvais accepter cette mission sans me compromettre et sans compromettre le clergé auprès des deux partis.

"Il me paraîtrait plus facile pour quelqu'un d'entre vous d'arranger cette affaire avec l'élu du comté de Provencher; dans ce cas, je pourrai, si vous le voulez, vous faciliter une entrevue avec ceux des métis que vous désirerez rencontrer. En agissant ainsi, je suis persuadé que vous réussiriez mieux que moi. Cependant je crains que Riel ne vous réponde ce qu'il m'a répondu dernièrement: —Quel candidat trouverait-on dans toute la confédération qui, élu par acclamation dans son comté, consentirait à se retirer pour ménager les intérêts de ses collègues? Et pourtant, ce candidat ne représenterait pas comme moi un principe de nationalité.

"Certain de ne pas réussir dans la mission dont vous voulez me charger, j'ai cru bon de ne pas l'accepter malgré tout le désir que j'aurais de vous être utile.

"Veuillez ne pas m'en vouloir pour ce refus."

Lorsqu'en 1874, le père Lacombe rencontra Riel à Montréal, il constata avec peine que le pauvre malheureux se trouvait dans un état déplorable d'hallucination mentale. Il avait la crainte continuelle de tomber entre les mains de ses ennemis politiques et d'être assassiné.

Le malade avait été interné à l'hôpital Saint-Jean de Dieu et y demeurait sous une surveillance continuelle. C'est là que le père Lacombe, envoyé pour affaires par son évêque, vint visiter l'infortuné métis. Il va sans dire que l'apôtre des indiens lui accorda toute sa sympathie. Il le fit même transporter un peu plus tard à Plattsburg, N.Y. L'esprit de Riel, clair et lucide par certains côtés, s'obscurcissait complètement à d'autres moments, toujours sur les questions politiques et religieuses, à tel point que, dans ses crises, il s'imaginait être le Saint-Esprit. Son état alors était lamentable. Il n'en fallait pas davantage pour émouvoir de pitié l'"homme au bon cœur".

Malgré son grand désir de retourner au plus tôt parmi ses Pieds-Noirs, le père Lacombe se soumit encore au désir de son archevêque qui, dans ce moment, appliquait toute son énergie à promouvoir et à encourager la colonisation dans l'Ouest. Le prélat ne pouvait trouver un meilleur agent que le père Lacombe. Sa parfaite connaissance du pays et sa parole véhémente ne laissaient aucun doute dans l'esprit de ceux qui étaient disposés à aller s'établir, avec leurs familles, dans ces pays nouveaux de l'Ouest. Ses efforts furent donc couronnés de succès.

De retour à Winnipeg, le 22 juillet 1874, Mgr Taché lui confia la paroisse de Sainte-Marie dans la banlieue de la ville, où la population augmentait sans cesse. Il lui adjoignit comme vicaire le R. Père Beaudin. Son presbytère était un grand bâtiment à deux étages en solives. L'étage supérieur, auquel on parvenait par un escalier extérieur, tenait lieu d'église.

Le père Lacombe ne trouva pas chez ses nouveaux paroissiens la soumission et le respect qu'il avait toujours rencontrés chez ses sauvages qui, malgré leur profonde ignorance, montraient beaucoup de déférence pour la robe-noire. Ainsi que dans beaucoup de villes, la population mixte de sa paroisse se composait de gens de croyances différentes. Quelques-uns s'étonnaient qu'il portât continuellement la soutane. Comme on lui en fit la remarque, il répondit avec indignation:

"Et pourquoi ne la porterais-je pas? Est-ce que les Oblats n'ont pas assez travaillé à civiliser cette contrée, pour mériter de porter leur costume religieux, et montrer par là qu'ils sont les soldats du Christ?... Est-ce que les hommes de police et les soldats de la reine ne portent pas leur uniforme? Pourquoi ne pourrais-je porter le mien sans qu'on me fasse des remarques? Oui, mes amis, je le porterai, et personne ne saurait m'en empêcher. Je le porterai parce que c'est mon titre, c'est ma gloire; je le porterai parce que je suis prêtre et religieux."

Malgré les absorbantes sollicitudes de sa nouvelle charge le père Lacombe continuait à s'occuper activement de ses colons. L'année 1875 en vit un grand nombre à la rivière Rouge et dans les autres régions de l'Ouest. L'enthousiasme des nouveaux venus portait les échos au loin, et déterminait des familles entières à venir prendre possession de ces terres nouvelles qui promettaient tant de richesses. Tous ceux qui ont été assez courageux pour vaincre les difficultés des débuts et continuer quelque temps l'exploitation ne s'en sont jamais repentis.

"Mes compatriotes et amis, disait le père Lacombe, ceux qui constituent la vraie noblesse de notre nouveau pays sont ceux qui défrichent les prairies."

En 1876, aidé de M. l'abbé Fillion et de deux autres prêtres séculiers, le père Lacombe continuait avec la même ardeur son importante œuvre de colonisation. Le succès répondit encore à leurs efforts, puisque, en deux ans, ils parvinrent à fixer 1000 familles canadiennes-françaises venues de la province de Québec et du Massachussets; toutes s'établirent dans le Manitoba. Ces courageux colons se mirent à l'œuvre avec une énergie vraiment admirable, n'oubliant pas toutefois que leur premier devoir était l'observance de leurs obligations de bons chrétiens.

Un peu malgré son désir, le père Lacombe continuait son ministère dans la paroisse Sainte-Marie de Winnipeg. Un jour, las, accablé, il ne put s'empêcher de déverser le trop plein de son cœur dans celui de son vénérable ami, Mgr Taché:

"Ce travail d'apostolat est bien ingrat, et tous les jours je me prends à regretter mes chers sauvages."

Pendant dix ans, le bon Dieu devait lui demander ce sacrifice de renoncement.

Nous sommes en 1877, et l'œuvre de colonisation continue à progresser dans le Manitoba. Il ne faut pas croire pourtant que les colons s'attachent immédiatement à leur nouveau pays. Au début de toutes les entreprises de ce genre, il y a toujours plus ou moins de déboires inévitables. L'ennui, le désœuvrement, la fatigue des voyages, et quelquefois le découragement rendent le colon quelque peu impatient; de là des plaintes et des murmures, partie de la croix que doit porter le missionnaire au milieu de son troupeau. Quelques-uns, du premier coup d'œil, sentent peu d'attraits pour la solitude de ces immenses prairies, leur nudité, l'absence d'ombrage; d'autres sont déconcertés par la fréquence des averses; ces terres fécondes et fertiles se détrempant comme de la pâte sous la pluie, leur paraissent incultivables et stériles.

— Nous allons nous en retourner, disaient-ils au père Lacombe: nous ne pourrons jamais nous faire à ce pays.

— Patience! répliquait le missionnaire; attendez au moins un an et vous ne vous repentirez pas d'être venus.

Quelques-uns s'écriaient: — Bah! vous nous avez menés dans une triste contrée. Il y pleut constamment... il semble que le soleil ne doive jamais paraître... Oh! comme nous regrettons de vous avoir écouté!

Le dévoué missionnaire, comme un autre Moïse dans le désert, impatienté de les entendre ainsi murmurer, leur répondait:

— C'est bien! Puisque vous persistez à juger des choses avant de les connaître, allez... retournez dans les sables et les roches de votre cher Massachussetts; allez y travailler dans vos manufactures, allez ruiner votre santé dans la fumée et la poussière des usines!

—Eh bien! père, nous allons essayer encore et nous verrons plus tard.

Ce *plus tard* fit leur bonheur; ils ne tardèrent pas à comprendre le grand avantage qu'il y avait pour eux et leurs familles à s'établir sur ces terres pleines de promesses et d'avenir.

Au dire du père Lacombe, l'année 1877 ne fut pas l'une des moins importantes pour la rivière Rouge. L'on se rappellera toujours la joie délirante que causa dans le pays l'arrivée de la première locomotive, qui fut amenée sur une goélette, magnifiquement décorée, à la remorque du bateau à vapeur, le *Selkirk*. Sur une distance de plusieurs milles, le sifflet du bateau ne s'arrêtait que pour laisser entendre les *hourras* de l'équipage auxquels se joignaient les acclamations de la foule groupée sur le rivage. Bientôt le carillon de la cathédrale de Saint-Boniface vint unir sa note mélodieuse à cette mani-

festation spontanée, et saluer l'arrivée du progrès qui, au nom de la science, venait définitivement se fixer dans les pays d'en haut. Une ère nouvelle commençait pour le Nord-Ouest et surtout pour l'immense région de la rivière Rouge.

Au cours de ses travaux de colonisation, le père Lacombe sut se créer un cercle d'amis influents qui, plus tard, devaient lui rendre d'inappréciables services. Ce fut d'abord à Saint-Paul de Minnéapolis, M. J.-J. Hill, jeune homme qui ne laissait pas encore soupçonner le futur fondateur du Canadien-Nord. Le missionnaire remarqua cependant en M. Hill deux qualités primordiales qui, jointes à tant d'autres, devaient faire de lui un homme populaire et très utile au pays.

"Ce qui domine en lui, dit-il, ce sont ses bonnes manières dans ses relations avec tout le monde et son génie des affaires. Il fera quelque chose de grand."

Ce même hiver, durant son séjour à Saint-Paul, le père Lacombe fit une autre connaissance plus intime et peut-être plus utile encore, celle de M. Donald Smith, plus tard lord Strathcona. Le père, observateur sagace et bon physionomiste, vit tout de suite qu'il avait devant lui un homme de caractère. M. Smith, qui avait entendu vanter les œuvres et l'activité du missionnaire, se sentit attiré vers lui.

"Mon père, lui dit-il, je suis très heureux de faire votre connaissance; car vous et moi, nous aimons le Nord-Ouest canadien, et nous travaillons, chacun à notre manière, à sa prospérité."

"Quelle fermeté, dit le père Lacombe, cachaient les airs polis et les manières distinguées de ce grand personnage! Il était bien le représentant idéal de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Jamais il n'a dévié de sa devise: *Pro pelle cutem.* Tout réussissait entre ses mains. Je

n'ai jamais rencontré d'homme d'affaires plus chanceux, ni d'un abord plus agréable."

C'est de cette première rencontre que date une amitié qui s'accrut avec les années.

Un autre personnage occupa une large place dans le cœur du missionnaire : le fondateur du journal *The Free Press* de Manitoba, M. Luxton.

M. Luxton crut comme bien d'autres, dès la fondation de son journal, qu'il lui serait avantageux d'adopter une attitude agressive contre l'élément catholique et canadien-français de la population. Le père Lacombe s'en fut le trouver dans son cabinet directorial, et sans plus de façon, lui tint ce langage :

"M. le directeur, je vous préviens que si vous voulez réussir dans votre entreprise, vous n'en prenez guère les moyens en vous permettant de diffamer la religion catholique et les prêtres, ceux même qui ont façonné le pays que nous habitons. Soyez loyal, ne souffrez sur votre journal aucun article qui blesse la morale et la religion, et je vous promets le succès. Si vous ne m'écoutez pas, vous courez à la faillite."

Après cette entrevue, le directeur de la *Free Press* fut toujours très aimable. Dès ce moment, le journal furibond se radoucit et n'eut plus que des louanges à l'adresse de ceux qu'il avait essayé de flétrir.

Combien de fois, après cette entrevue, M. Luxton a loué l'audacieuse hardiesse du père Lacombe qui, sans le connaître, était venu lui donner pareille leçon.

"Depuis, dit M. Luxton, que le bon père Lacombe m'a donné ces avertissements, je vis dans une tout autre atmosphère, et mon plus grand plaisir est de jouir de son aimable compagnie."

Le père Lacombe, qui avait trouvé tant de docilité

et de loyauté dans cet homme disait de lui: "J'admire M. Luxton parce qu'il est honnête, sincère et droit."

Environ dix ans plus tard, les circonstances obligèrent M. Luxton à quitter Winnipeg pour Saint-Paul de Minnéapolis. Il n'oublia pas son vénérable ami comme le prouve la lettre qui suit, écrite à l'occasion des noces d'or sacerdotales du missionnaire. Nous traduisons de l'anglais.

Saint Paul, Minnéapolis, 23 septembre 1899

"J'ai vu dans les journaux de Winnipeg, que la fête de vos noces d'or de prêtrise et de votre entrée dans la carrière de vos saintes œuvres, allait être célébrée. Quoique n'appartenant pas aux mêmes croyances, j'ose croire que ce n'est pas témérité de ma part de venir vous offrir mes hommages et félicitations en cette joyeuse et radieuse occasion.

"Vos œuvres d'humanité, pour ne pas mentionner seulement le côté chrétien, ont été d'une telle importance que tout homme de bien, capable d'apprécier, ne saurait s'empêcher de les admirer, non plus que tout le bien que vous avez fait.

"Mon cher et vénérable père, permettez-moi de vous assurer de mes plus ardentes espérances, pour que vous soyez longtemps laissé à votre troupeau, et que vous puissiez consacrer encore bien des années de votre précieuse vie à prendre votre part, dans la mesure de vos forces, des bonnes œuvres qui restent encore à faire, avant que d'aller jouir du prix des travaux réservé au plus saint des hommes, et c'est, je le sais, ce qui vous attend.

"Respectueusement et affectueusement vôtre,"

W. F. LUXTON.

Durant son ministère à Winnipeg, le père Lacombe faisait les fonctions de chapelain au pénitencier. Angus Morrison, un métis âgé de 20 ans, fut accusé du meurtre d'un Écossais près de Qu'Appelle, meurtre qui avait eu le vol pour mobile. Comme ce garçon, qui d'ailleurs protestait de son innocence, avait toujours eu une bonne conduite, l'opinion publique lui était favorable.

Le chapelain lui faisait de fréquentes visites pour l'encourager et fortifier son âme dans la foi et la prière. Enfin, la sentence de mort fut prononcée contre lui.

Alors, se tournant avec une confiance absolue vers son bienfaiteur, Angus le supplia d'essayer d'obtenir des autorités une commutation de peine. Ne pouvant rejeter cette supplique, le prêtre se fit appuyer par une pétition qu'il envoya à Ottawa. Il lui fut répondu que la justice suivrait son cours et que le jeune homme subirait son châtiment... Jour et nuit, le condamné vivait dans l'attente de la grâce. Aussi quel ne fut pas son désespoir lorsqu'il apprit que la sentence était irrévocable! Le missionnaire, chargé de l'avertir, partageait sa douleur. A cette terrifiante nouvelle, le condamné eut une longue syncope.

Les adieux de la pauvre mère à son fils furent déchirants. Voici ce que dit à ce sujet le père Lacombe:

"Je croyais savoir ce qu'est la douleur, mais je me trompais. A la vue de cette scène navrante, je compris jusqu'où peuvent aller les tortures angoissantes dont est capable le cœur humain.

"Mon pauvre Angus!... Je me suis efforcé de lui mettre de la force et du courage au cœur avant d'arriver au jour fatal de l'exécution; mais pour moi, je ne pouvais me décider à être témoin du terrible spectacle. J'allai trouver Mgr Taché, le priant de vouloir bien me permettre d'aller prêcher une mission chez les métis. C'était le seul moyen de me soustraire à mon lugubre ministère.

—Mais, dit l'archevêque, vous oubliez donc votre cher captif...

—Monseigneur, permettez qu'un autre prêtre aille l'assister, car je me sens défaillir en pensant à cette horrible scène qui se prépare.

—Non, non, vous l'avez dirigé, il vous aime comme un père, c'est vous qui l'assisterez... Si vous l'abandonnez, il se découragera. C'est bien là votre ouvrage, mon père; et, comme prêtre, c'est votre devoir.

—Ah! me suis-je dit alors, il n'y a plus à regimber, mais cela va me tuer. Plus j'y songeais, plus je sentais augmenter ma crainte et ma faiblesse.

"Un jour, pendant que je célébrais la sainte messe, je me sentis un tout autre homme: la force du ciel était descendue sur moi! —Oui, c'est bien mon devoir, je suivrai mon infortuné Angus jusque sur l'échafaud!

"Je passai la nuit qui précéda l'exécution dans la cellule du prisonnier. Le pauvre garçon était d'une nature aimante, timide et d'un termpérament nerveux: il se mourait de peur. Je demandai au geôlier de ne pas lui mettre les fers cette nuit-là, disant que j'en prenais sur moi toute la responsabilité. Il se rendit à mon désir.

"Alors je dis au condamné: —Maintenant nous allons faire notre prière et nous dormirons ensuite.

"Oh! elles ont été bien ferventes, ces prières en face d'une telle mort!... Angus s'endormit presque aussitôt et sommeilla tranquillement toute la nuit. Pour moi, je ne pus fermer l'œil; je ne me lassais pas de le regarder et de prier pour lui. Il me semblait qu'il était déjà dans son agonie. A quatre heures, je l'appelai. Il se réveilla en sursaut et se mit à crier de façon lamentable. Je le laissai pleurer. —Maintenant, lui dis-je, c'est assez! Sois brave, mon fils, unis tes souffrances à celles de Jésus en croix, et je vais offrir pour toi le saint sacrifice de la messe; la sainte communion te donnera force et courage.

"En effet, ce viatique le réconforta d'une façon extraordinaire. Cependant, il ne voulut accepter aucune nourriture. La journée était belle mais froide. L'échafaud était en face d'une fenêtre du second étage. En allant vers ce lieu néfaste, je me sentis presque défaillir. J'apercevais dans le long et sombre corridor l'exécuteur, drapé de noir, qui se préparait à remplir son triste mandat.

Toute la population de Winnipeg semblait être sur le théâtre de l'exécution; ce n'était que le deuxième supplice de ce genre à la rivière Rouge.

"Hélas! je craignais pour mon pauvre Angus.

"Mon garçon, lui dis-je, pensez au Dieu bon et miséricordieux qui vous attend, et montrez à ce peuple de blancs que vous êtes un brave.

"On permit au prisonnier de parler, mais il n'en eut pas la force. Alors je pris la parole à sa place, et déclarai, devant la multitude, que ce jeune homme mourait en grâce avec Dieu et demandait pardon à tous ceux à qui il avait pu causer des dommages ou de la peine.

"Ce fut alors que, Dieu aidant, ma faiblesse se changea en force; je ne me sentais plus nerveux. Au-dessus de nous flottait un large pavillon noir, et non loin de là, la tombe attendait sa victime.

"De l'autre côté de la rivière, l'on entendait le glas lugubre des cloches de Saint-Boniface. Il était neuf heures — l'heure fatale.

"Angus s'agenouilla, et je prononçai sur lui une dernière absolution... ce fut la fin! . . .

"Le corps du supplicié fut rapporté le même jour à la cathédrale de Saint-Boniface, où le vénérable Mgr Taché, en présence d'une foule émue, commenta de la manière la plus touchante ces paroles du *Dies iræ*: *Tantus labor non sit cassus!* "Pour moi, Seigneur, que le sang du calvaire ne soit pas vainement versé!"

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

1878–1882

LA "LUNE AFFAMÉE" DES PIEDS-NOIRS. — LA GRANDE FAMINE. — UNE LETTRE DU PÈRE ANDRÉ. — LE PÈRE LACOMBE RETOURNE EN EUROPE. — CHAPELAIN DU CHEMIN DE FER CANADIEN-PACIFIQUE. — LA MESSE DE MINUIT SUR LES CHANTIERS. — UN CADEAU PRINCIER.

Pendant que le père Lacombe dirigeait la paroisse que son archevêque lui avait confiée et qu'il s'occupait activement de colonisation, un grand mouvement se produisit dans les plaines du Nord-Ouest. L'ancien apôtre des indiens n'ignorait pas ce qui se passait et il en bénissait le ciel.

Le gouvernement d'Ottawa, pressentant le grand avenir réservé aux régions du Nord-Ouest en prit à cœur le développement. Il organisa donc la police montée pour garder le pays, empêcher les vols de bestiaux et prévenir la vente illicite des liqueurs enivrantes aux frontières des montagnes Rocheuses. Profitant de l'expérience acquise lors des troubles de la rivière Rouge, le gouvernement envoya également, par toute la contrée, des commissaires pour traiter avec les sauvages. Par ces traités, les indiens s'engageaient à vivre dans les limites qui leur étaient assignées; et, en échange de rations et d'allocations

pécuniaires annuelles, ils abandonnaient les territoires de chasse de leurs pères.

Ce fut au traité numéro 6, près du fort Pitt, que les amis cris du père Lacombe, réunis en une grande assemblée, ayant à leur tête le fameux chef *Herbe-Odoriférante*, firent leur renonciation.

Dans la même année, le gouverneur Laird demanda aux Pieds-Noirs de conclure un semblable traité; le gouverneur général invita le père Lacombe à y assister comme conseiller et ami des indiens, ainsi que Mgr Grandin qui avait déjà assisté, en cette qualité, à tous les traités des Cris. Le père Lacombe partit donc d'Ottawa, en août, avec l'intention de passer par Saint-Paul, le fort Benton et MacLeod, poste de la nouvelle police dans la contrée des Pieds-Noirs. Malheureusement, il tomba malade à Saint-Paul où il fut retenu quelques semaines, après lesquelles il fut obligé de retourner à Saint-Boniface. Le commissaire du traité obtint le R. Père Scollen, autrefois assistant du père Lacombe, pour remplacer celui-ci.

Après avoir établi les sauvages sur leurs *réserves* respectives, le gouvernement fut lent à remplir ses obligations. Ainsi, il s'était engagé à former les hommes à la culture et à enseigner à lire aux enfants: les deux choses furent négligées.

Le buffle avait presque complètement disparu, ce qui étonnait beaucoup les indiens D'après leurs traditions, cet animal devait être pour eux une manne vivante, sortant pour ainsi dire de terre, chaque printemps, comme le reste de la végétation. Il leur était comme une manifestation du Grand-Esprit pour nourrir et vêtir son peuple. Ils ne pouvaient s'expliquer que sa disparition était due, en partie, à leur propre imprévoyance; ils en attribuaient la cause aux carabines modernes des Sioux et des blancs. Lorsque, durant l'hiver 1878-1879, l'ancien roi

des prairies disparut totalement, ce fut la rupture avec leur passé. La *lune affamée* des Pieds-Noirs, au lieu de durer 28 jours, durera désormais plusieurs mois et même des années. Quel changement pour ces pauvres sauvages!

Les Cris du nord étaient en meilleure position: il leur restait encore la chasse du menu gibier et de quelques animaux sauvages. En échange du gibier, ils pouvaient se procurer des marchandises.

Avec douleur, le père Lacombe lisait les lettres du père Scollen qui lui décrivaient la situation lamentable des pauvres Pieds-Noirs. Il les avait connus au temps de leur splendeur, orgueilleux et superbes, mais hospitaliers. Habitant leurs modestes *Tippees* de peaux de buffles, ils se considéraient comme des seigneurs au-dessus de tous les étrangers. Et maintenant qu'ils se voyaient sous leur dépendance, l'humiliation les faisait souffrir plus atrocement que la famine.

Le père Scollen disait que les indiens dévoraient leurs chiens, mangeaient même les carcasses empoisonnées des loups et faisaient de la soupe avec les os de buffles qu'ils ramassaient dans la prairie. Quelques-uns des plus vieux et des plus faibles moururent de faim; d'autres abandonnèrent leurs loges, devenus fous par la douleur de ne pouvoir trouver de nourriture pour leurs enfants qui se lamentaient et mouraient d'inanition.

Le père Scollen écrivit à Ottawa une lettre qu'il fit passer par le major Irvine, dans laquelle il exposait cette horrible situation. Il demandait, en même temps, des semences pour les Piégans, comme il leur avait été promis deux ans auparavant. Il terminait en disant que si sa lettre n'était pas agréable au gouvernement, il espérait qu'elle lui serait du moins utile, puisqu'il l'avait écrite avec une entière franchise.

M. Jean l'Heureux, dont nous avons déjà parlé, écrivit

aussi du camp du chef Natous, une lettre des plus pressantes sur la misère et la pauvreté des Pieds-Noirs. Il implorait la clémence de la princesse Louise, femme du gouverneur-général, le marquis de Lorne. La fille de la grande reine Victoria, disait-il, devait prendre en pitié les femmes et les enfants sauvages qui mouraient de faim.

Mgr Grandin enfin reprenait les doléances du père Scollen. "A Saint-Albert aussi, nous avons raison de sentir la faim qui nous presse; une bande d'Assiniboines passe l'hiver auprès de nous, et nous partageons avec eux le peu que nous avons. Ces pauvres sauvages n'ont eu aucun succès dans leurs chasses, et nous les avons aidés autant que nous avons pu. Sans ce secours, celui de la Compagnie et celui de nos missions, ils seraient tous morts de faim et de misère. Notre bon père Leduc, qui espérait avoir des provisions pour deux ans, craint maintenant de n'en pas avoir assez pour atteindre le printemps."

Ces récits lamentables rendaient le père Lacombe soucieux. Les lettres, sur ce sujet, se multiplièrent à son adresse; mais que pouvait-il faire? Il n'avait rien! Affligé à l'excès, il se reprochait même sa propre nourriture en songeant à ceux qui souffraient de la faim. Il se décida d'écrire lui-même à Ottawa, suppliant le gouvernement de mettre fin à une telle détresse. Comme toujours, son tempérament ne pouvait souffrir de délai. Il demandait instamment, au nom de l'humanité, de ne pas oublier les besoins de nos frères.... Cette fois, sa requête fut entendue; des secours furent envoyés immédiatement aux indiens du Nord-Ouest.

Nous ne saurions mieux expliquer la situation des indiens à cette époque qu'en insérant ici une lettre, en date du 30 octobre 1878, adressée au père Lacombe, par un confrère oblat, le révérend père André, alors à la mission de Saint-Laurent.

Le 10 mai, je partais pour accompagner nos gens à la Prairie. C'est d'ordinaire une excursion qui, tout en excitant l'enthousiasme, offre peu de poésie. Cette année, le voyage a été plus triste et plus pénible encore que les précédentes. La chaleur était écrasante; vous savez, par expérience, ce qu'est en cette saison, ce vaste océan des prairies. Il y eut des orages effroyables qui mirent nos vies en danger. Un de ces violents orages a failli détruire entièrement un camp de sauvages et de métis. Jamais de mémoire d'homme l'on avait vu de tels effets de l'ouragan. L'on s'imagine facilement la frayeur de nos sauvages, presque tous de la tribu des Sauteux. Quatre furent tués et une trentaine blessés. Les loges et les charrettes furent emportées à plus de trois milles du camp, bien qu'elles fussent chargées d'un poids d'environ 700 livres; d'autres furent brisées sur place. Le lendemain, le camp présentait l'aspect le plus pitoyable.

La chasse a été bien minime. Il est vrai que les animaux des prairies étaient assez nombreux, mais tous n'avaient que la peau et les os. Nos pauvres nomades furent très malades pour s'être nourris de cette viande coriace.

La Prairie est finie!... Nos infortunés sauvages et métis ont devant eux un bien triste avenir. La plaine est couverte de camps qui se croisent dans toutes les directions; aussi, quand les animaux feront défaut, ce sera la famine.

Les gens que j'ai accompagnés à la Prairie ne m'ont donné que de la satisfaction; mon ministère au milieu d'eux a été rempli de consolations: j'étais comme un père au milieu de ses enfants. Votre nom a été prononcé bien souvent, surtout le soir à la réunion du camp.

Les dimanches et les fêtes se célébraient avec une solennité et une pompe que nous auraient enviées plusieurs paroisses. J'avais à ma disposition un magnifique chœur de chant, femmes et hommes, et j'ai bien la confiance que Dieu a été glorifié dans cette vaste prairie où si longtemps sa majesté a été méconnue et outragée.

A mon retour à Saint-Laurent, j'eus le bonheur de retrouver le père Fourmont en bonne santé. Je fus réjoui en voyant qu'il avait embelli notre église; son clocher lui donne maintenant un aspect tout à fait religieux. Cette mission ainsi que celle du lac des Canards prennent de jour en jour une plus grande importance. Nous ne nous trompions pas en disant que la Saskatchewan était destinée à un grand développement.

M. Hughes, toujours bienveillant pour nous, m'a invité au traité qui devait se discuter à Nipig Kapitikut, chez nos anciens sauvages de Saint-Paul. Je n'ai pas refusé une offre qui me souriait beaucoup; car, ce n'était rien moins que la réalisation d'un projet longtemps rêvé.

Le voyage fut des plus agréables. Nous avons franchi en deux jours, la distance qui sépare Souding-Lake du lac des Canards. Je ne vous parlerai pas de ces plaines arides où l'eau potable est rare, et où les maringouins se nourrissent du meilleur de nous-mêmes. Quelquefois, après une journée de marche fatigante, sous un soleil brûlant, nous rencontrons cependant, perdue dans la plaine, une source à l'eau claire et fraîche, — véritable oasis qui nous permet de faire halte.

Je parcourais ces lieux arides que vous avez si souvent visités, allant à la recherche de vos chers enfants de la Prairie; et mon esprit se retraçait alors les peines et les fatigues que vous avez endurées avec tant de courage, pour arriver à jeter dans le cœur de ces pauvres sauvages les semences de notre sainte religion. Plus que jamais, je déplorais les circonstances qui nous ont privés de votre présence au milieu de nous, alors que vous étiez appelé à faire tant de bien dans ces contrées!

Le dimanche matin, je me rendis au camp. Impossible de vous dire ma joie quand je vis arriver, pour me saluer, nos anciens chrétiens, dont plusieurs pleuraient d'émotion en me revoyant après une si longue absence Quelques-uns d'entre eux, en effet, ne m'avaient pas vu depuis sept à huit ans.

La grand'messe fut célébrée avec pompe. Métis, Sauvages, Anglais, Américains, se trouvaient réunis dans notre tente. Les Sauvages étaient en grand nombre. On me fit l'honneur de me demander d'adresser la parole à cette nombreuse assistance. Me sentant ému, j'exprimai la grande joie que j'éprouvais. Les sauvages aussi se montraient heureux de me voir. Mais combien leurs cœurs eussent été plus consolés de voir, à ma place, le père qu'ils aiment, celui dont le souvenir est gravé au fond de leur cœur; celui qui, si souvent, s'est dévoué pour eux et qui les a enfantés à la vie de la grâce, leur cher père Lacombe.

Durant mon sermon, les larmes coulèrent de tous les yeux à votre souvenir. Je ne réussis à consoler ces bons sauvages qu'en les assurant de la grande joie que vous éprouveriez à apprendre avec quelle fidélité ils ont persévéré dans la prière et dans les promesses qu'ils vous ont faites.

Après la messe, ils vinrent me remercier chaudement et me dire combien était grand leur désir de revoir leur cher *Arsous-Kitsi-Parpi*; ils me supplièrent de faire parvenir l'expression de ce vif désir à Mgr Taché.

Je conviai les Anglais à une cérémonie spéciale pour le soir. Ils étaient quarante; plusieurs étaient accompagnés de leurs épouses. Le thème de mon discours fut la dignité du sauvage, comme homme doué d'une même nature qu'eux. Je leur dis que l'enfant de la Prairie était aussi l'enfant du même Dieu, et avait, comme eux, participé au prix infini de la Rédemption par Jésus-Christ; que dans son cœur, la religion avait aussi l'effet d'exciter des sentiments d'amour et de reconnaissance, et que souvent même, le sauvage savait mieux apprécier que l'homme civilisé les bienfaits de la création; enfin, que ces pauvres êtres errants, parfois l'objet d'un dédain immérité, et trop souvent victimes de la cupidité des commerçants, seraient peut-être un jour, devant Dieu, leurs justes accusateurs, en leur reprochant la manière dont ils abusaient des dons du ciel.

L'arrivée du père Lestanc porta à trois le nombre des prêtres: ce n'était pas trop pour évangéliser la multitude rassemblée autour de nous. Les sauvages occupaient, à eux seuls, plus de cent loges; il y avait en outre quarante traiteurs de différentes nationalités.

Je ne puis taire ici ma consolation à la vue du bien qu'opèrent chez les peuplades sauvages les RR PP. Lestanc et Fafard. Nos anciens chrétiens sont tous renouvelés par leur ministère et beaucoup d'infidèles ont

été régénérés dans les eaux du baptême. L'élan est donné; jamais les sauvages n'ont été aussi bien disposés qu'aujourd'hui. Je pense, mon cher père, que ce vous sera une consolation d'apprendre que l'œuvre de la conversion de ce peuple que vous avez entreprise fait chaque jour de rapides progrès, et que vos enfants des prairies ont en abondance les secours de la religion.

Le père Lacombe, retenu au Manitoba par le ministère paroissial et l'œuvre de la colonisation, se réjouissait des nouvelles consolantes qu'il recevait de ses chers indiens, comme il s'affligeait aussi avec eux quand il apprenait leurs souffrances et leur état misérable. Pendant qu'il travaillait ainsi et repassait en son esprit ce qu'il avait déjà fait et ce qu'il projetait encore, il fut, une seconde fois, délégué au chapitre général de sa congrégation pour y représenter Mgr Taché.

Le 9 mai 1879, le père Lacombe, au grand regret de ses paroissiens et de sa colonie, partit pour l'Europe après quelques jours passés à Montréal pour dire adieu à sa vieille mère; le père Leduc, délégué de Saint-Albert, était son compagnon de voyage. Tous deux s'embarquèrent le 2 juin à New-York, sur le paquebot *La France*, et après 12 jours d'une heureuse traversée, arrivèrent au Havre. Le lendemain, ils se dirigeaient sur Paris en passant par Rouen, la vieille ville riche en souvenirs.

Le père Lacombe quitta Paris le 18 juin pour se rendre à Rome *via* Fontainebleau, Sens, la Savoie, Chambéry et le midi de la France. Ses mémoires sont pleins de la vive impression qu'il ressentait à la vue des montagnes aux sommets couverts de neiges éternelles, des plaines riantes et des riches vallées qu'il traverse. Ce qui frappe surtout son imagination, c'est le mont Cenis et le tunnel des Alpes, long de 13 kilomètres, au milieu duquel est la frontière franco-italienne.

Le voyageur fait halte à Turin où il se rend près de Dom Bosco pour solliciter, mais sans succès, des religieux

de sa communauté pour les missions du Nord-Ouest. Puis il pousse entre l'Adriatique et les Apennins jusqu'à Ancône, où il admire encore les belles campagnes et les magnifiques paysages de l'Italie. Il traverse Alexandrie, Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Rimini, etc.

A Lorette, il s'arrête, prie, admire la colline, la basilique, la Santa Casa, les riches offrandes, le trésor, les peintures, les mosaïques.

"J'ai pu tout voir, dit-il, mais j'ai prié, surtout, de "tout mon cœur pour ceux à qui je m'intéresse et qui "m'ont demandé un souvenir dans mes prières."

Puis il continue ses descriptions: "De Foligno à "Rome, belles campagnes, restes d'antiquités intéres-"ressantes à voir, les Apennins, enfin... Rome!"

Trop de choses admirables ont été écrites sur la ville aux sept collines et sur ses monuments pour que nous nous permettions d'en faire ici la moindre description.

Le père Lacombe alla partout, visita tout, et le 12 juillet, après avoir été honoré de plusieurs audiences du Saint-Père, il fit avec émotion ses adieux à Léon XIII.

En revenant, il disait plaisamment à l'un de ses amis:

"Maintenant, me voilà, sans aucun doute, un homme "civilisé! Je vous avoue, cependant, que les Romains "m'ont ménagé une surprise dont mes sauvages ne se "seraient jamais rendus coupables. Imaginez-vous qu'un "jour j'avais sur moi, dans le fond de la poche de ma sou-"tane, une petite bourse contenant trente francs, et, "comme je traversais la foule, quelqu'un, sans y être "autorisé et sans m'en prévenir, a jugé à propos de m'en "soulager. Il faut, certes, être bien civilisé pour com-"mettre une action semblable!"

De retour à Autun, à la fin de juillet, le père Lacombe assista au chapitre général comme délégué de Saint-Boniface. Les travaux du chapitre terminés, il hâta son

retour vers ses missions. Il lui tardait de revoir son vénérable archevêque qu'il avait laissé dans un état de santé précaire. Il passa à Paris juste le temps nécessaire pour y faire, avec M. Letaille, des arrangements pour la publication de son catéchisme en cris, dont il envoya le premier exemplaire au père Lestanc, et s'embarqua pour l'Amérique.

Quand le père Lacombe revint à sa paroisse de Sainte-Marie de Winnipeg, les travaux du chemin de fer Pacifique Canadien marchaient grand train. Des légions d'ouvriers s'étaient abattus sur le pays, apportant avec eux une certaine prospérité matérielle, mais aussi les tares et la corruption du monde civilisé.

"Me croiriez-vous, disait le père Lacombe à un ami, "au lieu de m'estimer heureux, je souffre au milieu de "tout ce monde civilisé! Mais Dieu me voulant ici, je "me soumets avec résignation."

"L'homme à la grande âme" ignorait alors la tâche que lui réservait son archevêque, celle d'évangéliser les ouvriers du chemin de fer en construction, en même temps que les postes sauvages qu'il rencontrerait sur sa route.

Déjà le père Allard avait été désigné pour cet office, et bientôt après les pères Beaudin et Marcoux. Ces dévoués religieux firent d'abord du ministère ici et là parmi la population ouvrière; mais les travaux prenant toujours plus d'extension, il devint absolument nécessaire d'avoir un père exclusivement attaché à ce ministère. Au commencement de l'automne 1880, sur la demande des chefs de travaux, Mgr Taché désigna le père Lacombe pour suivre les travailleurs catholiques échelonnés le long de la ligne, sur les contrats 14, 15, 16.

Celui-ci écrit à cette occasion:

"Le 2 novembre, je quittai Winnipeg pour prendre possession de ma nouvelle paroisse. En me rendant à mon poste, j'eus l'honneur de voyager en train spécial avec le ministre des chemins de fer, l'honorable M. Charles Tupper. Arrivé au centre de ma mission, je m'établis au Portage-du-Rat — *Kenora* — dans une maison inachevée où je devais trouver mon domicile et me faire une chapelle.

"Je me mis immédiatement à l'œuvre après m'être préparé un plan d'action, de façon à me rendre utile tout à la fois aux blancs et aux pauvres sauvages disséminés sur la ligne des travaux. Ces derniers viennent aux différents camps ouvriers pour y colporter leurs marchandises. Leur état moral est aussi misérable que leur condition matérielle. Depuis que je suis dans le Nord-Ouest, je n'ai jamais rencontré de sauvages aussi dépourvus et si peu ouverts aux choses surnaturelles. Je pris la résolution de mener de front mon double ministère.

"Ma première mission fut sur la rivière de l'Aigle, distante de 67 milles du Portage-du-Rat. Les quartiers généraux et une vingtaine de camps se trouvaient échelonnés sur la route. Le tout, représentant une population de 1500 âmes, était divisé par groupes de trente, quarante et même soixante hommes, un tiers canadiens français, et le reste anglais, irlandais, écossais, islandais et danois. La moitié était catholique, et, dans le nombre, plusieurs chefs et entrepreneurs, tous remplis d'égards pour le prêtre. L'apostolat au milieu d'un semblable mélange de nationalités n'est pas chose facile, et il faudrait de bien grandes vertus pour arriver au succès complet. Le blasphème et la profanation du saint nom de Dieu sont habituels. L'ivrognerie, malgré les lois sévères de répression, est le second obstacle, et à ces deux dangers si redoutables, il faut en ajouter encore d'autres non moins pernicieux.

"Tel était l'élément au milieu duquel je devais accom-

plir l'œuvre de Dieu! Mon ministère s'exerçait le soir et la nuit: les journées de mes ouailles étant employées aux rudes labeurs.

"Après le repas du soir, les catholiques s'assemblaient dans une hutte rustique, et l'exercice commençait par des chants français et anglais. Puis le missionnaire prêchait dans les deux langues, et les confessions commençaient. C'était le moment des conversions et des miracles de la grâce. A cinq heures du matin, messe, communion, actions de grâces et déjeûner. A sept heures, les contremaîtres faisaient l'appel de leurs hommes. Alors tout se mettait en mouvement: c'était un défilé d'ouvriers, de bêtes de somme, d'instruments de travail, spectacle intéressant et vraiment pittoresque.

"Le dimanche, la mission se donnait à l'un des quartiers généraux; ce jour-là, tout était plus solennel et les vêpres étaient chantées le soir.

"Lorsque, dans un avenir rapproché, les magnifiques wagons-palais d'Amérique rouleront sur la voie, les touristes seront muets d'admiration à la vue des tranchées géantes creusées à même la roche, sans se douter des obstacles sans nombre qu'il a fallu surmonter, et des pertes de vies humaines qui en ont été la conséquence inévitable. Quelle persévérance ! Quelle énergie pour élever des chaussées sur des lacs profonds parfois de 80 pieds, ou sur des marais sans fond solide!

"La nitroglycérine a joué, dans ces travaux, un rôle dont il serait difficile de se rendre un compte bien exact. Ce sont des rochers énormes qu'il a fallu faire disparaître; des ravins qu'il a fallu combler, des masses qu'on a dû déplacer. L'on n'a pu arriver à ces résultats que par la violence; des explosions formidables ont été déterminées par l'électricité. Dans l'emploi de ce puissant facteur, il suffit de la moindre imprudence pour causer la mort de

bien des hommes. Le transport de la nitroglycérine présente lui-même les plus grands dangers. Le moindre choc, un faux pas suffit pour occasionner des accidents. J'en ai vu maints exemples. Un pauvre sauvage, entr'autres, fut atteint mortellement d'un éclat de pierre. Une autre fois, deux vases pleins de nitroglycérine, en s'entrechoquant, occasionnèrent une explosion. On chercha vainement le cadavre du pauvre ouvrier qui transportait le dangereux composé; ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'on retrouva son crâne et quelques débris de son corps mutilé.

"Ma première tournée de missions dura jusqu'à Noël. Je revins passer quelques jours au Portage-du-Rat et me rendis ensuite à Winnipeg pour y passer le temps des fêtes.

"En février, je commençai une mission pour les bûcherons qui abattaient le bois nécessaire à la construction du chemin de fer. Partout j'entendis des confessions, réconciliai des âmes avec Dieu et recueillis de véritables consolations.

"Après les Cendres, je repartis pour la rivière de l'Aigle où je rencontrai des cœurs bien disposés à côté de pécheurs endurcis. Je ne saurais dire ce que je souffre en présence de l'obstination des malheureux qui ne veulent pas se convertir à Dieu.

"Au commencement de la Semaine Sainte, je rentrai au Portage-du-Rat, et là, au milieu de mes catholiques paroissiens, je célébrai la belle fête de Pâques et je clôturai la première série de mes travaux.

"Le 18 juin, après m'être mis sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus et de notre Immaculée Mère, je partis sur un petit vapeur, me dirigeant vers le Pacifique Canadien, pour faire gagner l'indulgence du jubilé à ceux de nos catholiques qui étaient employés aux travaux du

chemin de fer. Le temps était magnifique. En quelques heures, nous traversâmes une grande baie du Lac-des-Bois. Vers midi, il me fallut passer de mon embarcation confortable dans une autre tout à fait différente. Mais, deux rameurs vigoureux surent bien lui donner de la rapidité, et ainsi diminuer la distance et, par suite, la fatigue. Le soir, nous arrivions au lac de l'Épervier — *Hawklake* — quartier occupé par les directeurs des travaux qui me firent le meilleur accueil. Un catholique écossais se mit à ma disposition avec une complaisance qui me toucha profondément.

"Le 22 juin, fête du Sacré-Cœur, je dis la messe dans une petite chambre de la maison, entouré de quelques catholiques, et je poursuivis mon voyage, faisant ici et là une halte de quelques jours.

"J'abordai à une petite île de l'Aigle avec l'intention de visiter un camp de Sauteux. Ils étaient infidèles et on ne peut plus méchants. Aussi me reçurent-ils fort mal et avec des airs insolents qui ne me laissèrent aucun espoir de leur faire du bien. Je me plais à ajouter qu'il est rare de rencontrer, dans ce pays, des sauvages aussi mal disposés à l'égard du missionnaire.

"Le lendemain de cette mésaventure, je voyageais en chemin de fer, lorsque ces mêmes sauvages se présentèrent pour vendre du poisson. Ils eurent l'air humilié en me rencontrant et manifestèrent un grand embarras. Je profitai de l'occasion pour leur adresser une verte semonce dont ils profitèrent. Je fus plus heureux les jours suivants. Après avoir visité quelques camps, je me trouvai, un dimanche, dans une bonne famille canadienne, sur les bords d'un grand lac. C'était le rendez-vous fixé pour la grand'messe. Les ouvriers des camps voisins s'y rendirent en nombre. Nous improvisâmes un autel avec quelques pièces de bois et l'ornâmes de notre

mieux, empruntant à la maison toutes ses tentures et ses images pieuses. Nos Canadiens aiment les cérémonies religieuses; aussi nous chantâmes une grand'messe, à la satisfaction générale.

"Le lendemain, je me rendis à un beau chantier composé de Français, d'Irlandais et d'Écossais, tous catholiques. Je m'étais installé en plein air avec mon auditoire, et les échos des rochers voisins redisaient nos chants de pénitence. J'étais heureux, je jouissais de tout le bonheur du missionnaire, et j'oubliais mes fatigues. Ces moments dédommagent de toutes les souffrances et Dieu nous ménage souvent de telles consolations.

"Une famille sauvage avait dressé sa tente près de la mienne afin de pouvoir suivre les exercices; je m'entretins avec elle, et j'appris, avec une joie toute fraternelle, que le père avait été instruit des vérités de la religion par le père Lestanc quelques années auparavant.

"Je continuai ma tournée apostolique. Le 26 juillet, de retour au Portage-du-Rat, je devais assister à la réception du gouverneur général, le marquis de Lorne. Depuis la baie du Tonnerre jusqu'au lac Supérieur, Son Excellence avait voyagé avec sa suite, à la mode du pays, c'est-à-dire en canot. Partout, sur son passage, on lui présentait des adresses et des félicitations. Notre petit village du Portage-du-Rat ne voulut pas être en retard de prévenances respectueuses. Une jolie flottille d'élégants canots d'écorce, peints avec soin et montés par de vigoureux rameurs, s'avança au rythme du chant de l'aviron à la rencontre de l'auguste visiteur. Son canot fut bientôt signalé et prit place au milieu de l'escadrille. Des drapeaux flottaient çà et là et une centaine de sauvages, venus pour assister à ce spectacle, saluaient de la rive par des décharges bruyantes.



Une famille de Peaux Rouges

"J'eus l'honneur d'être présenté à Son Excellence. Elle m'adressa la parole en très bon français et m'entretint assez longuement de notre province française de Québec, de nos Canadiens et de Sa Grandeur Mgr Taché. Le même jour, le représentant de Sa Majesté nous quitta pour se rendre à Winnipeg. Les journaux ont raconté la réception qui lui fut faite à Saint-Boniface. L'archevêché et le collège surtout, sous l'impulsion de Mgr Taché, se distinguèrent et donnèrent la mesure du patriotisme de l'élément français.

"Le 22 septembre, je retournai aux chantiers du chemin de fer pour la mission d'automne. J'eus à lutter contre la pluie, la neige et la glace. Ce fut en cette occasion que je plaçai mon cher Portage-du-Rat sous la protection du Sacré-Cœur, en attendant que l'autorité ecclésiastique l'érigeât en poste régulier. Cet endroit est l'un des plus beaux sites du pays. C'est que le Lac-des-Bois, si remarquable par le grand nombre d'ilôts dont il est parsemé, vient se déverser par deux ouvertures à travers des îles et des rochers escarpés pour former, à quelques milles plus bas, la rivière Winnipeg.

Cet endroit rappelle de précieux souvenirs historiques. C'est ici qu'autrefois les missionnaires et les voyageurs faisaient portage. C'est à quelques pas d'ici que le premier évêque de Saint-Boniface, Mgr Provencher, et ses compagnons ont dû fixer leurs tentes sur les rochers, en attendant qu'on pût transporter les canots et les bagages dans le courant navigable. C'est encore ici que Mgr Taché et nos braves Canadiens du vieux temps ont, le soir, chanté les louanges du Seigneur en se reposant des fatigues de la journée.

"Le petit village du Portage — *Kenora* — a acquis depuis une grande importance. L'on y a établi le quartier général des entrepreneurs de cette partie du chemin de

fer du Pacifique-Canadien, désignée sous le nom de section B ou contrat 16. Depuis que les wagons arrivent ici de Winnipeg, le Portage est un *terminus*.

"Encore quelques mois, et les rails seront posés sur tout le parcours de la baie du Tonnerre sur le lac Supérieur jusqu'à Winnipeg, capitale du Manitoba. Bientôt aussi, le chemin de fer atteindra les parages de la mission du lac Qu'Appelle.

"Le 13 décembre 1881, l'un des entrepreneurs, excellent catholique, M. John MacDonald, me conduisit, dans sa voiture, à l'extrémité de ses travaux, c'est-à-dire à la rivière de l'Aigle où je commençai ma mission de Noël.

"Arrivé à destination, tout en suivant ma routine habituelle, je priai mes gens de se rendre un peu d'avance, si possible, à un endroit désigné, afin d'y faire des préparatifs pour célébrer solennellement la nativité du Christ sur la ligne des travaux du Pacifique-Canadien.

"J'avais choisi, pour l'occasion, un vieux camp abandonné où les hommes de chantier campaient et prenaient leurs repas. Un marchand de l'endroit, John Déry, mit à ma disposition un vaste hangar et, avec l'aide des personnes de bonne volonté, il fut bientôt transformé, selon le meilleur goût, en une étable de Bethléem.

"Les travailleurs arrivèrent par un des plus beaux jours d'hiver. Je les voyais venir les uns après les autres et me disais plein d'espérance: ils m'ont promis d'être tous là, ils y seront. Ah! cette messe de minuit, la première sans doute sur le Pacifique-Canadien, je ne pourrai jamais l'oublier! Ces chers frères de la province de Québec, surtout, avaient le cœur bien réjoui. Pendant que là-bas, dans leurs pieuses paroisses, les familles se rassemblent à l'ombre de leur clocher natal, auprès du berceau de l'Enfant Jésus, ici, dans cet humble réduit transformé

en église, les accents de notre fête ne seront pas moins agréables au Dieu qui vient porter la paix au monde que les savantes musiques qui feront résonner les voûtes gothiques des plus belles cathédrales!

"Au nombre des ouvriers se trouvaient de bons chrétiens qui connaissaient assez bien le chant grégorien; ils s'étaient exercés de manière à rendre un digne hommage au Rédempteur du monde.

"L'église improvisée était un bijou de simplicité. Une lampe au-dessus de la porte d'entrée représentait l'étoile des Mages. L'autel, disposé en forme de crèche, avait une parure des plus rustiques empruntée aux arbres de la forêt.

"La chapelle fut vite remplie, et, au coup de minuit, un chœur entonnait le noël de Mozart *Nouvelle agréable,* puis le prêtre parut à l'autel. A l'offertoire, on chanta des hymnes dans la langue maternelle, cette belle langue française que le vrai Canadien se fait un devoir de conserver dans sa pureté. Avec quel enthousiasme ces exilés répétèrent les vieux noëls de nos villes et de nos campagnes! A la fin de l'office, on chanta en anglais des cantiques qui ne le cédaient en rien aux premiers.

"Le missionnaire-chapelain fit dans les deux langues un sermon de circonstance et invita ses paroissiens nomades à être présents à l'office du jour, à vêpres, et à la bénédiction du Saint-Sacrement qui devait couronner cette inoubliable journée.

"Un grand nombre de travailleurs avaient tenu à faire la sainte communion à la messe de minuit: c'était la communion jubilaire de ceux qui n'avaient pas encore fait le jubilé accordé cette année-là."

En abordant le père Lacombe pour le remercier, la plupart de ces hommes, aux dehors rudes mais aux sentiments nobles et généreux, avaient les larmes aux yeux.

Ils devenaient éloquents dans leur simplicité. "Merci, père, disaient-ils; quelle fête nous avons eue!... Je me croyais chez moi, à l'église de mon village!... Que c'est beau la messe de minuit!... Vous ne pouviez nous rendre plus heureux."

Ainsi se passa la Noël de 1881 sur l'un des chantiers de construction du Pacifique-Canadien.

Tout le reste de l'hiver, le dévoué chapelain de la Compagnie continua ses visites assidues aux camps des travailleurs, assistant les malades et les blessés, consolant les affligés, les encourageant tous dans leurs durs labeurs et leur rendant les services les plus divers commandés par la charité chrétienne. Ainsi, par exemple, il s'était fait leur secrétaire.

"Non seulement, disent les Mémoires, j'écrivais pour "eux à leurs familles, mais bien souvent, des jeunes gens "illettrés et timides me demandaient d'écrire à leur fiancée, "et même dans ce dernier cas je m'empressais de les satis-"faire, mais j'y mettais une condition *sine qua non:* "une conduite irréprochable de la part du jeune homme, "sinon, je m'engageais à faire à la jeune fille un rapport "circonstancié de la mauvaise conduite de son corres-"pondant. Ce stratagème était infaillible et produisait "les meilleurs résultats."

Les travaux de terrassement occupaient un certain nombre de sauvages qui, il va sans dire, recevaient leur part des soins du missionnaire-chapelain. Il disait souvent aux contremaîtres et aux ouvriers: "Prenez garde! "Traitez bien mes pauvres sauvages qui me sont aussi "chers que la prunelle de mes yeux!"

La question indienne que, grâce aux missionnaires, le gouvernement avait alors mise à l'étude, prenait une tournure favorable et réjouissait le cœur du père Lacombe. Voici, à ce propos, un article publié à Montréal, le 21

février 1881, il définit la position prise par le gouvernement fédéral:

"Il serait de la plus haute importance de ne point "traiter nos indiens comme une race à part, inférieure à "celle des blancs. Au contraire, on devrait non seulement " les former, aux usages de la vie civilisée, mais leur "donner encore les moyens de remplir toutes les occupa-"tions et professions accessibles au commun des mortels, "en même temps que l'exercice des droits civils et politi-"ques à mesure qu'ils s'en montreraient dignes.

"La politique de l'isolement, suivie jusqu'ici à leur "égard, est une faute qu'il faudrait faire disparaître dans "l'intérêt même du trésor, pour que, dans un temps assez "rapproché, ces gens, qui sont de moins en moins sauvages, "cessent d'être une charge à l'État et un embarras pour "une partie de la population.

"C'est dans ce sens que devrait être résolu, une fois "pour toutes, le problème de la civilisation des aborigènes. "Et du moment qu'on en sera arrivé à cette solution, le "Canada pourra se vanter de n'avoir plus de question "indienne, parce qu'alors les débris des anciennes tribus "sauvages, qui peuplaient autrefois ce pays, se trouveront "enfin confondus avec la masse des citoyens."

Il est évident que les missionnaires ont puissamment contribué à faire naître l'intérêt qu'ont montré plus tard pour les indiens les gouvernements et les peuples. Ayant été les premiers à ouvrir les cœurs des sauvages à la loi divine, ils furent aussi les premiers à leur faire accepter les lois humaines qui suivirent et qui étaient nécessaires pour les mettre en état de profiter des avantages de la civilisation.

Durant ce même hiver, le père Lacombe alla prêcher une mission à la rivière la Pluie et à North-West Angle où il voyait beaucoup de bien à faire. Un peu plus tard, il

retournait à la rivière à l'Aigle où il reçut de nombreuses abjurations. Il y visita plusieurs chantiers où, comme par le passé il se donna *tout à tous,* mot d'ordre glorieux de son laborieux apostolat.

Cependant, Mgr Grandin réclamait son grand-vicaire pour lui confier de nouveau la rude tâche d'instruire et de civiliser les Pieds-Noirs. Le 24 avril 1882, le père Lacombe recevait l'heureuse nouvelle que ses désirs étaient exaucés: il retournerait à Saint-Albert! La veille de son départ, les directeurs et les employés du Canadien-Pacifique eurent à cœur de lui témoigner leurs regrets et leur reconnaissance.

Le chef des travaux, assis sur le siège d'une belle voiture-wagon recouverte d'une tente et attelée de deux magnifiques chevaux, vint à sa rencontre:

—Eh bien! père, lui dit-il, comment trouvez-vous mon équipage?

—Mais c'est ravissant, répondit le prêtre; vous avez vraiment l'air d'un millionnaire avec cet attelage!....

—Eh bien! mon père, tout cela vous appartient, et c'est avec le plus grand plaisir que nous saisissons l'occasion de vous offrir ce gage de notre reconnaissance pour tout ce que vous avez fait au milieu de nous. Nous regrettons énormément de vous voir quitter nos chantiers. Mais nous comprenons que vos services seront beaucoup plus utiles dans vos missions où l'on vous demande avec tant d'instances. Avec ces chevaux, cette voiture et cette tente, vous pourrez accomplir votre long et pénible voyage avec moins de misère et de fatigue. Et puis, sur votre route et dans vos campements au milieu de la prairie, vous penserez à ceux qui ont été si heureux de vous faire ce don et qui conserveront de vous le meilleur souvenir.

Le père Lacombe, ému, répondit qu'il acceptait avec la plus grande reconnaissance ce cadeau princier qu'il ne croyait pas avoir mérité et que les souvenirs seraient ceitainement réciproques. Il termina en offrant ses humbles remerciements aux donateurs et leur dit qu'il ne les oublierait pas, surtout auprès de celui qui, seul, pouvait rendre fructueuse leur vaste entreprise.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

1882-1884

RETOUR CHEZ LES PIEDS-NOIRS. — LE NOUVEAU NORD-OUEST. — UNE LETTRE DE MADAME LACOMBE À SON FILS. — LE CHEMIN DE FER CANADIEN-PACIFIQUE. — LES PIEDS-NOIRS NE VEULENT PAS SE LAISSER VOLER. — LE PÈRE LACOMBE PRÉSIDENT DE LA COMPAGNIE DU CANADIEN-PACIFIQUE. — L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE DUNBOW.

En quittant les chantiers, le père Lacombe se rendit immédiatement à Sainte-Marie de Winnipeg dont il avait encore la charge. Il y fut retenu quelques semaines à cause d'une forte inondation qui désolait tout le pays. A la joie qu'il éprouvait de se retrouver dans son élément, comme il disait, se mêlait aussi la peine de quitter, peut-être pour toujours, son vénérable archevêque, Mgr Taché. D'un autre côté, il se voyait affranchi des lourdes responsabilités qui avaient pesé sur ses épaules durant les années qu'il venait de passer dans le diocèse de Saint-Boniface. Somme toute, ses prières étaient exaucées. "Rendez-moi "mes sauvages, avait-il dit souvent; en les instruisant, je "préparerai la voie aux peuples civilisés!"

Le 18 mai 1882, accompagné du père Legoff, d'un frère et de deux Sœurs de charité qui se dirigeaient vers le nord, il se mettait en route vers Saint-Albert. Comme

il n'avait pas revu ces parages depuis dix ans, il s'émerveillait des changements survenus. Ce n'étaient plus ces immenses déserts d'autrefois, où le buffle était roi, ni ces prairies où le sauvage régnait en maître suprême. En chemin, le missionnaire songeait à tout cela et se disait: "C'en est fait! Je vais donc pouvoir consacrer le reste "de mes jours à mes pauvres Pieds-Noirs. Se conver-"tiront-ils jamais? Mais oui! Jésus-Christ n'est-il pas "mort pour eux comme pour le reste des hommes?"

Cette pensée enflammait son zèle; il avait alors cinquante-six ans, mais n'avait rien perdu des énergies de sa jeunesse. La petite troupe profitait, en route, du confort dont ses bons amis du Canadien-Pacifique avaient gratifié leur ex-chapelain. Pour lui, il ne cessait de répéter à ses compagnons de voyage: "Voyez-donc, mes bons "amis, les bienfaits dont la Providence nous a comblés. "Quelle différence avec mes débuts! J'ai presque honte "de voyager en aussi bel équipage. Ah! bénis soient nos "bienfaiteurs du Canadien-Pacifique!"

Le jour de l'Ascension, les voyageurs s'arrêtèrent à Brandon, et reçurent le plus cordial accueil chez MM. Berthiaume et Foisard. Les deux prêtres dirent la messe et le père Lacombe fit un sermon. M. Berthiaume poussa la bienveillance jusqu'à faire une collecte pour aider à solder les frais de voyage de son vieil ami.

Jusqu'à Qu'Appelle, les voyageurs suivirent la nouvelle voie du chemin de fer. Là, on fit halte de nouveau afin de permettre au grand-vicaire de Saint-Albert de remplir une fonction dont Mgr Taché l'avait chargé. Le père Lacombe donna le sacrement de confirmation à soixante enfants et à quelques adultes. En quittant ce poste, la petite caravane s'engagea dans les sentiers au nord des grandes prairies, *via* Battleford et le fort Pitt.

En s'aventurant par ce chemin, le père Lacombe recherchait un peu la solitude d'autrefois quand il n'avait que le ciel et la terre à contempler; aussi fut-il extrêmement surpris de constater que même ces déserts avaient été envahis par les visages pâles. Dans la vallée de Qu'Appelle, à l'endroit anciennement appelé par les sauvages *Monceau d'ossements*, un groupe de colons du Manitoba était venu s'établir. Effrayés par un nuage de sauterelles qui avait ravagé certaines parties de la rivière Rouge, ensuite par des gelées précoces qui avaient endommagé les moissons, ils avaient fui vers le jeune village de Régina, où ils luttaient contre la misère et la pauvreté pour faire vivre leurs familles. Mais cet état de choses dura peu. Le petit noyau se développa et grandit rapidement: la superbe Régina d'aujourd'hui, avec ses nombreux habitants, en est la preuve.

Les voyageurs étaient maintenant sur le chemin des quartiers généraux de la compagnie de la Baie d'Hudson, district de Castor, où, en 1852, le père Lacombe avait débarqué avec M. Rowan, l'un des chefs de "l'Honorable". Ce fort, le père Lacombe ne l'avait pas vu depuis son départ de Saint-Albert, et il ne pouvait à peine en croire ses yeux... C'était la gracieuse ville d'Edmonton, capitale de l'Alberta. La maison rustique de M. Rowan avait été remplacée par une magnifique résidence perchée sur la colline, en dehors de la palissade qui, du reste, avait disparu avec ses estacades, bastions et galeries de guet. Là-bas, sur la pente, au milieu de l'abatis, s'élevaient quantité de maisonnettes élégantes groupées en un coquet village au pied duquel une rue faisant angle et quelques boutiques de marchands libres étaient l'orgueil de la ville naissante. Il y avait déjà même un fil télégraphique qui apportait au village les nouvelles de l'étranger. Mais ce qui étonna surtout le père Lacombe, ce fut d'y trouver une

active petite presse publiant un journal hebdomadaire, papier à lettres, grand format.

A Saint-Albert aussi, un petit village avait surgi dans les parages du fameux pont de 1861, construit comme par enchantement sous la direction de la robe-noire, pendant que Michel Normand et Rose Plante préparaient la "chaudière" pour les ouvriers.

"Mais où suis-je donc? s'écriait le revenant. Je "croyais m'en revenir chez mes sauvages, et me voilà en "plein pays civilisé!"

Il retrouva du moins sa sœur Christine, devenue Madame Harnois. Il ne l'avait pas revue depuis leur rencontre dans les pays du nord, quand il avait dû la quitter brusquement pour répondre à l'appel des Pieds-Noirs décimés par la petite vérole.

Cependant l'écho du retour de la robe-noire avait pénétré dans les *réserves* sauvages. Des groupes nombreux d'indiens venaient de tous côtés à sa rencontre. Hélas! tout dans leur expression et leur démarche indiquait la douleur et le deuil. En l'approchant, ils lui disaient d'un ton lamentable:

"Père, le buffle a disparu, et plusieurs des nôtres sont "morts de faim!... Toi qui nous a toujours aimés, prends "pitié de nous, car nous ne voyons plus devant nous qu'un "avenir de tristesse et de misère."

Les sauvages cris, en effet, ces braves entre tous, se voyaient relégués sur une *réserve*, petite fraction de leur immense pays de chasse; ils ne se sentaient plus libres et indépendants; ils regrettaient leur vie nomade, et leur *réserve* leur semblait une prison.

Le père Lacombe les encouragea et leur promit de s'occuper d'eux comme par le passé; il prévoyait cependant ce qui adviendrait de ces pauvres indiens si faciles à

entraîner et si enclins à copier le mal plutôt que le bien quand ils seraient en contact avec les gens civilisés.

Il s'éloigna vers le sud. Partout sur son passage, mêmes changements et mêmes progrès. Arrivé à l'endroit où les rivières à l'Arc et du Coude se rejoignent, il interrogeait le paysage qu'il avait devant lui: "Est-ce bien "là l'ancien fort des Prairies, Calgary. Quelle trans-"formation!"

Ce n'était plus, en effet, le petit fort d'autrefois, alors qu'il courait les plaines, n'ayant pour armes que son crucifix d'Oblat et son étendard de paix. Là encore, la civilisation était venue et les nouveaux habitants n'attendaient que l'arrivée du chemin de fer pour réaliser leurs rêves de brillant avenir.

Pour le missionnaire cependant, ce qu'il lui fallait, c'était ses Pieds-Noirs. Il continua donc sa course. En route, il apprit que le fameux Alexis Cardinal, qui s'était fait un honneur de bâtir la première maison de Calgary, demeurait maintenant à 25 milles du confluent des rivières à l'Arc et du Coude, dans une petite maison qu'il avait bâtie en 1872. Fâché de ne pouvoir suivre son ami la robe-noire, il avait formé le dessein après son départ pour la rivière Rouge, de revenir parmi les Pieds-Noirs pour leur faire du bien et travailler de son mieux à l'œuvre d'évangélisation commencée par le père Lacombe.

Pauvre Alexis! Nul doute que ses intentions n'aient été excellentes; mais au lieu de faire le bien qu'il avait rêvé, sa maison devint le rendez-vous des Gens-du-Sang et des habitants des prairies qui venaient y boire l'eau-de-vie. L'année suivante, il céda cette maison aux Oblats qui y établirent une mission desservie par les pères Scollen et Fourmont. En 1874, Alexis en bâtit une autre sur le versant opposé du plateau de la rivière à l'Arc.

Alexis ne manquait jamais aux principes de la charité fraternelle; si les vivres faisaient défaut, il prenait son fusil et allait faire un tour de chasse pour remplir son garde-manger et ceux des voisins.

Les révérends pères Doucet et Legal exerçaient alors leur ministère sur la *réserve* des Piégans. Vers le 15 août, ils reçurent la nouvelle du prochain retour du père Lacombe, et, tout en visitant les camps voisins, ils vinrent attendre leur confrère sur la *réserve* des Gens-du-Sang. Celui-ci arrivait le 5 septembre, accompagné de l'abbé Beillevaire, compatriote du père Legal, du diocèse de Saint-Albert. M. Beillevaire, chargé de la mission de la montagne des Ours, avait profité du passage du vétéran missionnaire pour se joindre à lui.

L'on séjourna sur la *réserve* jusqu'au 11 septembre, et le père Lacombe retrouva parmi les sauvages un grand nombre de vieilles connaissances qui ne savaient comment manifester leur joie et leur contentement. Que de souvenirs du bon vieux temps l'on fit revivre! Tous se pressaient autour de leur *Arsous-Kitsi-Parpi* pour lui raconter chacun son histoire; et le calumet, signe de joie et de satisfaction, faisait constamment le tour du cercle.

Les trois missionnaires passèrent ensuite chez les Piégans qui commençaient à s'établir sur leur *réserve,* et revinrent ensemble au fort MacLeod, pour s'entendre au sujet de la construction d'une maison qui, provisoirement, devait servir d'église. L'assemblée se tint chez M. William Monroe et un comité fut nommé pour recueillir les fonds. Cette affaire terminée, le père Lacombe s'en fut à Calgary pour la retraite annuelle. Il y demeura jusqu'à la mi-octobre, exerçant son ministère parmi les colons. Ayant appris cependant que le comité de MacLeod, sous prétexte que la ville se transporterait ailleurs et qu'il valait mieux attendre ne se décidait pas à construire, il se mit en tête

de commencer lui-même, aidé de quelques métis, sous réserve que la maison serait faite avec soin, de façon à pouvoir être transportée ailleurs.

Le père Legal, laissant temporairement son ministère, prêta un concours actif à son confrère,pour achever aussitôt que possible cette construction qui coûta $400, somme couverte par une souscription se montant à $416. La nouvelle église fut achevée en deux mois et vers la fin de décembre on y put chanter la première messe.

Après Noël, le père Lacombe alla visiter les *réserves* des Gens-du-Sang et des Piégans; il était accompagné du père Doucet. Là encore, il retrouva de nombreuses connaissances parmi les sauvages qui lui témoignèrent leur amitié par de grandes démonstrations.

Durant cet hiver, le père Lacombe trouva le moyen de faire, chaque jour, la classe à une dizaine d'élèves, et le soir, il enseignait aux adultes. C'est dans le même temps qu'avec son confrère, le père Legal, et le fameux interprète métis, William Monroe, il composa son dictionnaire en *pied-noir*. Un jeune homme, Joseph Culberton, neveu du chef Red-Crow, accompagnait également le père Lacombe comme interprète et habitait avec les missionnaires la petite maison de MacLeod, grande de 15 pieds carrés, qui servait de chapelle, de salle à manger et de salle de réception pour les sauvages, qui accouraient de tous côtés pour saluer *Arsous-Kitsi-Parpi*.

Les Mémoires du père Lacombe font ici mention d'une lettre que sa vénérable mère lui adressait du couvent de la Providence de l'Assomption où elle demeurait. Madame Lacombe avait alors 80 ans.

L'Assomption 4 décembre 1882

Mon bien cher Albert,

J'ai reçu, en son temps, ton affectueuse lettre du 20 octobre qui, comme toutes les autres, a été trois fois la bienvenue. Tu ne saurais concevoir la joie que j'ai éprouvée en la lisant et en apprenant que tes vœux et tes prières avaient été exaucés.

Te voilà donc de nouveau au milieu de tes indiens. Je suis contente pour toi, car je sais que toutes tes aspirations se portaient là depuis longtemps. Je n'ai pas de plus douce satisfaction, durant mes prières ou en d'autres temps, que de te suivre dans les misérables cabanes des sauvages, où tu fais connaître Dieu à ces pauvres êtres délaissés!... Je sais et je sens que tu n'oublies pas ta vieille mère qui ne peut être éloignée de la tombe!

Cependant, mon cher fils, le croiras-tu? malgré mes 80 ans, je conserve encore l'espoir de te revoir. Et si le bon Dieu ne nous réserve pas ce bonheur ici-bas, là-haut, j'en ai la douce confiance, nous nous réunirons pour ne plus nous séparer!

Ne crains pas, mon fils, de me faire connaître tes travaux et tes sollicitudes. Je me sens également heureuse de partager tes joies et tes souffrances. Le bon Dieu m'éprouve, moi aussi, car j'achève de perdre mon œil gauche, mais j'espère pouvoir conserver le droit qui en vaudra deux; et je pourrai te voir aussi clairement qu'il y a 56 ans, lorsque je te berçais sur mes genoux. Je me trouve très heureuse chez les bonnes sœurs de la Providence où j'espère finir mes jours. Mon temps se passe entre la lecture, la prière et un peu de travail, couture et tricot. J'ai tricoté pour toi des chaussettes d'hiver que je t'enverrai à la prochaine occasion.

Mon cher fils, pense souvent à ta vieille mère dans tes messes, et recommande-moi à celui devant qui je paraîtrai bientôt, afin qu'Il me reçoive dans son beau paradis, que j'attends de sa miséricorde.

Le bon Dieu devait donner encore sept ans de vie à la vénérable octogénaire qui eut le bonheur de revoir son fils avant de descendre dans la tombe. Cette noble chrétienne mourut au couvent des Sœurs de la Providence, à l'Assomption, le 21 février 1889, à l'âge de 87 ans. [1]

Vers cette époque, les mines de charbon de la rivière Belly commençaient à entrer en exploitation et à donner de l'importance à la *réserve* des Pieds-Noirs. Sir

[1] Le corps de madame Lacombe fut transporté à Saint-Sulpice, sa paroisse natale, où tous les fidèles se sont associés aux prières liturgiques, pour le repos de l'âme de cette sainte femme, modèle des épouses et des mères chrétiennes; elle repose auprès de son époux dans le cimetière de la paroisse.

Alexandre Galt, l'un des principaux membres de la Compagnie des Mines et Navigation, une vieille connaissance et un ami du père Lacombe, lui fit présent, pour la mission catholique, de 10,000 pieds de bois, qui devaient être sciés au moulin du Porc-Épic et transportés à destination. Ce don arriva à propos et ne laissa pas d'encourager les missionnaires qui ne savaient comment en remercier assez la divine Providence.

Il ne manquait plus que le chemin de fer pour donner au pays toute sa valeur. Déjà le Pacifique-Canadien était près d'atteindre Calgary et le père Lacombe ne pouvait taire son admiration pour l'œuvre et pour les hommes qui l'avaient entreprise:

"Ceux qui n'ont pas connu l'Ouest dans le "vieux temps", ne peuvent comprendre ce que doit la société à cette merveille qu'est le Pacifique-Canadien.

"Son avènement était fascinant, magique, comme le mirage des prairies, changeant en un instant l'aspect de toute la contrée.

"On doit bien comprendre aussi que ces travaux gigantesques n'ont pas été faits dans le seul but d'enrichir les intéressés. La soif des richesses est, il est vrai, le propre de la pauvre humanité. Mais je dirai hautement à ceux qui voudront m'entendre, et je leur dois ce témoignage: les hommes que j'ai rencontrés sur ce chemin de fer, pendant sa construction, avaient autre chose en tête que l'amour du lucre.

"Oui, il y avait en ces cerveaux-là le génie et l'audace, puis un courage invincible et une volonté de fer pour tout entreprendre et tout oser: c'était nécessaire!

"L'exécution de tels travaux était un sujet d'admiration, de joie et d'orgueil légitimes pour tout le pays. On n'hésitait pas à se représenter ces hommes qui savaient vaincre si merveilleusement tous les obstacles, comme

ceux que la prescience élève au-dessus de bien d'autres hommes et que la divine Providence fait naître à chaque âge pour les besoins des peuples, et l'on avait raison. Mais ce qu'il y avait surtout d'admirable dans cette compagnie du Canadien-Pacifique, c'était l'ordre et la discipline observés par tous les employés: c'était vraiment beau!

"Quels hommes que ces contrôleurs, Smith, Georges Stephen, Van Horne, R. B. Angus, Shaughnessy!...

"Ce Van Horne, dont j'admirais à si juste titre les qualités, était un Napoléon dans ses conceptions, dans son maniement des affaires et l'attachement que ses ouvriers avaient pour lui. "Politesse en affaires", telle était sa devise. L'esprit de paix et de conciliation dont il était animé, il sut le communiquer à cette puissante compagnie du Canadien-Pacifique qui continue, d'année en année, à étendre ses réseaux et à faire la richesse du pays."

Nous avons déjà noté l'amitié du père Lacombe pour l'illustre président de la compagnie du Pacifique-Canadien, sir Van Horne. Dès leur première entrevue, ces deux hommes, aux vues larges et au cœur sympathique, se sont compris; une admiration réciproque a formé entre eux des liens que la mort seule pouvait briser.

Nous nous reprocherions de passer sous silence quelques mots d'appréciation du haut personnage anglais racontant sa première entrevue avec notre héros: [1]

"En 1842, près du Lac-des-Bois, dans un rayon de soleil matinal qui dorait toute la contrée, je vis debout, sur une grosse roche, un prêtre tenant dans sa main droite un grand crucifix, et de l'autre, un chapeau à large bord. Ce prêtre adressait la parole à un groupe d'indiens, hom-

---

[1] **Préface de Mlle Katherine Hughes: "*Father Lacombe, the Black Robe Voyageur.*"**

mes, femmes et enfants: tous l'écoutaient avec révérence et attention.

"C'était un spectacle inoubliable! La noble et religieuse contenance de ce missionnaire, me remit en mémoire ce que j'avais entendu dire maintes fois du bon père Lacombe... Et c'était bien lui.

"Je voulus lui parler. Faisant arrêter le train, j'en descendis et marchai jusqu'à lui. Nous entamâmes aussitôt la conversation. Dès ce moment, une étroite amitié nous lia tous les deux. Nos rencontres subséquentes ont été pour moi pleines de charmes. Mon grand regret est que, dans ces dernières années, ces rencontres se sont faites de plus en plus rares.

"La vie d'abnégation et de dévouement de cet homme de bien, de ce missionnaire intrépide, surpasse tout ce qu'on en pourrait dire. Il a été pour ses pauvres sauvages du Nord-Ouest doux comme la clarté de la lune et fort comme le rayon du soleil.

"Nous qui le connaissons, nous l'aimons à cause de sa bonté, parce que nous sentons qu'il est grand... Il a passé sa vie caché aux yeux du monde, vivant dans les camps de sauvages, s'assimilant à leurs usages dans leurs bourgades disséminées dans les immenses plaines et montagnes du nord. Pour avoir une juste idée de ses généreuses entreprises et de ses nombreux exploits, il faut le considérer au milieu des Peaux-Rouges, les initiant à la civilisation et au christianisme.

"Le grand et noble exemple de dévouement et d'abnégation que nous a laissé le père Lacombe dans sa carrière de plus de soixante ans parmi les tribus sauvages du Nord-Ouest ne devrait pas passer inaperçu; il faudrait, certes, un cœur plus dur que la pierre pour n'être pas touché de tant d'héroïsme. L'homme le plus irréligieux devrait

courber la tête en face de la foi sublime qui a inspiré cet homme de bien dans sa longue et laborieuse carrière. . ." [1]

Vers la fin de mai, une grande fête, à laquelle put assister le père Lacombe, vint réjouir la famille religieuse des pères Oblats et le diocèse de Saint-Albert tout entier: les noces d'argent sacerdotales de Mgr Grandin. Le lendemain de cette solennité, le père Lacombe retournait à Calgary, emmenant avec lui trois auxiliaires, les pères Rémas, Van Tighen et Claude.

C'était en juin 1883. Les Pieds-Noirs, avec leur fameux chef Crowfoot, vivaient tranquillement sur leur *réserve* de la rivière du Coude, en parfaite intelligence avec leurs voisins les blancs. Aux termes du traité, le gouvernement s'était engagé à protéger ce domaine des sauvages, réservant exclusivement pour eux les droits de chasse, de mines de charbon et autres produits de leurs terres.

Les Pieds-Noirs étaient jaloux de leurs possessions et avaient à cœur d'en rester les maîtres absolus. Le gouvernement devait les pourvoir d'instruments aratoires et créer des écoles pour leurs enfants.

Mais voilà que tout à coup le bruit se répand dans la tribu que les blancs arrivent en grand nombre et vont construire un chemin de fer le long de leur *réserve* sans prendre garde aux terres des indiens. Ceux-ci constatent de leurs yeux que les arpenteurs ont déjà pris des alignements et que des piquets sont plantés; une partie du chemin tracé empiète sur leur *réserve.* Ils s'indignent et se préparent à résister violemment à cette usurpation.

Par malheur, les directeurs des travaux et les ingénieurs avaient été mal informés et déjà les tentes des ouvriers avaient été plantées; on allait commencer.

---

[1] Sir William Van Horne ne partageait pas les croyances du père Lacombe, mais il fut toujours son admirateur et son ami.



CROWFOOT — "Pied-de-Corbeau".
Grand chef des Pieds-Noirs,
appelé père de sa
nation.



Le père Lacombe apprend cette malheureuse affaire. Lui qui connaît si bien le caractère des sauvages prévoit des complications désastreuses pour tout le monde. Il se rend immédiatement sur les lieux où les sauvages, Crowfoot à leur tête, se préparent à la lutte. Il les trouve au comble de l'irritation.

"Attendez, leur dit le père Lacombe, je vais moi-même faire respecter vos droits..."

Il court vers les ingénieurs et les ouvriers et les prie de suspendre momentanément les travaux, car il y a un malentendu. Mais ceux-ci restent sourds à sa demande et répondent qu'ils ne craignent pas les sauvages, qu'ils continueront leur besogne.

Sans plus tergiverser, le père Lacombe télégraphie au lieutenant gouverneur Dewdney et le prie de venir aussi vite que possible régler cette malencontreuse affaire; en attendant, on continue à pousser les travaux. Les remblais se font; les ouvriers s'agitent en tout sens sans se douter de l'orage qui gronde autour d'eux.

Il ne faut plus qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et amener un massacre. Le père Lacombe le sait bien, lui, mais les blancs ignorent complètement ce dont la rage d'un sauvage est capable, et ils persistent insoucieux du danger.

Heureusement, le père Lacombe ne reste pas inactif; il va tenter l'impossible pour le bien commun. Il s'agit d'abord d'apaiser la bande courroucée des Pieds-Noirs. Il s'en va trouver son ami Crowfoot et les principaux de la nation et organise une assemblée générale des sauvages, hommes et femmes. Déjà, il a fait transporter sur la place, en face de la petite chapelle, une grande quantité de tabac, de thé, de sucre et de farine. Tout le monde est dans l'attente. Que va dire *Arsous-Kitsi-Parpi?*

"Mes amis, vous ai-je jamais trompés ? . . . Cette "fois encore, il faut que vous m'écoutiez ! Jeunes soldats, "approchez, et distribuez à la foule ces présents. Et vous, "mes chers sauvages, acceptez-les comme témoignage "de la vérité que je vais vous faire entendre.

"Ne faites aucun mal à ces blancs, et laissez-les "travailler sur vos terres sans opposer de résistance. "Laissez-les poser leurs barres de fer, et vous verrez que "tout s'arrangera pour votre bien.

"Le grand chef gouverneur va bientôt arriver et "s'entendre avec vous tous. Seulement, ayez un peu de "patience, et tout ira pour le mieux."

Conseils et présents calment la colère des sauvages. Quelques jours après le lieutenant gouverneur arrivait accompagné du colonel MacLeod, à la grande joie des sauvages. Toute la tribu accepta volontiers les conditions d'un nouveau traité par lequel le gouvernement leur accordait, comme compensation, un terrain plus grand et plus avantageux que la lisière cédée pour la construction du chemin de fer.

Le lieutenant-gouverneur se montra très reconnaissant au père Lacombe de son heureuse médiation. Profitant de l'ascendant que le missionnaire avait sur l'esprit des indiens, M. Dedney l'invita à le suivre dans sa visite aux différentes *réserves,* pour choisir un emplacement convenable à la construction d'une école industrielle sur la *réserve* des Gens-du-Sang. Le père Lacombe l'accompagna jusque chez les Assiniboines de Morley et de la mission Wesleyenne; leur tournée se termina par la visite des Sarcis.

Il serait impossible de suivre le missionnaire-voyageur dans toutes ses pérégrinations. Il est tantôt dans une mission, tantôt dans une autre. On le voit à MacLeod, à Pincher-Creek, à Calgary, dans les *réserves* des Piégans,

des Pieds-Noirs et des Gens-du-Sang. Et il trouve encore le moyen de remplir les devoirs de son ministère aux différents postes du chemin de fer. Partout et toujours, on le trouve actif et infatigable, invariablement présent où son intervention devient nécessaire.

Cette année 1883, si mouvementée pour le vétéran missionnaire, devait, avant de se clore, lui réserver le grand plaisir d'accompagner jusqu'à Montréal le révérend père Soulier, visiteur, qui venait de passer plusieurs mois dans les missions des Oblats du Nord-Ouest.

Arrivé dans les provinces de l'est, le père Soulier commença ses visites accompagné tantôt du père Antoine, provincial de Montréal, et tantôt du père Lacombe, son infatigable compagnon du Nord-Ouest. Ses pérégrinations devaient se prolonger jusqu'au 15 avril 1884, époque à laquelle, sur le point de s'embarquer pour l'Europe, il dit au père Lacombe: "Mon cher père, que pourrais-je "donc faire pour vous récompenser de toutes les bontés "dont vous m'avez comblé et des services inappréciables "que vous m'avez rendus?"

"Mon vénéré père, répondit celui-ci, l'honneur, le "plaisir et l'accomplissement d'un devoir me paient "amplement pour les faibles services que j'ai pu vous "rendre, et je vous assure que le gain et le bonheur ont "été pour moi."

Cependant le père Soulier ne se tint pas pour acquitté; de retour en France, il expédia à son vieux confrère une caisse richement garnie contenant des ornements d'église, un calice, un ciboire et un ostensoir.

Après le départ du père Soulier, le père Lacombe s'en alla faire une nouvelle campagne de recrutement de colons dans l'Illinois et la Nouvelle-Angleterre, et traita avec le gouvernement d'Ottawa pour l'établissement d'une école industrielle pour les jeunes indiens de l'Alberta. Tout

marcha au gré de ses désirs; il put amenei à Mgr Taché un fort contingent de colons pour le Manitoba. Il avait en outre obtenu des patentes royales pour deux quarts de section dans Calgary, de chaque côté de la iivière du Coude. Il en offrit la moitié à Mgr Grandin et céda l'autre aux pères Oblats. C'est sur l'un de ces terrains qu'il fit bâtir l'église Sainte-Marie de la paroisse du même nom dont il fut nommé curé.

C'était en août 1884. Une nouvelle extraordinaire venait de passer à travers la ville comme une traînée de poudre: le premier train du Canadien-Pacifique était attendu à Calgary. La veille, le père Lacombe avait reçu de M. Georges Stephen,[1] président de la Compagnie, le télégramme suivant:

"Faites-moi le plaisir de venir dîner demain avec moi "dans mon wagon-buffet, à Calgary."

Les gens de la ville étaient en habits de fête et attendaient impatiemment l'apparition de la locomotive qui amenait les *gros bonnets* de la Compagnie; c'étaient, outre le président Stephen, MM. Donald Smith, William Van Horne, R. B. Angus, et le comte Hermann von Hohenlohe.

Le président fit lui-même les honneurs du banquet servi somptueusement dans un magnifique wagon-buffet, et le père Lacombe, avec son humble robe noire et son crucifix d'Oblat occupait une place d'honneur. La fête fut des plus agréables; et quand vint le moment des *toasts* et des discours, M. G. Stephen se leva, et tout le monde avec lui:

"Mes amis, dit-il, j'ai une proposition à vous faire. "Permettez-moi d'abandonner pour un moment mon siège "de président, et de le céder à notre vénérable ami et bien-

[1] Plus tard Lord Mountstephen.

"faiteur, le révérend père Lacombe. Acceptez-vous ma "proposition?"

Tous applaudirent chaleureusement et acclamèrent le bon missionnaire comme leur président.

—Eh bien, dit le père Lacombe, puisque vous me désignez comme votre président, j'accepte, mais à la condition que le bon M. Stephen devienne en retour curé de ma paroisse.

—Hourrah!... Hourrah!... cria l'assemblée.

—Pauvre paroisse Sainte-Marie, repartit M. Stephen, je la plains d'être victime de cette malheureuse permutation!

On rappela ensuite en termes éloquents, les éminents services rendus à la Compagnie par son nouveau président, quand il faisait fonctions de chapelain sur les chantiers, quand il prévit la révolte des Pieds-Noirs, quand enfin il aida le travail des ingénieurs par sa parfaite connaissance du pays.

Le pauvre père Lacombe ne savait comment dissimuler son embarras sous cette avalanche de compliments; il supporta vaillamment l'averse, et sut répondre à chacun avec esprit et enjouement. Toute une journée il fut président du Canadien-Pacifique, et il en garda toujours dans la suite le titre de président honoraire.

Au cours de la conversation, le président Stephen invita le père Lacombe à faire venir des familles canadiennes pour coloniser les nouvelles contrées desservies par le Canadien-Pacifique, promettant de les favoriser autant qu'il lui serait possible. Il tint parole; voici la lettre qu'il écrivait plus tard:

"Maintenant, pour ce qui concerne mes propositions "au sujet des familles canadiennes-françaises, je ne crois "pas devoir ajouter autre chose que ceci: je suis disposé à

"fournir $500 sur le *homestead* de chacune des 50 familles "qui consentiraient à laisser prendre hypothèque sur "cette propriété pour le remboursement au temps et "au taux convenus."

Sur ces ouvertures, des maisons furent construites par les nouveaux colons et aucun de ceux qui répondirent à ces bienveillantes propositions n'eut à s'en repentir.

Sur ces entrefaites, le père Lacombe partit pour Dunbow, emmenant avec lui le frère Little et les sœurs Guénette, Sainte-Geneviève, Thiffault et deux adjointes, de la communauté des Sœurs Grises de Montréal. Il allait ouvrir la fameuse école industrielle dont il avait été nommé principal.

"Je ferai, dit-il, tout en mon pouvoir, pour être heu- "reux avec mes enfants sauvages."

Mais, que de déboires dès les débuts! Ces enfants se montrèrent ingrats, mécontents et indisciplinés. Ils désertaient, revenaient, repartaient encore, en un mot s'obstinaient à affirmer sans cesse leur indépendance nationale. Dieu seul sait ce qu'eurent à souffrir le pauvre missionnaire et ses vaillantes collaboratrices. Mais rien ne put décourager ces cœurs animés de dévouement et de charité chrétienne.

Le succès couronna la persévérance, et l'école industrielle de Dunbow devint le modèle de plusieurs autres institutions similaires où les Oblats et des religieuses de diverses communautés se dévouent encore aujourd'hui à cette œuvre si ingrate et si nécessaire.

Le 21 septembre 1884, le père Lacombe, alors directeur général de toutes les écoles du district sud, avait le bonheur de souhaiter la bienvenue, à Calgary, au vénérable archevêque de Saint-Boniface. Mgr Taché arrivait à la fin de la retraite annuelle. Aussi rencontra-t-il, outre les pères Rémas et Lacombe, les pères Legal, Doucet, Claude

et Foisy, ainsi que plusieurs frères coadjuteurs; la joie fut extrême pour tous.

Monseigneur rappela à ses prêtres ce qui s'était passé trente ans auparavant, quand il avait marqué de son bâton pastoral l'endroit où devait être fondée la mission de Saint-Albert. Que de changements merveilleux depuis cette époque!

Le père Lacombe écoutait; des larmes perlaient dans ses yeux... L'archevêque le regarda:

"Voilà, dit-il, ce qu'a accompli une volonté ferme et énergique. *Ni matchi Albert!...*"

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

1885–1886

Le grand soulèvement des métis. — Massacre des pères Fafard et Marchand. — Le père Lacombe et Crowfoot. — La loyauté des Pieds-Noirs. — Lettre de Riel a sa mère. — Délivrance de Poundmaker et des insurgés captifs.

Nous voici maintenant à l'année 1885, si tristement mémorable, dans l'histoire du Canada, par le grand soulèvement des métis. Déjà, au cours d'un chapitre précédent, nous avons rappelé le rôle joué par Louis Riel dans l'affaire des métis du Manitoba. Quand, en 1880, il avait quitté le Canada pour se réfugier aux États-Unis, il pouvait du moins se dire: "Arrivera maintenant ce qui pourra; les droits des métis sont assurés par l'"Acte du "Manitoba", et l'usage du français sera légalement "conservé."

Malheureusement, le gouvernement ne crut pas devoir étendre ces sages règlements au Nord-Ouest tout entier. En vain, une colonie de métis français de la Saskatchewan, dirigée par Gabriel Dumont, le second et l'ami de Louis Riel, avait-elle envoyé pétitions sur pétitions pour s'assurer les avantages concédés aux métis du Manitoba. Cela avait été peine perdue. Le gouvernement n'avait même pas répondu. D'un autre côté, les chemins

de fer se construisaient, les émigrants affluaient et les premiers colons, privés de toute garantie constitutionnelle, allaient se voir dépossédés.

Dans l'anxiété générale, Dumont fut consulté et des assemblées publiques tenues, dont le résultat fut une députation envoyée à Louis Riel, alors instituteur à Montana.

Riel, peu soucieux de se rejeter dans la politique, hésita d'abord, mais emporté par l'amour de la justice et de l'équité, il se rendit aux sollicitations de son ami Dumont et s'en vint défendre les droits méconnus de ses frères métis. Il s'établit à Batoche et Dumont se constitua son protecteur.

Les conseils du nouveau chef furent d'abord empreints d'une sage modération; il ne voulait pas une révolution et croyait que le gouvernement céderait devant une démonstration générale. Mais, les contradictions aidant, il abandonna peu à peu les voies constitutionnelles et s'exalta à un tel point qu'on put le croire de nouveau sous l'empire de l'affection mentale qui l'avait déjà conduit dans un asile d'aliénés.

Mgr Grandin disait: "Riel me fait l'effet d'un homme "fort exagéré tant en matières religieuses qu'en politique. "Je crains qu'il ne perde complètement la raison. Plu- "sieurs pères partagent mes craintes ainsi que plusieurs "métis, mais la généralité de ces derniers le considèrent "comme un oracle."

Déjà les métis avaient formulé une déclaration des droits votée à l'unanimité et transmise au gouvernement fédéral. L'agitation se poursuivait, non seulement chez les métis de la race française, au nombre d'environ 2000, établis sur les deux rives de la rivière Saskatchewan, entre Battleford et Batoche, mais aussi chez les métis anglais et écossais groupés aux environs de Prince-Albert.

Ne recevant aucune réponse à leurs revendications, ils se demandaient pour quelle raison on les traitait ainsi à Ottawa; et ils se considéraient comme des parias qui ne comptaient plus pour rien dans leur pays. A bout de patience, ils résolurent d'opposer la force à la force. Au cours d'une assemblée publique, un gouvernement provisoire fut constitué avec Riel comme chef politique et Dumont comme chef militaire. Quelques heures après, l'on faisait l'arrestation de tous ceux que l'on croyait hostiles au mouvement.

Quand enfin le gouvernement se décida à accorder quelques privilèges aux métis et à envoyer vers eux une commission de trois membres pour temporiser, il était trop tard, l'insurrection était déchaînée. Les missionnaires avaient bien essayé d'user de leur influence pour tenter de maintenir la paix, mais des gens mal intentionnés s'étaient déjà plu à répandre le bruit qu'ils s'entendaient avec le gouvernement pour trahir les métis, et les sauvages eux-mêmes, en entendant leurs robes-noires parler de conciliation, n'étaient pas loin de croire à ces mensonges.

La nouvelle de l'arrivée de la police montée, seule force autorisée à maintenir l'ordre dans le Nord-Ouest, précipita le mouvement. Riel, craignant pour sa sécurité, se hâta de convoquer ses partisans à Batoche et les détermina à la résistance. En même temps, il laissait profaner l'église, persécuter les missionnaires et chasser les religieuses Fidèles Compagnes de Jésus qu'il rappela, peu après, en défendant à ses soldats de les molester. Lui-même menaça le père Moulin qui s'opposait à l'envahissement du saint lieu.

Le 25 mars, Dumont s'en alla avec trente hommes s'emparer des magasins et des munitions du lac Canard occupé par des partisans d'Ottawa et fit quelques prisonniers sur la route de Carlton. Plus tard, il rencontra une

troupe régulière commandée par le major Croizier, qui dut battre en retraite avec quatorze hommes tués et neuf blessés, tandis que les métis n'avaient perdu que quatre des leurs. Enfin les tribus sauvages de la Saskatchewan, travaillées depuis longtemps par les émissaires des insurgés, se soulevèrent à la nouvelle des succès des métis au lac Canard. Gros-Ours, chef des Cris de la Prairie, dont la *réserve* était voisine du lac à la Grenouille, se signala par ses atrocités.

Bientôt après, le bruit se répandit que les révérends pères Fafard et Marchand avaient été massacrés. Ce fut le 2 avril, pendant que les deux religieux accomplissaient les cérémonies du Jeudi-Saint, que l'église où les chrétiens se trouvaient réunis fut envahie par une troupe de guerriers sauvages, la plupart infidèles, sommant les missionnaires et les assistants de se rendre au camp de Gros-Ours.

Tous marchaient deux par deux, entre deux haies de gardes, quand tout à coup, à quelque distance de l'église, M. F. Quinn, agent des indiens, et M. Delaney, maître d'école, refusent d'aller plus loin. Les sauvages les couchent en joue, et, au dire d'un témoin oculaire, M. Cameron, M. Delaney tombe frappé à mort. Le père Fafard, n'écoutant que son devoir, se penche sur les moribonds pour leur donner la dernière absolution et tombe à son tour. Le père Marchand, cependant, marchait en tête de la colonne et s'efforçait d'empêcher les sauvages de maltraîter une vieille femme. Soudain la nouvelle arrive: Ils ont tué le père Fafard.— Le missionnaire veut voler au secours de son confrère et se frayer, de vive force, un passage à travers la bande de forcenés qui l'entourent... A peine a-t-il fait quelques pas qu'une balle le frappe mortellement.

Le père Fafard, cependant, essaie de se relever; un sauvage s'approche et lui glisse à l'oreille: —Ne bouge pas, père, et fais le mort!

Mais un autre sauvage, qui gardait rancune au père de ce qu'il ne lui avait pas permis de répudier sa femme pour en épouser une autre, se venge en lui déchargeant son fusil à bout portant dans le cœur. Alors une vieille sauvagesse montagnaise s'approcha des deux martyrs; malgré les huées des Cris, et remplit, auprès des cadavres, l'office de Véronique; deux métis suivant son courageux exemple, les revêtirent de leurs ornements sacerdotaux et les transportèrent dans le soubassement de l'église.

Le chef Gros Ours avait déjà pillé le saint lieu: il ne restait plus qu'une image du Sacré-Cœur, que les Cris se préparaient à enlever, comme le reste, quand il leur sembla remarquer dans la physionomie de cette image une expression qui les terrifia.

—Voyez, se dirent-ils les uns aux autres, le Grand-Esprit nous fait signe qu'il va nous punir!

Et pour se débarrasser de la vision importune, ils mettent le feu à l'église. Tout entier de bois, l'édifice fut bien vite consumé. Les deux corps des Oblats cependant furent à peine atteints et quelques jours plus tard, on leur fit de dignes funérailles sous la garde des troupes canadiennes. Sept autres blancs périrent dans ce massacre et les Cris emmenèrent une quarantaine de prisonniers, parmi lesquels le père Legoff, o.m.i.

Gros Ours s'en alla de même dévaster le fort Pitt qui fut le théâtre d'un nouveau massacre.

La nouvelle de ces troubles parvint comme un coup de foudre à Ottawa où le gouvernement ne s'attendait à rien de tel. Il se hâta de lever 5000 hommes de troupe sous le commandement du général Middleton qui établit ses quartiers généraux au fort Qu'Appelle. De son côté, la ville de Winnipeg avait envoyé des volontaires dans la vallée de la Saskatchewan.

Le 24 avril, Dumont et ses alliés allaient au devant des troupes canadiennes campées auprès de Fish Creek, à 10 milles de Batoche. La bataille dura toute la journée avec acharnement.

Gabriel Dumont constatant son infériorité en nombre, voulait se contenter de harceler l'ennemi, pendant la nuit, pour le tenir continuellement sur le qui-vive et amener la démoralisation dans ses rangs. Il voulait de même faire sauter les rails du chemin de fer pour empêcher le transport des troupes. Mais Riel s'y refusa.

"Il nous fallut donc renoncer à ce dessein qui eût été "tout à notre avantage, disait Dumont lui-même. En "trois ou quatre nuits, nous aurions pu réduire l'ennemi à "l'impuissance. Mais j'avais confiance dans la foi et les "prières de Riel: je lui obéis.

"Dans ma grande déception, je lui proposai alors de "me poster avec quelques-uns des miens, en embuscade, "sur la lisière d'un bois où devaient passer les hommes de "police. L'on aurait pu y faire un vrai massacre. Mais "encore une fois Riel, qui nous modérait toujours, ne vou-"lut rien entendre; il considérait cette action comme "une lâcheté."

Middleton qui avait organisé trois colonnes expéditionnaires ayant pour base d'opérations la ligne du Pacifique, finit par s'emparer de Batoche. Les métis battirent en retraite et abandonnèrent les otages qu'ils retenaient depuis deux mois. Il eût été facile à Riel de s'échapper et de suivre Dumont de l'autre côté de la frontière, mais croyant par là sauver la cause des siens, il préféra se livrer lui-même, le 16 mai 1885.

"Le général Middleton le livra à la justice de Régina, "alors capitale du Nord-Ouest, où il subit un procès pour "haute trahison. Il fut brillamment défendu par ses "avocats et déclaré irresponsable par la majorité des

"aliénistes consultés. Recommandé par ailleurs à la "clémence royale par les membres du jury, tous anglais "pourtant, il n'en fut pas moins condamné à mort par le "juge Hugh Richardson, un Ontarien orangiste..."[1]

A la nouvelle de la prise de Riel, Poundmaker et ses sauvages, aux prises avec la colonne qui opérait à Battleford, à laquelle ils résistaient vaillamment, jetèrent bas les armes et se rendirent aussitôt.

La troisième colonne, commandée par le général Strange, entra sans coup férir dans Edmonton et poursuivit sa marche jusqu'au fort Pitt pour rejoindre Gros Ours. Dès la première attaque, celui-ci s'enfuit vers le nord, et le 3 juillet, la police montée s'emparait de lui et de ses compagnons.

L'insurrection était vaincue.

Après cette digression nécessaire pour bien comprendre la situation, voyons quel fut le rôle du père Lacombe dans ces pénibles conjonctures.

Effrayé des horreurs de cette révolte, et craignant continuellement de voir les Pieds-Noirs se joindre aux insurgés, il regrettait amèrement les années d'absence qui l'avaient retenu loin des Cris, et l'influence qu'il aurait pu prendre sur eux pour les maintenir dans une neutralité qui eût été à l'avantage de tout le monde. Il comptait du moins sur la loyauté des Pieds-Noirs et sur les promesses que lui avait faites Crowfoot. Aussi ne craignit-il pas d'envoyer ces assurances à Sir John MacDonald qui communiqua aussitôt le message à la Chambre des Communes.

"J'ai reçu, aujourd'hui même, un télégramme du père "Lacombe, m'assurant de la loyauté de tous les sauvages "pieds-noirs de Carlton et de l'Ouest."

---

[1] A. G. Morice, o. m. i., *Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest.*

Cette nouvelle fut accueillie par des applaudissements unanimes.

Le père Lacombe, cependant, n'était pas sans appréhensions. "Qui sait, se disait-il, si dans cet imbroglio, mes pauvres Pieds-Noirs ne vont pas se laisser fasciner par tous les attraits de la guerre? Néanmoins, ils m'ont promis leur fidélité!..."

Un soir de mars, de graves rumeurs se répandirent dans Calgary; l'on prétendait que le soulèvement des méits et des sauvages s'était étendu sur les deux rives de la Saskatchewan, de Prince-Albert à Edmonton. "Il est "évident, disaient les gens soi-disant bien informés, que "des émissaires métis et cris de la Saskatchewan commu- "niquent avec les Pieds-Noirs et leur rapportent ce qui se "passe." L'on comprenait bien que si les Pieds-Noirs et leurs alliés, les meilleurs et les plus indomptables guerriers des plaines, se joignaient à Riel, on pouvait s'attendre aux pires malheurs.

Le même soir, l'on annonça de la station Langdon que les Pieds-Noirs se préparaient à attaquer Calgary. La terreur fut à son comble par toute la ville. Une garde fut organisée et le commandant de la place télégraphia à Ottawa pour obtenir des armes et des munitions.

Cependant le père Lacombe, malgré son inquiétude, ne croyait pas à ces rumeurs fantaisistes. Aux habitants affolés qui réclamaient son aide, il promit de calmer les indiens si jamais ils se présentaient devant la ville.

"Mes enfants, leur dit-il, tenez-vous tranquilles. "Tout cela est pure imagination de votre part. Allez "vous reposer et dormez sans crainte; vous vous réveillerez "frais et dispos demain matin. Je vous assure que mon "ami Crowfoot ne permettra jamais que ses braves "viennent attaquer Calgary."

Le lendemain cependant, le missionnaire partait au lever du jour pour Blackfoot-Crossing afin de sonder les dispositions de ses Pieds-Noirs. Il fit dire à Crowfoot qu'il désirait l'entretenir. Celui-ci, étonné de voir la robe-noire à une heure aussi matinale, le dimanche matin, lui en demanda aussitôt la raison.

—Il y a longtemps que je ne suis pas venu, et je m'ennuie à Calgary loin de mes Pieds-Noirs... J'avais aussi besoin de voir mon vieil ami le père Doucet... Quelles nouvelles de tes braves?...

—Tout va bien, tout le monde est en paix, répondit Crowfoot. Est-il vrai que les Cris et les métis de la Saskatchewan tuent tous les blancs?... Ce sont les nouvelles que des courriers cris du camp de Poundmaker nous ont apportées...

—Quelques-uns ont été tués, répliqua le missionnaire, mais ce n'est qu'une petite bataille qui sera bientôt terminée, et dont vous autres, ne devez pas vous occuper.

Vers midi, le père Lacombe assembla tout le camp et parla ainsi:

—Mes amis, je viens vous donner des nouvelles de la rébellion, afin que vous sachiez bien ce qu'il en est. Les cris ne sont que des insensés de vouloir se battre contre les blancs qui sont si nombreux et qui ont tant de gros fusils... Les blancs peuvent avoir des armées innombrables par toute la contrée et les tuer tous s'ils se montrent rebelles. Il est vrai que quelques blancs ont été tués ayant été pris par surprise; mais si les Cris veulent continuer leur carnage, des armées puissantes comme la mer viendront faire disparaître de la terre des vivants les indiens qui tuent leurs frères!

Crowfoot homme intelligent et plein de sens, exhorta ses guerriers à la paix et décida avec eux, en conseil, de promettre à leur *Arsous-kitsi-parpi* que les Pieds-Noirs,

sous aucun prétexte, ne prendraient les armes pour se joindre à la rébellion.

"La partie était gagnée, dit le père Lacombe. J'envoyai aussitôt la dépêche suivante à sir John MacDonald: —Les Pieds-Noirs vous seront loyaux jusqu'à la fin."

"Enfin, dit sir John, depuis longtemps nous n'avons que de mauvaises nouvelles du Nord-Ouest, en voilà une enfin de notre ami le père Lacombe qui vient nous réjouir le cœur!"

"Sir John me répondit, disent les Mémoires, de faire tout ce que je trouverais bon à l'endroit des indiens, pour conserver la paix parmi eux. Je constatai par là, avec satisfaction, que le gouvernement approuvait tout ce que j'avais fait."

Les nouvelles rapportées par le père Lacombe, de sa mission chez les Pieds-Noirs, rassurèrent la population affolée de Calgary et le lendemain M. G. Murdoch écrivait dans son journal: "Le père Lacombe est arrivé hier soir de Blackfoot Crossing et rapporte que tout va bien."

De son côté, sir John Schultz écrivait du sénat d'Ottawa au missionnaire:

"A la dernière assemblée de la Chambre des Commu-
"nes, j'ai été heureux d'entendre sir John MacDonald
"citer votre autorité pour affirmer l'espoir que les indiens
"resteront tranquilles et obéissants sujets.

"J'ai saisi cette occasion pour demander que vos
"services soient reconnus et rémunérés immédiatement.
"Si cela se fait, comme j'en ai la certitude, je suis sûr que
"mon modeste ami, le père Lacombe, sera tout dévoue-
"ment comme il l'a toujours été, pour amener la paix dans
"notre jeune Puissance."

En raison des dangers auxquels les Pieds-Noirs pouvaient être exposés et de l'inconstance naturelle à tout

sauvage, le père Lacombe, de concert avec le gouvernement, crut prudent de passer un traité de paix avec les Pieds-Noirs. Vers la mi-avril, le gouverneur Dewdney vint avec lui, de Régina à Blackfoot-Crossing. Un long télégramme, inspiré par le missionnaire et signé de Crowfoot, témoignant de la bonne volonté des indiens fut immédiatement envoyé au gouvernement. Il était ainsi conçu:

De Blackfoot-Crossing, *via* Gleichen, 11 avril 1885

En mon nom, et en celui de mon peuple, je désire vous expédier, pour la grande reine-mère, les paroles que j'ai dites devant le gouverneur à une assemblée tenue ici, à laquelle mes chefs mineurs et tous les jeunes gens étaient présents. Nous nous sommes déterminés et avons agréé de rester loyaux à la reine. Nos jeunes gens iront travailler sur les *réserves;* et, ensemble, nous cultiverons la terre autant que nous pourrons. Nous espérons que le gouvernement nous aidera à vendre les produits que nous ne pourrons pas consommer. Si quelques indiens viennent sur notre *réserve* nous demander de nous unir à eux dans la guerre, nous les congédierons.

Les paroles que je vous ai envoyées par le père Lacombe, je vous les envoie de nouveau: nous serons loyaux à notre reine, quoi qu'il arrive.

Je garde une copie de tout ceci; et, quand les troubles seront passés, je l'aurai pour la montrer aux officiers de la reine entre les mains de qui nous laissons maintenant notre avenir.

CROWFOOT.

La réponse de sir John Macdonald ne tarda pas. "Les bonnes paroles de Crowfoot sont appréciées par les grands chefs d'Ottawa. La loyauté des Pieds-Noirs ne sera jamais oubliée. Les paroles de Crowfoot seront envoyées à la reine. Toutes les promesses de Dewdney seront fidèlement exécutées."

A Ottawa, le résultat des délibérations de la journée se traduisit par une adresse de sir John MacDonald lue à la Chambre des Communes:

"Il m'est agréable d'informer la Chambre des Communes qu'il n'y a actuellement aucune autre nouvelle du Nord-Ouest qui pourrait intéresser la Chambre, sinon

que M. Dewdney, le lieutenant-gouverneur, accompagné du père Lacombe, missionnaire chez les Pieds-Noirs, ont tenu une assemblée avec la grande bande des Pieds-Noirs, présidée par le chef Crowfoot, laquelle a eu pour résultat la dépêche que je viens de vous communiquer.

"Le père Lacombe nous dit qu'ils ont eu une réception enthousiaste et que les indiens ont témoigné, au plus haut degré possible, leur adhésion à la paix et à la soumission qu'ils ont promises."

Le père Lacombe ne se contenta pas de ce magnifique résultat; tant que dura l'insurrection, il ne fit que passer d'une *réserve* à l'autre pour maintenir la tranquillité parmi les indiens. Peu de jours après son retour à Calgary, on vint lui dire que Peau d'Hermine, avec de nombreux guerriers de sa tribu se soulevait dans le nord; on disait même que les métis menaçaient le diocèse de Saint-Albert. Il n'en crut rien, car il connaissait trop l'influence de Mgr Grandin pour ajouter foi à ces rumeurs.

Cependant, il reçut une lettre du père Scollen, de la réserve de la montagne d'Ours qui respirait les plus grandes inquiétudes. Un courrier d'Edmonton était passé sur la *réserve* avertissant tous les blancs de s'enfuir au plus vite. Le père Scollen et son frère coadjuteur étaient demeurés seuls au milieu des indiens qui s'agitaient de plus en plus; ils croyaient que Riel était sur le point de traverser le pays, balayant tout sur son passage.

"Les jours des blancs sont comptés, disaient-ils, et le *buffalo* va revenir."

Une bande de guerriers tatoués avait saccagé le magasin du village. Heureusement, les vieux chefs et les sages soutenaient le père Scollen dans ses conseils et ils avaient jusque là empêché la danse de guerre des jeunes gens. Mais combien de temps cet état de choses pourrait-il durer?

Le père Lacombe partit immédiatement avec un vieux métis et vint à Saint-Albert. Quand Mgr Grandin aperçut son grand vicaire, il eut peur d'événements encore plus fâcheux et eut un moment de prostration nerveuse. Condamné à l'inaction, à la prière du gouvernement qui lui avait demandé en grâce de ne pas quitter Saint-Albert pour calmer les inquiétudes des habitants, le prélat souffrait de ne pouvoir courir au danger et tenter d'apaiser les troubles par sa puissante influence. Aussi, l'arrivée inopinée du père Lacombe lui permettait-elle de tout redouter. Celui-ci se hâta de rassurer son évêque et poursuivit son voyage.

Sur la *réserve* des Cris de la montagne d'Ours, il rencontra son ami Peau d'Hermine, qui fut on ne peut plus satisfait d'assurer le missionnaire de sa loyauté. Il voulut même faire connaître ses intentions pacifiques au général Strange qui tenait la campagne non loin de là.

La robe-noire et l'indien se mirent en route pour le camp. Il était nuit quand ils arrivèrent. Le père Lacombe ne connaissait aucun des officiers, mais cela ne semblait guère l'inquiéter. Une sentinelle cria dans l'obscurité:

—Halte!... Qui va là?

Le père Lacombe n'avait pas le mot de passe.

—Le père Lacombe!

Et la sentinelle ouvrit le passage. Sans le savoir, il avait donné le mot d'ordre. Ce jour-là, "Lacombe" ouvrait toutes les portes. Ce campement était celui du 65e régiment de Montréal. Inutile de dire comment le missionnaire y fut reçu.

Une lettre expédiée au père Lacombe par son second, le père Legal, donne bien la physionomie de la mentalité des indiens pendant la durée des troubles.

MacLeod, août 1885

Cher père Lacombe,

J'ai reçu hier les quelques lignes que vous m'avez écrites. C'est bien, je resterai ici en attendant vos ordres.

J'ai passé deux semaines avec la nation du Sang; j'ai campé dans une tente au milieu d'eux. Les villages sont abandonnés. Les indiens sont tranquilles, mais ils sont loin de croire à la défaite des Cris et des métis. Toutes sortes de rumeurs, ressemblant plus ou moins à la vérité, ont circulé dans les camps.

"Dernièrement, par exemple, un indien qui venait de Blackfoot-Crossing, annonçait que la police et les Pieds-Noirs étaient sur le point d'en venir aux mains, à Calgary, et que l'effusion du sang n'a été empêchée que par votre intervention. Que sept canons étaient arrivés, quatre pour Calgary et trois pour MacLeod. Que Crowfoot était exaspéré contre les blancs. Qu'il menaçait d'assembler une multitude d'indiens qu'il mènerait à travers les montagnes, etc., etc.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci?

Je leur ai dit que votre lettre que je viens de recevoir ne dit rien de la sorte. L'indien prétend avoir reçu cette information de Crowfoot lui-même qui, dit-il, n'est pas un enfant et sait ce qu'il dit. C'est ainsi qu'ils s'excitent les uns les autres.

Quoiqu'il en soit, Crowfoot, le grand chef des Pieds-Noirs resta fidèle jusqu'à la fin et tous ses guerriers partagèrent ses opinions.

Louis Riel fut exécuté, à Régina le 16 novembre 1885, au milieu de nombreuses protestations venues de tous les points du territoire et même de l'étranger. Le chef de l'insurrection, qui s'était toujours montré fervent chrétien, marcha au supplice la résignation dans le cœur et le pardon sur les lèvres. Il était assisté par un oblat, le père André et un autre prêtre. Son corps fut inhumé à Saint-Boniface, Mgr Taché lui fit faire des funérailles solennelles.

Après l'exécution de Riel, le père Lacombe, rencontrant sir John Macdonald à Ottawa, ne put s'abstenir de lui dire: "Sir, vous avez fait exécuter Riel pour satisfaire les rancunes de vos amis de l'Ontario, mais ce n'est pas une action louable que vous avez accomplie là. Je vous dis,

moi, en connaissance de cause, ce que probablement beaucoup d'autres vous ont déjà dit: vous avez fait exécuter un homme qui, au lieu d'être pendu, méritait d'être interné dans un asile d'aliénés!"

En souvenir de sa pauvre famille éplorée et de son malheureux ami, le père Lacombe dit dans ses mémoires: "Je prends la liberté d'insérer ici, la dernière lettre que Louis Riel écrivait dans sa prison, le matin même de son exécution, à sa mère qui se mourait de chagrin à l'approche du moment fatal."

Prison de Régina, le 16 novembre 1885

Ma chère mère,

J'ai reçu votre bonne lettre me donnant votre bénédiction, et hier dimanche, j'ai demandé au révérend père André de vouloir bien la placer sur l'autel pendant la célébration de la sainte messe, afin que le Tout-Puissant joigne aussi la sienne à celle d'une mère dont le fils n'a plus que quelques heures à vivre, et ce bon père André en me remettant cette lettre a aussi imposé les mains sur moi en me bénissant. Il a fait rejaillir sur moi avec diffusion, les grâces du saint sacrifice des autels avec l'abondance des biens spirituels et temporels qui en découlent.

A ma chère épouse, mes enfants et autres parents qui me sont si chers, je dis un dernier adieu!

Ma chère mère, c'est le vœu de votre fils ainé que vos prières et vos supplications en sa faveur montent au trône de Jésus-Christ auprès de Marie et de saint Joseph mon bien-aimé protecteur. Ces prières ne pourront manquer d'attirer sur moi la miséricorde et les abondantes consolations de Dieu. Puissent les mêmes miséricorde et consolations rejaillir sur vous, ma bonne mère, et aussi sur ma malheureuse épouse et mes enfants bien aimés.

Que votre foi, votre espérance et votre charité soient comme un arbre chargé d'excellents fruits dans le présent et dans l'avenir; et quand arrivera votre dernière heure, que Dieu, satisfait de votre âme si pieuse, la transporte dans son saint paradis, sur les ailes de ses anges!

Il est maintenant deux heures du matin... Dans quelques heures, vous n'aurez plus de fils aîné! Mon épouse n'aura plus d'époux et mes enfants n'auront plus de père. J'aurai cessé de vivre... Mais je serai fort jusqu'à la fin! Le bon père André sait bien me tenir prêt pour le grand événement. Dieu me tient dans sa main pour me procurer la paix. Je serai calme comme l'huile dans un vase.

Hier et aujourd'hui j'ai bien prié Dieu qu'Il vous console! Ne pleurez donc plus et séchez vos larmes!... Je vous embrasse tous avec affection,

d'abord vous, ma chère mère, je vous baise en fils soumis et reconnaissant; ma chère épouse, je l'embrasse en époux chrétien, selon l'esprit catholique de notre union conjugale. Je recommande mes chers enfants à la divine miséricorde, et je prie mes frères, mes sœurs et mes amis de recevoir un dernier souvenir avec tout le bon sentiment dont mon cœur est capable.

Je suis, ma chère mère, votre fils affectionné, obéissant et soumis.

LOUIS DAVID RIEL.

Les troubles du Nord-Ouest avaient pris fin. La surexcitation des esprits se calmait peu à peu et les affaires reprenaient leur cours normal. Mais les prisons canadiennes retenaient encore quelques condamnés, parmi lesquels les chefs cris Poundmaker – *Pîttukahanapiwigin* – et Gros-Ours — *MistahiMaskwa* —, ainsi qu'Ambroise Lépine, le lieutenant de Riel en 1869-70.

C'est ce Lépine qui commandait la troupe qui chassa M. MacDougall, le pseudo-gouverneur du territoire de l'Assiniboia; c'est lui qui fut envoyé à la poursuite des volontaires anglais levés par Boulton contre le gouvernement provisoire, et qui en était revenu avec 48 prisonniers, parmi lesquels le fameux Scott; c'est encore lui qui, en qualité de chef militaire, présidait la cour martiale qui avait condamné le même Scott à la peine de mort. La fureur des Ontariens à la suite de cette exécution avait décidé Mgr Taché, en 1872, à la demande des gouvernements fédéral et provincial, à engager fortement Lépine et Riel de s'effacer pour un temps en retournant aux États-Unis. Lépine revint plus tard au Manitoba et le 27 septembre 1873, il fut arrêté pour participation au meurtre de Scott.

Ramené à Winnipeg, il fut logé dans un des bastions du fort et subit un long procès à la suite duquel il fut trouvé coupable, avec recommandation à la clémence de tribunal. Mais le juge, président Wood, foula aux pieds cette recommandation et le condamna à mort le 4 novembre 1874.

Mgr Taché s'intéressa au sort du malheureux, et sa peine fut commuée en deux ans de prison avec privation perpétuelle de ses droits civils.

A l'expiration de sa peine, Lépine se dirigea vers le nord où il se trouva mêlé à l'insurrection. Le révérend R. G. Macbeth, écrivain anglais défavorable aux métis, le décrit ainsi:

"Lépine est un homme d'une splendide constitution "physique, haut d'au moins six pieds trois pouces et bâti "en proportion, droit comme une flèche, avec des cheveux "d'un noir d'ébène, un nez aquilin bien formé et des yeux "perçants; un homme d'une force prodigieuse, un cavalier "habile, enfin un adversaire redoutable dans le combat."

Métis et sauvages avaient cependant un ami fidèle et dévoué de qui ils attendaient la liberté; cet ami n'était autre que le père Lacombe, leur *Arsous-kitsi-parpi*. Certes, celui-ci était loin d'approuver leur conduite; il avait même beaucoup insisté pour les empêcher de s'engager dans cette aventure. Miséricordieux comme son divin Maître, il se sentait plein de pitié pour ces pauvres êtres nés dans la pleine liberté, qui se mouraient d'ennui entre les quatre murs d'un cachot.

A la fin, n'y tenant plus, il alla à Ottawa afin d'implorer pour ses protégés la clémence du gouvernement. Aidé puissamment par Mgr Taché qui se trouvait là en même temps que lui, il fit tant et si bien que ni sir John Macdonald, ni son collègue, sir John Thompson, n'eurent le courage de lui refuser la faveur qu'il sollicitait. Tous les prisonniers, sauf Lépine et Gros-Ours qu'on retint un peu plus longtemps, furent graciés à la demande du pieux missionnaire.

Le 4 mai 1886, celui-ci reprenait tout joyeux le chemin de Winnipeg et sans même prendre un peu de repos, se précipitait à la prison de la montagne de pierre pour

faire ouvrir les portes à ses protégés. Qui dira leur joie quand le gouverneur Bedson leur apprit que grâce à l'intervention de la robe-noire, ils étaient libres.

"Ces hommes, dit le père Lacombe, qui naguère se battaient comme des lions, sont aujourd'hui doux comme des agneaux; semblables à des enfants, ils me baisent les mains et les pieds et ne savent comment me montrer leur reconnaissance.

"Ils me disent: "L'on t'a toujours appelé l'*homme au bon cœur*, mais désormais nous t'appellerons notre *libérateur*. Mon brave ami M. Bedson leur offrit un banquet avant le départ et leur fit de généreux présents, entr'autres une montre qu'il donna à Poundmaker."

Les libérés et leur libérateur prirent le chemin du pays natal dans un wagon du Canadien-Pacifique. A Saint-Boniface, ils reçurent l'hospitalité de Mgr Taché, puis ils reprirent le train pour Qu'Appelle. Sur tout le parcours, la petite bande excita la curiosité générale; on les pressait de questions... "Quant à mes indiens, dit le père Lacombe, ils ne pensaient qu'à une chose: celle de s'en aller chez eux... Mon seul chagrin, ajoute-t-il, était d'en avoir laissé deux en arrière qui devaient être libérés plus tard, Ambroise Lépine et Gros-Ours. Ce *plus tard* arriva quelques mois après. Lépine fut relâché le premier, puis Gros-Ours. Le gouvernement paya toutes les dépenses de leur voyage."

Le retour des prisonniers au milieu de leurs compatriotes fut d'un effet magique sur l'esprit des indiens cris et des Pieds-Noirs. Les belles qualités de Poundmaker l'avaient rendu populaire dans toutes les tribus et sa captivité les avait affligées autant que son retour les comblait de joie.

"Poundmaker, disent les Mémoires, était beau, bien fait et très intelligent. Il possédait une chevelure dont

il était fier, et par un privilège extraordinaire, on la lui avait laissé porter durant sa détention. Gros-Ours, sans être aussi avantagé de la nature, et sans être aussi habile, avait cependant des qualités, surtout il était doué d'une grande audace."

CHAPITRE VINGTIÈME

1887–1889

VOYAGE DES CHEFS INDIENS DANS L'EST. — EXCURSION EN COLOMBIE BRITANNIQUE. — LA JUSTICE DES SAUVAGES. — LE PÈRE LACOMBE AVOCAT. — LA QUESTION SCOLAIRE DANS L'OUEST. — NOUVELLE TOURNÉE DE QUÊTES. — DES CADEAUX POUR TOUT LE MONDE. — UNE LETTRE DE VAN HORNE.

Le père Lacombe avait été chargé de faire le recensement des Pieds-Noirs et de leurs alliés. Quand il vint à Ottawa présenter son rapport au gouvernement, sir John Macdonald l'invita à revenir accompagné de Crowfoot et de quelques-uns des autres chefs demeurés fidèles.

Ce fut à cette nouvelle une grande joie dans les tribus; cependant, l'invitation ne fut pas acceptée sans quelque hésitation et sans l'assurance que l'excursion aurait *Arsous-Kitsi-Parpi* pour guide.

Si Crowfoot n'appartenait pas encore à la foi catholique, il se montrait cependant plein de confiance en celui qui n'avait jamais manqué de sincérité vis-à-vis des indiens et s'était toujours montré leur ami le plus dévoué.

Tout était prêt pour le voyage. Crowfoot et ses frères Three-Bulls et Red-Crow, dans leurs costumes flamboyants de chefs de nation, montaient leurs coursiers fringants qui caracolaient devant la foule assemblée pour assister à

leur départ. Si la perspective des honneurs qui les attendaient éblouissait les cavaliers, la pensée d'une longue absence en tempérait l'enthousiasme.

Le père Lacombe avait tout prévu pour le voyage, et le Canadien-Pacifique avait pris à sa charge le transport des voyageurs de *Blackfoot-Crossing* à Ottawa, Montréal et Québec. Partout sur leur passage les excursionnistes indiens et leur guide furent l'objet de réceptions enthousiastes. Les populations accouraient de tous côtés pour les voir passer. Les grand hôtels se les disputaient et les théâtres sollicitaient l'honneur de leur présence au milieu de leurs auditoires les plus distingués.

A Ottawa, sir John les reçut dans le palais du Parlement qu'il leur fit visiter de fond en comble. Il leur offrit ensuite l'hospitalité de sa maison privée. Le gouverneur général les attendait à Rideau-Hall où il les reçut en grande tenue, leur témoignant le contentement qu'il avait éprouvé de la conduite loyale des Pieds-Noirs durant le temps des troubles avec les Cris. Il les en félicita et leur promit que le gouvernement serait sympathique à leur nation aussi longtemps qu'elle demeurerait dans ces dispositions.

Un autre personnage que les Mémoires du père Lacombe mentionnent souvent est M. Jean l'Heureux qui joua un rôle important dans cette excursion. Ce Jean l'Heureux, d'un caractère un peu bizarre, s'était, depuis des années, fait l'ami des Pieds-Noirs et avait sauvé la vie au père Lacombe au cours de l'épidémie de variole de 1871, dans des circonstances que nous avons déjà rélatées.

Le missionnaire l'avait invité à se joindre aux excursionnistes comme aide-interprète. M. L'Heureux parlait couramment l'anglais, et il accepta l'invitation avec plaisir. Lors d'une réception publique à Ottawa, il fut l'interprète habile de Crowfoot qui fit un superbe discours,

accompagné de ces gestes éloquents propres aux peaux-rouges.

En terminant, Crowfoot posa respectueusement la main sur l'épaule du père Lacombe, et le regardant fixement dans les yeux dit à l'assemblée avec un accent de sympathie affectueuse difficile à rendre: "Cet homme "que vous voyez, *Arsous-Kitsi-Parpi*, est notre frère, non "pas seulement notre père, comme les visages-pâles l'ap-"pellent, mais notre frère... Il est un des nôtres!... "Quand nous pleurons, il pleure avec nous; quand nous "rions, il se réjouit avec nous... Nous l'aimons, il est "notre frère!..."

Ce témoignage simple et vrai était la meilleure récompense pour l'humble religieux qui, en se faisant comme l'un d'eux, avait su gagner toute leur affection et toute leur confiance.

Mgr l'archevêque d'Ottawa offrit un banquet aux visiteurs; de nombreux membres du clergé y assistèrent et furent charmés des bonnes manières des chefs sauvages.

Dans les hôtels, ces fiers guerriers refusèrent les chambres de luxe qu'on leur offrait. Ils préféraient être ensemble dans le même appartement, afin d'être plus à l'aise. Ils insistaient même pour que le père Lacombe partageât leur chambre: dès qu'ils le perdaient de vue, ils devenaient inquiets et soucieux.

Les excursionnistes vinrent ensuite à Montréal où l'enthousiasme ne fut pas moins grand. Pendant qu'ils y étaient, sir John télégraphia au père Lacombe de se rendre immédiatement à Ottawa pour affaires pressantes; mais ce fut aussi toute une affaire pour les indiens de le voir partir. Quand il leur annonça son départ, ils s'écrièrent: "Père, n'y va pas!... Si tu pars, qu'allons-nous devenir, seuls dans cette grande ville?"

Il leur promit d'être de retour le jour même. Alors ils demandèrent qu'on les servit dans leur chambre où ils l'attendraient. Ce qu'ils firent effectivement. Lorsque tard dans la soirée, le père Lacombe reparut, ils lui dirent d'une seule voix: "*Arsous-Kitsi-Parpi,* tu nous es toujours "fidèle... Tu nous dis la vérité... Nous sommes heureux "avec toi! Ne t'éloigne plus de nous."

Ils allèrent un jour à une *patinoire* où l'on donnait une fête en leur honneur. En voyant les évolutions des patineurs, ils éclatèrent de rire; ils avaient vu d'autres tours d'adresse en chevauchant à travers les plaines sur leurs coursiers fougueux!

Un autre jour ils se rendirent au théâtre royal. Mais l'éclat des brillantes lumières les fatigua bientôt; et d'ailleurs, ce qu'ils voyaient sur la scène ne les surprenait pas plus que le tableau de la vie civilisée qui se déroulait depuis quelques jours sous leurs yeux quelque peu ahuris.

Durant leur voyage, la démonstration la plus significative peut-être qui leur fut faite eut lieu à Montréal, au cours d'une vente de charité. [1] Vêtus de peaux, avec leurs plumes et leurs ornements de cuivre, les guerriers et leurs *cicerone* étaient le clou de la fête. Là comme ailleurs le majestueux Crowfoot attirait tous les regards. Un groupe d'indiens de Caughnawaga ne servit qu'à marquer le contraste. A la dernière soirée de vente, Crowfoot fut conduit sur la scène, et là on lui présenta une provision d'armes et de munitions qu'il refusa en disant:

"Je ne désire pas ces armes que vous voulez me don- "ner. Je suis venu ici, ni pour faire la guerre ni pour me "défendre; je ne suis ici que parmi des amis. Je n'ai "même pas un petit couteau de poche pour me protéger

---

[1] Grande tombola au profit de la cathédrale en construction.

"contre une attaque. Gardez vos armes, nous en avons "beaucoup dans notre pays."

Ces paroles du chef, traduites en français par le père Lacombe, soulevèrent un tonnerre d'applaudissements et de *vivats* prolongés. Son air froissé, la sincérité de sa déclaration d'amitié, toutes ses paroles prononcées avec la rude franchise des plaines, vibrèrent aux oreilles de la foule comme une chanson délicieuse et inconnue. Tout l'auditoire se mit à crier avec un entrain indicible: "Vive Crowfoot!"

Alors tomba sur la scène, aux pieds du guerrier, une grêle de fleurs, d'étoffes voyantes, de châles et de toutes sortes d'objets présentés comme souvenirs par la foule enthousiaste. Le père Lacombe expliqua aux trois chefs que ces présents étaient des gages d'amitié qu'ils devaient emporter aux alliés des Canadiens-français de Montréal. Crowfoot accepta ces cadeaux en remerciant ses amis de leur fraternelle attention à l'égard de leur nation.

Si la physionomie de l'indien reste impassible, son œil recueille tout ce qu'il voit et sa mémoire est fidèle. Longtemps après leur retour dans les *réserves* du Nord-Ouest, les loges des chefs Pieds-Noirs entendirent le récit des merveilles de l'est et des villes des blancs.

A la suite de tous ces événements, le nom du père Lacombe était devenu si populaire par tout le Canada, que quiconque avait besoin de renseignements concernant l'Ouest ou le Nord-Ouest, s'adressait tout de suite à lui.

C'est ainsi que vers la fin d'août, à l'occasion d'une fête sauvage dans la Colombie, il s'organisa une excursion d'évêques et de prêtres qui n'eurent rien de plus pressé que de s'assurer parmi eux la présence du père Lacombe. Celui-ci n'eût garde de refuser. Il alla même jusqu'à Montréal au-devant du groupe et obtint du Canadien-Pacifique un train spécial pour cette excursion. En

arrivant à Montréal, il rendit visite à Monseigneur Fabre et lui dit:

"Monseigneur, c'est pour vous surtout que j'accepte l'office de guide dans ce voyage qui sera, je le sais, le plus agréable de ma vie."

L'excursion comprenait les évêques de Montréal, des Trois-Rivières, de Nicolet, de Saint-Boniface et de plusieurs membres du clergé. Ils arrivèrent à Edmonton au commencement de septembre et furent reçus par les pères oblats et les habitants de la ville. Il en fut de même à Calgary, d'où ils se dirigèrent vers la Colombie.

Leur train était équipé avec luxe et confort, mais ce qu'il y eut de plus agréable, c'est que partout, dans les postes où ils devaient s'arrêter, les missionnaires oblats isolés et les frères convers s'étaient réunis pour saluer les visiteurs et leur présenter leurs hommages. Si les soutanes de ces ouvriers évangéliques étaient râpées et jaunies par le soleil et les intempéries, l'on sentait du moins vibrer sous ces pauvres vêtements des cœurs tout neufs et pleins d'ardeur et de dévouement.

Vancouver était le *terminus* encore incomplet du Canadien-Pacifique; les visiteurs y furent reçus par les autorités municipales. Vers le soir on les conduisit au port où un spectacle féérique les attendait. De ce site dominant la baie, ils apercevaient de l'autre côté un village indien fantastiquement illuminé de lanternes chinoises. Une flottille de canots indiens, reliés entre eux par des girandoles de lanternes multicolores, vint à leur rencontre et entoura bientôt le bateau qui les emportait. C'était une vision de rêve que ces milles lueurs se balançant dans l'obscurité au gré des flots, tandis que de centaines de poitrines jaillissait une mélopée sauvage que les échos répétaient aux échos. Sur la berge, trois gros canons mêlaient leur note sonore à ce puissant concert: c'était féerique!...

Bientôt après, sur le terre-plein de l'église, le chef de la tribu *Squamish,* en grande tenue, souhaita une cordiale bienvenue aux visiteurs émerveillés.

Le lendemain, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, bénit la première pierre de l'église catholique de Vancouver. Dans l'après-midi du même jour, les évêques et le clergé se rendaient en bateau à vapeur à Victoria. Ils trouvèrent la ville en deuil, et le palais archiépiscopal et la cathédrale drapés de noir. La nouvelle venait d'arriver du nord que Mgr Seghers, leur archevêque, avait été tué au mois de novembre précédent par le guide qui le conduisait dans le district du Yukon. Ce lamentable drame qui avait fait un nouveau martyr, avait jeté la consternation dans le pays. Les visiteurs de l'est furent reconnaissants du soin que la providence avait pris de leur ménager la possibilité d'assister au service et d'offrir leurs sympathies au clergé et à la population de Victoria.

Les voyageurs se remirent ensuite en route pour Calgary où, après avoir remercié le père Lacombe, leur cher "sauvage", comme ils l'appelaient, ils lui firent leurs adieux pour rentrer à Montréal. Quant à notre missionnaire, après ce repos réparateur, il reprenait son œuvre à Calgary et sur les *réserves* des Pieds-Noirs. De retour parmi ses paroissiens, il se remit à la besogne avec ardeur, se donnant, suivant sa coutume, tout à tous et sachant mettre la remarquable influence qu'il avait su se ménager un peu partout au service de tous ceux qui pouvaient en avoir besoin: il ne reculait jamais devant les inventions les plus bizarres et les plus inattendues. Qu'on en juge par l'histoire suivante où il prit fait et cause pour un indien devant les juges de Winnipeg.

Avant l'établissement des cours de justice dans les tribus du Nord-Ouest canadien, les indiens se faisaient justice à leur guise suivant leurs coutumes. C'est ainsi

qu'ils infligeaient aux inculpés différents genres de supplice suivant le cas. Lorsqu'un indien s'était rendu coupable de meurtre par exemple, la vengeance suivait immédiatement le crime et le meurtrier était exécuté sur place par l'un des parents du mort. On le dépouillait ensuite de ses vêtements, et tout ce qu'il possédait devenait la propriété des proches de la victime qui se déclaraient ainsi satisfaits. D'autres fois, après avoir été dépouillé, le meurtrier était chassé de la nation et exilé jusqu'à sa mort. Ainsi se terminait le procès à la façon des sauvages, et tout était oublié.

Or, il arriva un jour, dans la tribu des Gens-du-Sang de la vallée de la rivière à l'Arc, où se donnait un grand festin, sous une immense tente, qu'une jeune femme indienne fut assassinée par son mari jaloux. Ce crime accompli par l'un des principaux de la nation, qui avait eu jusque-là une bonne réputation, produisit un grand émoi dans tout le camp. Le meurtrier alla immédiatement se livrer aux parents de la victime, et, pour calmer leur juste fureur, il leur donna ses chevaux et tous ses biens. Il se dépouilla même de ses vêtements. C'est tout ce qu'on pouvait exiger de lui: justice était faite... Le malheureux, dégagé vis-à-vis des siens, fut cependant arrêté par les blancs, bien que les lois du Canada fussent encore inconnues dans les tribus peaux-rouges.

Il n'y avait alors aucun tribunal constitué dans cette partie du territoire, aussi dut-on mener le prisonnier à Winnipeg, à 900 milles de là, pour y être traduit devant le seul tribunal fonctionnant alors dans les pays d'en Haut.

Or, ce sauvage nommé *Kenekowan* avait, parmi les siens, la réputation d'un homme tranquille et bon pour tous. Bien connu du père Lacombe, il s'en fut le visiter dans sa prison et ne put contenir son émotion.

"Maintenant, s'écria le sauvage, je suis certain de

"vivre, car je sais que tu vas m'arracher aux mains des "blancs. J'ai commis un grand crime, il est vrai, mais ne "l'ai-je pas expié, en partie, et ma nation ne me l'a-t-elle "pas déjà pardonné ?"

"Mon cher ami, répondit la robe-noire, je suis loin "d'être tout-puissant ici; promets-moi d'être bon dans "l'avenir, et je ferai ce que je pourrai pour ta délivrance. "Mais la loi des blancs est terrible et sans merci pour les "coupables."

Le prisonnier ne cessait de répéter: "Si tu ne m'abandonne pas, je suis sûr de vivre!"

Devant la naïve confiance du malheureux, le père Lacombe, toujours indulgent pour ses enfants ignorants des prairies, prit la résolution de se constituer l'avocat et le défenseur de *Kenekowan.* Déjà du reste, Mgr Grandin et plusieurs confrères venaient de lui écrire, lui demandant de faire son possible en faveur du prisonnier, ce qui ne saurait qu'ajouter au prestige des missionnaires auprès des tribus sauvages.

Il se rendit donc auprès de Mgr Taché lui demandant d'approuver son dessein. Le digne prélat acquiesça, mais voulut en même temps sauvegarder la dignité du sacerdoce qui défend aux clercs de faire l'office d'avocat dans les causes séculières. Il fut permis au père Lacombe de recourir à un avocat qui lui servirait de porte-parole devant la cour. Le juge Bétournais accepta la solution de Mgr Taché, s'appuyant sur la parfaite connaissance qu'avait le père Lacombe des mœurs et des coutumes des sauvages de ces contrées où le code civil n'avait pas encore été promulgué.

Le procès commença. La salle était encombrée de curieux qui semblaient sympathiser avec le malheureux enfant des prairies amené de si loin pour entendre peut-être une sentence de mort. Vint l'appel des jurés; le

père Lacombe avait fait comprendre à son sauvage que ces douze hommes décideraient de son sort. Le pauvre *Kenekowan* dans tout ce monde ne connaissait que son bienfaiteur. A mesure qu'on lui présentait un juré, il attendait un signe de la robe-noire pour l'accepter ou le récuser. L'accusation fut soutenue par Mtre Dubuc, avocat de la Couronne. Mais laissons parler les Mémoires.

"Mon adversaire, que je craignais, ne fut pas trop redoutable. L'avocat de mon choix fit son plaidoyer et j'attendais avec une impatience fébrile le moment de faire le mien. Je priais en même temps l'ange gardien de mon sauvage de m'inspirer et je me sentais plus de courage. Enfin le juge Bétournais me demande ce que je savais des mœurs des indiens des grandes plaines, m'assurant que la Cour me donnait toute lattitude de parler pour l'éclairer à ce sujet.

"Je fis mes remarques en français, en anglais et en sauvage, afin d'être bien compris de tous. On voulut bien me suivre pendant une heure sans que je me rendisse compte du temps écoulé. Les plaidoiries étaient terminées; tout avait été dit pour et contre l'accusé. Pour ma part, j'avais soutenu que le gouvernement, pas plus que la loi canadienne, n'avait le droit de juger cet homme complètement étranger à nos coutumes et à nos lois, d'ailleurs déjà jugé, condamné et puni par les lois de sa propre nation.

"Après le résumé des débats que le juge fit dans la note sévère et énergique, le jury se retira pour délibérer. Le moment critique était venu; je tremblais pour le sort de mon client. Après quelques instants de délibérations qui me parurent interminables, le président du jury se retourna vers le juge et rendit son verdict: "Non coupable".

Ce fut une manifestation joyeuse dans toute l'as-

semblée; les félicitations pleuvaient sur celui qui venait de recouvrer à la fois la liberté et la vie. On enleva les fers au prisonnier qui fut remis aux mains de son défenseur et logé au presbytère. Le long du chemin, ils étaient accompagnés d'une foule sympathique qui acclamait le missionnaire pour l'exemple de fraternité chrétienne qu'il venait de donner.

Le brave *Kenekowan* ne savait que faire pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur.

"Je l'avais toujours dit, s'écria-t-il, en versant des "larmes de joie, que l'on t'écouterait, toi qui as toujours "eu pitié des misérables comme moi! Je te promets que "désormais je ne ferai jamais de mal à personne. Je "serai bon pour tout le monde et je ferai tout ce que je "pourrai pour les robes-noires et pour les blancs. Je "dirai à ma nation tout ce qu'ils ont fait pour moi, et je "suis persuadé qu'ils se réjouiront en m'entendant. "Je leur dirai que c'est le Grand-Esprit qui t'a inspiré pour "me sauver la vie!"

Le gouvernement se montra généreux en fournissant des vêtements à l'indien et en l'envoyant conduire dans sa tribu par la police montée. La délivrance du prisonnier prédisposa, comme on l'avait prévu, la nation des Gens-du-Sang en faveur des missionnaires et de leur doctrine.

Toutes sortes d'œuvres cependant se disputaient l'activité du père Lacombe. Et, tout d'abord, les écoles catholiques fondées par lui-même et ses collaborateurs, qui passaient alors par une crise terrible qui dure encore aujourd'hui.

"L'acte constitutionnel des territoires, écrit le ré-"vérend père Jonquet, garantissait à la minorité catho-"lique le libre établissement d'écoles séparées partout où "elle le jugerait à propos. C'était un contrat entre les

"pouvoirs publics présents et futurs du Canada et les "habitants du Nord-Ouest. C'était aussi une vraie cons-"titution assurant aux habitants du pays, particulière-"ment aux colons de langue française, l'usage officiel de "leur langue et le maintien des écoles séparées. D'après "la loi, les catholiques pouvaient organiser eux-mêmes "leurs écoles et les voir soutenues par les deniers publics. "Elles étaient sur un pied d'égalité parfaite avec les écoles "du gouvernement et avec les écoles protestantes."

L'envahissement sectaire se fit lentement, mais sûrement. Avec quelle tristesse les apôtres de l'Évangile voyaient l'influence orangiste détruire ce qu'ils avaient édifié au prix de tant de labeurs et de sacrifices! Les règlements favorables à l'enseignement catholique étaient foulés aux pieds presque à mesure qu'ils étaient établis. On constatait chaque année une diminution sensible des droits des catholiques.

"L'histoire fidèle et complète du travail lent et sourd "de tout ce monde acharné à la destruction de nos écoles, "écrivait l'honorable M. Forget, serait curieuse à faire, et "nombre d'âmes candides seraient certes plus qu'étonnées "si l'on faisait à chacun sa part de responsabilités."

D'un autre côté, Mgr Grandin fit un jour entendre ses plaintes aux archevêques et aux évêques du Canada dans une lettre publique qu'il leur adressait.

"Le parti catholique français, disait-il, a des droits qu'on ne peut lui ravir sans injustice; il a même des droits à la reconnaissance de ce parti fort et puissant qui tient à l'opprimer. Ne sont-ce pas en effet les Canadiens-français et les métis qui ont rendu possible la colonisation du Nord-Ouest? Ne sont-ce pas les Canadiens-français et les métis qui ont facilité les rapports des blancs avec les sauvages? Ne sont-ce pas les Canadiens-français et les métis qui sont encore aujourd'hui le vrai trait d'union

entre les uns et les autres? Mais la reconnaissance, le souvenir même d'une obligation n'est pas, paraît-il, la vertu des puissants. Il nous faut nous, la minorité, nous résigner à ne plus compter dans la société, trop heureux si l'on nous permet de vivre comme des parias et des vaincus. Malgré une certaine dose d'humilité que je m'efforce de cultiver en moi, il m'en coûte cependant, pour moi et pour les miens, de me résigner à vivre à ces conditions."

Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, répondait là-dessus à l'évêque de Saint-Albert:

"Courage, cher seigneur, ne vous laissez pas abattre par les difficultés sans cesse renaissantes sous vos pas. Est-il étonnant que le démon mette tout en œuvre pour paralyser vos efforts, quand on considère l'importance de la cause à laquelle vous travaillez? Il s'agit de l'avenir religieux de cette immense contrée qui sera habitée par des millions d'hommes avant cent ans."

Et plus tard:

"Nous ne sommes point des hommes politiques, mais nous avons un intérêt sacré à défendre et à protéger auprès des gouvernements et, avec la grâce de Dieu, nous n'y manquerons pas; nous userons de tous les moyens légitimes que nous donne la constitution de notre pays pour atteindre efficacement cette fin sacrée.

"Le maintien de la langue française comme langue officielle, sur le même pied que la langue anglaise, la protection des missions catholiques contre toutes les tentations du fanatisme sectaire, à l'ombre de l'autorité gouvernementale, sont des choses garanties par la constitution du pays et tellement essentielles pour nous, Canadiens-français, qu'elles rallieront tous les députés de notre nationalité, sans distinction de parti, comme un seul homme, quand il s'agira de les défendre contre d'injustes agresseurs.

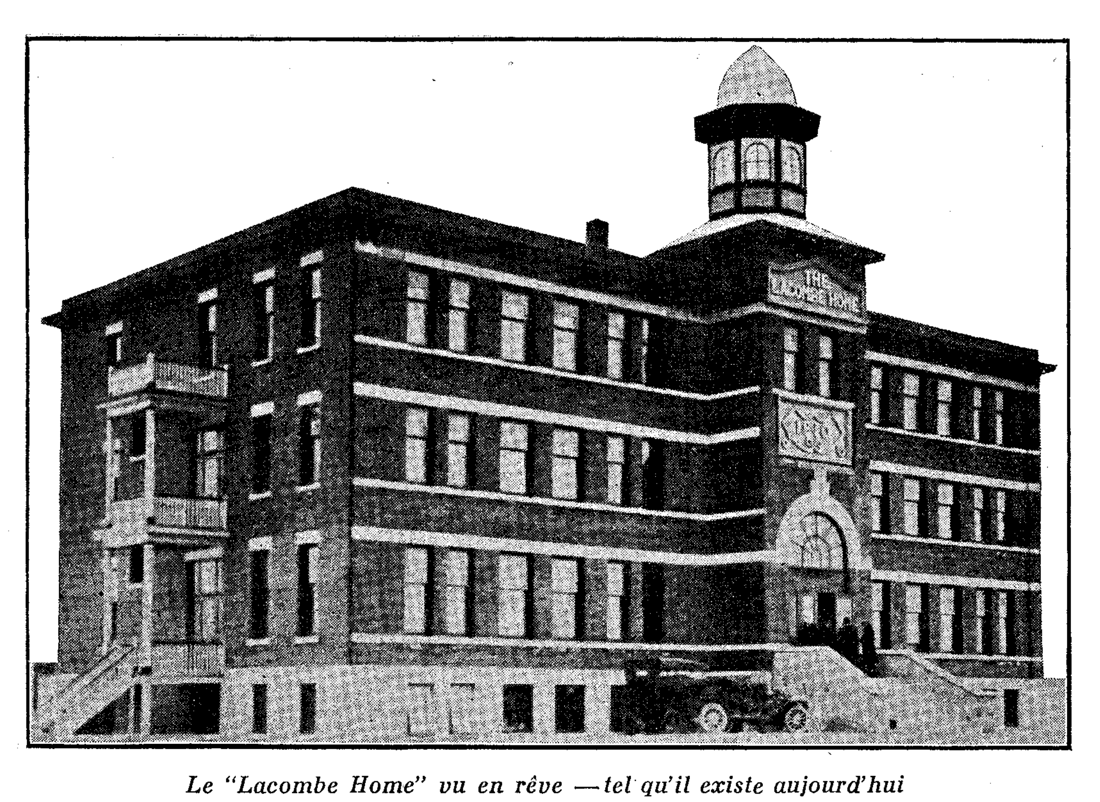
"Courage donc, et regardons l'avenir avec confiance, quel que soit le nombre de nos adversaires!..."

Du courage, le père Lacombe, comme Mgr Grandin, en avait, et tous deux ne cessèrent de lutter pas à pas contre les violations successives de ce qu'ils considéraient à juste titre comme leurs droits les plus sacrés. Et leurs autres œuvres réclamaient aussi toute leur sollicitude. C'est ainsi que nous voyons l'évêque de Saint-Albert et son vicaire général entreprendre une nouvelle tournée de quêtes à travers les États-Unis et la province de Québec. Dieu sait ce que les missionnaires mendiants eurent à souffrir. Dans plusieurs paroisses ils étaient les bienvenus, dans d'autres un peu moins; dans quelques-unes, la permission de prêcher et de quêter leur était tout simplement refusée. D'aucuns, tout en déliant, comme à regret, les cordons de leur bourse ne manquaient pas de murmurer: ils étaient fatigués des appels incessants des missionnaires. Les pasteurs, eux aussi, voyaient augmenter leurs propres charges paroissiales, de sorte que les pauvres mendiants, après avoir épuisé les efforts de leur générosité, s'en allaient ailleurs. Le père Lacombe écrivait à l'un de ses amis:

"Quelle tâche, mon très cher! Je suis toujours en-"combré de lettres, de journaux, d'annonces, et puis... ces sermons!

"Imaginez-vous me voir dans les chaires de vérité de ces grandes églises, devant les prêtres, les séminaristes et la foule. Écoutez-moi débuter ainsi: Mes chers frères, je ne suis qu'un pauvre missionnaire indien!... Il faut que l'Évangile soit prêché aux pauvres; c'est pourquoi mon évêque et moi nous venons faire appel à votre libéralité... et ainsi de suite. Continuez, mes frères missionnaires, à prier pour nous."

Au cours d'un de ces voyages, le père Lacombe rendit



Le "Lacombe Home" vu en rêve — tel qu'il existe aujourd'hui

visite à la célèbre mère Catherine Drexel, de Philadelphie, qui, au moment d'entrer dans la vie religieuse, disposa de sa fortune en faveur des indiens et des nègres; elle ne laissa pas partir son visiteur sans lui faire une généreuse offrande pour ses missions. A Providence, Rhode-Island, le missionnaire fut invité à visiter un magnifique hospice consacré au soin des vieillards et des orphelins; c'est là qu'il eut comme la vision de ce qu'il aimerait à faire plus tard, le "Lacombe Home" de Midnapore.

La tournée de quêtes rapporta $6,000.00. Outre cette somme destinée aux missions de l'ouest, le père Lacombe réservait toutes sortes de cadeaux pour ses collaborateurs; une cloche à la mission de Banff; au père Vantighen, un ostensoir; au père Blais un chemin de croix; aux indiens du père Leduc, des cartes illustrées du nouveau Testament avec une lanterne magique. Il fut surtout prodigue envers le père Legal.

"Venez, mon cher ami, venez voir ce que je vous "apporte: tout cela vient de votre ami quêteur. Tenez, "voici une selle de prix, une machine à laver; dans cette "boîte, vous trouverez quatre beaux volumes de l'Histoire "de l'Église, et enfin dans cette autre, je vous laisse le "soin de deviner ce qu'il y a.

"C'est vraiment trop beau, dit le père Legal qui pous- "sait une nouvelle exclamation à l'apparition de chacun "des objets annoncés. Mais, permettez-moi d'ouvrir "cette dernière boîte; il me sera plus facile de deviner ce "qu'elle renferme. C'est bien ainsi que vous l'entendez, "n'est-ce pas? Oh? c'est une belle horloge et avec "sonnerie, encore! Mais c'est magnifique, tout ce que "vous me donnez là. Je crains que ce ne soit vraiment "trop de luxe pour un pauvre missionnaire des sauvages!"

Après tant de fatigues et de surmenage, le repos s'imposait, et le père Lacombe s'en fut à Lethbridge. Là,

comme dérivatif à son ministère apostolique, le père Vantighen se livrait à la culture d'agrément, se faisant fort de prouver que le succès répondait à ses efforts. Cette année-là, malheureusement, la saison fut mauvaise et le pauvre horticulteur se vit en butte aux lazzis et aux quolibets de son joyeux confrère. Cette fois encore, malgré tout l'agrément qu'il trouvait à Lethbridge, le père Lacombe dut abréger son séjour et se rendre à Edmonton où la maladie le retint quelques semaines, puis à Saint-Boniface où il prit part, avec Mgr Grandin, au premier concile des évêques de la province, réunis sous la présidence de Mgr Taché.

Le 12 octobre 1889, nous trouvons le père Lacombe au fort MacLeod où il fait sa retraite annuelle; il y reçoit la visite du gouverneur Stanley. Le missionnaire exposa franchement les besoins des écoles indiennes et l'incapacité notoire de certains fonctionnaires dans leur administration. Le gouverneur admira la franchise de l'apôtre des sauvages et lui promit de faire droit à ses justes réclamations.

Nous avons maintes fois constaté que l'humble religieux n'était jamais oublié de ses amis. Quelques jours avant Noël, il reçut de M. Van Horne, une lettre qui montre combien il le tenait en haute estime; cette lettre contenait un *laissez-passer* sur toutes les lignes du Canadien-Pacifique.

Montréal, 22 décembre 1889

Cher père Lacombe,

Nous vous suivrons encore avec nos locomotives et nos rails partout où vous voudrez aller et il est fort possible qu'avant la fin de l'année prochaine vous entendiez le sifflet de nos machines à MacLeod. Ci-inclus un petit charme contre nos conducteurs qui pourra vous servir au besoin.

Avec mes meilleurs souhaits de bonne santé et de longue vie, je vous prie de me croire bien fidèlement vôtre,

W. C. Van Horne.

Le père Lacombe conserve encore cette lettre, et il ne tarit pas d'éloges sur le compte de sir Van Horne.

"Voyez-vous cette lettre, dit-il, elle me vient d'un "grand bienfaiteur, d'un homme enfin que je n'aime pas "comme les autres hommes, parce qu'il est fait différem-"ment des autres.

"Il est ce que l'on peut appeler un être excellemment "doué. Il n'a pas seulement son génie, son esprit, sa "science, mais il a un cœur, un cœur de père et de mère à la "fois, ce qui est excessivement rare chez l'homme. Il a "toujours été superbe jusque dans les moindres détails "de la vie."

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

1890–1893

MORT DE CROWFOOT. — VOYAGE EN COLOMBIE ANGLAISE. LE PÈRE LACOMBE COMMISSIONNAIRE DE TOUT LE MONDE. — L'HÔPITAL DES GENS-DU-SANG. — LA GRANDE EXCURSION ÉPISCOPALE; LE CHAR D'ISRAEL. PINCHER-CREEK: ON EST ERMITE OU ON NE L'EST PAS. — OUVERTURE DE L'HÔPITAL.

De toutes les œuvres divines, la plus divine n'est-elle pas celle de coopérer au salut des âmes!... Le père Lacombe dont la vie et les énergies s'enflammaient de plus en plus pour cette portion de l'humanité que le monde méprise, et que les sophistes rencontrent en haussant la tête de dédain, avait toujours eu à cœur la conversion du grand chef Pieds-Noirs, *Sapomarxikaw*—Pied-de-Corbeau. Bien des fois, le célèbre *Crowfoot* avait promis à l'homme au bon cœur— *Arsous-kitsi-parpi* et aux autres missionnaires catholiques d'embrasser la religion du Christ; il n'ignorait pas qu'elle fût la bonne, mais la crainte de ne pouvoir en observer les lois lui en faisait toujours remettre l'exécution à plus tard. Il estimait à ce point la religion catholique, qu'il ne permit jamais à un ministre protestant de pénétrer sur sa *réserve,* selon une promesse faite au père Lacombe. Toute la nation observait là-dessus fidèlement ses ordres.

Le chef Crowfoot était, sans contredit, l'homme le plus aimé et le plus respecté dans toutes les tribus du Nord-Ouest canadien. Il était doué d'une intelligence remarquable. Lorsque tout jeune, il prenait part aux expéditions contre les tribus ennemies, il revenait couvert de trophées, sa ceinture garnie de chevelures, et à ses côtés pendaient les dépouilles de l'ennemi. Il appartenait à une famille de braves; sa valeur et son audace étaient proverbiales. Ses hauts faits et son éloquence dans les conseils, au retour des batailles, lui valurent de bonne heure le titre de chef de sa tribu, mais ce ne fut qu'après la mort de son père qu'il fut proclamé solennellement grand chef de toute la nation. Conciliant et pacifique, Crowfoot fut toujours l'ami et l'allié des blancs. Charitable, plein de sympathie pour les pauvres de sa nation, ceux-ci le regardaient comme leur père et leur protecteur. Il était rusé en politique et habile dans les affaires. Par son influence personnelle, il vit s'accroître jusqu'au culte sa popularité parmi les siens.

Encore païen lui-même, il permettait cependant à ses enfants de se faire catholiques, respectait leurs convictions et se montrait plein d'égards pour les hommes de la prière. Bien qu'atteint depuis longtemps d'une maladie de cœur, Crowfoot était encore dans toute sa force et sa vigueur quand, vers le milieu d'avril 1890, il fut pris d'une pneumonie qui, au bout de dix jours, enleva tout espoir.

On se hâta de faire venir de Calgary le médecin de la *réserve* qui accourut en compagnie du père Doucet, oblat. Il y avait alors, dans la loge du chef, une foule d'indiens et de *gens de la médecine* qui se rendaient importants à grand renfort de bruit, de *tam-tam* et d'incantations. Ils cessèrent momentanément à l'arrivée du prêtre et du médecin. Bientôt, le tumulte recommença de

plus belle et dura jusqu'à la nuit, alors que, épuisés de fatigue, les sorciers s'endormirent.

Le bon père Doucet n'avait pas quitté le malade. Vers minuit, celui-ci demanda le docteur. Mais il ne restait, semblait-il, qu'à essayer de sauver son âme. Le missionnaire lui demanda s'il ne désirait pas embrasser la religion catholique et recevoir le baptême. Pour toute réponse, Crowfoot fit un grand signe de croix et essaya de prier. Le père Doucet se hâta de le baptiser sous condition et le malade perdit connaissance.

Peu après les *gens de la médecine* recommencèrent leur affreux vacarme avec une nouvelle ardeur. Le reste de la nuit se passa dans un bruit assourdissant, avec incantations, aspersions, etc., etc. Il n'en fallait pas davantage pour hâter la mort du pauvre chef.

Le 23 avril, au déclin du jour, le malade reprit connaissance et s'efforça de donner quelques bons avis à son peuple, mais il ne prononça que peu de paroles. Le docteur, qui avait fui à Gleischen, à cause des menaces des sorciers et des *gens de la médecine,* était revenu sur un ordre exprès d'Ottawa pour assister le chef jusqu'à la fin. Mais il ne put recourir aux ressources de son art. Malgré les désirs de Crowfoot, ces démons s'y opposaient de toute la puissance de leurs superstitions. Néanmoins, le père Doucet eut toujours accès dans la loge du mourant qui semblait heureux de voir le prêtre à ses côtés. En vain Crowfoot faisait-il signe à ses bourreaux de cesser leurs insufflations, leurs aspersions et le bruit assourdissant du *tam-tam,* il ne put y réussir. Ils ne s'arrêtèrent qu'à sa mort pour se faire ensuite grassement payer.

Le malade était souvent dans le délire. M. Lauder, fonctionnaire du bureau indien, et M. Jean L'Heureux, interprète de la réserve, arrivèrent et profitèrent des moments lucides du mourant pour prendre ses dernières vo-

lontés. Crowfoot essaya encore de donner quelques conseils à son peuple, mais il tomba bientôt dans une sorte de léthargie dont il ne sortit plus qu'à de rares et courts intervalles. Il se ranima vers onze heures du soir, se fit dire le chant de guerre par son beau-frère, *Rabbits-Carrier*, et revêtir de ses habits de cérémonie et de tous ses ornements sauvages: jaquette en peau de chevreuil, mitaines de peau de jeune buffle, panache de plumes de corbeau —*ekkinam*—. On lui apporta ensuite son calumet d'apparat qu'on lui mit aux lèvres; il sembla fumer machinalement. Il était immobile et comme insensible. La journée se passa ainsi. Il expira entre trois et quatre heures de l'après-midi.

La maladie de Crowfoot n'avait duré que dix jours; au moment où il mourut, son cheval favori était abattu d'un coup de fusil. Le père Doucet, témoin de l'agonie et de toutes les scènes qui suivirent, dit que l'on ne peut se faire une idée des lamentations et du désespoir des indiens. Le père Lacombe, que des devoirs avaient retenu loin du lit de souffrances de son ami Crowfoot, alla, plus tard, offrir ses regrets et ses paternelles sympathies à ses pauvres enfants affligés.

Purifié dans l'eau régénératrice du baptême, le roi des Pieds-Noirs déposa son sceptre entre les mains de son frère *Trois-Bœufs*, le 24 avril 1890. Pour lui, il s'en allait confiant et plein de sérénité vers le séjour inconnu de l'éternité. On lui fit de magnifiques funérailles à la mission catholique de Blackfoot Crossing, où les indiens se rendirent en foule au lieu de la sépulture, en pleurant et en gémissant. Tous les fonctionnaires du bureau indien étaient présents aux obsèques. Suivant la coutume indienne, l'on renferma dans l'immense cercueil du défunt tous les objets lui ayant appartenu. Plus tard, l'on érigea sur sa tombe une croix en granit bleu, portant

d'un côté l'inscription: *Crowfoot, père de son peuple,* et de l'autre: *Chef Crowfoot, décédé le 24 avril 1890, à 4 heures p.m. — Inhumé le 26 — R.I.P.*

Trois-Bœufs qui succéda à Crowfoot, comme chef de la nation, n'eut jamais le désintéressement, ni l'habileté, ni l'influence de son frère. Aussi, malgré les efforts des missionnaires et des religieuses, la nation des Pieds-Noirs s'en alla, sous son administration, vers la décadence et la ruine.

Vers le même temps, les indiens chrétiens de la Colombie Britannique préparèrent de grandes solennités religieuses. Le père Lacombe aurait bien voulu y emmener quelques-uns de ses chefs sauvages, mais le gouvernement canadien ne crut pas devoir accorder l'autorisation nécessaire. Il partit lui-même le 30 juin, accompagné seulement des pères Legal et Doucet. Ce fut un voyage enchanteur à travers les montagnes Rocheuses. Le dimanche précédant la grande fête, le père Lacombe chanta la grand'messe, dans la cathédrale de Victoria, assisté de ses deux compagnons comme diacre et sous-diacre. Ils poussèrent ensuite par New-Westminster et Vancouver jusqu'à Séchelles, où les conduisit une flottille de canots sauvages.

Il y avait là au moins dix à douze camps de diverses tribus: les Séchelles, les Squamish, les Sycannis, les Illoets, les Chilcotins, les Stickeens, les Douglas, les Caribous, les Suskwaps, les Porteurs et les Séminoles. Chaque groupe était accompagné de son missionnaire, et le vénérable Mgr Durieu, évêque de Westminster, était au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfants.

La mission dura plus d'une semaine et se termina le jour de la Fête-Dieu par la procession du Très-Saint Sacrement présidée par Mgr Lemmens, évêque de Victoria. Un grand nombre de fidèles de toutes les parties du

Canada étaient accourus pour cette fête qui n'avait jamais eu sa pareille en territoire indien.

Le canon annonça le départ de la procession, et sa grande voix ne cessa de tonner, dominant les six fanfares des écoles indiennes, les prières liturgiques et les cantiques chantés en douze ou treize dialectes différents. Les sauvages, dans leurs costumes éclatants, suivaient, sur une double file, dans un ordre parfait. Sur tout le parcours, les fleurs, la verdure, les drapeaux et les lanternes chinoises formaient une somptueuse décoration. Deux reposoirs, disposés avec goût par des mains pieuses, servaient de trônes au Dieu de l'hostie. La procession prit fin au pied du calvaire élevé sur la colline en face du village de Séchelles. Douze indiens y figurèrent le mystère de la passion d'une façon saisissante. Ce spectable émouvant fit une vive impression sur les sauvages et sur tous les assistants.

Après le repas servi suivant les exigences de la civilisation la plus raffinée, il y eut une nouvelle procession. La statue de la Vierge du Rosaire fut portée triomphalement par les indiens à travers les rues illuminées et tout enguirlandées de lanternes chinoises. Un peu partout, des feux de bengale s'allumaient soudain et faisaient de grands voiles ombrés dans de violentes clartés où surgissaient brusquement des panoramas fantastiques. Les bons indiens déliraient de joie comme des enfants. Musique en tête, ils reconduisirent les visiteurs jusqu'à la baie où les attendait le vapeur Yosemithe. Quelques instants encore, les voyageurs purent jouir de la vue du village illuminé, entendre les éclats des fanfares. Puis les derniers échos se turent, les dernières lueurs s'éteignirent dans le lointain et il ne leur resta plus de la fête que le regret de sa fin si prompte et le souvenir agréable et réconfortant qu'ils en remportèrent avec eux. Quelques ministres pro-

testants, témoins de ces démonstrations, avouaient qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus touchant que ces fêtes religieuses des indiens.

En chemin, les trois missionnaires se communiquaient leurs impressions et faisaient des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage des Pieds-Noirs. Ils en étaient tout tristes et le père Lacombe écrivait sur ces entrefaites à son évêque:

Je crois, Monseigneur, que l'orgueil invétéré des Pieds-Noirs est ce qui les retient le plus dans leurs superstitions et leur paganisme. Je dis invétéré, je devrais plutôt dire inné, car ils n'ont pas la moindre conception de la vertu d'humilité, non plus qu'un seul mot dans leur langue qui en exprime le sens.

Le sauvage pied-noir ne s'humiliera jamais et ne dira pas non plus: je suis un pécheur; au contraire, du plus vieux au plus jeune, tous prêchent leur propre grandeur. *Or, Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles.*

La seconde raison qui retient loin du christianisme les pauvres Pieds-Noirs est leur pratique diabolique de la polygamie. Les anciens, malgré les efforts des missionnaires, retiennent l'usage antique de vendre leurs filles à l'âge de sept ans pour en faire la femme d'un homme fait.

Cependant, il faut ajouter que *Natous* et *Crowfoot*, les deux chefs les plus remarquables de la nation, ainsi que certains chefs inférieurs, n'ont jamais suivi cet usage infâme Aussi, furent-ils remarqués comme les plus sages et les plus respectés de leurs tribus.

De retour à Calgary, le père Lacombe n'y séjourna pas longtemps, il voyagea. Il lui fallait voyager. Et pourtant, malgré son énergie, il ressentait le poids de ses durs labeurs. Il écrivait à un confrère chargé du ministère chez les Gens-du-Sang:

Mon cher ami, sur le chemin... toujours sur le chemin... *Quel commerce* ! Hier, j'arrivai d'en bas de Québec et ne me suis arrêté que quelques instants à l'évêché. Je pars pour Rimouski. Voyez la vie que je mène! Mais, me direz-vous, tout cela conduit au ciel! Sans doute, mais j'ajouterai que ce n'est pas sans prendre la poussière du chemin!

Et au père Legal:

Les préoccupations m'écrasent; je me sens tellement fatigué que j'ai formé le projet d'une vie solitaire pendant quelque temps. Si Monseigneur

veut bien me le permettre, c'est au pied de la côte de Pincher Creek que j'établirai mon ermitage.

Ce n'était pourtant pas encore le temps de mettre ce projet à exécution. Le père Lacombe n'était pas homme, malgré la fatigue, si grande fût-elle, à abandonner sa mission pour prendre un repos, même légitime. Outre les affaires importantes dont il avait à s'occuper dans ses voyages, son carnet de notes est rempli des commissions de toutes sortes dont on ne se privait pas de le charger: c'était une famille, un parent, un ami à voir de la part d'un confrère, ou encore des sollicitations de bourses au collège ou au couvent pour un jeune homme ou une jeune fille sans fortune.

Il s'acquittait scrupuleusement, à la lettre, et sans retard, de ces mandats qui intéressaient tout le monde, excepté lui-même. Mais que d'ennuis, que de fatigues pour accomplir ce qu'il se plaisait à appeler son *devoir additionnel*! Lorsque dans telle maison d'éducation, il lui arrivait de ne pouvoir obtenir la faveur demandée pour un jeune homme intelligent, plein de bonne volonté et de sérieuses dispositions, il assumait souvent lui-même toute la charge des dépenses et le faisait instruire quand même. "Aider le pauvre, c'est aider Dieu!" répétait-il.

Vers l'automne de 1891, comme le père Lacombe songeait sérieusement à se retirer dans son ermitage, il dut aller représenter le diocèse de Saint-Albert à la fête du cinquantenaire de l'arrivée des Oblats à Montréal. Ce fut pendant ce séjour qu'il fit dans la métropole canadienne, que le conseil d'administration du chemin de fer Pacifique-Canadien lui fit don d'une magnifique peinture de la Vierge, venant de Florence, que l'on voit encore aujourd'hui au-dessus du maître-autel dans l'église Sainte-Marie de Calgary.

Un autre bonheur l'attendait à Ottawa. Il y avait des années que Mgr Grandin et le père Lacombe faisaient démarches sur démarches auprès du gouvernement fédéral pour obtenir la construction d'un hôpital sur la réserve des Gens-du-Sang. Toutes leurs sollicitations étaient demeurées vaines. Un beau jour enfin, le vieux missionnaire reçut du ministre l'assurance formelle que ses souhaits allaient être réalisés. Voici la lettre joyeuse qu'il écrivit à un correspondant de l'Ouest:

Mon cher père Legal,

Remerciez Dieu avec moi! Hier j'ai eu une *interview* avec Dewdney; il s'est montré très aimable. Ses premières paroles furent celles-ci: Mon père, vous avez votre hôpital; j'ai l'argent qu'il vous faut. En entendant ces paroles, mon cœur battit bien fort et je n'en dormis pas de la nuit.

A présent, mon cher père, ami et compagnon de missions, il nous faut remuer ciel et terre pour faire un succès de cette affaire. Si vous réussissez, a ajouté M. Dewdney, je crois pouvoir vous prédire que vous obtiendrez plusieurs établissements semblables pour les réserves indiennes. Il est aussi entendu que l'hôpital sera bâti près de votre maison.

Mon cher père, la joie m'étouffe; vite à l'œuvre, et que je voie bientôt un plan superbe sortir de vos mains habiles... *Quid retribuam Domino!*

En 1892, le père Lacombe, se souvenant du grand bien qui était résulté de la première excursion épiscopale traversant les provinces de l'ouest pour aller à Victoria, résolut d'en organiser une nouvelle. Il fallait que les évêques de l'est connussent davantage les pays nouveaux en plein essor de colonisation. Leur visite serait pour les pionniers de la civilisation un puissant réconfort et un précieux encouragement. Pour mener à bien son entreprise, le vieux missionnaire comptait sur l'aide de ses amis du Canadien-Pacifique: elle ne lui fit pas défaut.

Un train spécial comprenant deux voitures de luxe fut mis à sa disposition. De jolies cartes roses épinglées au dossier des banquettes assignaient à chaque voyageur sa place. Et quand vint l'heure du départ, le vice-président

de la compagnie, M. Shaughnessy, s'assura lui-même que rien ne manquait au confort des excursionnistes et leur souhaita un heureux voyage.

Le 16 mai 1892, le convoi quitta Montréal au milieu du concours immense de la population accourue pour prendre sa part d'un spectable peu banal. Il y avait là une réunion de prélats comme il est rarement donné d'en rencontrer: Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa; Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières; Mgr MacDonald, évêque d'Alexandria; Mgr Brondel, évêque d'Helena — Montana; Mgr Grouard, o.m.i., vicaire apostolique d'Athabaska, Mackenzie ; Mgr Lorrain, évêque de Pontiac ; Mgr Hamel, protonotaire apostolique, représentant de Son Éminence le cardinal Taschereau, archevêque de Québec; M. le grand vicaire Maréchal représentant de Mgr Fabre, archevêque de Montréal; M. le chanoine Rouleau, représentant de Mgr l'évêque de Rimouski. M. le juge Routhier de Québec était au nombre des excursionnistes; c'est ce voyage qui lui fournit le sujet de son intéressant livre *De Québec à Victoria*, dont nous avons eu l'occasion de citer plusieurs passages.

Partout où le train faisait halte, des prêtres, des religieux venaient grossir le nombre des voyageurs. A Prince-Albert, Mgr Taché bénit la pierre angulaire de la cathédrale. A Calgary, les autorités municipales reçurent les visiteurs et la fanfare de l'école indienne, fondée par le père Lacombe, leur offrit un délicieux concert. A la réserve d'Hobbéma, les indiens organisèrent la réception à leur manière. Le convoi venait de contourner une colline boisée quand des salves de mousqueterie éclatèrent soudain, accompagnées de joyeuses acclamations. Des bandes de Cris, en habits de fête dévalaient le long des collines verdoyantes, qui à pied, qui à cheval, les *squaws* avec

leurs bébés sur le dos, les enfants et les jeunes gens agitant à grands gestes les oriflammes et les banderolles. Le père Gabillon, leur missionnaire, était à leur tête.

Au moment où le train s'arrêta, des démonstrations folles d'enthousiasme éclatèrent. *Papabkinès* — la Sauterelle — le plus vieux guerrier de la tribu des Cris, se jeta au cou du père Lacombe et l'embrassa comme un enfant embrasse son père. Il se souvenait de cette nuit mémorable, où bien des années auparavant, à la suite de son ardente prière, sa fille avait été guérie miraculeusement durant le saint sacrifice de la messe. Ces scènes d'antan, il les rappelait avec larmes à notre héros en présence des excursionnistes qui en furent très émus.

Les indiens venaient spontanément se jeter aux pieds des évêques, leur baisaient les mains avec les marques de la plus tendre vénération en leur adressant quelques paroles dans leur dialecte particulier. Le chef *Peau d'Hermine* monta sur un tertre et prit la parole:

"Mes parents, mes amis, jeunes gens et vieillards, combien nous sommes heureux aujourd'hui de voir ces grands chefs de la prière au milieu de nous! Ils viennent pour nous bénir, nous, nos familles et nos terres!

"Vous tous, grands chefs de la prière et amis du maître de la vie, nous vous remercions de tout notre cœur, d'être venus nous visiter. Soyez les bienvenus! N'oubliez pas les pauvres sauvages cris. Le souvenir de votre passage parmi nous sera éternel!

"Nous voulons toujours demeurer vos enfants dociles et fidèles. Priez pour nous afin que notre avenir soit prospère et que nos enfants demeurent fidèles à la prière.

"Encore une fois, merci, et n'oubliez pas vos enfants cris!"

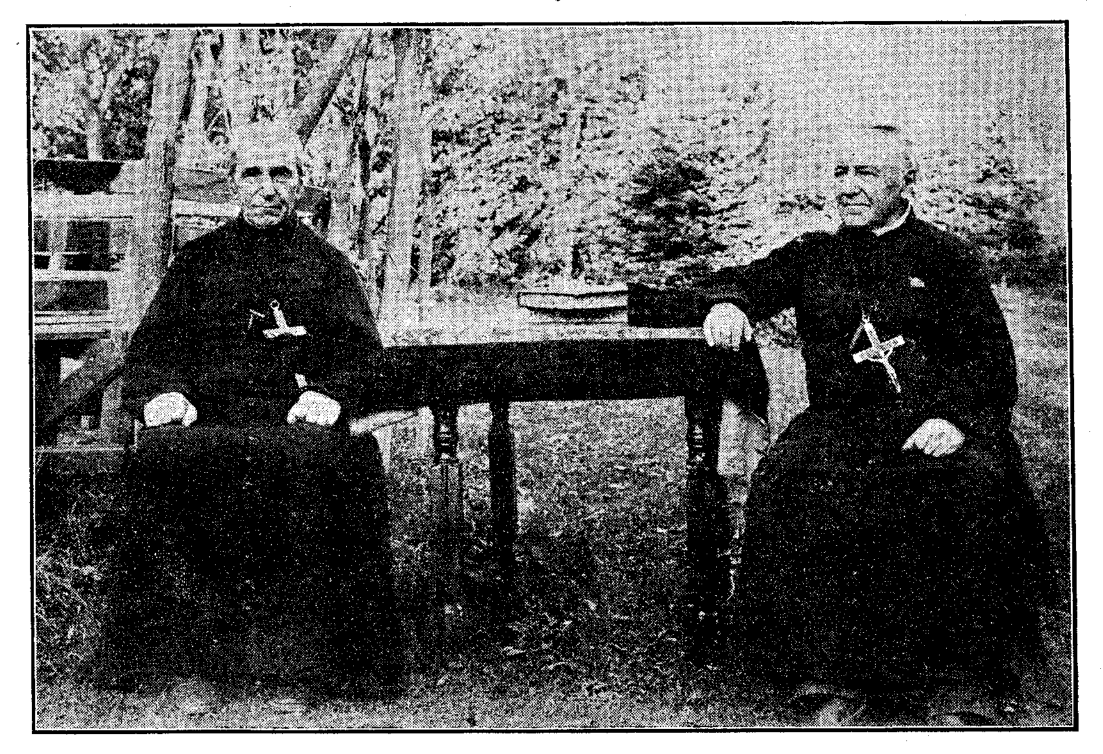
Mgr Taché répondit au nom de tous et le père Lacombe ajouta quelques mots à l'adresse de ses vieux amis.

Lentement le train reprit sa course pendant que les évêques, debout sur la plate-forme, donnaient une dernière bénédiction aux sauvages agenouillés dans la prairie.

A Saint-Albert, mêmes fêtes mémorables: procession jusqu'à la cathédrale, *Te Deum,* discours et réceptions. Le 29 mai, jour de l'Ascension, Mgr Laflèche chanta la grand'messe, tandis que le métropolitain, Mgr Taché, assistait au trône, entouré de ses vieux compagnons de missions, les révérends pères Lacombe, Rémas et Végreville, tous oblats. L'archevêque de Sant-Boniface fit là un de ses plus remarquables sermons, prenant pour texte le cantique du vieillard Siméon: "*C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez votre serviteur s'en aller en paix, puisque ses yeux ont vu votre lumière luire aux regards de tous les peuples.*"

Après deux jours passés à Saint-Albert, les voyageurs se remirent en route pour la Colombie Britannique où devait se tenir le grand congrès de toutes les tribus sauvages catholiques. Quand ils arrivèrent à la station de Sainte-Marie, ils y trouvèrent les évêques de New-Westminster et de Victoria qui les attendaient avec leur clergé. Des centaines de tentes couvraient la vallée et s'étageaient sur les flancs des collines d'alentour. Les cuivres des fanfares indiennes, régulièrement scandés par la grosse voix du canon se répercutant d'écho en écho, étaient d'un effet saisissant.

Après les souhaits de bienvenue présentés en langue chinook, par le chef des Séchelles au nom de tous, et auxquels Mgr Brondel répondit dans la même langue, le cortège se dirigea vers la maison des oblats et le couvent des religieuses de Sainte-Anne perchés au haut de la colline. Il y eut des réceptions, discours et banquets que nous n'entreprendrons pas de relater. Le clou de la fête fut la représentation de la passion par les indiens eux-



DEUX PIONNIERS DU NORD-OUEST : Le père Lestane, o.m.i. Le père Lacombe, o.m.i.

mêmes, l'*Oberammergau canadien,* comme dit le père Lacombe.

La procession se forma dans la plaine et se dirigea au chant des cantiques vers la colline qui figurait le Golgotha. Toutes les stations de la voie douloureuse furent successivement parcourues et les scènes historiques reproduites au naturel par les indiens acteurs convaincus du sombre drame. Cette représentation fit une profonde impression, non seulement sur les indiens, mais sur tous les spectateurs. Quand tout fut consommé, une lugubre clameur monta de toutes parts: le Christ est mort! le Christ est mort!... Et par une coïncidence étrange qui ne laissa pas d'être remarquée, le soleil se voilant à ce moment d'épais nuages sembla vouloir ajouter au réalisme de la scène.

Ce fut ensuite la cérémonie purement religieuse présidée par Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, assisté de ses collègues dans l'épiscopat. Cette assemblée de prélats fit une merveilleuse garde d'honneur au Dieu de l'Eucharistie. Le soir venu, le camp s'embrasa de feux multicolores. Spectacle grandiose et pittoresque qui rappelait aux missionnaires les tableaux d'antan où l'incendie allumé par la fureur homicide illuminait de feux sanglants la prairie et ses sombres futaies. Quel contraste!

Partout où passa le *char d'Israel,* comme l'appelaient les excursionnistes, à New-Westminster, Seattle, Portland, Vancouver, Victoria, etc., ce furent les mêmes enchantements, les mêmes consolations.

Des sollicitations pressantes attendaient au retour le père Lacombe. Il lui fallait trouver des religieuses pour l'hôpital des Gens-du-Sang que le gouvernement lui avait permis d'ouvrir. En vain s'adressa-t-il à Montréal, à Québec, à Ottawa et à Saint-Hyacinthe. Il était désespéré. A Nicolet, pourtant, grâce à l'intervention de

Mgr Gravel, la supérieure de l'Hôtel-Dieu lui fit dire qu'elle laisserait partir avec bonheur celles de ses filles qui lui demanderaient volontairement cette faveur. Quelle joie pour le vieux missionnaire! Il écrivit immédiatement au père Legal:

J'ai enfin obtenu quatre Sœurs Grises de Nicolet, et j'aurais pu en obtenir bien davantage, tant fut grand le nombre de celles qui ont eu la générosité de s'offrir.

J'ai dit à ces bonnes religieuses que le plaisir et la faveur qu'elles m'accordaient méritaient une récompense, et que cette récompense serait de les anoblir en leur donnant le titre de princesses; oui, leur ai-je dit, désormais, vous serez mes *princesses de la charité!*

Terminons cette relation succincte de l'excursion épiscopale en notant qu'au départ de Montréal, le président de la Compagnie du Canadien-Pacifique, M. Van Horne, avait donné au père Lacombe l'insigne honneur de fixer le nom des différentes stations du Pacifique entre Calgary et Saint-Albert, à l'exception d'une seule, au choix du missionnaire, qu'il se réservait de nommer lui-même. Cette station, à peu de distance d'Edmonton, porte le nom de LACOMBE. Pour toutes les autres, le bon père Lacombe remplit son office de parrain, et tous ceux qui ont eu l'occasion de voyager avec lui sur cette ligne se rappellent sa joie quand il leur disait avec une fierté légitime: "C'est moi qui ai donné le nom à cette gare, à cette station."

Au lendemain de ce grand voyage, le père Lacombe avait bien mérité quelques jours de repos. Ses supérieurs les lui accordèrent volontiers. Il se rendit donc à son ermitage de Pincher-Creek, bien résolu à n'en plus sortir. C'est du moins ce qu'il disait à ses amis qui n'en voulaient rien croire: "On est ermite ou on ne l'est pas! — Personne ne le sait mieux que moi; je veux être ermite et je le suis..." Citons la lettre que lui écrivait à ce sujet Mgr Taché:

Mon cher fils et frère,

Des profondeurs de la solitude et du silence, je vous salue!... Oui, je vous salue en me servant du mot d'ordre de votre institution: *Frère, on est ermite ou on ne l'est pas!* Et maintenant, puisque nous ne pouvons plus nous mêler des choses de la terre, je vous renvoie la lettre de M. Reed, et je vais même faire mes adieux à Mgr Durieu qui ne veut pas renoncer à son existence sur la mer agitée du monde.

Dans la crainte que son exemple puisse me détourner de ma voie, l'inspirateur de notre isolement enveloppa, hier, toute la nature visible d'un linceul blanc, image de ce que l'on prendra à la barrière de notre cloître, pour indiquer que rien de profane ou de souillé ne doit entrer au dedans de ce sanctuaire, ou du moins que si l'on y entre avec des souillures, on doit y vivre sans tache pour devenir *colombe.* Ce dernier mot n'est-il pas tout simplement une évolution de *Lacombe*?

Oui, mon fils et mon frère, *on est ermite ou on ne l'est pas*; mais puisque vous et moi sommes des ermites, séparons-nous pour nous réunir dans le Seigneur.

Je vous recommande à Dieu, mon frère bien-aimé, et vous dis au revoir.

FRERE ALEXANDRE
de l'observance de Pincher-Creek.

Le 14 mai, le père Lacombe écrivait de son nouvel ermitage, sur papier avec en-tête imprimé *Ermitage de Saint-Michel,* pour bien montrer qu'il tenait à faire les choses sérieusement.

Me voilà de nouveau ermite. Je voudrais bien que les farceurs qui ne prennent pas la chose au sérieux puissent voir, aujourd'hui dimanche, mon ermitage pendant quelques instants seulement.

Seul, sur le sommet de ma colline avec mon chien et mon chat, je me dis à moi-même: Est-ce ainsi que l'on est ermite?

J'entre dans l'église pour visiter mon seul voisin qui est aussi mon bon Sauveur. Je récite la prière des ermites. Je dis mon rosaire, je médite, j'adore le souverain du ciel et de la terre renfermé dans la petite hostie blanche du tabernacle, et personne ne vient troubler ma méditation! Dites, n'est-ce pas là être ermite? Pourquoi dites-vous donc maintenant qu'il n'y a plus d'ermites?... *Erudimini, filli hominum!*

Sir William Van Horne, ayant appris que son ami avait enfin mis à exécution son projet de retraite à Pincher-Creek, lui écrivit qu'il lui ferait bientôt une visite. Il renouvelait en même temps les protestations qu'il lui avait

déjà fait entendre contre cette retraite qui priverait la Compagnie de son appui.

"Est-il juste, disait-il, qu'un homme comme vous, qui savez inspirer l'amour et la vénération à tout le monde, aille s'enterrer dans un ermitage? Certainement non!..."

Sir William pourtant n'avait guère à craindre que le vénérable missionnaire des plaines fut à jamais perdu pour ses amis: il voyagerait encore!

Il lui était impossible en effet de se faire aux soins du ménage. D'autre part il reçut bientôt une lettre l'invitant formellement à assister aux fêtes jubiliaires de son *Alma mater*, le collège de l'Assomption. Il aurait bien voulu s'y dérober et demanda conseil à Mgr Taché qui lui répondit:

Mon bien cher père Lacombe,

J'ai reçu votre lettre du 28 mai courant; je m'empresse d'y répondre puisque vous le voulez ainsi. Allons, mon cher, puisque Mgr Grandin semble désirer que vous preniez part aux fêtes de l'Assomption, et que ces messieurs le désirent eux-mêmes beaucoup, je ne vois pas pourquoi vous leur refuseriez ce plaisir; car enfin, même étant ermite, on peut jouir de la liberté des enfants de Dieu.

Le père Lacombe assista donc aux fêtes de l'Assomption. Puis il se rendit à Nicolet poour y organiser le voyage des Sœurs Grises qui devaient prendre charge de l'hôpital des Gens-du-Sang. Elles arrivèrent sur la réserve le 10 juillet, escortées par la police montée. L'inauguration officielle eut lieu le 7 août en présence de M. Daly, ministre de l'intérieur, et d'une foule de visiteurs accourus de tous côtés. D'immenses tables étaient préparées dans une salle splendidement décorée. On n'attendait que 60 à 70 convives, mais l'affluence fut telle que l'on dut servir plus de 200 repas. Vers la fin du dîner, le père Lacombe remercia le représentant du gouverne-

ment et lui présenta les dévouées religieuses qui voulaient bien travailler au succès de l'entreprise. Dans sa réponse, M. Daly ne ménagea pas les éloges aux ouvriers et ouvrières de l'Évangile et leur promit la pleine réussite de l'œuvre.

De retour à Pincher-Creek, le père Lacombe y apprit avec douleur la disparition d'un de ses frères en religion, le père Maisonneuve. Voici ce que Mgr Taché écrivait à cette occasion:

Saint-Boniface, 23 août 1893.

Hélas! ami, notre bon père Maisonneuve n'est plus! Vous comprenez et sentez le vide que ce départ cruel laisse à côté de moi et dans mon cœur. Je reste seul! Des Oblats qu'il y avait dans le diocèse quand je suis entré en votre compagnie, tous sont disparus!

Nous voici donc les deux doyens de toutes nos missions de la province ecclésiastique. C'est assez dire que l'heure finale peut bientôt sonner pour chacun de nous, pour moi surtout; Je la vois venir chaque jour par des signes avant-coureurs et certains.

Le père Camper doit être à Montréal. L'excellent père Langevin qui le remplace comme vicaire est une acquisition précieuse pour nos missions. Le jeune père Valois est aussi arrivé pour grossir nos rangs, ce n'est pas sans besoin.

Je suis toujours à peu près dans le même état, moins l'aimable surexcitation que j'éprouve quand vous êtes autour de nous.

J'ai lu la fabuleuse inauguration de votre hôpital. Si les Gens-du-Sang ne guérissent pas tous du coup, il faut qu'ils soient bien incurables.

Votre vieil ami et frère,

† ALEXANDRE, *Arch. de Saint-Boniface.*

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

1891-1892

LES GRANDES TRIBUS SAUVAGES ET LES MÉTIS DU NORD-OUEST CANADIEN: CARACTÈRE DISTINCTIF DES INDIENS. — LES CRIS. — LES PIEDS-NOIRS: LEUR ORIGINE. — LES ASSINIBOINES. — LES MONTAGNAIS. — LES MÉTIS: LEUR ORIGINE.

Nous avons parlé plusieurs fois déjà des sauvages et des métis du Nord-Ouest canadien. Cependant afin de mieux faire comprendre au lecteur la position dans laquelle s'est trouvé le père Lacombe en évangélisant ces peuples, nous avons cru bon de consacrer un chapitre à faire connaître quelques-uns des caractères distinctifs des différentes tribus initiées au catholicisme et à la civilisation par l'apôtre des indiens au cours de sa carrière apostolique. Nous parlerons seulement des quatre grandes tribus qui se partagaient autrefois la souveraineté de la prairie : les Cris, les Pieds-Noirs, les Assiniboines et les Montagnais. Nous dirons aussi quelques mots des métis qui eurent une part si importante de la sollicitude du grand missionnaire.

Voici ce que rapportent les mémoires du père Lacombe.

LES CRIS: KINISTINOK

Les Cris occupaient et occupent encore la vallée de la Saskatchewan et les tributaires de cette rivière jusqu'au

petit lac des Esclaves, le lac Labiche et les environs de Cumberland.

Ces sauvages, descendants des Algonquins, ont toujours été les amis des blancs, surtout des Canadiens-français.

A notre arrivée, ils nous racontaient avec plaisir la première rencontre de leurs frères avec les *Wemistikoyinok*, c'est-à-dire les hommes aux canots de bois, qui leur ont montré à se servir du calumet et à user du tabac. — Ces blancs, disent-ils, ont aimé tout de suite les sauvages et se sont faits à leur manière de vivre. Ils mangeaint sans répugnance notre nourriture. Bientôt, ils surent, comme nous, faire la chasse et vivre *du bout du fusil.* Nous consentimes sans crainte à leur donner nos filles en mariage, et ils devinrent ainsi incorporés à notre nation.

Telle fut l'origine de la race métisse dans le pays.

Les Cris se divisent en deux catégories: ceux de la forêt et ceux de la plaine.

Les premiers, plus pacifiques et plus doux, vivent par petites bandes; ils furent les premiers à embrasser le christianisme. Les familles converties par les missionnaires sont restées fidèles, et leurs descendants racontent aujourd'hui la piété et les vertus de leurs pères.

Les Cris des prairies, plus farouches et plus indépendants, vivant par groupes nombreux, dans l'abondance, avec leurs chers *buffalos*, ont été plus lents à se rendre à la prédication de l'Évangile. Sans cesse aux prises avec leurs cruels voisins les Pieds-Noirs, ils ne rêvaient que guerres et combats. Les dépouilles enlevées à l'ennemi étaient pour les deux nations une partie de l'existence. Une chevelure, un calumet, un fusil, un cheval, une femme excitait la convoitise du jeune guerrier et suffisait pour déterminer des luttes sanglantes.

Après les rapines et les exploits des braves, les jeunes filles faisaient la danse de guerre et chantaient en cadence le glorieux retour de leurs amants. Au milieu d'une telle vie d'agitation, d'idolâtrie et de superstitions, les missionnaires eurent de grandes difficultés à vaincre pour leur faire accepter une religion de paix, de charité et d'abnégation. Cependant, les Cris se sont convertis au catholicisme.

Les missionnaires ont aimé les Cris à cause de leur docilité et de leur politesse à leur endroit. Un jeune missionnaire passait des saisons entières parmi ces infidèles sans être molesté. On le traitait, au contraire, avec respect et charité.

Les Cris comptaient autrefois plusieurs milliers d'individus. Aujourd'hui — il en est de même pour toutes les autres tribus — leur nombre a bien diminué; la cause en est attribuée à la petite vérole, à la disette et à leur contact avec les blancs. Leur langue est douce et agréable: c'est la langue *fashionable* du Nord-Ouest.

LES PIEDS-NOIRS: SIKXIKAKOWEA

Une curieuse légende sur l'origine des Pieds-Noirs, conservée par les Gens-du-Sang, a été ainsi racontée par eux au père Lacombe:

Un vieux chef des montagnes Rocheuses avait trois fils. Le premier s'appelait *Kêna-Kowân,* Gens-du-Sang. Il était chanceux à la chasse et à la guerre. Il était heureux et ne désrait rien de plus. Le second fils s'appelait *Pîêganew-Kowan,* Gens-du-Butin. Il réussissait et était aussi heureux que son frère aîné. Quant au troisième enfant, il n'avait pas de nom et rien ne lui réussissait. Ses malheurs le rendaient envieux du sort de ses frères et il passait une grande partie de son temps

à gémir et à pleurer. Cet état de choses malencontreuses provenait, croyait-il, de ce qu'il n'avait pas de nom. Un jour, il vint trouver son père et lui fit cette plainte: "Mon père, vous ne me traitez pas sur un pied d'égalité avec mes autres frères; je suis malheureux parce que je n'ai pas de nom!" Le vieux chef, trouvant justes les réclamations de son jeune fils, se prit à pleurer! Mon fils, dit-il avec une autorité paternelle: assieds-toi ici. Prenant alors un charbon, il lui en frotta les jambes et les pieds en disant: *Sixsika-Kôwan,* Pieds-Noirs sera désormais ton nom!...... A partir de cette époque, le plus grand succès tourna vers ce troisième fils. Ses descendants devinrent les plus populeux et les plus influents: Voilà, robe-noire, le secret du nom favori resté à la tribu.

La nation des Pieds-Noirs, continue le père Lacombe, était la seule maîtresse des grandes prairies bornées au nord par la rivière Labiche, au sud par le Missouri, à l'est par le bras sud de la Saskatchewan et à l'ouest par les montagnes Rocheuses.

Comme nous l'avons vu plus haut, les Pieds-Noirs forment une nation renfermant trois tribus: les Pieds-Noirs proprement dits, *Sixsika-Kôwan,* les Gens-du-Sang, *Kêna,* et les Piégans, *Pieganikowex.* Tous ont la même langue, le même genre de vie et le même caractère. Cependant, les Pieds-Noirs étaient les plus féroces et les plus barbares, non seulement envers leurs ennemis, pour qui ils se montraient sans pitié, mais même envers les blancs qui ont eu à souffrir de leur part et n'ont pas toujours été en sûreté au milieu d'eux. A l'instar des descendants d'Ésaü, la main de tous étaient contre eux, comme eux-mêmes levaient le bras contre tout ce qui n'était pas Pieds-Noirs. Leur nombre, comme celui des Cris et pour les mêmes causes, a sensiblement diminué. C'est à peine s'il reste aujourd'hui 3000 individus.

La langue des Pieds-Noirs,moins riche que celle des Cris, est plus énergique et plus propre au caractère de ceux qui la parlent. Elle semble cependant venir de la langue algonquine, mais d'une manière moins rapprochée que celle des Cris. En étudiant ces dialectes, l'on reste convaincu, qu'à une époque plus ou moins éloignée, ils ne formaient qu'un seul idiome.

Les Pieds-Noirs, en général, ne sont pas chrétiens. Malgré les efforts des missionnaires, malgré leur vie sédentaire sur des réserves, ils sont peut-être, à l'heure qu'il est, plus éloignés de la foi qu'ils ne l'ont jamais été. Ils se disent les grands amis des missionnaires; ils ont confiance en eux, et les respectent, mais là se borne à peu près leur religion. De l'autre côté de la frontière, les Piégans se montrent plus dociles aux enseignements de la religion et ils paraissent plus disposés que les deux autres tribus à abandonner la polygamie et à suivre les pratiques du christianisme.

LES ASSINIBOINES

Les Assiniboines, alliés des Cris, sont une branche de la redoutable race des Sioux qui habitent aux États-Unis et dont ils parlent la même langue. Ils faisaient leurs campements et la chasse dans les environs de la montagne aux Cyprès, de la montagne du Bois et depuis la rivière Souris jusqu'au haut de la rivière Athabaska. Ils venaient traiter à Carlton. Une autre bande de cette nation résidait au pied des monts Rocheux. Ces derniers sont peu nombreux; ils sont doux et pacifiques. Une partie de ces sauvages a été accaparée par les Wesleyens, l'autre partie est catholique. Ces derniers habitent les environs du lac Sainte-Anne. Ceux qui sont à l'est, dans les grandes prairies, sont peu nombreux, farouches et misérables.

LES MONTAGNAIS: TCHIPPEWEYANS

Les Montagnais vivent au lac Caribou et à l'île à la Crosse. Ces sauvages sont les plus doux et les plus honnêtes du Nord-Ouest. Ils ont embrassé la foi dès que les missionnaires se sont présentés à eux. Ils vivent des produits de leur chasse et se tiennent par petites bandes de quelques familles. A certaines saisons, ils se réunissent autour de la mission et y restent quelques semaines pour y accomplir leurs devoirs religieux. Ne connaissant pas la guerre et n'ayant pas d'ennemis à proximité. ils vivent en paix et en sécurité. Sous la tente ou dans un canot d'écorce, l'enfant des bois jouit du peu de bien que le Seigneur lui a donné en partage. Leur langue, tout à fait différente de celle des autres tribus, est très difficile à apprendre: ses sons gutturaux sont de nature à exercer la patience d'un débutant.

LES MÉTIS

Nous ne saurions donner un rapport plus précis des métis qu'en présentant au lecteur un *mémoire* publié par le père Lacombe en 1901, lorsque déjà il avait en vue son grand projet de la rédemption de ce malheureux peuple, en si grande considération parmi les premiers missionnaires.

En entreprenant la publication de ce mémoire, écrivait le père Lacombe, mon but est de mieux faire connaître nos métis et de dissiper les jugements erronés des blancs à leur égard.

Voilà plus d'un demi-siècle que je vis en contact avec les métis, soit comme pasteur, soit comme compagnon de leur vie nomade, au temps de la prospérité ou à celui de leur misère. J'ai eu le loisir de les étudier et de les con-

Une famille métisse

naître, et je puis affirmer que je me suis réjoui avec eux dans leurs succès, comme j'ai aussi pleuré avec eux dans leurs épreuves et leurs disgrâces.

Aujourd'hui, je viens faire appel au patriotisme de mes compatriotes, en faveur de ces pauvres métis qui comptent des parents dans presque toutes les paroisses de la province de Québec. Des noms de famille que l'on prononce sur les bords du Saint-Laurent sont aussi répétés sur les bords de la rivière Rouge et de la Saskatchewan. Et, pour ma part, je trouve étrange et tout à fait regrettable l'indifférence, pour ne pas dire le mépris, dont cette race est l'objet de la part d'un grand nombre de nos Canadiens français. Plus d'un, parmi les riches et les premières familles de nos paroisses, seraient étonnés d'apprendre qu'ils ont des cousins et des neveux parmi les métis français.

Dans ce mémoire, je me servirai en grande partie de ce que Mgr Taché, le grand ami et défenseur de cette race a dit sur elle. Comme moi, il les connaissait et les aimait. Et nous les aimons encore, nous, les vieux missionnaires; car, nous ne pouvons oublier qu'ils furent nos premiers enfants dans la foi chrétienne. Non seulement ils nous servirent de guides sûrs et fidèles quand nous foulâmes pour la première fois le sol de ces immenses prairies, courant après les tribus indigènes; mais de plus, ils furent comme le trait d'union entre le paganisme et le christianisme, entre la barbarie et la civilisation.

Unis par les liens du sang aux différentes tribus sauvages, braves à la guerre et habiles à la chasse, les métis acquirent une influence prépondérante au milieu des peuplades indigènes, et cette influence, ils la placèrent avec un dévouement et une intelligence rares au service du missionnaire conquérant les âmes à la foi.

Les nouveaux venus, parmi les immigrants et les étrangers, ignorant les qualités distinctives des métis, les jugent d'après certains défauts qui proviennent plutôt de circonstances particulières que de leur tempérament propre.

En consultant les vieux mémoires de la Compagnie des fourrures, et les rapports des voyageurs, l'on constate que le métis est un guide habile, un serviteur fidèle et dévoué, d'une honnêteté proverbiale, un compagnon d'humeur agréable et enjouée que les fatigues et les obstacles ne peuvent rebuter.

Quelqu'un me dira peut-être: "Mais qu'est-ce qu'un métis ?"... L'on appelle métis l'individu né d'un blanc et d'une sauvagesse, ou d'un blanc et d'une métisse, ou d'un sauvage et d'une blanche.

Anciennement, les compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest engageaient leurs serviteurs dans la province de Québec, surtout dans les environs de Montréal. Les jeunes gens ne rêvant alors que les aventures des pays d'en-haut, quittaient en nombre le sol natal sans se préoccuper de ce qui les attendait. Leur engagement expiré, quelques-uns revenaient au pays. Mais le plus grand nombre, à court d'argent, demeuraient là-bas. Ils se mariaient avec des femmes indigènes et élevaient de nombreuses familles.

La langue des métis est surtout le cris, car leurs ancêtres s'unirent de préférence, par le mariage, à la race des Cris et ils en apprirent facilement la langue. Toutefois les métis, généralement, parlent les autres dialectes, tels que le sauteux, le pieds-noirs, etc., etc.

Mgr Taché disait encore: "Les métis ne rougissent pas de leur origine; ils en sont fiers et ont tout simplement à l'égard des nations civilisées un sentiment de supériorité que ces dernières revendiquent les unes sur les autres."

Les métis sont de beaux hommes, grands, forts, bien faits. En général, ils ont le teint basané. Un grand nombre cependant sont blancs et ne portent aucune trace de leur provenance sauvage. Ils sont d'intrépides et d'infatigables voyageurs.

Les métis ont hérité de cette faculté propre aux sauvages que les autres peuples n'acquièrent presque jamais: celle de se guider à travers les forêts et les prairies, sans autre boussole que leur instinct d'observation. Leur manière de s'orienter est infaillible.

Les métis ont de l'esprit et ceux d'entre eux qui ont eu l'occasion de faire des études ont montré, en général, des talents distingués. Généreux jusqu'à la prodigalité, il ne leur coûte pas de se priver même du nécessaire, pour soulager, non seulement leurs amis mais aussi des étrangers qui les méprisent.

Les métis ne sont pas méchants et leur hospitalité est proverbiale.

En énumérant leurs qualités, je tiens à donner un démenti formel aux remarques des touristes ignorants et ingrats qui les ont dénigrés après avoir été l'objet de leurs bontés et de leur désintéressement.

Ce tableau, à peine esquissé, a aussi ses ombres.

Le défaut le plus saillant des métis est, ce me semble, leur facilité à se laisser entraîner au plaisir, aux amusements. D'une nature vive, ardente et enjouée, il leur faut des jouissances et tout est sacrifié pour se les procurer. De là, perte considérable de temps, oubli trop facile de devoirs importants, légèreté et inconstance, indice de vices plus grands que ceux qui existent réellement.

Cette facilité à suivre l'entraînement du moment, ce manque d'énergie ne font pas de nos métis un peuple vicieux, mauvais, nuisible aux autres, mais un peuple léger

et imprévoyant; ils se privent ainsi d'une partie des nombreux avantages qui leur sont offerts par la civilisation.

Cette légèreté de caractère, cette insouciance du lendemain qui leur nuisait alors qu'ils vivaient du produit de la chasse, leur a nui davantage quand il leur a fallu chercher dans la culture les moyens de subvenir à leurs besoins. Une telle vie d'aventure ne les avait pas préparés au nouvel état de choses: disparition du buffle et immigration. La transition a été trop soudaine. Les métis, habitués à vivre au jour le jour, n'ont pu se faire à un mode d'existence réclamant des habitudes de travail et d'économie. L'entraînement de la chasse et les excursions aventureuses les captivaient par-dessus tout.

Devenus agriculteurs, moins par goût que par la force des circonstances, n'ayant que peu ou point l'habitude de la culture, se voyant sur un pied d'infériorité avec les nouveaux venus à qui ils devaient faire concurrence, ils se prirent de dégoût pour un genre de vie auquel ils n'étaient pas suffisamment préparés, vendirent leurs terres à vil prix et se réfugièrent, les uns dans l'intérieur des terres, les autres, en plus grand nombre, près des petites villes qui surgissaient de toute part. Les pauvres métis, pour la plupart, oublièrent au milieu des mauvais exemples, dans l'entraînement des plaisirs, les vertus qui jusque là avaient fait et leur bonheur et leur gloire.

Sans doute, parmi ces douze à quinze milliers de métis, il y en a encore beaucoup qui cherchent dans la culture des champs et l'élevage des animaux leurs moyens de subsistance; mais les causes désastreuses pour un grand nombre de familles métisses subsistent encore. Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que ces mêmes causes auront leur influence délétère. Au fur et à mesure que l'immigration étrangère envahit nos prairies, le métis recule, et l'œil le moins observateur voit déjà, dans un avenir peu

éloigné, le métis sans foyer dans un pays qui fut son patrimoine et son berceau.

Cet état de choses, le métis lui-même le prévoit, non sans alarmes. En face des sombres perspectives de l'avenir, il se demande ce que va devenir sa race. Est-elle, comme la race indienne d'où elle est sortie, destinée à s'éteindre, ou bien trouvera-t-elle en elle-même des ressources suffisantes pour faire face aux dangers présents et aux éventualités de l'avenir?.... Le temps le dira!

C'est dans le but de prévenir le malheur qui menaçait ce peuple infortuné que le père Lacombe, après y avoir pensé devant Dieu, et avoir bien mûri son projet, se concerta avec les autorités légitimes pour travailler au rachat des métis, tel que nous le verrons exposé dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

1894-1896

MORT DE MGR TACHÉ. — LA RÉDEMPTION DES MÉTIS. — PROJET DE COLONIE. — SAINT-PAUL DES MÉTIS.— HISTORIQUE DE L'ŒUVRE DE 1895 À 1900.

Il semble avoir été dans la destinée du père Lacombe de ne pouvoir jamais s'arrêter, alors qu'il en avait le plus grand désir et le plus impérieux besoin. Au commencement de l'année 1894, il se rend à Saint-Boniface, sur la demande de Mgr Taché, dont la santé allait s'affaiblissant de plus en plus. Il s'agissait de la liberté des écoles manitobaines. Incapable de s'en occuper lui-même, Mgr Taché avait songé au père Lacombe pour être son avocat et obtenir l'appui des évêques de l'est et des hommes d'État canadiens.

Le vieux missionnaire des indiens réussit comme il l'avait espéré: trente-et-un prélats signèrent la requête de l'archevêque de Saint-Boniface et le père Lacombe la soumit lui-même aux autorités d'Ottawa. Elle fut reçue favorablement, du moins en apparence. Il n'y avait donc plus qu'à attendre les événements.

Sur ces entrefaites, le révérend père Soullier, devenu supérieur général de la Congrégation des Oblats, revint au Canada pour visiter les maisons de son ordre. Il voulut pour compagnon son ancien guide, alors qu'il était visiteur général. Le 21 juin 1894, pendant que le

14

père Soullier et le père Lacombe étaient à Kamloops, ils reçurent la nouvelle que la maladie de l'archevêque de Saint-Boniface avait fait de tels progrès, que seule une opération chirurgicale pouvait lui sauver la vie. Vain espoir! Le lendemain apportait la nouvelle du dénouement fatal.

Le père Lacombe sentit toute l'étendue de cette perte. Il écrivait:

L'Église et la société perdent un grand protecteur et un ferme appui dans la personne du métropolitain de Saint-Boniface; mais nous, ses frères et ses enfants, nous perdons un père et un ami...

Quelques mois plus tard, en août 1894, le père Lacombe tout attristé de cette mort qui le laissait pour ainsi dire le seul survivant des anciens conquérants du Nord-Ouest, était nommé curé de Saint-Joachim à Edmonton.

Me voilà curé!... Quel poste pour mes cheveux blancs! Ma résidence n'est ni plus ni moins que l'hôtel du diocèse. *C'est sérieux!*[1]

Là comme ailleurs, son activité débordante trouva matière à s'exercer: un hôpital pour les Sœurs Grises et la construction du presbytère furent ses œuvres principales.

"Je suis entré dans mon nouveau palais. Le gouvernement m'a donné le téléphone et la ville vient de placer une lumière électrique devant ma porte. Avec toutes ces commodités modernes, il ne me reste plus qu'à contempler la vie avec calme et sérénité." (Lettre à Mgr Grandin.)

Contempler la vie! Quelle ironie sous la plume du père Lacombe! Il lui fallait, là, vivre plutôt, et de la plus rude manière, dans l'action et le combat pour le plus grand bien des âmes. La vie de curé, malgré les sollicitudes de toute espèce qu'elle comporte, tant au point de vue spirituel que matériel, lui parut bientôt

1 Expression fréquemment employée par le missionnaire.

insuffisamment remplie, et il songea à tenter l'exécution du projet qu'il mûrissait depuis tantôt deux ans: l'œuvre de la rédemption des métis.

Ce projet, qu'il avait conçu en 1892 dans sa solitude de Pincher-Creek, il le communiquait à Mgr Grandin par la lettre suivante:

> Monseigneur, nous, les vieux missionnaires, ne devons pas oublier ce que nous avons fait pour les métis et ce qu'ils ont fait pour nous. Le respect et le grand attachement qu'ils nous ont conservés leur donnent, certes, malgré la démoralisation d'un grand nombre, encore droit à notre sympathie et à notre affection.
>
> Permettez-moi, Monseigneur, de disposer en faveur de cette pauvre nation de tout ce qui me reste encore de forces et d'énergie, pour exécuter le plan de rachat que le bon Dieu m'a inspiré, plan dans lequel j'ai grand espoir de succès et que vous trouverez ci-joint.
>
> Il me semble que c'est précisément pour cela que la Providence m'a conservé assez de force dans mon âge avancé, pour pouvoir conduire à bonne fin cette entreprise que plusieurs, sans aucun doute, trouveront absurde et impossible.

Tout en admirant son zèle et en lui laissant le champ libre, l'évêque de Saint-Albert ne sembla pas, de prime abord, avoir autant de confiance que le vieux pionnier dans les résultats espérés. Il le bénit pourtant et lui dit:

> Allez, mon fils, et que Dieu bénisse votre zèle! Mais rappelez-vous que si aujourd'hui est le dimanche des Rameaux, il y aura bientôt un Vendredi-Saint...

Cette observation, faite par un père et un évêque qu'il vénérait, ne détourna cependant pas le père Lacombe d'une entreprise en laquelle il gardait une confiance imperturbable. En février 1895, après avoir assisté, à Saint-Boniface, à la consécration de Mgr Langevin, le successeur de Mgr Taché, il se rendit à Ottawa.

Durant ce voyage, il reçut de si chaleureux et si précieux encouragements que, sans plus tergiverser, il choisit deux prêtres pour rechercher et fixer l'emplacement de la future colonie des métis. Ces deux prêtres

furent M. l'abbé Morin, le fondateur de Morinville, où sa mémoire est en profonde vénération, et le père J. A. Thérien, o.m.i., l'intelligent apôtre qui fut le directeur de l'œuvre depuis sa fondation.

La lettre suivante écrite, au cours d'un voyage, à l'honorable A.-C. Larivière peint les préoccupations anxieuses de l'apôtre au sujet de ses pauvres métis:

Des rives du lac Supérieur, sur un train du C.P.R., 19 fév.1895

Mon cher et vieil ami,

Assis dans un wagon-palais du Canadien-Pacifique,et méditant sur les choses du passé —de ce remarquable passé — je rêve de l'avenir et me complais à croire que Dieu a encore pour nous bien des trésors cachés.

Mille pensées s'emparent en ce moment de mon cerveau et y voltigent comme un essaim d'abeilles. Je pense à la générosité de mes bienfaiteurs si nombreux, et je prie pour eux. Je pense surtout à ce roi du Canadien-Pacifique, Van Horne, qui a tant fait et qui fait tant encore pour le pays et pour nos missions.

Mais par-dessus tous les autres souvenirs heureux ou malheureux du bon vieux temps, il y a une pensée dominante qui obsède constamment mon esprit et ne lui laisse pas de répit. Et remarquez que c'est de cette idée —de ce rêve de la fin de ma pauvre vie de missionnaire — comme l'appellent sans doute quelques-uns, que je veux faire un fait accompli.

Les latins ont un adage: *Timeo hominem unius libri,* je crains l'homme d'un seul livre... Eh bien! moi, je n'ai plus qu'un plan, et ce plan suprême est d'assurer à une race malheureuse un lieu de paix et de prospérité.

Le père Lacombe avait inclus dans la sienne quelques lettres naïves et pleines de confiance que des métis lui avaient adressées en lui demandant d'obtenir pour eux un lopin de terre à cultiver.

Nombreuses, continuait-il, sont les lettres semblables que je reçois des métis de l'Ouest canadien et du Manitoba. Un homme sympathique et distingué vient également de m'écrire pour me demander de m'occuper d'un autre groupe de métis qui méritent la pitié des blancs.

Il est juste de dire ici que lors du transfert des Territoires du Nord-Ouest au gouvernement canadien, lorsque les différents traités furent passés en faveur des

tribus sauvages, les mêmes avantages furent offerts aux métis. Mais ceux-ci, à peu d'exceptions près, préférèrent demeurer citoyens libres comme les blancs, acceptant alors comme compensation des terrains, ou plutôt du pays dont ils étaient les seuls propriétaires avec les Peaux-Rouges, des titres et des concessions. Malheureusement ils ne surent pas, en général, profiter de ces avantages et vendirent le plus souvent leurs terres à vil prix à des agents d'affaires sans conscience, qui surent habilement profiter de leur ignorance. Aujourd'hui qu'ils ont tout dépensé dans leur imprévoyance, leur condition est bien inférieure à celle des sauvages établis dans leurs réserves sous la protection du gouvernement.

Nous voulons parler ici surtout de ces groupes dispersés de tous côtés, menant une vie nomade dans le voisinage des villes et des établissements des blancs, où leur condition misérable les destine à être les victimes de l'immoralité et de l'ivrognerie.

En face d'un tableau si navrant, quoi d'étonnant que leur apôtre méditât pour eux un plan de rédemption? Ses longues années d'expérience, sa parfaite connaissance de leurs dispositions et de leur caractère, l'approbation de ses supérieurs, qui, comme lui, gémissaient sur l'état misérable des métis, et encore ses rapports toujours cordiaux avec le gouvernement et les fonctionnaires publics, tout cela n'était-il pas de nature à mettre dans le cœur du bon missionnaire l'espoir du plus heureux succès?

La père Lacombe présenta donc au gouvernement la requête suivante:

1.—Accorder une portion de terrain en usufruit pour les métis; ce terrain serait mis à part comme *réserve.*

2.—Confier au clergé catholique du Nord-Ouest la charge de cette *réserve.*

3.—Les métis qui viendraient s'y fixer accepteraient certaines conditions dont la principale serait que ni eux, ni leurs descendants, ne pourraient jamais aliéner le lot de terre qui leur serait concédé pour en jouir tant qu'ils l'occuperaient.

4.—A part le terrain concédé aux colons, une certaine portion serait concédée pour l'établissement d'institutions religieuses.

5.—La mission catholique de la colonie en aurait le contrôle entier d'après stipulations acceptées par le gouvernement pour conduire les choses aux fins désirées.

6.—Avec le temps, des écoles industrielles seraient établies pour instruire la jeune génération et l'initier aux travaux manuels, sans compter les efforts qui seraient faits pour former de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens.

7.—Cet établissement, commencé par la mission, sous les auspices du gouvernement, créerait d'autres industries pour procurer aux colons de nouveaux moyens d'existence.

8.—L'élevage des animaux et le produit des fermes rendraient bientôt les habitants de la colonie capables de se suffire à eux-mêmes.

Le but principal de cette entreprise étant de mettre les métis en mesure de prévoir l'avenir, la clause 3 les mettait dans l'impossibilité d'aliéner la propriété foncière, les plaçant ainsi à l'abri de ceux qui voudraient encore exploiter leur naïveté et leur ignorance. Cependant il ne serait pas défendu aux colons de faire entre eux certaines transactions, à la seule condition de ne pas enfreindre les règlements stipulés par les clauses précitées. Ajoutons qu'une police régulièrement organisée et approuvée par le gouvernement serait chargée de maintenir l'ordre.

Aussitôt que son plan fut connu dans les différents milieux, le père Lacombe reçut de tous côtés des témoi-

gnages de sympathie accompagnés d'aumônes ou de généreuses promesses. Les uns disaient: "Vous ne pouviez entreprendre une œuvre plus charitable, comptez sur notre concours." D'autres lui écrivaient: "L'œuvre que vous voulez entreprendre de racheter un peuple que vous aimez, et que nous aimons, sera peut-être un peu difficile, mais soyez assuré de notre appui."

En réponse à son mémoire, le premier ministre, sir Mackenzie Bowell, annonçait au père Lacombe, comme cadeau de nouvel an, que son plan des métis, tel qu'élaboré et formulé, venait d'être approuvé et ratifié par le gouverneur général en conseil. Pour comble de bonheur, sur la demande de son vieil ami le père Lacombe, qu'elle qualifiait du nom de frère, lady Aberdeen acceptait le patronage de cette œuvre philanthropique.

Les chaleureux plaidoyers du père Lacombe en faveur de ses protégés firent dire au premier ministre Bowell:

> Si votre plan est pour vous une œuvre de religion, il sera pour nous un acte de patriotisme.

Ce à quoi le vieux missionnaire répondit:

> Ces cœurs dociles en qui les missionnaires trouvent tant de bonheur à jeter les semences de l'Évangile, ne sont-ils pas les descendants de nos voyageurs des pays d'en-haut, et n'avons-nous pas double raison de les aimer ? A cette heure où ils sont déchus de leur condition première, n'est-ce pas notre devoir de leur venir en aide ?

A cette époque, la nation des métis dispersée un peu partout dans le Nord-Ouest, et jusqu'aux frontières des États-Unis, comptait environ 10,000 âmes dont plus de 600 familles dans le Dakota et le Montana. Ces derniers étaient évidemment plus exposés que les autres à cause de leur éloignement des ministres de Dieu.

Dans un voyage que fit l'apôtre des métis dans l'est, le gouvernement lui concéda quatre communes –*townships*– pour sa colonie des métis, où il pourrait placer les familles

qui accepteraient les conditions offertes, principalement celles qui végétaient près des villes dans la misère et l'abandon. Le terrain fut choisi sur les bords de la Saskatchewan à 150 milles à l'est d'Edmonton dans une magnifique contrée qui pouvait entièrement convenir au but que l'on se proposait. On commença par y installer une scierie et une minoterie à vapeur. Plus tard, les ressources augmentant, on put bâtir une école industrielle dont la direction fut confiée aux sœurs de l'Assomption de Nicolet, et les travaux agricoles furent poussés sur une plus grande échelle.

Sous la direction d'agents missionnaires oblats, les colons recevaient leurs lots à bail. Un syndicat formé des évêques de Saint-Boniface, de Saint-Albert, de Prince-Albert, de l'honorable Aldéric Ouimet, de M. Burgess du bureau de l'Intérieur et du père Lacombe, forma une compagnie ayant l'entier contrôle de l'institution. Il avait été décidé qu'aussitôt après l'approbation du gouvernement, tous les mouvements de la colonie seraient dirigés par un ou des agents missionnaires. Il ne restait plus au père Lacombe qu'à lancer des circulaires parmi les métis du Manitoba et du Nord-Ouest: il le fit en français, en anglais et en cris. Cette circulaire, quoique un peu longue, ne peut manquer d'intéresser le lecteur:

Saint-Albert, Alberta.

A mes chers enfants et amis les métis du Manitoba et du Nord-Ouest:

Mes chers enfants,

Je vous écris aujourd'hui pour vous communiquer ce plan d'une colonie commune en faveur de tous les métis de ce pays Vous avez déjà entendu parler depuis quelque temps de ce projet qui a reçu parmi les blancs l'approbation générale.

Vous savez tout l'intérêt et l'affection que j'ai toujours portés à votre nation. C'est encore l'amour paternel que je vous porte qui me fait entre-

prendre ce nouveau moyen de venir à votre secours dans ce moment critique de votre existence. Je me rappelle encore avec bonheur les jours heureux où, sous la conduite et sous la garde de vos missionnaires, vous viviez contents, alors que la chasse et un peu de culture vous offraient l'abondance dans vos maisons et sous vos tentes.

Tout est changé aujourd'hui. La misère et la pauvreté ont remplacé, pour la plupart d'entre vous, cette facilité de vie. La nouvelle civilisation, au lieu d'améliorer votre sort, n'a fait que le rendre pire. Vous le voyez comme moi, le changement vous a été fatal sous tous les rapports.

Dispersés dans toutes les directions, n'ayant plus de demeure fixe, ni de terres à culture, vivant en nomades auprès des nouvelles villes, un grand nombre des vôtres sont dans un état plus misérable que celui des sauvages qui ont leurs réserves et leurs missionnaires. Dans ces circonstances, n'ayant plus le contrôle ni la surveillance du prêtre, plusieurs d'entre eux élèvent leurs enfants dans l'ignorance la plus complète de leurs devoirs religieux.

Dans mes voyages, que de serrements de cœur j'ai ressentis en voyant la décadence de mes pauvres métis! Alors je me suis dit: avec l'approbation de nos évêques, je veux tenter un suprême effort et sauver ceux dont les pères ont été nos premiers enfants dans la foi. Donc, sous la protection divine, je me suis mis à l'œuvre. A l'heure qu'il est, voici où ont abouti mes efforts touchant cette œuvre de rédemption:

1.—Sur ma demande, appuyée par la recommandation des évêques de Saint-Boniface, de Saint-Albert et de Prince-Albert, le gouvernement d'Ottawa consent à nous prêter pour toujours, c'est-à-dire tant que le but pour lequel la demande est faite sera rempli, un terrain de quatre *townships* au Lac-des-Oeufs, à l'est de LaSelle.

2.—Ce terrain est entièrement sous la direction des évêques et des missionnaires qui ont seuls le droit et l'autorité de le distribuer et utiliser comme bon leur semblera, pour le plus grand bien de la colonie.

3.—Tous les métis sont invités à profiter des avantages de cet établissement. Cependant, nous ne voulons pas que les métis qui ont encore des terres et des maisons dans leurs paroisses se défassent de ces propriétés pour se rendre à l'appel. Que ceux-là continuent à demeurer près de leurs églises et de leurs missionnaires. Les débuts de notre colonie sont principalement pour ceux qui n'ont plus de foyer et qui ne savent pas comment gagner leur vie.

4.—Les métis qui voudront s'établir au milieu de nous, tout en étant les usufruitiers de la portion de terre qui leur sera allouée à chacun, ne pourront jamais, ni eux, ni leurs descendants, vendre, ni aliéner, ni hypothéquer cette propriété. Si un jour, quelqu'un abandonne la colonie, c'est son affaire, mais il n'emportera que son mobilier et ses animaux. Que cela soit bien compris avant d'entreprendre ce changement de vie.

5.—Il est bien entendu que l'on ne promet rien, soit en provisions de bouche, soit en aide pécuniaire ou habits. Seulement nous disons que notre coopération fera tout en son pouvoir pour aider, en autant que les

moyens le permettront, ceux qui auront besoin, les pauvres, mais surtout ceux qui seront résolus à travailler et à s'entendre avec les missionnaires.

6.—Si nous pouvons réussir, nous nous proposons, le printemps prochain, de nous rendre sur les lieux, et avec les quelques familles qui nous y suivront, faire les premiers défrichements, bâtir les premières maisons et semer tous les grains qui seront à la disposition des directeurs de la compagnie.

7.—A part le lopin de terre mis à la disposition de chaque famille, il y aura des communautés de foin, de pâturage et de bois, dont l'usage sera réglé par le missionnaire.

8.—Dans la partie la plus convenable des susdits *townships*, les directeurs sépareront deux sections qui seront pour l'usage des établissements religieux, c'est-à-dire église, écoles, presbytère, etc. On réservera aussi d'autres terrains dans les différentes sections où plus tard on aura à construire d'autres chapelles, écoles, etc.

9.—Il sera interdit à tout blanc et aux sauvages d'habiter notre colonie, excepté ceux auxquels les directeurs en auront donné la permission. Il ne sera pas permis à un étranger de chasser,de couper du foin ou du bois sur notre réserve. Pour l'observation de cette défense, nous serons protégés par le gouvernement.

10.—Il va sans dire que toute liqueur enivrante sera interdite sur notre territoire. Tout métis qui en apporterait pour trafiquer et faire boire ses compatriotes sera expulsé. Tout blanc qui chercherait à faire le même commerce sera poursuivi par la loi.

11.—Aussitôt que faire se pourra, nous établirons des écoles industrielles pour les garçons et pour les filles qui seront instruits dans l'école et les différents métiers, surtout dans l'agriculture et l'élevage des animaux.

Nous ne voulons pas immédiatement un grand nombre de colons, nous ne serions pas prêts à les recevoir. Nous commencerons avec quelques familles de bonne volonté avec lesquelles nous espérons faire un succès et montrer aux autres que nous avons tout lieu d'espérer pour l'avenir.

Voilà, mes chers enfants, ce que j'avais à vous dire aujourd'hui sur ce plan qui vous intéresse.

Si encore une fois vous écoutez la parole du prêtre, votre vrai ami,je vous promets d'avance que, de nouveau, vous serez heureux et ne serez plus exposés à être à la merci des blancs. Ayez bon courage; venez travailler avec nous sur notre réserve. Bientôt vous vous y créerez de quoi vivre aisément et vous aurez la consolation d'être chez vous auprès de votre église, de votre école et de vos pasteurs.

Pour moi, qui suis déjà avancé en âge, ce sera une de mes grandes consolations, avant de mourir, de vous avoir rendu ce service que je demande à Dieu de bénir.

Votre très dévoué père en Notre-Seigneur,

A. Lacombe, o.m.i.

Pour donner plus de corps et de suite à notre récit, nous allons nous permettre un moment de laisser de côté les œuvres multiples qui se disputent l'activité de notre héros pour suivre uniquement l'histoire de la colonie de Saint-Paul-des-Métis jusqu'en 1907, alors qu'il a plu à la Providence divine d'anéantir dans un sinistre l'œuvre gigantesque du père Lacombe, qu'il a poursuivie jusqu'à cette époque, aidé de zélés collaborateurs, avec une énergie sans égale.

Dans un vibrant appel adressé aux catholiques de la province de Québec, pour les besoins des nouvelles populations catholiques du Nord-Ouest, le vieil apôtre disait:

Nous ne sommes pas des mendiants ordinaires, mais des représentants officiels de l'évêque de Saint-Albert et des missionnaires qui travaillent à l'œuvre de Dieu dans le nouveau diocèse. Nous apparaissons au milieu de vous avec l'approbation de vos évêques qui veulent bien faire de notre cause la leur propre en la patronisant.

Les sympathies des catholiques de la province de Québec en faveur de notre jeune église du Manitoba et du Nord-Ouest, voilà ce qui fait notre force, voilà ce qui fait notre encouragement! Comment pourrait-on oublier ce que les évêques de Montréal, de Québec et autres ont fait pour nos missions?

Les Plessis, les Taschereau, les Bourget ont immortalisé leurs noms dans la liste de nos principaux bienfaiteurs, et c'est sous l'égide de ces heureux souvenirs que nous faisons ce nouvel appel à votre libéralité déjà si grande! Ah! vous le comprenez, c'est une dure besogne que de quêter. J'en sais quelque chose, puisque voilà plus d'un demi-siècle que j'en fais l'expérience.

Le saint évêque Bourget, de si heureuse mémoire, mon père et mon insigne bienfaiteur, ne me disait-il pas le jour mémorable de mon départ pour les missions: *Allez, mon enfant, allez avec confiance, le diocèse de Montréal vous accompagne de ses vœux. Allez nous représenter là-bas!* C'est ce que j'ai cherché à faire depuis cinquante-deux ans, de concert avec mes frères de la noble France et de la Nouvelle-France. Je n'ai qu'à vous montrer les figures des Provencher, des Taché, des Faraud, des Grouard et tant d'autres missionnaires non moins héroïques que leurs prédécesseurs.

Maintenant laissez-moi vous dire pourquoi nous nous trouvons dans une situation voisine de la gêne et de l'embarras.

1.—Les flots d'immigrants qui nous arrivent ont à peine le nécessaire pour s'établir et pourvoir à leurs premiers besoins. Par conséquent ils ne sont pas en état de se bâtir des églises, des écoles, des résidences pour leurs prêtres. Un bon nombre de ces nouveaux venus sont catholiques;

il nous appartient donc de les aider à remplir les devoirs de notre sainte religion. Nous sommes effrayés en pensant que si ces secours leur manquent, beaucoup d'entre eux finiront par perdre la foi.

2.—Une autre raison pour laquelle nous venons vous tendre la main, est l'arrivée inattendue de plusieurs milliers de Galiciens catholiques et de Grecs ruthènes, qui ont leur rite particulier avec leur liturgie, tout en étant unis avec l'Église de Rome. Malheureusement ce peuple n'est pas accompagné de ses prêtres. Et nos évêques, après être entrés en pourparlers avec le Saint-Siège, les évêques ruthènes et le gouvernement autrichien, ont vu leurs efforts demeurer infructueux. N'est-ce pas à nous qu'incombe le devoir de les maintenir dans la foi ?

3.—Et maintenant, vous parlerai-je de notre importante œuvre de la colonie de Saint-Paul-des-Métis ? Depuis cinq ans, j'ai fait appel au gouvernement et à nos amis du Canada pour sauver cette population de 11 à 12000 âmes, exposées à la démoralisation à cause du malheureux contact avec la grande civilisation.

Cette œuvre qui nous est chère est peut-être sur le point d'aboutir à un échec, faute de secours. Mais non, nous ne la laisserons pas périr! Encore un peu de temps, et avec ce que nous avons déjà fait pour la colonie qui va bien pour le moment, nous espérons n'avoir plus besoin d'implorer le secours des autres et nous aurons sauvé et racheté cette population qui a fourni aux anciens missionnaires leurs premiers enfants dans la foi.

Cette lettre ouverte du bon père Lacombe attira l'attention du grand public vers le Nord-Ouest. En même temps elle lui apportait de nouvelles sympathies et de larges aumônes. Les catholiques semblaient regarder cette œuvre d'un bon œil, quoique un journal protestant, le *Battleford-Herald,* la critiquât violemment. A côté de ces critiques, il est consolant de noter l'attitude et les contributions personnelles des chefs du gouvernement. A une pétition soumise à sir Wilfrid Laurier, le premier ministre répondait:

Je regrette que le gouvernement ne puisse pas vous venir en aide de la manière que vous désirez.

Personnellement, je sympathise avec vous dans l'œuvre que vous avez entreprise et j'ai beaucoup de plaisir à vous envoyer mon humble contribution. Je vous suis bien reconnaissant de vos bonnes paroles à mon adresse ainsi qu'à celle de lady Laurier. Je les apprécie d'autant plus qu'elles viennent de la part du vétéran de la colonisation.

De l'honorable Louis Beaubien:

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai appris le succès de votre entreprise pour établir en faveur des métis du Nord-Ouest la réserve dont je vois la description en ce moment dans les journaux. Voulez-vous me permettre d'apporter la faible contribution que je puis offrir?

Nous avons fait imprimer des livres pour enseigner l'agriculture dans nos campagnes, nous publions de temps en temps des circulaires qui sont de nature à mettre les cultivateurs au courant des dernières améliorations et nous publions un journal d'agriculture qui compte aujourd'hui dans la Province de Québec au-delà de 55,000 abonnés. Je vous ferai parvenir avec plaisir toutes ces publications et je vous enverrai à vous-même, gratis, tous les ans, le journal et les brochures.

Ces publications vous aideront, je n'en doute pas, à accomplir votre œuvre de dévouement.

L'honorable Chapleau, secrétaire d'État, disait dans une lettre personnelle:

......Je ne doute pas du succès de votre colonie... et j'espère que vos métis s'empresseront de se grouper autour de vous. C'est leur dernière planche de salut; et s'ils refusent de seconder l'œuvre si chrétiennement philanthropique que vous avez entreprise pour eux, ils n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes de leur malheureux sort.

J'ai bien regretté de n'être pas à Québec l'autre semaine: j'aurais eu tant de choses à vous dire, et tant de choses à vous demander de me dire! Ce sera pour une autre fois, qui sait, peut-être sur les bords du Pincher-Creek; car je n'ai pas perdu l'espoir de faire encore, avant longtemps, un voyage au Nord-Ouest.

Je ne me rappelle plus quelles sont les conditions de la souscription dont je vous avais parlé pour votre colonie des métis, dont j'aime beaucoup le nom de "Principauté de Saint-Paul-des-Métis". Veuillez donc rafraîchir mes souvenirs. En attendant, je vous envoie ma contribution que vous voudrez bien agréer au profit de votre œuvre. Mes meilleures sympathies vous accompagnent toujours et mes meilleurs souhaits sont acquis à la colonie si intéressante que vous voulez fonder. Si vous avez quelque loisir, veuillez donc me faire connaître, comme vous me l'annoncez dans votre lettre, les progrès de cette entreprise.

Le 7 novembre, les membres du syndicat administrant l'établissement des métis adressaient au gouvernement une pétition dont nous extrayons ce qui suit:

......Avec quelques aumônes recueillies par le père Lacombe, les travaux d'installation ont commencé au mois d'août dernier, sous la surveillance du directeur et d'un certain nombre de familles métisses, heureuses de profiter de la bonne aubaine.

Mais, messieurs, nous avons compris que pour que notre plan ait du succès, il nous fallait autre chose que nos fermes et la culture. Il nous faut une école industrielle, et cette institution, nous ne pourrons ni la faire surgir, ni l'établir sans l'aide du gouvernement. Il est vrai que d'après les traités, les métis n'ont pas droit à cette faveur mais, dans l'intérêt de cette nation, et pour l'honneur de notre patrie, il semble que ce serait là un acte patriotique, philanthropique et chrétien, que de subvenir à l'école industrielle de la jeune génération métisse.

C'est après mûres considérations que, comme protecteurs de la race métisse en général, nous vous supplions d'accorder un subside pour l'établissement de cette école de la direction de laquelle nous nous chargerons.

Le père Lacombe avait trouvé dans le père Thérien un collaborateur idéal. Toute l'administration de la colonie était à sa charge. Mais ce n'était là qu'une partie des soins que l'œuvre réclamait. Il fallait des fonds pour la faire vivre, et ces fonds ne pouvaient venir seuls. Cela, c'était l'affaire du père Lacombe, il n'y manquait pas, bien qu'en 1897 sa santé fût fortement compromise.

Il y avait trois ans que la colonie de Saint-Paul-des-Métis était fondée, lorsque le gouvernement envoya un agent pour faire une enquête sur l'état des affaires et pour étudier la question des écoles pour lesquelles le père Lacombe, comme nous venons de le voir, avait demandé des subventions. Le rapport, très favorable, fut soumis à lord Aberdeen qui écrivit à son vénérable ami.

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai signé ce rapport et que je profite de l'occasion pour vous offrir bien cordialement mes meilleurs vœux pour le succès du plan imaginé avec une aussi grande sincérité de cœur et une sagacité si pratique par mon ami le père Lacombe.

Le rapport de M. Ruttan est favorable d'un bout à l'autre. Dans un endroit il dit: "Mais c'est merveilleux d'avoir tant accompli avec si peu d'argent."

Le 22 août 1898, Mgr Grandin se décidait à faire un appel aux archevêques et évêques du Canada, appel dans lequel il mit toute son âme d'apôtre. Après avoir exposé l'histoire de la fondation de l'œuvre des métis, il continuait:

Il m'en coûte, Messeigneurs, de vous faire une pareille demande, car vous avez, vous aussi, des œuvres importantes à entretenir. Vous êtes allés généreusement au secours de notre révérendissime métropolitain, pour ses écoles. Ne faut-il pas être *sauvage* pour solliciter le secours de votre charité ? Ne devrais-je pas au moins attendre ?

Attendre, Messeigneurs, c'est nous exposer à voir mourir notre œuvre avant de l'avoir complètement installée. Le pauvre père Lacombe et moi disparaîtrons, et nous n'aurons pas même l'espérance, en mourant, que l'œuvre puisse nous survivre; car mon digne successeur se trouvera dans le même embarras que nous, et il n'y aura peut-être plus de père Lacombe...

C'est, je crois, le dernier service important que mon diocèse attend du dévoué père Lacombe; et si, comme je l'espère, il réussit, ce sera peut-être le rétablissement de sa santé, car les difficultés actuelles ont été, je n'en doute pas, pour beaucoup dans sa maladie.

Si, malgré mes efforts, nous ne réussissons pas selon nos désirs, et aussi vite que nous le voudrions, nous aurons fait quand même une excellente œuvre, dont Dieu nous tiendra compte, qui procurera sa gloire et le salut d'un grand nombre.

Je laisse au bon père Lacombe le soin de vous faire mieux connaître cette œuvre et le peuple qu'il s'agit de sauver.

Le 21 juillet, un commissaire du bureau indien de Winnipeg écrivait au père Lacombe:

Mon cher père,

J'accuse réception de votre lettre du 14 courant au sujet de votre colonie de Saint-Paul, et je suis heureux d'apprendre les progrès considérables qui y ont été faits, et que vous êtes déjà pourvu d'instruments d'agriculture et autres qui peuvent vous faire espérer dans un avenir prochain une prospérité à laquelle vous ne vous seriez pas attendu vous-même, si l'on considère que vous avez été forcé de vous fier à vos seules ressources, sans l'aide du gouvernement fédéral, aide sur laquelle vous pouviez légitimement compter.

Aussi vous en avez d'autant plus de mérite, et il est à espérer que vos métis comprendront de plus en plus jusqu'à quel point ils vous sont redevables de leur prospérité.

C'est encore un ami du père Lacombe qui écrit:

Mon cher père Lacombe,

Je n'ai pas perdu de vue votre affaire des métis. J'en ai causé avec plusieurs de mes collègues et spécialement avec le premier ministre.

Je vous ai déjà exposé les difficultés qui entourent cette question. Cependant je ne désespère point de l'avenir.

Toutes ces lettres étaient des plus encourageantes, il est vrai, mais elles n'apportaient pas ce qui était le plus nécessaire dans le moment: *l'argent.* Le pauvre vieux missionnaire dut repartir pour une nouvelle tournée de quêtes. Il quitta Calgary vers la fin de 1898 et se dirigea vers l'est. Il y rencontra de bonnes fortunes, mais aussi bien des déboires. Il en avait vu bien d'autres, et cela ne ralentit pas son zèle un instant. Quelques lignes du père Thérien exposeront la situation de la colonie à cette époque:

Les nouvelles reçues du père Lacombe ne sont pas des plus consolantes; l'espérance d'obtenir des subsides pour un couvent-pensionnat semble bien hasardée. C'est pourtant la chose essentielle et primordiale.

La colonie ouverte officiellement le 15 janvier 1896 comptait, au premier novembre 1898, 32 familles, ayant chacune 80 acres de terre. Le nombre total des animaux comprenait 300 chevaux, 700 bêtes à cornes, 550 pourceaux et 200 volailles. Le gouvernement a fourni $2000; le père Grandin, provincial, $2000. Puis le cinquième du produit des dons et des collectes faites par le père Lacombe se montant à $5625.75 a été appliqué à la même fin, le reste ayant été donné pour les besoins du diocèse.

Dans l'espoir que le gouvernement, à sa pressante demande, fournirait des fonds pour aider à bâtir et à entretenir une école industrielle, le père Lacombe obtint de la maison-mère des Sœurs de l'Assomption de Nicolet qu'un détachement de cette communauté viendrait se charger de cette école au commencement de 1899, ce qui fut fait.

Au commencement de l'année 1900, le père Lacombe recevait par l'intermédiaire de Lady Minto, femme du nouveau gouverneur général du Canada, un portrait de la reine Victoria envoyé par Sa Majesté elle-même, avec une lettre de sa fille, Son Altesse Royale la Princesse Béatrice. Cette touchante attention fit un plaisir indicible au vieux missionnaire, lui qui avait si souvent parlé aux Peaux-Rouges de la puissance de la grande reine demeurant par delà les mers.

Ce fut également l'occasion qui renouvela ses relations avec M. l'abbé de Bie, secrétaire de Mgr Smeulders,

nonce apostolique au Canada, et alors abbé de Bornheim en Belgique.

Mon bien cher père et ami,

Vous le dirai-je? Voilà qu'un mouvement de jalousie s'empare de moi! Je viens de lire dans un journal de Bruxelles: Le révérend Père Lacombe, le vaillant missionnaire du Nord-Ouest canadien, actuellement à Montréal, a reçu de la reine Victoria le portrait de Sa Majesté, envoyé par elle-même, et accompagné d'une lettre écrite par la princesse Béatrice, dans laquelle elle dit: *La reine est extrêmement intéressée à tout ce qu'on lui a dit au sujet du père Lacombe, et a acquiescé avec plaisir à l'idée de vous envoyer son portrait...*

Tiens, me suis-je dit, je suis très content que la reine d'Angleterre ressente tant de sympathie et porte tant d'intérêt au père Lacombe, voire même jusqu'à lui envoyer son portrait. Mais pourrait-elle l'estimer et lui porter plus d'intérêt que moi qui suis demeuré quelque temps avec lui à Montréal, et qui ai reçu de lui tant de marques d'amitié et d'affection fraternelle?

Mon projet a été vite fait: sachant que vous étiez à Montréal, je me suis empressé de vous écrire en faisant accompagner ma lettre de mon portrait, comme votre gracieuse souveraine l'a fait.

Sans doute que ce sera là beaucoup moins d'honneur pour vous, et si tous ceux qui s'intéressent à vous devaient vous envoyer leurs portraits, vous en auriez certes assez pour décorer toutes les habitations de la Saskatchewan. Mais du moins j'ose espérer qu'il ne vous sera pas désagréable de recevoir encore un mot de votre ami, le petit secrétaire du regretté Mgr Smeulders, le délégué apostolique au Canada.

D'Amédée de Bie

Mais revenons-en à la colonie des métis.

Vers la fin de l'année 1899, le père Lacombe eut la consolation d'y voir arriver les Sœurs de l'Assomption de Nicolet. Le père Thérien avait dû faire le voyage de Montréal. Le père Charlebois venu pour le remplacer provisoirement écrivait:

Ma première impression en arrivant à Saint-Paul fut très bonne, et je suis bien heureux de vous dire que cette impression s'est bientôt changée en admiration.

Vraiment, en voyant tout ce qui a été fait, on ne peut s'empêcher de dire que Dieu veut cette œuvre de rédemption des métis. Le père Thérien a fait des merveilles ici. Dieu a béni son zèle et ses sacrifices.

Le père Thérien écrivait de son côté au père Lacombe:

Il faut beaucoup de patience et de mansuétude pour arriver à faire quelque chose avec un grand nombre de nos métis, surtout tant que nous n'aurons pas d'école.

Et malgré l'opposition des sectaires, je suis intimement persuadé que nous gagnerons leur confiance à mesure que nous serons en état de leur faire du bien...

En 1900 devant l'accroissement continuel de la colonie et le manque de personnel, le supérieur général des Oblats crut nécessaire, pour la sauver, de confier à d'autres mains l'œuvre entreprise par ses enfants. Toujours soumis aux ordres de ses supérieurs, le père Lacombe s'inclina et s'adressa aux Salésiens, puis aux Prémontrés pour obtenir des religieux. Nulle part il ne put en trouver. Au même moment, le père Thérien lui écrivait:

Il est à regretter que nous soyons obligés de suivre cette ligne de conduite; mais le bon Dieu manifestera sa volonté dans le résultat de nos négociations.

Nos métis donnent plus de satisfaction de jour en jour; l'assistance aux offices devient meilleure, et, sous ce rapport, c'est tout ce que l'on peut désirer de mieux.

C'est bien aux Oblats de Marie Immaculée, se disait le père Lacombe que Dieu a confié cette œuvre, et sa volonté est manifeste pour qu'ils la continuent. Comment permettrait-il que l'œuvre périsse faute de secours, faute de sujets?

Non, tant de travaux et tant de sacrifices ne demeureront pas inutiles! Le courage et la persévérance vaincront tous les obstacles. Si quelques-uns de ces pauvres métis ne répondent pas aux avances de leurs bienfaiteurs, il s'en trouvera d'autres qui prendront leur place. Allons, ne nous laissons pas abattre, continuons!

Bref, à la grande satisfaction de tous, surtout à celle de ses directeurs, l'école-pensionnat ouvrait ses portes aux enfants métis à la fin de 1901, tandis que le père

Lacombe, de retour d'un voyage en Autriche, continuait à tendre la main à ses amis du Bas-Canada, non seulement pour la nouvelle école, mais encore pour tous les besoins du diocèse de Saint-Albert. Il fit de nouvelles instances auprès du gouvernement, mais il n'en put obtenir que des promesses qui ne furent jamais réalisées. Tel était le besoin pressant de ses quêtes que le vieux missionnaire ne put les interrompre pour assister aux derniers moments de son saint évêque, Mgr Grandin, 3 juin 1902.

Voici ce qu'écrivait M. Charles Thibault du passage du *quêteur* à Waterloo:

Le vénérable père Lacombe, missionnaire des sauvages de l'Ouest depuis plus d'un demi-siècle, qui n'avait jamais encore visité nos Cantons de l'Est est enfin parmi nous, l'hôte de M. Beauregard, curé de Waterloo.

Sans l'avoir jamais vu, notre population connaissait ce zélé missionnaire, cet *Arsous-Kitsi-Parpi* ou l'homme au bon cœur, comme l'appellent les indiens du grand ouest. Aussi c'est avec le plus vif plaisir que nous eûmes l'avantage de l'entendre aux messes de dimanche dernier, plaider avec cette bonhomie, cette éloquence vraie, cet entraînement à la vertu, ce langage du cœur dont il possède à fond le secret, la cause de ses enfants des prairies et des bois, et celle des nombreux besoins du diocèse de Saint-Albert.

De fait, tout y est à creér, missions, chapelles, écoles, abris, hôpitaux, etc., etc.

Le père Lacombe, éloquent comme la nature chantant son *hosanna* éternel, instruit, touche et plaît. Parlant des mëtis, il dit: Descendants des anciens trappeurs et Canadiens français dans l'Ouest, ils furent le trait d'union entre la barbarie et la civilisation.

Autrefois la chasse, la pêche et un peu de culture leur suffisaient amplement, mais depuis la cession du pays au gouvernement, par la Compagnie de la Baie d'Hudson, tout est changé. Les conditions d'existence n'étant plus les mêmes, les anciens aborigènes, n'ayant plus le *buffalo*, se trouvent appauvris et très malheureux, de même que les métis dispersés partout et sans moyens d'existence. Voilà pourquoi le père Lacombe travaille à les rassembler tous sur une réserve obtenue du gouvernement et à les fixer en permanence, de même qu'à aider à toutes les grandes œuvres des missions, à cette heure où tant d'immigrants affluent dans le pays.

Le zèle inaltérable et le cœur si dévoué de ce grand missionnaire le forcent, à 75 ans, à parcourir, d'après les vœux de son vieil évêque malade, toute la province de Québec, toujours si charitable et si généreuse, pour y recueillir les aumônes des fidèles, des bonnes âmes, des cœurs généreux, afin de contribuer à asseoir les œuvres nombreuses qui périssent faute de secours.

A l'appel sympathique, entraînant et persuasif du vieux missionnaire, personne ne résiste, et notre population, son pasteur en tête, s'est montrée empressée, charmée, généreuse envers le père Lacombe.

Après la messe, ce courageux vieillard se rendit à Knowlton, où il fit un nouvel appel aux paroissiens, fiers aussi de sa visite. M. le curé Kérouach fit une chaleureuse réception à cet envoyé du ciel, à ce bienfaiteur des pauvres, à cet apôtre des temps nouveaux.

De retour à Waterloo, le révérend père Lacombe donna à l'hôtel de ville une conférence sur les sauvages. Pendant deux heures, l'entraînant et spirituel conférencier tint son nombreux auditoire sous le charme en lui racontant des traits de son expérience parmi les barbares, leurs coutumes, leurs mœurs, leurs idées, leurs moyens de guerre, etc.

En quittant Waterloo, le vieux missionnaire se montra enchanté de la générosité de sa population et de la cordiale hospitalité de ses pasteurs.

Toujours sur la brèche, se dépensant sans compter, les vaillants protecteurs des métis connaissent toutes les angoisses et les vicissitudes. Le succès ne semble pas devoir répondre à leurs efforts et parfois le découragement est bien près de les envahir. Vers la fin de décembre 1902, le père Thérien écrit au père Lacombe:

Ces jours derniers j'attendais quelques mots de vous avec une anxiété fébrile. J'étais dans un état où les plus énergiques mêmes ont besoin d'encouragement. Je voyais tout en noir depuis deux ou trois jours.

A la vue des difficultés de tous les instants, de l'ouvrage écrasant qui déborde de toutes parts, des travaux à exécuter, du petit nombre de frères convers à ma disposition, du grand nombre d'engagés qu'il me faut payer, je me sentais pris de découragement, et l'avenir m'apparaissait sous des couleurs bien sombres. J'aurais aimé rencontrer quelqu'un à qui j'eusse pu me confier et déverser le trop-plein de mon cœur, ou, encore mieux, j'aurais aimé un mot de votre part pour me rassurer et me mettre un peu de confiance au cœur.

Le père Lacombe disait de son côté:

Cher père Thérien, malgré les soucis et les contrariétés, que vous et moi, avons eus depuis le commencement, dans l'intérêt de notre œuvre de rédemption, ne nous lassons pas d'espérer en la providence divine!...

Je vous avoue, cependant, que j'ai moi aussi le cœur malade en songeant à la situation financière des affaires de la colonie, et cela malgré toutes nos quêtes. Vraiment le problème devient de plus en plus inquiétant. Mais courage, Dieu y pourvoira!

Que vont faire les deux héros? Vont-ils se laisser vaincre par ces difficultés insurmontables? Vendront-ils

les animaux, fermeront-ils l'école pour payer les dettes? Diront-ils à leurs colons qu'ils ne peuvent plus rien faire pour eux? Quelle pénible situation! Que désastreuse serait cette détermination! Daigne Dieu les en préserver!

Hélas! remarque le père Lacombe, que pensera le monde s'il faut en venir à cette pénible extrémité? Il dira en riant: Nous savions bien que les plans du père Lacombe étaient une utopie... Et moi de baisser la tête en songeant: *Bonum est quia humiliasti me.*

Il écrivait encore:

Mon cher père Thérien, gardez, malgré tout, votre courage, et je veux en faire autant! Au moins, l'avenir dira que nous avons tout tenté pour faire réussir notre entreprise. Et qui sait? Le secours peut venir d'où l'on attend le moins.

Il avait raison: Au printemps de 1904, le gouvernement fournissait des semences pour encourager les métis à rester sur leurs terres. Une église s'achevait, grâce à la générosité de sir Rodolphe Forget qui avait offert $5000 pour son érection. Lord Mount Stephen, premier président du Canadien-Pacifique, envoyait de Londres une offrande de $2,000 accompagnée de la lettre suivante:

17, Carleton House Terrace, S.W., le 14 mars 1903

Cher père Lacombe,

Votre bonne lettre est arrivée en son temps et m'a causé une grande joie. Non, je ne vous ai pas oublié, non plus que les jours d'antan que vous me rappelez. La photographie que vous m'avez donnée est toujours sur ma table; je vous ai constamment sous les yeux.

Je pense que vos efforts pour enseigner aux jeunes métis des habitudes d'industrie, afin de les mettre à même de gagner leur vie, est une excellente chose, tout en étant une œuvre réellement chrétienne..."

A la date du 19 mars, jour de la fête de saint Joseph, on trouve dans les notes du père Lacombe une lettre qui respire la bonhomie et l'enthousiasme; elle est adressée à

son évêque et est pleine de l'imagination d'un enfant errant dans des jardins féériques. La voici:

Calgary, le 19 mars 1903: fête de saint Joseph.

Semant dans les larmes, nous récoltons dans la joie. Hier, j'allai dans notre chapelle privée devant le Très Saint Sacrement, j'avais pour témoins saint Joseph et saint Antoine de Padoue. Vous savez que les fontaines de mes yeux coulent souvent en abondance... *Tempus flendi et tempus ridendi.*

Bien des fois, durant ma longue carrière, j'ai pleuré avec amertume dans les durs travaux, les contradictions et les embarras, comme j'ai aussi versé des larmes dans des moments de satisfaction et de joie. Voyez-vous, j'ai du fluide lacrymal pour toutes les occasions.

Donc, après ce préambule, je dirai qu'hier, veille de la fête de saint Joseph, ce grand saint, accompagné de saint Antoine de Padoue, m'a apporté un chèque de $2,000, qu'il a arraché des mains de Lord Mount-stephen, dans la ville de Londres.

Aujourd'hui, de tout mon cœur, j'en remercie et le ciel et la terre.

C'est sans doute pour cette rédemption des métis qui semble une impossibilité à tout le monde, excepté à nous-mêmes, que le bon Sauveur veut bien prolonger mon existence......

Enfin, pendant qu'à Saint-Paul, Min., il était l'hôte de Mgr Ireland, le père Lacombe reçut de M. James Hill, président du Grand-Nord, un chèque de $5,000. A New-York et à Montréal, M. Thomas Ryan et sir Thomas Shaughnessey ne le laissèrent pas non plus partir les mains vides.

L'on constatait en outre certaines améliorations dans les dispositions générales des métis. Il y avait alors 80 familles établies sur la réserve, quelques-unes venaient d'arriver de Montana et s'étaient fixées définitivement à Saint-Paul. Le grand succès commençait à s'affirmer. Quatre-vingt-cinq enfants fréquentaient l'école industrielle et tout allait bien. L'on pouvait donc envisager l'avenir avec confiance.

Hélas! Un terrible sinistre vint ruiner toutes ces belles espérances! Le 15 janvier 1905, un violent incendie

détruisait de fond en comble l'œuvre édifiée au prix de tant de sacrifices et de dévouement. Des dettes et pas d'assurance, c'était la fin de tout. Encore fallait-il s'estimer heureux de n'avoir à enregistrer qu'un seul décès, celui d'une jeune fille qui retourna dans l'édifice après s'en être échappée sans mal: on ne la revit plus!... Dernière constatation démoralisante: il fut établi que le feu avait été mis volontairement, on ne sait dans quel but, par cinq ou six métis de dix à quatorze ans.

En apprenant la terrible nouvelle, le pauvre père Lacombe resta d'abord comme pétrifié, puis se dominant par un effort suprême, il dit simplement:

"C'est fini!... Tout est anéanti!... Dieu l'a voulu: que son saint nom soit béni!... Que vont devenir mes pauvres métis?... Ah! mon Dieu!"

Le père Thérien s'empressa d'adresser au père Lacombe un rapport détaillé de la catastrophe et de l'état actuel des affaires de la colonie. Mais lui, si intrépide en face des difficultés les plus insurmontables, lui qui avait été le bras droit du fondateur dans l'œuvre qu'il dirigeait avec tant de tact et de sagesse, ne put cacher ses appréhensions et ses doutes pour l'avenir, au moins en ce qui concernait la colonie des métis proprement dite.

Il eût été déraisonnable, en effet, de continuer à compter sur les seules ressources de la charité publique pour reconstituer l'œuvre si péniblement édifiée et si vite anéantie. Le plus sage était de se soumettre et de s'incliner devant la triste réalité.

Tout n'était pas perdu. Ce que l'on n'avait pas pu faire avec les métis, on le ferait avec les Canadiens français. En août 1907, le père Thérien écrivait au père Lacombe:

Il y a déjà quatre paroisses en marche. Les métis occupent comme autrefois la même place dans ma sollicitude. Mais je sais très bien qu'ils ne sont pas les catholiques de l'avenir.

Il nous faut, coûte que coûte, établir des paroisses catholiques si nous voulons conserver, non pas la prépondérance, mais au moins une minorité imposante dans le pays. Notre colonie n'augmente pas et n'augmentera pas. Il faut en prendre notre parti. Alors, pourquoi ne pas y implanter de bonnes familles canadiennes-françaises que nous choisirons nous-mêmes et qui vivraient en paix avec les familles métisses qui sont ici déjà ? D'ailleurs les métis eux-mêmes comprennent que leur intérêt matériel y gagnerait beaucoup en étant entourés de bonnes familles de cultivateurs qui leur donneraient l'exemple du travail et de l'économie.

Il en fut ainsi, et bientôt les missionnaires durent abandonner tout travail de colonisation proprement dite, pour se livrer exclusivement à leur ministère sacerdotal et paroissial. Le père Thérien ne tardait pas à écrire:

Nous n'avons pas trop de tout notre temps pour faire face aux exigences du ministère. Notre rôle de missionnaires-pionniers s'efface graduellement. Nous deviendrons dans un avenir prochain des curés de campagne et nous aurons devant nous un vaste champ ouvert à notre dévouement et à notre zèle apostolique.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

1896–1900

LE PÈRE LACOMBE ET LA QUESTION DES ÉCOLES. — INTERPRÊTE POUR LE COMPTE DU GOUVERNEMENT. — UNE FÊTE SUR LES BORDS DU PETIT LAC DES ESCLAVES. — LES TRAITÉS INDIENS ET LES SCRIPS. — LES NOCES D'OR SACERDOTALES DU PÈRE LACOMBE. — *Datur omnibus.* — LES MÉMOIRES.

Reprenons notre récit où nous l'avons laissé, c'est-à-dire en 1896. Mgr Taché était mort, mais sa grande voix retentissait encore, pleurant la liberté de ses écoles du Manitoba.

Une question n'est réglée, disait-il, que lorsqu'elle l'est avec justice et équité, cela en dépit des subtilités ou des erreurs de langue. Le droit prime la loi, l'équité vaut mieux que la légalité. Ne nous laissons pas décourager par les refus antérieurs et les échecs passés. Nous sommes trop convaincus de la justice de notre cause pour ne pas revendiquer nos droits par tous les moyens légitimes. Nous sommes les victimes d'une injustice, et nous ne serons satisfaits que lorsqu'un remède efficace aura été apporté aux maux dont nous souffrons.

Le drapeau de la liberté, tombant des mains de l'archevêque mourant, avait été repris par son successeur, Mgr Langevin, et aux premiers jours de 1896, nous trouvons son plénipotentiaire, l'infatigable père Lacombe,

menant rudement le bon combat autour des hommes politiques d'Ottawa. Il écrivit alors à un des ministres une lettre qui, par nécessité politique sans doute, fut publiée. Nous la reproduisons pour mémoire.

Montréal, le 20 janvier 1896

Mon cher monsieur,

A ce moment critique de la question des écoles du Manitoba, permettez à un vieux missionnaire, aujourd'hui représentant les évêques de notre contrée dans cette cause qui absorbe tous les esprits, de faire appel à votre foi, à votre patriotisme et à votre sens du droit et de vous demander de prendre en considération notre humble requête.

C'est au nom de nos évêques, de la hiérarchie, et de tous les Canadiens catholiques que nous demandons au parti dont vous êtes le chef de nous aider à régler la fameuse question, et ce en votant l'ordonnance récursoire avec nous et avec le gouvernement.

Nous ne vous demandons pas de voter pour le gouvernement, mais pour l'ordonnance qui nous rétablira dans nos droits, dans la forme sous laquelle elle sera présentée dans quelques jours devant la Chambre. Je considère, ou plutôt nous considérons tous que cet acte de courage, de bonne volonté et de sincérité de votre part et de la part de ceux qui suivent votre politique, servirait grandement les intérêts de votre parti, spécialement au moment des élections générales.

Je dois ajouter que, sous aucune considération, nous n'accepterons la proposition d'une commission et que nous ferons tout en notre pouvoir pour nous y opposer.

Dans le cas où, — puisse la Providence ne pas le permettre! — vous penseriez qu'il n'est pas de votre devoir d'accéder à notre juste demande, et où le gouvernement qui veut bien nous donner la législation promise serait battu et renversé, s'il reste fidèle jusqu'au bout de la lutte, je dois vous informer, avec regret, que tout l'épiscopat, comme un seul homme, se lèvera pour soutenir ceux qui seront tombés en nous défendant.

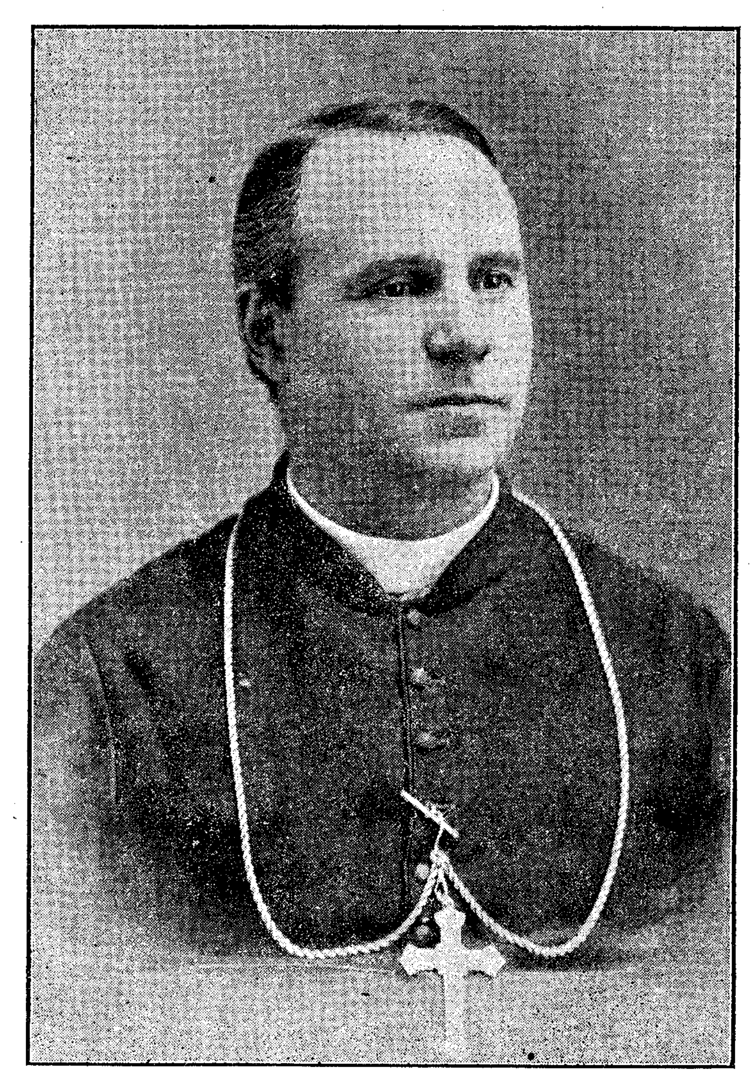
J'ose espérer que vous voudrez bien pardonner à la franchise qui m'oblige à m'exprimer ainsi.

J'espère que la Providence soutiendra votre courage et votre énergie pour le bien de notre pays.

Je demeure avec sincérité, cher monsieur, votre humble et dévoué serviteur,

ALBERT LACOMBE, O.M.I.

Le 14 mars, le père Lacombe écrivait, de Montréal, au père Legal:



S. G. Mgr E.-J. LEGAL, o.m.i.
2me évêque de Saint-Albert et 1er archevêque d'Edmonton.

Je viens d'arriver d'Ottawa où j'ai eu un combat d'épreuves à soutenir. Qui pourrait le croire? Me voilà lancé dans la politique! exposé à être traité de menteur et de faussaire.

La question des écoles est loin d'être réglée; nos adversaires font une opposition acharnée...

Pendant qu'il plaidait à Ottawa la cause des écoles, le père Lacombe eut l'honneur d'être reçu, à Rideau-Hall, par lord Aberdeen. Son épouse, lady Aberdeen, estimait beaucoup le vieux missionnaire et s'intéressait à ses œuvres, se plaisant même à lui donner le nom de frère. Ces marques de sympathie étaient pour le père Lacombe comme une oasis dans ce qu'il appelait le désert aride et brûlant de l'effroyable politique.

Une grande joie l'attendait à son retour à Montréal; son confrère et ami, le père Legal, était nommé coadjuteur de Mgr Grandin et sacré le 17 juin 1897 à Saint-Albert. Cette nouvelle ne surprit pas le vétéran de l'apostolat. Il s'empressa d'envoyer au nouvel évêque la mître et le bréviaire qu'il gardait en souvenir de Mgr Taché et lui écrivit sans tarder:

Mon cher père, amis nous avons été dans le passé, amis nous resterons dans l'avenir. Oui, je serai fidèle à l'amitié que je vous ai vouée. Je continuerai à me dévouer de toutes mes forces pour vous aider autant que faire se pourra, dans mon humble position, à porter la lourde charge qu'on vous confie. Je vous reverrai sous peu.

Quelques semaines plus tard, le père Lacombe retournait à Edmonton. Les supérieurs, le voyant accablé de fatigue, jugèrent bon de lui donner son obédience pour Pincher-Creek où il désirait tant se retirer. Écoutons-le se réjouir: "Je vais donc de nouveau être ermite! Je chéris d'avance les privations qui m'attendent dans ma solitude, je les préfère à mon *palais somptueux* d'Edmonton, la jolie."

Cette fois encore, l'ermitage ne dura pas longtemps. A peine un mois s'était écoulé qu'un télégramme le mandait en hâte à Calgary.

"Oh! la dépêche inopportune! s'écria-t-il. Faut-il donc que je sois toujours en mouvement! Enfin, allons voir ce qui en est."

C'était Mgr Grandin, gravement malade, qu'il fallait conduire bien vite à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Le voyage se fit très rapidement, et le père Lacombe put revenir, cette fois, pour plus longtemps à son ermitage Saint-Michel.

On se souvient de l'agitation extraordinaire qui s'empara des esprits en 1899, à la suite des riches découvertes de l'or au Klondyke. La soif des richesses engagea un grand nombre d'individus à se diriger vers le Nord-Ouest, et la petite ville d'Edmonton s'affirmait déjà comme un centre important. Pour éviter tout froissement dans cette invasion inopinée des pays du Nord, entre la foule des mineurs et les indiens du petit lac des Esclaves, de la rivière la Paix et de l'Athabaska, le gouvernement jugea prudent de nommer une commission qui traiterait avec les Cris, les Montagnais et les Castors. Mais il fallait un interprète et un habile diplomate. Tous les yeux se tournèrent vers le père Lacombe. Nul ne connaissait mieux que lui les métis et les sauvages avec lesquels le gouvernement devait entrer en pourparlers et nul n'en était mieux connu. L'honorable M. Sifton, ministre de l'Intérieur, demanda au vieux missionnaire de rendre ce service au gouvernement. Quoique flatté de l'offre, celui-ci déclina l'honneur.

"C'est trop beau pour moi, dit-il au ministre; je suis trop vieux maintenant pour entreprendre un tel voyage. Comment songer à faire des centaines de milles en canot? Et si j'étais malade, que feraient vos gens? Je ne serais pour eux qu'un embarras... Je vous prie donc de diriger votre choix sur un autre.

—Non, non c'est vous que nous voulons, insista M. Sifton. Soyez sans inquiétude, tout sera prévu pour le confort du voyage.

—Eh bien! télégraphiez à mon évêque, répondit le père Lacombe; si sa réponse est affirmative, j'irai.

Quelques jours plus tard, pendant une discussion des membres de la Commission royale à la Chambre des Communes, M. Nicolas Flood, le député de Régina, interrompait la discussion:

—Cessez de vous inquiéter à ce sujet; nous aurons le père Lacombe, il sera là; je sais, moi, qu'il a accepté de nous accompagner.

Dans une lettre qu'il adressait à Mgr Legal, le bon vieillard disait:

J'ai accepté d'accompagner la Commission royale dans le nord; priez pour votre vieux missionnaire. C'est sans doute le dernier service que je rendrai à ma congrégation et à mon pays. Comme Dieu voudra!

Le 16 mai, il quittait Montréal pour se rendre à Winnipeg et écrivait sur son journal:

Je pars content et satisfait; cependant, je me sens vivement ému, car je dis adieu, sans doute pour toujours, à ma chère province de Québec. Que d'amis j'y laisse qui ont été si bons pour moi et pour mes missions. Me voilà en route, j'ai bien du temps pour tracer mes plans et me préparer à mon grand voyage du nord. Vraiment, c'est très sérieux, à mon âge.

21 mai, au matin, fête de la Pentecôte, arrivée a Calgary. Comme je suis heureux de revoir notre mission Sainte-Marie, mes chères Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus et mes bonnes Sœurs Grises! Je chante la messe et je prêche deux fois.

Le 23 mai, à Saint-Albert, il put assister aux noces d'argent sacerdotales de Mgr Legal. Il eut le plaisir de rencontrer là plusieurs évêques et un grand nombre de missionnaires et de prêtres accourus pour la circonstance. Les fêtes terminées, le père Lacombe revint à Edmonton pour y rejoindre ses compagnons de voyage. La Commission royale comprenait M. Laird, président, M. MacKenna

secrétaire, MM. Côté et Prudhomme, le docteur West, et une escorte de onze officiers de la police montée, parmi lesquels le fameux Fitzgerald et quelques bons guides métis.

Le départ d'Edmonton s'effectua le 29 mai, au milieu d'une grande affluence de personnes. Mgr Legal vint, avec son clergé, saluer le départ des membres de la Commission royale et souhaiter bon voyage au vieux missionnaire. La caravane se rendit à Athabaska-Landing où l'on devait rencontrer Mgr Grouard et le père Husson. A partir de ce moment commença la partie pénible du voyage qu'il fallait accomplir sur des barges hâlées contre le courant par des hommes de peine.

Pauvres mercenaires, couverts de sueur et de poussière, comme je les plaignais, dit le père Lacombe. Nous parcourûmes ainsi environ 60 milles. Le soir, nous campions sur la grève ou à l'entrée de la forêt. Pour moi, je partageais la tente de M. Mackenna. Comme il était rempli d'attentions à mon endroit, je trouvais agréable d'être en sa compagnie. Quand il m'était possible de célébrer la sainte messe, c'est lui qui était mon servant et quelques métis formaient l'auditoire.

Au départ du Landing, Mgr Grouard avait fait remarquer au lieutenant gouverneur Laird que le cycle d'or du bon père Lacombe se clôturait le 13 juin, et que ses amis de Saint-Albert et d'ailleurs avaient été fort désappointés de le voir s'éloigner. Force leur était donc d'ajourner la fête.

Très bien, répartit M. Laird, c'est nous qui la célèbrerons.

Et sans en rien laisser deviner à leur compagnon, tous les membres de la commission se mirent en devoir de lui préparer une surprise qui marquerait dans les fastes du voyage. Comment s'y prirent-ils et que firent-ils? C'est le père Lacombe lui-même qui va nous le raconter:

Mes bons amis me fêtèrent la veille de mon anniversaire, le 12 juin 1899; ce cher vieillard, le gouverneur, je savais bien que c'était lui qui était l'instigateur de la chose.

Ce soir-là, de bonne heure, il appela tous ses hommes et il ordonna le campement. J'en fus étonné; car déjà nous étions en retard pour le rendez-vous; mais je crus que nos hommes de peine avaient besoin d'un peu de repos.

Or, pendant que l'on dressait les tentes, j'allai faire un tour sur la lisière de la forêt en lisant mon bréviaire. Mgr Grouard demeura avec les autres tandis que le père Husson était déjà parti dans la direction du lac Wabaska avec sa caravane.

Quelle ne fut pas ma surprise en entrant au camp de voir un drapeau flottant au haut d'un mât. Je ne me doutais de rien encore; c'était la veille de mon cinquantenaire de prêtrise!...

A l'entrée de ma tente, je m'absorbai dans la contemplation de la nature. C'était si beau, si poétique, que je songeais à l'extase de saint Augustin et de sainte Monique.

Tout à coup notre président, M. Laird, arrive suivi de Mgr Grouard et de tous nos compagnons. On me lit une magnifique adresse écrite sur une écorce de bouleau, et la Commission me présente ses vœux. Après quoi chacun vient à son tour, qui avec son compliment, qui avec sa poésie. J'en étais tout ébahi.

Il serait trop long d'insérer ici tous les discours qui furent prononcés pour la circonstance, mais nous tenons à reproduire la charmante poésie composée par l'un des membres de la Commission, M. Côté, sur les bords du lac des Esclaves:

Sortez de vos tombeaux, peuplades endormies,
A l'ombre des grands pins de nos forêts bénies!
Venez, fils des guerriers, qui jadis dans ces bois,
Brûliez vos tomahawks, *vos arcs et vos carquois!*
Que sur vos pâles fronts, l'auréole immortelle,
Pour votre bienfaiteur s'illumine plus belle!
Néophytes, venez en ce jour de bonheur
Proclamer les vertus de l'illustre pasteur
Qui dépensa pour vous, ses brebis bien-aimées,
Ses forces et son temps pendant cinquante années.
Venez, fleurs qui brillez au jardin du Bon Dieu,
Répandre le parfum qu'exhale le saint Lieu
Sur l'illustre vieillard qui de sa voix bénie
Vous fit épanouir dans l'illustre patrie!
Des bords du Missouri jusqu'aux glaces du Nord,
Voyez, prêtre zélé, cinquante sillons d'or;
Voyez, sur le versant de la montagne sainte,
De votre charité l'impérissable empreinte.
Muse, prosterne-toi, Hosanna! Hosanna!
Au ciel, gloire au Très-Haut, chantons alleluia!
Honneur, paix sur la terre à l'Oblat de Marie,
Qui dans son cycle d'or brille sur la patrie!

Après ces démonstrations, ce fut le banquet.

Figurez-vous ce qu'avait d'agréable et de délicieux ce repas du soir, par un idéal coucher de soleil, sur une pointe de terre verdoyante. A côté le rivage, et un peu plus loin la forêt. Et quel appétit de loup nous avions! Et cette boîte de cigares que l'on avait conservée pour la circonstance. Ah! la belle fête champêtre!

Le lendemain, le père Lacombe dit sa messe le premier. Mgr Grouard et tous ses compagnons y assistèrent, pieusement agenouillés sur l'herbe verte. Puis Mgr Grouard célébra à son tour. Ensuite on replia les tentes et il fallut reprendre les barges. Et tandis qu'il se laissait bercer au remous du fleuve, la pensée du père Lacombe remontait, à cinquante ans en arrière, à Saint-Hyacinthe, quand Mgr Bourget l'avait ordonné prêtre en lui disant: "Allez, mon fils, allez nous représenter là-bas; allez gagner des âmes à Jésus-Christ."

Que de travaux, que de fatigues, que de sacrifices depuis ce temps-là! Mais aussi que de consolations, que de bienfaits répandus, que d'âmes sauvées! Et le cœur du vieux missionnaire chantait tout bas le cantique d'allégresse: *Quid retribuam Domino!*

Le 19 juin, à la faveur du temps calme, on arrivait à la mission Saint-Bernard, aujourd'hui Grouard, en souvenir de l'intrépide pionnier du Nord. L'accueil le plus cordial attendait les voyageurs chez les pères Oblats, où Mgr Clut et Mgr Grouard prodiguèrent les attentions les plus délicates aux commissaires du gouvernement. Au couvent des Sœurs de la Providence, qui comptait une centaine d'enfants métis et sauvages, il y eut grande réception. Le chant et la déclamation furent exécutés d'une manière qui excita l'admiration des auditeurs.

Quelles merveilles sont opérées par ces religieuses! dit le journal du père Lacombe.

Cependant les indiens et les métis cris étaient campés par centaines sur le terrain avoisinant l'église et le couvent. Eux aussi firent une réception triomphale aux agents du gouvernement. Tous attendaient avec impatience le mode de traité qu'on allait leur proposer. Les indiens paraissaient bien disposés, mais les anciens des tribus firent de longs commentaires sur la question. Comme interprète et conseiller, c'est au père Lacombe qu'il incombait de discuter avec eux; il eut l'adresse de se faire comprendre et approuver par les indiens et ils acquiescèrent aux propositions du gouvernement. Le lendemain, le traité fut conclu à la satisfaction générale et les terrains demandés par les sauvages leur furent concédés. Les hommes, les femmes et les enfants reçurent leurs annuités, les chefs et les principaux de la tribu eurent en plus des habits et de l'argent. Le traité fut signé solennellement et tous s'en retournèrent heureux.

Il ne fut pas aussi facile de s'entendre avec les métis cris qui étaient très nombreux autour du Petit-Lac-des-Esclaves. Comme leurs frères du Manitoba ils ne voulaient pas être traités en sauvages. Ils refusaient les annuités et demandaient les *scrips*, voulant conserver leur liberté. Le chef des métis, intelligent et beau parleur, répondit aux commissaires que son peuple ne voulait pas échanger ses terres contre l'argent du gouvernement et qu'il n'entendait pas être troublé dans sa propre patrie.

Le gouvernement était bien disposé à accorder les *scrips*, mais sous la réserve qu'on ne pût vendre ceux des enfants avant l'âge légal de ceux-ci. Ces sages mesures avaient été prises pour préserver les métis de l'exploitation des blancs et les empêcher de céder leurs *scrips* à vil prix.

Le père Lacombe prononça un éloquent discours pour expliquer aux métis les intentions du gouvernement et les convaincre de la nécessité de se soumettre à cette sage législation. Il y eut alors une grande assemblée où le missionnaire essaya de nouveau de leur faire accepter les conditions que la commission était chargée de leur offrir.

"Nous voulons être parfaitement libres de faire de nos *scrips* ce que bon nous semblera, répondirent les métis; et si le gouvernement refuse d'accepter nos conditions, nous refusons d'accepter les siennes."

Devant cette obstination, les délégués gouvernementaux ne savaient que faire; il n'y avait pas alors de télégraphe pour communiquer directement et prendre les ordres d'Ottawa. M. Laird assembla tous les commissaires avec le père Lacombe pour aviser aux moyens de régler la situation.

—Si nous n'accordons pas aux métis ce qu'ils nous demandent, dit le missionnaire, ils influenceront certainement les sauvages que nous venons de voir, et quoique

ceux-ci aient déjà signé le traité, ils reviendront sur leur parole et tout sera compromis.

Tous étaient de cet avis.

—Mais, reprit le président de la Commission, comment terminer nos négociations avec ce groupe d'indiens?

—Il n'y a pas d'autre moyen, répondit le père Lacombe, que de leur accorder ce qu'ils demandent. Le gouvernement comprendra que la Commission n'a agi de la sorte que pour le plus grand bien et le maintien de la paix.

Les métis furent assemblés de nouveau et les *scrips* accordés au gré de leurs désirs. A la Chambre, sir Wilfrid Laurier déclara que le président Laird et le père Lacombe avaient été obligés de céder devant les exigences des métis en vue de la paix et des intérêts du pays.

Tout étant réglé au Petit-Lac-des-Esclaves, les Commissaires poussèrent vers l'extrême nord, d'abord jusqu'au fort Dunvegan où ils passèrent le traité, puis jusqu'à Saint-Henri de Vermillon; de là par la rivière des Quatre-Fourches jusqu'au Grand-Lac-des-Esclaves et au fort MacMurray. Partout les traités furent conclus sans difficulté à la très grande satisfaction des Commissaires et des indiens.

Son mandat une fois rempli, la caravane reprit le chemin du retour. Elle rencontra une bande de chercheurs d'or qui revenaient du Klondyke. Ils avaient tous quelque histoire lamentable à raconter: les uns avaient été dévalisés, d'autres avaient été assassinés, un grand nombre étaient morts de misère et de faim, plusieurs s'étaient aventurés dans des régions si écartées qu'ils n'en reviendraient jamais. Quant à ceux qui revenaient avec une fortune, leur nombre était si petit que c'était à peine s'il valait d'en parler . . .

Enfin, après un voyage de quatre mois, les membres de la Commission royale étaient de retour à Edmonton,

au commencement de septembre. Dans un rapport confidentiel que le père Lacombe adressait le 19 septembre à l'honorable Cliford Sifton, ministre de l'Intérieur à Ottawa, il n'avait que des louanges à l'adresse des fonctionnaires de la Commission. Il félicitait le gouvernement de son choix d'hommes sages, qui avaient rempli une tâche pénible avec tact, charité et patience envers les indiens et les métis.

J'ai été édifié, disait-il, par la parfaite harmonie qui a toujours régné entre ces hommes : tous s'entr'aidaient et se comprenaient. Quels beaux exemples de la part de notre président, l'honorable M. David Laird! Que de bonté et de sympathie dans ce noble cœur! Quelle habileté et quelle délicatesse dans ses rapports avec chacun! Tout cela a beaucoup aidé au succès de notre mission...

Et cet excellent docteur West, si dévoué et si plein d'attentions pour les sauvages et les métis, combien sa présence a eu de valeur pour le succès de notre œuvre! Sa ponctualité et ses bontés envers les malades ne pouvaient que contribuer à gagner la sympathie de toutes les tribus aux membres de la mission.

Quant à moi, les craintes que j'entretenais au moment du départ, à cause de ma santé et de mes infirmités, ont été bien vite dissipées par les attentions délicates dont j'ai été l'objet de la part de chacun de ces messieurs, je suis revenu de ce voyage mieux portant qu'auparavant...

Nous venons de voir comment les noces d'or sacerdotales du bon père Lacombe avaient été célébrées, sur le bord du Petit-Lac-des-Esclaves, en tout petit comité. Ce n'était pas du tout l'affaire des nombreux amis du vieux missionnaire qui avaient rêvé une fête plus éclatante et plus solennelle.

"Nous voulons que ces solennités soient dignes du fondateur de Saint-Albert, avaient dit Mgr Grandin et Mgr Legal son coadjuteur."

La date avait été fixée pour le 25 septembre. Une foule d'indiens et de métis vinrent de très loin pour fêter leur vieil ami et campèrent autour de la cathédrale. De nombreux représentants des clergés séculier et régulier accoururent de toutes parts. Mgr Langevin, de Saint-Boniface, et Mgr Dontenville, de New-Westminster, ne furent pas les derniers à répondre à l'invitation de l'évêque de Saint-Albert.

Tous les vieux compagnons d'armes du père Lacombe étaient là et pour rien au monde n'eussent voulu manquer la cérémonie: les révérends pères Rémas, Végreville, Leduc et autres. C'est à Edmonton que l'inauguration se fit par une séance donnée par les élèves du couvent des religieuses Fidèles Compagnes de Jésus. Le soir, à l'église Saint-Joachim, dont il avait été curé, le père Lacombe reçut les hommages et les félicitations de ses anciens paroissiens. Les discours se succédèrent et l'un des orateurs rappela la parole de Crowfoot, quand, à la suite de la rébellion de 1885, le grand chef de la nation des Pieds-Noirs, qui avait été maintenue dans la tranquillité, grâce au père Lacombe, était venu à Ottawa, et avait répondu aux félicitations des autorités canadiennes: "Notre grand'mère la reine nous donne du pain, mais celui-là, — et il désignait le père lacombe — nous donne davantage: il nous donne la consolation." Nous, ses amis et ses frères, ajouta l'orateur, nous pouvons en dire autant aujourd'hui.

Le jour suivant,il y eut bénédiction de la pierre angulaire de l'église d'Edmonton dont le père Leduc était curé; Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, présida cette cérémonie.

Notre vénérable pontife, disent les Mémoires, trouva des accents si captivants d'éloquence que, s'il avait été évêque au temps des croisades, il n'aurait pas manqué, lui aussi, de soulever des populations entières au cri de *Dieu le veut!* N'eût été le respect dû au saint lieu, le peuple saisi d'un frisson d'enthousiasme sous le feu des paroles de l'orateur sacré, proclamant la vérité et la sainteté de l'Église romaine, l'aurait chaleureusement acclamé.

A Saint-Albert, les fêtes revêtirent plus de solennité. Aux éclats des fanfares et au chant des cloches, le jubilaire fut reçu dans la ville qu'il avait fondée jadis. Il y eut procession, grand'messe solennelle, *Te Deum.* Le père Lacombe officiait lui-même assisté des pères Rémas et Végreville, comme diacre et sous-diacre. Mgr Langevin fit un magnifique discours sur la vocation sacerdotale. En voici quelques fragments:

Mon bien cher Père, permettez-moi, en ce jour, de vous offrir les remerciements de l'archidiocèse et de la paroisse de Saint-Boniface. Je me sens inspiré de le faire. et les raisons en sont multiples. Vous avez travaillé deux ans au milieu de nos chers Sauteux qui montrent maintenant des dispositions si consolantes; vous avez dirigé, à ses débuts, la belle paroisse de Sainte-Marie de Winnipeg; c'est grâce à vous si nous avons les frères de la Société de Marie qui font tant de bien à Winnipeg et à Saint-Boniface: vous avez amené à Winnipeg les premières Sœurs des saints Noms de Jésus et de Marie qui comptent maintenant cinq établissements dans le diocèse; vous avez pris part à la fondation des nos écoles industrielles; et enfin, et surtout, vous avez été l'ami de cœur, le confident, l'appui, le consolateur même du regretté Mgr Taché, qui vous tenait en si haute estime.

A son tour, Mgr Grandin, dont l'émotion faisait trembler la voix, prit la parole:

En 1868, pendant que je me trouvais à Rome, je rencontrai une voiture sur laquelle étaient écrits ces mots: *Datur omnibus*. Et comme je demandais la raison de cette inscription, il me fut répondu que cette voiture allait dans les rues de Rome, aux endroits où il pouvait y avoir quelque trouble, et si quelqu'un, à tort ou à raison, était en danger et poursuivi, il pouvait se réfugier dans cette voiture, et le cocher le conduisait en lieu sûr pour y attendre en paix qu'on décidât de son sort.

Ceci se passait sous le pape-roi de Rome, sous Pie IX de sainte mémoire. Eh! bien, mers chers frères, permettez-moi de me servir de ce texte pour l'appliquer à notre cher père Lacombe: *Datur omnibus!*

Il y a trente-huit ans, il vint ici, accompagnant le regretté Mgr Taché qui, émerveillé de la beauté du site, décida de fonder une mission sur cette colline, et lui donna pour patron celui du père Lacombe. Celui-ci se mit dès lors à l'œuvre et jeta les fondements de cet établissement qui est devenu si florissant, et plus tard, siège épiscopal.

Il n'a pas seulement travaillé pour le diocèse de Saint-Boniface, comme l'a si bien dit Mgr l'archevêque, mais pour toute la province de Saint-Boniface. Avait-on besoin d'un intermédiaire, d'un mandataire auprès du gouvernement, de la compagnie du Pacifique-Canadien, ou pour toute autre mission importante, on me demandait le père Lacombe. Il a donc été donné à tous... Merci, cher père, pour tout le bien accompli par vous.

Et maintenant que votre âge avancé vous fait soupirer après un peu de repos, je demande à notre révérendissime vicaire de vouloir bien vous trouver une place où, tout en travaillant encore, vous ayez le loisir d'écrire les événements nombreux auxquels vous avez été mêlé durant

votre long apostolat dans ce pays, afin de perpétuer parmi les générations futures le souvenir de ces cinquante années de labeur et de développement du Nord-Ouest canadien.

Le père Lacombe répondit à tous, et naturellement n'eut garde d'oublier ses chers métis qui lui avaient fait un discours en cris auquel il répondit dans la même langue. Puis ce fut le banquet servi à 150 convives dans une des salles du séminaire. Là encore, Mgr Grandin se leva pour remercier l'assemblée:

Ce matin, dit-il, j'ai oublié quelque chose... J'ai plus d'une fois entendu faire cette réflexion. Mais enfin, comment se fait-il que le père Lacombe ne soit pas évêque ? La chose me semble bien facile à comprendre. Outre que ceux qui en sont dignes ne peuvent pas tous être évêques — autrement nous le serions tous — il ne faut pas oublier que le bon Dieu forme lui-même les hommes pour une mission particulière.

L'évêque est chargé d'administrer une partie de l'Église, si vous le voulez bien, une église particulière à laquelle il se doit à l'exclusion de toute autre. Le père Lacombe a été, en quelque sorte, l'homme universel: *Datur omnibus.* S'il eût été évêque, il n'aurait pas pu en être ainsi. Il n'aurait pas, par exemple, pu rendre au gouvernement le service qu'il lui a demandé tout récemment, en allant faciliter le traité qu'il voulait faire avec les métis et les sauvages des rivières la Paix et Athabaska, sans parler de bien d'autres missions qu'il a remplies pendant ses cinquante années de sacerdoce dans le Manitoba, dans le Nord-Ouest, et je puis dire dans tout le Canada. Dieu, qui dirige tout avec sagesse, a voulu qu'il fût libre, c'est-à-dire à la disposition de ses supérieurs, pour que, par ce moyen, il se prêtât à tout et à tous: *Datur omnibus.*

J'ai oublié encore autre chose. J'ai à remercier, d'une manière toute spéciale, M. le curé Morin pour les services

qu'il nous a rendus comme agent de. colonisation dans l'Alberta. Depuis six ans, il se dévoue à cette œuvre, et nous ne trouvons pas mauvais qu'il réclame un repos. Il va donc nous quitter, et avant son départ, je tenais à lui dire notre reconnaissance.

Mgr Legal se fit alors l'interprète de tous les absents et le révérend père Leduc donna lecture de quelques-unes des lettres adressées, en grand nombre, au jubilaire: lettres d'évêques, de prêtres, de religieux, de religieuses et de nombreux amis; lettres de sénateurs, de députés, des présidents des grandes compagnies de chemins de fer, surtout de MM. Van Horne, Shaughnessy et White, qui tous s'unissaient dans le même concert de félicitations au père Lacombe.

Après des discours en cris prononcés par Alexandre et Peau d'Hermine, la fête se termina par un magnifique feu d'artifice, magnificence inconnue à Saint-Albert et qui ne manqua pas d'exciter une enthousiaste admiration parmi les spectateurs, surtout parmi les sauvages.

Après ces fêtes qui devaient être uniques dans son existence, le bon père Lacombe se remit au travail à Hobbéma et dans le sud de l'Alberta pour régler quelques questions épineuses au sujet des écoles, et puis sur la *réserve* des Piégans où les sauvages se montraient mécontents de leurs rations. Le missionnaire eut tôt fait de régler le différend.

Alors il pensa à aborder la rédaction de ses Mémoires, suivant l'ordre de son évêque:

"Mon Dieu, disait-il, comment m'enfermer dans une chambre, avec de l'encre et du papier, pour écrire de si vieux souvenirs!... Je ne suis plus à l'âge où l'on devient écrivain... N'importe! Je me mettrai à la tâche, quoi qu'il doive m'en coûter."

Il n'alla pas plus loin que 1864.

"Je ne puis continuer plus longtemps cette besogne, écrit-il à un ami. Comment pensez-vous, mon cher, que je puisse m'embarrasser d'un livre pour narrer cette longue histoire du passé?... C'est impossible; mes autres occupations s'y opposent."

Ce sont ces Mémoires qu'il n'a pas écrits, que le père Lacombe nous a confiés avec une foule de documents précieux. Nous avons tâché d'en tirer le meilleur parti possible en même temps que des renseignements de toute nature que nous avons eu la bonne fortune de recevoir de la bouche même du bon vieillard. Nous sommes loin d'avoir tout dit, et d'autres viendront après nous qui auront encore bien des choses intéressantes et inédites à raconter.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

1900–1901

La question ruthène. — Le père Lacombe part pour l'Europe. — Un sermon à Vienne. — Tournée en Galicie. — Une audience de François-Joseph d'Autriche. — A Londres: trop vieux pour se faire Écossais. — Retour au pays.

"Ce sera probablement le dernier service que je rendrai à mon pays et à ma congrégation", avait dit le père Lacombe en acceptant de faire partie de la Commission royale, du moins il le pensait; mais il se trompait, car sa carrière apostolique n'était pas encore terminée.

Depuis quelques années, un véritable torrent d'émigration se répandait des vieux pays sur le Canada, et venait peupler les solitudes du Nord-Ouest. Le clergé voyait s'augmenter en proportion son champ de labeurs; il se multipliait avec une admirable vaillance, pour le bien spirituel et temporel des anciens et nouveaux colons. Mais quelle que fût sa bonne volonté — et elle était grande — il était toute une classe de gens pour lesquels il ne pouvait rien, nommément des catholiques du rite grec, Galiciens, Lithuaniens, Bucovieniens, Hongrois, etc., qui étaient venus en grand nombre au Canada. Si encore il n'y eut eu que la langue, les prêtres catholiques s'en fussent tirés; mais ce qui était plus grave, c'est que les cérémonies rituelles de ces gens sont totalement différentes

de celles du rite latin. Les en faire changer, il n'y fallait pas songer. Leur instruction très rudimentaire leur eût fait considérer ce changement comme une sorte d'apostasie. D'ailleurs l'Église ne le veut pas. Quelques prêtres zélés pensèrent demander au Souverain Pontife la permission de changer de rite pour se donner complètement aux malheureux slaves. Mais le Canada étant un pays latin, le pape ne crut pas devoir accorder cette faculté, "les prêtres latins ne devant pas passer à un rite étranger en pays latin." C'est alors que les évêques du Nord-Ouest se décidèrent à envoyer un délégué en Europe pour plaider auprès des autorités religieuses de Rome et de Galicie la cause des catholiques ruthènes. D'un commun accord, le père Lacombe fut choisi pour cette mission. Toujours soumis à l'autorité, le 15 février 1900, il fit ses adieux à ses amis et partit pour son troisième voyage en Europe. De passage à Montréal, il fut invité à parler dans l'église métropolitaine.

"Mes chers frères, dit-il, ce vieux missionnaire qui est devant vous et ses compagnons oblats ont parcouru différents diocèses, surtout celui de Montréal, plus de 800 paroisses, pour y solliciter des aumônes.

"Ce fut une entreprise fatigante. Mais il s'agissait de la gloire de Dieu dans l'aide que vous apportiez à la jeune église de Saint-Albert confiée aux Oblats. Partout nous avons été accueillis comme les enfants de la même famille.

"Merci! Oui, merci d'abord aux premiers pasteurs de ce pays qui nous ont ouvert leurs diocèses! Merci à leurs clergés qui nous en ont facilité la tâche! Merci à leurs ouailles qui ont versé de si gnéreuses aumônes! Avant de m'embarquer pour l'Europe, où je suis envoyé pour plaider la cause des Ruthènes, je tenais à rendre ce témoignage au clergé et aux fidèles de Ville-Marie, et aussi, à me recommander à leurs prières."

Nous ne suivrons pas notre voyageur à toutes les étapes de son pèlerinage. Disons seulement qu'il alla revoir sur l'ancien continent les nombreux amis qu'il avait laissés dans tous les lieux par où il était déjà passé. A Mayenne, il fut l'hôte du chanoine Grandin, frère de l'évêque de Saint-Albert. A son arrivée à Rome, il assista au pélerinage français et à la canonisation de plusieurs saints. Le Saint-Père lui accorda deux audiences particulières. Partout il sut intéresser à sa mission les princes et les hauts dignitaires de l'Église dont il recevait les plus précieux encouragements. A la communauté des Franciscaines-Missionnaires de Marie, la supérieure générale lui promit deux religieuses pour lui servir d'interprètes en Autriche. L'une d'elles était la mère Immaculata appartenant à l'une des premières familles autrichiennes. Il revint ensuite à Paris où l'attendait un volumineux courrier qui lui apportait les encouragements de ses supérieurs. Il possédait déjà une lettre d'obédience que lui avait remise Mgr Falconio, délégué apostolique au Canada.

Aux évêques catholiques dans l'empire autrichien, salut et paix dans le Seigneur.

Monseigneur,

Le porteur de cette missive, le très révérend père Albert Lacombe, o.m.i., vicaire général de Calgary, dans le diocèse de Saint-Albert, Canada, vieux missionnaire rempli de zèle et de mérite, s'en va en Europe afin de pourvoir aux besoins des Galiciens-Ruthènes qui ont émigré dans ces régions éloignées et qui sont presque entièrement dépourvus de direction spirituelle, a raison du manque de prêtres de leur rite, d'églises et d'écoles. Je recommande donc d'une manière toute spéciale la mission du père plus haut mentionné aux évêques galiciens, et j'ose espérer qu'ils auront à cœur le bien spirituel de leur peuple, et qu'ils feront tout en leur pouvoir pour lui fournir, en nombre suffisant, des prêtres bons et zélés, afin que les catholiques ruthènes ne perdent point le don précieux de la foi.

De son côté, Mgr Langevin avait écrit au moment du départ du père Lacombe:

Au révérend père Lacombe, fondateur et pourvoyeur des missions.

Il est urgent d'aller au secours des Galiciens qui vont devenir ou hérétiques ou schimastiques, ou socialistes ou indifférents. Déjà plusieurs se découragent.

C'est vous, vénéré et bien cher père Lacombe, que la divine Providence semble avoir chargé de commencer toutes nos œuvres importantes de concert avec nos supérieurs.

Je ne vous parlerai pas des nombreuses institutions dont vous avez doté le pays jusqu'ici.

Je vous demande maintenant d'introduire quatre frères à l'école industrielle de Saint-Boniface et quatre à Qu'Appelle.

Que Marie immaculée vous bénisse!

Mgr Grandin écrivait aussi au père Lacombe:

Savez-vous, cher père, que vous êtes un enfant gâté du bon Dieu? Il vous assiste au point de vous faire réussir dans presque toutes vos entreprises. Il vous comble de ses grâces et de ses consolations, vous donne des amis parmi les grands princes et empereurs, et même parmi les saints, comme en fait preuve la belle lettre de Mgr Szeptycki dont vous avez eu la charité de m'envoyer copie, ce dont je vous suis très reconnaissant.

Vous avez accepté la mission pénible et délicate que nous vous avons confiée; vous voyez que le bon Dieu récompense dès ici-bas votre générosité; je l'en remercie de tout cœur et vous en félicite.

J'ai reçu une bien bonne lettre de la mère Marie Immaculata, provinciale des Franciscaines-Missionnaires de Marie; elle porte le plus grand intérêt à l'œuvre des Galiciens.

De Mgr Legal:

Je ne veux pas tarder à vous adresser au moins quelques lignes pour vous souhaiter le meilleur succès, avec le secours de Dieu, dans toutes vos entreprises. Je prie le bon Maître de soutenir vos forces et votre santé, durant votre long trajet, afin que vous nous reveniez prêt à entreprendre de nouveaux travaux.

Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, écrivait de son côté:

Mon révérend et bien cher père Lacombe,

Votre vie, vos voyages, vos vastes entreprises, votre esprit toujours énergique et votre cœur toujours fidèle et attentif à obliger tout le monde, voilà un mystère que je ne puis expliquer. On dirait que votre bon ange vous promène partout, malgré votre grand âge, les distances et la chaleur.

C'est donc fabuleux, ce que vous faites là-bas, dans le vieux monde? Vous attirez maintenant l'attention des cardinaux, des ambassadeurs et du pape lui-même? Ah! mon cher père, que c'est beau et qu'il fait plaisir

de vous voir travailler avec tant de zèle pour le salut de nos chers Galiciens et de nos vicariats du Canada! Je fais des vœux pour que vous nous reveniez plein de vie et de santé.

Quoique la Providence nous favorise de ses dons, j'avoue que mes Galiciens m'inquiètent franchement. Nous en avons reçu 180 dernièrement. Ils seront encouragés, cette année, car les récoltes seront superbes. On n'a jamais rien vu de pareil. Les blés donnent de 40 à 45 minots à l'acre. Les pommes de terre sont déjà énormes au 7 août.

Pour se rendre au désir de Mgr Langevin, qui lui avait demandé de lui obtenir quatre frères pour l'Ouest canadien, le père Lacombe fit le voyage de Ploermel. Cinq cents religieux étaient en retraite. Le vieux missionnaire plaida si éloquemment sa cause que deux jours plus tard, le supérieur général lui faisait savoir que sa demande était agréée.

Que je suis heureux, s'écria-t-il, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface aura ce qu'il demandait!

Alors il songea à la partie la plus importante et la plus délicate de sa mission et prit le chemin de l'Autriche par l'Allemagne. Dans ses carnets de voyage, on trouve cette simple note:

—Grande cérémonie, beau chant; plusieurs prêtres étrangers, le peuple en foule... Tout est allemand puisqu'on est au centre de la Prusse.

Il arriva enfin à quelques lieues de Vienne au couvent de l'Annunziata des sœurs Franciscaines, où son arrivée était annoncée et où il fut reçu à cœur ouvert. A peine y était-il qu'il reçut la visite de la baronne Dona Pereira. Elle tint absolument à lui donner l'hospitalité. Elle lui fit visiter les principaux quartiers de la ville et l'introduisit à la nonciature, chez les pères résurrectionistes et partout où des influences pourraient être utiles au succès de sa cause.

Tous les journaux, écrit-il, semblent avoir publié le but de ma mission en Autriche. Voici ce qu'ils disent généralement: "Un vénérable prêtre missionnaire apostoli-

que, venant du Canada, dans l'Amérique du Nord, délégué par les évêques du Nord-Ouest canadien, et porteur de lettres d'introduction et de recommandation de la Propagande de Rome et du délégué apostolique au Canada, Mgr Falconio, vient solliciter de l'aide en Autriche. Ce religieux appartient à la congrégation des Oblats de Marie, qui sont très répandus dans l'Amérique du Nord et qui montrent un grand dévouement pour nos Ruthènes expatriés. Le révérend père Albert Lacombe vient faire un appel au gouvernement autrichien et aux évêques de la Galicie en faveur des milliers de Galiciens qui viennent d'émigrer au Canada où le gouvernement canadien leur donne gratis de bonnes terres.

Ces Galiciens sont pour la plupart très pauvres. Mais le plus regrettable, c'est qu'étant catholiques du rite ruthène, ils n'ont pas de pasteurs pour les comprendre et leur administrer les secours religieux dans leur langue et selon leur rite. C'est précisément le point qui occupe tous les évêques du Canada.

Le père Lacombe vient donc dans la catholique Autriche demander quelques secours afin de bâtir des chapelles et des écoles pour ces pauvres gens. A tous ceux qu'il rencontre, il fait savoir qu'il est l'ami et l'intercesseur de ces populations si menacées de perdre la foi."

Dans une conférence qu'il donnait à Vienne, l'apôtre voyageur disait:

"Vous, catholiques de la grande ville de Vienne, permettez-moi de vous faire appel en faveur de vos concitoyens galiciens.

"Vous, nobles et riches, venez au secours de vos compatriotes qui, quoique bien loin de vous, tournent leurs regards vers leur patrie!

"Je les ai rencontrés là-bas, dans nos missions, et j'ai pleuré plus d'une fois en songeant à leur sort. Si du moins,

nous pouvions les comprendre, pour leur donner quelque consolation, quelque soulagement! Mais non, leur langage nous est inconnu. Tout de même nous avons appris à les aimer, parce qu'ils sont bons.

"Depuis longtemps, nous entendons parler de la charité des Autrichiens. Mes amis, vous qui êtes accoutumés aux bonnes œuvres, voilà une belle occasion de montrer votre libéralité."

Le 11 septembre, les deux religieuses galiciennes qu'on lui avait promises à Rome vinrent le rejoindre et le père Lacombe se disposa à se mettre en route pour la Galicie. En partant, il adressait ces quelques lignes à Mgr Legal.

Vienne, le 12 septembre 1900

Monseigneur,

Que penserez-vous en voyant l'en-tête de cette lettre?... Que de choses j'ai à vous dire, et par vous à notre vénérable Mgr Grandin. Me voilà en Autriche. Le croiriez-vous? C'est pourtant bien vrai. Comme vous le dites, je dévore les distances; ce voyage me paraît un phénomène, et c'en est un, en effet. Malgré tout, votre *sauvage* supporte bien les fatigues et les mille anxiétés auxquelles il est toujours en proie.

J'ai déjà obtenu du succès, mais le plus important est encore à faire. Je vais rencontrer tout prochainement l'empereur! Quelle audace de ma part! Imaginez-vous que je parle actuellement le latin comme un précepteur, quand je ne peux pas me faire comprendre autrement.

Je reçois en ce moment l'hospitalité de la généreuse baronne de Pereira. J'arrive de ma première visite chez le ministre des Affaires Étrangères. Notre voyage en Galicie est décidé...

Assez pour aujourd'hui. Je baise votre main. C'est l'usage ici. Oh! quel pays! Quel enthousiasme! *Omnia omnibus.*

ALBERT LACOMBE, O.M.I.

Le 15 septembre, le père Lacombe arrivait à Stanislaw où il fut l'hôte de Mgr l'archevêque Szeptycki qui le combla de prévenances et de bontés. Avant de quitter Stanislaw, le missionnaire, heureux de la façon dont se poursuivait sa mission, écrivait à ses amis de Saint-Albert:

"Depuis que je suis en communication directe avec le gouvernement autrichien, savez-vous que je me suis mis

aussi à l'aise avec ces messieurs qu'avec nos amis d'Ottawa? Tous les ministres et les députés parlent le français et me reçoivent cordialement. Continuez à prier pour le vieux voyageur et pour le succès de sa mission."

Mgr Lewicki ayant appris l'arrivée du missionnaire canadien à Lemberg, capitale de la Galicie, lui écrivait d'Olesko:

J'ai appris avec beaucoup de plaisir votre arrivée dans notre cher pays. Je vous souhaite la plus sincère bienvenue et j'espère que votre visite deviendra le fondement de cette union qui rapprochera encore davantage ces deux filles de même naissance, c'est-à-dire la nation ruthène et la nation canadienne, et nous assurera le bonheur de la protection de notre sainte mère, l'Église catholique.

J'espère que vous la trouvez déjà, chez notre aimable et vénérable Mgr Szeptycki. Il s'intéresse beaucoup aux affaires ruthènes du Canada? Ouvrez-lui votre cœur, faites-lui connaître combien vous aimez notre nation et quels sont les desseins que vous avez pour sauver ces pauvres âmes ruthènes qui n'ont ni prêtres ni églises.

Écrivez-moi avant d'arriver à Leopoli, afin que j'aille vous embrasser *in Domino*.

Tandis qu'il était à Leopoli, le père Lacombe reçut la communication suivante du ministère des Affaires Étrangères à Vienne:

Révérend Albert Lacombe, vicaire général au Canada:

Mon révérend père,

Sa Majesté, empereur et roi, vous recevra en audience lundi 24 septembre à une heure, au château impérial de Vienne. Veuillez arriver au moins quelques minutes avant l'heure fixée à la Hofburg.

C'est monsieur le ministre qui me charge de vous informer de ce qui précède.

De retour à Vienne pour la réception impériale, le père Lacombe fut l'hôte, cette fois, de la comtesse Mélanie Zitchy, née princesse de Metternich, qui le prépara elle-même à sa rencontre avec l'empereur:

"Vous allez, dit-elle, voir dans notre empereur François-Joseph un homme de douleurs. La douleur, il la porte sur sa physionomie. Il ne rit jamais et ne parle

que rarement. Toute sa vie n'a été qu'une suite de peines et d'angoisses. Les dernières furent l'assassinat de l'impératrice, son épouse, et la fin tragique de son fils Rodolphe. Enfin, tant de chagrins se sont fait un foyer de ce cœur meurtri, que rien désormais, semblerait-il, ne pourrait en cicatriser les plaies."

Une pareille déclaration n'était guère de nature à mettre le vieux prêtre à l'aise.

—Enfin, se dit-il, nous verrons.

Le 24 au matin, la calèche de la comtesse l'attendait à la porte pour le conduire au palais impérial. Avant de monter en voiture, la comtesse sembla jeter un coup d'œil inquisiteur sur son protégé, sans doute, pour voir si tout était en ordre et si rien ne péchait dans sa tenue. L'examen parut la satisfaire, pourtant elle ne put se défendre d'une remarque:

—Mais, révérend père, vous avez oublié vos décorations.

Le père Lacombe sourit:

—Qui donc, au Canada, aurait pu avoir l'idée de décorer un vieux missionnaire? Puis prenant un air grave et tirant simplement son crucifix de sa ceinture:

—Madame la comtesse, voilà ma seule décoration! Celle-ci, je la porte depuis plus de cinquante ans, et pour moi, elle vaut mieux que tous les titres d'honneur et les marques de distinction qu'on aurait jamais pu me conférer. Ce signe m'a rendu capable de tout le bien que j'ai pu faire jusqu'ici, de toutes les victoires que j'ai pu remporter sur l'ennemi de notre salut, en évangélisant mes pauvres sauvages et en prêchant la doctrine catholique aux hommes civilisés. Avec elle, je n'en désirerai jamais d'autre. *In hoc signo vinces.*

La comtesse Mélanie Zitchy eut un sourire mêlé de larmes et répliqua:

—Allez, ministre de Dieu, allez vous présenter à notre roi. Vous ne sauriez, en effet, avoir de décoration plus précieuse et plus estimable que votre crucifix de bois.

L'on arriva au palais. Le pauvre missionnaire, qui toute sa vie n'avait connu que la pauvreté, poussée jusqu'au plus profond dénûment, eut à peine un regard pour les splendeurs qui le sollicitaient de toutes parts. On l'introduisit près de l'empereur François-Joseph:

"Votre Majesté, ce que nous voulons, dit le vieux prêtre, c'est de l'aide pour nos frères ruthènes du Canada, des fonds pour leur bâtir des chapelles, des prêtres de leur rite pour les instruire et les conserver dans la foi..."

Le monarque se contenta d'adresser quelques questions évasives sur le mode de gouvernement et la hiérarchie auxquels ses sujets étaient alors soumis. Devant une telle froideur, le père Lacombe, toujours si enjoué pourtant et si prompt à la réplique, resta tout interdit et répondit simplement et sans commentaires aux questions que Sa Majesté voulait bien lui poser. Il vit tout de suite qu'il n'y avait rien à espérer de ce cœur trop replié sur lui-même dans sa douleur, et que rien désormais ne saurait apitoyer ni même intéresser.

"Notre conversation saccadée en quelque sorte, et dépourvue de tout intérêt de la part de l'empereur, tomba d'elle-même. Il ne me restait qu'à m'incliner et à quitter la salle d'audience. Alors, le cœur gonflé et l'âme remplie de pitié, je sortis du palais et regagnai le carrosse qui m'attendait en me disant combien je devais m'estimer heureux de n'être pas François-Joseph, ce pauvre roi, qui non seulement n'est pas capable de rire, mais ne peut plus même être ému par quoi que ce soit."

La veille, le père Lacombe avait pris congé des religieuses Franciscaines qui l'avaient accompagné en Galicie, et, le soir même de son audience avec l'empereur, il repre-

nait le chemin de Paris. Il profita de son passage pour visiter l'exposition, voir quelques amis et le 26 octobre, il s'embarquait pour l'Angleterre. A Londres, il eut le plaisir de rencontrer l'ancien président du Pacifique, lord Mount-Stephen — le pasteur d'un jour de la paroisse Sainte-Marie de Calgary.

—Nous étions jeunes alors, se dirent-ils. Que d'années depuis ces jours mémorables, depuis ce lointain passé; passé si actif et si aventureux!... Nos cheveux ont blanchi, et voilà maintenant que nous sommes vieux!...

A Londres, il vit aussi lord et lady Aberdeen, sa grande sœur, comme il disait. Avec quelle joie ils revécurent les vieux souvenirs!

—Vous souvient-il de ma vieille solitude que je ne voulais pas quitter? Hélas! je n'ai jamais tant voyagé que depuis que je me suis fait ermite. Je ne sais vraiment pas où je serai à l'abri de tout cela. Il serait bien temps que le vieux missionnaire pût jouir en paix de la tranquillité de sa retraite! Mais, voyez-vous, je le fais pour mes supérieurs. Que l'on me pousse où l'on voudra, c'est pour le bon Dieu.

Là-dessus, lord Aberdeen lui dit en souriant: Mon révérend père, si vous le voulez, je vais vous fournir un ermitage sur ma propriété écossaise, où il vous sera facile de vous retirer du monde jusqu'à la fin de vos jours, et de vivre d'une manière convenable et exempte de toute inquiétude.

Un joyeux sourire illumina la figure du vieux prêtre.

—Que dites-vous là, mon cher ami? Et que deviendraient mes Ruthènes, mes métis, mes sauvages? Oh! non, mille fois non; merci! J'apprécie votre bonté de cœur, mais voyons, regardez-moi! Ne suis-je pas réellement trop vieux pour me faire écossais? Le lord anglais rit d'un bon cœur de cette boutade.

Vers le commencement de novembre, le père Lacombe s'embarquait à Liverpool à destination du Canada. Lord Aberdeen n'avait pas réussi à le retenir.

De retour à Calgary, il se remit corps et âme à sa mission, attendant que Dieu voulût bien faire lever la semence qu'il avait jetée en Europe. Peu de temps après, il recevait une lettre de la supérieure des Franciscaines-Missionnaires de Marie qui lui permettait de tout espérer.

Maintenant que j'ai vu l'archevêque de Lemberg, j'ai la confiance que nous arriverons bientôt à une solution. Nous avons causé longuement des Ruthènes. J'ai grand espoir que votre voyage et vos efforts porteront leurs fruits.

Et plus tard:

Je suis inquiète de nos Galiciens. Je ne sais si on a continué de travailler pour eux dans leur pays; je l'espère, mais cela va lentement.

Je ne vous oublie pas, mon bon père, et je devine bien que votre cœur souffre de ne pouvoir faire davantage pour vos pauvres catholiques ruthènes. Moi-même j'en souffre, mais sans me désespérer.

La mère Maria Immaculata, du couvent de l'Annunziata d'Oberndorf, près de Vienne, qui avait servi d'interprète au père Lacombe en Galicie, désirant toujours voir triompher sa cause, lui écrivait à son tour en date du 26 février:

J'ai vraiment bien tardé à vous remercier de votre bonne lettre qui m'a fait un réel plaisir; il y avait longtemps que je désirais de vos nouvelles. Je ne voulais pas vous écrire avant d'avoir été en Galicie, afin de pouvoir vous dire quelque chose qui vaille.

Voilà donc deux semaines que nous sommes à Leopoli, et nous partons tout à l'heure, heureuses de savoir qu'une association se forme. Elle aura quatre comités, dont le premier composé de messieurs polonais, le second de dames polonaises, le troisième de messieurs ruthènes et le quatrième de dames ruthènes. Chacun est libre de travailler pour le bien de l'association.

Croyez-moi; le succès de cette œuvre dépendra beaucoup de la correspondance ou échange de lettrs entre le Canada et la Galicie. Si le bon Dieu aide, l'œuvre pourra avoir un très bel avenir. Elle devrait être comme l'ange gardien de la petite colonie de là-bas.

La baronne de Pereira n'oublia pas non plus le vieux missionnaire à qui elle avait donné l'hospitalité pendant son séjour à Vienne. Dans une lettre du 6 février, elle lui dit:

Vous voilà donc rendu dans vos missions, mon révérend père, et je vous en félicite. Avec quelle intrépidité n'avez-vous pas accompli votre long et pénible voyage! Vous donnez une preuve que les forces, au Canada, ne s'usent pas aussi vite qu'en Europe.

Vos paroles reconnaissantes me touchent beaucoup; mais veuillez donc croire, enfin, que ce sera toujours moi qui vous devrai reconnaissance, d'avoir bien voulu accepter ma petite hospitalité. Vous rappelez-vous ce que je vous disais? Aux premiers temps chrétiens, c'était un insigne honneur pour les matrones romaines de recevoir sous leur toit les apôtres de Jésus-Christ. Pourquoi ne pas faire revivre ces belles traditions! Je m'étonne uniquement que ce soit moi que le bon Dieu ait choisie entre un million d'habitants de Vienne pour me gratifier de cette faveur.

J'ai revu la bonne mère générale des Franciscaines et nous avons parlé de vous. Ma tante Zichy me demande souvent de vos nouvelles et aussi la comtesse MacCaffrey. Elles s'intéresseront beaucoup à celles que je vais leur donner. Si je vous dis aussi au revoir au ciel, c'est pour tous les cas, mon père, car j'ai un brin d'espoir que ce sera encore en ce monde. *Chi lo sa*, disent les Italiens. Enfin, d'une façon ou d'une autre, nous pouvons dire: au revoir!

Dora Pereira.

Terminons ce sujet par quelques fragments de l'intéressant "Mémoire" présenté en 1911, aux illustrissimes et révérendissimes archevêques et évêques du Canada par l'illustre archevêque de Lemberg, Mgr Szeptycki.

L'épiscopat canadien, dit l'éminent prélat, décida, lors de son premier concile général tenu à Québec en l'automne 1909, d'appliquer pendant dix ans, une partie des collectes diocésaines de chaque année, aux œuvres catholiques ruthènes de l'ouest canadien. Cette offre généreuse fut faite avec une simplicité et une modestie chrétienne qui ne permirent pas aux évêques ruthènes de l'Europe d'en prendre plus tôt connaissance. Ce n'est qu'au congrès eucharistique de Montréal que j'appris cette décision.

C'est avec la plus vive reconnaissance que je dois mentionner ici les généreux efforts apostoliques de l'épiscopat du Canada pour venir au secours des Ruthènes, non moins que les grands sacrifices que ces illustres prélats se sont imposés. Déjà, en 1898, Monseigneur Pascal, évêque de Prince-Albert, accompagné de père Lelouche, provincial des Oblats en Belgique, avait fait un voyage en Europe et était venu spécialement en Galicie pour obtenir des prêtres. Peu après, venait aussi en Europe, le révérend père Lacombe.

A la suite de ces voyages, M. l'abbé Zoldak se rendit au Canada pour y commencer une mission de deux années. En 1902, le révérend père Jan, o.m.i., envoyé par Mgr Legal, évêque de Saint-Albert, venait aussi en Galicie et ramenait avec lui au Canada les trois premiers pères basiliens, et les sœurs "Servantes de Marie Immaculée".

En 1904, Sa Grandeur Mgr Langevin venait à Vienne accompagné du révérend père Lacombe pour obtenir de l'empereur François-Joseph des secours pécuniaires, et peu après, une nouvelle expédition de pères basiliens quittait la Galicie pour le Canada.

Outre les démarches pour obtenir des prêtres ruthènes, je ne puis ne pas mentionner l'église des Basiliens de Winnipeg, bâtie aux frais de Mgr Langevin, l'école des sœurs "Servantes de Marie" d'Edmonton, qui doit son existence aux secours de l'épiscopat canadien et de la propagande de Toronto (Church Extension) obtenus pour elle par Sa Grandeur Mgr Legal, enfin l'admission au petit séminaire de Saint-Boniface d'une quinzaine d'enfants ruthènes, et les trois autres admis au petit séminaire de Saint-Albert.

Enfin, je manquerais à mon devoir, si je ne mentionnais pas le cœur paternel et apostolique qu'ont toujours montré aux pères basiliens et aux religieuses ruthènes les

illustrissimes prélats mentionnés ci-dessus, ainsi que leur zèle apostolique pour secourir les Ruthènes en danger de perdre la foi.

Ce court exposé est plus que suffisant pour démontrer que le dévouement de l'épiscopat canadien et celui du bon père Lacombe et de ses frères en religion n'a pas été ignoré. Le rapport de Mgr Szeptycki en rend rémoignage.

Vers le mois de mars 1901, Mgr Legal voulut confier au père Lacombe la mission de MacLeod et quelques autres. Cela ne souriait guère au vieux missionnaire qui ne put s'empêcher d'écrire à Mgr Grandin:

Cela ne me sourit pas. Mais comme les désirs de mes supérieurs ont toujours été pour moi des ordres, je ne veux pas, à mon âge, commencer à regimber. Donc, c'est entendu, je quitte encore une fois le coin du feu où je m'étais assis, pour refaire mes malles et partir.

Dans le même temps, il reçut de son vieil ami, Mgr Ireland de Saint-Paul — Minnesota — une invitation à son jubilé sacerdotal. Il s'empressa d'accepter cette invitation qui lui permettrait de voir bien des personnages dont il espérait des secours pour ses œuvres. Nous extrayons quelques passages de la lettre qu'il écrivait en réponse à Mgr Ireland:

Monseigneur, bénissez-moi, je vis encore. C'est bien moi!

Je suis toujours ce missionnaire des sauvages et des métis du Nord-Ouest canadien, qui un jour, à Pembina, cinquante ans passés, appartenait à la juridiction de Mgr Loras de Dubuque avant que Saint-Paul fût un diocèse. Depuis ce temps, que d'événements se sont succédé! Quand je jette mes regards en arrière, tout cela me semble comme un rêve. Je me rappelle avec bonnheur,lorsque je passais par Saint-Paul, quelle gracieuse hospitalité je recevais des évêques Cretin et Grace. Et vous donc, vénéré ami, que n'avez-vous pas fait pour m'être agréable!

Quelle transformation autour de vous! Placé à la tête d'un des plus importants archevêchés, les évêchés se multiplient à l'entour de vous. Et puis, ce vénérable doyen des doyens. Mr le grand vicaire Ravoux, permettez-moi de vous demander comment il supporte ses nombreuses années. Combien j'ai vénéré et vénère cet homme de Dieu! Pour moi, c'est un saint! Ah! Monseigneur, moi aussi je suis vieux! On ne veut pas que je meure. On me fait entreprendre toutes sortes de voyages sur ce

continent et sur l'autre. On me confie des missions très difficiles à Rome, à l'exposition de Paris, en Belgique, en Angleterre, etc. L'été dernier, je parcourais l'Allemagne, la Bavière, l'Autriche et la Galicie. J'ai eu beaucoup à traiter de la part de la Propagande de Rome et de la Cour de Vienne avec les évêques grecs-ruthènes catholiques-unis, afin d'obtenir des prêtres de leur rite pour venir au secours de leurs compatriotes répandus par milliers dans nos territoires. J'ai vu à ce sujet, plusieurs évêques grecs à Stanislaw, Lemberg, Cracovie, etc. J'espère que mon voyage aura un certain succès: j'ai jeté le cri d'alarme, car les prêtres schismastiques nous arrivent et ont déjà commencé leur œuvre d'apostasie.

A Rome, j'ai vu le pape en audience privée qui m'a dit que nous aurions de bons prêtres galiciens.

Quel voyage incroyable je viens de faire!

Pour ma part, je déclare que cette province de la Galicie a de très bons évêques qui s'intéressent à nous. J'aime beaucoup ce pays et son peuple.

Mais, Monseigneur, j'ai une autre préoccupation avant de mourir. Depuis quatre ans, de concert avec nos évêques et un peu de secours de notre gouvernement, je suis à organiser un territoire métis, que j'appelle Saint-Paul-des-Métis, où je voudrais concentrer cette population, probablement 2500 familles, pour les sauver de la démoralisation à laquelle les voue leur contact avec les blancs. Mais les secours me manquent, les aumônes et dons reçus sont épuisés. J'avais écrit à notre ami commun, M. J. J. Hill. qui semblait tant s'intéresser au bien-être des métis, pour lui demander un peu de secours. Mais il ne m'a pas encore répondu. Très cher ami, vous demanderai-je de lui dire un mot au sujet de cette affaire? Bientôt, j'irai vous embrasser.

Votre vieil ami,

Albert Lacombe, o.m.i.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

1902–1903

En tournée de quête. — Poignant sacrifice. — Un prône dans la basilique de Québec. — Décès de Mgr Grandin. — Lettre de Mgr Legal. — Arrivée des religieux Basiliens. — Décès des pères Lebret et Végreville.

Au commencement de l'année 1902, le coadjuteur de l'évêque de Saint-Albert, Mgr Legal, accompagné du père Lacombe, était en tournée de quêtes dans la province de Québec, quand vint la nouvelle que Mgr Grandin allait s'affaiblissant de plus en plus. Il était de toute nécessité que Mgr Legal retournât en hâte à Saint-Albert. Le père Lacombe allait donc porter seul tout le poids de la tâche ingrate qu'il n'accomplissait que par obéissance. La fatigue était grande et les responsabilités bien lourdes. Et puis, Mgr Legal le pressait de revenir. Cependant, à la dernière extrémité, Mgr Grandin lui envoyait ses adieux et lui disait:

"Malgré l'immense désir que j'éprouverais à vous avoir près de moi, au moment suprême, je me consolerai en vous sachant plus utile ailleurs; il est donc préférable, mon fils et mon frère, que vous continuiiez à remplir votre tâche."

La voix du devoir prima chez le religieux l'affection du cœur. Il ne voulut pas se montrer moins généreux que le mourant, et, dominant sa douleur, il resta à son poste. Voici ce qu'il écrivit à ses frères de Saint-Albert:

"Il me semble que je doive rester ici jusqu'à la fin... D'ailleurs, la pensée de mon évêque priant pour moi me soutiendra dans mon sacrifice et me donnera la force de monter dans les chaires de vérité pour prêcher sans trop de frémissements."

La tournée de quêtes devait se terminer par la ville de Québec — l'assaut final — comme disait le père Lacombe. L'apôtre des sauvages, sous le poids des ans, gravit péniblement les degrés de la chaire et parla dans ces termes.

Chers amis de notre jeune diocèse de Saint-Albert:

Je me présente devant vous avec l'autorisation de votre archevêque, et comme l'ambassadeur de mes évêques. L'on m'a dit que dans votre cité l'on n'est guère partisan des longs discours, et que si je veux être agréable — et faire une bonne collecte — il me faut être bref; c'est cela, je vais être bref.

Un léger sourire passa dans l'assemblée, et le missionnaire continua:

Aux armes, mes amis, aux armes!... Fournissez les munitions pour nous soutenir contre les attaques de nos adversaires qui sont nombreux et formidables... S'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix, qu'elles sont belles aussi les mains de ceux qui versent leurs aumônes et leurs sympathies dans le sein du pauvre!... Ces fruits de la libéralité de cœurs chrétiens que nos amis du Canada déposent dans nos mains avec leurs vœux, joints à l'obole de la Propagation de la Foi, sont là-bas nos armes et nos munitions pour faire les œuvres de celui qui nous a envoyés travailler à sa vigne.

Le missionnaire continua ainsi à faire appel à la

charité qu'il n'avait jamais invoquée en vain dans sa province de Québec. Et, au sortir de la cathédrale, ses confrères et ses amis se pressèrent autour de lui en lui disant: —Père Lacombe, vous avez bien su toucher les cœurs et, ce faisant, vous avez su trouver le secret de délier les bourses. Nous en sommes heureux pour les œuvres auxquelles vous vous dévouez avec tant d'abnégation.

Si généreux qu'il fût, lui dont le cœur était toujours si largement ouvert et disposé à faire le bien partout où l'occasion s'en présentait, le père Lacombe se récriait parfois contre ce qu'il appelait *l'extravagance de la jeune génération.* C'est ainsi qu'il écrivit, un jour, l'amusante lettre suivante à Mgr Legal, qui faisait appel à sa libéralité, en faveur d'un jeune missionnaire qui venait d'être chargé d'une nouvelle paroisse: — Mais c'est incroyable que ce jeune prêtre qui vient d'arriver veuille déjà faire ces dépenses, alors que nous avons tant de dettes sur l'église. Je vois bien. qu'il ne sait pas ce que quêter veut dire. Acheter un autel, c'est très bien, mais vouloir construire une étable! ça c'est extravagant. Écoutez, monseigneur, moi je vais lui écrire une lettre et nous nous arrangerons à l'amiable.

—Mais, mon père, lui disait quelqu'un, les choses ont changé; nous ne sommes plus au temps des cabanes sans plancher, des autels en bois brut, de la nourriture de viande sèche et de *pimikkân,* du moins dans les villes comme Edmonton, Calgary, etc. —Vous avez raison, répondit-il. Eh bien! j'essaierai de vous aider et d'améliorer la situation. Allons, on lui donnera une étable pour sa vache.

Le 3 juin 1902 fut une journée de deuil pour tout le diocèse de Saint-Albert. Mgr Grandin rendit son âme à Dieu pendant que le père Lacombe était encore dans l'est. On ne saurait peindre sa douleur. Il avait toujours espéré

arriver à temps pour assister aux derniers moments de son saint ami. Il lisait et relisait la lettre de Mgr Legal, lui annonçant cette nouvelle et ne pouvait se persuader que c'était bien vrai.

Notre saint évêque, écrivait le successeur de l'évêque décédé, nous a donc quittés. Et quoique cette séparation fût prévue depuis longtemps, le dernier moment est venu trop tôt, plus tôt qu'on ne s'y attendait. Le saint prélat nous édifia beaucoup, remercia tous ceux qui l'avaient aidé à faire l'œuvre de Dieu. Il n'oublia personne. Il priait constamment, répétant les saints noms de Jésus, Marie, Joseph et invoquant son bon ange gardien. Aux séminaristes agenouillés autour de son lit, il fit entendre ces paroles remarquables: *"Quand on aime Dieu de tout son cœur, on ne craint pas de mourir. La seule chose qui console et fortifie à la dernière heure, c'est d'avoir bien aimé et bien servi le bon Dieu."*

—Combien, disait le père Lacombe, je redoute mon arrivée à Saint-Albert, où je ne retrouverai plus ce vénérable évêque toujours si bon, si dévoué et si zélé dans toutes ses entreprises, lui, dont les paroles toutes paternelles savaient si bien encourager ses enfants... Hélas! c'est fini! Je ne le reverrai plus ici-bas, ce père, ce frère si sympathique, ce compagnon qui cherchait par tous les moyens à alléger le fardeau de chacun, en prenant pour lui la plus rude part du travail! Je n'entendrai plus la voix de ce grand évêque si charitable et si doux, nous donnant les conseils et les exemples des plus héroïques vertus. Mes nombreuses années m'avertissent que bientôt, moi aussi, je le suivrai dans la solitude du tombeau!... J'espère en la miséricorde de Dieu et au bonheur de revoir là-haut mon saint ami, quand cette vieille masure de mon corps tombant en ruines laissera mon âme libre de paraître en face de mon créateur et mon sauveur!

Le 11 juin, le nouvel évêque de Saint-Albert adressait la lettre suivante au père Lacombe, à Québec:

Émile Joseph Legal, o.m.i., par la grâce de Dieu et l'autorité du saint Siège apostolique, évêque de Saint-Albert.

A notre très cher père Lacombe, o.m.i.,

Voulant reconnaître les éminents services rendus par vous, au diocèse de Saint-Albert, nous vous continuons les pouvoirs de vicaire général que vous avait déjà donnés notre vénéré et tant regretté prédécesseur. L'âge a pu, sans doute, diminuer vos forces physiques, mais n'a point abattu votre courage et votre énergie, et nous demandons au Dieu de miséricorde de prolonger une existence que vous savez si bien employer à son service.

Au mois d'octobre de la même année arrivaient dans le diocèse de Saint-Albert trois religieux basiliens et quelques religieuses du même ordre qui se mettaient immédiatement à cultiver le vaste champ confié à leurs labeurs. C'était la germination de la semence jetée par le père Lacombe. Il écrivait à ce sujet à Mgr Szeptycki, évêque de Stanislaw:

Très noble et vénéré ami,

Avec la plus vive reconnaissance et un très grand plaisir, je reçois la bonne lettre que votre prêtre, monsieur l'abbé Zoldak me remet de votre part. Combien j'étais heureux de rencontrer cet ecclésiastique, qui, j'en suis certain, va faire beaucoup de bien parmi les populations galiciennes du Manitoba et du Nord-Ouest canadien!

Nous ferons tout notre possible pour être agréables à M. Zoldak et lui procurer tous les secours en notre pouvoir; nous le munirons de lettres de recommandation auprès de nos évêques et de nos missionnaires.[1]

Tout dernièrement, Mgr Legal, évêque coadjuteur de Saint-Albert, ainsi que votre vieil ami et quelques autres confrères, nous tendions la main à nos compatriotes en faveur de nos pauvres missions pour venir au secours des établissements religieux chez les Grecs-Ruthènes, exposés à perdre la foi.

Oh! mon cher Seigneur, nous vous en supplions de nouveau: venez, oui, venez, il est grand temps, venez sauver vos anciens diocésains!

Plus on attendra en remettant nos projets, et plus il sera difficile pour vous de ramener dans la voie droite ces pauvres gens qu'on cherche à tromper en tant de manières.

Vous ne sauriez croire, Monseigneur, avec quelle impatience nous vous attendons. Nous prions tous pour que votre voyage soit heureux.

---

[1] Le père Lacombe obtint du Pacifique-Canadien et du Grand Trunk un billet *gratis* de passeport pour le visiteur galicien.

Le père Lacombe ne demandait pas seulement de l'argent à ses nombreux amis, mais tout ce dont il avait besoin, et de quelle manière! Voici l'appel qu'il lançait un jour pour obtenir des livres:

Je dirai, en toute connaissance de cause, qu'on endure assez facilement un logement pauvre, une nourriture grossière, des vêtements usés, mais, être privé de la compagnie de quelques livres, voilà ce qui est pénible pour le missionnaire!

"Mais, me direz-vous, achetez-en!" En acheter... Oui, voilà la question. Nous n'en avons pas les moyens, et c'est précisément la raison pour laquelle je viens frapper à votre porte.

Ne vous effrayez pas trop, mes bons amis! Loin de moi la pensée de dégarnir les rayons de vos bibliothèques! Cependant, je m'imagine que, çà et là, se trouve quelque volume dépareillé, dont on se passerait facilement. Ce serait en même temps une bonne occasion de rendre service et de faire plaisir à un sauvage que l'on considère comme un ami et qui s'appelle — le père Lacombe.

La franchise et la bonhomie du vieux missionnaire avaient le don d'attendrir tous les cœurs. Il demandait, il recevait; il ne demandait pas, il recevait encore. Aussi, ses supérieurs avaient-ils souvent recours à lui, sûrs de le voir réussir là où tout autre aurait échoué. Lui cependant aspirait au repos, et le 1er février 1903, il écrivait au père Augier une lettre où il exposait naïvement ses désirs:

Mon très révérend père,

Je commence par vous demander pardon. Il y a si longtemps que je ne vous ai pas donné signe de vie et que je ne vous ai pas offert l'expression de ma piété filiale. Pourtant cela ne veut pas dire que je sois un ingrat à votre égard. Car, pour moi, vous êtes toute ma famille religieuse. Comment pourrais-je vous oublier, en travaillant continuellement pour cette chère mère?

Toujours à courir dans un pays ou dans un autre dans l'intérêt de nos missions, envoyé par nos évêques auprès de la hiérarchie canadienne et de

nos gouvernements pour plaider la cause de nos si nombreux besoins, je suis absorbé par tant d'affaires!

Vous avez peut-être appris qu'après mon dernier voyage en Europe, j'ai passé presque deux ans à parcourir la province de Québec, pour solliciter la charité de nos évêques et de mes compatriotes afin de venir au secours des missions pauvres du diocèse de Saint-Albert. Cette immense tournée a eu bonne réussite. Et je suis heureux de proclamer devant notre congrégation que si cette entreprise a été couronnée d'un pareil succès, nous le devons en grande partie à la libéralité des autorités ecclésiastiques de notre cher Canada et à la bonne volonté de nos pères de cette province. Combien a été admirable leur dévouement à me prêter leur charitable concours et à parcourir avec moi les villes et les campagnes pour tendre la main à nos amis et à nos bienfaiteurs. J'ai été bien consolé à la vue de tant de bonne volonté.

Cette généreuse province de Québec nous a prouvé encore une fois, qu'elle prend à cœur la formation et l'établissement de la foi catholique dans cette partie de notre grand Nord-Ouest qui, en ce moment, subit une transformation vraiment étonnante par l'immigration qui remplit notre pays. Que de travail avec tant de nouveaux villages qui surgissent de tous côtés, et avec ces populations de toutes nationalités! Au milieu de ce changement qui tient de la fièvre, nos sauvages demeurent sur leurs *réserves* avec leurs missionnaires, protégés par le gouvernement qui s'occupe de les civiliser. Mais il n'en est pas ainsi de nos pauvres métis, dont un bon nombre, malheureusement, abandonnent leurs terres, vont se grouper aux environs des nouvelles villes où ils sont exposés à la démoralisation et finissent quelquefois par abandonner leurs devoirs religieux. Leurs enfants sont élevés dans un état pire que celui des sauvages. C'est pour sauver cette nation, qui nous est encore si chère, puisqu'elle nous a donné nos premiers enfants dans la foi, il y a plus d'un demi-siècle, et pour laquelle la Propagation de la Foi a tant fait, que nous avons, avec l'aide du gouvernement, localisé une colonie pour elle, à 120 milles à l'est d'Edmonton.

Depuis mon retour au Nord-Ouest, hélas ! je ne retrouve plus mon vieil ami Mgr Grandin. En attendant que mon tour vienne, je tiens bon. On a cru devoir me placer à ce cher Calgary, un endroit que j'aime beaucoup. Cependant, l'été prochain, sur l'assurance de Mgr Legal, je pourrai me retirer dans mon ermitage de Pincher-Creek.

Moi qui ai eu une vie si mouvementée de toutes façons, parmi les sauvages comme parmi les peuples civilisés, il me semble que j'ai bien droit à un coin tranquille pour me préparer à la mort. Ne serait-ce pas cruel de me refuser cette dernière consolation?

C'est à vous, mon très révérend père, que j'en appelle.

Le père Lacombe vit encore disparaître un de ses vieux compagnons de missions, le père Lebret, en janvier 1903; il raconte cette mort à son supérieur général:

Le père Lebret a passé en faisant le bien partout où

l'obéissance l'a placé. Il a été le type du vrai prêtre, un homme de Dieu! Trois jours avant sa mort, je lui ai donné le saint Viatique. Assis dans un fauteuil, et possédant toute sa lucidité d'esprit, il reçut le sacrement des mourants.

Après cette imposante cérémonie, je lui dis: "Mon frère et cher associé de nos missions, montrez-nous maintenant comment un oblat doit mourir."

Il répondit à toutes les prières comme s'il eût été en pleine santé. Après son action de grâces, il nous pria de nous asseoir près de lui.

"Je suis arrivé, dit-il, à ce moment solennel où je dois quitter cette terre pour un autre monde. J'ai fini ma course! Mon Dieu, je viens à vous; je remets mon esprit entre vos mains."

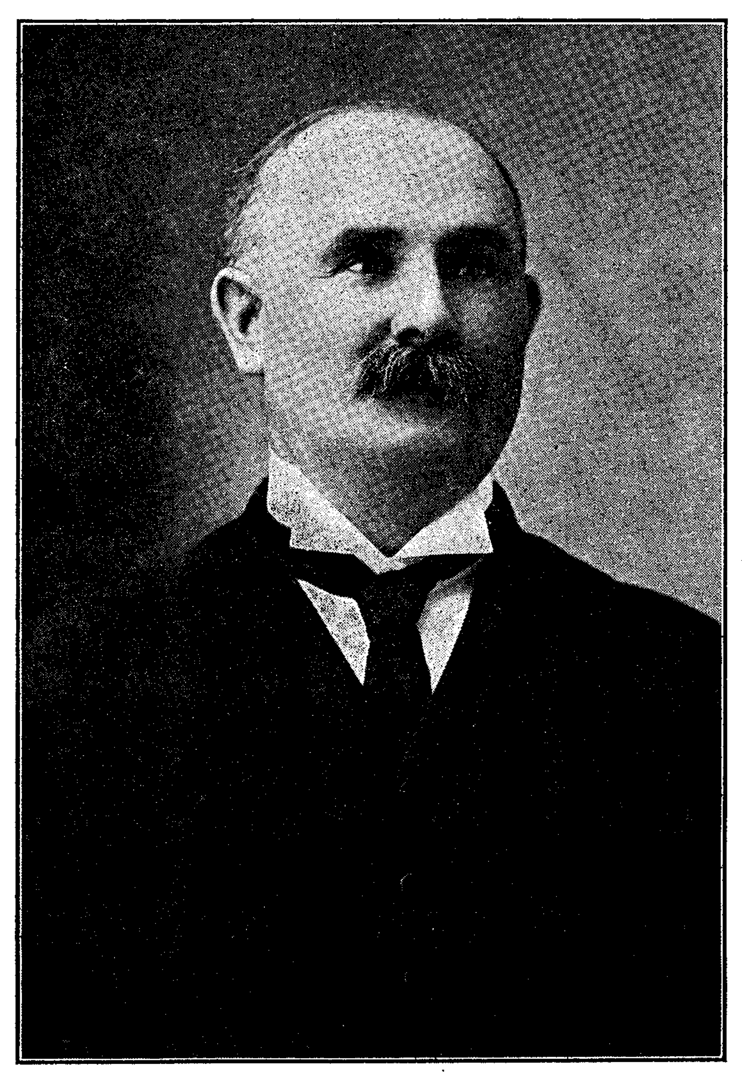
—Père Lacombe, soyez mon messager auprès de notre supérieur général, dites-lui que je le salue pour la dernière fois, en lui demandant pardon pour mes défaillances et mes fautes. A mes autres supérieurs, je demande aussi pardon, ainsi qu'à mes frères en religion. Qu'ils me pardonnent les chagrins que j'aurais pu leur causer et qu'ils veuillent bien prier pour moi.

Prenant alors dans ses mains mourantes son rosaire et son crucifix, il renouvela ses vœux d'oblat.

"Allez, lui dis-je, allez, mon cher frère, et demandez au bon Dieu pour moi, de m'accorder une fin comme la vôtre!"

Cette mort, ainsi que la disparition de nombre de ses confrères plus jeunes, avertissaient le vieux missionnaire que lui aussi, bientôt, s'en irait de ce monde. Bref, lorsque ses supérieurs lui permirent de se retirer de nouveau dans ce qu'il appelait son ermitage, il répondit: "Je suis heureux, je vais faire l'office de me préparer à la mort."

A la nouvelle de son départ prochain, les habitants



M. Patrick Burns, de Calgary, bienfaiteur insigne du père Lacombe et du "Lacombe Home" de Midnapore.

de Calgary, — qui n'était plus le ramassis de huttes et de cabanes d'antan, mais une grande ville florissante, —s'empressèrent d'offrir à leur pasteur le tribut de leur affection et de leur générosité. Le maire lui offrit une magnifique montre d'or au nom de tous les paroissiens. Le père Lacombe tout ému, les remercia en quelques mots du cœur:

Mes amis, tous ces témoignages de reconnaissance me touchent profondément et m'obligeraient sans doute à regretter mon départ, si je ne savais combien réellement vous gagnerez à placer vos affaires spirituelles entre les mains d'un directeur plus jeune. Permettez donc à votre vieux serviteur d'aller goûter un peu de repos. Au revoir et mille fois merci!

Le 5 mai 1903, le père Lacombe prenait la direction de Saint-Michel. Deux jours après son arrivée dans sa solitude, tout était en ordre et il écrivait à l'évêque de Saint-Albert:

Monseigneur et vénéré ami,

Denique tandem! Me voici arrivé dans mon ermitage, depuis si longtemps, vous le savez, l'objet de mes désirs.

Hier matin, à six heures, le cœur bondissant de joie, j'ai gravi la radieuse colline Là, dans le silence de l'aurore matinale, je me suis agenouillé au pied de la statue de mon cher saint Michel pour y réciter mon grand *Te Deum.* J'ai donné le *Benedicamus Domino* à mes chers compagnons, le père Blanchet et le frère Ryan.

Vous ne pouvez douter que ce fut là un moment délicieux et bien solennel pour votre vieux pionnier. Je montai ensuite les degrés de l'autel de la belle petite église, où les rayons du soleil levant pénétraient par chaque fenêtre, et m'éblouissaient presque jusqu'à l'extase. Ce n'est pas encore tout: à l'harmonium, résonna la voix de saint Michel, se révélant lui-même pour me souhaiter la bienvenue.

Le père Lacombe déplorait le délabrement dans lequel tombait son ermitage. Il déclina cependant l'offre de réparations que lui faisait son évêque jusqu'à ce que la dette qui obérait la mission fut complètement éteinte. Dans le même temps, un de ses amis, M. Patrick Burns,

le premier millionnaire de Calgary, le poussait à changer de détermination: — Bâtissez comme bon vous semblera, lui disait-il; moi, je me charge des frais.

L'offre généreuse de M. Burns fit réfléchir le père Lacombe et il entrevit la possibilité de mettre à exécution le grand projet qu'il mûrissait depuis longtemps: celui de son "*home*". Il devait cependant se passer plusieurs années encore avant que ce projet devînt une réalité.

La catastrophe de la ville de Frank vint arracher pour quelque temps le père Lacombe à sa solitude. Un terrible éboulement, qui fit de nombreuses victimes et sema la terreur et la désolation dans toute la contrée, ne pouvait laisser indifférent l'*homme au bon cœur.* Il partit en toute hâte, et, tant qu'il fut nécessaire, il resta sur les lieux du désastre pour donner ses soins et ses consolations par tout le district minier.

De retour à Calgary, il y passa quelques jours pour régler d'importantes affaires. Puis il revint à son ermitage pour y faire sa retraite annuelle. Il venait à peine de la commencer, qu'il eut la douleur d'apprendre la mort du bon père Végreville, un autre vénérable missionnaire qui avait sacrifié sa vie à l'évangélisation des sauvages du Nord-Ouest.

"Les vieux s'en vont, dit-il, c'est un pensez-y bien pour moi; aussi, avec la grâce de Dieu, je me prépare à tout événement!"

L'apôtre des indiens ne semblait pas se douter alors que la Providence le réservait pour d'autres œuvres et qu'il avait encore bien des années à vivre. Le temps nous dira qu'il ne devait pas mourir dans son ermitage de Pincher Creek, mais qu'il irait couler des jours heureux, sur une colline solitaire, où se consommerait — selon son expression—le plus beau et dernier rêve de sa longue vie,— comme nous le verrons dans les chapitres qui vont suivre.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

1904–1909

PÈLERINAGE EN TERRE-SAINTE. — PROCESSION DU SAINT-SACREMENT A BORD. — ON CROIT LE PÈRE LACOMBE PASSÉ AU RITE GREC. — EN AUTRICHE: AUDIENCE DE L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH. — UNE LOURDE FAUTE CONTRE L'ÉTIQUETTE. — FONDATION DU "LACOMBE HOME". — NOCES DE DIAMANT DU VIEUX MISSIONNAIRE. — DERNIÈRE RENCONTRE AVEC LORD STRATHCONA. — UNE LETTRE DU PÈRE LESTANC.

La catastrophe de la ville de Frank avait attiré longtemps l'attention du père Lacombe, sa colonie de métis le préoccupait toujours, et ses sauvages des prairies avaient une part de ses sollicitudes. Malgré tout, il se réjouissait à l'idée de prendre sous peu un repos plus complet: son âge avancé ne le lui commandait-il pas?

Dieu voulait le consoler d'une manière bien différente de celle qu'il escomptait.

Mgr Langevin, sur le point de partir pour la Terre-Sainte, demandait au père Lacombe de l'accompagner. Le prélat voulait profiter de ce voyage pour avancer la solution de la question ruthène. Il irait en Autriche conférer avec les évêques galiciens et, au besoin, avec l'empereur

François-Joseph. Le père Lacombe était tout désigné pour une telle mission.

Le bon père en fut effrayé. Il ne refusait pas le travail, mais ses 80 ans lui semblaient un obstacle insurmontable. Il exposa la situation à ses supérieurs.

"Vous auriez tort, lui dirent ceux-ci, de laisser passer une telle occasion qui ne se représentera jamais. Prenez courage, ayez confiance en votre nature forte, énergique, et songez à vos Ruthènes."

Ces conseils étaient suffisants. Le 28 avril 1904, le cœur allègre et le sourire sur les lèvres, il s'embarquait avec Mgr Langevin et le père Cornellier sur la *Savoie,* à destination du Hâvre.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ce voyage à Jérusalem que tant de plumes habiles ont déjà relaté. Cependant, pour l'intérêt du lecteur, nous glanerons dans le carnet de notes du père Lacombe quelques-unes de ses impressions et mentionnerons succinctement les lieux qu'il remarqua plus particculièrement.

"Salut, belle France, écrit-il, en arrivant au Hâvre. Je te revois avec bonnheur et reconnaissance; toi, toujours si bonne, si prodigue pour nos missions et pour ce pauvre vieillard qui te chérit comme ton enfant..."

En quittant le Hâvre, le père Lacombe se rend à Paris, puis à Marseille. C'est à ce dernier poste que le pèlerinage, conduit par les pères Assomptionnistes, s'embarque sur le *Notre-Dame du Salut.*

Laissons parler le vétéran:

"Notre vapeur possédait une chapelle spacieuse où reposait Jésus-Hostie; plus de quatre-vingts messes se disaient chaque matin. Mgr Langevin était évidemment le métropolitain de ce diocèse ambulant, et moi, — vieux chef des sauvages de l'Amérique du Nord — on

me fit l'honneur de me nommer aumônier de l'équipage. O jours heureux et inoubliables!

"Le voyage se poursuit sans incident. Les pères Assomptionnistes se multiplient pour leurs pèlerins. Ils décrivent les lieux et donnent des conférences avec projections lumineuses. Bientôt, le navire est en face de la Corse et de la Sardaigne. Plus loin, ce sont les îles Lipari, d'où l'on aperçoit le Stromboli lançant des nuages de fumée et vomissant des ruisseaux de laves qui sillonnent les flancs du volcan et vont se refroidir dans la mer.

"Partout, au passage des pèlerins, les cloches des églises paroissiales s'ébranlent, le vapeur arbore ses pavillons et le canon mêle sa voix puissante aux chants des voyageurs, c'est grandiose!

"Dans la chapelle flottante, le jour de l'Asçension, messe pontificale. 200 voix chantent le *credo* à l'unisson. Sermon magistral par un prêtre pèlerin. Grand nombre de communions. L'on se serait cru dans une des basiliques de Rome.

"La mer est calme, le bateau accélère sa marche. Nous voilà en face de la coquette ville de Messine, hélas! peu après, détruite par un formidable tremblement de terre.

"Ici, c'est l'île de Crête, Candie, peuplée de grecs schismatiques. Pauvres gens, comme je les plains!...

"Mais, voilà qu'une scène délicieuse va se dérouler aux yeux émerveillés des pèlerins. La hiérarchie des prêtres et des religieux avaient eu l'idée d'organiser, à l'insu d'un grand nombre, une procession du Très-Saint-Sacrement. Soudain, une voix retentit: Nous allons faire une procession présidée par Mgr Langevin.

"Des centaines de lampes électriques et de lanternes vénitiennes se balancent dans les cordages; le bâtiment semble être en feu. Au pied de la grande croix de pénitence, étendard du pèlerinage, les dames ont dressé un magnifi-

que reposoir. La procession se met en marche, les femmes d'abord, puis les hommes et les prêtres entourant l'ostensoir. Trois fois l'on fait le tour du navire en chantant des hymnes au Très-Saint-Sacrement.

"Le calme parfait de l'océan semble respecter son auteur et célébrer avec nous sa gloire et son triomphe. Au firmament, une lune radieuse et un nombre infini d'étoiles servent de baldaquin au Dieu de l'Eucharistie; et Jésus semble prendre ses délices à voyager avec les pèlerins qui s'en vont vers sa patrie.

"La cérémonie terminée, le bateau reprend sa course rapide. L'on a bientôt atteint les grandes eaux de la mer d'orient. L'on aperçoit de loin les montagnes de la Palestine. *L'Etoile* [1] fend les flots avec une rapidité vertigineuse. Enfin, voici Jaffa, puis Jérusalem!

"Le coucher du soleil marque notre arrivée dans la sainte cité. Au signal donné, nous nous agenouillons tous, et baisons avec respect et amour cette terre sacrée, patrie de notre divin Sauveur."

Le lendemain, 18 mai, après avoir célébré sa messe au Saint-Sépulcre, le père Lacombe écrit à Mgr Legal:

"Jérusalem!... Jérusalem!... Oui, me voilà à Jérusalem, la sainte cité... Est-il possible, que moi, le vieux sauvage, je sois aujourd'hui dans la ville où notre Sauveur est mort? Est-il possible, que ce matin, à trois heures, j'aie offert le saint sacrifice de la messe dans la splendide basilique du Saint-Sépulcre?... Oui, tout cela est bien vrai! Et, avec quelle dévotion n'ai-je pas baisé les pierres, les marbres, les images, les bronzes de ce temple sacré!

"Avec quelle émotion moi, le vieux pionnier de l'Amérique du Nord, je parcours maintenant ce doulou-

[1] Nom du navire du pèlerinage français.

reux sentier, que tant de fois, j'avais expliqué à mes sauvages qui pleuraient d'attendrissement au récit des douleurs de Notre-Seigneur. Vers le soir, pendant la dernière cérémonie, les échos sonores des chants et des prières se répercutaient sous les grandes nefs du temple. Pendant que les regards des pèlerins étaient tournés vers le calvaire, il nous semblait entendre ces paroles du Dieu martyr: —*Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*! — puis le grand *Consummatum est* qui annonçait que le genre humain était racheté.

"Cependant, après tant de siècles, voyez ces Juifs incrédules qui foulent ce sol et ne veulent pas croire. Pauvres gens! Ils se prosternent à leur tour au pied des oliviers, en face de l'enceinte du temple, où ils ne peuvent pénétrer, et là, dans des postures de suppliants, ils prient, ils pleurent, ils gémissent, ils appellent le Messie, se servant des lamentations des prophètes, qui se rapportent à la gloire de leur chère citée désolée et au malheureux sort de leur nation dispersée. Vers le soir, les femmes arrivent, puis les hommes. Alors commencent leurs supplications autour de l'enceinte du temple. A force de soupirer et de crier, leur voix devient aiguë, leurs mouvements s'accélèrent, les larmes coulent; ils se frappent le front sur la pierre antique du temple en répétant leurs tristes lamentations vers le Messie promis.

"Pauvres aveugles! Pourquoi tant d'endurcissement en face des scènes du calvaire? O malédiction d'un peuple infidèle et déicide, comme elle dure longtemps!!! Ils ont des yeux et ne voient pas. Ils ont des oreilles et n'entendent pas. Hélas! le sang d'un Dieu retombe sur eux en malédiction depuis dix-neuf siècles!

"Toutes les synagogues des Juifs se ressemblent. L'on est pris de pitié à la vue de ces cérémonies qui doivent avoir quelque ressemblance avec celles que Jésus adoles-

cent suivait sous la loi mosaïque, et plus tard, quand il prêchait et senseignait sa divine doctrine."

Un jour, le père Lacombe eut la fantaisie de revêtir un costume de prêtre du rite grec qu'un père blanc lui avait offert. Grand émoi parmi les pèlerins. Le lendemain, au cénacle, le prédicateur trompé par la rumeur, annonça que le père Lacombe, malgré son âge avancé, avait embrassé le rite grec, afin de se dévouer d'une manière plus efficace à ses frères ruthènes du Canada. Il ajouta que ce n'était pas sans regret qu'on le voyait prendre pareille détermination. On juge de la confusion du bon vieillard qui n'avait jamais prévu que son innocente fantaisie pût avoir pareil résultat. Il se hâta de couper court aux commentaires intempestifs et garda le costume en souvenir de son aventure.

Le moment vint de quitter Jérusalem.

"C'est fini, dit le vieillard, je ne reverrai plus cette Jérusalem terrestre où j'ai ressenti tant de consolations et goûté tant de bonheur! Mais bientôt, je l'espère, par la miséricorde de Dieu, s'ouvrira pour moi la Jérusalem céleste, d'où il n'y aura plus de départ. Ce sera le ciel, le ciel pour toujours!

"Adieu, sanctuaires vénérés où tout nous parle de l'amour d'un Dieu!... Adieu, mont des Oliviers, où Jésus a sué sang et eau pour expier les péchés des hommes! Adieu, mont du calvaire où le Christ a expiré pour notre salut! Adieu, Saint-Sépulcre qui avez reçu Jésus-Christ mort et qui l'avez vu ressusciter glorieux et plein de vie! Que vos saints parfums s'attachent à mon âme pour la vie et pour l'éternité!..."

Quelques notes encore puisées dans le carnet du père Lacombe sur le chemin du retour ne manqueront pas d'intérêt..

"En quittant Jérusalem, le pèlerinage se dirige vers

Caïffa, puis le Mont-Carmel. De là, à Saint-Jean-d'Acre, une des plus anciennes villes de la Palestine, où le dieu persan "Cheik Abbas" reçoit un véritable culte des Babistes.

"Nazareth, ville bâtie en amphithéâtre sur les pentes d'une colline élevée, entourée de cyprès, est couronnée par un petit sanctuaire dédié à Notre-Dame de l'Effroi, en souvenir de la sainte Vierge prévoyant les souffrances de son divin Fils.

"L'île de Chypre où se trouvent les tombeaux des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et l'église de saint Dominique, transformée en mosquée, provoque des sentiments de regrets.

Mais voici une autre terre fameuse: Rhodes!

Des Ottomans, ce rédoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil...

"Rhodes, cette île tant convoitée. Tous les peuples, de siècle en siècle, ont voulu en être maîtres; aujourd'hui, c'est le turban, c'est le croissant qui y commande. Les pèlerins s'y arrêtent pour admirer les ruines des fortifications et les merveilles de défenses élevées par les vaillants chevaliers du moyen âge. L'on s'agenouille avec respect sur les cendres de ces héros chrétiens, gardées maintenant par la secte de Mahomet.

"Pathmos! c'est ici que le *disciple bien-aimé* écrivit son célèbre message aux sept Églises d'Asie, l'apocalypse.

"Les îles de Scio et de Mytilène nous rapprochent de Constantinople, l'ancienne Bysance, appelée aujourd'hui Stamboul par les Turcs. Déjà nous commençons à respirer les parfums de la brise du Bosphore. Hélas! l'église Sainte-Sophie, aujourd'hui le mosquée d'Omar, est un temple musulman. Pour avoir le droit de pénétrer dans ce temple, autrefois si vénéré et aujourd'hui disgracié

par les infidèles, tout chrétien doit enlever sa chaussure.

"A Athènes, capitale de la Grèce, nous jetons un coup d'œil sur le quartier royal et les Champs Élysées qui font l'admiration des étrangers. A travers l'archipel, l'on salue les héros de l'antiquité classique, Ulysse et Télémaque.

"Notre navire semble voler sur les eaux napolitaines. Le panorama est ravissant. Je comprends maintenant cette célèbre exclamation: "Voir Naples et mourir!"

"Pompéi, en face du redoutable Vésuve qui vomit d'immenses nuages de fumée et de flammes. Que de choses extraordinaires s'offrent aux regards du voyageur!...

"Enfin, de Naples, l'*Étoile* lève l'ancre, et une nuit écoulée nous met dans le port de Civita-Vecchia à l'entrée du Tibre. Quelques heures encore et nous entrerons dans la *ville aux sept collines.* "Rome! Rome! Nous voilà à Rome! . . ."

L'on était au mois de juin, Mgr Langevin[1] avait, durant la traversée, soufflé adroitement dans l'oreille des pèlerins qu'à telle date serait l'anniversaire de l'ordination sacerdotale du père Lacombe. Comme autrefois la commission royale en route pour les *réserves* du Nord, l'on prépara incognito une fête superbe au vénérable missionnaire. Il y eut, ce jour là, grand banquet à bord, chants et de remarquables discours.

Le vieux missionnaire ne put répondre à ces témoignages de sympathie que par des larmes. Mgr Langevin se fit l'interprète de son vieil ami.

Le 22 juin, le père Lacombe avait l'honneur d'être reçu par le Saint-Père en audience privée. "Allez, mon fils, lui dit Pie X, en lui donnant la bénédiction apostolique; faites encore beaucoup de bien aux âmes, et que Dieu vous conserve longtemps."

[1] Mgr Langevin, o.m.i., archevêque de Saint-Boniface.

Cependant, le voyage de Mgr Langevin et de son compagnon n'était qu'à moitié fait. Il leur fallait maintenant s'occuper de la question ruthène. Après plusieurs conférences avec les cardinaux, tous deux quittèrent la ville éternelle le 27 juin pour se rendre en Autriche. Pour la seconde fois, Vienne voyait dans ses murs le vétéran des plaines du Nord-Ouest canadien.

L'empereur François-Joseph était sur le point de quitter sa capitale. Il reçut néanmoins les missionnaires-voyageurs. Pendant que Mgr Langevin présentait ses salutations au souverain et échangeait avec lui des paroles banales, le père Lacombe bouillait d'impatience. A la fin, n'y tenant plus, et craignant que la fin de l'audience n'arrivât avant qu'on eût eu le temps de parler de choses sérieuses, c'est-à-dire de la question ruthène, il interrompit brusquement l'archevêque:

"Pardon, monseigneur, mais le temps est court. Eh! *monsieur l'empereur*, ce que nous voulons, c'est de l'argent pour toutes ces nations ruthènes que nous avons dans notre pays..."

Le bon vieux missionnaire, dans son impatience, avait perdu toute notion de l'étiquette.

L'empereur —l'homme qui ne rit jamais— sourit cette fois devant l'audace du père Lacombe, et l'assura qu'il satisferait à sa demande. Dès le lendemain, François-Joseph tint sa promesse, ce qui enleva au missionnaire toute possibilité de réparer la faute contre l'étiquette qu'il a dû remporter en Amérique.

Le 18 juillet, les voyageurs étaient à Paris. C'était après la loi sur les associations. Les religieux avaient dû quitter leurs maisons et les oblats n'avaient pas été épargnés. Leur résidence était transformée en hôtel et la porte de la chapelle sous scellés.

Le père Lacombe, sur le point de renoncer à venir à

Paris, écrivait à ce sujet à un ami: Où irai-je à Paris, puisque nous n'y avons plus de place?

—Chez nous, avait répondu son correspondant. Dans notre modeste logis, nous vous procurerons tout le confort possible; nous vous soignerons et nous vous servirons comme un bon papa que l'on aime, et ce sera l'honneur de notre maison d'avoir donné asile à un si illustre proscrit.

Le père Lacombe profita de son séjour en France pour préparer une relation sur sa colonie de Saint-Paul-des-Métis qu'il voulait faire publier dans les *Missions catholiques*. Puis il attendit l'arrivée de Mgr Legal qui se rendait au chapitre général de sa congrégation.

Sur ces entrefaites, le père Lacombe reçut la lettre suivante de son supérieur général:

Paris, 15 juillet 1904

Mon révérend et bien cher père Lacombe,

Heureux d'user en votre faveur d'un droit que me donnent les constitutions, je vous annonce que je vous ai choisi en qualité de membre appelé par le supérieur général, du chapitre qui s'ouvrira à Liège, dans notre maison de scolasticat, le 12 août prochain.

Une longue expérience, un amour ardent de la famille, un dévouement infatigable, des travaux sans nombre pendant un demi-siècle d'apostolat, vous méritent une place d'honneur parmi les représentants de la congrégation groupés autour de leur chef dans des assises solennelles. C'est pour mon cœur une grande joie de pouvoir vous la donner comme un témoignage de mon affection et de ma reconnaissance.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher père, l'expression de mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

C. AUGIER, O.M.I., *sup. gén.*

Immédiatement après le chapitre général, le père Lacombe rentra au Canada. Au commencement de novembre, il se revit dans son ermitage de Pincher-Creek, un peu fatigué, mais parfaitement heureux.

Dès lors, c'est la retraite absolue, en apparence, car pour un tempérament comme le sien, il faut de l'activité. A tout moment, nous le trouvons par vaux et par chemins,



Noces de diamant sacerdotales du P. Lacombe à St-Albert. A gauche du jubilaire, Mgr Legal. A droite et en arrière, une société distinguée de prêtres et de laïcs de l'Alberta.

à Saint-Paul-des-Métis, à Ottawa, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest. Cependant il revient toujours à son ermitage qui est devenu en quelque sorte son port hospitalier. Tout en s'occupant des œuvres multiples qu'il a laissées derrière lui, et dont il ne veut pas se désintéresser, il entretient une correspondance avec les nombreux amis qu'il compte dans le monde entier. Il fait du ministère dans les paroisses de Pincher-Creek et de Medicine Hat. Même, en janvier 1907, l'ermite se décide à quitter sa retraite pour répondre aux sollicitations qui l'appellent dans le diocèse de Saint-Albert. Il s'arrête à Beaumont, petite paroisse qu'il avait fondée lui-même une douzaine d'années auparavant. Il y avait là une foule de gens qui le connaissaient au moins de réputation. Le dimanche à la messe, le curé lui demanda de prendre la parole.

"Mes chers frères, il est dit que dans les premiers temps de l'Église, un vénérable vieillard à cheveux blancs, courbé sous le poids des années et usé par les travaux d'un long et glorieux apostolat, n'étant plus capable de marcher, se faisait porter par ses disciples au milieu des assemblées des fidèles. Là, il leur répétait souvent la même chose: *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Ce vieillard était l'apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé de Notre-Seigneur.

"Aujourd'hui vous avez devant vous un autre vieillard, bien éloigné sans doute des qualités et du mérite de celui à qui je viens de faire allusion, mais un vieillard qui a eu le bonheur de fonder cette belle paroisse, à laquelle se rattachent tant de souvenirs, et que je désirais visiter une fois encore avant de mourir, pour vous engager à la reconnaissance envers le bon Dieu qui vous comble chaque jour de ses bienfaits, et pour vous encourager à la persévérance dans son service.

"D'un autre côté, mes cheveux blancs ne m'autorisent-

ils pas à vous dire, comme l'apôtre de la charité: Mes enfants, mes frères, aimez-vous les uns les autres, c'est là le précepte de la charité, et il résume toute la loi...

"Avancez l'œuvre de la colonisation, ne restez pas oisifs et dans l'ombre en vous contentant de vivre au jour le jour. N'allez pas chercher ailleurs d'autres avantages que ceux que vous avez ici. L'avenir est à vous si vous vous emparez du présent. Courage et constance: ces deux qualités sont la clef du succès."

De retour à son ermitage, le vieux missionnaire se mit à la besogne. Il lui fallait revoir ses notes de voyage, ses mémoires et sa volumineuse correspondance pour fournir à Mlle Catherine Hughes les éléments de l'ouvrage en langue anglaise qu'elle nous a laissé sous le titre de *Father Lacombe, the black robe voyageur.*

Cependant, ses supérieurs et ses amis le pressaient instamment de publier lui-même ses mémoires en français, disant qu'il ne serait pas juste de priver le public et la jeune génération des leçons de son expérience et de sa vie si bien remplie. Le bon père se défendait de son mieux; il trouvait la tâche formidable et au-dessus de ses forces.

"Monseigneur, écrivait-il à Mgr Legal, il est bel et bon de dire: Père Lacombe, écrivez donc vos mémoires. N'allez pas croire que ce soit chose facile à mon âge. J'ai déjà fait mon possible pour fournir des notes à une demoiselle anglaise. Mais vous voulez une édition française écrite par votre vieux serviteur lui-même. Eh bien! écoutez, voici mon idée: que d'autres de mes frères joignent leurs expériences aux miennes, et ainsi nous pourrons produire un beau volume.

"Vous d'abord, Monseigneur, qui avez fourni une si longue et si intéressante carrière au milieu des indiens et dans la fondation du diocèse de Saint-Albert. Ne serait-ce pas un beau complément à la vie si admirable de

Mgr Grandin, votre saint prédécesseur? Et pourquoi ces chers pères Lestanc, Tissier, Leduc, Grandin, Doucet, Husson, Thérien, Charlebois, et tant d'autres, ne fourniraient-ils pas leur quote-part? Ils ont parcouru une carrière fructueuse, et leurs travaux parmi les métis et les sauvages édifieraient les peuples et seraient une aide salutaire pour ceux qui viendront après nous?... Donc, Monseigneur, voilà mon idée... Qu'en pensez-vous?..."

L'évêque de Saint-Albert n'entra pas dans les vues du père Lacombe qui dut se résigner. Il obtint pourtant l'aide d'une sœur de la Providence qui lui servit de secrétaire et à qui nous devons l'ouvrage que le lecteur a maintenant entre les mains.

Le vieux missionnaire, sentant le poids des ans de plus en plus sur ses épaules fatiguées, espérait du moins pouvoir se faire décharger des responsabilités que lui imposait sa tâche de premier conseiller de l'évêque de Saint-Albert. Il écrivit à Mgr Legal:

"Monseigneur, il faut qu'ils croissent et que je diminue... Vous avez tant de jeunes missionnaires pleins de bonne volonté, de feu, d'ardeur, de capacités et d'aptitudes pour les affaires! Je vous demande de laisser le vieillard de côté, vous mettant ainsi en position de mieux utiliser leurs talents.

"Moi, je vais me préparer à la mort. N'est-ce pas, vénérable père et frère, que c'est juste et raisonnable?"

L'évêque de Saint-Albert lui répondit qu'un vieux meuble bien éprouvé et bien solide était plus appréciable et valait mieux qu'un neuf, plus beau peut-être en apparence mais qui n'avait pas encore été éprouvé.

Le vieillard, toujours respectueux et soumis aux volontés de ses supérieurs, s'inclina avec un sourire et répondit suivant sa coutume:

"Eh bien! non pas ma volonté, mais la vôtre!"

En disant bien haut qu'il n'était plus bon à rien et qu'il était grand temps qu'on lui enlevât toute responsabilité, le père Lacombe n'était peut-être pas absolument de bonne foi avec lui-même. Il était encore bon à quelque chose et avait, comme on dit, *une idée de derrière la tête*. C'est ainsi qu'il s'exprime:"Après avoir fait tout ce que j'ai pu pour mes sauvages et mes malheureux métis, il me reste à faire un petit quelque chose pour les pauvres de ma race avec qui je désire finir mes jours."

Il ne faut guère s'étonner d'entendre le vieux missionnaire parler des pauvres de sa race. Le progrès s'était fait rapide, presque stupéfiant dans le nord-ouest canadien. La civilisation l'avait envahi en conquérante, mais elle y avait apporté en même temps toutes ses tares et ses misères. Des fortunes colossales s'étaient édifiées en peu de temps, mais à côté d'elles le dénûment était malheureusement commun et un champ s'ouvrait tous les jours plus vaste pour les œuvres de bienfaisance. Sans doute la charité chrétienne n'est jamais en retard, et le diocèse de Saint-Albert, en particulier, possédait depuis longtemps de nombreux établissements de charité. Mais malgré tout, il restait des lacunes à combler, et c'est là ce que voulait le père Lacombe. Mais comment faire? Après avoir médité, prié, il se décide tout à coup, sans doute sous l'inspiration divine.

"Mon Dieu dit-il, c'est pour votre gloire, c'est pour vos pauvres, faites-moi réussir dans mon entreprise!"

Il rencontre un jour, en chemin de fer, un de ses amis de Calgary, M. Patrick Burns, dont nous avons déjà parlé, excellent catholique, et, ce qui ne gâte rien, riche d'un million et plus. Le bon père Lacombe voit en lui l'homme désigné par la Providence: il y va de son petit discours:

"Mon cher ami, je connais votre charité et vos

libéralités, je sais tout ce que vous faites pour les hôpitaux, pour les institutions de bienfaisance et pour toutes les bonnes œuvres. Vous êtes immensément riche et je suis heureux de constater que vous n'oubliez pas que la divine Providence vous met ces biens entre les mains pour les faire servir à la gloire de Dieu et à votre sanctification. Eh bien! je viens encore frapper à votre porte. Voici mon plan..."

Et les explications vont leur train, et les accents du vieux missionnaire se font plus pressants et plus persuasifs. Pendant tout ce temps, M. Burns a écouté sans interrompre. Et quand le père Lacombe se tait, à bout de souffle, il lui dit simplement:

—Père Lacombe, nous nous reverrons.

Ils se revirent en effet; et quelques jours plus tard, le père Lacombe se voyait propriétaire de deux cents arpents de terre, destinés à la construction d'un hospice sur la ligne du chemin de fer, à neuf milles au sud de Calgary.

L'autorisation épiscopale ne se fit pas attendre. Mgr Legal donna plein pouvoir à son vicaire général.

"Allez, lui dit-il en le bénissant; faites-en votre affaire devant Dieu et devant les hommes. Que celui qui vous a inspiré l'heureuse idée de ce que vous appelez *votre plus beau rêve*, vous accorde plein succès, et qu'il veuille aplanir les difficultés que vous ne manquerez pas de rencontrer. Je suis plein de confiance que cette grande entreprise de votre vieillesse aura l'issue que vous lui désirez, et qu'elle sera digne de toutes celles, si nombreuses, que vous avez déjà accomplies."

Ce n'était pas tout d'avoir le terrain; il fallait maintenant des fonds pour construire et assurer la vitalité de l'œuvre. Le père Lacombe, à quatre-vingt-deux ans, entreprit une nouvelle tournée de quêtes.

"Je sais, dit-il, que mes jours sont comptés, et qu'il me reste peu de temps devant moi; je sens que le jour baisse et qu'il arrive à son déclin. C'est précisément pour cela que je veux faire diligence."

Son premier soin fut de s'assurer le concours des religieuses. C'est là qu'il s'attendait à rencontrer les premières difficultés. Il n'ignorait pas que toutes les communautés étaient accablées de demandes de ce genre et ne pouvaient suffire à la tâche. Plein de confiance, il s'en fut à Montréal, prier sur le tombeau de la vénérée mère Gamelin, fondatrice de la congrégation des sœurs de la Providence.

"Bonne mère Gamelin, vous qui vous êtes rendue célèbre dans tout le Canada par les œuvres admirables que vous avez fondées, veuillez, je vous prie, vous intéresser à ma cause, en inspirant à la supérieure générale de votre Institut de m'accorder quelques-unes de ses religieuses pour mon hospice..."

Il s'adressa de même à mère Marie-Antoinette, la supérieure générale.

"Vous êtes, lui dit-il, la protectrice des missionnaires. Vous avez déjà accepté plusieurs missions dans l'extrême-nord et ailleurs. J'ose espérer, ma mère, que vous ne refuserez pas à votre vieil ami quelques-unes de vos religieuses pour une fondation nouvelle dans l'Alberta. C'est cette maison qui sera appelée à réaliser le dernier et le plus beau rêve de ma longue vie."

On ne pouvait jamais rien refuser au père Lacombe. Un *oui* bien cordial répondit à sa supplique, et il fut entendu qu'il reviendrait lui-même, quand il serait temps, chercher les religieuses qui seraient désignées. Tout heureux de ce nouveau succès, le vieux missionnaire s'en retourna pour préparer les voies à ses chères sœurs de la Providence.

C'était l'époque des grandes fêtes du centenaire de Québec, et, de tous côtés, les invitations les plus pressantes étaient venues solliciter le père Lacombe. Cette fois, il tint bon et déclina l'honneur:

"Je suis trop vieux, écrivait-il à Mgr Legal, pour m'exposer à de semblables fatigues. D'ailleurs, mon premier devoir, je crois, est de m'occuper de mon futur *Home*. J'ose espérer, Monseigneur, que Votre Grandeur daignera annoncer notre œuvre au plus tôt dans une lettre pastorale."

De retour à Pincher Creek, tout en s'occupant activement de sa fondation, l'infatigable vieillard entretient une volumineuse correspondance avec le département indien d'Ottawa, qui ne manque jamais d'avoir recours à son expérience dans tous les cas embarrassants, principalement en ce qui concerne l'éducation. Voici, à ce sujet, quelques lignes laissées par le père Lacombe:

"...Quant à l'amélioration du système d'enseignement, d'après mon expérience de ces écoles où tant d'initiatives et de ressources ont été dépensées, je puis seulement dire qu'elles n'ont pas eu le succès que nous en attendions. Nous croyions quelques-uns de ces jeunes sauvages aussi bien doués que les autres enfants. Et il y en a, en effet, qui sont brillants et remplis de talents. Ceux-là montrent de la docilité et paraissent répondre à leurs efforts. Mais ce n'est là que le commencement du programme. Le vrai problème ne se révèle que lorsqu'ils ont quitté l'école. Par malheur, lorsque ces enfants retournent à leurs parents, ils ne sont plus ni *blancs* ni *sauvages*. Ils n'ont que faire des bonnes manières qu'on leur a inculquées, surtout s'ils reprennent la couverture et la hutte. Petit à petit ils reviennent aux anciennes habitudes et perdent en peu de temps ce qu'on leur a enseigné au prix de tant de sacrifices. Il est bien probable qu'il en sera

ainsi tant que la génération ancienne ne sera pas disparue."

Puis il ajoutait avec tristesse: "Ah! que ne suis-je plus jeune! Il me semble que ce serait là ma mission: faire un succès de nos écoles indiennes."

Au commencement de mai 1909, le père Lacombe quitta définitivement Saint-Michel de Pincher Creek et vint à Montréal, chercher ses sœurs de la Providence. Elles étaient au nombre de quatre. Elles firent leur entrée, joyeusement, le 24 juin, dans une modeste habitation de fermier. A peine installées dans le petit logis pauvre et bien étroit, elles trouvèrent moyen de prendre soin de quelques nécessiteux. Le premier pauvre mentionné dans les registres est un nonagénaire presque aveugle et perclus de tous ses membres. Le malheureux ne vécut pas longtemps. Mais il eut le temps de se préparer à la mort en louant Dieu et en remerciant ses bienfaitrices du dernier rayon de soleil qu'elles mettaient dans son existence.

Les travaux de construction, sous la direction de la supérieure, sœur Marie-Clarisse, venue tout exprès de la Colombie, avançaient rapidement, (ils furent terminés en octobre 1910).

Quand il fut question de donner un nom au nouvel établissement, le père Lacombe aurait voulu qu'on prit celui du généreux donateur du terrain. M. Burns. Mais celui-ci déclina l'honneur, et fit tant et si bien, avec le concours de Mgr Legal, que le nouvel hospice dut s'appeler le "Lacombe Home". En attendant la fin des travaux, le père Lacombe se logea, tant bien que mal, dans la sacristie de la petite église de Midnapore. Il revécut là les jours passés de son ermitage de Saint-Michel, tout en surveillant les progrès de l'établissement et en s'occupant de faire venir un peu de partout les fonds nécessaires à la réussite.

C'est à cette époque qu'arriva la date de ses noces de



Dernière rencontre de lord Strathcona et du père Lacombe dans les parterres du gouvernement à Edmonton, septembre 1909.

diamant sacerdotales, qui coïncidait avec le cinquantenaire de l'arrivée des sœurs Grises à Saint-Albert. On se prépara à fêter le mieux possible ce double anniversaire.

Sur le point de partir pour les fêtes jubilaires, le vieux missionnaire apprit que lord Strathcona allait passer quelques jours à Edmonton. C'était une occasion qu'il ne fallait pas manquer. A peine arrivé, lord Strathcona aperçoit son vieil ami au milieu de la foule. Aussitôt il se dirige vers lui et sans plus se soucier de ceux qui les entourent, il le prend familièrement par le bras et l'entraîne à l'écart pour causer à l'aise loin des importuns. Mais ils ne purent empêcher l'indiscrétion heureuse du photographe qui les prit tous deux, causant familièrement, sur un banc, du bon vieux temps. Du passé on en arriva au présent, et le père Lacombe ne manqua pas de mettre celui qu'il appelait *son vieil ami* au courant de sa nouvelle fondation.

"C'est ma dernière entreprise, dit-il, celle qui me permettra de me préparer plus efficacement à la mort." Puis il ajouta timidement: "Une petite aumône, s'il vous plaît, pour la maison de mes pauvres . . ."

Sa prière fut entendue; quelques jours plus tard, le père Lacombe recevait de lord Strathcona un chèque de dix mille dollars avec ces seuls mots: — Pour votre hospice de Midnapore. [1]

Le 8 septembre 1909, s'ouvrait à Saint-Albert, par une grand'messe pontificale, la série des fêtes jubilaires. Nous ne les décrirons pas, faisant seulement remarquer que le double anniversaire qu'elles commémoraient était bien fait pour leur donner un éclat tout particulier.

---

[1] Deux ans plus tard, lord Strathcona envoyait encore deux mille dollars, et quelque temps avant de mourir, ce fut une nouvelle somme de trois mille dollars qui vint tomber, de sa main, dans la caisse de l'hospice de Midnapore.

A certain moment, un groupe d'enfants vint déposer une couronne de fleurs sur la tête du père Lacombe. Aussitôt celui-ci, d'un geste vif, se leva et par une délicate attention qui le peint admirablement, offrit la couronne qu'on venait de lui présenter à la mémoire des trois sœurs Grises qui s'étaient dévouées, cinquante années auparavant, pour venir s'établir en pleine forêt dans la mission du lac Sainte-Anne.

Cette magnifique couronne fut envoyée à Midnapore avec la lettre qui suit:

Très révérend père Lacombe,

"La couronne de vos noces de diamant, que vous avez déposée si généreusement à la mémoire des trois fondatrices de la mission du lac Sainte-Anne, vous désirez qu'elle aille orner votre nouveau *Home* de Midnapore. Elle s'en ira donc vers lui, tout imprégnée du souvenir de nos trois premières sœurs que vous avez tant vénérées et que vous vénérez encore. Elle s'en ira rappeler la première œuvre de charité que vous avez créée dans ces immenses plaines et à laquelle vous avez associé nos sœurs Émery, Lamy et Alphonse.

"Elle demandera aussi une petite part, une obole de ces largesses qui, par votre entremise, tombent si nombreuses sur votre nouveau *Home*.

"Oui, révérend père Lacombe, vous qui êtes nommé à si juste titre le créateur des œuvres de bienfaisance dans ce vaste Nord-Ouest, veuillez ne pas oublier votre vieux *Home* de Saint-Albert; veuillez prêter une oreille attentive à la demande des sœurs Grises de ce vieux *Home*. Et cet acte de charité sera comme un joyau, un lien, un trait d'union qui unira pour jamais le vieux *Home* de 1859 au nouveau *Home* de 1909."

L'on nous permettra de citer ici une lettre que le compagnon de travaux du père Lacombe, le père Lestanc,

lui envoyait à Saint-Albert, au cours de ces fêtes jubilaires. Une amitié profonde unissait ces deux apôtres.

Lethbridge, Alta, 22 novembre 1909

Mon cher père,

Depuis longtemps, j'étais tenté de croire mon associé au nombre des morts. *Deo Gratias!*... Non, loin de là! hier à la grand'messe et au réviaire, aujourd'hui surtout au saint autel, mon bien cher vénérable Albert était là, recevant avec son aimable sourire les hommages sincères et les souhaits affectueux de ses frères, de son vieil associé surtout. Que n'ai-je les ailes d'un ange pour voler à *Lacombe-Home* Avec quelle joie nos cœurs battraient ensemble! Rien que la pensée d'un pareil bonheur ravit mon âme d'une céleste allégresse. S'il est si doux de s'aimer entre frères sur cette terre d'exil, que sera-ce donc de s'aimer dans le ciel?

Demain sans doute, cher associé, vous serez à Dunbow. Là encore, le nom du père Lacombe sera, avec grande raison, proclamé avec honneur. C'est la pierre fondamentale de cette grande institution qui a déjà fait tant de bien et qui continuera, je l'espère, longtemps encore sa mission de civilisation chrétienne en faveur des chers métis et sauvages du pays.

Pourquoi ne venez-vous pas vous-même à nos fêtes, direz-vous? Cher associé, nous sommes ici en retraite. Le père Lewis a commencé hier une mission de huit jours pour la paroisse, et, quoique je ne sois nullement nécessaire, je peux encore rendre quelques petits services. De plus, à cause de ma surdité, je ne jouis guère des grandes réunions.

Enfin ces voyages nécessitent des dépenses, et je fais mon possible pour ne dépenser que par nécessité et par obéissance.

Bientôt m'arrivera encore, je le pense, une feuille de route, un nouveau changement... Dieu soit béni! si je peux encore rendre quelques services. Il est dur de se voir réduit à n'être qu'un meuble inutile, plus ou moins embarrassant. Quand on y pense, c'est bon, n'est-ce pas, de faire un peu de purgatoire sur la terre?

Aidez-moi, cher père, par vos prières à faire toujours de bon cœur la volonté de notre Père des cieux.

Voilà un mois, j'avais écrit à la révérende mère Carroll, au sujet de trois orphelins de 16, 12 et 6 ans. Ces trois enfants sont protestants. Mais leur père consentirait volontiers à ce qu'ils soient élevés dans la religion catholique. Le père est occupé aux mines, et ses enfants restent livrés à eux-mêmes. Voilà pourquoi il voudrait les placer dans quelque bonne institution.

En l'absence de la supérieure, l'assistante a refusé de prendre ces enfants, parce que leur maison est déjà trop pleine avec leurs deux cents enfants. Dépêchez-vous de finir votre hospice, voilà de pauvres orphelins qui attendent à la porte.

Mes respects à Mgr Legal et mes saluts fraternels aux pères et aux frères que vous rencontrerez.

J.J.M. Lestanc, o.m.i.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

AU SOIR DE LA VIE.— LE "LACOMBE HOME."— MIDNAPORE.

1910–1916

Au lendemain des noces de diamant. — L'achèvement du "Lacombe Home". — Une tournée dans l'est en 1910. — Comment le père Lacombe prêchait l'aumône. — Bénédiction du "Home" (9 novembre 1910). — Le "Deo gratias" du père Lacombe. — Un dernier voyage à Montréal à 85 ans. — Une réception chez Mgr Bruchési en 1907. — Les dons assurent la vie de l'œuvre. — Retour définitif dans l'Ouest. — Le "Lacombe Home" et son site. — Mort du père Lestanc. — Mgr Szeptycki dans l'Ouest. — Visite de Mgr Bruchési. — Sir Thomas Shaughnessy à Calgary.—Une "auto" au vieux missionnaire. — Création du diocèse de Calgary et séparation d'avec Mgr Legal. — Comme le bon Dieu voudra! — Appréciation d'un journal protestant. — Portrait du père Lacombe. — Le secret de sa puissance d'action. — Le soir de la vie: il attend et il prie.

Au lendemain de ses noces de diamant sacerdotales, il semble bien que le vieux missionnaire, touchant le terme de sa vie, avait mérité de toutes façons de s'accorder quelque repos. Les noces d'or, et à plus forte raison les noces de diamant, on l'a remarqué plus d'une fois, si

belles et si rayonnantes qu'elles paraissent, font toujours penser aux feux d'un soleil couchant. C'est beau un soleil couchant, mais il faut qu'il se couche! Toutefois, il y a cette grande différence à noter que le soleil qui se couche ce soir se lèvera demain, tandis que le vieillard, lui, s'il se couche, ne se relève plus pour cette vie.

Eh! bien, le père Lacombe, tout rayonnant qu'il fût — et il l'était, nous l'avons vu — au soir de ses noces de diamant, ne pensait pas encore à se coucher pour toujours. Il lui restait une œuvre à parfaire: son "Home" de Midnapore. Après avoir tout fait, pendant soixante ans, pour ses sauvages et ses métis, il avait voulu faire quelque chose pour les pauvres et les malheureux de sa race. Je leur bâtirai un "Home", s'était-il dit, et j'irai vivre et mourir avec eux." J'ai toujours vécu pauvre, aurait-il pu ajouter, il me convient de mourir au milieu des pauvres.

On a vu, au chapitre précédent, comment le "Home" était né, comment M. Burns avait donné le terrain, comment les sœurs de la Providence de Montréal avaient accepté la charge du soin des vieillards et des orphelins, comment enfin la délicate humilité du principal donateur, M. Burns, l'avait fait s'incliner devant le mérite du vieux missionnaire pour que l'hospice portât le nom de "Lacombe Home", ce à quoi Mgr Legal avait acquiescé de grand cœur.

De fait, le "Lacombe Home" avait déjà son personnel installé provisoirement dans le voisinage depuis le 24 juin 1909. Mais il restait bien des travaux à effectuer pour que la construction proprement dite fût achevée et prête à recevoir les sœurs et les pauvres. Le père Lacombe s'en occupait activement. Du matin au soir, raconte la chronique, on le voyait appuyé sur son bâton, s'en aller, d'un ouvrier à l'autre, les encourageant et les



Un groupe du personnel de l'Hospice : No 1, le Père Lacombe ; No 2, le Père Doucet ; No 3, M. Jean L'Heureux ; vieillards et religieuses (1915).

stimulant par quelques bonnes paroles. "Ne perdez pas de temps, mes enfants, leur disait-il, les pauvres attendent à la porte. Et puis, Dieu va bientôt m'appeler à lui, cela presse." — Continuez, père, à venir nous voir et nous parler, reprenaient ces bons ouvriers. Vous nous faites du bien, car votre présence met de l'entrain dans le chantier.

Belle et féconde pensée, qu'on nous permette de le souligner, pour ce vieillard de plus de quatre-vingts ans, que celle de fonder ainsi avant de mourir, et pour y mourir lui-même, un hospice pour les vieux et les petits, ces blessés de la vie à qui souvent l'existence est si dure! Elle n'étonne pas, sans doute chez le père Lacombe. Elle est plutôt comme la résultante et la pensée maîtresse de toute sa longue vie d'œuvres et de sacrifices.

Mais il fallait encore et toujours de l'argent. "Je compte sur le secours d'en haut, disait le père à ses amis. C'est peut-être téméraire ce que j'ai entrepris. Mais Dieu sait bien, quand on travaille pour lui, ouvrir en temps opportun les cœurs et les bourses." Une fois encore, en mars 1910, nous le retrouvons en tournée de quêtes dans la province de Québec.

Le père Lacombe, quand il parlait pour ses sauvages, ses métis ou ses pauvres, trouvait tout naturellement des accents émouvants. A peine avait-il commencé son discours que, d'ordinaire, des larmes jaillissaient de ses yeux. Aux riches il disait: "Dieu vous a donné des talents et de la fortune. C'est un grand bienfait. Mais ces richesses ne sont pas pour vous tout seuls. Il faut faire la charité. Donnez, donnez, pour les œuvres, pour les pauvres, pour les vieillards, pour les orphelins. Donnez, donnez, vous prêtez à Dieu. Donnez, donnez, l'aumône n'appauvrit pas. Donnez, donnez, Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité!" Aux pauvres eux-mêmes,

il demandait aussi leur obole, rappelant que c'est l'intention que Dieu voit et récompense. Puis à ceux qu'il assistait, il recommandait constamment la reconnaissance et la prière à Dieu pour tous leurs bienfaiteurs.

Sa tournée dans l'est du Canada fut, comme toujours, fructueuse. Les dons affluèrent: dons en argent, dons en nature, dons en provisions, dons en matériaux de construction, dons en gratuité de transport, etc., etc.

Revenu vers son cher "Home", le père Lacombe continua de surveiller et de presser les travaux, qui furent bientôt terminés. Le 9 novembre 1910, Mgr Legal, alors encore évêque de Saint-Albert, procédait à la bénédiction solennelle du "Lacombe Home". Six mois après, l'institution abritait déjà plus de cinquante vieillards et orphelins des deux sexes. De quatre qu'il était au début, le nombre des sœurs était monté à huit. Le bon père Lestanc, celui que le père Lacombe appelait son "vieil associé", était venu se joindre au personnel de Midnapore, où il faisait fonction tout ensemble de chapelain de l'hospice et de curé de la paroisse. Tout marchait bien. L'œuvre du "Home" était en bonne voie!

"*Deo gratias!* Que Dieu en soit béni, répétait souvent le vieux missionnaire. Que je suis heureux et content! Cet asile de la misère et du malheur est enfin debout et assuré de vivre! Le plus beau rêve de ma vie est réalisé! *Deo gratias!* Que Dieu en soit béni! Quand je regarde autour de moi et que je vois tous ces malheureux, si bien traités, aux mains des bonnes sœurs, comme l'apôtre, j'abonde et je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. Dieu est bien bon de m'accorder ce bonheur avant de m'appeler à lui."

A 85 ans — c'est-à-dire en 1912 — l'inlassable vieillard reprit la route de l'est. "Il me reste assez de force, disait-il, pour aller une dernière fois voir mes bons et

généreux amis de Montréal et des environs. Je leur dois un dernier merci avant de mourir, pour tant de charités et de bontés que j'ai reçues d'eux." Il vint donc sur les bords du Saint-Laurent. Partout il fut reçu avec affection, par Mgr Bruchési à Montréal, par Mgr Archambault à Joliette, au cher collège de l'Assomption, son *Alma-Mater*, à la maison-mère de la Providence à Montréal, à Saint-Sulpice, sa paroisse natale, où il alla prier sur la tombe des siens. Cette fois encore, il quêta. Et comment pouvait-on lui refuser? On savait bien que ce qu'il demandait, ou même ce qu'il "prenait", sans autre avis, ce n'était jamais pour lui, mais pour les pauvres du bon Dieu.

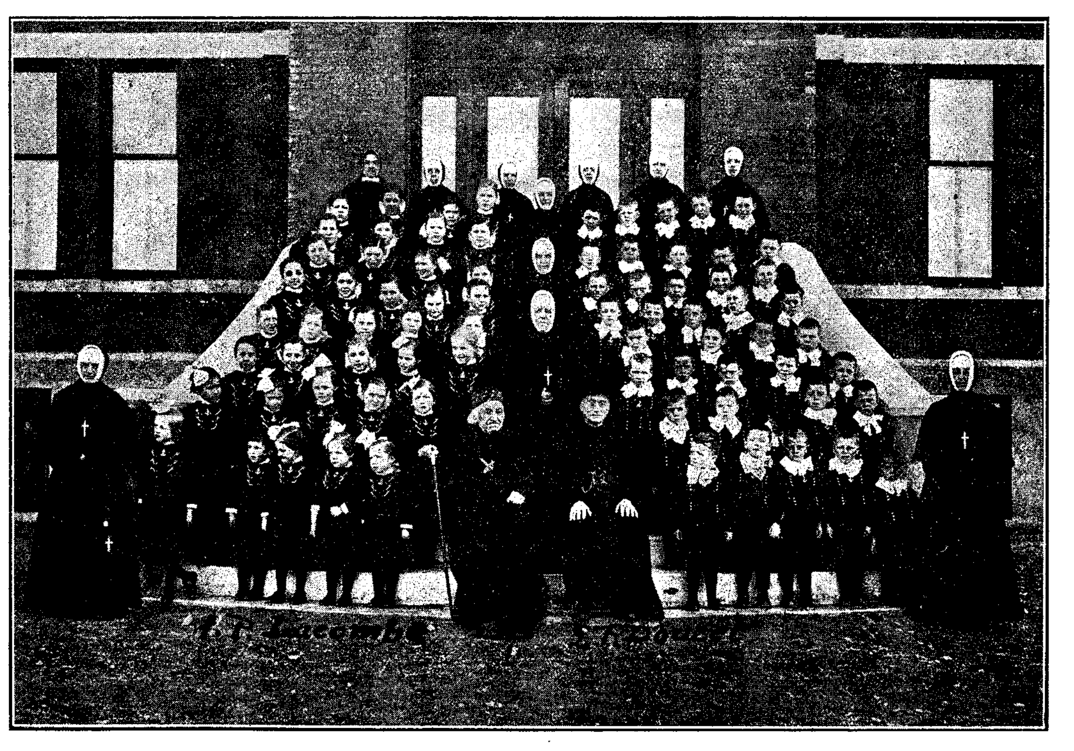
Cinq ans auparavant, en 1907, pour le quatre-vingtième anniversaire de naissance du père Lacombe, Mgr l'archevêque Bruchési, continuant la tradition des Bourget et des Fabre, ses prédécesseurs, avait reçu à sa table le vieux missionnaire avec ses amis du Pacifique-Canadien et de la haute finance. "Amenez avec vous, mon père, qui vous voudrez, avait dit l'archevêque, vos hôtes seront mes hôtes." Ils vinrent une dizaine, avec, à leur tête, sir Thomas Shaughnessy (aujourd'hui lord Shaughnessy). Mgr Bruchési fit un beau petit discours, auquel le père répondit en pleurant. Sir Thomas parla aussi et rendit un bel hommage aux mérites du missionnaire. Ce fut charmant, nous le tenons d'un témoin oculaire. Or, qu'on nous pardonne ce détail inédit, bien minime, mais qui en dit long sur l'*art* du père Lacombe. Sir Thomas avait apporté une boîte de cigares pour l'occasion et il la remit au père Lacombe pensant qu'il l'utiliserait le soir même. Mais le père l'emporta intacte, par distraction sans doute, ou par accoutumance de tout "prendre" pour ses missions et ses pauvres ! Personne ne lui en voulut et Monseigneur moins que personne.

En 1912, Mgr Bruchési reçut encore avec beaucoup d'égards le vétéran des missionnaires de l'ouest, et il lui promit d'aller bientôt visiter son hospice de Midnapore.

Les dons que le père rapportait de l'est, ceux qu'on lui faisait sur place et aux alentours, les huit mille dollars que le gouvernement provincial d'Edmonton lui octroya en 1911, et tant d'autres "présents", recueillis à droite et à gauche, assuraient la vie, toujours difficile au début, d'une œuvre comme celle du "Home". C'est plus de cent pauvres maintenant qu'il hébergeait.

Le père Lacombe revenait dans sa solitude en 1912 pour, affirmait-il, n'en plus sortir. "Désormais, disait-il, mon seul souci sera de prier Dieu et de me préparer à la mort. Je n'ai qu'un pas à faire pour me rendre à la chapelle. Tous les matins, je pourrai dire la messe pour mes chers vieillards, pour mes petits orphelins et pour mes bonnes religieuses. Voyez, il ne me manque plus rien!"

C'est peut-être le lieu de donner ici au lecteur une idée de ce bel édifice qu'est le "Lacombe Home" et du site enchanteur qu'il occupe, à neuf milles au sud de Calgary. C'est une élégante bâtisse en briques, de quatre étages, de cent pieds de long et de cinquante de large, qui se trouve comme perchée au haut d'une colline d'où le regard porte très loin. D'un côté, le plateau se coupe brusquement, tombant en falaise abrupte, et forme une sorte de rempart naturel qui semble protéger tout le domaine. Au pied de ce rempart à pic, coule en zigzags, sur un lit rocailleux, un joli ruisseau, le *Fish-Creek* — l'orgueil du père Lacombe! — dont les eaux se ramassent, par endroits, en des petits bassins, où les industrieux castors construisent, sans se lasser, des chaussées curieuses à voir. Sur tout le parcours, des arbres et des arbrisseaux de toutes sortes enlacent leurs branches et leur verdure pour donner à ces



Les Soeurs de la Providence et leurs orphelins du "Lacombe Home" de Midnapore, Alta.

bords charmants une ombre bienfaisante. Par-dessus le tout, vos regards s'en vont au loin, de champ de blé en champ de blé et de colline en colline, se reposer jusque sur le versant des célèbres montagnes Rocheuses. De l'autre côté, l'hospice des pauvres domine le coquet et minuscule village de Midnapore, sis à quelques arpents: une quinzaine d'habitations, deux chapelles, l'une catholique, l'autre protestante, puis une petite gare du Canadien-Pacifique, placée là sans doute pour accommoder la dernière demeure du vieil ami que fut toujours pour la puissante compagnie le père Lacombe. C'est un panorama grandiose! C'est un site enchanteur! Le "Home" du père Lacombe, il aime à le répéter lui-même, c'est un véritable Éden!

Mais sur la terre, depuis que nos premiers parents ont été chassés du véritable Eden, il n'est pas d'endroit, si plaisant soit-il, où la souffrance et les deuils n'aient pas accès et ne se succèdent pas.

Le 4 mai 1912, le père Lacombe avait le douleur de perdre son ami de quarante ans, son "vieil associé", le père Lestanc, que la mort venait soudain lui ravir. Il en éprouva un grand chagrin. "Mon vieil ami m'a quitté, disait-il, bientôt ce sera mon tour." Et pourtant, Dieu le voulant ainsi, le père Lacombe, pour l'édification de tous ceux qui l'entourent, encore après quatre ans, continue de vivre.

Et la Providence, ajoutons-le, n'est pas sans lui avoir ménagé, dans sa retraite de choix, des consolations qui sont douces à son cœur. Telles furent, par exemple, la visite que lui fit le primat de Galicie, Mgr Szeptycki, à la suite du congrès eucharistique de 1910, puis celle de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, en 1912, et enfin, le passage dans l'ouest, en 1913 de sir Thomas Shaughnessy.

Mgr Szeptycki, archevêque ruthène de Lemberg — qui vient de mourir, prisonnier des Russes et victime de la grande guerre, au moment où nous transcrivons ces lignes (novembre 1916) — était venu au grand congrès eucharistique international de Montréal. Il profita de son passage en Amérique pour visiter ses compatriotes de l'ouest, et un jour, le père Lacombe apprit qu'il était à Edmonton. Il alla le voir et l'invita à visiter le "Home" naissant. L'archevêque ruthène se rendit volontiers à cette invitation. Ce fut une grande joie pour le vieux missionnaire. Par deux fois, il était allé en Autriche, on l'a vu dans les chapitres précédents, dans l'intérêt des missions ruthènes du Canada. Il y avait connu l'illustre archevêque et le tenait en haute estime. "Monseigneur, lui dit-il, en le recevant à Midnapore, Dieu a exaucé l'un de mes vœux les plus chers. Il a eu pitié de ces pauvres Galiciens, en vous envoyant les visiter. Votre passage au milieu d'eux, vos bonnes paroles, vos encouragements, tout cela va les aider puissamment à persévérer dans notre commune foi et dans les pratiques de notre commune religion." Et, en effet, il est hors de doute que la visite du savant prélat de leur rite ait été pour ces pauvres gens une grâce de Dieu et un réel stimulant au bien. Or, jamais rien ne pouvait davantage réjouir le cœur du vieil apôtre de l'ouest.

En 1912, Mgr Bruchési, se trouvant en voyage dans l'Ouest canadien, pensa à remplir la promesse qu'il avait faite au père Lacombe de visiter, lui aussi, son "Home", et le 2 octobre, il était en route pour Midnapore. On imagine le contentement du vieux missionnaire en apprenant cette nouvelle. Il organisa sur le champ une petite réception avec son personnel de l'Hospice. Les chroniques racontent que, soudain redevenu jeune, il se donnait toutes sortes de mouvements et ne tenait plus en place. Il



Monseigneur PAUL BRUCHESI,

Archevêque de Montréal.

allait parmi ses enfants, regardant vers la route où devait paraître la voiture de Monseigneur, demandant sans cesse: "Le voyez-vous venir? Le voyez-vous venir?" Enfin trois automobiles parurent, s'approchèrent rapidement, et, souriant, l'archevêque de Montréal descendit à Midnapore, à la porte du "Lacombe Home".

Ce fut une scène inoubliable. Depuis les jours lointains où le grand Mgr Bourget le bénissait à son premier départ pour l'Ouest, le père Lacombe, qui est né dans l'ancienne paroisse de Saint-Sulpice et a étudié au collège de l'Assomption dans le diocèse de Montréal, nous l'avons constaté bien des fois, avait toujours gardé les meilleures relations avec les pasteurs de l'Église de Ville-Marie. Dans ses nombreuses courses et tournées de quêtes, il avait été par eux accueilli en fils privilégié. Quel bonheur pour lui de pouvoir, chez lui, dans son "Home", recevoir celui dont il avait été l'hôte si souvent, le successeur de son bienfaiteur Mgr Bourget et de son bon ami Mgr Fabre! Ce fut, on le pense bien, les larmes aux yeux qu'il se jeta aux pieds du sympathique Mgr Bruchési.

"Vous voyez, père Lacombe, que je vous aime, lui dit Monseigneur, puisque de si loin je suis venu vers vous. Je vous avais promis de venir voir votre "Home" et la belle colline que vous m'avez tant vantée... Elle est bien belle, en effet, plus belle encore et plus pittoresque, laissez-moi vous le dire pour votre consolation, que je ne l'avais pensé. Vous ne pouviez mieux choisir que cet endroit idéal pour y bâtir votre maison des pauvres, ce chef-d'œuvre de vos vieux jours. Je vous en félicite de tout mon cœur." — Monseigneur, c'est ici ma dernière retraite, répondit le vieux missionnaire. C'est ici que je mourrai au milieu de mes vieillards et de mes orphelins. Dieu est bien bon pour moi. Tous se montrent dignes des bienfaits qu'ils reçoivent et me comblent de consola-

tions. Nos chères sœurs de la Providence ont pour nos pauvres et pour moi toutes les bontés, toutes les attentions possibles. Je ne crains qu'une chose, c'est d'être trop gâté et trop heureux dans mon "Home". — Mon cher père, reprit l'archevêque, ne craignez rien. C'est le bon Dieu qui permet cela. Il aime parfois à récompenser, dès ici-bas, ses meilleurs serviteurs. Le contentement qu'il vous donne, ce n'est qu'un avant-goût des joies qu'Il vous réserve au ciel. Et la conversation continua sur ce ton.

Mais nous nous reprocherions d'insister davantage. Nos lecteurs ont déjà compris combien cette visite du distingué prélat de la plus grande ville du Canada fut agréable et consolante pour le cœur sensible et aimant du bon père Lacombe.

A quelque temps de là, à la mi-novembre 1912, le vénérable missionnaire allait rencontrer à Calgary un autre de ses puissants amis, sir Thomas Shaughnessy. Depuis nombre d'années, le président du Canadien-Pacifique, qui connait bien son *Father Lacombe* et sait ce qui lui fait plaisir, a l'habitude au 28 février — date de naissance du père — de lui faire un petit cadeau: autant de dollars qu'il compte d'années. Cette fois, il devança la date, et il remit lui-même à son vieil ami, en pièces d'or, pour le 28 février 1913, *quatre-vingt-six* piastres. Le père les compta, ces pièces d'or, se les passant d'une main dans l'autre, et il dit, souriant: "Le compte y est, c'est bien cela, quatre-vingt-six ans! J'aurai tout à l'heure quatre-vingt-six ans! Je commence à vous coûter cher, mon bon ami. Mais j'achève, sans doute. Verrai-je encore une autre année?" Sir Thomas affirma, paraît-il, qu'il était tout disposé à payer longtemps encore.

Une autre fois, c'était en 1913, quelques-uns de ses bons amis de Calgary, voyant que le père Lacombe com-

mençait à marcher assez péniblement, lui firent cadeau d'une voiture automobile. "Père, lui dirent-ils, nous tenons à vous rendre plus faciles vos voyages à Calgary. C'est trop loin pour vous maintenant de venir prendre le train. Désormais, vous aurez votre voiture à votre porte!" — Qu'ils sont donc bons et généreux, ces gens de Calgary! répétait le vieux missionnaire. Me voilà à présent comme un prince, avec une auto et un chauffeur! Ah! ce que je suis loin de mon traîneau et de mes chiens du temps passé!

Le premier voyage que le père Lacombe fit avec son auto fut pour aller prêcher à l'église de Sainte-Marie de Calgary, et, comme de juste, y faire une petite quête! Si les modes de voyager changent, lui, le vieux pionnier, il ne change pas. Il l'a dit bien souvent, mendiant il a vécu et mendiant il mourra, mais, ne l'oublions pas, c'est pour les pauvres du bon Dieu.

Au mois de mars 1913, une dernière épreuve était réservée au père Lacombe. On a vu quels liens puissants l'attachaient à l'église de Saint-Albert et au vénéré successeur de Mgr Grandin, Mgr Legal, qui l'avait fait son vicaire général. La Providence voulut qu'il fut séparé de l'une et de l'autre. Le diocèse, en effet, cette année-là, fut divisé et une nouvelle province ecclésiastique fut créée. Mgr Legal fut promu archevêque d'Edmonton et Mgr McNally devint le premier évêque de Calgary. Certes, le père Lacombe n'avait garde de ne pas être heureux des progrès de l'Église de l'Ouest. Mais, si profitable que fût cette décision de Rome pour le bien général, elle n'en imposait pas moins au vieux missionnaire un sacrifice qui coûtait à son cœur. "Si l'obéissance se commande, a dit le digne successeur de Mgr Langevin, Mgr Béliveau, dans une circonstance semblable, la joie ne se commande pas!" Et c'est vrai. "C'est un grand

honneur et un grand bonheur pour notre congrégation, disait le père Lacombe, que cette promotion de Mgr Legal à un siège archiépiscopal. Mais si le nouvel archevêque doit transporter son siège à Edmonton, que va devenir mon cher Saint-Albert, où dort de son dernier sommeil le saint et vénéré Mgr Grandin? . . . Qu'importe, ajoutait-il aussitôt, comme le bon Dieu voudra, c'est mon mot d'ordre!"

Comme le bon Dieu voudra! Ce fut bien là, en effet, toute sa vie, le mot d'ordre, la devise ou le motto du père Lacombe. Il n'a pas vu peut-être le succès complet couronner tous ses efforts. Mais mieux que personne, ce bon religieux a toujours compris que c'est l'action, l'effort, et non pas la réussite et le succès, que Dieu veut et demande. D'ailleurs il est certain, le lecteur qui aura parcouru les pages de ce livre en est, croyons-nous, convaincu, que l'activité du vétéran des missionnaires de l'Ouest a été le plus souvent heureuse et féconde. Ses frères par le sang et par la foi n'en sont pas au reste les seuls convaincus. A l'occasion de son quatre-vingt-neuvième anniversaire de naissance, un journal anglais et protestant, le *Calgary Herald*, publiait une note sur notre héros qui, on va le voir, est bien expressive et bien significative: "A ceux d'entre nous qui sont familiers avec l'histoire de l'Ouest, c'est une source de plaisir de pouvoir dire que lorsque le père Lacombe, ce pionnier des missions catholiques romaines des grandes plaines, sera appelé au repos éternel, il laissera derrière lui, dans la splendide maison de Midnapore, bâtie par ses efforts et ceux de ses dévouées collaboratrices, un monument tangible de la dernière œuvre de sa laborieuse carrière, de sa vie si bien remplie.—Le père Lacombe, pour ne parler que de notre Nord-Ouest canadien, est assurément l'une des plus merveilleuses figures de notre époque. Peu savent peut-être



Le Père Lacombe, âgé de 88 *ans, va, une dernière fois, prêcher à Ste-Marie de Calgary* (13 *mars* 1913).

qu'il vint en ce pays en 1849, avant que la plupart d'entre nous fussent nés.—Il se fit non seulement prédicateur de sa foi, mais il consacra aussi sa vie à soulager les maux physiques de ses ouailles, tant indiens que blancs. Il fut le premier curé de la paroisse Sainte-Marie de Winnipeg, comme aussi de celle de Saint-Marie de Calgary, où il prêcha la foi avec le plus grand zèle.—Prêtre de grands talents, il eut pu s'élever à un poste important dans son Eglise, mais il préféra se donner aux humbles, aux parias, aux pauvres ainsi qu'aux colons solitaires de la prairie. Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'il prépara la voie à l'Église catholique en ce pays.—Ce ne sera pas long, maintenant, avant que la mort nous enlève le père Lacombe que la vieillesse courbe sous le poids des années. Dans les paroles qu'il adressait dernièrement à ceux qui célébraient son quatre-vingt-neuvième anniversaire de naissance, il disait que c'était probablement la dernière fois qu'il leur parlait. Entouré des fidèles religieuses qui prennent soin de ses protégés, il coule heureux ses derniers jours, dans cette maison, la dernière qu'il édifia, et où tous, catholiques et protestants, sont reçus avec la même charité . . ."

S'il a ainsi, dans l'ensemble, admirablement réussi dans les œuvres de Dieu, c'est que, comme il arrive toujours, Dieu lui-même avait pour les travaux de l'apostolat merveilleusement doué le père Lacombe. De taille moyenne, ni trop grand ni trop petit, de figure énergique, avec ses traits accentués et son œil si clair et si vif, il possédait une vitalité et une vigueur physique vraiment peu communes. La discipline de la vie religieuse, en perfectionnant sa force de volonté native, lui avait donné une vigueur morale qui était peut-être plus surprenante encore que sa vigueur physique. On peut dire qu'au moral comme au physique, c'était un athlète qui en

imposait à tous. De foi profonde et de piété très vive, il a vécu parmi les humbles et s'est donné à eux tout entier. Les honneurs, quand ils sont venus à lui, ne l'ont pas fait dévier de la voie droite, pas plus que ne l'avaient fait les privations et les sacrifices. Esprit fin et perspicace, intelligent par conséquent, cœur délicat et aimant, ce qui veut dire sensible à l'excès, ce prêtre pur et chaste, autant que dévoué et charitable, qui était né avec le goût du beau et et qui a dû partager les habitudes de vie des hommes les plus simples et les plus frustes, laissera dans l'histoire le souvenir de l'apôtre inlassable, du plus entraînant des conquérants d'âmes. Le grand secret de sa puissance d'action, ce fut sans doute sa tendresse de cœur. Les sauvages l'avaient bien saisi, quand ils le nommaient l'*homme au bon cœur* (Arsous-kitsi-parpi), ou encore l'*homme à la grande âme* (Kamiyo-atchakwêt).

Le soir est venu, la longue carrière s'achève, le soleil descend à l'horizon, la vie va s'éteindre. Le vieillesse, et même l'extrême vieillesse, a amené avec elle son cortège d'infirmités: l'oreille s'est durcie, l'œil s'est affaibli, les jambes refusent de marcher vite et loin . . . Il ne reste plus au vieil apôtre des Cris et des Pieds-Noirs qu'à prier et à attendre. Eh! bien, précisément dans son "Home" de Midnapore, il attend et il prie! Mais il prie et il attend avec confiance et sérénité, parce qu'il a cru en Dieu et qu'il l'a servi. Il sait, selon le mot du poète que le Seigneur lui sera un "juge tendre et doux";

Seigneur, j'ai fini la longue journée
Que, dans votre amour, vous m'aviez donnée
    Pour monter à vous . . .
    Juge tendre et doux . . .

(ANDRÉ BESSAN)

Avec saint Paul, au soir de sa vie, qui fut, comme celle du *Vieillard* de Mgr Baunard, une *vie montante,* le père Lacombe aurait droit de s'écrier: "J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, j'ai consommé ma course, *Bonum certamen certavi, fidem servavi, cursum consummavi.* Seigneur, me voici . . ." et le Seigneur l'accueillera.

C'est sur ce vœu, très cher à notre cœur, que nous déposons la plume. Nous ne saurions trouver un meilleur point final.

Montréal,

en la fête de l'Immaculée Conception
de Marie, 8 décembre 1916.

* * *

Au moment où nous terminons l'impression de notre ouvrage, nous avons la douleur d'apprendre la nouvelle du décès, à Midnapore, du cher père Lacombe, arrivé le 12 décembre 1916, à une heure du matin. Trois services solennels furent subséquemment chantés les 14, 15 et 16 décembre dnas des églises qu'il avait fondées lui-même: le premier, dans l'église cathédrale de Sainte-Marie, à Calgary, le second, à Edmonton, dans l'église de Saint-Joachim et le troisième, dans l'église cathédrale de son cher Saint-Albert, où les funérailles se firent au milieu de ses bons indiens et d'un grand concours de prêtres et de fidèles. C'est là, dans la crypte de la cathédrale, que, tout à côté de son saint ami, Mgr Grandin, le père Lacombe — l'*homme au bon cœur* — dort son dernier sommeil. Le Canadien-Pacifique, accoutumé à traiter toujours royalement le vénérable missionnaire, son ancien "président d'un jour", a fourni un train spécial pour transporter ses restes mortels de Calgary à Edmonton.

Nous n'ajoutons qu'un mot pour dire avec la prière de l'Église: *Donnez-lui, ô Seigneur, le repos éternel — Dona ei, Domine, requiem æternam* car il nous semble qu'il l'a bien mérité.

La difficulté de suspendre trop longtemps les travaux d'imprimerie pour relater les circonstances qui ont entouré la dernière maladie, la mort et la sépulture du grand missionnaire de l'Ouest canadien, nous oblige à prendre la détermination de publier plus tard un opuscule qui ne manquera pas d'intéresser le public.

Montréal, ce 16 décembre 1916.

TABLE DES MATIÈRES [1-2]

(1) Nous avons cru utile, pour le bénéfice du lecteur, d'insérer ici une donnée plus ample des sujets traités dans chaque chapitre, que ceux mentionnés à l'en-tête des chapitres du corps de l'ouvrage.

(2) **Errata:** Au chapitre premier, page 7, lisez: 1827-1849 au lieu de 1829-1849.

CHAPITRE III

PREMIÈRES EXPÉRIENCES — VERS LES PAYS INCONNUS — DUBUQUE MGR LORAS

1849

CHAPITRE IV

LES GRANDES CHASSES — LES NOMADES ET LE "ROI DES PRAIRIES"

1850

CHAPITRE V

CHAMP D'ACTION DE L'ABBÉ LACOMBE—RETOUR A MONTRÉAL — BERTHIER — SOREL

1851–1855

CHAPITRE VI

MENTALITÉ DES INDIENS — HISTOIRES STUPÉFIANTES

CHAPITRE VI

L'ABBÉ LACOMBE ENTRE DANS LA CONGRÉGATION DES OBLATS — SES COURSES — SES TRAVAUX

1855–1860

CHAPITRE VIII

DÉVOUEMENT — DROITURE — FIDÈLITÉ — CONFIANCE

CHAPITRE IX

PERSONNAGES REMARQUABLES — ACTIONS D'ÉCLAT

1859–1863

CHAPITRE XIV

GUÉRI PAR UN CHEF — RÉPERCUSSION DÉSASTREUSE DES ÉVÉNEMENTS D'EUROPE

1871–1872

CHAPITRE XV

CORRESPONDANCE D'EUROPE — DESCRIPTIONS — PERSONNAGES ÉMINENTS

1873

CHAPITRE XVI

LES TROUBLES DU NORD-OUEST — LA PREMIÈRE LOCOMOTIVE — LES AMIS DU PÈRE LACOMBE

1873–1877

CHAPITRE XVII

GRAND MOUVEMENT DES SAUVAGES — LA POLICE-MONTÉE — LA GRANDE FAMINE

1878-1882

CHAPITRE XVIII

TRANSFORMATION DU NORD-OUEST — LE NOUVEAU "ROI DES PRAIRIES": LE PACIFIQUE-CANADIEN

1882-1884

CHAPITRE XIX

INSURRECTION — MASSACRE DE DEUX OBLATS — EXÉCUTION DE LOUIS DAVID RIEL

1885-1886

CHAPITRE XX

LES CHEFS PIEDS-NOIRS DANS LES GRANDES VILLES DE L'EST — EXCURSION D'ÉVÊQUES EN COLOMBIE BRITANNIQUE — ENVAHISSEMENT SECTAIRE

1887–1889

CHAPITRE XXI

CROWFOOT: LE "ROI DES PIEDS-NOIRS" — SECONDE EXCURSION ÉPISCOPALE — PINCHER CREEK

1890–1893

CHAPITRE XXII

CE QU'ÉTAIT AUTREFOIS LE NORD-OUEST: CE QU'IL EST AUJOURD'HUI QUELS ÉTAIENT SES HABITANTS?

1891–1892

CHAPITRE XXIII

MORT DE MGR TACHÉ — AVOCAT AUPRÈS DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL — HISTORIQUE DE SAINT-PAUL-DES-MÉTIS

1894–1896

CHAPITRE XXIV

LA QUESTION DES ÉCOLES — LA COMMISSION ROYALE — "DATUR OMNIBUS"

1896-1900

CHAPITRE XXV

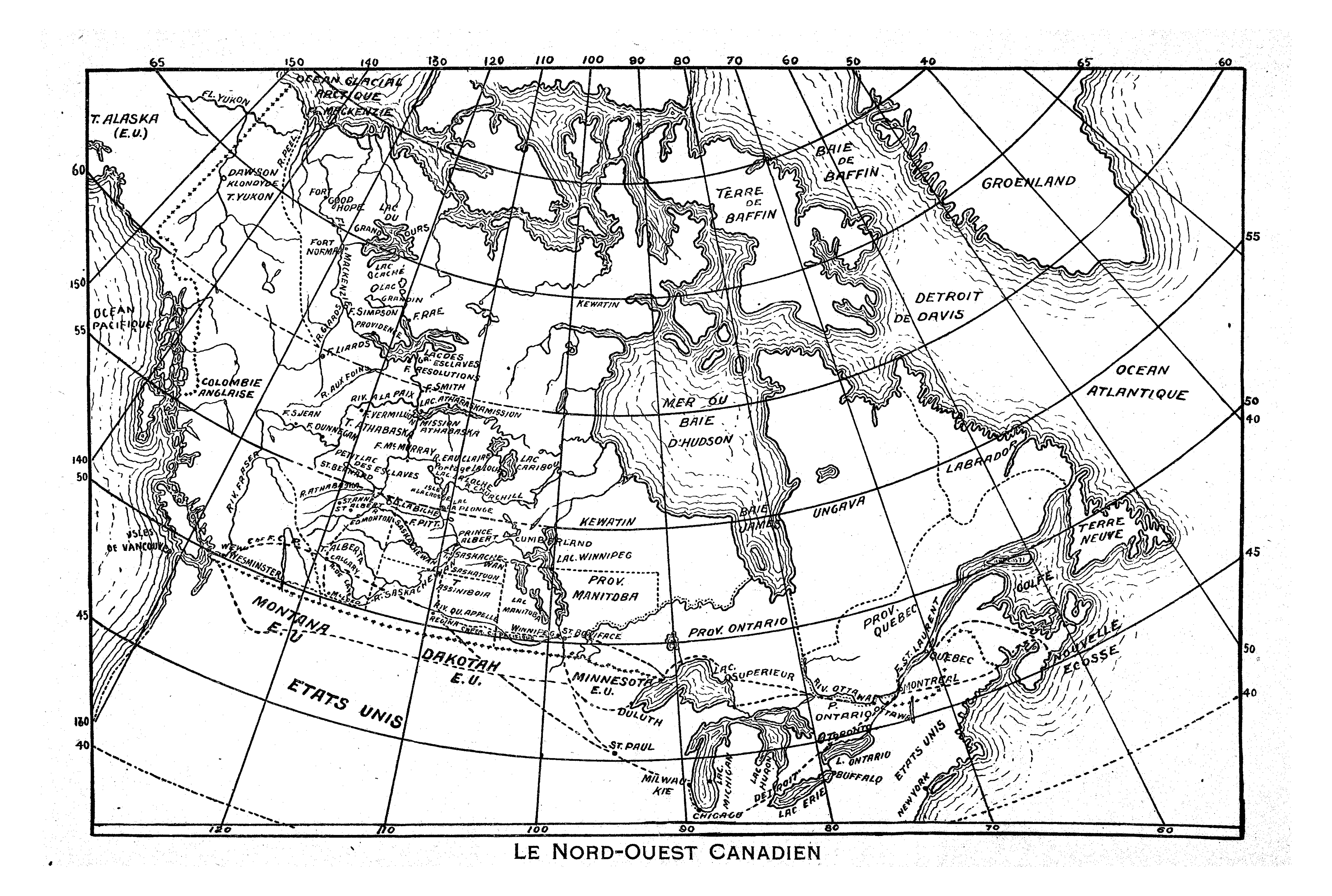
LES RUTHÈNES DU CANADA — TROISIÈME VOYAGE EN EUROPE — L'EMPEREUR D'AUTRICHE

1900-1901

CHAPITRE XXVI

LES MENDIANTS SACERDOTAUX — MORT DE MGR GRANDIN — LES RELIGIEUX BASILIENS

1902-1903



Le Nord-Ouest Canadien

